

CE

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC., ETC.

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES DE J. J. AMPÈRE

FORMAT IN-8

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

AVEC DES PLANS TOPOGRAPHIQUES DE ROME A DIVERSES
ÉPOQUES

Deuxième édition — Quatre volumes

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un volume

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition — Deux volumes

MÉLANGES LITTÉRAIRES

Sous presse — Deux volumes

VOYAGE EN ÉGYPTES ET EN NUBIE

Sous presse — Un volume

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

AVERTISSEMENT

Il est superflu de rappeler quel a été le succès et quel est l'intérêt de *l'Histoire romaine à Rome*, dont nous publions aujourd'hui, deux années après la mort de l'auteur, la suite et le complément. Les lecteurs qui ouvriront *l'Empire romain à Rome* connaissent déjà les quatre volumes où M. Ampère a exposé l'histoire de la Rome des rois et celle de la république romaine. Ils savent quelle est l'originalité de sa méthode et de sa critique, quel est l'attrait de son ingénieuse et spirituelle érudition, et nous n'apprendrions rien à personne, si nous annoncions que chaque page de ces deux volumes, comme chacune de celles qu'a signées M. Ampère, porte la marque

du plus sincère amour du bien et de la liberté. Mais du moins nous faut-il donner quelques éclaircissements sur l'ouvrage que nous présentons au public, et l'objet purement bibliographique de ces éclaircissements nous oblige à entrer dans quelques détails de même nature sur les volumes de l'*Histoire romaine* qui ont paru de 1861 à 1864.

Pendant le cours des années 1855, 1856 et 1857, M. Ampère publia dans la *Revue des Deux Mondes* le récit complet de l'histoire ancienne de Rome, telle qu'elle lui était apparue au milieu des monuments qui en ont été les témoins. Ses articles avaient charmé tous ceux qui ont le goût de l'histoire et des arts; réunis en volumes, ils eussent formé l'un de ses plus intéressants et de ses plus curieux ouvrages. Il sembla toutefois à l'auteur qu'il y avait lieu de consacrer une étude plus approfondie au sujet qui déjà l'avait occupé plusieurs années. A peine eut-il conduit son récit dans la *Revue* jusqu'à la chute de l'empire, qu'il recommença son travail tout entier, entreprit de nouveaux voyages et de nouvelles recherches, et se mit à écrire une nouvelle *Histoire romaine à Rome* : au premier récit, dont ne furent conservées qu'un très-petit nombre de

pages, il substituait peu à peu une rédaction beaucoup plus développée, y donnant une part plus grande aux détails de l'histoire, aux arts, et particulièrement à l'archéologie.

Les quatre volumes d'*Histoire romaine* que la librairie Michel Lévy a publiés de 1861 à 1864, et qui comprennent l'histoire des rois et de la République, contiennent donc, non pas la simple reproduction d'articles précédemment insérés dans la *Revue des Deux Mondes*¹, mais la première partie d'une nouvelle *Histoire romaine à Rome*, entièrement refondue et considérablement augmentée.

La mort surprit M. Ampère pendant l'une des veilles laborieuses qu'il employait à l'achèvement de cette seconde rédaction. Depuis plusieurs mois déjà il préparait le tome premier de la seconde partie de son œuvre, intitulée *l'Empire romain à Rome*; quatre chapitres en étaient écrits, et il allait, avec le cinquième,

¹ Il faut faire exception toutefois pour trois chapitres de la seconde rédaction, publiés dans la *Revue* sous les titres suivants : *les Commencements de la liberté à Rome* (1^{er} décembre 1861), *les Luttes de la liberté* (1^{er} septembre 1863), *la Fin de la liberté* (1^{er} avril 1864). Ce troisième article, qui a paru dans la *Revue* quelques jours après la mort de M. Ampère, est le dernier chapitre du quatrième volume de l'*Histoire romaine*.

commencer le récit du règne de Tibère, lorsque, dans la nuit du 26 au 27 mars 1864, il fut enlevé à ses travaux et à ses amis. Peu de jours auparavant, bien que sa santé, gravement altérée pendant l'hiver, n'inspirât plus d'inquiétude autour de lui, M. Ampère avait fait un testament, et parmi les volontés dernières dont il confiait l'exécution à l'amitié de MM. Cheuvreux, de Loménie et Daremberg, se trouvait la recommandation suivante :

« Publier la fin de l'*Histoire romaine* (l'*Empire*). Quatre chapitres sont écrits. Si je n'ai pas le temps de terminer la nouvelle rédaction, on publiera ce qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes*. »

L'impression de l'*Empire romain*, que j'ai reçu mission de préparer, a été faite conformément au vœu de M. Ampère : les quatre chapitres inédits sont publiés dans ce premier volume, qu'ils remplissent presque entièrement; les suivants ont été extraits de la *Revue des Deux Mondes*, où ils ont paru en 1856 et 1857¹.

¹ Nous n'avons pas cru devoir, en réimprimant ces articles, modifier une ou deux phrases que l'auteur a répétées presque textuellement dans l'un des volumes de l'*Histoire romaine*, ni celles qui, vraies en 1856 ou 1857, ont cessé de l'être aujourd'hui.

Ainsi s'explique la juxtaposition, dans les deux volumes de *l'Empire romain à Rome*, de deux parties inégalement développées.

La dernière révision de l'auteur a manqué aux quatre chapitres inédits. Un assez grand nombre de traits de plume ou de crayon rapidement tracés sur le manuscrit, et de notes ou de renvois, que seul aurait pu lire celui qui les avait écrits, indiquent autant d'additions qui devaient prendre place dans le texte. Il a fallu renoncer à interpréter ces annotations d'une énigmatique brièveté. Du moins ai-je pu, sans encourir le reproche d'une indiscrete et téméraire collaboration, inscrire en leur place quelques noms laissés en blanc, compléter ou contrôler une partie des renvois et des citations, modifier çà et là ce qui, de toute évidence et de toute nécessité, exigeait une modification. Pour cette première édition, au surplus, mon principal devoir était de veiller à la fidèle reproduction du travail de M. Ampère, et d'empêcher qu'il ne s'introduisît quelque méprise

d'hui. Il est superflu de faire remarquer, par exemple, que, depuis que M. Ampère a écrit les premières lignes de la page 126 du second volume, l'on a ouvert le chemin de fer de Rome à Naples.

dans l'impression du manuscrit, où texte et notes, peu lisibles parfois, n'ont pu toujours être aisément démêlés. Aussi bien est-ce avec la réserve la plus circonspecte, est-il nécessaire de le dire? qu'ont été faites les légères retouches dont il vient d'être question.

M'admettant à la confiance de ses travaux, M. Ampère voulait bien, il y a six ans, me communiquer les épreuves du premier volume de l'*Histoire romaine*, et le plus souvent, tandis qu'il les couvrait d'additions et de remaniements, il me laissait le soin d'en corriger les erreurs d'impression. Plus délicate et plus ardue est la tâche qui m'est aujourd'hui confiée. Puisse les amis de M. Ampère n'avoir pas lieu de regretter l'appel qu'ils ont fait aux sentiments d'affection dévouée et de gratitude respectueuse qui m'attachaient à lui !

L'*Histoire romaine à Rome* ne devait pas s'arrêter à la chute de l'empire. M. Ampère se proposait, en effet, de publier les annales de la Rome chrétienne, et d'en suivre l'histoire à travers le moyen âge « et jusqu'à nos jours : » lui-même l'annonçait en 1856¹, ne prévoyant pas

¹ Voyez le second volume de l'*Empire romain*, p. 142 et 150.

combien d'années lui prendrait l'étude de la Rome antique. Là ne s'arrêtaient pas les desseins qu'il avait formés dans son infatigable ardeur de travail. Il voulait faire paraître, si les difficultés d'exécution n'étaient point trop grandes, une édition illustrée de *l'Histoire romaine à Rome*, contenant les photographies des monuments et des portraits qu'il y a cités : elles devaient être les pièces justificatives de son ouvrage. Plusieurs fois il avait exprimé, dans le cours de son *Histoire*¹, le projet de revenir plus tard sur les origines romaines, et de composer cette fois un livre d'érudition pure, uniquement à l'usage des savants. Mais son dessein le plus cher, celui qu'il lui tardait le plus d'accomplir, était de publier un Guide à Rome. Ce Guide n'a pas été commencé. Tout n'en est pas perdu cependant. Les éléments s'en peuvent retrouver en grande partie dans ses derniers ouvrages ; ils sont épars dans son *Histoire romaine*, dans son livre sur la *Grèce, Rome et Dante*, dans un roman, inédit encore, qui a pour titre : *Christian ou l'année romaine*, et qui est plein de ses impressions sur les monuments, les cérémonies,

¹ Voyez l'*Histoire romaine à Rome*, tome I, pages 440 et 447, tome II, page 159, et tome III, page 222.

les usages, la société et même les institutions de la Rome moderne. Je ne doute pas qu'on ne rassemble un jour, pour la plus grande commodité des touristes tous ces éléments dispersés ; mais combien il est regrettable que M. Ampère n'ait pu écrire lui-même ce livre, où il eût donné le dernier mot de ses recherches, où il eût mis tout son amour pour cette ville et cette campagne de Rome qu'il connaissait si bien, et dont personne n'a mieux que lui senti le charme !

GUSTAVE SERVOIS.

L'EMPIRE ROMAIN

A ROME

I

CÉSAR MAÎTRE ABSOLU

État de Rome pendant l'absence de César, avant et depuis la bataille de Pharsale. — Troubles à Rome. — Retour de César. — Salluste; jardins de Salluste. — Mutinerie dans le Champ-de-Mars apaisée par César. — Premier triomphe de César. — César dédie son Forum et le temple de Vénus Genitrix; jeux donnés à cette occasion. — Dernière expédition de César en Espagne; son second triomphe. — Honneurs excessifs accordés à César. — Monuments projetés par César. — César change la place de la tribune. — Plan de César. — Projet d'un nouveau Champ-de-Mars. — Enivrement du despotisme. — César veut le titre de roi. — Comédie dans le Forum concertée avec Antoine. — Brutus, son portrait, son caractère; demeurait dans les jardins de Servilius. — Visite de Cassius. — Courage de Porcia. — Où frappera-t-on César? — Présages, incertitudes de César. — Son chemin de la Regia à la curie de Pompée. — Mort de César. — Cicéron pendant les dernières années de César. — Ouvrage sur la rhétorique. — Perd sa fille Tullie; son désespoir; se

retire dans sa maison d'Astura; revient à Tusculum; veut élever un temple à Tullie; les différents lieux où il songe à le placer. — Divers ouvrages de Cicéron écrits à cette époque; où ont-ils été écrits? — Causes plaidées par Cicéron devant César. — Sa joie à la mort de César. — Rome au moment de cette mort.

Avant l'arrivée de César, pendant ses campagnes de Thessalie et d'Afrique, pendant la guerre d'Égypte et l'expédition d'Asie contre Pharnace, Rome avait été livrée à des inquiétudes et des agitations dont la peinture ne saurait manquer à la galerie de tableaux dont se compose son histoire.

Chacun y était, tout haut du moins, pour César. Des troupes à lui remplissaient la ville, et Servilius, son collègue ou plutôt son second dans le consulat, lui était dévoué. Aussi des manifestations de joie ne manquaient pas de se produire à chaque avantage qu'il remportait; on n'eut à montrer sa douleur qu'une fois, lors du revers momentané de Dyrrachium. Ces témoignages étaient obligés, « car, bon nombre d'*inspecteurs* et d'*écouters*¹, dit Dion Cassius, se promenaient par la ville pour observer les actions et recueillir les paroles de chacun. Les Pompéiens agissaient et parlaient bien autrement, mais à huis clos, et d'après les nouvelles prenaient confiance ou tombaient dans l'abattement. Ils allaient de l'un à l'autre, selon les rumeurs contraires qui se succédaient chaque jour, et variaient quelquefois dans l'espace d'une heure. »

¹ Κατάσκοποι καὶ κατήκοι, inspectores et auditores. (Dion Cassius XLII 17.)

Quand on apprit le résultat de la bataille de Pharsale, d'abord on ne voulut pas y croire. César n'en avait rien écrit, comme si une guerre civile n'était pas digne d'intéresser le sénat. C'était, en effet, lui-même qu'elle intéressait surtout.

La vérité, quand on en fut assuré, ne dissipa point toutes les inquiétudes : l'avenir, fixé à jamais, semblait encore incertain. Ceux qui étaient les plus contents n'osaient trop se réjouir ; ils craignaient que Pompée ne vengeât sa défaite. Les plus hardis se bornèrent à enlever de sa place sa statue, qui s'élevait devant les Rostres avec celle de Sylla : si Pompée finissait par triompher, on replacerait sa statue dans le Forum. Pompée pouvait-il donc finir par ne pas triompher ? La nouvelle même de sa mort fut reçue avec incrédulité ; on n'en fut convaincu que lorsqu'on eut vu son anneau, envoyé par César, et sur lequel Pompée, toujours vain, avait fait graver ses trois triomphes. C'était encore une imitation de Sylla.

Dès ce moment, la bassesse déborda. Les aristocrates, que cette mort consternait, « s'efforcèrent de se surpasser les uns les autres à force d'adulation, se signalant surtout par leurs votes dans les assemblées, témoignant par leur gestes et leurs acclamations l'amour qu'ils portaient depuis longtemps à César, comme si César eût été présent et eût eu les yeux sur eux ; car ils pensaient que, par cet empressement spontané en apparence, ils allaient obtenir, les uns des

charges civiles ou religieuses, les autres de l'argent¹. »

Ici commence l'énumération des honneurs sans mesure dont on accabla dès lors le vainqueur de Pharsale, et plus tard le vainqueur de Munda. Dion Cassius, que son titre de sénateur de l'empire sous Commode met à l'abri de tout soupçon d'un sentiment exagéré de dignité, Dion Cassius, qui nous a fait connaître d'assez remarquables traits de bassesse envers César, déclare ne pas les indiquer tous pour ne pas abuser de la patience du lecteur, qu'il suppose moins robuste que celle du peuple romain. « Il en est de trop absurdes, dit-il, pour être mentionnés. »

J'en passe, et des meilleurs.

Pour moi, j'y ai regret, bien que Suétone complète un peu Dion ; mais le silence même de celui-ci et la cause qu'il en donne sont assez propres à nous renseigner.

D'abord on accorda à César le droit de disposer à son gré du sort des Pompéiens, le droit de faire la guerre ou la paix sans en référer au sénat, d'être consul pendant cinq ans, dictateur pendant une année, tribun à vie, d'assembler tous les comices, excepté les comices plébéiens. On réserva pour les consuls les provinces où ils exerçaient l'*imperium* ; les autres, au lieu d'être tirées au sort, seraient distribuées par César. Enfin, on lui décerna le triomphe pour la guerre

¹ D. Cass., XLII, 19.

qu'il allait faire à Juba, et qui n'était pas encore commencée.

Dans ces concessions, le ridicule le disputait à la platitude : le sénat accordait à César un pouvoir que César possédait déjà ; seulement, il y gagnait la honte de s'associer à la tyrannie en la légalisant. Les restrictions étonnent. Les sénateurs se crurent-ils réellement la puissance de refuser quelque chose au maître absolu ? ou plutôt, les amis de César qui conduisaient l'affaire n'avaient-ils pas pour instruction de lui donner l'air de renoncer à quelque chose ? Les provinces qu'on abandonnait aux consuls étaient encore entre les mains de César ; et en laissant seuls libres les comices plébéiens dont elle savait qu'il était le maître, l'aristocratie s'humiliait, non au profit de la liberté, mais au profit de César.

Voilà où en était venu le sénat romain.

César accepta, pour la seconde fois, la dictature, et fit savoir qu'il prenait Antoine pour son maître de cavalerie. Les augures s'avisèrent de protester, non contre le prolongement de la durée de la dictature, de six mois à un an, mais contre celle de la charge de maître de cavalerie. L'infraction qu'ils toléraient n'était pas moins grande que celle contre laquelle ils réclamaient. On leur rit au nez, et l'on fit bien.

Il y avait eu, avant le retour de César, quelques essais de résistance tentés par des hommes peu considérés, sans importance dans la république, et dont

en général les motifs personnels, trop évidents, gâtaient une cause qui aurait pu être bonne.

Cœlius,¹ protégé et client assez peu intéressant de Cicéron, qui jusque-là avait été un césarien ardent et que César avait désigné à la préture, trouva mauvais que ce n'eût pas été à la préture urbaine, confiée par César à une autre de ses créatures, Trébonius : il voulut interdire à Trébonius de rendre la justice. Pour se rendre populaire, Cœlius promit de soutenir les débiteurs contre les créanciers, et d'obtenir pour les locataires la dispense de payer les propriétaires. Ces promesses lui attirèrent l'appui d'une multitude à la tête de laquelle il attaqua sur son tribunal le préteur, qui eût été tué s'il ne s'était esquivé sous des habits d'esclave. Maître du Forum, Cœlius y fit placer les tables d'une loi qui proclamait la gratuité des logements et l'abolition des dettes¹.

Le consul Servilius en référa au sénat, qu'il avait fait préalablement entourer de soldats. Les tribuns du peuple s'opposèrent à la délibération. Cependant le consul, armé d'une décision du sénat, ordonna aux licteurs d'enlever les tables de la loi de Cœlius. Cœlius repoussa les licteurs et ameuta son monde contre le consul. Le sénat se rassembla de nouveau sous la protection de soldats, et chargea par la formule sacramentelle le consul de veiller au salut de Rome².

¹ D. Cass., XLII, 22.

Ibid. 23.

Servilius déposa Cœlius, le chassa du sénat, et comme il excitait dans le Forum à la révolte, l'arracha des Rostres et brisa son siège de tribune.

Cœlius, sentant qu'il n'était pas le plus fort à Rome, voulut en sortir pour aller soulever la Campanie, où l'attendait Milon, l'ancien champion du sénat, que César pour cette raison n'avait pas rappelé d'exil. Mais Cœlius était observé et ne pouvait fuir ; il demanda au consul la permission d'aller se justifier auprès de César, l'obtint et partit pour rejoindre Milon en Campanie, où tous deux périrent misérablement.

Dans ces moments d'anxiété universelle, des présages funestes ne pouvaient manquer d'apparaître, d'autant plus que les augures qui les annonçaient étaient, en général, opposés à César. Au Capitole, des abeilles pénétrèrent dans le temple de Jupiter et vinrent s'établir près de l'Hercule de Lysippe que Lucullus y avait apporté. La superstition des aruspices étrusques, jalouse des superstitions de l'Orient, fit abattre les temples d'Isis et de Sérapis, dont les prêtres, probablement, se vengèrent en faisant renverser, par des mains inconnues, le temple de Bellone. L'année suivante fut redoutable : on sentit un tremblement de terre, et l'on vit un hibou ! la foudre frappa le Capitole, le temple de la Fortune Virile et les jardins de César qui en étaient proches ; des enfants naquirent la main gauche posée sur la tête, et l'on vit là un signe qui annonçait une sédition des pauvres

contre les riches. En effet, l'abaissement de tout ce qui était considérable et l'avènement de la multitude, que devait flatter le despotisme impérial, approchaient.

César avait négligé de faire nommer aux magistratures : il n'y avait à Rome ni consul ni préteur. On pourrait l'accuser d'avoir, comme Pompée, voulu favoriser des désordres, qu'il ne fit rien pour apaiser, dans le dessein de faire mieux sentir le besoin qu'on avait de lui. Antoine, revêtu de la robe prétexte, précédé de licteurs, entouré de soldats, commandait sans droit dans la ville; par lui, les rapines, les viols, les meurtres y régnaient. Il ne déposait jamais son glaive, même pendant les jeux.

La grande question qui agitait à Rome tous les esprits, était celle-ci : César sera-t-il clément ? c'est-à-dire, un général révolté qui a pris les armes contre son pays lui fera-t-il grâce ?

Dans le doute, chacun tremblait. Personne n'osait se confier à ses amis et à ses parents dans la crainte qu'une parole, même innocente, ne fût dénaturée et dénoncée. L'empire n'était pas encore constitué, et l'on avait déjà un avant-goût de ce qu'il devait être sous Tibère.

Pour échapper au péril, on donnait carrière à son admiration pour César, on célébrait des fêtes, on offrait des sacrifices, on affectait la joie par peur¹.

¹ D. Cass., XLII, 27, 28.

En l'absence de César, la ville fut livrée à deux tribuns. L'un était Dolabella, le gendre de Cicéron, qui s'était fait plébéien, comme Clodius, pour pouvoir obtenir le tribunat : il agitait le peuple en lui promettant l'abolition des dettes. L'autre, Trébellius, disait vouloir soutenir la cause du sénat. C'était la guerre civile dans les rues de Rome. On voyait des armes partout. Antoine fut autorisé à protéger la ville, comme l'avait été Servilius. Rome prenait l'habitude de se faire protéger, à mesure qu'elle perdait l'habitude d'être libre.

Mais cette protection, achetée si cher, était impuissante. Les deux tribuns, croyant César retenu en Orient par la guerre d'Égypte et l'expédition contre Pharnace, — le bruit même s'était répandu qu'il y avait péri, — les deux tribuns continuaient à troubler la ville. Après s'être allié tantôt avec Trébellius, tantôt avec Dolabella, Antoine dut se borner à les regarder se combattre dans Rome. Le désordre était au comble, et le temple de Vesta même fut pillé.

En vain Antoine avait rempli la ville de soldats : Dolabella, que rien n'arrêtait, désespérant d'obtenir son pardon de César, annonça qu'il proposerait la loi sur les dettes et les loyers. Au jour qu'il avait fixé, la multitude se retrancha dans le Forum, dont elle fortifia les issues, et éleva des tours de bois pour attaquer et assiéger en règle ceux qui s'opposeraient aux lois de Dolabella. Antoine l'emporta enfin. De grand

matin, une troupe de soldats qu'il commandait descendit du Capitole, fondit sur le Forum, y pénétra, brisa les tables des lois, et quelques-uns ayant voulu continuer le tumulte, il les fit précipiter de la roche Tarpéienne.

L'agitation ne fut pas calmée ; elle ne cessa que lorsque César parut.

Il avait appris en Asie les troubles de Rome et s'était hâté de revenir en Italie. Les Pompéiens s'assemblaient en Afrique ; mais, avant d'aller les combattre, il fallait pacifier Rome.

Il ne s'occupa point de ce qui s'y était passé en son absence ; il n'attachait aucune importance à ces troubles que sa présence faisait évanouir. César ne donna jamais aux choses plus d'attention qu'elles ne méritaient. Un de ses premiers actes fut inspiré par cette politique de modération qu'il avait adoptée, et qui témoignait de la supériorité d'une âme au-dessus des petites vengeances : il fit replacer devant la tribune les statues de Sylla et de Pompée, qu'on avait enlevées du Forum après la bataille de Pharsale ; Cicéron dit que par là César affermissait ses propres statues.

La ville s'était apaisée ; mais, à peine arrivé, César eut à calmer une sédition militaire, fléau constant de ses successeurs, et que tous ne surent pas conjurer comme lui.

Une partie de ses vétérans, laissée en Campanie, s'é-

tait soulevée. Avant Pharsale, il avait promis aux soldats, dont un certain nombre demandaient leur congé, tout ce qu'ils avaient voulu ; il fallait les retenir à quelque prix que ce fût. Puis il avait encore fait, après la guerre, des promesses infinies. De retour à Rome, il envoya vers eux un de ses lieutenants, qui leur promit encore en son nom mille drachmes par tête, environ mille francs. Mais les soldats étaient las de promesses et voulaient de l'argent comptant. Ils auraient tué l'envoyé de César, s'il ne s'était sauvé par une prompte fuite.

Cet envoyé était l'historien Salluste, et puisque c'est la seule fois que je trouve sur mon chemin cet homme remarquable, il va m'arrêter un moment : s'il n'a pas joué un rôle brillant dans l'histoire de son temps, il avait eu au moins le mérite d'en retracer l'ensemble dans un livre dont les fragments qui nous en restent font vivement regretter la perte ; ses jardins célèbres tiennent d'ailleurs une place importante dans l'histoire monumentale de Rome.

Le contraste que présentent la vie et les écrits de Salluste est fâcheux, bien que les déclamateurs l'aient exagéré¹.

Salluste, d'une famille plébéienne, fut l'adversaire

¹ Surtout le rhéteur auquel on doit la déclamation *in Sallustium*, mise sous le nom de Cicéron, et aussi un affranchi de Pompée (Suét., *de ill. Gr.*, 15), qui n'avait pas cru pouvoir dire assez d'injures à un césarien.

constant du parti aristocratique, et se montra toujours dévoué à César. Quand Milon brigua le consulat, Salluste l'attaqua avec violence. On dit alors que c'était une vengeance du traitement qu'il avait reçu de Milon, pour avoir été surpris par celui-ci avec sa femme : Milon lui aurait fait expier sa bonne fortune à grands coups de courroie et l'aurait relâché moyennant finance, ce qui ne serait pas très-honorable pour Milon. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que Salluste fut pour ses mœurs expulsé du sénat ; mais cette flétrissure lui fut infligée par un censeur pompéien. César le fit rentrer au sénat. Plus tard, envoyé comme proconsul en Afrique par César, qui voulait lui fournir une occasion d'y refaire sa fortune, il profita si bien de la circonstance, qu'il s'attira une accusation de pécumat et ne dut son absolution qu'à l'indulgence de César. Ce qui rend son acquittement suspect, c'est qu'il acheta depuis une villa de César, à Tibur, et déploya un grand luxe dans ses jardins, dont l'étendue et la magnificence, encore visibles, sont des témoins qui déposent contre lui.

Nous n'avons à Rome aucun portrait de Salluste, et nous ne pouvons pas non plus chercher ce portrait dans ses ouvrages¹.

Salluste, qui affecte dans ses écrits des formes anciennes de langage, y affecte aussi la sévérité antique. Ce sont deux sortes d'archaïsmes, dont la seconde n'est

¹ Le buste du Vatican (*Br. nuov.*) n'a aucune ressemblance avec les deux contorniates données dans l'*Iconographie romaine*. (Pl. XI, 5-4.)

pas plus naturelle que la première¹. Cependant, il ne faudrait pas se montrer trop rigoureux pour Salluste; l'esprit de parti dut prendre soin de faire ressortir ses fautes et peut-être de lui en prêter. S'il fut corrompu, il ne fut point vénal et ne changea point de parti par amour de l'or, comme Æmilius Paullus et Curion.

Salluste eut d'ailleurs le mérite de ne pas user sa vie dans les jouissances d'un luxe mal acquis. Lui-même a confessé avoir été l'esclave d'une ambition mauvaise² qui l'a détourné de son œuvre historique. Quand il y revint, il possédait de magnifiques jardins dont la possession l'accuse, mais où furent écrits ses ouvrages; par là, ils réhabilitent un peu son souvenir, et sans l'effacer, voilent jusqu'à un certain point sa honte sous sa gloire. Il ne faut pas mettre à la charge de Salluste toute la magnificence et toute l'étendue des jardins qui portaient son nom; devenus propriété impériale, ils furent certainement agrandis et ornés par les empereurs. Pris dans leur ensemble, ils couvraient un terrain très-vaste. Dans cette villa de l'antiquité, ont trouvé place plusieurs villas modernes, dont les principales sont la villa Ludovisi et la villa Massimi³; celle-ci appartient au duc Massimo, qui a eu

¹ Sallustius gravissimus alienæ luxuriæ objurgator et censor. (Macr., *Sat.* II, 9.)

² A quo incepto studioque me ambitio mala detinuerat. (*Cat.*, IV.)

³ L'emplacement de la villa Ludovisi doit avoir fait partie des jardins de Salluste, car, au temps d'Alaric, ils touchaient à la porte Salaria, aujourd'hui Salara. (Proc., *B. Goth.*, I, 2.) Au temps de Tacite,

la pensée généreuse de faire faire par un sculpteur illustre, Tenerani, la statue de l'infortuné Rossi, et qui la placera dans les jardins de Salluste.

Ces jardins, soit au temps de Salluste, soit depuis sous les empereurs, ont contenu de grandes richesses d'art. On y a trouvé plusieurs belles sculptures, entre autres le vase Borghèse, le Silène et le Bacchus enfant, qui sont maintenant à Paris, le Jupiter Verospi, un magnifique candélabre, des statues égyptiennes, qui sont au Vatican, et l'obélisque de la Trinité-du-Mont qui, bien probablement, fut placé dans les jardins de Salluste¹

on y arrivait par des ruelles étroites. (*Hist.*, III, 82.) Des débris d'une même architecture ont été trouvés dans cette villa et dans les villas Cesi, Mandosii, Borioni, Verospi, Altieri, Massimi, sur un espace ayant neuf mille pieds de tour. (Nibb., *R. Ant.*, II, p. 354.) La villa qui avait été celle de Salluste paraît même avoir dépassé les murs d'Aurélien; car, dans les *Actes des Martyrs*, il est parlé des thermes de Salluste sur la voie Salaria, hors des murs. Le palais, aussi suivant les *Actes des Martyrs*, en cela conformes au récit de Procope, était près de la porte. (*Ibid.*, 553.) Cette région portait encore, au commencement du seizième siècle, le nom de Sallustrio ou Sallustrico. (Beck., *Handb.*, p. 585.) C'est par erreur que Becker croit qu'il y a eu là des jardins de César. Les *horti Caesaris ad portam Collinam* que mentionne Julius Obsequens (151), sont les jardins de Salluste, devenus, comme ils le furent, en effet, les jardins de l'empereur. Julius Obsequens parle de la *tour* de ces jardins. C'était probablement une des tours de l'ancienne porte Colline, qui, à une époque où les fortifications de Rome disparaissaient dans les maisons et les jardins, avait été englobée dans ceux de Salluste, où elle servait probablement de belvédère, comme la tour des jardins de Mécène (Suet., *Nero*, 58) situés sur l'Esquilin, près des murs, qui avait sans doute une semblable origine.

¹ Un obélisque dans les jardins de Salluste est indiqué par Ammien Marcellin, XVII, 4.

après sa mort, quand le goût des antiquités égyptiennes se fut répandu à Rome.

De grands travaux de terrassement et quelques salles appartenant à des *casins* antiques de la villa sont tout ce qui a été retrouvé. Mais nulle trace du temple de Vénus Érycine qui était voisin des jardins de Salluste¹ et d'où vint à cette Vénus le nom de *Sallustienne*; il n'en faisait point partie, et ce que l'on a cru un temple dans ces jardins ne mérite pas plus ce nom que le prétendu temple de *Minerva medica*, qui est aussi une salle appartenant à une villa.

Le *forum Sallustianum* dont il est question dans les *Actes des Martyrs*, qui l'indiquent près de Sainte-Suzanne², était une place et peut-être un marché, ainsi nommé à cause de sa proximité des jardins de Salluste; mais il n'y a jamais eu de forum de Salluste. Je ne crois pas davantage à un cirque de Salluste, dont les anciens n'ont jamais parlé, et que les modernes n'ont jamais vu : la forme d'une vallée qui occupe une partie des jardins de Salluste, on le comprend quand on la voit, a fait supposer là un cirque; mais personne, que je sache, n'en a découvert les gradins. Il n'y aurait eu rien d'in vraisemblable à ce qu'un hippodrome existât dans une villa impériale: on en cite d'autres exem-

¹ Il était voisin de la porte Colline (Ov., *Fast.*, iv, 921 ; *Remed. am.*, 549), et en dehors de cette porte, *extra portam Collinam ad ædem Erycinæ Veneris*. (Liv., xxx, 58.)

² Nibb., *R. Ant.*, II, p. 180-1.

ples ; mais encore faudrait-il qu'il en restât quelque vestige certain, et c'est ce qui n'est point. Il y a même une raison de ne pas admettre le cirque de Salluste, et la voici : l'empereur Aurélien¹ avait fait construire dans les jardins de Salluste un portique d'un mille de long, dans lequel il exécutait tous les jours des courses de chevaux ; or, à quoi bon ce portique, s'il avait eu un hippodrome sous la main ?

On a voulu tirer un argument de l'obélisque. En effet, d'autres obélisques ont été trouvés dans des cirques ; mais celui-ci pouvait n'être qu'un simple ornement de la villa ; de plus, il n'était pas dans la vallée où l'on suppose qu'existait l'hippodrome, mais là où est maintenant la villa Ludovisi². Il faut donc, je crois, reléguer le cirque de Salluste, comme le cirque de Flore, dans le pays des chimères, où il y a aussi des cirques.

Je me hâte de clore cette digression où m'a entraîné Salluste, et je reviens à ce soulèvement des soldats que Salluste n'a pu empêcher, mais que va réprimer César.

Les vétérans avaient poursuivi Salluste, tué deux sénateurs, et s'étaient avancés sur Rome. César les laissa venir jusqu'à la porte Capène, puis leur envoya

¹ Vop., *Aurel.*, 49.

² D'après Donati cité par Nibby (*R. Ant.*, 1, 645), qui, ainsi que Canina, croit au cirque de Salluste, Becker est le premier qui se soit permis de le nier.

demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils adresseraient leurs réclamations à César. Le dictateur leur permit d'entrer dans Rome, mais fit entourer sa demeure et garder les rues par les soldats d'Antoine¹. La troupe indisciplinée se porta au Champ-de-Mars et s'y agitait en tumulte, quand César parut au milieu des mutins, monta sur son tribunal et leur dit : « Que voulez-vous ? » N'osant plus réclamer une distribution d'argent, ils demandèrent leur congé, pensant embarrasser César qui avait besoin d'eux pour son expédition d'Afrique.

« Je vous le donne, » répondit tranquillement César. Il y eut un silence de consternation. César reprit : « Vous recevrez tout ce que j'ai promis, lorsque j'aurai triomphé avec les autres. » Les soldats, confus et désespérés, se taisaient, espérant que César reviendrait sur sa résolution ; mais lui aussi se taisait toujours. Il ne reprit la parole que pour les appeler *quirites*, citoyens, comme *bourgeois*. C'était leur dire qu'ils n'étaient plus soldats.

Alors ce fut une immense douleur ; le Champ-de-Mars n'entendit que des cris et des gémissements. Et comme César se retirait, les rebelles le supplièrent de rester et demandèrent à être punis. César, debout, ne revenant ni ne s'éloignant, feignait d'hésiter ; enfin il dit : « Je ne punirai personne. Ce qui m'afflige, c'est que la dixième légion, pour laquelle j'ai tant fait, ex-

¹ D. Cass., XLII, 52 ; Appien, *B. civ.*, II, 92, 95

cite de pareils tumultes : elle seule est congédiée. Cependant, à elle aussi, je tiendrai ce que j'ai promis quand je serai revenu de l'Afrique. La guerre finie, je vous donnerai des champs à tous, et si les terres publiques et les miennes ne suffisent pas, j'en achèterai de mon argent. » Les applaudissements et les acclamations remplirent le Champ-de-Mars ; la dixième légion seule se désolait et priait César de la décimer. Quand César vit que l'effet était produit, ne voulant pas les pousser à l'excès, il pardonna à tout le monde, et partit pour l'Afrique¹.

L'intérêt de cette guerre, heureuse pour César, est dans la mort de Caton qui fut vaincu².

A son retour d'Afrique, César, qui jusque-là n'avait pas triomphé, s'accorda les honneurs du triomphe. Comme avait fait Pompée, il voulut éblouir les Romains par un grand étalage de richesses. On porta devant lui, dans son triomphe, deux mille huit cent vingt-deux couronnes d'or, formant un poids de vingt mille quatre cent quatorze livres, et soixante mille talents. On y vit les statues du Rhin, du Rhône, de la ville de Marseille, de l'Océan enchainées. Vingt-deux mille tables furent dressées dans le Forum ; Crassus n'en avait dressé que dix mille. On y but du Phalerne et du vin de Chios ; on y mangea des murènes. César distribua du blé, de l'huile. Le soir du quatrième

¹ D. Cass., XLII, 54, 55 ; App., *B. civ.*, II, 94.

² Voyez l'*Histoire romaine à Rome*, IV, 625 et suiv

jour, il alla visiter son Forum et retourna dans la Regia, sa demeure, à travers le vieux Forum, escorté par tout le peuple qu'attiraient encore des éléphants portant avec leurs trompes des flambeaux. Il fit aussi de grandes largesses à ses soldats. Mais la sagesse du maître se montra parmi ses prodigalités; car César s'étant fait apporter les listes où étaient les noms de tous les citoyens que l'État nourrissait par des distributions régulières de blé — la loi des pauvres de Rome, — il examina soigneusement la liste et raya la moitié des noms.

Pompée avait obtenu trois triomphes dans le cours de sa brillante carrière de général; César en célébra quatre consécutifs : sur les Gaulois, sur l'Égypte, sur Pharnace et sur Juba. Les figures de pays et de fleuves étaient, pour la Gaule en citron, pour l'Égypte en écaille, pour le Pont en acanthe, pour l'Afrique en ivoire. Un tableau portatif représentait le fameux phare d'Alexandrie et la mort infligée aux meurtriers de Pompée, ce qui devait plaire à ses partisans. Aucune des victoires remportées sur les Romains ne paraissait nominativement, car on n'accordait jamais le triomphe pour une guerre civile; mais, en fait, c'était à cette guerre que se rapportait surtout le triomphe de César. Juba voulait dire Caton; et le peuple en jugea ainsi, car cette pompe à l'occasion des citoyens romains morts en Afrique lui causa, dit Dion Cassius, une profonde douleur. César paraîs-

sait sur son char comme ayant fait triompher Rome dans trois parties du monde ; en réalité, il triomphait de Rome.

En effet, les images des généraux romains parurent dans cette pompe, sauf Pompée, qu'on n'osait montrer au peuple, car il s'était pris à l'aimer depuis qu'il ne l'avait plus. Le peuple fut ému quand il vit des généraux romains, Scipion, Petreius, Caton se donnant la mort. On applaudit vivement la punition des meurtriers de Pompée ; et la fuite de Pharnace, au-dessous de laquelle était sans doute écrit le fameux *veni, vidi, vici*, fit rire beaucoup.

On fut ému péniblement en voyant une femme parmi les vaincus enchaînés ; c'était Arsinoé, une rivale de Cléopâtre, dont la jalousie sans doute avait obtenu de son amant cette vengeance. Cléopâtre, qui aurait dû orner le triomphe, était à Rome, dans les jardins de César, lequel, disait-on avec une grande indignation, songeait à l'épouser.

La pompe du triomphe, comme c'était l'usage, après être entrée dans Rome par la porte du Champ-de-Mars, traversait le Velabre, puis le grand Cirque, et contournait le Palatin pour revenir par la Voie Sacrée vers le Forum et le Capitole. Au commencement de ce chemin triomphal, dans le Velabre, une roue du char de César¹ se brisa devant le temple de la Félicité² : au-

¹ Suet., *Cæs.*, 57 ; D. Cass., XLII, 21.

² Temple élevé par Lucullus. D. Cassius : παρ' αὐτοῦ τῷ Τυχαιῷ.

gure tellement expressif du malheur appelé secrètement par quelques-uns sur la félicité de César, que je ne puis m'empêcher d'attribuer à quelqu'un des pompiens d'avoir préparé un accident qui, pour eux, arrivait si à propos. Parvenu au pied de la montée du Capitole, tandis que le char qui portait César tournait à gauche pour le gravir, le héros de la Gaule qui avait espéré un moment en être le libérateur, Vercingétorix, et les autres chefs, furent détachés du cortège. Ils étaient devant la prison Mamertine; on les y fit entrer et on les égorgea ¹.

Ce jour-là, César fut moins élément que Pompée, dont le triomphe ne coûta la vie à personne ². Il rappelait Sylla, qui avait fait exécuter pendant son triomphe Pontius, le vaillant chef des Samnites; mais Pontius avait été pris les armes à la main et venait détruire Rome. Vercingétorix, qui combattait pour l'indépendance de son pays, était venu se livrer volontairement au vainqueur, prenant sur lui l'héroïque responsabilité de la défense d'Alesia. Si quelqu'un devait être épargné par César, c'était notre grand Vercingétorix.

Strabon (viii, 6, 25) : *Εὐτυχίας ἑρῶν*. *Felicitas* était donc un nom nouveau et plus abstrait, donné à la vieille déesse Fortune, la Destinée, appelée ici *bonne* Fortune, pour la distinguer de la *mala* Fortuna, qui avait aussi un temple à Rome.

¹ Cum de foro in Capitolium currum flectere incipiunt, illos duci in carcerem jubent. (Cic., *in Verr.*, v, 2, 50.)

² App., *B. Mithr.*, 117. Toutefois de Pavu d'Appien, deux princes, Aristobule et Tigrane, furent tués peu de temps après.

Puis César, qui se moquait des Dieux, voulut rendre hommage aux superstitions populaires, descendit à genoux l'escalier du temple de Jupiter ¹, comme on montait au moyen-âge, et encore au temps de Mabillon, l'escalier du Capitole qui conduit à l'église d'Ara Celi ou l'escalier de saint Pierre, et comme, depuis le seizième siècle, on monte la Scala Santa, près de Saint-Jean de Latran.

Et qui sait? Cette superstition populaire, peut-être l'incrédule hardi la partageait. Peut-être par une humiliation volontaire pensait-il désarmer la Fortune, seule divinité à laquelle il crût, et devant le temple de laquelle une roue de son char venait de se briser. La superstition et l'irrégion peuvent se rencontrer dans la même âme, mais cela était bien petit pour l'âme de César.

César, qui était par-dessus tout un homme d'esprit, permettait aux soldats une certaine familiarité. Il savait qu'elle n'était rien à leur enthousiasme pour sa personne, et à leur docilité le jour du combat, ce que *Fritz* (Frédéric II) et le *Petit Caporal* savaient aussi. Jamais les vers satiriques improvisés pendant le triomphe, et qu'on souffrait comme une expiation du succès faite pour désarmer Némésis, n'avaient été plus mordants. Ils reprochaient à César son amour pour Cléopâtre, et d'autres amours encore plus hon-

¹ D. Cass., XLIII, 21. L'empereur Claude en fit autant. (*Ibid.*, LXIII, 25.)

teux que celui-là. César perdit patience. Il se fâcha et offrit d'établir son innocence par un serment ; mais on croyait peu aux serments de César, et l'on rit. Le peuple romain, à cette époque, était bien gai, car on le voit rire souvent. Ce n'était cependant pas le moment de rire.

César dut être plus content du soldat qui lui cria : « Si tu es honnête, tu périras ; si tu ne l'es pas, tu règneras. » Il avait fait son choix : il ne voulait pas périr et il voulait régner ; mais cela ne l'empêcha pas de périr.

Il dédia alors son Forum et le temple de Vénus Genitrix, qui n'était pas encore terminé.

Le Forum de César, que Pline, avec quelques hyperboles, compare aux Pyramides, n'était point un marché, comme l'avait été primitivement l'ancien Forum. Avec le temps, le mot *forum* avait changé de sens, et s'appliquait maintenant surtout au lieu où l'on rendait la justice ¹. C'est dans cette nouvelle signification qu'il était pris par César ; car Appien le dit positivement : son Forum était destiné non aux achats, mais aux affaires judiciaires. César voulait donc transporter là les jugements, rendus auparavant près de ce temple de Castor qui jouait un si grand rôle dans toutes les émeutes, pour déshabituer le peuple de ses turbulences. Le siège prétorial devait

¹ *Forensis oratio*, plaidoirie. *Forenses causæ*, débats judiciaires. *Forensis*, avocat.

sans doute être placé sur les degrés du temple de Vénus, élevé dans le nouveau Forum. En effet, on voit siéger César lui-même, et plus tard, Claude rendre la justice dans le temple de Mars, au milieu du Forum d'Auguste. Il y avait quelque chose d'impérial à créer un nouveau Forum, un nouveau centre pour la vie romaine, qui passait alors des affaires publiques aux affaires privées : plusieurs empereurs construisirent leur Forum, Auguste, Domitien et Nerva, Trajan.

Pendant la guerre de Gaule et avec l'argent gaulois, César avait fait acheter par Cicéron, au prix de douze millions ¹, le terrain de ce Forum, qui finit par lui coûter au delà de vingt millions ².

Il était plus beau que celui de Rome, dit Dion Cassius ³. L'opposition est juste entre le Forum de César et celui de Rome ⁴.

¹ *Ad Attic.*, iv, 16.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 24; Suet., *Cæs.*, 26. Suétone donne ce prix pour celui du terrain seulement (*area*). Pline y fait entrer les frais de construction du forum (*Foro extruendo*).

³ D. Cass., xliii, 22.

⁴ Au temps de Flaminio Vacca, on a trouvé près de la prison Mamertine des colonnes et des statues; si l'on voulait fouiller à peu près à coup sûr, c'est le Forum de César qu'il faudrait fouiller. Le Forum de César était au nord de la prison Mamertine. Le temple de Janus le séparait du grand Forum :

Hic ubi juncta foris templa duobus habes. (Or. Fast., i, 258.)

De ce côté, dans le grand Forum, étaient les *stationes municipiorum*, au-dessous desquelles passaient, disait-on, les racines d'un arbre planté sur le Vulcanal. (Pl., *Hist. nat.*, xvi, 76.) Là se plaçaient les envoyés des provinces, *municipiorum legationes*, que Tacite, dans son

César laissa placer dans le sien sa statue. D'autres statues représentaient les nymphes de l'eau Appia, qu'on appelait Appiades¹. Elles ornaient probablement une fontaine. L'eau Appia ne passait point de ce côté, mais César avait réparé la voie Appia : voulait-il le rappeler ?

Le principal ornement du nouveau Forum fut le temple de Vénus mère (Genitrix)², la mère des Jules, voué par César sur le champ de bataille de Pharsale : par des raisons de famille et pour quelques autres motifs encore, Vénus était la seule divinité à laquelle César eût quelque dévotion. Avant la bataille de Pharsale³, Vénus avait été le mot d'ordre donné à son armée.

Ce temple était un monument de la magnificence et de l'insolence de César. Cette magnificence était pleine de goût ; l'art grec en faisait les principaux frais ;

Dialogue des orateurs (59), montre assistant aux plaidoiries ; et, en effet, les plaidoiries furent longtemps en cet endroit, tant que le siège du préteur fut sur le Vulcanal. Le lieu où se plaçaient ces envoyés des municipes est mentionné dans Ulpien, avec les colonnes du Forum (les portiques), derrière lesquelles on peut se cacher. (Canin., *Ed. Ant.*, t. I. p. 168.)

¹ Ov., *Art. am.* I, 81; III, 451; *De remed. am.*, 660.

² César avait un culte particulier pour Vénus victorieuse, qui est représentée sur ses médailles, ce qui fait dire à Propertius (IV, 1, 46) :

Vexit et ipsa sui Caesaris arma Venus.

Mais Pompée lui avait dédié son théâtre. César ne voulait point paraître copier Pompée, que par son Forum et son temple il entendait bien surpasser.

³ App., *B. civ.*, II, 76.

la statue de la déesse était d'Arcésilas¹, auquel l'impatience de César l'enleva, avant qu'elle fût terminée; la Médée et l'Ajag de Timomaque, payés quatre cent mille francs, décoraient le temple. A l'intérieur étaient six boîtes remplies de pierres gravées, et une cuirasse en perles de Bretagne : réponse à ceux qui disaient que, dans l'île, on ne trouvait rien de précieux.

Quant à l'insolence, elle était complète : César avait placé à côté de l'image de la déesse l'image en or de Cléopâtre, sa maîtresse, et en avant du temple, la statue de son cheval². Des restes du temple de Vénus Genitrix ont été vus par Palladio³, « d'une très-belle architecture, » dit-il, comme devait être celle d'un temple commandé par un connaisseur tel que César.

¹ La Vénus Genitrix de la villa Borghèse peut nous donner une idée de cette statue.

² C'était un cheval d'Alexandre, par Lysippe. On altéra la forme des pieds pour qu'il fût comme le cheval de César, dont les pieds ressemblaient à ceux d'un homme (Suet., *Cæs.*, 61), et on remplaça la tête d'Alexandre par la tête de César. (St., *Sylv.*, 1, 1.)

³ *Archit.*, iv, 51. Palladio suppose qu'ils appartenaient à un temple de Neptune, parce qu'il y a remarqué des dauphins et des tridents; mais ces ornements convenaient à la naissance de Vénus; il n'est parlé de nul autre temple de Neptune que le temple du Champ-de-Mars. Le lieu indiqué par Palladio, derrière la statue de Marforio, alors près de Santa-Martina, dans le Pantano, c'est-à-dire dans ce fond autrefois marécageux que termine l'*Arco dei Pantani*, ce lieu est précisément celui où fut le Forum de César. Enfin, Palladio dit que les entrecolonnements étaient les plus étroits qu'il eût jamais vus (Can., *R. Ant.*, 251), et Vitruve (iii, 5) cite le temple de Vénus Genitrix comme une exemple du genre pycnostyle, c'est-à-dire aux entrecolonnements étroits: il est bien probable, d'après cette analogie d'architecture, que ces colonnes provenaient du temple de César. Que sont-elles devenues?

Des jeux magnifiques accompagnèrent la dédicace du temple et du Forum de César.

L'ancien Forum vit encore des combats de gladiateurs¹; César les consacra à la mémoire de sa fille. Il y fit paraître des magistrats et des sénateurs romains, et y fit danser devant le peuple des princes d'Asie, comme il fit jouer dans un mime dont il était l'auteur, un chevalier romain, Labérius. Dégrader tous les ordres, toutes les dignités, c'était le sûr moyen de charmer la multitude et de lui donner le goût de l'esclavage.

Par une courtoisie nouvelle, cette multitude qu'il n'était pas mauvais d'efféminer, César la protégea contre le soleil avec des tentures de soie, dont il couvrit tout le Forum² et la Voie Sacrée, depuis la Regia qu'il habitait jusqu'au Capitole. Aujourd'hui, à Rome, on couvre de tentures les rues par où doivent passer les processions, *pompæ circenses* de nos jours.

C'était, à cette époque, un luxe prodigieux. Nous sommes déjà loin de l'austérité républicaine, qui ne voulait pas de sièges dans les théâtres, de peur que le peuple ne s'y amollit.

César établit des théâtres temporaires dans chaque

¹ Suet., *Cæs.*, 59 : in foro depugnavit Furius Leptinus, stirpe prætorica et Q. Calpenus, senator quondam actorque causarum.

² Totum forum romanum intexit. (Pl., xix, 6.) Auguste en fit autant. (D. Cass., lvi, 21.) Ce fut le modèle du *Velarium*, dont les empereurs couvrirent l'amphithéâtre.

quartier : on y jouait dans toutes les langues pour une population venue de tous les pays.

Dans le cirque, les jeunes gens des premières familles exécutèrent des courses de char, de chevaux, et le jeu de Troie, dont le nom rappelait l'origine troyenne du dictateur. On y tua des animaux pendant cinq jours. Les *metae* furent enlevés et remplacés par deux camps d'où sortirent, pour se combattre, des fantassins, des cavaliers et des éléphants, simulacre de la guerre, et de la guerre civile.

Le cirque était l'objet de la passion universelle. Rien ne pouvait être plus populaire que de l'agrandir et de l'embellir. C'est ce que fit César. Le cirque, d'ailleurs, était l'œuvre des rois : il fallait qu'il devint l'œuvre de César, duquel devait dater la royauté nouvelle. Il l'augmenta si considérablement que Pline a pu dire qu'il l'avait construit¹ ; en effet, il l'étendit aux deux extrémités². Dès ce moment le cirque eut une longueur de trois stades (près d'un demi-mille), sur un stade de largeur³. Derrière l'Euripe, canal large de dix pieds, creusé par César pour mettre les spectateurs à l'abri des bêtes féroces, s'élevaient trois étages de portiques, comme au Colisée. Au dehors,

¹ *Circum maximum a Caesare dictatore exstructum.* (Pl., xxxvi, 24.)

² Suet., *Cæs.*, 59.

³ Denys d'Halicarnasse, qui le vit sous Auguste, dit (iii, 68) que le cirque formait un amphithéâtre de cinq mille pieds (un mille); c'est à peu près la même longueur, en comptant celle des deux côtés, auxquelles Denys donne trois stades et demi.

était un autre portique à un seul étage, sous lequel étaient des boutiques, et par lequel on avait un accès facile aux différentes places du cirque, qui pouvait contenir cent cinquante mille spectateurs.

Enfin César voulut donner au peuple romain un nouveau spectacle, celui d'un combat naval, et il creusa dans le Champ-de-Mars ¹ un vaste bassin pour servir de naumachie.

Les lutteurs élégants et les athlètes n'avaient pas été oubliés. Mais, dans les autres combats, il s'était fait un si grand carnage, que le peuple se déplut à un spectacle qui lui rappelait les égorgements de la guerre civile. On en vint même à trouver mauvais les dépenses prodigieuses qu'il faisait, et à se scandaliser des moyens par lesquels il avait amassé cet argent. Ceux qui n'avaient rien reçu se plaignaient qu'on eût trop prodigué ². Il y eut une émeute ; César, qui ne les aimait pas, vint au milieu de la foule saisir de sa propre main un des perturbateurs et le livra au supplice. Ce qui est plus étrange, c'est qu'à cette occasion deux hommes furent *sacrifiés*, dans le Champ-

¹ Dans le petit *champ de Presles*, Codeta minor (Suet., *Cæs.*, 59 Pl., viii, 7; xxxvi, 24), en deça du Tibre, par opposition à la Codeta proprement dite, qui était au delà. (Fest., p. 58 et 58.) Ce n'est donc point la naumachie creusée par César, dont se servit Auguste, car celle-ci était dans la région transtiburine. (Front., *de Aquæductibus*, ii, 22.) Dion Cassius (xliii, 25) dit positivement que la naumachie était dans le Champ-de-Mars. Il n'y a pas lieu à supposer deux naumachies de César, comme l'a fait Canina. (*li. Ant.*, p. 566.)

² D. Cass., xliii, 24.

de-Mars, par les prêtres et le flamine de Mars, et leurs têtes furent attachées à la Regia qu'habitait César. Hercule passait pour avoir, dans les temps héroïques, aboli les sacrifices humains, qui, à Rome, n'avaient jamais complètement disparu ; et, en pleine civilisation, César, élément et irréligieux, les rétablissait.

César, maître de Rome, de l'Italie, de la Gaule, de l'Afrique, de l'Orient, ne croyait pas terminée sa conquête du monde romain, car c'était par la conquête qu'il le possédait. L'Espagne restait à subjuguier. L'Espagne, le pays des résistances opiniâtres, où Sertorius avait maintenu son indépendance contre l'omnipotence de Sylla, le pays de Numance et de Sagonte, le pays qui luttait huit cents ans contre les Maures et ne céda pas à Napoléon.

Les deux fils de Pompée y avaient rassemblé les débris de leur parti, dernier asile de la cause expirante de la liberté. César, — et c'est bien là qu'on reconnaît le grand homme, celui dont Lucain a dit : *Nil egisse putans, si quid superesset agendum*, « ne croyant avoir rien fait, si quelque chose restait à faire, » — César, au lieu de s'endormir dans ses victoires et de s'arrêter à recevoir au Capitole les hommages du monde soumis, quitta Rome au bout de deux mois, et partit pour l'Espagne.

C'était la quatrième fois qu'il y portait ses armes ; sa gloire militaire avait commencé là. Sur le rivage de

Cadix, il avait rencontré cette statue d'Alexandre, en présence de laquelle une noble émulation lui avait fait verser d'ambitieuses larmes. Maintenant, il eût pu contempler l'image d'Alexandre sans envie. L'Espagne, comme la Gaule, avait été pour lui le chemin du Forum et du Champ-de-Mars, la route du pouvoir. Une première fois, il en était revenu pour être consul, une seconde fois pour être dictateur; maintenant il espérait en revenir pour être roi.

Il joua vaillamment, sur ce dernier coup, sa fortune et sa vie. Jamais il ne fut plus près de sa perte qu'à Munda, et jamais il ne risqua ses jours avec plus d'intrépidité, non par goût du péril, comme eût pu le faire Alexandre, mais parce qu'il vit la victoire prête à lui échapper et ses soldats refuser de marcher. Alors il saisit un bouclier, et s'avança seul à dix pas de son ennemi, fut couvert de traits qu'il sut parer avec son bouclier, évita les autres par un mouvement adroit, et, grâce à ce prodige de bravoure qu'il avait jugé nécessaire, enleva l'armée.

La nouvelle de la victoire de Munda ne parvint à Rome qu'au bout d'un mois, la veille du 21 avril, jour où l'on célébrait l'anniversaire de la fondation de Rome. Aujourd'hui, on l'y eût apprise en quelques heures, et il semble que, même alors, elle eût dû y arriver plus tôt. — César était allé une fois en poste de Rome à Cadix en vingt et un jours. — La fonte des neiges, dans les Alpes, et les orages de l'équinoxe

purent la retarder. Peut-être aussi César la retarda-t-il exprès, afin qu'annoncée au milieu d'une fête nationale, le jour de la naissance de Rome, elle frappât davantage les imaginations, et qu'on y vit un présage glorieux pour la nouvelle Rome qu'il allait fonder.

Le triomphe qu'il célébra à son retour d'Espagne, bien qu'il fût censé remporté sur les alliés Ibères et Africains qui se trouvaient dans l'armée des fils de Pompée, ce triomphe était manifestement, cette fois, célébré à propos d'une guerre civile. César crut pouvoir se dispenser des ménagements qu'il avait gardés jusqu'alors. Il permit à deux de ses lieutenants, sans mérite, de triompher avant lui. C'était pour divertir le peuple; car ces triomphateurs de second ordre ayant fait porter devant eux les images de leurs exploits, figurées en bois au lieu de l'être en or, en ivoire, ou en argent, comme celles que César étala dans son propre triomphe, ils furent accueillis par un rire universel.

César triompha durant trois jours, et, pour une seconde fois, régala dans le Forum tout le peuple romain¹.

Comme, traversant le Forum dans sa longueur, il passait devant les sièges des tribuns, un d'eux, Pontius Aquila, refusa de se lever. César lui dit en railant : « Eh bien ! tribun, redemande-moi la républi-

¹ Ce sont les expressions dont se sert Dion Cassius (XLIII, 42) : τὸν ὁπῶν αἰθρὶς ἐστράτευας.

que¹. » Et depuis, à chaque loi qu'il proposait, il ajoutait : « Si Pontius Aquila le permet ! » On devait bien rire dans le Forum. Ce Pontius Aquila fut un de ceux qui tuèrent César.

Les témoignages d'adulation et de servilité n'eurent plus de bornes et dépassèrent tout ce qui s'était fait jusque-là. Puisque le dictateur, qui, à en juger par un de ses bustes², était bien fané et décrépît, voulait paraître jeune et beau, on pouvait, même avec malice, l'autoriser à cacher son front, chauve avant l'âge, sous des couronnes de lauriers ; il était assez innocent de lui accorder ce qu'il avait obtenu pour Pompée, le droit d'assister aux jeux en robe triomphale, quoique rien ne fût plus contraire à l'étiquette romaine : César avait remporté assez de victoires, pour qu'on le lui permit ; il avait droit aussi à étendre le pomœrium ; mais c'était une grande bassesse au sénat de lui décerner le nom de libérateur, de vouer un temple à la Liberté en l'honneur de celui qui détruisait la liberté, et c'était une grande impudence à César d'y consentir. Heureusement, on n'est pas exposé à rencontrer à Rome les ruines de ce monument, car une telle dérision n'eut pas le temps de s'accomplir³. En même temps, on dressait au Capi-

¹ Suet., *Cæs.* 78. La pompe triomphale, entrant de la Voie Sacrée par l'arc de Fabius, passait devant les sièges des prêteurs et des tribuns, qui étaient à sa droite.

² Mus. Chiar.

³ D. Cass., XLIII, 45. Derrière l'église de Sainte-Martine, c'est-à-dire

tole sa statue, à côté de celles des rois, sans songer que là était aussi la statue du premier Brutus, et que ce rapprochement pourrait faire réfléchir le second¹. Une autre statue de César, avec ces mots : *Au dieu invaincu*, fut placée sur le Quirinal, dans le temple de Quirinus : rencontre pareillement de mauvais augure, car Romulus, avant d'obtenir les honneurs de l'apothéose, avait été massacré dans le sénat.

C'était l'apothéose qu'on décernait à César vivant. Avant sa dernière campagne, il n'était que demi-dieu ; maintenant il était dieu. Alors le sénat avait décrété qu'une statue lui serait érigée, ayant la Terre sous ses pieds, avec cette inscription : *Il est un demi-dieu*² ; maintenant, c'était une statue érigée au dieu invaincu dans le temple de Quirinus³ : il y avait progressé dans la bassesse. Sa maison fut ornée d'un fronton et transformée en temple. On éleva un temple à sa clémence, dans lequel lui-même devait être adoré. On nomma des prêtres pour son culte. On décréta que sa statue en ivoire, dans les processions du cirque, serait promenée sur un char avec les images des dieux. On l'appela Jupiter⁴.

sur l'emplacement du Forum de César, on a trouvé cette inscription
Senatus populusque romanus libertati. (Can., *Rem. ant.*, 248.)

¹ Ce fut, dit Dion Cassius (xliii, 45), un des principaux motifs qui l'excitèrent à conspirer.

² D. Cass., xliii, 14.

³ *Ibid.*, 45.

⁴ D. Cass., xliii, 6; App., *B. civ.*, II, 106.

Comment rien refuser à un dieu ? César fut investi solennellement du pouvoir absolu ¹. Les dignités lui furent donc prodiguées : le tribunat, le consulat, l'office de censeur, la dictature. Toutes étaient à temps : toutes, pour lui, furent déclarées perpétuelles, ce qui était monstrueux. Jamais constitution d'un État ne fut plus outrageusement foulée aux pieds, en changeant toutes les choses et en conservant tous les noms. Le titre d'imperator, celui de pontife, toujours personnels, devinrent héréditaires et furent donnés d'avance aux héritiers de César. Il n'avait point de fils, mais pouvait, comme il le fit, en adopter un.

Après cela, c'était peu de chose de lui accorder le trône d'or et la robe royale ², comme c'eût été peu de chose, quand il était tout-puissant, de le déclarer roi.

Cet empressement de la servitude fut poussé à un tel délire, qu'on a pu supposer, et peut-être avec raison, que certaines mesures furent proposées dans le sénat par ceux qui voulaient le perdre, en le rendant odieux au peuple à force d'honneurs exagérés ³.

Ces honneurs furent sa perte et préparèrent les ignominies de l'empire. « Cela fit, dit Montesquieu ⁴,

¹ D. Cass., XLIV, 6.

² D. Cass., XLIV, 6.

³ C'est ce que dit D. Cassius (XLIII, 7) à propos d'une permission qui aurait été accordée à César, d'avoir autant de femmes qu'il voudrait. (Voyez *César, scènes historiques*, p. 371.)

⁴ *Grandeur et décadence des Romains*, XIV.

qu'il ne se défia point du sénat, et qu'il y fut assassiné ; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivants, il n'y eut point de flatterie qui ne fût sans exemple et qui pût révolter les esprits. »

De pareils hommages devaient inspirer à César un profond dégoût pour ceux qui les lui rendaient. Il dit lui-même qu'on en avait fait trop, le jour où, assis dans son Forum devant le temple de Vénus, il ne daigna pas se lever lorsque le sénat parut devant lui. Ce dégoût vient naturellement aux hommes qui obtiennent de la faiblesse de leurs contemporains la puissance absolue ; mais à eux seuls il n'est pas permis de le ressentir. Celui qui avilit les hommes n'a pas le droit de les mépriser, car leur honte est son ouvrage, et il doit commencer par se mépriser lui-même.

Le despotisme ne peut être justifié, mais il peut être illustré. César le comprit. Il voulut élever de majestueux édifices et faire de grandes choses. Il avait le goût du beau et le sentiment de l'art ; il lui fallait non des bâtisses, mais des monuments. Némésis ne lui permit pas de les exécuter.

César voulait embellir le siège de son empire. Il n'entendait pas laisser à Pompée l'honneur d'avoir seul donné à Rome un théâtre permanent. Le sien devait être très-grand¹, probablement plus grand que

¹ Summæ magnitudinis. (Suet., *Cæs.*, 14.)

celui de Pompée, car il fallait l'effacer. César montra encore en cette circonstance son mépris des choses sacrées, car pour faire son théâtre il démolit des temples, brûla les statues des dieux qui étaient de bois, et, ajoutait-on, s'appropriâ les trésors contenus dans les temples¹. Mais il ne put que jeter les fondements de cet édifice, comme ceux de l'empire romain.

Le théâtre de César devait être au pied du Capitole². Auguste l'éleva et le dédia à Marcellus. Nous verrons qu'Auguste termina tous les monuments dont César avait conçu l'idée ou commencé l'exécution.

Le plus grand des temples que César voulait élever à Mars, dans le Champ-de-Mars³, fut construit par Auguste dans son Forum. Malgré la convenance du lieu choisi par César, Auguste ne voulut point pour son temple de ce lieu des élections par centuries, qui rappelait aux Romains trop de souvenirs de liberté.

Sous Auguste aussi, fut dédié par Tibère le temple de la nouvelle Concorde, dont le sénat avait décrété la fondation en l'honneur de César, pour perpétuer le

¹ D. Cass., XLIII, 49.

² Du même côté que celui que Cassius, sous la république, avait commencé d'élever. Le théâtre de César n'était pas adossé au Palatin, le mont aristocratique, mais placé hors la ville, dans le voisinage du cirque flaminien, le cirque populaire.

³ Sur l'emplacement de sa Naumachie, elle-même dans le Champ-de-Mars. (Suet., *Cæs.*, 44.)

souvenir de la paix établie par l'asservissement, aux dépens de son indépendance et de sa dignité¹.

César avait construit dans le Champ-de-Mars un vaste amphithéâtre en bois², qu'on peut regarder comme la première pensée du grand amphithéâtre en pierre des Flaviens, qui s'est appelé le Colisée.

La basilique Julia et la Curia Julia appartiennent également à César et à Auguste. Il est difficile de faire dans la construction de ces édifices la part de l'un et de l'autre.

C'est comme pour les lois *Juliae*. Cependant il en est qu'on sait être l'œuvre de César. Elles sont en général fort sages, et plusieurs tendent à ouvrir de plus en plus la cité romaine. Mais quelques-unes semblent avoir été faites contre César lui-même; telle est celle qui défendait de garder une province plus de deux ans. Il fut heureux pour César qu'elle n'eût pas un effet rétroactif, car il eût été puni par sa propre loi, aussi bien que par les lois *Juliae de ambitu* et *de adulteriis*.

Il fit aussi une loi somptuaire, lui dont les dépen-

¹ D. Cass., XLIV, 4. C'est ce temple dont on reconnaît l'emplacement sur le Vuleanal, et dont il existe de si beaux restes au Musée capitolin et au Tabularium. Il ne faut pas le confondre avec le temple élevé par Camille sur le Capitole, au pied des *cent marches* et au-dessous du temple de Junon Moneta, comme l'a fait Ovide dans les *Fastes* (I, 557 et suiv.), écrits, du moins en partie, loin de Rome, au sein de l'exil.

² Tac., *Ann.*, XIII, 51. Le premier amphithéâtre établi à Rome, selon D. Cassius (XLIII, 22), qui oublie le théâtre amphithéâtre de Curion.

ses étaient sans mesure. On l'avait bien nommé préfet des mœurs, et tout le monde sait ce qu'étaient les mœurs de César. Il n'appliqua pas sans doute sa loi somptuaire aux murs — les premiers qui furent incrustés de marbre — de la maison qu'avait sur le Cœlius son infâme ami Mamurra¹, ni aux festins dispendieux² qu'y donnait ce honteux personnage avec l'or de la Gaule, que lui-même lui avait livré.

La mesure législative de César qui lui a le plus longtemps survécu est celle par laquelle il réforma le calendrier romain. L'année qu'il institua était l'année égyptienne, perfectionnée par l'intercalation bissextile³. Aussi le travail fut-il fait sous la direction de César par un Grec d'Alexandrie. C'était une année de trois cent soixante jours, avec cinq jours complémentaires. Ces jours complémentaires ont trouvé place dans notre année républicaine, où ils portaient l'ignoble nom de sans-culottides. On sait que l'année véritable a un peu moins de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Il a donc fallu corriger l'année de César. Cette correction a eu lieu par les soins du pape Grégoire XIII, dont le nom a remplacé celui de César; car, depuis lui, le calendrier Julien s'est appelé calendrier Grégorien. Un bas-relief, sur le tombeau de

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 7. Sur César et Mamurra, voyez Catulle, *Ep.*, lvii; Suet., *Cæs.*, 75; Cic., *ad Att.*, xiii, 52.

² Catull., xxix, 2; vi, 41; lvii, 8.

³ D. Cass., xliii, 26.

Grégoire à Saint-Pierre, est consacré à perpétuer le souvenir de cette réforme, plus parfaite que celle de César, et, comme elle, accomplie à Rome.

César fit publier le journal du sénat. On a dit que c'était pour ôter, en leur donnant un caractère officiel, tout caractère de sincérité aux débats, et par là détruire leur importance. C'est, en effet, quelquefois le résultat des publications officielles sous un gouvernement absolu, et on sait de quoi les récits du *Moniteur* étaient devenus synonymes sous le premier empire. Je crois plutôt que César voulut par là faire de la popularité. Il fallait bien que la publicité des *Actes* fût considérée comme un moyen de connaître la vérité, car Auguste l'interdit.

La même pensée politique qui avait fait faire à César un nouveau Forum sans tribune, destiné seulement aux procès, et d'où les souvenirs de l'autre Forum seraient absents, lui fit changer dans celui-ci la place de la tribune. Il espérait sans doute qu'une tribune datant de lui, instituée par lui, portant son nom, inspirerait aux orateurs un esprit nouveau et conforme au nouvel état de choses. Il voulait rompre les habitudes orageuses des anciens Rostres, séparer l'éloquence populaire de sa tradition, et dépayser, pour ainsi dire, la discussion et la liberté.

L'ancienne tribune était sur le côté nord du Forum, vers le milieu, au-dessous de la Curia Hostilia, près de l'extrémité orientale du Comitium : César la plaça loin

de l'ancien Comitium patricien, de l'autre côté et à l'autre bout du Forum¹, devant le tribunal qu'elle remplaçait depuis que les jugements avaient été transportés dans le Forum de César.

Il peut sembler singulier qu'il ait choisi pour la tribune cet emplacement, car c'était là qu'avait toujours été le centre des turbulences du Forum. Mais César savait ce qu'il faisait, quand, après avoir retiré de ce foyer de troubles le siège de la justice, il y mettait la tribune aux harangues. Un tel changement était démocratique, et, pour lui, sans danger. Cette tribune, autrefois en rapport avec le Comitium patricien et la Curie patricienne, César l'éloignait à dessein du Comitium et de la Curie, de la portion aristocratique du Forum. C'était l'aristocratie qui lui était contraire ; c'était toute association avec le passé aristocratique de Rome qu'il voulait briser. La plèbe, au contraire, était pour lui, comme elle fut toujours pour les em-

¹ D. Cass., XLIII, 49. *Pro rostris sub veteribus*, dit Suetone (*Aug.*, 100). C'est à cette tribune que Drusus prononça l'éloge d'Auguste, tandis que Tibère le prononçait aux autres rostres juliens (D. Cass., LVI, 54), placés, comme nous le verrons alors, en avant du temple de Jules César. Dans le passage de Suetone, deux manuscrits donnent la leçon *pro rostris veteribus* ; mais il n'y a pas lieu d'hésiter entre une expression vague, introduite par des copistes qui ne comprenaient pas le sens de *sub veteribus*, et cette désignation précise *sous les boutiques vieilles*, c'est-à-dire au sud du Forum. De plus, nous savons que les premiers Rostres juliens étaient de ce côté, car le corps de César est dit par l'abrégiateur de Tite Live (116) avoir été brûlé devant les Rostres, et par Appien (*B. civ.*, II, 148), près de la Regia, c'est-à-dire dans le voisinage du temple de Vesta.

pereurs, et surtout pour les plus mauvais : c'est trop souvent sa coutume d'aimer le despotisme, quand il humilie ce qui est au-dessus d'elle. Le despotisme de César s'appuyant sur la plèbe, César était donc dans son rôle, quand il portait la tribune vers ce que l'on appelait le bas Forum. Par là, il était agréable à la multitude. Il ne la craignait point, puisqu'il en possédait la faveur, et ses vétérans, au besoin, étaient là pour la fixer¹.

César n'eut pas le temps d'achever les grandes entreprises qu'il méditait, et pour lesquelles il ne trouva pas toujours, comme pour ses monuments, un continuateur dans Auguste. Ce fut Claude qui eut l'honneur d'exécuter les deux plus grands travaux d'art que César avait conçus, le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin. Cette dernière pensée de César a été reprise, de nos jours, par le prince Torlonia.

César voulait repeupler Carthage, relever Corinthe, et, faisant pour l'isthme de Corinthe ce qu'on fait aujourd'hui pour l'isthme de Suez, le percer et joindre les deux mers, réunir l'Adriatique au Tibre par une route à travers les Apennins, conduire le Tibre de Rome à Terracine à travers les Marais Pontins, pour les dessécher en recueillant leurs eaux dans le fleuve. Le des-

¹ Les Juifs eux-mêmes, que nous avons vus fréquenter assidûment les abords du temple de Castor et figurer dans les tumultes qui s'y produisaient, les Juifs aimaient en César l'ennemi de Pompée, qui avait pris Jérusalem. (Suet., *Cæs.*, 84; Joseph., *Ant. jud.*, xiv.)

sèchement des Marais Pontins était un grand travail que la république avait commencé, que l'empire devait reprendre¹, dont on s'est occupé de notre temps et que l'avenir achèvera². Enfin César voulait agrandir Rome, qui devenait, et surtout par les lois de César favorables aux Italiens et aux étrangers, le rendez-vous d'une multitude de plus en plus considérable.

Il avait formé le dessein d'ajouter à la Rome ancienne une nouvelle Rome³. Pour cela il eût détourné le Tibre, à partir du pont Mulvius (*ponte Mole*⁴). Il lui eût fait suivre le pied des collines du Janicule. L'espace ainsi conquis en deçà du fleuve serait devenu le Champ-de-Mars; l'ancien Champ-de-Mars, réuni à la ville, aurait été couvert d'habitations, comme il l'est aujourd'hui. César avait pressenti la Rome actuelle.

¹ Il fit faire à travers les Marais Pontins un canal sur lequel Horace navigua dans son voyage à Brindes. Pour les travaux entrepris par ordre de Pie VI, on a retrouvé l'ancien canal, et l'on s'en est servi. (Hirt, *Gesch. der Baukunst*, II, p. 195.) — Dion Cassius (XLIV, 6) parle d'une chaussée à travers les marais, mais la voie Appia supposait l'existence de cette chaussée. Ce ne peut avoir été là le projet de César.

² Mais il faudra en même temps assurer la sécurité des voyageurs. J'ai entendu raconter à M. de Prony, chargé de ces travaux sous le premier empire français, que les brigands de la montagne en descendaient pour regarder les opérations, et que l'un d'eux lui dit les suivre avec beaucoup d'intérêt : les travaux qui facilitaient et multipliaient les communications devaient être, ajoutait le brigand, très-fructueux pour lui et ses compagnons.

³ Cic., *ad Att.*, XII, 55.

⁴ C'est ainsi, je crois, qu'il faut écrire, de *Mole Adriana*, nom du mausolée d'Adrien (château Saint-Ange), et non *Ponte molle*, ce qui ne signifie rien.

Il ne lui déplaisait peut-être pas d'attirer les citoyens dans cette Rome en plaine; et de la substituer peu à peu à la Rome des monts, où se conservait l'habitude des conciliabules populaires. Sur l'Aventin et sur l'Esquilin, encore de nos jours, les habitants *dei monti* ont un caractère plus altier et plus indocile que ceux de la ville basse, pour lesquels ils professent un certain mépris.

Du reste, ce dessein avait de la grandeur et ne méritait pas l'indignation de Cicéron; il écrivait à Atticus : « O indignité ! ton parent¹ agrandit Rome qu'il a vue pour la première fois, il y a deux ans; elle ne lui a pas semblé assez vaste pour le contenir. » Cicéron aurait dû réserver sa colère pour autre chose.

César avait été, en effet, absent de Rome pendant les dix ans qu'il avait mis à conquérir la Gaule; mais on ne pouvait lui reprocher cette absence, assez bien employée pour sa gloire et pour celle de Rome.

César avait fait le plan d'une bibliothèque publique, la première qu'on eût vue à Rome, en s'aidant des lumières du savant Varron; ce plan fut réalisé, sous Auguste, par un riche particulier, Asinius Pollio, dans sa bibliothèque de l'Aventin.

Il est une dernière entreprise de César, la plus grande peut-être qu'il eût conçue, et dont je dois parler; car, bien qu'elle dût avoir pour théâtre des

¹ Cic., *ad Att.*, xiv, 55 : *Gentilis tuus*.

régions très-éloignées, elle intéressait dans l'avenir l'existence même de Rome, que peut-être elle eût sauvée des Barbares.

César avait résolu d'aller venger sur les Parthes la défaite de Crassus, cette grande humiliation de l'orgueil romain. Mais à cette expédition se rattachait un plan immense. César voulait, en passant, soumettre les Daces et les Gètes sur les rives du Danube, ce que fit plus tard Trajan, puis revenir le long de la mer Caspienne et de la mer Noire, traverser l'Orient et le Nord de l'Europe, soumettre le monde germain, comme il avait soumis le pays gaulois. La plus lointaine Germanie serait ainsi devenue romaine; les invasions des Barbares devenaient impossibles, car elles étaient prévenues; les Barbares, atteints dans leur pays, étaient soumis et civilisés: il n'y avait plus de Barbares¹.

Si ce plan gigantesque avait réussi, qui peut dire ce qu'aurait duré l'empire romain? ce qu'eût été l'Europe moderne? Moi-même serais-je à Rome et eussé-je écrit ce livre?

Nous savons aussi les plans d'Alexandre, que la mort interrompit. Il voulait faire par mer le tour de l'Afrique et rentrer dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule. C'était un projet gigantesque, de la même nature que le projet colossal de César.

¹ Suet., *Cæs.*, 44. App., *B. civ.*, II, 110. Plut., *Cæs.*, 58. Ce plan eut un commencement d'exécution, et quand César mourut, il avait déjà envoyé des troupes en Asie. (D. Cass., XLV, 3. App., *B. civ.*, II, 110.)

La juste punition du despotisme, c'est l'enivrement. Peu d'hommes, et surtout de grands hommes, y ont résisté. César lui-même, toujours si maître de lui, fut atteint par la maladie des despotes, la déraison de l'orgueil. Son langage cessa d'être mesuré; il trouva mauvais qu'on lui parlât familièrement et exigea que tout ce qu'il disait fit loi¹. Il cita cyniquement ce vers d'Euripide: « l'iniquité est bonne, quand elle donne la puissance². » Il déclara que la république était un nom et une ombre, et Sylla un insensé d'avoir quitté le pouvoir. Il mit du caprice, et parfois une faveur personnelle révoltante, dans les choix qu'il fit. Enfin, nous l'avons vu, il reçut le sénat, assis.

Ces paroles imprudentes, ces allures hautaines et la disposition de l'âme qu'elles révélaient, expliquent comment César voulut être roi. Ce fut sa seule faute, et elle lui coûta la vie.

En désirant ce titre odieux aux Romains et qui n'ajoutait rien à sa puissance, César fit ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors; il mit la vanité à la place de l'ambition; il fut Pompée ce jour-là³. Cromwell, plus sage que César, désira toujours le titre de roi et ne le prit jamais: Cromwell mourut dans son lit. César aussi le désira certainement; la scène d'Antoine offrant

¹ Suet., *Cæs.*, 77.

² Euripide, *les Phéniciennes*, 527-28.

³ *César, Scènes historiques*, p. 544 et suiv.

à César le diadème et de César le refusant, ne peut laisser aucun doute à cet égard ¹.

Il y avait eu un prologue à cette comédie. On avait essayé le tour sur la statue de César, avant de le mettre en jeu lui-même. C'était cette statue en or, élevée au dictateur près des anciens Rostres, à côté de celles de Sylla et de Pompée. On trouva, un jour, sur sa tête, un diadème ² qu'une main inconnue y avait déposée. Deux honnêtes tribuns, qui n'étaient pas dans le secret, ordonnèrent à un de leurs serviteurs d'arracher le diadème et de le jeter au loin. César fut très-mécontent ; il rassembla le sénat dans le temple de la Concorde ³, reprocha aux tribuns d'avoir eux-mêmes fait couronner la statue pour le compromettre. Le sénat

¹ Cicéron, qui ne manquait pas de pénétration, croyait qu'il avait pensé à être roi, dès le temps de son édilité, dans une lettre perdue pour nous, mais citée par Suétone. (*Cæs.*, 9.) Cicéron disait : *Cæsarem in consulatu confirmasse regnum de quo ædilis cogitavit*.

² Nic. Damasc., édit. Piccolos, p. 38. C'est le bandeau appelé diadème, et non la couronne qui était le signe de la royauté. La république donnait des couronnes aux vainqueurs, et on avait déjà accordé à César la couronne de lauriers.

³ Si celui que César avait fait élever était déjà terminé, c'est lui qu'il aura probablement choisi comme étant son ouvrage, et parce qu'il était aussi le plus voisin du Forum ; car c'est bien vraisemblablement le temple de la Concorde, érigé par César, dont l'emplacement et les restes se voient encore derrière l'arc de Septime Sévère, sur la plate-forme du Vulcanal où furent deux autres temples de la Concorde, et qui fut dédié, sous Auguste, par Tibère, bien qu'Ovide l'ait confondu avec celui de Camille, placé sur le mont Capitolin, au pied des *cent marches* et près du temple de Junon (Voyez ci-dessus, page 58, note 1).

fit droit à la vertueuse indignation de César, et bannit les tribuns. Mais, bientôt après, une tentative du même genre fut renouvelée par Antoine, le dévoué confident de César, et deux autres tribuns dont César ne demanda point le bannissement.

César était dans sa nouvelle tribune, près de ce temple de Castor où autrefois, préteur, il présidait aux tumultes séditieux du Forum. Ces tumultes avaient préparé la toute-puissance qui le ramenait dictateur absolu dans ce lieu où il avait été agitateur populaire. Grande leçon.

César avait une robe de pourpre, et il trônait sur un siège d'or. Cela était déjà royal et semblait appeler le diadème. Des tribuns, que l'accusation portée par César contre deux de leurs collègues n'avaient pas découragés, et qui ne craignaient point leur sort, apportèrent à César ce diadème qu'il avait trouvé si mauvais qu'on plaçât sur la tête de sa statue. L'un de ces tribuns, hissé par ses collègues jusqu'à la hauteur de la tribune, dépose un diadème, pour que l'abjection soit complète, *aux pieds* de César ; puis, encouragé par des cris partis de la foule, essaye de le mettre sur sa tête. César résiste, et, pour se défendre, appelle à son secours Lépide, son maître de cavalerie, qui se garde bien de bouger. Cassius Longinus, qui fut plus tard un des conjurés, trouvant que ce n'était pas assez de traiter César en roi, et que le traiter en dieu irriterait davantage, met le diadème sur ses

genoux. César le repousse et le peuple applaudit ¹.

Antoine arrive, et la pièce recommence ². Vraie farce de carnaval, car c'était le temps du carnaval romain, des Lupercales. Antoine, presque entièrement nu, courait ce jour-là les rues de Rome, à la tête de jeunes fous qui frappaient les passants avec des lanières de peau de bouc, comme des polissons les frappent aujourd'hui, le Mardi-Gras, dans le Corso, avec des vessies. La différence, c'est que ce divertissement faisait partie d'une fête religieuse, les Lupercales, la *fête des Loups*, qui se rattachait à l'ancienne tradition de la louve de Romulus et de l'autre Lupercal. Le souvenir du fondateur de la royauté romaine avait peut-être fait choisir pour la renouveler le jour qui la rappelait.

Antoine qui, certes, après la manière dont César avait traité les premiers tribuns, n'eût osé lui désobéir s'il n'avait su que son mécontentement n'était pas sérieux, Antoine arrive au pied de la tribune, tout juste au moment où César vient de repousser le diadème. On ne pouvait entrer en scène plus à propos. Son entrée, du reste, était motivée. Pour aller à l'autre Lupercal, situé sous le mont Palatin, ou pour en revenir, on traversait naturellement le Forum. Antoine

¹ Ces détails sont empruntés à la narration de Nicolas de Damas, grand ami d'Auguste, et qui n'est point suspect de partialité contre César.

² *César, Scènes historiques*, p. 374 et suiv.

prend le diadème et le met sur la tête de César, qui, cette fois, se laisse faire. L'essai est lenté, mais avec un succès douteux. Les uns crient : « Salut, ô roi ! » Les autres, indignés, murmurent. César juge que le moment d'accepter n'est pas venu. Il repousse encore le diadème, le jette au milieu du peuple, et ordonne qu'il sera déposé dans le temple de Jupiter, seul roi des Romains. « Amère ironie, dit Drumann, puisque lui-même avait été déclaré Jupiter. » Du reste, déjà salué par ce titre de roi ¹, il avait répondu, avec son à-propos ordinaire : « Je ne m'appelle pas roi, mais César; » ce qui satisfaisait pour le présent et n'engageait pas l'avenir. Le tout finit par une embrassade de César et d'Antoine, qui fit placer le diadème sur la statue de César, sans que celui-ci réclamât cette fois.

Cette comédie ouvrit les yeux aux moins clairvoyants. César voulait être roi. Cela importait peu, et ce fut ce qui le perdit. Le nom de roi était détesté à Rome, même par ceux qui n'étaient plus jaloux de la liberté. A beaucoup d'hommes, ce n'est pas la servitude qui répugne, c'est tel ou tel nom de la servitude, et la tyrannie cesse de déplaire, pourvu qu'elle ne s'appelle pas royauté, mais empire ou république.

Il fallait cette passion commune et ce symbole commun, pour réunir dans une même entreprise soixante

¹ Un jour qu'il venait à cheval de l'Albanum : ce ne pouvait être que de la villa de Pompée, que César s'était adjugée comme la villa d'Alsiuni.

conjurés dont les sentiments et les desseins étaient fort divers. Les uns étaient d'anciens pompéiens ; d'autres avaient des motifs particuliers de mécontentement et de vengeance : Pontius Aquila avait été dépouillé d'une partie de ses biens ¹ ; Trébonius détestait dans César l'ami d'Antoine ; Cassius, caractère âpre et violent, le haïssait personnellement. Plusieurs avaient accepté le pardon de César, comme Ligarius, même des charges publiques, — il est vrai, gratuites, — comme Cassius et Marcus Brutus. Decimus Brutus, véritable traître qui feignait un grand attachement pour César et jouissait de toute sa faveur, mérite d'être flétri par l'histoire.

L'histoire peut condamner, mais ne saurait flétrir l'autre Brutus, le vrai Brutus. Celui-ci, en frappant César sans haine, a voulu frapper la tyrannie. C'est ainsi que le montre Plutarque, d'après lequel l'a réalisé puissamment Shakespeare, et j'ai moi-même essayé de le peindre ² en m'inspirant aussi de son buste du Capitole ³, qui exprime si bien une nature troublée et ferme, une résolution violente et agitée. Ce Brutus est bien l'homme maigre et jaune dont se défiait César. Ce portrait, admis par l'auteur de l'*Ico-*

¹ Ce Pontius Aquila, étant tribun, parlait dans la tribune contre César. César vint à passer, il se tut ; mais il alla conspirer contre sa vie. Ceux qui ne peuvent parler agissent.

² *César, Scènes historiques*, p. 550 et suiv.

³ Salle du Gladiateur, 9.

nographie romaine, a été rejeté¹ comme ne ressemblant pas assez aux médailles. Ce n'est pas mon avis, ni celui de M. Mommsen, qui le déclare exactement ressemblant ; de plus, il ressemble étonnamment à cette médaille que nous a laissée Plutarque. La ressemblance des autres bustes donnés pour des *Brutus*, est d'autant plus probable qu'ils se rapprochent plus de celui-là. Dans quelques-uns, on a exagéré, à dessein, je crois, l'expression farouche du meurtrier de César. Un portrait de la villa Albani a l'air féroce et commun ; si c'est bien un portrait de Brutus, c'est un portrait défiguré à dessein, une caricature de Brutus faite sous l'empire².

Jusqu'au meurtre qui l'a immortalisé, Brutus n'avait rien fait de très-remarquable, car on ne peut appeler remarquable, chez un aristocrate romain de ce temps, des prêts usuraires à des rois et à des provinces³. Mais Brutus aimait sincèrement la liberté. Quand César eut envahi Rome et usurpé le pouvoir souverain, Brutus laissa pousser, en signe de deuil, sa barbe, qu'à en juger par son buste, il consentit à couper plus tard ; et, bien qu'il détestât Pompée, accusé d'avoir fait périr

¹ *Icon. rom.*, pl. vi. Mommsen, *R. Gesch.*, III, 157.

² Deux bustes au Musée Chiaramonti, l'un, 455, n'a pas le front saillant ; l'autre, 618, est un peu caricature.

³ Brutus avait prêté une somme aux habitants de Salamine ; Cicéron voulait qu'il se contentât d'un intérêt de 12 pour 100 (*Ad Att.*, V, 21) ; mais il réclama 48 pour 100.

son père, il alla le rejoindre à Pharsale, où il crut que son devoir l'appelait.

César, qui, comme on sait, avait été l'amant de Servilie, mais dont Brutus, les dates s'y opposent, n'était point le fils ¹, César, sans doute à la recommandation de cette femme, ne le traita point en vaincu, mais lui témoigna des sentiments d'amitié, que Brutus paraît avoir éprouvés lui-même pour César. Ils combattirent sa terrible résolution, mais ne la changèrent point. Ce combat douloureux, dont parle Plutarque, se lit, ce me semble, dans les traits de Brutus, au Capitole.

Ce qui le poussa vers l'accomplissement de ce qu'il crut sincèrement un acte méritoire, ce fut sa parenté avec Caton, dont il était le neveu et devint le gendre ; ce fut son nom et la prétention, peu fondée d'ailleurs ², de descendre du premier Brutus. Cette descendance présumée le désignait pour le rôle de libérateur. Aussi trouvait-il sans cesse, soit sur le tribunal où il siégeait comme préteur dans le Forum, soit au pied

¹ César n'avait que quinze ans de plus que Brutus. On ne parle de ses liaisons avec Servilie que l'an 63 avant J. C. César avait alors trente-sept ans.

² Les premiers Junii, alliés aux Tarquins, étaient certainement patriciens, et on ne découvre aucun lien historique entre le vengeur de Lucrèce et le premier ancêtre du meurtrier de César, M. Junius Brutus, qui était plébéen, car il fut un des premiers tribuns du peuple institués en 201, à la suite de la retraite sur le Mont Sacré, en partie son ouvrage. Du reste, pour un ami de la liberté, cette généalogie valait bien l'autre.

de la statue du destructeur de la royauté, placée au Capitole entre les statues des rois et celle de César, ces mots écrits : « Brutus, tu dors; Brutus, tu es vendu; Brutus, tu es mort; tu n'es pas Brutus. »

Brutus ne voulait point conspirer. La conspiration vint le chercher jusque chez lui.

Il est probable qu'il habitait près de sa mère les jardins de Servilius ¹, sur l'Aventin, ce mont où il rencontra le souvenir de son véritable ancêtre, le tribun Brutus², qui y avait conduit le peuple lors de sa retraite sur le Mont Sacré, ce mont en tout temps, depuis ce Brutus jusqu'aux Gracques, asile et refuge de la liberté. M. Brutus devait y rencontrer aussi César, dont la présence en ce lieu lui rappelait la honte de sa mère, Servilie : les anciens ont vu dans cette honte un des motifs qui armèrent son bras contre celui qui en était l'auteur.

Cette belle demeure, enrichie des merveilles de l'art grec, n'adoucit point la douleur patriotique de Brutus, qui cependant les aimait. On se le représente là, ou dans sa villa de Tusculum, — car, lui aussi, avait une villa à Tusculum³, — livré à l'étude qui tint toujours une grande place dans sa vie; puis, fermant les

¹ Cela est d'autant plus vraisemblable, que Brutus perdit son père à l'âge de huit ans, et que Servilie l'éleva avec l'aide de ses deux frères, dont l'un, Servilius Cæpio, l'adopta, ce qui était le déclarer héritier de ses biens.

² Tit. Liv. II, 52. Den. d'Hal., VI, 70.

³ *Ad Att.*, XIII, 7.

livres et se demandant ce qu'il devait faire. Qui entre chez lui? C'est Cassius venant lui dire : « Si des complaisants proposent dans le sénat de décerner la royauté à César, que feras-tu? — Je n'irai pas au sénat, » lui répond Brutus, qui voudrait éviter une extrémité terrible. — « Mais nous sommes prêteurs. Si on nous convoque comme tels?... » Et Brutus, avec ce sentiment du devoir, qui, juste ou non, ne l'abandonna jamais, répond à Cassius : « En ce cas-là, j'irai pour défendre la patrie jusqu'à mon dernier souffle. » Cassius, qui avait une rancune privée contre Brutus, oublie tout¹. Il lui dit que des invitations anonymes, avec allusion à l'ancien Brutus, lui sont adressées par les premiers citoyens de Rome, et il ajoute : « Des autres prêteurs, on attend des jeux et des combats de bêtes dans le cirque ; de toi, on attend la liberté². » Brutus et Cassius s'embrassent, et la conjuration est formée.

On se rassemblait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des conjurés. Malheureusement, nous ne connaissons la demeure d'aucun d'eux, hors celle de Brutus ; et ce n'était pas dans les jardins de Servilie qu'on pouvait se réunir pour conspirer contre César.

Mais là dut se passer la belle scène conjugale entre Brutus et la fille de Caton, Porcia. Brutus est préoccupé, sombre ; Porcia l'interroge, il se tait ; elle comprend qu'il forme un dessein périlleux et ne

¹ *César, Scènes historiques*, p. 579 et suiv.

² App., *B. civ.*, II, 115.

veut pas l'en instruire de peur que, l'entreprise étant découverte, elle ne soit mise à la torture, et qu'on n'arrache des révélations à sa faiblesse. Alors, cette vaillante femme tente sur elle-même une épreuve de son courage; elle se fait une blessure cachée, et, voyant que la douleur ne peut rien sur elle, sûre de sa force, elle montre cette blessure à Brutus, et lui dit : « Tu vois que je puis tout souffrir et me taire. Apprends-moi tout; fille de Caton, femme de Brutus, je saurai mourir¹. »

L'on délibéra sur le lieu où César devait être frappé. Les uns voulaient que ce fût dans le Champ-de-Mars, le jour où César, du haut du pont des Septa, convoquerait les comices par centuries; on le précipiterait de ce pont et on le tuerait². J'ai dit que retirer le droit de voter aux citoyens qui avaient passé l'âge de combattre, s'appelait les *jeter du pont*, et que, par cette expression, on faisait allusion à l'antique usage de jeter les vieillards du pont Sublicius dans le Tibre. C'eût donc été à la fois déclarer, par une ironie cruelle, que César *avait fait son temps*, et indiquer que sa mort était une immolation religieuse.

D'autres proposaient de fondre sur César, sur la Voie Sacrée, par où il passait nécessairement pour

¹ D. Cass., XLIV, 15.

² Suet., *Cæs.* 80. Ce n'était pas l'usage que le magistrat qui présidait aux comices par centuries se placât sur le *pont* par où on allait voter; mais César, à ce qu'il semble, venait s'y placer pour surveiller et diriger l'élection, ce qui était un sujet de colère de plus contre lui.

sortir ou pour rentrer chez lui, la Regia où il habitait étant placée sur cette voie. Enfin, quelques-uns étaient d'avis de l'attaquer tandis qu'il se rendrait au théâtre de Pompée, le seul qui fût à Rome, puisque celui qu'avait commencé d'élever César, qu'Auguste termina et dédia à son neveu Marcellus, n'était pas encore achevé.

On se décida pour un meurtre en plein sénat. C'était le sénat presque tout entier qui était l'ennemi de César. Le peuple n'était pas, quoi qu'on l'ait dit, pour la tyrannie, encore moins pour la royauté ; on l'avait bien vu, quand César avait voulu en essayer l'effet dans le Forum ; mais il était incertain, ébloui par la gloire, touché par les largesses : les conjurés pensèrent qu'il valait mieux frapper César pendant une séance du sénat.

La Curie, qui avait brûlé aux funérailles de Clodius, n'était pas encore rebâtie. Le sénat s'assemblait tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, en général dans un temple. Profaner un temple, en y répandant le sang, eût peut-être paru sacrilège à plusieurs et eût révolté la multitude ; c'est ce qui fit choisir le 15 mars pour le jour de l'exécution du grand projet. Ce jour-là, qui était celui d'une fête populaire, la fête d'Anna Perenna, on célébrait des jeux de gladiateurs dans le théâtre de Pompée. Le sénat se rassemblait alors près du théâtre, pour être à portée du spectacle, dans un bâtiment attenant au portique de Pom-

pée, qui pouvait servir de curie¹. Pompée avait voulu sans doute, en élevant une curie, témoigner de son respect pour le sénat, et, en même temps, en plaçant ce lieu de ses délibérations hors de la ville, près de sa demeure et de ses jardins, où il se retirait dans les moments de trouble, le soustraire aux agitations du forum. Sans le savoir, il avait préparé le lieu où la mort de César devait venger la sienne.

Anna Perenna était une vieille divinité latine, dont la tradition populaire avait fait une bonne femme qui allait porter des gâteaux fumants aux plébéiens retirés sur le Mont Sacré. Le souvenir d'une insurrection plébéienne ne pouvait pas nuire; et, d'autre part, la population qui se portait ce jour-là tout entière du côté du pont Mulvius, laissait Rome presque vide à la disposition des conspirateurs.

Enfin, les jeux du théâtre de Pompée permettaient à Decimus Brutus d'y rassembler, sous ce prétexte, des gladiateurs qui lui appartenaient, et qui pourraient

¹ Suétone (*Aug.*, 51) l'appelle *curia*. Plutarque nous apprend que sa forme était semi-circulaire, en lui donnant le nom d'*exèdre* (*Brut.*, 14). Cette forme est celle des exèdres, encore visibles, des Thermes de Caracalla et des Thermes de Dioclétien (jardin près de l'église de Saint-Bernard, place *dei Termini*). On parle aussi d'une curie attenante au portique d'Octavie, *in curia Octaviæ*. (Pl., v, 56.) Selon Canina (*Ed. aut.*, II, 17), un fragment du plan capitolin indique la curie de Pompée sur le côté méridional de son portique. Pline (xxxv, 55) dit : « In porticu Pompeie quæ *ante ejus curiam* fuerat. » Tous ces passages établissent la relation de la Curie et du portique de Pompée.

protéger les meurtriers rassemblés dans le voisinage du théâtre.

Les Romains montrèrent en cette occasion cet art de conspirer, dont les Italiens ont conservé le secret. Ils étaient soixante, et rien ne transpira. Cassius alla au Capitole faire prendre la robe virile à son fils¹ ; de là il pouvait surveiller les mouvements de César. Brutus vint s'asseoir sur son siège de préteur, dans le portique de Pompée, et y rendit la justice. Dans sa pensée, ce qu'il allait accomplir était un grand acte de justice.

Pour nous modernes, nés au sein du christianisme et chrétiens au moins par la conscience, un assassinat n'est jamais une justice. Quand un homme, commettant le plus grand crime qu'on puisse commettre, attente à la liberté, on doit le juger et le condamner, on ne doit ni l'assassiner ni l'absoudre.

Mais Brutus ne pouvait pas faire juger César, mais nous sommes à Rome avant le christianisme. A Rome, la loi donnait à chacun le droit et lui imposait le devoir de punir celui qui voudrait détruire la république et se faire roi. Écoutons le sage Montesquieu : « Il y avait un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisait regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avait usurpé la souve-

¹ Champagny, *les Césars*, t. 206.

raïne puissance. A Rome, surtout depuis l'expulsion des rois, *la loi était précise*, les exemples reçus; la république armait le bras de chaque citoyen, le faisait magistrat pour le moment et l'avouait pour sa défense. »

Montesquieu va plus loin, et, parlant en son propre nom, il ajoute : « Le crime de César, qui vivait dans un gouvernement libre, n'était-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avait pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'était-ce pas demander raison de ses crimes¹? »

Il faut en revenir à ce que dit Cicéron : « Quand on est sorti du droit, tout devient incertain². »

La justice morale condamne César; mais César n'était pas un être moral. Il ne croyait à rien, il ne croyait qu'à lui. Prodigieusement supérieur à ses contemporains, il devait s'élever au-dessus de tous; ce fut son unique pensée et tout l'art de sa vie. Il obéit à la loi de sa nature; la loi de sa nature, comme celle du feu, était de monter. *Quo non ascendam?* eût pu être sa devise. Arrivé au sommet du possible, la toute-puissance — la toute-puissance avec le titre de roi, qui à Rome était l'impossible, — le tenta. Il voulut s'appeler roi, et il tomba.

César semble avoir eu un pressentiment de sa fin

¹ *Grandeur et décadence des Romains*, cli. xi.

² *Omnia sunt incerta cum a jure discessum est. (Ad Fam., ix, 16.)*

prochaine. « J'ai assez vécu, avait-il dit, pour la nature et pour la gloire. » Et, un jour, découvrant sa gorge : « Si l'on veut, qu'on frappe ! » Il avait refusé de se faire garder ; et, la veille de son dernier jour, soupant chez Lépide, comme on agitait cette question¹ : « Quelle est la mort la plus désirable ? » César, tout en donnant des signatures, avait jeté dans la discussion ces mots : « La moins attendue ! »

Et puis le plus incrédule des hommes pouvait avoir dans un coin de son âme quelque disposition secrète à la superstition. Il ne saurait guère en être autrement quand on est né à Rome.

Aussi ne fut-il pas insensible aux mauvais présages qui semblaient le poursuivre dans son intérieur. Ses chevaux refusèrent de manger, et, dit-on, pleurèrent. Les boucliers célestes, les Anciles, conservés dans le temple de Vesta, qui touchait à sa demeure, résonnèrent, comme à la veille de l'irruption des Cimbres, et comme à l'approche de toutes les grandes calamités. Aujourd'hui, c'est le bras de saint Nicolas de Tolentino qui répand du sang quand doit venir une guerre ou une révolution.

Revenu de son souper chez Lépide, César dormait près de sa femme Calpurnie. Tout à coup, les portes et les fenêtres s'ouvrent avec fracas, et la lumière de la lune inonde la chambre. Ce bruit et cette lumière

¹ Suet., *Cæs.*, 87. Plut., *Cæs.*, 65.

troublent César¹. Il regarde sa femme; elle sommeillait profondément, mais des plaintes confuses et des soupirs inarticulés sortaient de sa poitrine. C'est que, dans un songe, elle voyait César mort et le serrait en pleurant dans ses bras.

Selon une autre version, elle pleurait parce que, dans son rêve, elle voyait s'écrouler un acrotère qu'un décret du sénat avait fait placer sur la demeure de César, pour qu'elle ressemblât à un temple. Quand le jour parut, Calpurnie supplia César de ne pas sortir avant d'avoir consulté quelque devin. Ceux que César appela déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables. César résolut de rester chez lui, et envoya dire à Antoine de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat.

A cette nouvelle, Brutus et Cassius, qui étaient sous le portique, derrière le théâtre de Pompée², furent saisis d'une inquiétude qu'augmentaient des mots dits au hasard et qui semblaient menaçants, d'autres qui prouvaient que le plan des conspirateurs était connu de ceux auxquels ils ne l'avaient point révélé, enfin les messages répétés de Porcia, qui

¹ Plut., 64.

² Il y a : κατὰ τὴν σκηνὴν τὴν πρὸ τοῦ θεάτρου (App., *Bell. civ.*, II, 115), le portique *devant* le théâtre, en avant du théâtre. J'ai fait observer que cela voulait dire : le portique qui était derrière la scène et avait les gradins (θεάτρου) en face. Cette phrase semble indiquer que, des deux portiques, l'un était derrière la scène, l'autre derrière es gradins.

envoyait coup sur coup savoir des nouvelles de son mari. Mais le plus pervers d'entre eux, Decimus, indigne de porter le nom de Brutus, alla chercher César dans sa maison ; et, grâce à la familiarité et à la confiance où il était auprès de lui, combattant de vaines terreurs de devins et de femmes, l'exhortant à ne pas paraître mépriser le sénat, il le décida à paraître au moins pour lever l'assemblée en personne. César se mit avec lui dans une litière, et partit.

Nous pouvons suivre exactement cette litière, et faire, en la suivant, le chemin que fit César pour aller à la mort. De la Voie Sacrée, où était la Regia, demeure du grand-pontife, nous entrons dans le Forum par l'arc de Fabius. Nous passons devant le temple de Castor. Arrivés à l'autre extrémité du Forum, nous prenons à gauche, et suivant le Vicus Tuscus, nous tournons le sommet méridional du Capitole, celui sur lequel s'élevait la citadelle. Singulière coïncidence ! C'était le chemin des triomphes, pris à rebours. Cette route, César l'avait faite naguère sur son char triomphal, dans un sens contraire. A sa gauche, il rencontra ce temple de la Bonne Fortune, devant lequel, dans ce jour glorieux, une roue de son char s'était brisée. Le présage fatal, alors dédaigné, se représenta sans doute à la pensée de César. La porte de Rome par laquelle il sortit était la Porte Carmentale, la porte funeste.

Durant ce trajet, qui n'était pas d'une demi-heure,

la vie de César pouvait encore être sauvée. Des avis de la conspiration lui furent adressés ; mais, entouré d'une foule qui l'escortait et lui présentait des demandes et dans laquelle étaient sans doute des conjurés, ceux qui apportaient ces avis, écartés à dessein, ne purent l'approcher. Prenant pour une supplique un papier qu'on parvint à lui remettre, il en différa la lecture ; s'il y eût jeté les yeux, il eût appris le danger qui le menaçait et eût pu encore lui échapper.

Arrivé devant la Curie, César descendit de sa litière et, avant d'entrer, offrit un sacrifice. La victime se trouva n'avoir point de cœur. L'aruspice déclara que c'était un signe de mort ; mais César, qui avait retrouvé toute sa sérénité, répondit en riant qu'il avait immolé une victime toute semblable en Espagne ; cependant, par égard pour le préjugé populaire, il en demanda une autre. Les signes ne furent pas plus favorables. César perdit patience, et pour ne pas fatiguer celle du sénat, il entra sous le portique où était un tableau de Polygnote, représentant un homme sur une échelle, dont on ne pouvait dire s'il montait ou descendait. César était comme cet homme ; il allait monter au faite ou descendre dans l'abîme. Du portique, il passa dans la Curie ¹, où la mort l'attendait.

¹ Pline, à propos de ce tableau, nous fait connaître que le portique était en avant de la Curie : *Tabula in porticu Pompeie, quæ ante curiam ejus fuerat* (xxxv, 55). Plutarque (*Brutus*, 14) appelle cette curie un exèdre, ce qui indique seulement un lieu où étaient des sièges. Canina la place où est l'église de Saint-Lorédan. On y mit le

Antoine était là. Quelques-uns des conjurés avaient demandé qu'on fit partager le sort de César à Antoine et à Lépide; mais Brutus s'y était opposé, de peur que l'action qu'il croyait sainte ne parût le commencement d'une proscription pompéienne. Lépide était à quelque distance de là, dans le Champ de Mars, à la tête de la cavalerie. Trébonius, l'ancien adversaire d'Antoine, le retint à la porte de la Curie en s'entretenant avec lui. César entra seul.

Lorsqu'il entra, tous se levèrent, comme pour lui faire honneur. Dès qu'il eut pris place sur le siège doré, qu'on avait enlevé, pensant qu'il ne viendrait pas, et qu'on se hâta de remettre, Cimber, un des conjurés, s'approcha pour lui demander la grâce de son frère, qui était banni. César refusa. Alors Cimber saisit la toge de César comme pour le supplier, la tira de manière à découvrir son col, c'était le signal convenu, et s'écria en grec : « Que tardez-vous? » A ce moment, Casca, qui était le plus proche, voulut lui couper la gorge¹; mais il manqua son coup, et le fer alla blesser la poitrine. César, dégageant sa toge des mains de Cimber, s'élança de son siège, fondit sur Casca et le saisit fortement. Dans la lutte qui s'ensuivit, son flanc, se trouvant à découvert, fut percé. Ce fut dès lors un combat furieux

Lorédan. On y mit le feu après le meurtre de César (App., II, 147); mais elle ne fut pas détruite par l'incendie, car elle existait encore plus tard, et on la fit murer. (Suet., *Cæs.*, 88.)

¹ C'est le coup qui a été porté au malheureux Rossi.

d'un homme contre soixante. César, comme un lion attaqué par une meute, se ruait tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des conjurés ; il blessa même Cassius avec son style à écrire ; mais, quand il vit Brutus qui lui portait un coup terrible, il s'écria en grec : « Et toi aussi, mon enfant ! » Dès lors, il renonça à se défendre ; il enveloppa sa tête dans sa toge, et ne songea plus, pudique pour la première fois dans la mort, qu'à tomber décemment. César tombé, on continua de le frapper. Il reçut trente-cinq blessures¹. La rage des meurtriers, excitée par sa résistance, était si grande que plusieurs, en voulant l'atteindre, se blessèrent mutuellement.

Une statue de Pompée était dans la Curie, couchée à terre² ; les conjurés l'avaient gardée pour s'exciter à frapper. César alla tomber près de cette statue. Quel spectacle ! les deux rivaux gisant côte à côte !

Si le Pompée du palais Spada est bien celui-là³, il n'y a pas de monument plus historique à Rome. Dans

¹ Trente-cinq suivant Nicolas de Damas, vingt-trois suivant Plutarque et Salluste. — Il y a dans Appien *ξίφος* (*B. civ.*, 117), qu'il ne faut pas traduire par glaive, épée. On ne portait point d'armes dans le sénat. *Ξίφος* veut dire aussi poignard, *sica*. Il est pris ici pour *ξιφίδιον*, employé un peu plus loin par Appien. Les conjurés avaient apporté ces poignards cachés sous leurs toges. (Nic. Damasc., p. 56.)

² Plut., *Cæs.*, 66. On l'avait sans doute couchée ainsi pour qu'elle n'offensât pas les regards de César.

³ Ce point a été très-controversé et méritait de l'être. D'abord, la tête appartient-elle à la statue, ou a-t-on placé une tête de Pompée sur le corps d'un empereur romain ? La statue est en style héroïque, c'est-à-dire nue, et tenait un globe dont on voit encore la trace sur une des mains, ce qui la fait ressembler à l'image d'un empereur

tous les cas, c'est bien certainement la figure de Pompée, qui dans tous ses bustes a l'air soucieux¹,

romain. Mais il y a d'autres exemples de statues héroïques représentant des personnages antérieurs à l'empire, par exemple celle de Sextus Pompée au Louvre. D'ailleurs, on avait accordé à Pompée, comme à César, des honneurs presque royaux, entre autres la couronne, et il a pu vouloir que sa statue fût nue, comme l'étaient celles des anciens rois et des anciens généraux : Pompée visait à l'omnipotence tout aussi bien que César; ce ne serait qu'un trait de plus de son ambitieuse vanité. Une autre objection, c'est que la tête ne paraît pas s'accorder très-bien avec le dos : on voit sur celui-ci pendre des bandelettes qui ne tiennent à rien. Il a été répondu, il est vrai, qu'en replaçant la tête sur le corps d'où elle avait été détachée, le ciseau a pu faire disparaître la couronne d'où pendaient ces bandelettes, et l'on a fait remarquer que toutes les parties de la statue étaient du même marbre; mais il y a, ce semble, quelque différence dans le style. Suivant Suétone (*Aug.*, 51), et c'est là une troisième objection, Auguste fit relever la statue de la Curie et la fit transporter devant la *regia*, du théâtre de Pompée. Ce mot *regia* est obscur. Veut-il dire ici le fond de la scène où était la porte du milieu, appelée royale? ou bien est-il une traduction du mot βασιλική appliqué au portique de Pompée, par suite de la confusion qu'a parfois produite entre les expressions *portique* et *basilique* l'origine de cette dernière. ποὺ βασιλική, *porticus regia*? Quel qu'il soit, le lieu indiqué par Suétone ne saurait correspondre à celui où l'on a trouvé la statue du palais Spada, *via dei Leutari*, derrière le palais de la Chancellerie, assez loin du théâtre et plus loin du portique de Pompée. Elle peut, il est vrai, y avoir été portée. Du moins est-il certain, quelle que soit la statue du palais Spada, que la curie de Pompée, où César fut tué, n'était pas au palais de la Chancellerie, témoin de l'assassinat de Rossi. Ceux qui ont voulu comparer ce meurtre avec celui de César, bien qu'il n'y ait nulle parité entre le destructeur de la liberté à Rome, et l'homme qui travaillait à l'y fonder, ceux-là ont prétendu que Rossi avait été mis à mort au même lieu que César; heureusement c'était une erreur topographique, et la joie de ce rapprochement sanguinaire ne leur a pas été accordée.

¹ *M. Chiar.*, 555. Le buste du Capitole, dont la ressemblance avec les médailles n'est pas admise par l'auteur de l'*Iconographie romaine*,

comme s'il pensait à César qui s'élève tandis que lui déchoit, figure commune¹ d'un homme au fond médiocre. L'histoire de cette statue de Pompée est curieuse. Quand on la découvrit au seizième siècle, elle était sous un mur mitoyen, la tête dans une maison, le corps dans l'autre ; les deux propriétaires se la disputaient : on pensa, dit-on, à les mettre d'accord en la partageant.

Avant de raconter les événements qui, à Rome, suivirent la mort de César, je dois retourner à Cicéron, dont le rôle va reprendre de l'importance.

Cicéron était revenu à Rome après Pharsale, voué d'abord uniquement à l'étude, et en particulier à l'étude de la rhétorique. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire dans un temps qui fermait la bouche à l'éloquence. Il écrivit l'*Orateur* et le *Traité des orateurs célèbres*, qui porte le nom, à cette époque sans signification politique, de Brutus, car alors Brutus s'était rallié à César. Ces deux ouvrages formaient le complément du *de Oratore* composé plus anciennement, et

a la tête haute et un air de fatuité qui conviendrait assez à Pompée. Pline parle de la physionomie honnête de Pompée (*os probum*, vii, 40, et xxxvii, 6). Salluste avait dit : *Pompeius oris probi animoque inverecundo* (Suet., *De claris Gramm.*, xiv), faisant allusion sans doute à la fausse honnêteté politique de ce personnage illustre. Pompée, en effet, aurait une assez bonne figure, s'il n'avait pas l'air si grognon.

¹ Ce qui prouve combien les traits de Pompée étaient communs, c'est qu'on citait, à Rome, deux personnages qui lui ressemblaient de telle façon qu'on eût pu les prendre pour lui ; l'un d'eux était un affranchi. (Val. Max., ix, 44.)

les trois écrits un cours complet d'art oratoire. Ne pouvant en donner des exemples à la tribune, — César avait dit assez rudement à Metellus, devant la porte du temple de Saturne, que le temps des harangues était passé, — Cicéron se consolait en donnant des préceptes de cet art et en en faisant l'histoire.

Il en exposait la partie technique dans son livre sur les *Divisions oratoires* adressées à son fils ; enfin, dans les *Paradoxes*, il soutenait les propositions les plus courageuses du stoïcisme. Mais lui-même nous apprend que c'était encore de la rhétorique, un plaidoyer dont la difficulté le tentait¹. Pendant qu'il poussait à l'extrême les thèses austères du stoïcisme, il était loin de les appliquer ; car c'est précisément dans ce temps qu'il soupait, comme il le dit, fréquemment chez les vainqueurs, et quelquefois avec la belle Cithéris, la maîtresse d'Antoine.

En arrivant en Italie, Cicéron avait eu grand'peur de César. Mais César l'avait rencontré à Brindes, en l'apercevant était descendu de cheval, et, le prenant à part dans un entretien tête à tête, l'avait entièrement rassuré et reconquis. Voilà Cicéron vaincu, pardonné avec grâce, et de nouveau césarien.

C'est d'un amnistié reconnaissant que sont les deux discours pour Marcellus et pour Ligarius. Cicéron y apporta plus de majesté dans le langage que d'héroïsme

¹ Tentare volui possentne proferri in lucem, id est in forum, et ita dici ut probarentur. (*Parad. proœm.*)

dans les sentiments. Au fond, c'est une assez triste attitude que la sienne dans le procès de Marcellus. Marcellus, pompéien ardent, n'avait cependant point pris part à l'expédition d'Afrique ; mais il n'avait pas demandé grâce à César. Pour le punir, César avait confisqué ses biens. Un autre Marcellus, son frère, intercêda pour lui, Cicéron aussi ; mais le dictateur demeurait inflexible. Marcellus l'était également. En vain Cicéron le pressait dans ses lettres de céder, lui représentant qu'il valait mieux vivre à Rome qu'à Rhodes ou à Mytilène ; que s'il n'y trouvait pas la liberté de parler, il y jouirait de la liberté de se taire, et terminait ses conseils, trop résignés, par ces mots : « Aie égard au temps, à ta sûreté, à ta vie et à ta fortune. »

Alors, il se passa dans le sénat une scène déplorable. Le frère de Marcellus s'étant jeté pour demander sa grâce aux pieds de César, tous les sénateurs se levèrent et l'approchèrent *en suppliant*, et César dit qu'il agirait selon le désir du sénat. Cicéron fut assez heureux pour voir là une résurrection de la république et un beau jour pour la liberté. Quand son tour fut venu, il prononça ce fameux discours qui est un remerciement à César, dont la vivacité ne dut lui laisser rien à désirer, car, dès les premiers mots, Cicéron exalte une si grande douceur, une clémence si extraordinaire et inouïe, une sagesse incroyable et presque divine. Puis ce sont les grandes actions de César, qu'aucune éloquence n'est capable, non pas seulement d'orner, mais

même de raconter. Aussi quel amour tous éprouvent pour lui ! les murs même de la Curie voudraient le remercier. Viennent ensuite des actions de grâce personnelles : « Nous étions vaincus, et tu nous as donné la vie ; » des excuses : « J'ai toujours désiré la paix et déploré le parti que j'ai pris. Aujourd'hui, tu as triomphé, et celui dont l'esprit serait encore armé contre toi est un mauvais citoyen. »

Tel est l'ensemble de ce discours trop vanté, où perce seulement vers la fin, à l'adresse de César, un conseil enveloppé de constituer l'État, dans lequel on peut voir un espoir timide qu'il rendrait aux Romains la liberté.

Cicéron paraît l'avoir espéré ; mais dans ce moment il voyait les choses en beau : il avait retrouvé la parole ; le sénat l'avait de nouveau entendu et applaudi.

J'aime mieux Cicéron défendant Ligarius. Celui-ci était accusé devant César du crime capital de l'avoir combattu en Afrique. Cicéron, encouragé par son succès, se montre plus hardi. Cette fois, le débat avait lieu dans le Forum, devant le tribunal de César, et il semble que quelque chose restait dans ce Forum des souffles de la liberté. Sans doute, les louanges de César abondent encore, et Cicéron reconnaît humblement que sa cause a été justement vaincue ; mais il ose dire qu'on a pu l'embrasser sans être criminel. C'était beaucoup de dire cela, en présence de César, tout-puissant et bientôt dieu. Après cette audace, c'est

le mot dont il se sert lui-même, il lui coûta moins sans doute, en finissant, de demander grâce, pardon pour son client, qu'il déclara être maintenant tout à César. Quelques jours avant le jugement, qui fut favorable, Cicéron avait conduit la famille de l'accusé dans la maison de César pour implorer sa clémence, et il avait éprouvé, avant de pouvoir être admis, toute sorte d'ennuis et d'indignités. Aujourd'hui il triomphait, et le triomphe du Forum le consolait des humiliations de l'antichambre de César. Peut-être, au moment où l'acquittement fut prononcé, jeta-t-il un regard de dédain satisfait sur la *regia*, où il avait dû les subir.

Un grand malheur privé vint le frapper et mettre en lumière un des côtés les plus attachants de sa nature, celui qui le distingue de la plupart des hommes de son temps et le rapproche des nôtres, la sensibilité, la faculté de souffrir excessivement par le cœur. Cicéron perdit sa fille Tullie, et sa douleur fut sans bornes. Je l'honore et je l'aime pour cette douleur, que ses contemporains furent unanimes à lui reprocher comme une faiblesse, et dont on le voit dans ses lettres occupé à se justifier. Que n'a-t-il jamais eu d'autre faiblesse!

Cicéron aimait passionnément sa fille. Elle avait épousé en troisième nocces P. Cornélius Dolabella, un des plus odieux caractères de cette époque, changeant de parti suivant ses intérêts et d'après les circonstances, servile et factieux tour à tour. C'était, de plus, un

fort mauvais mari, qui avait rendu Tullie très-malheureuse et l'avait ruinée. Un divorce précipité venait de les séparer quand elle mourut, non dans la maison de Dolabella, comme dit Plutarque¹, mais chez son père, dans la villa de Tusculum², qu'il se hâta de louer à cause du chagrin qu'elle lui rappelait, et dans laquelle cependant il se décida à rentrer, sachant bien, écrivait-il, que sa douleur serait aussi vive dans dix ans que le premier jour. Il avait espéré que l'air de la campagne ferait du bien à Tullie ; mais les chagrins domestiques et l'absence de son père avaient usé ses forces, et la naissance d'un enfant la fit mourir à trente-deux ans³.

Cicéron, ne pouvant supporter la vue des environs de Tusculum (Frascati), se retira d'abord dans une villa de son ami Atticus, aux portes de Rome⁴, puis à Astura⁵, sur la côte, entre Antium et le cap de Circé, qu'on voit tous deux, comme Cicéron les voyait, d'Astura.

Au bas de cette petite ile, aujourd'hui réunie au continent, était la maison de Cicéron, placée, selon son expression, *dans la mer*, au sein de laquelle elle

¹ Cic., 41.

² *Ad Att.*, XII, 44, 45, 46.

³ Drumann, VI, p. 705.

⁴ *Ad Att.*, XII, 40. Très-probablement du côté où est le tombeau de Cecilia Metella, car les sépultures des Cæcili devaient être, selon l'usage, dans une propriété de leur famille, et cette propriété pouvait appartenir à Pompéius Atticus, qui avait hérité de son oncle Cæcilius.

⁵ *Ad Att.*, XIII, 26.

avançait ¹, et dans laquelle avancent encore, là comme sur toute la côte, des restes de villa.

Ce lieu, que Cicéron dit agréable, est aujourd'hui bien triste, et sa tristesse semble s'augmenter du deuil de Cicéron et du malheur de Conradin ².

Là, le malheureux père de Tullie s'abandonnait à sa douleur, qu'il nous peint d'une manière touchante. « Tout m'est importun, écrit-il à Atticus, et je ne puis supporter que la solitude... après toi, ma meilleure amie est la solitude³... Ici, je n'ai personne avec qui m'entretenir ; le matin, je m'enfonce dans une forêt épaisse et épineuse, et je ne rentre que le soir⁴. » Ces deux épithètes, *densa* et *aspera*, caractérisent très-bien la nature de la macchia qui subsiste encore près de ce rivage.

Tout l'accablait à la fois, la mort de sa fille et celle de la liberté. Il avait plus d'un motif de ne pas être à Rome ⁵, et, parmi ses larmes de père, il regrettait le Forum ; dans ce regret, il nomme la Curie et le tribunal, il ne parle même pas de la tribune ; elle était déjà trop limitée. Quel supplice pour lui, qui avait dit étant consul : « Je veux habiter le Forum, la tribune ! » De plus, il avait des difficultés d'argent avec

¹ *Ad Att.*, xii, 49. Locus amœnus, et in mari ipso, qui et Antio et Circeis adspici possit.

² Conradin y fut arrêté par un traître du nom de Frangipani, et livré à un bourreau qui s'appelait Charles d'Anjou.

³ *Ad Att.*, xii, 45 et suiv.

⁴ *Ibid.*, 48.

⁵ Valde enim urbem fugio multas ob causas. (*Ibid.*, 27.)

sa première femme Terentia, et craignait, dans son désert, l'arrivée de la seconde.

Il cherchait un appui dans le travail, qui ne fait pas oublier les chagrins, mais les fait supporter. Il lisait, il écrivait beaucoup. Il s'imagina de s'adresser à lui-même une *consolation*, ce qu'avant lui, dit-il, personne n'avait fait; elle devait enseigner l'art de *diminuer la douleur*. Hélas! cet art, il avait bien de la peine à l'apprendre, et il n'a pas su l'enseigner. Dans ce livre, dont les Pères ont cité quelques fragments, Cicéron proclamait la spiritualité et l'immortalité de l'âme, cet enseignement de la douleur; il considérait la vie comme une punition des fautes commises dans une existence antérieure, et, par conséquent, comme un mal. Philosophie mélancolique, sortie d'un cœur désespéré.

Une autre occupation absorba Cicéron tout entier : élever à sa fille un tombeau qui fût comme un temple¹.

Mais où placerait-il ce monument de ses regrets et de son culte? L'indécision, qui lui était naturelle, reparait encore ici; il pensa d'abord à Astura, mais il voulait que le tombeau fût à l'abri des vicissitudes que pouvaient entraîner les changements de propriétaire, et dans un lieu fréquenté, pour transmettre à un plus grand nombre de souvenirs la mémoire de Tullie, peut-être aussi par le besoin d'attirer l'attention

¹ Un *fannus* (*Ad Att.*, xii, 36) avec des colonnes (*Ibid.*, 49). Il voulait pour sa fille une sorte d'apothéose. (*Ibid.*, 56.)

sur tout ce qu'il faisait. Il hésita longtemps. Il avait envie d'acheter des jardins au delà du Tibre, car nul lieu, disait-il, n'est plus fréquenté¹ : précieux renseignement sur la distribution de la population dans Rome, au temps de Cicéron. Sans cette indication, on ne saurait pas que le Transtevere, habité alors par les juifs, et, comme aujourd'hui, par de petits marchands, était un des quartiers les plus peuplés. Il songeait aussi aux jardins de Lamia, sur l'Esquilin², à ceux de Drusus, de Cassius, de Silius, de Scapula, dont on ne sait pas l'emplacement³, à ceux de Damaspippus et de Clodia, aux bords du Tibre⁴, à ceux de Cotta, à Ostie. Malgré l'embarras de ses affaires, embarras très-grand dans ce moment-là, il semblait décidé à acheter l'un de ces jardins.

Après toutes ses incertitudes, le plan du monument déjà exécuté par un architecte romain, du nom de Cluavius⁵, Cicéron abandonna ce projet qui lui était si cher, et nous ne savons où ont reposé les cendres de Tullie.

¹ Nihil enim video quod tam celebre esse possit. (*Ibid.*, 19.)

² Ces jardins étaient voisins de ceux de Mécène. (*Philo. Leg. ad Caium*, p. 1040.) Les Lamia appartenaient à la gens Elia, dont l'habitation est dite, par Valère Maxime, être près des monuments de Marius (Val. Max., iv, 8), c'est-à-dire des trophées de l'Esquilin.

³ Ceux de Scapula étaient à une petite journée de la ville. (*Ad Att.*, 57.)

⁴ In Ripa. (*Ibid.*, 55.) Il y a aujourd'hui, à Rome, une église qui s'appelle : Antonio in Ripa.

⁵ *Ad Att.* xii, 18, 56.

A la fin du quinzième siècle, on crut, mais à tort, avoir retrouvé dans un tombeau de la campagne romaine le corps tout entier de la fille de Cicéron : le cadavre avait conservé sa couleur naturelle, mais il noircit au contact de l'air¹. J'ai vu en Égypte le même fait se produire sur un pied de femme, qui de blanc devint très-rapidement noir sous nos yeux.

Ce fut au sein de la retraite où le retenaient et le chagrin d'avoir perdu sa fille et son éloignement pour Rome, que Cicéron écrivit son *Hortensius*, ouvrage dont nous n'avons que des fragments, et dans lequel il établissait que l'étude de la philosophie est nécessaire à l'orateur; un traité *Du souverain Bien*, achevé dans sa solitude d'Astura²; ses *Académiques*, en deux livres, qu'il composa au même lieu, et auxquels il ajouta deux autres livres dans sa villa d'Arpinum³. Nous n'en possédons qu'une partie. Cet ouvrage est reporté par lui à une époque antérieure de sa vie, et mis, suivant son usage, sous forme de dialogues, qu'il suppose avoir lieu dans sa villa de Pouzzoles⁴, comme si, pour pouvoir se livrer aux discussions philosophiques avec plus de liberté d'esprit, il eût

¹ Nibb., *Dint.*, II, p. 375.

² *Ad Att.*, XIII, 12. Celui qui a pour titre : *De Finibus bonorum et malorum*.

³ *Ad Att.*, XIII, 15, 19, 24; *Ad Fam.*, IX, 8; *Tusc.*, II, 2; *De Div.*, II, 1.

⁴ Dans un fragment de la partie perdue des *Académiques*, les interlocuteurs sont assis, près du lac Lucrin, et regardent sauter les petits poissons. (*Nonius*, I, 337)

senti le besoin de s'arracher par la pensée au présent, aux lieux où il écrivait et où le poursuivait sa douleur. Mais j'ai tenu, comme toujours, à indiquer ces lieux, et si on trouvait que j'attache trop d'importance à cette recherche, je répondrais par les paroles de Cicéron lui-même qui, dans le cinquième livre du traité *Du souverain Bien*, reporté par lui à son premier voyage de Grèce, et donné comme un entretien qui a eu lieu dans les jardins de l'Académie, fait dire à Pison : « Est-ce une erreur ou un sentiment naturel qui fait que nous sommes plus touchés quand nous voyons les lieux fréquentés par les hommes dignes de mémoire, qu'en entendant raconter leurs grandes actions ou en lisant leurs ouvrages? » Et Cicéron répond à son interlocuteur : « Je suis de ton avis, Pison, l'habitude de voir ces lieux célèbres nous donne un sentiment plus vif et plus profond de ce que furent les hommes illustres qui les ont habités¹. » C'est l'impression que j'ai toujours éprouvée à Rome, d'où est né ce livre et que je désire y avoir transportée pour la communiquer à ceux qui le liront. Cicéron ajoute qu'arrivant à Métaponte, il n'a pas voulu se reposer chez son hôte avant d'avoir été contempler la demeure et le siège de Pythagore, et qu'en ce moment, à l'Académie, il croit voir présente l'image de Carnéadé, dont il connaît les por-

¹ Ego autem tibi, Piso, assentior, usu hoc venire ut acrius aliquanto et attentius de claris viris *locorum admonitu* cogitemus. (*De Fin.*, v, 1.)

traits; et moi, à mon tour, à Tusculum, à Astura, comme sur le Palatin, j'ai cru voir m'apparaître l'image de Cicéron, dont je connais aussi le portrait.

Dans ces deux dialogues, Cicéron se joue avec plus d'esprit que de profondeur au milieu des diverses opinions mises en avant par les écoles grecques. Il s'y montre un sectateur des premiers académiciens, dont la philosophie fut un sage éclectisme, d'où malheureusement sortit le scepticisme des nouveaux. Il y combat les doctrines extrêmes, le stoïcisme et surtout l'épicurisme. Sa tendance est vers les doctrines élevées de Platon et d'Aristote, que, dans sa vie agitée, il n'eut pas le temps d'étudier très à fond. On regrette de n'y pas trouver un mot sur l'immortalité de l'âme, lui qui en a si bien parlé ailleurs; cependant il s'en est souvenu en pleurant sa fille Tullie¹ : on devait s'y attendre, car rien ne fait plus sentir l'impossibilité de l'anéantissement que la perte d'un être chéri et l'adoration que l'on conserve pour sa mémoire.

Tandis que Cicéron, dominé par sa douleur et retranché dans ses études, devenait de plus en plus étranger à la politique, l'orage dans lequel César devait disparaître commençait à grandir. Cicéron lui-même écrivait à Atticus : « J'avais craint que Brutus

¹ Dans les courts fragments qui nous restent de la *Consolation*, écrite par lui à ce sujet, il est question de la nature spirituelle de l'âme et de son existence indépendante des organes.

ne l'aimât.... Où trouver un Ahala ou un Brutus ¹? » Quoi qu'on ait dit, le peuple se détachait de lui; et si ses meurtriers eussent eu plus de patience, il les eût peut-être soutenus. Ce peuple fatigué n'eut pas le courage de secouer la tyrannie; il l'avait aidée à s'établir, mais, depuis qu'il la voyait, il ne l'aimait point. On en put juger quand, dans une procession du Cirque, on promena l'image de César avec celles des dieux : le peuple ne salua point, selon l'usage, de ses acclamations les images sacrées, pour n'avoir point l'air d'applaudir César.

César revint d'Espagne, où, pour la première fois, sa fortune avait eu le dessus. Le peuple alla regarder son triomphe, et Cicéron vint encore le louer, en plaidant pour le roi Déjotarus, accusé d'avoir, en Asie, conspiré contre les jours de César. Cette défense n'eut point le Forum pour théâtre; elle fut prononcée à huis clos dans la maison de César : Cicéron regrette la présence de cette foule animée qui soutient l'orateur ². C'est sans doute à cette circonstance d'une plaidoirie en quelque sorte privée, qu'il faut attri-

¹ *Ad Att.*, xiii, 40.

² Dico intra domesticos parietes, dico extra conventum et eam frequentiam in qua oratorum studia niti solent. Cicéron ajoute : « Si je parlais dans le Forum, quelle ardeur me donnerait l'affluence du peuple ! Je parlerais en face de la Curie. En présence du Forum, je pourrais attester le ciel. » (*Pro Dej.*, 2.) Cicéron, en regrettant la décoration de son théâtre oratoire et la décoration qu'il en aurait pu tirer, oublie que la Curie était brûlée, et la voit toujours en face de la nouvelle tribune.

buer la familiarité de certains détails, quand, par exemple, Cicéron dit à César : « Tu te souviens qu'ayant dit après souper que tu désirais vomir, on te conduisit au bain¹. » Déjotarus avait suivi le parti de César, et Cicéron trouva là une occasion d'exalter César, sans paraître injuste pour la mémoire de Pompée : « Nous admirions ses guerres, ses victoires, ses triomphes, ses consulats : les tiens, nous ne pouvons les compter. » On voulait compromettre le roi par les lettres de Blesamius, son correspondant à Rome, qui étaient hostiles à César. Cicéron tire de cette circonstance un moyen de louer César : « Que disait-on dans ces lettres ? Que tu étais haï, qu'on te regardait comme un tyran, qu'on était irrité de voir ta statue placée au Capitole, parmi celle des rois ? Eh quoi ! Blesamius t'aurait appelé tyran ! Il avait vu sans doute à Rome beaucoup de têtes coupées, beaucoup de citoyens persécutés par ordre de César, frappés, mis à mort ?... Tu es le seul, César, dont la victoire n'a pas coûté la vie à un homme désarmé. Qui se plaindrait pour une statue, quand on en peut voir un si grand nombre ?... Si l'on désapprouvait cet hommage, ne désapprouverait-on pas plutôt que tu aies une statue devant les Rostres ? Quel lieu est plus illustre² ? » Toutes ces paroles renfermaient une louange délicate.

¹ *Pro Dejot.*, 67.

² *Ibid.*, 12.

Enfin Cicéron, qui ce jour-là n'appelait pas un Brutus, trouvait moyen de placer dans son discours cette phrase : « Le nom de roi a toujours été saint dans Rome ; » phrase qui me paraît avoir été jetée là avec intention et à tout événement.

Tout en louant César, qu'au fond il n'aimait guère, Cicéron n'était pas entièrement infidèle à ses souvenirs républicains, et, vers la même époque, on le voit envoyer de Tusculum un éloge de la sœur de Caton, Porcie, à son ami Atticus, chargé de le publier, c'est-à-dire d'en faire tirer des copies et de les mettre en vente¹.

Vers le même temps aussi, il reçut dans sa villa de Pouzzoles la visite de César, qui, dans un voyage en Campanie, s'invita gracieusement lui-même à passer chez Cicéron un jour des saturnales. Cicéron fut flatté et embarrassé de cet hôte distingué qu'escortaient deux mille hommes. Du reste, tout se passa très-bien. César fut aimable comme toujours ; nul sujet sérieux ne fut abordé, et l'on causa beaucoup littérature².

Le but de cette visite était de décider Cicéron à venir à Rome, où, une fois venu, il ne pourrait guère se dispenser de siéger au sénat. Déjà Lépidé avait été l'engager à s'y rendre, pour consacrer, en

¹ *Ad Att.*, xiii, 48.

² *Ibid.*, 52. Voyez *César, scènes historiques*, p. 558. J'ai placé cet entretien à Tusculum.

sa qualité d'augure, le terrain sur lequel César devait élever son grand temple de Mars. Et Cicéron avait résolu d'accéder au désir de César, dans la crainte des conséquences que pourrait avoir son refus¹.

Voilà où en étaient les rapports de Cicéron et de César, quand celui-ci fut frappé dans la Curie de Pompée.

Cicéron n'avait point été instruit du dessein des conjurés, mais il était présent ; il eut la joie, a-t-il dit depuis, d'assister à la juste mort du tyran².

Il a employé les expressions les plus fortes pour célébrer cette action qu'il a appelée très-glorieuse, et dont il a fait le plus grand éloge qu'il fût en son pouvoir d'accorder, quand il l'a comparée aux siennes³. C'est là un des plus graves reproches qu'on puisse lui adresser. Après son retour de l'exil, il avait été dans les meilleurs termes avec César ; il avait accepté son pardon ; il avait, dans ses discours pour Marcellus et Ligarius, fait amende honorable de ses anciens principes, non-seulement vanté la clémence de César, mais admis son usurpation comme légitime, et proclamé coupables ceux qui ne l'admettaient pas. Quelques regrets qu'il pût nourrir, quelques vœux qu'il pût former, il ne lui était dès lors plus permis

¹ Molesté ferrem postea. (*Ad Att.*, xiii, 47.)

² *Ad. Att.*, xiv, 14.

³ *Phil.*, II, 12. Tout en établissant qu'il n'était pas dans la conjuration, Cicéron déclare en approuver complètement le résultat.

de se réjouir ainsi de cette mort. Je ne suis pas césarien, mais cette allégresse m'indigne. Il ne fallait pas avoir consenti hautement à la tyrannie de César, pour conserver le droit d'applaudir à ce qu'il appelait la juste punition du tyran.

Je regrette, en me séparant de Cicéron, de ne pouvoir protester, comme je le voudrais, contre ce jugement de Montesquieu : « Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, était incapable du premier ; il avait un beau génie, mais une âme souvent commune ¹. » Mais je proteste contre les injures adressées de notre temps, en Allemagne et en France, à ce beau génie, à cette âme plutôt faible que commune, et naturellement généreuse.

¹ *Grandeur et décadence des Romains*, XII.

II

TRIUMVIRAT. — OCTAVE

ome au moment de la mort de César. — Les conjurés au Capitole. — Attitude d'Antoine et de Lépide. — Testament de César. — Jardins de César. — Cléopâtre à Rome. — Discours d'Antoine. — Funérailles de César. — Destruction de l'autel qu'élève à César le faux Marius. — Temple de César. — Arrivée d'Octave à Rome; son entrevue avec Antoine. — Lutte d'Octave et d'Antoine. — Les *Philippiques* de Cicéron. — Octave est nommé consul. — Triumvirat d'Antoine, d'Octave et de Lépide. — Proscriptions. — Mort de Cicéron. — Exigences des soldats. — Portique des Argonautes. — Embellissements de Rome. — Pyramide de Cestius. — Portique d'Octavie. — Triomphe d'Octave sur Antoine. — Octave tribun perpétuel.

Quand César fut tombé sous les coups des conjurés, Brutus s'avança au milieu de la Curie de Pompée, et voulut parler pour justifier son action; mais les sénateurs qui n'avaient pas pris part à l'entreprise, et parmi lesquels deux seulement avaient fait mine de vouloir défendre la grande victime¹, s'enfuirent épou-

¹ Ils méritent d'être cités pour cette courageuse tentative. Ils s'appelaient Sabinus Calvisius et Censorinus. Nicolas de Damas, seul, a conservé leurs noms.

vantés, et coururent se cacher dans leurs maisons. Antoine alla se cacher dans la sienne. Quand la nouvelle se répandit, le premier sentiment fut celui de la surprise et de l'effroi. Un cri général s'éleva : « Fuyez, fermez ! » Et, en effet, on fuyait par les rues, on fermait les boutiques et les bureaux des banquiers. Appien seul parle de sénateurs blessés et tués dans le premier trouble. C'est invraisemblable. La stupeur prévint le désordre. Ce fut une panique soudaine en présence du coup inattendu qui faisait ainsi disparaître celui qui était tout le gouvernement. La gloire de César, frappée ainsi tout à coup au sein de sa puissance, devait agir aussi sur les imaginations et augmenter la consternation que causait sa mort.

Mais personne ne prit alors son parti, personne ne témoigna ni indignation ni douleur. Le corps resta quelque temps gisant dans la Curie, où l'on venait le voir par curiosité. A la fin, trois esclaves mirent le cadavre de César dans sa litière et le portèrent à sa maison lentement, à cause de leur petit nombre. Lépide¹, plus résolu qu'Antoine en cette circonstance, alla bien vite dans l'île Tibérine, où il avait une légion.

¹ C'est dans le Forum, dit Appien (*B. civ.*, II, 118), qu'il apprit la mort de César. On ne comprend pas ce qu'il eût été faire dans le Forum, pendant qu'on tuait César. Il était plus probablement dans le Champ de Mars, que l'on confond parfois avec le Forum, parce que l'un et l'autre était destiné aux comices. Nous en avons déjà un exemple dans le récit qu'a fait Plutarque de la mort de Marius Gratidianus.

Les conjurés, Brutus à leur tête, escortés par les gladiateurs de Decimus, se rendirent au Forum en suivant le chemin qu'avait pris César pour venir de la Regia, mais dans le sens inverse, et cette fois dans le sens de la marche du triomphe. Ils marchaient gaie-ment en proclamant la liberté recouvrée, en rassurant ceux qu'ils rencontraient. Quelques jeunes patriciens se joignirent aux conjurés; le peuple les regardait passer et ne se prononçait ni pour ni contre eux. Ils montèrent au Capitole, comme pour remercier les dieux; mais en réalité, ils cherchaient un lieu de sûreté pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire, et voir venir les événements.

Bientôt après, la litière où était le corps de César, suivant le même chemin, arriva aussi au Forum, apportée par les trois esclaves. Les rideaux étaient levés, les bras de César pendaient au dehors, et l'on voyait son visage couvert de blessures. La litière, qu'on portait à la Regia, traversa une partie du Forum. Calpurnie s'élança hors de sa demeure et poussa de grands cris.

A ce spectacle, la foule commença à s'émouvoir. Cinna, parent et ami de César, et qui avait figuré parmi les meurtriers, Dolabella, qui lui avait été dévoué, mais auquel il avait fait attendre le consulat, parurent à la tribune et déclamèrent violemment contre lui, ce qui ne dut pas produire un bon effet.

Cinna, élevé à la préture par César, dépouilla sa robe de préteur devant le peuple; la platitude avait

changé de forme et se montrait déjà. On alla chercher Brutus et Cassius au Capitole ; ils descendirent seuls dans le Forum. Brutus monta à la tribune et déclara que personne n'avait rien à craindre, que les auteurs du meurtre de César ne désiraient rien pour eux-mêmes, et qu'ils n'avaient commis ce meurtre que pour rétablir la liberté et les lois.

Le peuple ne murmura point et n'applaudit point. Les conjurés remontèrent au Capitole et s'enfermèrent dans le temple de Jupiter, protégés par leurs licteurs.

Pendant la nuit, Lépide remplit le Forum des vétérans de César. D'un côté les licteurs, de l'autre des vétérans. Le peuple, accoutumé à voir tout se décider par les armées, s'abstenait. Chacun songeait à se défendre dans sa maison et, plein d'inquiétude, attendait.

Les conjurés envoyèrent demander à Antoine et à Lépide de venir délibérer avec eux dans le temple de Jupiter. Le consul et le maître de cavalerie firent répondre qu'ils viendraient le lendemain.

Lépide était plein d'ardeur et voulait attaquer sur-le-champ les meurtriers de César. Dès que le jour eût paru, il parla contre eux dans la tribune ; mais Antoine lui fit entendre que tout était encore incertain, qu'il valait mieux amuser leurs ennemis et les tromper.

Antoine n'alla point au Capitole, où il craignait peut-être quelque embûche ; mais, comme consul, il con-

voqua le sénat dans le temple de Tellus, près de sa maison des Carines, qui avait été la maison de Pompée.

Ce lieu de réunion devait convenir au sénat, car il rappelait le souvenir de Sp. Cassius, mis à mort parce qu'on prétendait qu'il voulait se faire roi. Quant à la maison de Pompée, elle avait été mise en vente avec tous ses biens ¹. « O douleur, s'écrie Cicéron, les biens de Cneius Pompée vendus à la criée ! Toute la ville en gémit. Antoine seul eut le triste courage de ces déplorables enchères. » Puis Cicéron peint la différence des deux maîtres qu'a eus successivement la même maison et des deux états par où elle a passé : la gravité de Pompée, le luxe sévère de son habitation, dont le vestibule était orné de proues de vaisseaux ; et maintenant le nouveau possesseur, qui a dévoré aussi les jardins de Pompée et son autre maison, qui en était voisine, y étale toutes les turpitudes de sa vie : les appartements sont remplacés par des écuries, et les salles à manger par des cabarets. « J'ai pitié, ajoute Cicéron, des toits et des murs. »

Cicéron, qui ne voulait pas qu'on écoutât les propositions d'Antoine, demandait que le sénat fût convoqué au Capitole, et qu'on prit des mesures énergiques contre les adhérents de César. Brutus eut le tort de croire à la bonne foi d'Antoine.

¹ *Hasta posita pro æde Jovis Statoris bona Cn. Pompeii... voci acerbissimæ subjecta præconis* (*Phil*, II, 26.). — Ceci nous apprend où se faisaient les enchères publiques, devant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire vers l'arc de Titus.

Antoine ne perdit point de temps. Avant la réunion du sénat, il obtint de Calpurnie, qui craignait le pillage de sa maison, qu'elle déposât chez lui le livre où César avait écrit ses volontés et quatre mille talents de sa fortune privée (600,000 francs). On y porta aussi les statues et les tableaux de ses jardins ¹. Antoine s'empara de ce qui restait du trésor public dans le temple d'Ops ², voisin du temple de Saturne, une somme de cent quatre-vingts millions. Par son ordre, la ville fut illuminée durant toute la nuit ; il craignait quelque surprise.

Malgré l'avis de Cicéron, le sénat se réunit dans le temple de Tellus ³. Le matin, un des conjurés, le pré-

¹ Cicéron (*Phil.*, II, 42) ajoute : *partim in villam Scipionis, le suburbium* près de la porte Capène. Cornélie était fille d'un Scipion ; par elle probablement, cette villa était venue aux mains de Pompée, d'où elle avait pu passer dans celle d'Antoine, qui s'était rendu maître des autres propriétés de Pompée.

² Le sanctuaire d'Ops était-il le même que le temple de Saturne ? Il en était du moins très-proche, car il est dit *in foro* et *in vico iugario* (*in* indiquant cette fois, comme très-souvent, la proximité), ce qui peut se dire aussi de l'emplacement du temple de Saturne. Mais je les crois différents, parce qu'un calendrier romain semble les distinguer : *Saturno* ad forum, *Opis* ad forum. (Voyez Canina, *Esp. topogr. di R. Ant.*, p. 425.) Peut-être le temple de Saturne ayant été violé par César, un motif religieux fit transporter, après cet événement, le trésor public dans le temple très-voisin d'Ops.

³ Près de Torre dei Conti. Appien (II, 126) dit qu'Antoine n'osa pas aller dans la Curie, placée au-dessous du Capitole, où étaient les conjurés avec les gladiateurs. Il y avait une raison meilleure. La Curie avait été brûlée et n'était pas encore rebâtie. Ce passage d'Appien est encore un de ceux qui montrent que le temple de Jupiter, où se

teur Cornelius Cinna, s'y rendait. En route, les vétérans de César l'attaquèrent à coups de pierres dans le Forum, où les avait placés Lépide, et voulurent le brûler dans la maison où il s'était réfugié. C'est sous ces auspices que le sénat allait délibérer. Lépide, pour le protéger, disait-il, le fit entourer de soldats. Aussi les conjurés ne descendirent pas du Capitole.

Dans la réunion du sénat, les opinions étaient très-partagées : les uns exaltaient, les autres accusaient les meurtriers de César ; les uns demandaient pour eux des récompenses, les autres le pardon.

Cicéron parla ¹. Il s'efforça de fonder cette concorde qu'il rêvait toujours et qui était devenue plus impossible que jamais, et proposa sagement ce que les Grecs appelaient une amnistie, une loi d'oubli ; mais l'oubli est ce qui se décrète le moins. Antoine, plus positif, demanda si l'on voulait admettre les choix des magistrats et les désignations des provinces que contenait le memorandum de César. Les sénateurs, dont beaucoup espéraient y trouver leurs noms, accueillirent la proposition d'Antoine.

Pendant la séance, les conjurés, qui étaient au Capitole, négociaient avec les vétérans de César, qui étaient

tenaient les conjurés, était bien à Araceli, puisqu'il dominait la Curie.

¹ *Phil.*, I, 1. Dion Cassius nous a conservé en grec un discours de Cicéron très-modéré, mais assez vague, qui peut bien être de lui (xuv, 25 et suiv.)

dans le Forum et faisaient un grand tumulte, craignant qu'on ne les dépouillât des dons qu'ils avaient reçus de César. Les conjurés, parlant d'en haut à ceux qui se trouvaient les plus proches, et jetant aux autres des proclamations¹, leur garantirent qu'aucun des actes de César ne serait annulé. Ces promesses rétablirent un peu de calme dans le Forum. Antoine y vint en sortant du temple de Tellus, et monta à la tribune : il parla en consul dont le devoir était de maintenir l'ordre et d'obéir au sénat, mais en mêlant à ce langage officiel des paroles amères contre les meurtriers de César, et des louanges pour la piété du peuple envers sa mémoire.

Pour Lépide, qui, tout d'abord, s'était prononcé plus nettement, on l'entoura en lui criant : « C'est toi qui vengeras César. » Puis on l'entraîna au Forum pour que tous pussent l'entendre. Il monta aux nouveaux Rostres, ceux que César avait établis, et là demeura longtemps en silence, versant des larmes ; puis, comme faisant un effort sur lui-même pour parler, il s'écria : « Hier, j'étais ici, à côté de César, et aujourd'hui il me faut vous demander d'ici ce que vous ordonnez au sujet de sa mort. » Alors beaucoup crièrent : « Vengeance ! » et d'autres crièrent : « La paix pour Rome². »

¹ Ες τὴν ἀγορὴν γράμματα καταπέμποντες. (D. Cass., XLIV, 45.)

² Appien (*B. civ.*, II, 151) appelle ceux-ci les *salariés* ; c'est le terme dont il se sert plusieurs fois pour désigner la foule qui, comme Cicéron, ne voulait pas que la mort de César fût un prétexte pour recommencer la guerre civile. Les salariés étaient plutôt parmi ceux qui

« Soit, répondit Lépide; mais de quelle paix parlez-vous? et par quels serments la confirmerons-nous? Le serment que nous avions tous prêté à César, il a été foulé aux pieds par ceux qu'on dit les meilleurs d'entre les conjurés. Nous avons perdu César, craignons de priver la république de ceux qui lui restent. » Des voix lui crièrent : « A l'œuvre seul ! — Je veux bien, dit-il, l'entreprendre à moi seul ; mais seuls, nous ne pouvons rien. »

Ces habiles paroles réussirent, et le grand pontificat, demeuré vacant par la mort de César, fut décerné par acclamation à Lépide, qui, enhardi par le succès, s'écria : « Eh bien, quand ce serait illégal et impie, je ferai ce que vous voulez ! » Parole étrange dans la bouche d'un magistrat et d'un nouveau pontife.

Il alla dans la Regia occuper la demeure de César, comme Antoine dans les Carines occupait la maison de Pompée.

Lépide retourna vers le sénat. Depuis qu'il en était sorti, tout le temps avait été rempli par le gendre de Cicéron, Dolabella, qui voulait maintenir son titre de consul. Antoine le laissait parler, et le regardait avec un sourire moqueur, attendant de savoir ce qui se serait passé au Forum pour décider.

L'ayant appris par Lépide, il devint plus hardi, se bornant toujours à demander qu'on respectât les vo-

applaudissaient Antoine et Lépide. Ces derniers pouvaient plus facilement *soudoyer* des voix que les conjurés renfermés dans le Capitole.

lontés de César. Il montra les vétérans grondant au Forum, et conclut en demandant qu'on n'insultât point César, mais en consentant au pardon des meurtriers.

Le sénat décréta la validité des actes de César et la confirmation des terres accordées aux vétérans. Après cette décision timide, les sénateurs eussent bien voulu en rester là. Quand la séance fut levée, ils entourèrent Pison, le père de Calpurnie, entre les mains duquel était le testament de César, le priant de ne pas le publier, et de ne pas faire donner à son gendre une sépulture publique. On lui représentait que ce testament privait le trésor public d'une somme considérable qui lui était due, et l'exposait à une accusation. On le menaça, on prononça le mot de tyrannie.

Pison éleva la voix et demanda au consul d'interdire aux sénateurs de sortir, et de rouvrir la séance, puis il s'écria : « Ceux qui se vantent d'avoir tué un tyran veulent tous exercer sur nous la tyrannie ; ils ne permettent pas qu'on enterre un souverain pontife, ils menacent celui qui publiera son testament. Ce ne sont ni Brutus, ni Cassius qui font cela, mais ceux qui ont été les instigateurs de leur action... Pour les funérailles, vous prononcerez, la chose est en votre pouvoir. Mais, quant au testament¹, ce soin me re-

¹ Ce testament avait été rédigé l'année d'avant, dans une villa qu'avait César près de Lavicum. (Suet., *Cæs.*, 83.) Peut-être en souvenir du débarquement de son aïeul, Enée, il l'avait confié à la plus

garde. Je ne trahirai pas ce qui m'a été confié, à moins qu'on me tue, comme on a tué César. »

A ces mots, l'indignation saisit tous les cœurs ; beaucoup aussi pensaient que quelque chose du testament pouvait leur revenir ; et, au milieu d'un grand tumulte, on décida que le testament serait communiqué au peuple et que les funérailles seraient célébrées.

On se demande comment Brutus et Cassius n'avaient pas paru dans le Forum pour répondre à Lépide, dans le temple de Tellus pour répondre à Antoine et à Pison. Évidemment, l'attitude du peuple, d'abord incertaine, puis de plus en plus favorable à César, les consternait. Ils avaient cru que ce peuple serait sensible à son affranchissement ; mais, pour se sentir délivré, il faut se sentir esclave, et les Romains, dernier effet de l'épuisement politique, en étaient venus à n'avoir plus clairement conscience de leur servitude.

Brutus et Cassius se tenaient toujours au Capitole. Ils y appelèrent le peuple, et une grande foule y accourut, comme au temps de Tiberius Gracchus. Brutus dut s'excuser, d'abord de parler en ce lieu, qu'il prétendit n'avoir pas été choisi par eux comme un asile dont la sainteté les protégerait, ou comme une retraite escarpée et propre à la défense, ce qui était assez difficile à croire ; puis d'avoir prêté à César un serment

agée des vestales ; mais celle-ci avait pu le remettre à Calpurnie, veuve du grand pontife, supérieure des vestales, et Calpurnie à son père Calpurnius Pison.

qui, en amnistiant ses torts dans le passé, n'engageait point à subir sa tyrannie dans l'avenir, ce qui était subtil. D'ailleurs, en révolution, il faut s'excuser le moins possible. Ensuite Brutus accusa César, mais toujours pour se défendre. Ce discours, conservé par Appien¹, est d'une grande vraisemblance, et peint l'embarras des conjurés, obligés de justifier un acte dont ils avaient attendu une grande gloire.

Puis Brutus promet aux vétérans, qui étaient venus l'écouter, des terres dont les propriétaires seraient indemnisés. En tout, Brutus voulait suivre la justice, et c'est ce qui donna sur lui tant d'avantages à Antoine, que ce soin ne troublait pas.

Le peuple fut touché, et avant que Brutus eût cessé de parler, on applaudit à son honnêteté. Ce peuple, ramené aux conjurés par un sentiment d'admiration et de respect, leur promit son aide pour le lendemain. Ce jour-là, tout le monde semblait d'accord. Cicéron fit dans le Forum un long discours sur l'oubli des injures, que le peuple écouta avec faveur; après quoi, il appela Cassius, l'engageant à descendre du Capitole. Les conjurés ayant demandé des otages avant d'y consentir, Antoine et Lépide envoyèrent leurs fils. Quand Brutus parut auprès de Cassius, des applaudissements et des acclamations se firent entendre. Les consuls voulurent prendre la parole, mais on leur

¹ *B. Civ.*, II, 157-9.

cria de se réconcilier auparavant avec leurs concitoyens, ce qui fut fait¹. A ce moment, ils commencèrent à craindre que les conjurés ne prissent le dessus.

Mais on apporta dans le Forum le testament de César. Dès que le peuple l'eut aperçu, il en demanda la lecture. Le premier article de ce testament nommait héritier de César Octave, neveu de sa sœur Octavie, qui, conformément à l'usage, s'appelait de ce jour Octavien César, et que nous appelons Octave. C'était la première fois que le nom de ce jeune homme, alors obscur, était prononcé dans le Forum; on ne le remarqua pas sans doute : ce nom contenait cinq siècles de despotisme. De plus, César donnait à chaque citoyen de la plèbe urbaine environ vingt-quatre francs², et faisait présent de ses jardins au peuple romain.

Nous savons parfaitement où étaient ces jardins; ils étaient au delà du Tibre³, à un mille de Rome, en descendant la rive droite du Tibre, près du temple du Hasard fortuné, dont la première fondation remontait

¹ Appien, *B. civ.*, II, 142.

² 500 sesterces (60 fr.), suivant les uns; 120 sesterces (24 fr.), selon Octave lui-même, dit D. Cassius, XLIV, 55.

³ Trans Tiberim longe cubat is prope Cæsaris hortos.

Hor., *Sat.*, IX, 18.

Les jardins de César, près de la porte Colline, dont parle Julius Obsequens (*Prod.*, 151), étaient les jardins de Salluste, devenus la propriété des empereurs.

à Servius Tullius ¹. Leur emplacement a été reconnu par M. Rosa, hors de la Voie Portèse, un peu avant la gare du chemin de fer. On y remarque de vastes terrasses, d'où la vue est admirable, et de nombreux débris d'antiquités. Plusieurs statues ont été trouvées, dit-on, de ce côté, entre autres le célèbre Méléagre du Vatican ². De nos jours, on a découvert dans les jardins de César une Vénus qui lui a sans doute appartenu, et qui est maintenant à Saint-Petersbourg. Cette charmante statue ressemble beaucoup à la Vénus de Médicis; quelques parties surtout sont d'une grande beauté.

Il n'est pas surprenant de trouver une Vénus chez César. Ici, ce n'était pas la Vénus Genitrix, comme dans son Forum, ni la Vénus Victorieuse, comme sur ses médailles; c'était une Vénus dérivée de celle de Cnide, ni son aïeule ni sa patronne, mais la déesse de la Volupté, à laquelle était consacré par César un culte fort habituel et qui n'avait rien de religieux.

Ces jardins, dans un faubourg de Rome, durent lui servir plus d'une fois de petite maison, et plus d'une grande dame romaine est venue sans doute y admirer sa Vénus.

Il y reçut aussi Cléopâtre, la coquette reine d'Égypte.

¹ Tac., *Ann.*, II, 41.

² Nibby, *R. Ant.*, II, 313; *Att. dell' Acad. arch.*, III, p. 659. Une Diane du Vatican (*Visc., Mus. P. Cl.*, III, 38), qui a été trouvée près de la porte Portèse, peut venir aussi des jardins de César.

Elle se trouvait encore à Rome au moment de la mort de César.

César, en effet, avait eu l'audace de faire venir à Rome¹ et de loger chez lui une reine étrangère, mère de son fils, son seul fils ; tandis que sa femme légitime habitait la demeure du grand pontife, près du temple de Vesta ; il avait osé permettre que sa maîtresse avouée se montrât aux Romains dans l'appareil de la souveraineté, sous un dais oriental², à côté des trophées de Marius, au Capitole ; il avait placé la statue de Cléopâtre devant son temple de Vénus, dans son Forum, où l'on devait rendre la justice au peuple romain : on ne pouvait heurter de front plus scandaleusement les mœurs nationales. De là vint le bruit qu'il voulait épouser l'Égyptienne, et établir en Orient le siège de l'empire ; on craignait qu'il ne la fit régner avec lui sur les Romains³.

Après la mort de César, Cicéron vit la reine dans les jardins dont nous venons de parler. Il avait eu à se plaindre de son impertinence⁴ et de celle de sa suite ; elle lui avait promis, à ce qu'il semble, quel-

¹ Elle y vint avec son mari. (D. Cass., XLII, 27).

² *Fœdaque Tarpeio conopia tendere saxo (ausa),
Jura dare et statuas inter et arma Mari!*

Prop., III, 11, 45.

³ *Conjugi et obscœni pretium romana poposcit
Mœnia, et addictos in sua regna patres!*

Prop., III, 11, 51.

⁴ *Superbiam autem ipsius reginæ, quum esset trans Tiberim in hortis, commemorare sine magna dolore non possum. (Ad Att., xv, 15.)*

ques manuscrits égyptiens¹, qui pouvaient figurer dans sa bibliothèque à titre de curiosité, et qu'elle négligea de lui envoyer.

Rome ne possède pas de portrait authentique de Cléopâtre² : la célèbre statue du Vatican qui a porté ce nom est une Ariane. J'ai vu en Égypte, sur le mur du temple de Dendera, une représentation de Cléopâtre : mais elle est en Isis, et a ces traits de convention que les Égyptiens prêtaient à leurs divinités.

Nous voilà bien loin du Forum romain. Hâtons-nous d'y revenir pour y assister à cette péripétie fameuse que produisit le discours d'Antoine dans ce drame de la mort de César, encore plus frappant et surtout plus complet dans l'histoire que dans Shakespeare.

Rien n'est encore décidé. Le peuple, qui, quelques jours après, applaudissait dans les jeux Apollinaires la statue de Pompée, n'était pas unanime en faveur des partisans de César. Il avait été question de précipiter son cadavre dans le Tibre, et si Brutus eût été capable de consentir à cette indignité, peut-être l'effet de sa mort sur les imaginations populaires eût été tout différent. Mais le sénat avait décrété les funérailles publiques, et on apporta en grande pompe son corps de sa maison au pied de ses Rostres. Une multitude, armée pour le garder, remplissait le Forum et pous-

¹ Le mot dont il se sert, *φιλολόγα* (*ibid.*), semble vouloir indiquer des objets d'étude.

² La Cléopâtre du Capitole n'est point admise par Visconti.

sait d'immenses acclamations : les vétérans frappaient sur leurs boucliers ou s'excitaient à ce bruit, et des idées de vengeance se réveillaient dans beaucoup d'âmes. Antoine comprit cette disposition de la foule et se promit d'en profiter.

Il monta dans cette tribune, élevée par César, où on l'avait vu souvent siéger lui-même ; où, les jours précédents, les paroles habiles d'Antoine, les paroles violentes et les larmes de Lépide avaient préparé l'effet qu'il s'agissait de produire. Antoine y prononça un discours, non pas le long et pâle discours que lui prête Dion Cassius, non pas même le discours admirable que Shakespeare a mis dans sa bouche : il parla d'une manière moins suivie, s'interrompant sans cesse pour s'adresser au cadavre avec des gestes passionnés. Il adjura les citoyens de défendre le cadavre de César, que personne ne songeait à insulter ; il déclara exécrables tous ceux qui ne le défendraient pas. Puis, tendant les mains sur le Capitole, il s'écria qu'il était prêt à venger César. Les sénateurs ainsi désignés et menacés s'agitèrent. Le consul se rétracta, mit tout sur le compte de la volonté des dieux : « Oublions le passé, ajouta-t-il après avoir dit ce qu'il fallait pour en raviver le souvenir, et conduisons ce corps saint à la demeure des bienheureux, en l'accompagnant de nos chants et de nos larmes. »

Alors, comme saisi d'une fureur sacrée, Antoine ceignit sa toge pour avoir les mains plus libres, des-

cendit de la tribune, et, tantôt se penchant près du lit funèbre, tantôt levant les yeux au ciel, — ainsi qu'un acteur en scène, dit Appien, — il chanta un hymne adressé à César, comme à une divinité.

Les mains tendues vers le ciel, il chanta d'abord d'une voix éclatante les guerres, les combats, les victoires ; puis sa voix baissa, et, sur un ton lugubre, il plaignit la triste fin de César, demandant aux dieux de pouvoir racheter cette vie précieuse aux dépens de la sienne. Alors emporté par la passion, il découvrit le corps de César, éleva au bout d'un baton la toge du dictateur et la déploya devant le peuple, déchirée, trouée par les poignards, souillée de sang. Le peuple, formant le chœur dans cette tragédie où Antoine jouait le rôle principal, l'accompagnait de ses gémissements, et de la douleur passait à la colère. Un vrai chœur fit entendre alors le chant funèbre accoutumé, dans lequel étaient retracés toutes les grandes actions de César. César figurait lui-même dans ce chœur tragique et s'écriait : « Les avoir conservés pour périr par eux ! » Alors le peuple, en songeant à ceux des conspirateurs que César avait épargnés après Pharsale, ne put plus contenir son indignation.

Ce qui porta son excitation au comble, ce fut que quelqu'un eut l'idée de soulever, au-dessus du lit dans lequel on ne voyait pas bien le cadavre, une image de César en cire qui tournait sur elle-même¹,

¹ App., *B. civ.*, II, 147.

à peu près comme celles qu'on voit chez les marchandes de mode. On avait reproduit, sur cette poupée funèbre, toutes les blessures qu'avait reçues César, quelques-unes sur le visage. A cet aspect, le peuple devint furieux et se mit à chercher et à poursuivre les meurtriers de César. Un tribun du peuple, Helvius Cinna, pris pour Cornelius Cinna, l'un d'eux, à cause de la ressemblance des noms, fut, malgré ses réclamations, déchiré par ces enragés, et son corps réduit en lambeaux, de telle sorte qu'on ne trouva plus rien à ensevelir. Ils allèrent mettre le feu à la curie de Pompée, dans laquelle César avait été tué¹, et, avec des torches allumées à cet incendie, ils coururent aux maisons des conjurés ; ceux-ci, aidés de leurs voisins ou de leurs esclaves, repoussèrent les incendiaires, qui dirent : « Nous reviendrons demain avec des armes ! »

Pendant la nuit, la plupart des citoyens menacés quittèrent la ville.

Les vengeurs de César revinrent au Forum, auprès du lit funèbre qui était resté devant les Rostres. On voulait porter le corps au Capitole. C'était traiter en dieu, après sa mort, celui qui, de son vivant, avait été déclaré Jupiter. On le pouvait légalement, d'au-

¹ On y mit peut-être le feu, mais la Curie ne fut pas détruite ; car, plus tard, elle fut murée par Auguste, selon Suétone (*Cæs.*, 88). Dion Cassius dit qu'elle le fut par les triumvirs, et que, plus tard, ils en firent des latrines. (XLVII. 49.)

tant plus que le droit extraordinaire d'être enterré dans l'intérieur de la ville avait été accordé à César par une loi. Le cortège funéraire gravit la voie triomphale et arriva sur le Capitole. Mais là on trouva les prêtres, qui, appartenant en général aux premières familles de Rome, ne devaient pas être césariens, et qui, au nom de la religion, s'opposèrent au dessein de la multitude. Cette fois encore, la plèbe romaine obéit à ses prêtres et rapporta le corps dans le Forum.

Un peu au delà de l'extrémité du Forum était la Regia, demeure de César, et lieu saint. Ce fut devant la Regia qu'on alluma le bûcher, composé de sièges amoncelés et de tout ce qui tomba sous la main de la foule. On y jeta des couronnes et des décorations militaires. Les vétérans y jetèrent leurs armes ; les histrions et les joueurs de flûte qui avaient figuré dans la cérémonie funèbre, leurs vêtements, qu'ils avaient empruntés à l'appareil — nous dirions le vestiaire — des triomphes ; les dames romaines, leurs parures, les robes prétextes et les bulles de leurs enfants¹. Le corps parait avoir été incomplètement brûlé². Un grand nombre d'hommes veillèrent toute la nuit auprès du bûcher ; parmi eux étaient beaucoup de juifs, accoutumés à se réunir tout près de là, autour du putéal de Libon, rendez-vous des usuriers, et

¹ Suet., *Cæs.*, 84.

² *Semiustulatus... insepultam sepulturam*, dit assez durement Cicéron. (*Phil.*, II, 56, et I, 2.)

que leur haine pour Pompée, vainqueur de leur nation, attachait à la mémoire de César; ils avaient eu aussi à se louer de lui en Égypte.

Puis les cendres de César furent portées dans la partie du Champ de Mars où étaient les tombeaux les plus illustres, où était celui de Sylla, et où Auguste devait avoir le sien. Elles furent déposées près de celles de sa fille Julie. Suivant une légende populaire, une boule de bronze, placée au sommet de l'obélisque du Vatican, aurait recueilli les cendres de César.

L'enthousiasme pour César, une fois déchainé, ne s'arrêta plus. Un vétérinaire grec, qui se faisait appeler Marius, et disait être le petit-fils du vainqueur des Cimbres, avait acquis par sa prétendue parenté avec Marius et César une assez grande popularité. César avait exilé ce parent qu'il ne reconnaissait pas. Il reparut après la mort du dictateur, et voulut jouer un rôle. Le faux Marius ameuta le peuple, menaça les conjurés et les sénateurs; et, près du lieu où avait été construit le bûcher improvisé, à l'extrémité du Forum, il éleva, au milieu d'un grand concours, un autel où l'on devait sacrifier à César¹. Antoine comprit ce que le zèle d'un pareil homme avait de compromettant; il le fit arrêter et mettre à mort.

La destruction de cet autel devait être un incident

¹ Près de cet autel fut dressée une colonne en marbre numidique, où furent gravés ces mots : « *Au Père de la patrie.* » (Suet., *Cæs.*, 85.)

politique, car ce fut le premier signe d'une résistance opposée au triomphe, d'abord irrésistible, des fanatiques de César.

Par dépit contre César, qui avait ajourné d'un an son consulat, par haine contre Antoine, qui, comme augure, avait voulu s'opposer à sa nomination, Cornelius Dolabella, le gendre de Cicéron et l'un des hommes les plus pervers de ce temps, Dolabella, bien qu'il eût été une créature de César, et bien qu'il dût à sa désignation le consulat dont il se saisit après sa mort, se rangea parmi ses plus grands ennemis. Ce fut lui qui, pour leur plaire et pour braver Antoine, fit abattre l'autel ¹ élevé à César, paver cet endroit consacré, purifier solennellement le Forum, et, de plus, précipiter de la roche Tarpéienne ou mettre en croix ceux qui étaient venus rendre un culte au nouveau dieu. L'opinion populaire commençait à revenir de sa première surprise. Dolabella fut reconduit chez lui avec honneur, applaudi au théâtre, et le plus bas peuple l'approuva ².

Cicéron fut transporté de joie par cette mesure vi-

¹ Cicéron dit la colonne, pour éloigner l'idée de profanation; c'était bien un autel. puisqu'on y sacrifiait. Dolabella qui columnam, id est tumulum ejus, evertit ac forum expiavit, écrit Lactance. (*Inst. div.*, I, 15.) Suétone lui-même (*Cæs.*, 85) dit que l'on y offrait des sacrifices. D'autre part, il mentionne aussi la colonne; elle devait être auprès de l'autel, βωμὸν (D. Cass., XLIII, 51.)

² Tantis plausibus, tanta approbatione infimorum. (Cic., *Ad Att.*, XIV, 16.)

goureuse¹, accompagnée d'une injustifiable barbarie. C'était un temps d'arrêt mis à ce déchaînement césarien, si favorable au renouvellement de la tyrannie. C'est pourquoi Cicéron protestait contre ces honneurs religieux accordés à un mort, et dirigés contre la république². De plus, il ne devait pas aimer qu'Antoine élevât dans les Rostres une statue à César, avec une inscription qui lui donnait ce nom de *Père de la patrie* qu'on lui avait autrefois décerné à lui-même pour avoir préservé Rome de Catilina³.

En obéissant à un sentiment qui pouvait se justifier, et en célébrant l'acte admirable et la conduite héroïque de Dolabella, le père naguère si désolé de Tullie oubliait trop les chagrins que cet époux, si indigne d'elle, lui avait causés⁴. Il devait bientôt exprimer une toute autre opinion sur son détestable gendre⁵. Il fut d'ailleurs promptement détrompé : une province et un peu de l'argent pris dans le temple d'Ops suffirent pour ramener à Antoine le vertueux Dolabella.

Dans ce lieu où l'on avait voulu élever un autel à César, il devait y avoir un temple. Ce temple fut

¹ *Ad Att.*, xiv, 15 ; *Phil.*, 1, 2.

² *Phil.*, 1, 6.

³ « De Catilina à César, a dit M. Laboulaye, il n'y a de différence que le succès. » J'ajouterai : « Et les moyens. »

⁴ Il n'aurait pas dû lui dire qu'il l'avait toujours aimé, et que maintenant, il l'aimait plus ardemment que jamais. (*Ad Fam.*, ix, 14.)

⁵ *Phil.*, xi, 1 et suiv.

érigé plus tard par les triumvirs¹, quand, soulevant la haine publique contre les défenseurs de la liberté, ils s'efforçaient de flétrir l'acte qui aurait pu la fonder, et d'attirer sur leur tyrannie un reflet de la popularité de César, en le divinisant.

Ce temple, que Dion Cassius appelle un *heroon*, ce qui prouve que ses dimensions étaient peu considérables, s'élevait à l'extrémité du Forum, dans un lieu tout entouré des souvenirs de la mort de César, que les triumvirs voulaient rappeler, — non loin des Rostres nouveaux, au pied desquels on avait apporté son cadavre, et de la Regia, devant laquelle on l'avait brûlé.

En effet, nous savons que le temple de César était voisin du temple de Castor et Pollux², dont il subsiste encore aujourd'hui trois belles colonnes; nous savons aussi qu'il faisait face au Forum et au temple de Jupiter Capitolin³. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur l'emplacement du temple de César, le premier que Rome ait dédié à un mortel. L'idée de l'apothéose prend alors possession des imaginations, et deviendra un besoin de la servilité.

¹ D. Cass., XLVII, 18.

² Fratribus adsimilis, quos proxima templa tenentes
Divus ab excelsa Julius æde videt.

Ov., *de Pont.*, II, 2, 85.

³ ut semper Capitolia nostra forumque
Divus ab excelsa prospectet Julius arce.

Ov., *Met.*, XV, 840.

Le temple, construit, comme je l'ai dit, dans de petites dimensions, était élancé, avec des entre-colonnements étroits¹; et le fronton était dominé par une statue de César. Il avait un soubassement élevé². L'escalier, qui conduisait au sommet de ce soubassement, forma les degrés de ce qu'on appela les Rostres Juliens. Pour qu'ils fussent tout à fait semblables aux anciens, Auguste leur donna la même décoration : des proues de vaisseau, trophées d'Actium. Ainsi la tribune, quel signe ! fut placée sur les marches du temple de César, et pour ainsi dire à ses pieds.

Plus tard, on fit de ce temple un asile³, et la tradition s'en est perpétuée jusqu'au moyen âge.

• Auguste y fit placer plusieurs objets d'art, et entre autres la Vénus Anadyomène d'Appelle⁴, ornement convenable, à plusieurs égards, d'un temple dédié au petit-fils de Vénus.

Mais, dans les premiers mois qui suivirent la mort de César, on n'en était pas encore à lui élever un temple. Antoine, en présence du retour d'opinion contre César, qui se manifestait par plusieurs signes, affectait la plus grande modération. Il fit enlever des statues de César, et les envoya dans un atelier de fon-

¹ Vitruve, III, 5.

² C'est, je crois, ce que veut dire l'épithète *excelsa*, employée deux fois par Ovide. Ce petit temple ne pouvait être par lui-même très-élevé.

³ D. Cass., XLVII, 19.

⁴ Pl., *Hist. nat.*, XXXV, 36.

deur : cela fut trouvé excessif, et un attroupement populaire voulut brûler l'atelier¹. Il fit confirmer l'impunité accordée par César à Sextus Pompée, dont les armements l'inquiétaient d'ailleurs, et lui fit rendre les sommes qui avaient été confisquées dans la demeure paternelle, et transportées dans le trésor. Quant aux terres qu'il s'était appropriées, et dont la restitution promise avait déterminé Pompée à faire sa soumission, Antoine les garda.

Antoine rassembla chez lui les principaux personnages de la république, et les sénateurs au Capitole. Brutus et Cassius l'avaient quitté pour se retirer dans une villa de Lanuvium, où fut depuis celle d'Antonin ; de là ils allèrent visiter à Astura Cicéron, qui était retiré aussi, pour le moment, de la scène politique, et qui ne tarda pas à partir pour la Grèce. Chacun semblait ajourner la lutte, et par l'incertitude et l'inaction laissait la place vide à qui saurait la prendre.

Toujours maître des papiers de César, Antoine rassura le sénat sur leur contenu, et acheva de l'endormir en déclarant la dictature abolie. Grâce à ces complaisances, il obtint d'avoir une garde de six mille vétérans, et sa maison des Carines prit l'aspect d'une forteresse.

Alors il fit parler César : il tira de ces mystérieux papiers, déposés en ses mains, tout ce qu'il lui plut d'y trouver. Sa demeure devint un marché, où chacun

¹ App., *B. civ.*, III, 5.

venait acheter le privilège d'avoir été nommé à quelque emploi par César. Le secrétaire du dictateur écrivait toutes les lois dont Antoine avait besoin, puis on les gravait sur l'airain, et on les plaçait au Tabularium, ce qui servait d'enregistrement officiel¹.

Pour s'attacher les vétérans de César, Antoine se fit accorder par le peuple l'autorisation de disposer à son gré des terres publiques. Les terres des particuliers elles-mêmes n'étaient pas épargnées, et Antoine s'empara d'une villa du pompéien Varron, ce qui fit trembler Cicéron pour les siennes, principalement pour celle de toutes qui lui était la plus chère, sa villa de Tusculum.

Antoine était secondé dans les opérations financières par son frère Lucius, qui trouva moyen d'en faire profiter une foule d'hommes d'affaires et d'argent, de sorte qu'il y eut plusieurs statues lui furent élevées, dont l'une portait cette inscription : *Au patron du Janus du milieu*. Ce Janus, où se faisaient les prêts usuraires, était un arc placé au milieu de la région nord du Forum; en face à peu près, se trouvait le putéal de Libon, autre rendez-vous des usuriers. Aussi une autre statue, celle-ci équestre et en bronze doré, fut-elle érigée de ce côté à Lucius Antonin².

¹ Ce sont ces tables de bronze que Dion Cassius (xliv, 55) appelle *stèles*, *στῆλαι* *χαλκῆς*, qu'on ne doit point traduire par colonnes. On n'élevait point une colonne pour chaque loi.

² Près du temple de Castor.

La situation de Brutus et de Cassius était fautive et embarrassée. Ils n'avaient pas rompu avec Antoine, qui, sauf quelques ménagements personnels dont l'artifice était montré, était leur ennemi. Le temps n'était pas venu d'aller prendre possession des provinces qu'on leur avait accordées, parce qu'ils étaient désignés par les papiers de César pour y commander. Ils ne savaient que faire à Rome, et, pour sortir d'embarras, ils acceptèrent la commission insignifiante d'aller chercher du blé pour l'approvisionnement de la ville.

Antoine, de son côté, s'en éloigna pour aller en Campanie : il voulait s'assurer de la fidélité des vétérans de César, auxquels il avait fait distribuer des terres. Il était de retour quand Octave parut à Rome.

Octave avait dix-neuf ans. Il se trouvait en Épire, lorsqu'il apprit qu'il était l'héritier de César. Il partit aussitôt pour aller à Rome réclamer cet héritage et donner des jeux au peuple.

Sa mère, des parents, des amis voulurent le détourner de son dessein. Il y persista avec une fermeté tranquille. Sur son chemin, il vit accourir en foule les vétérans de César, qui lui demandaient d'aller punir ses meurtriers ; il les remercia, et leur dit d'attendre.

Octave entra dans Rome sans aucun apparat. Le soir de son arrivée, il visita ses amis et les pria de se trouver le lendemain au Forum, bien accompagnés. Il y vint

lui-même, et, s'approchant du tribunal où siégeait, comme préteur, un frère d'Antoine, il déclara qu'il acceptait l'adoption; puis il se rendit près d'Antoine. Antoine était hors de la ville, dans les jardins de Pompée, que César lui avait donnés. Le consul fit attendre quelque peu le jeune homme dans le vestibule.

Admis enfin, après les saluts et les questions d'usage, Octave lui parla d'un ton convenable et ferme¹; il le remercia de s'être toujours opposé à ce qu'on dècernât des récompenses aux meurtriers comme à des tyrannicides; il excusa les ménagements gardés avec eux, par le consul, dans les premiers moments, mais demanda pourquoi, lorsqu'après les funérailles de César le peuple s'était prononcé, Antoine ne s'était pas mis à sa tête, et ne les avait pas accusés comme homicides au nom de la loi.

Octave lui reprocha ensuite de les avoir laissés s'échapper et gagner leurs provinces. « Peut-être, ajouta-t-il, mon âge et le respect que je te porte devraient m'empêcher de te parler ainsi; je ne m'en repens pas pourtant, car je parle à l'ami de César, à celui qu'il a élevé à un haut degré d'honneurs et de puissance; » et il ajouta adroitement : « ... celui que César a songé à adopter, et qu'il eût adopté peut-être, je le sais, s'il eût été certain que tu eusses voulu échanger la

¹ Tout ce qui suit est tiré du discours qu'Appien (*B. civ.*, III, 17) met dans la bouche d'Octave, discours qui a tous les caractères de la vraisemblance et de l'authenticité.

descendance d'Hercule contre celle d'Énée. » Affirmation assez invraisemblable, mais jetée habilement dans le discours pour désarmer la jalousie et flatter la vanité d'Antoine.

Puis Octave osa davantage. Il demanda au consul de l'aider à poursuivre et à combattre les assassins de son père ; si le peuple l'appuyait dans cette entreprise, au moins de ne pas lui faire obstacle. Et enfin, abordant le sujet le plus délicat, il termina ainsi : « Je dois distribuer au peuple l'argent qui lui a été légué par César, et sans tarder, si je ne veux paraître ingrat. Il ne faut pas ceux auxquels il a adjugé des terres demeurent à Rome par ma faute. De tout ce que, après la mort de mon père, tu as transporté dans ta maison, comme plus sûre, je veux que tu gardes les bijoux et les objets précieux ; et ce que tu pourras désirer de plus en ce genre, je suis tout prêt à te l'abandonner. Mais, pour acquitter le legs qu'il a fait au peuple, donne-moi tout l'argent monnayé qu'il avait préparé pour sa guerre d'Orient ; cela me suffira pour la répartition que j'ai à faire entre trois cent mille citoyens. Quant à ce qui me restera encore à donner, si j'osais, je te demanderais de me le prêter ou de me servir de garant pour l'emprunter au trésor public. Je vendrai sur-le-champ mes biens. »

Antoine, qui ne manquait pas d'esprit, répondit à Octave : « Mon enfant, si l'empire de César avait passé dans tes mains avec son héritage et ce nom, ce serait

à toi de me demander, et à moi de te rendre compte de mon administration de la république. Mais il n'en est pas ainsi. Du reste, tu ne m'as nulle obligation. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour César, et non pour toi. Il est vrai que, si j'avais souffert que l'on décernât des récompenses aux meurtriers, César eût été par là déclaré un tyran, ses actes cassés, et il ne serait plus question de son héritage. Quand tu parles d'emprunter au trésor, c'est une plaisanterie, ou plutôt tu ignores à quel point il est épuisé. Je n'ai pas fait porter chez moi les sommes que tu t'imagines ; je les ai partagées presque entièrement entre les sénateurs, pour obtenir un sénatus-consulte favorable à la mémoire de César ; ce qui peut en rester, je te conseille de le donner, non au peuple, mais à tes ennemis pour les gagner. Tu as étudié les lettres grecques ; tu dois savoir que le peuple est inconstant comme la mer dans notre république. Il a toujours jeté bas, après les avoir élevés très-haut, ceux qui cherchaient son appui. »

Après ce discours paternellement railleur d'Antoine, Octave se retira en invoquant le nom de César. Ils étaient ennemis.

Octave mit sur-le-champ ses biens en vente, pour donner au peuple de Rome ce que César lui avait légué. Mais on lui fit, au sujet de ces biens qui lui avaient été légués et qu'il voulait aliéner, un grand nombre de procès, dont il perdit la plupart, grâce à l'inimitié d'Antoine.

Des jeux publics allaient mettre en présence les passions contraires du moment. Ceux que fit donner Brutus absent provoquèrent une manifestation bruyante. On applaudit avec fureur dans le *Térée* d'Accius des passages qu'on appliquait à un tyran¹. Cicéron eût mieux aimé que les Romains donnassent d'autres signes de leur regret de la liberté; mais, ajoutait-il, c'est quelque chose de l'exprimer, n'importe comment. « Ce fut un beau jour, disait plus tard Cicéron²; le libérateur était absent, mais la mémoire de la liberté était présente, et dans cette mémoire l'image de Brutus. » Cependant ce succès ne fut pas complet. Des voix s'étaient élevées pour que Brutus, réfugié alors dans l'île de Nisidée, près de Naples, fût rappelé à Rome. Mais Octave avait ses partisans dans cette foule, à laquelle il avait commencé à distribuer les vingt-quatre francs par tête légués par César; de plus, il n'avait rien négligé pour la gagner : il avait eu soin d'aller, partout où l'on vendait ses biens, ordonner aux crieurs de les mettre au plus bas prix possible. Enfin, les mauvais procédés d'Antoine lui donnaient un air d'opprimé dont il savait habilement se servir. Il résulta de tout cela que la demande du rappel de Brutus fut étouffée par des cris plus nombreux. Une foule fit irruption dans le théâtre, et ne permit de con-

¹ *Ad. Att.*, xvi, 2.

² *Phil.*, x, 4.

tinuer la représentation que lorsque toute réclamation en faveur des absents eut cessé.

Cet incident décida Brutus et Cassius à s'emparer, sans tarder davantage, de leur provinces de Macédoine et de Syrie, qu'Antoine et Dolabella s'étaient fait donner par le sénat.

Bientôt d'autres jeux furent donnés par un édile nommé Critonius. Octave voulut y faire placer le trône doré et la couronne de César; Critonius ne le voulut point permettre, et Octave le cita devant le consul Antoine, qui s'y refusa avec colère. Il en fut de même pour les jeux qu'Octave donna bientôt lui-même, et que César avait institués à l'occasion de la dédicace de son Forum et du temple de Vénus. Le neveu de César monta à la tribune et éleva la voix contre Antoine; Antoine le fit arracher de la tribune et le menaça de la prison.

En ce temps parut une comète. Octave ne manqua pas de dire que ce signe montrait que César était parmi les dieux. Il fit placer dans le temple de Vénus une statue de César portant sur la tête une étoile.

La conduite d'Antoine souleva dans le peuple un grand mécontentement, et c'est ce que voulait Octave: il eut soin de l'exécuter par des discours violents. Entouré d'une troupe de vétérans qui faisaient comme une garde autour de lui, il allait par la ville, se plaignant à tous de l'ingratitude d'Antoine, et haranguant contre lui par les rues.

Les chefs de l'armée furent alarmés de cette dissension, qui pouvait diviser et par là affaiblir leur parti. Ils se rendirent en corps à la maison d'Antoine et lui demandèrent de ménager Octave, ce qu'il promit. Il offrit même de s'entendre avec Octave en leur présence. On convint que les deux rivaux scelleraient leur réconciliation au Capitole, dans le temple de Jupiter. Antoine y monta le premier, et les officiers, suivis d'un grand nombre de soldats, allèrent sur le Palatin chercher Octave pour l'y conduire. Octave, ayant appris qu'ils étaient rassemblés devant sa maison et que quelques-uns le cherchaient dans l'intérieur, fut fort inquiet. Il prit peur, et suivi de quelques amis qui se trouvaient chez lui, il se réfugia dans la partie supérieure de sa maison. De là, tendant la tête, il demanda aux soldats, qu'il reconnut alors pour ceux de César, ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils voulaient le réconcilier avec Antoine. Octave descendit alors et les suivit au Capitole, où la réconciliation s'opéra.

Mais cette réconciliation, après de telles défiances, ne pouvait être très-solide. Bientôt, en effet, le bruit se répandit qu'Octave avait voulu faire assassiner Antoine : celui-ci feignit de le croire. La ville fut très-agitée, et un grand mécontentement contre Octave se manifestait déjà, quand il se précipita dans le Forum, accusant Antoine de vouloir le perdre en lui enlevant la faveur du peuple, son seul appui. Passant ensuite

du Forum aux Carines, il se présenta devant la maison d'Antoine : elle ne s'ouvrit point. Alors Octave, avec une violence qui paraît avoir été dans son caractère et que plus tard il sut réprimer, à moins qu'elle ne fût calculée comme l'étaient toutes ses actions, continua à crier. Il attestait les dieux, il se dévouait aux puissances infernales ; s'il était coupable, il demandait à être jugé. Il voulut forcer l'entrée, mais il fut repoussé. Il continua à injurier Antoine et ses partisans. Retournant au Forum, il prit le peuple à témoin de ce qui se passait, et dit que, s'il lui arrivait malheur, c'était à Antoine qu'on devait s'en prendre. Ses cris et ses gémissements touchèrent la foule et la lui ramenèrent. Les habiles croyaient cette scène concertée entre Octave et Antoine ; mais des suppositions pareilles trompent souvent. La haine d'Antoine et d'Octave était bien véritable : tous deux tendaient au même but, et chacun voulait empêcher l'autre d'y arriver.

L'un et l'autre se rendirent en Campanie pour se disputer l'appui des vétérans de César, auxquels des terres avaient été données dans cette partie de l'Italie ; chacun revint à la tête d'une armée. Octave amenait dix mille hommes, qu'il ne s'était pas donné le temps d'organiser en corps d'armée, et qui suivaient pêle-mêle son drapeau. A Rome, pour les uns la peur fut doublée ; les autres se réjouirent, espérant qu'on pourrait opposer Octave à Antoine. Nous verrons

bientôt que telle fut la politique imprudente de Cicéron.

Au milieu du trouble général, un tribun alla au devant d'Octave, et tandis que celui-ci s'arrêtait devant le temple de Mars, à deux mille de la porte Capène, il revint déclarer qu'Antoine menaçait le jeune César, et qu'il fallait, si l'on voulait éviter la tyrannie, s'unir à ce dernier, qui seul avait une armée pour défendre le peuple. Octave suivit de près le tribun et occupa le temple de Castor, qu'entourèrent des vétérans sans armes apparentes, mais portant des poignards cachés. De là, Octave passa dans la tribune de César, voisine du temple de Castor. Il rappela la mémoire de son père, se plaignit d'Antoine, dit qu'il avait rassemblé cette armée pour sa défense et offrit de défendre aussi l'État contre lui.

Les soldats qui avaient suivi Octave ne voulaient point se séparer d'Antoine. Ils furent très-mécontents de son discours ; sept sur dix mille le quittèrent, mais ils lui revinrent bientôt.

Octave avait des émissaires qui travaillaient à séduire les soldats d'Antoine, et répandaient même parmi eux ce que nous appellerions des brochures¹. Antoine, poussé à bout, fit quelques exemples de sévérité qui ajoutèrent à l'irritation de ses troupes et dont il répara le mauvais effet par des excuses et des

¹ Βελίτα πολλὰ. (App., *B. civ.*, III, 44.)

promesses. Après quoi, se mettant à la tête d'une cohorte d'élite, il revint aussi à Rome.

Il y entra avec un grand appareil, laissant la cavalerie hors de la Porte Capène, mais entouré par les fantassins en tenue de combat¹. Il plaça des sentinelles autour de sa maison, donnant le mot d'ordre et relevant les gardes à chaque veille, comme dans un camp. Il avait convoqué le sénat pour se plaindre d'Octave. Au moment d'entrer dans l'assemblée, il apprit qu'une de ses légions, la *Martia*, avait passé à César : il s'arrêta et se prit à réfléchir. On vint lui dire que la *quatrième* en avait fait autant : il entra tout troublé, ne parla point du vrai motif qui lui avait fait réunir les sénateurs, et, n'ayant dit que quelques mots, se hâta de sortir pour gagner la porte de Rome et se rendit en toute hâte à la ville d'Alba², où étaient ces deux légions, pour les ramener. Mais les soldats, du haut des remparts, le reçurent à coups de traits. Il revint donc à Rome, distribua de l'argent aux troupes qui lui restaient, et les conduisit à Tibur en appareil de guerre.

Le parti de la république, composé de tous ceux qui voyaient la tyrannie venir avec Antoine et avec Octave, avait trouvé un chef militaire et une armée. Ce chef était Decimus Brutus, l'un des meurtriers de César et le plus odieux. On lui avait donné la province de

¹ *Stipatus accinctis militibus.* (*Ibid.*, 45.)

² *Phil.*, xiii, 9.

Gaule. Et, chose significative, ce n'était pas le sénat, bien qu'il désirât sa nomination, ce n'étaient pas les comices par centuries du Champ de Mars, que le sénat avait demandés, c'étaient les comices par tribus, les comices plébéiens du Forum, exigés par Antoine, qui avaient choisi Decimus Brutus. Dès le matin, Antoine avait fait placer, selon l'usage, des cordes autour du Forum et avait appelé les tribus à voter. Octave, par haine pour Decimus, avait appuyé Antoine, et cependant Decimus avait eu la Gaule. Comme à peu près tout ce qui était dans le Forum appartenait alors à Antoine et à Octave, je ne puis expliquer le vote des tribus qu'en supposant qu'Octave, tout en soutenant son personnage de successeur de César, avait sous main travaillé pour Decimus, afin de l'opposer à Antoine. Ce qui arriva ensuite est favorable à cette supposition, car Octave accepta du sénat la commission d'aller secourir Modène, occupée par Decimus et assiégée par Antoine.

Nous avons laissé Octave dans la ville d'Alba et Antoine à Tibur, chacun avec son armée. Le sénat avait besoin de l'un et de l'autre et voulait les ménager tous deux, s'il était possible. Aussi il alla presque tout entier à Tibur auprès d'Antoine; les chevaliers, les principaux plébéiens se réunirent à lui. Toute opposition à Antoine sembla oubliée, et on lui prêta serment. Antoine partit pour la Gaule, où étaient Lépide et Plancus, de son parti.

Antoine éloigné, le sénat ne se montra pas moins favorable pour Octave, espérant se servir de lui. Octave, pour en venir à ses fins, résolut de prendre provisoirement le parti du sénat contre Antoine, qui s'était déclaré son ennemi et qu'il fallait d'abord forcer à compter avec lui. Lui, l'ennemi du sénat, se fit son champion, sauf à l'écraser après.

Decimus Brutus s'enferma dans Modène, où il fut assiégé par Antoine. Dans cette situation, le sénat se prononça pour Decimus contre Antoine, et Octave se mit au service du sénat.

Ici va commencer la guerre que Cicéron fit à Antoine dans les *Philippiques*.

Cicéron, découragé par les événements qui avaient suivi la mort de César, avait commencé par s'abstenir dans la querelle entre Octave et Antoine; il s'était retiré à la campagne et s'était livré aux lettres. Il écrivit alors les *Tusculanes*, dialogues philosophiques qui ont illustré sa villa, dans laquelle avaient souvent eu lieu, en réalité, des entretiens de ce genre; l'ouvrage sur *la Vieillesse*, le dialogue sur *l'Amitié*, qu'il place au temps de la mort de Scipion l'Émilien, dans les jardins de Decimus Brutus augure¹; le traité *De la nature des dieux*, et le traité *De la divination*, qu'il donne pour un dialogue entre lui et son frère dans

¹ Ces deux dialogues toutefois ne renferment aucune allusion à ce temps, où on les place d'ordinaire, ce qui me fait douter qu'ils lui appartiennent.

son lycée de Tusculum ; le *De Fato*, fragment des entretiens qu'il suppose avoir eus dans sa villa de Pouzzoles avec Hirtius, après la mort de César. Ce fut aussi vers cette époque qu'il composa ce traité *De la Gloire* qui existait encore au temps de Pétrarque et qui, prêté par lui à un pauvre maître d'école, fut mis en gage et perdu pour jamais : exemple de la fragilité des œuvres qui donnent la gloire, aussi éloquent peut-être que pouvait l'être l'ouvrage de Cicéron¹. C'est aussi dans ces derniers moments de liberté que lui laissait la vie politique où il allait rentrer, qu'il composa, dans sa villa de Tusculum, le *De Officiis*. La philosophie était, pour Cicéron, un pis-aller, à défaut de l'action : « Je philosophe, écrivait-il, car qu'y a-t-il autre chose à faire²? »

Dans ces traités philosophiques, écrits pour la plupart dans la retraite de ses villas, Rome le poursuit toujours. Dans le *De Officiis*, il revient, par moment, à ce passé glorieux qu'il ne peut oublier, et gémit sur le présent si triste : « Il n'y a plus de république, dit-il. » Il flétrit la tyrannie qui survit à César : « On obéit, s'écrie-t-il, à un mort. » Il condamne par avance les spoliations dont Octave devait donner un si déplorable exemple, et il répond à des discours qui se

¹ On a supposé qu'une partie de cet ouvrage de Cicéron avait été inséré par un savant obscur, du nom d'Alcyonius, dans son *Traité De Exilio*.

² *Ad Att.*, xv, 15.

tenaient à Rome, quand il dit, à la fin du traité, que s'emparer du pouvoir absolu chez un grand peuple libre n'est pas honnête et ne saurait être utile. Dans le *De Gloria*, il écrivait : « Les honneurs dont César a revêtu certains hommes les ont déshonorés. »

Il avait entrepris un voyage en Grèce, et commencé pendant la navigation son ouvrage des *Topiques*. Les vents contraires l'ayant forcé de relâcher à Reggio, il reçut de Rome des nouvelles qui lui donnèrent quelque espoir : il se hâta d'y revenir. Ses amis l'attendaient à la porte de la ville, et l'escortèrent jusqu'à sa demeure.

C'était le moment de la lutte violente d'Octave et d'Antoine. Cicéron fit la faute d'avoir confiance dans Octave, et se déclara l'ennemi acharné d'Antoine : en ceci, il avait raison.

Tout de suite après le retour de Cicéron, Antoine avait convoqué le sénat dans le temple de la Concorde, quoique la concorde ne fût nulle part alors, pas plus entre lui et Octave qu'entre lui et le sénat. Cicéron se dit fatigué de son voyage et ne vint point. Antoine vit là-dedans un premier symptôme des dispositions de Cicéron en faveur d'Octave. Il s'emporta, et dit qu'il enverrait des ouvriers jeter à bas sa maison du Palatin, comme avait fait autrefois Clodius. Le lendemain, Cicéron vint dans le sénat, entouré de soldats, et y prononça, les portes closes¹, le premier de ces

¹ Ces précautions étaient nécessaires, quand Antoine entourait le

discours contre Antoine auxquels il a donné le nom de *Philippiques*, à l'imitation des discours contre Philippe¹. Ce jour-là, Antoine était absent.

Cicéron parla avec amitié de Brutus, qu'il venait de quitter, disant qu'il lui était pénible de revenir dans Rome quand Brutus n'y pouvait rentrer ; d'Antoine, avec modération. Il se plaignit de la menace de détruire sa maison, relevée par un décret du sénat ; il loua le meurtre de César, tout en désirant que ses actes fussent maintenus dans l'intérêt de la paix ; il avertit les deux consuls, Antoine et Dolabella, qu'Antoine avait déjà gagné, d'écouter l'opinion publique (*populi romani judicia*), de tenir compte des applaudissements qui avaient accueilli la statue de Pompée, de ceux qui avaient éclaté en faveur de Brutus à la représentation du *Térée* d'Accius, et de la volonté unanime du peuple romain. Cicéron, qui avait été absent de Rome, se faisait illusion sur cette unanimité en faveur du maintien de la république. L'opinion de tout ce qui avait quelque valeur n'était pas celle de la multitude, achetée par Octave, et des soldats, payés les uns par Octave, les autres par Antoine.

Ce discours dut déplaire à Octave, mais Octave ne dit rien. Antoine y voulut répondre. Il se retira dans

Forum de gens armés qui en gardaient toutes les issues, et que des postes militaires occupaient les points principaux de la ville. (*Phil.*, 1, 10)

¹ Il le donne d'abord à ces harangues en plaisantant, dans une lettre à Brutus ; Brutus l'ayant approuvé, il l'adopta.

une villa de Tibur¹, et employa dix-sept jours à y préparer sa réplique; puis il vint au sénat, rassemblé encore cette fois dans le temple de la Concorde. Il s'était fait accompagner de soldats, comme s'il eût eu à se défendre contre l'inimitié de Cicéron. Cicéron craignait avec plus de raison l'escorte d'Antoine; il ne parut point, et Antoine se déchaina violemment contre lui, dans un discours auquel Cicéron répliqua en écrivant la seconde *Philippique*, qu'il composa dans sa villa de Cumes et qui ne fut point prononcée. Cicéron, blessé des injures d'Antoine, y change de langage et attaque avec beaucoup de violence la conduite et les mœurs du consul, qu'il va jusqu'à appeler *brute* (*pecus*). Il lui reproche les impuretés introduites par lui dans la chaste demeure de Pompée; les hommes perdus et armés de glaives qu'il a osé faire entrer dans ce temple de la Concorde, où Cicéron avait présidé le sénat et parlé pour le salut de la république². Antoine avait attaqué le consulat de Cicéron et dit qu'alors il avait rempli le *clivus Capitolinus* d'esclaves

¹ Cette villa n'appartenait pas à Antoine : « Illec ut colligeres, homo amentissime, dit Cicéron, tot dies in *aliena* villa declamasti! (*Phil.*, II, 17.) Cicéron l'appelle ailleurs la villa de Scipion. (*Phil.*, V, 27.) Était-ce, comme je l'ai dit pour le *suburbanum* de la porte Capène, une propriété qui serait venue à Pompée par Cornélie, et qu'Antoine se serait aussi appropriée, comme il avait fait des autres biens de Pompée?

² *Phil.*, II, 18.

³ *Phil.*, II, 7 et 8. Ceci montre que le sénat s'était rassemblé dans l'ancien temple de la Concorde, bâti par Camille, au haut de la rampe

armés : Cicéron repoussa avec véhémence cette accusation, venant de la part d'un homme qui, aujourd'hui, remplissait de sicaires le temple du sénat.

Ceci pouvait venir d'une juste indignation ; mais, après avoir appelé encore peu de jours avant (dans la première *Philippique*) Antoine son *ami*, Cicéron devait-il l'accabler d'injures, souvent très-grossières¹ ? pourquoi rappeler qu'Antoine, revenant de Gaule pour être consul, était arrivé déguisé chez sa maîtresse, afin de la surprendre ? Je citerai ce passage², parce qu'il y est question d'une localité voisine de Rome, les *Rochers-Rouges* (*Saxa Rubra*), sur la voie Flaminienne, auxquels la victoire de Constantin sur Maxence a donné une si grande célébrité : « Étant arrivé aux *Rochers-Rouges* vers la dixième heure, il se tint caché dans un méchant cabaret et y but jusqu'au soir. Alors, montant dans un cabriolet, il arriva chez lui, la tête enveloppée de sa toge. — « Qui es-tu ? demande le « portier. — J'apporte une lettre de Marcus. » — Il est introduit auprès de celle pour laquelle il était venu, et

trionphale sur le Capitole, et non dans le nouveau, érigé en l'honneur de Cicéron, au pied de cette rampe, là où l'on en voit encore les vestiges. D'ailleurs, probablement, le temple n'était pas encore terminé à cette époque.

¹ Edormi crapulam, inquam, et exhala. (*Phil.*, II, 15.) Je n'ose transcrire, même en latin, un autre passage de la seconde *Philippique* (25) : *Tantum vini exhauseras. . . .* Cicéron oubliait en disant ces choses qu'il était censé parler devant le sénat, à un consul, et dans le temple de la Concorde.

² *Phil.*, II, 31.

tandis qu'elle la lit en pleurant, — car le sujet de l'épître amoureuse était qu'il quittait cette actrice (*mima*) et avait transporté tout son amour sur une autre, — tandis qu'elle pleurait abondamment, cet homme excellent ne put supporter sa douleur ; il montra son visage et lui sauta au col. »

Il y avait de plus graves accusations à porter contre Antoine, et Cicéron lui reproche avec plus de raison le diadème offert à César en plein Forum pour *tâter* le peuple romain¹. Dans ce discours, écrit après l'événement, se trouve une vive peinture de la séance dans laquelle l'auteur suppose l'avoir prononcé² : « Pourquoi le sénat est-il environné de soldats ? pourquoi les satellites m'écoutent-ils armés ? pourquoi les portes du temple de la Concorde sont-elles fermées ? pourquoi des Ituréens, les plus barbares des hommes, sont-ils dans le Forum, l'arc tendu ? » Cette fiction oratoire était vraie, car le spectacle auquel Cicéron feignait d'assister avait été réellement donné. Cicéron, toujours comme s'il eût parlé dans le temple de la Concorde, rappelant que, vingt ans auparavant, il y avait déclaré³ que la mort ne pouvait venir trop tôt pour un consulaire, s'écriait noblement : « Et aujourd'hui je dirai

¹ Et idem tentares quid populus romanus ferre et pati posset. (*Ibid.*, 54.)

² *Ibid.*, 44.

³ On voit que c'était le même temple de la Concorde : In eo templo, ... in quo ego senatum illum..... consulebam. (*Ibid.*, 7.)

avec encore plus de vérité : pour un vieillard ¹. »

La troisième *Philippique* fut prononcée devant le sénat. Antoine menaçait d'arracher la Gaule à Decimus. Cicéron, parlant pour Decimus, continua de flétrir Antoine, et prodigua les louanges les plus immodérées au jeune Octave. Il était toujours dans la même illusion sur Octave et sur le peuple romain, attendant quelque chose de bon de l'un ou de l'autre. « Voyez, disait-il en montrant le Forum², le peuple romain transporté du désir de recouvrer la liberté. » Le Forum romain était rempli d'une foule nombreuse, mais bien peu dans cette foule désiraient la liberté.

Puis Cicéron, comme il avait fait dans l'affaire de Catilina, vint dans le Forum, rendre compte aux citoyens, du haut de la tribune, de ce qui s'était passé dans le sénat. Il prononça devant une immense multitude ³ un bref discours, qui est la quatrième *Philippique*.

¹ Entre la seconde et la troisième *Philippique*, il y eut une séance du sénat au Capitole, dans laquelle Antoine accusa Octave de lui débaucher ses troupes. Cicéron le représenta comme s'étant glissé au Capitole, ainsi qu'un Gaulois, par un chemin souterrain, *cuniculum*. On voit par là que cette version de l'assaut donné par les Gaulois, moins poétique, mais peut-être plus vraisemblable que l'histoire de leur ascension le long des rochers d'où les aurait précipités Manlius, réveillé par les oies, était généralement admise au temps de Cicéron.

² *Phil.*, III, 15. Ce ne pouvait être de la Curie, car alors il n'y avait pas de curie, mais d'un lieu d'où l'on voyait le Forum, probablement encore dans le temple de la Concorde.

³ *Phil.*, IV, 1.

La cinquième, prononcée dans le temple de la Concorde, est plus importante. Antoine assiégeait Decimus Brutus dans Modène. Fufius Calenus proposa de lui envoyer des délégués du sénat pour traiter avec lui. Cicéron s'opposa énergiquement à cette mesure timide. Il répéta contre Antoine les accusations dont il l'avait déjà accablé, et cita de nouveau un jeu de mots qui lui était échappé tandis qu'il siégeait devant le temple de Castor, c'est-à-dire en remplissant les fonctions de juge : *Nisi victorem victurum neminem*¹, « Celui-là seul qui vaincra vivra. » Les illusions de Cicéron sur Octave n'ont fait que s'accroître ; il en a même sur Lépide. Quant à Octave, Cicéron demanda pour lui le commandement de l'armée envoyée contre Antoine, *imperium*, se faisant garant qu'Octave n'abuserait pas de son pouvoir, qu'il serait toujours le citoyen qu'il était aujourd'hui et qu'on pouvait désirer qu'il fût². Cicéron se trompait comme se trompèrent les patriotes de Florence qui appelèrent au commandement le second Côme de Médicis, — bon jeune homme dont il n'y avait rien à craindre, pensait l'habile Guicciardini lui-même, et qui confisqua la liberté de Florence à son profit. On se sent parfois découragé d'écrire l'histoire en voyant combien peu ses leçons instruisent, et combien les mêmes artifices

¹ *Phil.*, v, 8.

² *Spoudeo*... (*Ibid.*, 18.)

réussissent toujours. C'est toujours de la même manière que l'on trompe et que l'on est trompé.

A ce discours, Calenus répondit par une harangue dont la violence dépassait encore la violence déployée par Cicéron contre Antoine¹. Il lui adressa en face les plus honteuses injures. Remontant, lui aussi, à l'affaire de Catilina, il joua sur le nom de Cicéron, *Tullius*, et le nom du cachot où il avait fait mettre à mort les conjurés, le *Tullianum*. Cicéron n'avait pas ménagé la vie privée d'Antoine : la sienne ne fut pas épargnée par Calenus, qui lui reprocha son amour pour une vieille dame, appelée Cerellia, et osa calomnier sa tendresse pour sa fille. Cicéron renvoya à ce brutal adversaire ses outrages, et la journée tout entière se passa dans ces fâcheux débats. La délibération se continua pendant les trois jours suivants. Cicéron montra beaucoup d'énergie. Il proposa de déclarer qu'il y avait *tumulte*, de proclamer la suspension de la justice, *justitium*, et voulut que les sénateurs revêtissent le vêtement militaire. On parut d'abord être de son avis; mais, le dernier jour, les sénateurs faiblirent, et il fut décidé qu'on enverrait des délégués à Antoine.

Appelé, nous dit-il, pour la seconde fois par le peuple, Cicéron vint à la tribune du Forum raconter ce qui s'était passé dans le sénat² et engager le peuple

¹ D. Cass., XLVI, 1.

² *Phil.*, VII, 8. C'est l'objet de la sixième *Philippique*.

à préparer ses armes ; car on devait les prendre, si Antoine n'obéissait pas à la députation qui lui apporterait l'ordre d'obéir au sénat : « Et il n'obéira pas, » disait Cicéron. Cicéron, dans ce discours fait pour la foule, prodigue les sarcasmes contre Antoine, ses partisans, son frère Lucius. Montrant à sa gauche, devant le temple de Castor¹, la statue équestre de Lucius, avec cette inscription : « Au patron des trente-cinq tribus, » il s'écrie : « Ainsi, Lucius Antonius est le patron du peuple romain ! *Malam pestem !* » Ce qui équivaut à peu près à notre : *Que le diable l'emporte !* Là-dessus, des hourras, et Cicéron de dire : « J'approuve ces exclamations². »

« Cette foule, ajoutait-il, la plus nombreuse que j'aie jamais vue dans le Forum, n'a qu'une pensée, qu'un désir, sauver la république des fureurs d'Antoine. » Ce qui faisait l'unanimité de cette foule, ce n'est pas qu'elle voulait sauver la république, c'est qu'elle était gagnée par le jeune César, dont Antoine était devenu l'ennemi. Elle était, hélas ! bien peu digne des paroles que Cicéron lui adressait en finissant : « Les autres nations peuvent supporter la servitude ; la liberté est le propre du peuple romain. »

La septième *Philippique* de Cicéron fut adressée aux

¹ Ce passage est un de ceux qui déterminent le mieux la position de la tribune élevée par César, à la droite du temple de Castor (les trois colonnes), qui, par conséquent, était à gauche de la tribune.

² *Phil.*, vi, 5.

sénateurs, avant le retour des députés envoyés vers Antoine. Tandis qu'on discutait sur des objets d'un intérêt secondaire, l'entretien de la voie Appienne, la réparation du temple de Junon Moneta, une question touchant la confrérie religieuse des Luperques, Cicéron prit la parole pour animer le sénat contre l'adversaire avec lequel quelques-uns semblaient vouloir entrer en accommodement. « Je rejette la paix avec Antoine, disait Cicéron, pour trois raisons : elle est honteuse, elle est dangereuse, elle est impossible. » Et il démontrait victorieusement ces trois points : « Que craignez-vous ? disait-il ; les fabriques d'armes sont en activité dans la ville ; les soldats armés escortent le consul : en le protégeant, c'est nous qu'ils protègent ; tous, sans hésiter et avec un grand zèle, viennent se faire inscrire sur le rôle militaire et obéissent à votre autorité¹... Dira-t-on qu'Antoine a pour lui les chevaliers, que vous avez vus se réunir en grand nombre sur les escaliers du temple de la Concorde², vous exciter à recouvrer la liberté, appeler les armes, l'habit militaire, la guerre enfin ? » Et Cicéron terminait cette vive allocution par ces paroles, faites pour être mises sous les yeux de tous ceux qui, dans tous les temps, ont sacrifié la liberté au désir d'être tran-

¹ *Phil.*, vii, 4.

² *Ibid.*, 8. Cicéron ne dit pas positivement que ce soir-là le sénat fût rassemblé dans le temple de la Concorde. Mais tout porte à le supposer.

quilles : « Par les dieux immortels ! craignez, pères conscrits, que, pour avoir la paix dans le présent, vous ne la perdiez à jamais. »

Les envoyés du sénat furent fort mal reçus par Antoine, qui leur députa Cotyla, une de ses créatures. Cotyla fut reçu dans le sénat, à la grande indignation de Cicéron. On déclara enfin la guerre à Antoine, en lui donnant encore trois jours. Cicéron, qui craignait de nouvelles tentatives d'accommodement proposées par Calenus, lui répondit cette fois avec convenance et avec vigueur. Il peignit Antoine comme l'ennemi public, partageant déjà aux siens les villes situées près de Tusculum et de Pouzzoles¹. Cela intéressait Cicéron, qui en avait une dans ces deux endroits ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître que le sentiment public du danger l'animait, du danger qu'il voyait du moins le plus grand : celui qui venait d'Octave, il ne le voyait point.

Le motif de la neuvième *Philippique* est la mort qu'un des envoyés du sénat vers Antoine, Servilius, avait trouvée dans son ambassade. Cicéron demanda qu'une statue lui fut élevée près des Rostres², et à cette occasion rappela, avec un à-propos bien fait pour plaire à Octave, qu'une statue se voyait près des Rostres, érigée autrefois à un Octavius, qui était le premier

¹ *Phil.*, viii, 5.

² *In rostris* (*Phil.*, ix), près des Rostres plutôt que dans les Rostres ; *in circo*, près du cirque ; *in Capitolio*, près du Capitole.

consul de *cette illustre famille*, et qui avait péri dans une ambassade.

Cicéron demandait pour Servilius Sulpicius une statue de bronze, une statue en pied plutôt qu'une statue équestre, comme convenant mieux à la modestie de ce bon citoyen, et, à ce sujet, il nous apprend que l'honneur public d'une statue équestre dorée fut décerné, pour la première fois, à Sylla¹. Ce fut depuis ce temps un signe de tyrannie ; aussi tous les empereurs furent-ils représentés à cheval.

On objectait à Cicéron que l'honneur d'une statue n'avait jamais été accordé qu'à ceux qui avaient été mis à mort, et non à ceux qui étaient morts de maladie pendant leur ambassade. Cicéron ne s'arrêtait point à ces chicanes, et tenait à faire élever un monument qui constatât la rébellion d'Antoine. La statue fut décernée à Sulpicius, et placée devant les Rostres, où elle était encore au troisième siècle².

Cicéron demanda aussi pour Sulpicius une sépulture publique, « honneur plus rare, dit-il, que celui des statues. » « C'est aussi, ajoutait-il, un honneur plus durable : les statues périssent par l'effet des saisons, de la violence du temps, mais la sainteté des tombeaux tient au sol même, aucune violence ne peut les détruire ou les déplacer³. » En effet, presque aucune

¹ On en cite d'autres (Drum., *Gesch. R.*, 1, p. 239), mais elles n'étaient point dorées. Celle de Glabrien lui fut érigée par son fils.

² Pompon., *De Orig. juris*.

³ *Phil.*, ix, 6.

statue n'a été trouvée à Rome en place, et la voie Appienne est encore décorée des sépultures qui la bordaient des deux côtés. Plusieurs tombeaux romains, comme celui de Cecilia Metella, de Cotta, des Plautii, sont encore debout et à peine altérés. Cicéron conclut à ce qu'un tombeau, ayant trente pieds dans tous les sens, soit érigé à Sulpicius dans le champ Esquilin ou un autre lieu, sur un édit des édiles curules et par les soins du consul Pansa.

La *Philippique* suivante nous reporte de Decimus Brutus, assiégé dans Modène par Antoine, à l'autre Brutus, auquel Antoine était parvenu à faire retirer sa province de Macédoine, d'abord pour se la faire donner à lui-même, puis, quand son ambition se fut tournée vers la Gaule, pour la faire adjuger à son frère, Caius Antonius. C'est contre cette concession, faite à Antoine avant qu'il eût rompu avec le sénat, que s'éleva Cicéron. Il demanda pour Brutus ce qu'il avait demandé pour Octave, quand le sénat l'avait soutenu contre Antoine¹. Association singulière de protégés, qui aurait dû avertir Cicéron des inéon-
séquences de sa politique et nous les fait vivement sentir.

Il eut bientôt à accuser un autre personnage qu'Antoine, son odieux gendre Dolabella, qu'il avait eu le tort d'élever aux nues quand il renversait le monu-

¹ *Phil.*, x, 11.

ment funèbre élevé à César, mais qui, acheté par Antoine, voulut expier la fougue momentanée de son républicanisme en faisant mourir dans les tourments, en Asie, Trébonius, un des meurtriers de César¹. C'est alors qu'éclairé trop tard sur son compte, Cicéron dut s'écrier : « Grands dieux ! et il a pu m'appartenir ! *Et hic, dii immortales ! aliquando fuit meus !* »

Dans ce discours, Cicéron exalte Brutus et Cassius, tout en louant Octave, qu'il avait contribué à faire adjoindre avant l'âge aux consuls envoyés contre Antoine. La raison qu'il en donne caractérise le temps : les vétérans voulaient être commandés par lui. Bientôt les soldats voudront être gouvernés par un empereur, et le nommeront.

Cicéron eut, à cette époque, une petite satisfaction d'amour-propre à laquelle il ne dut pas être insensible. Le sénat fit relever la statue de Minerve, placée par Cicéron au Capitole le jour où il avait dû quitter Rome, et qu'un coup de vent prophétique avait renversée².

Malgré toutes les résistances et toutes les insolences d'Antoine, le sénat n'avait pu encore se décider à le déclarer ennemi public. On voulait tenter près de lui une dernière ambassade, et, ce qui ne peut s'expliquer que par une intention perfide, en charger Cicéron. L'objet de la douzième *Philippique* de Cicé-

¹ *Phil.*, XI, 1.

² *Ad Fam.*, XII, 25. *D. Cass.*, XLV, 17.

ron est de combattre le projet, surtout le choix qu'on voulait faire de lui. Il y expose sans détour ses craintes en parlant du danger inutile auquel on veut le livrer. « Eh quoi ! dit-il, suis-je donc de fer pour aller braver la présence de celui qui a déjà fait don de mes propriétés ? Ma vie vaut bien que vous ne l'exposiez pas ainsi. Ici, à Rome, dans ma maison, j'ai été l'objet de nombreuses tentatives de violence, quoique gardé par la fidélité de mes amis, par les regards vigilants de la ville tout entière. Pensez-vous que, dans un chemin si long, je n'aie aucune embûche à redouter ? » Et Cicéron énumère les trois routes par où il peut passer : la *Cassia*, la *Flaminia* et l'*Aurelia*, et trouve chacune d'elles pleine de dangers : « Et, ajoute-t-il, je me risquerais sur ces routes que, naguère, je n'ai pas osé parcourir, à cinq milles de Rome, pour en revenir le soir ? A peine si je pourrais me défendre entre les murailles de ma maison, sans le secours de mes amis¹. » Quel état que celui de Rome, quand c'était là l'existence de Cicéron !

Il faillit même être enlevé par un lieutenant d'Antoine, et fut obligé de quitter momentanément la ville.

S'il ne voulait aller se livrer à Antoine, si, comme il le disait, sa place était à Rome et sa mission de la défendre², il n'en montrait pas moins une grande ac-

¹ *Phil.*, XII, 10.

² *Ibid.*, XII, 10.

tivité, levant de l'argent, faisant fabriquer des armes, et n'en résistait pas avec moins de constance dans le sénat à toutes les propositions d'accommodement. Mais Cicéron poursuit toujours les mêmes impossibilités. Il se confie à Lépide, pour lequel il demande une statue équestre en bronze doré¹; à Octave, qu'il nomme dans son aveuglement *sanctissimum juvenem*. Il appelle le retour du fils de Pompée, et croit que les vaincus de Munda pourront combattre à côté du vainqueur de Pharsale. Déjà il voyait Sextus Pompée de retour à Rome, rachetant ses biens, et il concluait au rappel de Sextus, qui avait offert son secours au sénat et au peuple romain. Comment pouvait-il espérer faire marcher ensemble le fils de Pompée et le neveu de César? Il n'y eut jamais de politique mieux intentionnée et plus impraticable que celle-là.

Enfin Cicéron eut la joie du triomphe. Dans sa dernière *Philippique* il put célébrer la défaite d'Antoine². Ce fut pour lui littéralement un triomphe; car, à cette nouvelle, une foule transportée de joie, peut-être uniquement parce que César venait de vaincre, conduisit Cicéron de sa maison au Capitole, et le ramena du Capitole à sa maison³. Dans le sénat, Cicéron proposa

¹ *Phil.*, xiii, 4.

² Cicéron en parlant de l'édifice dans lequel il parle, dit: *Illam curiam*, cette curie. (*Phil.*, xiv, 6.) La Curie ne pouvait être encore rétablie, et *curia* doit désigner ici le lieu, quel qu'il fût, de l'assemblée du sénat.

³ *Phil.*, xiv, 5.

cinquante jours de supplication pour le jeune César, et le titre d'*imperator* (général victorieux), qui allait devenir le nom des empereurs. A combien de hontes ce mot, qui ne s'était encore associé qu'à des succès militaires, devait s'allier dans sa nouvelle acception !

J'ai suivi Cicéron du sénat au Forum, pas à pas et de discours en discours, pendant sa lutte avec Antoine, parce que ses discours nous transportaient au sein des événements qui les ont suggérés, et que, dans l'histoire de l'intérieur de Rome dont nous traversons les diverses phases, ils étaient eux-mêmes des événements.

Des deux consuls, Hirtius était tombé en combattant, et Pansa mourut de ses blessures à Bologne. On rapporta leurs corps à Rome, où ils furent enterrés dans le Champ de Mars. Tous deux y reposèrent près de César, leur ancien général. Cicéron avait demandé pour eux un monument considérable, *amplissimum monumentum*. Ce monument a péri.

Après la victoire de Modène, les partis se trouvèrent en présence. Les républicains commencèrent à craindre Octave, qu'ils avaient fait la faute de grandir ; Octave, de son côté, prépara l'asservissement des républicains, pour lesquels il venait de combattre à regret, dans le seul but d'abaisser Antoine.

On donna le commandement de l'armée à Decimus Brutus, et on refusa le triomphe à Octave ; il fut blessé, mais il dissimula et attendit.

Antoine, dans sa fuite, fut bientôt rejoint par Lépide, qui passa de son côté, et dont à Rome la statue fut renversée. Octave fit son premier pas vers le pouvoir, en demandant au sénat que, malgré son âge, il lui fût permis d'être consul. Il n'est pas vrai que Cicéron, séduit par Octave, ait été d'avis de lui accorder cet honneur, pour ne pas le pousser à bout, et ait insinué qu'un collègue âgé, tel que lui, contiendrait avantageusement le jeune consul¹. Le véritable, le seul appui de la candidature d'Octave était dans ses troupes. Il envoya d'abord quatre cents hommes, un centurion en tête, demander de la part de l'armée que son général fût fait consul. Le sénat admit cet envoyé en sa présence et entra en pourparlers avec lui sur l'âge d'Octave. Le soldat cita des exemples. On voulut tancer son arrogance ; mais il montra une épée et dit aux sénateurs : « Si vous ne le faites pas, ceci le fera. »

Octave marcha vers Rome, à la tête de huit légions ; il en laissa une partie derrière lui, et s'en approcha avec un corps d'élite. L'effroi fut grand. On s'enfuyait en emportant ses richesses ; on se reprochait d'avoir irrité le jeune César. Le sénat promit des sommes énormes aux soldats d'Octave, et à lui tout ce qu'il voulait.

Mais à peine les messagers qui allaient lui porter ces offres humiliantes avaient-ils franchi la porte Fla-

¹ Drum., *Gesch. R.*, 1, 529.

miniennne, qu'un mouvement généreux releva le courage des sénateurs. Il y eut alors un de ces élans tardifs qui naissent parfois au sein des pouvoirs prêts à périr : « On ne devait pas accepter cette tyrannie nouvelle sans avoir versé une goutte de sang ; » on s'écriait : « Il faut déployer la force pour défendre les lois, tenir bon jusqu'à ce qu'on soit secouru, ou mourir pour la liberté. »

Deux légions, rappelées d'Afrique, et mille cavaliers débarquèrent à Ostie. Ce fut alors une résolution générale de résister. Tous les citoyens furent appelés aux armes. On avait encore une légion que Pansa avait laissée pour garder la ville : ces troupes furent postées, les unes sur le Janicule où l'on avait transporté le trésor, les autres au pont Mulvius (*ponte Mole*), par où Octave devait arriver. Mais, signe fâcheux, on prenait en même temps des dispositions pour la retraite, dans le cas où il serait le plus fort. Des bâtiments étaient préparés aux fugitifs dans le port d'Ostie.

Octave, furieux de ce soulèvement inattendu, marche précipitamment sur Rome. Personne ne tient, ni au pont Mulvius ni sur le Janicule. Il envoie rassurer la multitude épouvantée, qui reprend confiance en voyant la modération présente des soldats. Tous les personnages considérables viennent le saluer dans son camp. Le lendemain, César entra dans Rome bien accompagné, et ne voyant sur son passage que des courtisans de sa fortune, inclinés devant lui. Il trouva

dans le temple de Vesta sa mère et sa sœur, pour lesquelles il avait craint. Les trois légions destinées à l'arrêter passèrent à lui ; un de leurs chefs, Cornutus, se donna la mort pour ne pas les imiter. Cicéron eut la faiblesse d'aller offrir ses excuses au vainqueur, qui se contenta de lui répondre : « De mes amis, Cicéron est venu à moi le dernier. »

Pendant la nuit, sur un faux espoir que deux anciennes légions de César revenaient à la cause de la république, le sénat se flatta d'une dernière illusion. Un tribun fut chargé de répandre la nouvelle dans Rome. Les sénateurs accouraient au lieu de leur réunion, et Cicéron les recevait à la porte. Mais ce faux bruit s'étant démenti, les sénateurs retournèrent chez eux, et Cicéron remonta dans sa litière.

Octave fit approcher sa troupe des murs et l'établit dans le Champ de Mars, puis il prit l'argent déposé au Janicule et ailleurs, le distribua à ses soldats et leur en promit davantage. Il sortit de la ville pendant les comices. Ces comices se tenaient dans le Champ de Mars, où campait l'armée d'Octave : Octave fut nommé consul.

Il entra dans Rome triomphant, et alla remercier les dieux au Capitole. Puis il promulgua une loi qui condamnait à mort les meurtriers de César, et les fit juger et condamner tous par contumace. Quand le héraut appela, du haut de la tribune, Brutus à comparaître, il y eut un long gémissement dans le Forum.

« Les gens de bien, dit Plutarque, baissèrent la tête en silence. » Un seul homme osa voter contre cette condamnation, c'est là le dernier acte romain. Disons adieu à tout vestige d'indépendance et de liberté. Nous sommes entrés, pour n'en plus sortir, dans l'ère de la servitude.

La première forme de l'empire fut le triumvirat. Le pouvoir absolu ne réside pas nécessairement dans un seul : plusieurs peuvent l'exercer, une assemblée même; mais il est de son essence de se resserrer toujours et de tendre à se concentrer dans un maître unique. Octave devait successivement détruire ou absorber ses deux collègues, comme Robespierre la Convention et le Comité de salut public.

Il nous reste à assister à cette transformation du despotisme qui fit succéder au triumvirat l'empire et à Octave Auguste.

Le berceau de ce despotisme, qui changea de nom et d'allure, mais non de principes, ce furent les proscriptions.

On sait que ce ne fut pas à Rome, mais dans une petite île du Reno, près de Bologne, que les trois conspirateurs tout-puissants, après avoir secoué leurs habits pour montrer qu'ils ne portaient point d'armes cachées, comme feraient des brigands en conciliabule, se partagèrent le monde romain et les têtes de leurs ennemis. Antoine livra un oncle, et Lépide un frère à Octave; Octave abandonna à Antoine Cicéron, qu'il

avait appelé son père, et auquel il ne pardonnait pas de l'avoir protégé. Quand vint l'exécution, Lépide épargna son frère, et Antoine sauva son oncle ; mais Octave ne sauva pas Cicéron.

Ils résolurent aussi de concéder aux soldats, non plus des terres, comme par le passé, mais les plus belles villes d'Italie. Quatre siècles après, les barbares ne devaient pas faire mieux.

Comme il restait à aller combattre Brutus, Cassius et Sextus Pompée, les triumvirs, pour ne pas laisser des ennemis derrière eux, résolurent de les faire égorger : c'est le motif qu'ils donnèrent des proscriptions¹ ; c'est l'abominable excuse que donnèrent en 95 les septembriseurs et les massacreurs de prisons.

Le traité de partage fut lu aux soldats par Octave, mais il n'osa pas leur faire connaître l'arrêt de proscription.

La réunion avait été présidée par Octave, le plus intelligent des trois personnages dont elle était formée. La première place doit donc lui être attribuée dans le succès des mesures communes, et par suite il a droit aussi à la meilleure part dans l'exécration de la postérité.

Les splendeurs du règne d'Auguste ne doivent pas faire oublier les barbaries dont on va lire le récit. L'histoire n'a point d'amnistie. Robespierre eût-il, si

¹ Dans le considérant de l'arrêt de proscription. (App., *B. civ.*, iv, 9.)

on ne l'avait pas exécuté, mis fin, comme il est probable, aux horreurs qui déshonoraient la sainte cause de la révolution française, ces horreurs n'en resteraient pas moins attachées à son nom. Le sang demeure sur les mains qui l'ont versé, quand ce ne serait qu'une goutte. Il n'y a qu'une goutte de sang sur la main de lady Macbeth ; mais, comme dit Shakspeare, « tous les parfums de l'Arabie ne pourront l'effacer. »

Les prodiges si souvent rapportés empruntent cette fois des horreurs qui suivirent une sorte de réalité terrible. Les chiens, dit-on, poussaient des hurlements au milieu des rues de Rome ; les loups entraient dans la ville, comme flairant le carnage. On entendait des bruits d'armes, de combattants, de chevaux, et l'on ne voyait rien. N'était-ce pas l'effroi qui faisait entendre ces bruits ? Des vautours, animaux qui aiment les cadavres, vinrent se percher sur le temple de la Concorde et sur le temple du Génie du peuple romain¹. Des devins étrusques furent appelés : un vieux annonça que tous serviraient, hors lui seul ; il retint son souffle, et mourut.

Les triumvirs envoyèrent devant eux, à Rome, le cohéritier d'Octave, Pédus. C'était un fort pauvre homme qui cultivait la peinture, et dont on avait fait un consul. Quand on sut qu'il apportait une liste de

¹ D. Cass., XLVII, 2.

proscrits, et qu'on commençait à les chercher, la ville fut pleine de cris et de sanglots. Quelques-uns, par une tentative désespérée, voulaient mettre le feu à leur maison et aux bâtiments publics. Quatre proscrits furent frappés. Pédius assura que la liste ne contenait que dix-sept noms. Il se donna tant de mal pour maintenir l'ordre, qu'il en mourut de fatigue le lendemain.

Puis Octave, Antoine et Lépide entrèrent successivement par la porte Flaminienne, chacun un jour différent et chacun avec sa cohorte et une légion. La ville se trouva remplie de soldats. Un tribun rassembla le peuple dans le Forum bien gardé, et fit voter d'urgence la loi qui établissait le triumvirat pour cinq ans.

La nuit suivante, on ajouta cent trente noms aux dix-sept premiers, et bientôt cent cinquante : ces noms furent affichés dans divers endroits de la ville ; puis on leur en joignit d'autres. Quand quelqu'un était mis à mort, on inscrivait son nom sur les tables pour régulariser l'assassinat. Les têtes devaient être apportées aux triumvirs ; un salaire était promis aux égorgeurs. Le dernier supplice devait être infligé à ceux qui n'ouvriraient pas leur porte aux perquisiteurs ou qui cacheraient un proscrit.

C'était la terreur, comme au temps de Sylla et de Marius. Paris n'en a vu qu'une, mais Rome en a vu trois avant la terreur intermittente de l'empire.

Nous avons, surtout dans Appien qui leur a consacré tout un livre, assez de détails sur les massacres de proscription pour nous faire une idée de l'aspect de Rome pendant ces jours terribles.

On a fermé les portes de la ville ; toutes les issues sont gardées ; aux environs, les endroits marécageux et garnis de roseaux, comme il y en a beaucoup du côté de la mer, sont surveillés avec un soin particulier. On ne voit par les rues que gens portant des têtes coupées, dont ils vont recevoir le prix à la tribune du Forum, où les têtes sont exposées et où se fait le paiement ; quelquefois aussi on les porte à Antoine, dont leur présence égaye les repas.

Dans l'intérieur des maisons, les proscrits se tiennent cachés, ceux-ci dans des puits, ceux-là dans des égouts, d'autres dans des greniers¹ ; d'autres demeurent en silence assis sous les toits. Tous les appartements sont remplis par la meute des chercheurs, auxquels viennent se joindre des aides de bonne volonté. Une foule se précipite dans les maisons des tués pour les piller. Quelques-uns sont égorgés en se défendant, les autres se laissent immoler sans se défendre. Ici, c'est un proscrit qui se jette d'un toit ; là, c'en est un qui se précipite dans le Tibre. En voici qui sont atteints dans leur fuite et sous leur déguisement. Partout gisent des cadavres sans tête ; quand la tête

¹ Ἐς χαπνώδεις ὑπωροχίας (App., *B. civ.*, iv, 15), des greniers enfumés, où l'on conservait le vin et où on l'exposait à la fumée.

s'y trouve, c'est que le mort a été frappé par erreur, ou qu'on a affecté, à dessein, de le prendre pour un proscrit. Quelquefois un ami est couché sur le corps d'un ami, auquel il n'a pas voulu survivre ; mais le plus souvent on ne voit près des victimes que les chiens qui dévorent leurs restes.

Outre ces traits généraux de l'aspect que présentait Rome durant la proscription, nous pouvons le montrer en détail, en retraçant quelques-unes des scènes qu'Appien rapporte et qui se sont passées dans cette ville où nous sommes, pendant les sanglantes saturnales du triumvirat. Rien ne nous empêche de nous donner cet affreux spectacle, et il est bon de se le donner, pour se pénétrer de l'horreur des proscriptions et de l'horreur d'Octave.

Salvius, tribun du peuple, en apprenant l'approche des triumvirs, a rassemblé pour la dernière fois sa famille dans un souper d'adieu. Entre un centurion. Chacun se lève effrayé : « Que tout le monde se recouche, » dit le centurion. Il va au père de famille, saisit sa tête par les cheveux, la tire sur la table autant qu'il le faut pour qu'il puisse commodément la couper, la coupe et l'emporte en ordonnant à tous les convives de se taire et de rester immobiles là où ils étaient. Sans oser parler ni bouger, les malheureux parents demeurèrent toute la nuit à table, auprès du trône décapité.

Ceux d'un père et de son fils, tués dans les bras l'un

de l'autre, demeurent embrassés, spectacle aussi horrible et plus touchant.

Un frère qui a perdu son frère se jette d'un pont dans le Tibre. Recueilli par des pêcheurs, il se débat entre leurs mains pour se noyer. La pitié empêche ces bonnes gens d'y consentir. Des soldats qui gardaient le pont voient le conflit ; ils descendent, et y mettent fin en tuant le proscrit acharné à mourir.

Une femme avait caché son mari dans une retraite où il est découvert ; elle s'élance après celui qui emporte la tête coupée, s'écriant : « Je l'ai caché. Il y a une peine pour ceux qui cachent les proscrits. »

Une autre femme, qui s'était donnée à un ami d'Antoine, a fait mettre son mari sur la liste fatale. Il l'apprend par elle-même, veut fuir ; mais elle le retient par ses caresses jusqu'à l'arrivée des assassins.

Un proscrit s'est réfugié chez le portier d'une maison vendue, qui avait été vendu avec la maison encore inhabitée ; il envoie cet esclave, qui l'a recueilli, avertir sa femme du lieu de sa cachette, lui demandant de venir le rejoindre. Monté sur le toit de la maison, il la voit venir conduisant les meurtriers, et il se précipite sur le pavé.

Un vieux Samnite, octogénaire, ouvre sa maison, la donne à piller à la populace, puis y rentre, la ferme et y met le feu.

Capito soutient un siège dans la sienne, et, par la

porte entr'ouverte, expédie un grand nombre d'assassins avant de tomber lui-même.

Labiénus, qui, au temps de Sylla, avait fait mourir beaucoup de proscrits, jugeant qu'il doit savoir endurer ce qu'il a fait souffrir, s'assied devant sa demeure, attend et reçoit la mort aussi froidement qu'il l'avait donnée.

D'autres, qui cherchent à se sauver, n'y peuvent parvenir. Icilius, qui seul avait voté contre la condamnation de Brutus et de Cassius¹, ayant rencontré un convoi funéraire, se mêle parmi les porteurs de la bière. Ceux-ci s'aperçoivent qu'ils sont un de trop leur première idée est de regarder dans le lit funèbre pour voir si ce n'est pas un prétendu mort qui s'est échappé; enfin ils reconnaissent Icilius, et, après son action généreuse, il fait une triste fin.

Mais ceci est plus attendrissant que tout le reste. Un pauvre enfant, qui recevait, ce jour-là, la robe prétexte, visitait joyeusement les temples, accompagné de jeunes amis. Tout à coup son nom est inscrit sur la table des proscriptions. Amis et esclaves de fuir. Le pauvre petit, tout désolé en voyant ce beau cortège l'abandonner, va se réfugier chez sa mère; mais cette mère a peur et n'ouvre pas à son enfant. Son fils l'implore longtemps; elle n'ouvre pas. Lui, n'osant se confier à personne, se réfugie sur une montagne; la

¹ App., *B. civ.*, iv, 27.

faim l'en fait descendre. Un voleur d'hommes en fait un esclave. Le délicat petit patricien gagne avec ses entraves un chemin, y voit passer des centurions et se livre à eux.

Telles étaient les scènes horribles et pathétiques qui se passaient à Rome dans presque toutes les maisons. Voilà ce que les triumvirs ont fait de Rome.

Ce n'est pas tout. Lépide prend ce moment pour célébrer un triomphe, et ordonne par un édit que tous aient à célébrer par des festins et des sacrifices ce jour fortuné : celui qui ne se réjouira pas sera proscrit. Et Lépide monte au Capitole, suivi d'un cortège qui a la joie sur le visage et la rage dans le cœur.

Un des motifs, et ce n'est pas le moins honteux, de la proscription instituée par les triumvirs, était le besoin d'argent. Mais les biens de leurs victimes se vendant en général à vil prix, ils en tirèrent très-peu.

Pour y suppléer, ils ordonnèrent aux treize cents dames les plus riches de Rome de venir faire la déclaration de leurs biens et de contribuer aux frais de la guerre. Elles députèrent quelques-unes d'entre elles vers les femmes des familles des triumvirs. La mère d'Antoine et la vertueuse Octavie les accueillirent avec bonté ; mais Fulvie, la détestable épouse d'Antoine, ne voulut pas les recevoir. Alors, toutes réunies, ces treize cents femmes se dirigèrent vers le tribunal où siégeaient les triumvirs dans le Forum ; le peuple et les soldats s'écartèrent devant elles, et l'une d'elles,

nommée Hortensia (était-ce la fille du grand orateur Hortensius?), porta la parole pour toutes. Leur audace déconcerta les triumvirs, qui ordonnèrent aux serviteurs publics de les écarter du tribunal. Mais cette multitude qui assistait, comme indifférente, à tant d'horreurs, fut révoltée cette fois, et ses cris forcèrent Antoine à l'ajournement de sa mesure. Exemple remarquable en de pareilles conjonctures du respect que les Romains portaient aux femmes.

Pendant que j'étais absorbé par les horreurs que Rome mettait sous mes yeux, j'ai oublié la plus illustre mort qu'on ait à reprocher aux proscriptions, leur plus grand crime contre la postérité, la mort de Cicéron.

Quand la proscription commença, Cicéron était à Tusculum, dans cette villa qu'il avait embellie avec tant d'amour, où il avait prolongé sous les ombrages de son académie et de son lycée tant de graves et doux entretiens. Proscrit avec son fils, avec son frère, ancien lieutenant de César, — et qui, pour rentrer en grâce auprès de César, avait desservi Cicéron, mais ce jour-là toutes les divisions étaient oubliées, — et avec le fils de ce frère, — le sien était allé rejoindre Brutus, — il se mit en route pour Astura, ce lieu qui avait vu, à la mort de sa fille, ses touchantes tristesses. De là, il voulait s'embarquer et aller rejoindre Brutus en Macédoine. Lui et son frère Quintus étaient chacun dans leur litière. Au bout de quelque temps, ils firent arrêter

les litières pour gémir ensemble sur leur infortune. Quintus était le plus abattu. Tous deux étaient partis précipitamment sans se pourvoir de rien de ce qui était nécessaire pour leur voyage. Il fut convenu que Quintus retournerait chercher ces choses à Tusculum, et rejoindrait Cicéron. Les deux frères s'embrassèrent en pleurant. Ils ne devaient plus se revoir. Quelques jours après, Quintus, qui était retourné à Rome, fut surpris par des soldats, avec son fils. Le père demanda à mourir pour son enfant, et celui-ci pour son père. Les meurtriers leur dirent qu'ils allaient les mettre d'accord et les tuèrent tous les deux.

Cicéron continua sa route vers Astura, où il put s'embarquer. Il était sauvé. Mais la mer le fatiguait. Peut-être avait-il encore quelque confiance dans les sentiments d'Octave, et conservait-il un reste de cette illusion qui avait été si fatale à la république ; puis il voulait en ce moment, comme il le dit, mourir dans la patrie qu'il avait sauvée¹. Il se fit mettre à terre, et marcha du côté de Rome.

Mais bientôt, changeant de dessein, il retourna vers la plage. Cicéron montra dans ces tristes moments ce mélange d'élans courageux et d'hésitation qui fut le caractère et le malheur de sa vie. Tout à coup, l'idée lui prit d'aller à Rome, de pénétrer dans la maison d'Octave et de se tuer sur son autel domestique,

¹ Tit. Liv., cité par Sénèque, *Suasor.*, 6.

pour qu'une malédiction fût sur lui ; mais il songea aux tourments, aux outrages qui l'attendaient peut-être, et il abandonna ce projet. Il se laissa remettre en mer par ses esclaves, et conduire à sa villa de Formies, près de Gaëte.

En arrivant dans cette villa, épuisé de fatigue, il se coucha. Ses esclaves, qui paraissent lui avoir été fort attachés, voulurent tenter un dernier effort, le mirent, presque de force, dans une litière, et le conduisirent vers la mer, à travers les détours d'une épaisse forêt.

Antoine avait recommandé particulièrement Cicéron aux recherches des sicaires. Un centurion, nommé Herennius, et un tribun militaire, Popilius Lænas, que Cicéron avait autrefois défendu d'une accusation de parricide, l'ayant suivi à la piste, arrivèrent avec quelques soldats à sa maison de Formies. Elle était fermée. Ils enfoncèrent les portes, cherchèrent partout, et ne trouvèrent personne. Un affranchi grec de Quintus, que Cicéron avait élevé lui-même dans l'étude des lettres, le trahit et dit qu'il avait fui du côté de la mer. Popilius se mit à sa poursuite. Ses soldats couraient çà et là et demandaient si l'on avait vu Cicéron. Ceux qu'ils rencontraient, voulant le sauver, répondaient qu'il était déjà embarqué. Mais un cordonnier, ancien client de Clodius, et qui pour ce motif en voulait à l'ennemi de son patron, guida la perquisition de Popilius. Celui-ci arriva en vue de la litière, et craignant la grande quantité d'esclaves, sans doute armés, qui

l'entouraient, s'écria : « Holà ! vous qui êtes par derrière, avancez. » Cette ruse fit croire aux esclaves qu'ils allaient être accablés par le nombre ; ils déposèrent la litière et s'enfuirent.

Selon un autre récit ¹, Cicéron avait fait poser à terre la litière en entendant ses meurtriers approcher. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il retrouva toute sa constance à son dernier moment. Il regarda fixement ses meurtriers. A la vue de ses cheveux en désordre, de son visage pâle et défait, plusieurs furent émus et se voilèrent le visage pour ne pas le voir mourir ; mais Popilius Lænas s'avança vers la litière où Cicéron tendait intrépidement sa gorge au couteau. Popilius tira sa tête hors de la litière, et s'y prenant à trois fois, la scia plutôt qu'il ne la coupa. Il coupa aussi la main qui avait écrit les *Philippiques* : c'était sans doute un ordre d'Antoine.

La tête et la main du grand orateur furent portées à ce misérable, qui les attendait. La nouvelle lui fut expédiée en même temps par terre et par mer. Il était assis sur son tribunal quand Lænas parut dans le Forum, montrant et agitant de loin la tête sanglante. Antoine, transporté de joie, après avoir accablé d'injures cette tête qui ne pouvait plus répondre, la fit attacher, avec la main coupée, à la tribune où Cicéron avait prononcé les deux *Philippiques* adressées au

¹ Selon le récit de Plutarque, que j'ai cherché à combiner avec celui d'Appien.

peuple; on dit même qu'il se la fit apporter dans un festin et se rassasia du plaisir de la contempler. Sa méchante épouse, Fulvie, que Cicéron dans ses discours avait souvent offensée, voulut aussi se venger et venger en même temps ses deux maris, Clodius et Antoine : elle saisit des deux mains la tête de Cicéron, l'insulta par des paroles cruelles, cracha sur sa face inanimée, puis, la mettant sur ses genoux, tira hors de cette bouche fermée par la mort, et qu'elle ouvrit, la langue naguère éloquente de l'orateur, et la perça des longues épingles de sa coiffure en lui adressant d'obscènes outrages.

Telle fut la fin de cet homme, moins éminent par le caractère que par l'esprit, naturellement généreux, aimant la gloire et sensible à la vanité, mobile, irascible, faible souvent, aimable toujours, pour lequel on a été trop légèrement admiratif et trop brutalement sévère. Sénèque a dit de lui qu'il ne sut endurer en homme que la mort, ce qui est un peu en deçà du vrai, et un poète spirituel, M. Legouvé, qu'il eut

Tous les petits effrois et tous les grands courages,

ce qui est un peu au delà.

On hésite entre les ruines de plusieurs villas de Mola di Gaeta, l'ancienne Formies, sans pouvoir décider avec certitude quelle était celle de Cicéron; on y doute aussi de son tombeau¹; mais sa mémoire y est atta-

¹ Une inscription trouvée près de ce qu'on appelle le tombeau de

chée à jamais par les séjours qu'il y a faits¹, les écrits qu'il y a composés, et le souvenir de sa mort tragique.

Dès ce moment jusqu'au triomphe définitif d'Octave, le sort de Rome se décide hors de Rome. La liberté expire à Philippes par la mort de Brutus et de Cassius, sur la mer de Sicile par la défaite de Sextus Pompée. C'est là seulement ce que je regrette de n'avoir pas à raconter. Quant à Octave et Antoine se disputant le pouvoir qu'ils avaient volé dans le sang, j'y ai peu d'intérêt, et je ne peux voir là que deux brigands qui se battent pour savoir à qui appartiendra ce qu'ils ont dérobé. Mais j'ai à dire quelle fut la physionomie de Rome durant les guerres entreprises contre les derniers défenseurs de la liberté, et durant les luttes intestines du triumvirat.

Après avoir inondé Rome de sang, les triumvirs se firent décerner à chacun par le sénat la couronne civique que l'on donnait à ceux qui avaient sauvé les jours d'un citoyen ; puis ils allèrent combattre, en Grèce et en Asie, ceux qui tenaient encore pour la république. Là était Rome. Rome tombe à la bataille de Philippes pour ne plus se relever. Ce qui s'appela de-

Cicéron, où sont les noms de quelques affranchis de la famille Tullia, donne quelque vraisemblance à cette attribution. (Smith, *Dict. of gr. and rom. Geog.*, 1, p. 905.)

¹ Lors de la marche de César sur Rome, c'est de Formies qu'il présidait à la défense du rivage de Campanie. (*Ad Fam.*, xvi, 12.)

puis ainsi fut un autre peuple qui n'avait presque plus rien des anciens Romains.

Antoine, après Philippes, se montra moins barbare qu'Octave. Il fit rendre à Brutus les honneurs funèbres, et envoya ses cendres à sa mère Servilie ; mais Octave réclama la tête pour qu'elle fût exposée au pied de la statue de César ¹, où elle eut la fortune de ne pas arriver.

Suétone rapporte d'Octave des faits et des mots tellement abominables qu'on a peine à les croire. Il aurait dit à un prisonnier, qui lui demandait de permettre au moins qu'il eût une sépulture : « Cela va dépendre des vautours. » Il aurait imposé à un père et à un fils, qui lui demandaient la vie, la condition de combattre l'un contre l'autre, accordant la vie au vainqueur, et les aurait *regardés mourir* tous les deux, le père s'étant tué lui-même après avoir tué son fils.

Suétone, qui dit toutes ces choses, il faut le remarquer, n'est nullement hostile à Auguste, qu'il glorifie, au contraire, en toute occasion, et dont il cherche même à atténuer la cruauté pendant les proscriptions, que, selon lui, il a faites à contre-cœur : absurdité qu'a suffisamment réfutée le bon sens de Middleton. On a dit que les faits atroces rapportés par Suétone étaient des calomnies tirées des Mémoires d'Antoine ; mais,

¹ Suet., *Aug.*, 15. Dion Cassius (xlvii, 49) dit qu'elle n'arriva pas à sa destination, et que le vaisseau qui la portait ayant été accueilli par une tempête, elle fut jetée à la mer.

quand Suétone emprunte quelque chose aux Mémoires d'Antoine, il les cite : or il ne les cite point dans cette occasion.

On conçoit qu'à Rome on ne fût pas très-rassuré par de tels bruits. Octave y retournait lentement, parce qu'il était malade, et l'on supposait qu'il méditait quelque chose de funeste. Quelques-uns espéraient qu'il était mort ; d'autres se regardaient comme perdus, et se préparaient à mourir. Quand le sénat eut reçu des lettres dans lesquelles Octave promettait d'être clément, l'on respira.

Après la bataille de Philippes, Antoine alla en Asie, où ses folies pour Cléopâtre sont connues ; nous n'avons pas à en chercher les traces à Rome. Cependant les antiquités égyptiennes de l'époque ptolémaïque contenues dans la collection du Vatican, en y joignant quelques œuvres de l'art grec venues d'Égypte, peuvent nous faire entrevoir un coin de la décoration du palais de Cléopâtre à Alexandrie, où l'Égypte et la Grèce étaient mêlées.

Mais à Rome nous trouverons Octave, qui y revint souffrant encore de la maladie qui ne l'avait pas empêché de prendre part à la bataille de Philippes. Sa première occupation fut d'achever de vendre les biens des proscrits. Les vétérans lui donnèrent beaucoup de peine. Le despotisme, conquis par la force, doit compter avec la force : les empereurs romains l'éprouvèrent souvent, et Octave l'éprouvait déjà. Les vété-

rans voulaient pour leur part les meilleures villes d'Italie, qu'on leur avait promises. Ces villes demandaient que l'Italie tout entière partageât avec elles ce fardeau, ou qu'on tirât au sort les villes que les soldats devaient dépouiller. Elles réclamaient le prix des terres qui leur avaient été enlevées, et Octave n'avait point d'argent. Des vieillards, des jeunes gens, des enfants et des femmes accouraient par bandes à Rome, formaient des attroupements sur les places, se pressaient en gémissant dans les temples ; tous se plaignaient d'être traités, eux Italiens, comme des vaincus, d'être chassés de leurs champs et de leurs foyers. Le peuple était ému, il pleurait avec eux, et commençait à s'apercevoir que, grâce à ces colons militaires, toujours au service de leurs maîtres, la liberté était submergée à jamais ¹. Dans la colère que leur inspirait le trop juste sentiment de leur situation, les citoyens en venaient aux mains avec les soldats. Les soldats avaient pour eux leurs armes et l'usage de la guerre ; le peuple, l'avantage du nombre, et combattait du haut des toits.

Octave, mal vu des deux partis, cherchait à faire entendre raison aux villes au nom de la nécessité, sentant bien que même ce qui avait été donné ne suffisait pas ; et, en effet, les soldats ne s'en contentaient point : ils saisissaient aussi ce qu'on ne leur avait point

¹ App., iv, 15, 14.

accordé, tout ce qui leur semblait le meilleur à prendre. Entre le mécontentement des spoliés et celui des spoliateurs, Octave n'hésita pas ; il emprunta aux temples, fit de nouvelles largesses aux soldats, et par là, gagna leur faveur. « Quant à ceux qu'on dépouillait, dit Appien, ils jetaient les hauts cris et lui en voulaient grandement ; mais il supportait toute cette colère pour être agréable à l'armée. »

Le parti d'Antoine, à la tête duquel étaient sa femme Fulvie, son frère Lucius et son homme d'affaires Manius, ne se souciait pas qu'Octave eût aux yeux des soldats tout le mérite des concessions qui leur étaient si largement faites, et par là, enlevât leur faveur à Antoine, beaucoup plus populaire dans l'armée que ce général maladif qui avait paru à Philippes en litière. Fulvie, Lucius et Manius auraient voulu que, pour distribuer les terres, on eût attendu l'arrivée d'Antoine, mais les soldats étaient pressés. Fulvie demandait du moins que ceux qui devaient établir les colonies fussent choisis par les amis d'Antoine. Elle vint dans le Forum, conduisant ses enfants, et suppliant les soldats de ne pas permettre qu'Antoine fût méprisé et perdît le mérite de ce qu'il avait fait pour eux. Octave céda, et ceux qui en son nom conduisirent les soldats dans les colonies, pour l'emporter sur lui auprès d'eux, favorisèrent encore plus leurs usurpations.

Octave était obligé de tout endurer de leur part :

autrement, ils auraient refusé de marcher. De plus, le terme des cinq années pour lesquelles la puissance triumvirale lui avait été accordée approchait, et, pour en obtenir la continuation, il avait besoin de l'armée. Celle-ci sentait sa force, et son insolence s'en accroissait chaque jour. Au théâtre, un soldat ne trouvant pas de place, alla s'asseoir parmi les sièges des chevaliers. Octave le fit sortir, et, comme on ne le trouvait pas après la représentation, les autres soldats entourèrent le triumvir, et exigèrent qu'on leur montrât leur camarade. On paye souvent par de grandes humiliations le plaisir d'humilier les hommes.

Dans ce Champ de Mars où le vrai César avait si fièrement apaisé une émeute militaire par son tranquille dédain, le nouveau César employa, pour arriver au même but, un moyen bien différent. C'était le jour où devait se faire la répartition des terres. Les soldats s'y rendirent de grand matin, et comme Octave tardait à s'y rendre, ils s'en irritèrent et firent du bruit. Un centurion les reprit de cette insolence, et excusa le retard du triumvir par sa mauvaise santé : on l'appela vil flatteur et on lui jeta des pierres. Il se sauva ; on le poursuivit. Pour échapper à ceux qui le poursuivaient, il arriva au bord du Tibre et s'y précipita ; mais il fut repêché, puis égorgé, et l'on plaça son cadavre sur le chemin d'Octave. Octave se contenta de se détourner de l'endroit que barrait le cadavre, adressa un léger reproche à ces indisciplinés, fit entre eux le partage

des terres, leur dit de demander les dons qu'ils avaient mérités, et en accorda à quelques-uns qui ne les avaient point mérités, au point de les surprendre eux-mêmes. Les soldats, ainsi graciés et comblés, le saluèrent de leurs acclamations. Véritablement il n'y avait pas un grand mérite à les obtenir ainsi.

Les soldats recevaient des terres, mais les citoyens mouraient de faim. Sextus Pompée, maître de la mer, interceptait les arrivages de blé. En Italie, les guerres civiles avaient tué l'agriculture, et ce qu'elle pouvait produire encore était la proie des soldats. On leur attribuait les vols et les violences qui se commettaient dans Rome impunément. Le peuple ferma les boutiques et chassa les magistrats de leurs sièges, disant que le commerce et la magistrature ne servaient de rien dans une ville en proie au brigandage et à la faim.

Fulvie, qui était le vrai consul, et Lucius, frère d'Antoine, intriguaient contre Octave. Lucius accueillait les plaintes des propriétaires spoliés qui accouraient à Rome pour demander justice : les partisans d'Antoine l'accusèrent de fomentier la guerre civile. Fulvie se joignit d'abord à eux ; mais quand on lui eut représenté que des troubles forceraient Antoine à quitter Cléopâtre pour venir à Rome, elle poussa Lucius à continuer cette agitation. Accusant Octave de trahir Antoine, Lucius se retira à Préneste ; Fulvie alla le rejoindre avec ses enfants, pour lesquels elle disait craindre Lépide, resté à la garde de Rome. Elle y

avait son parti et presque son sénat. Plusieurs fois elle ceignit l'épée et harangua les soldats. Las d'un tel état de choses, les officiers des deux armées déclarèrent qu'ils entendaient que leurs chefs fussent d'accord, et qu'ils les forceraient à se réconcilier; et le sénat se rendit de Rome à Préneste pour supplier Lucius de terminer ce différend et d'avoir pitié de la république.

Lucius montra quelque respect pour le sénat; mais Manius, simple homme d'affaires d'Antoine, s'exprima avec assez de hauteur, accusa César de manquer à la parole donnée à son collègue, de livrer l'Italie aux soldats pour pouvoir en disposer à son gré, de leur distribuer les richesses des temples : s'il voulait la paix, il devait rendre compte de ses actes, et ne plus rien faire que d'accord avec Antoine. Le sénat et Octave baissèrent la tête devant l'arrogance de Manius.

La petite ville de Gabies, à quelques lieues de Rome, fut témoin d'un spectacle dont la vue disait bien éloquemment l'omnipotence militaire dont les triumvirs n'étaient que les instruments et les esclaves. On y prépara un tribunal pour les officiers qui devaient servir d'arbitres entre Octave et le frère d'Antoine. Des deux côtés furent placées deux estrades, où ils devaient plaider leur cause devant leurs subordonnés. Mais, avant ce débat, comme ils se soupçonnaient l'un l'autre, ils se firent tous deux observer réciproquement. Ceux qui étaient envoyés à cette fin en vin-

rent aux mains, et le jugement ne put avoir lieu.

Octave fit un emprunt forcé, promettant de restituer un jour sur les trésors de divers temples, sur celui du Capitole, sur ceux d'Antium, de Lanuvium, de Nemi et de Tibur, et se prépara à résister à Lucius et à Fulvie.

La puissance d'Octave fut sérieusement menacée. Les Italiens étaient pour Lucius, qui avait fait un effort pour les défendre contre la rapacité des soldats. Bocchus ravageait les côtes de la Méditerranée. Si Sextus Pompée, dont les forces s'accroissaient chaque jour, avait eu moins de l'indécision paternelle, si, au lieu de rester sur la défensive, il eût attaqué, les anciens l'ont cru, peut-être il eût triomphé.

Octave convoque les sénateurs et les chevaliers, leur montre la guerre civile prête à fondre sur l'Italie, et leur demande de ramener Lucius. Le sénat envoie de nouveau des députés près du chef insurgé, à Préneste ; ils sont aussi mal reçus que la première fois, et n'osent reparaitre devant Octave. Celui-ci laisse Rome aux mains de Lépide, et va combattre son ennemi, autour duquel vient se ranger une partie de la noblesse romaine, décidée à renverser la tyrannie des triumvirs.

Dans les tentatives par lesquelles on se disputait les soldats, de qui tout dépendait, on cherchait à se gagner de vitesse : Octave, allant se saisir de deux légions mutinées dans la ville d'Alba, est prévenu par

Lucius qui, à force d'argent, assure leur fidélité.

Tandis qu'Octave assiége dans Setia un corps de troupes soulevé contre lui, Lucius entre à Rome la nuit, avec les légions d'Alba et des gladiateurs. Lépide s'enfuit. Octave s'était adressé au sénat et aux chevaliers : Lucius harangue le peuple dans le Forum. Il annonce qu'Octave et Lépide seront bientôt punis de leurs violences, qu'Antoine déposera son pouvoir extraordinaire pour l'autorité légitime de consul. La joie est générale ; on croit déjà le triumvirat aboli, et Lucius part pour aller combattre Octave, au milieu des acclamations universelles.

Pendant qu'il était assiégé dans Pérouse, il y eut à Rome un soulèvement populaire. On s'écria que le blé était mis à part pour l'usage des soldats. La multitude, maudissant la guerre civile, se répandit dans les maisons, cherchant du blé, et pillà tout ce qu'elle trouva.

C'est après la prise de Pérouse, dont les habitants furent presque tous massacrés et les maisons brûlées, qu'Octave répondit à un prisonnier qui lui demandait la vie : « Il faut mourir. » On dit aussi qu'il avait immolé des hommes sur l'autel de César.

Antoine désavoua la levée de boucliers de Lucius, qui n'avait pas réussi, et Octave, que ce désaveu ne rassurait point, parut vouloir se rapprocher de Sextus Pompée, avec lequel Antoine se mit à négocier.

Appien place après le retour d'Octave à Rome un

entretien entre lui et Lucius, dans lequel celui-ci aurait parlé en Brutus et dit à César : « J'ai voulu abolir votre tyrannie à tous. Si mon frère vient détruire la monarchie, malgré tout ce que je te dois, je me joindrai à lui contre toi ; mais s'il veut fonder une tyrannie à plusieurs, je serai contre lui. » Rome et Octave purent-ils entendre alors de si fières paroles ? et si elles furent prononcées, étaient-elles, de la part de Lucius, sérieuses et sincères ?

La rupture entre Octave et Antoine éclata, mais fut bientôt suivie d'un raccommodement cimenté par un mariage : Octavie, sœur d'Octave, épousa Antoine ; Fulvie venait de mourir. Antoine alla combattre contre les Parthes, chez lesquels nous ne le suivrons pas ; mais, avant son départ pour l'Orient, il vint à Rome avec Octave pour célébrer ces noces qui les rapprochaient.

Parmi les altercations et les arrangements des triumvirs, à Rome on mourait de faim. Pompée bloquait l'Italie avec ses flottes et ne laissait passer ni les blés de Sicile, ni ceux d'Afrique, ni ceux de Sardaigne. Le peuple, qui voulait manger, se répandait en injures contre les triumvirs, et demandait qu'ils fissent la paix avec Pompée. Octave ne voulait point y consentir ; Antoine lui demanda de hâter du moins la guerre. Mais, pour la guerre, il fallait de l'argent : un nouvel impôt fut affiché sur des tables que le peuple arracha. Des attroupements se formèrent au

milieu de clameurs furieuses; ceux qui ne s'y joignaient point étaient lapidés, leurs maisons menacées du pillage et de l'incendie; enfin le soulèvement devint général. Il n'y avait plus dans le Forum d'émeute politique : c'était l'émeute de la faim. Octave, peu entouré, s'avança au milieu du Forum pour calmer ce trouble. Une grêle de pierres l'accueillit. Il tint ferme, et Antoine vint à son secours; il arrivait en hâte des Carines par la Velia et la Voie Sacrée¹. D'abord on ne lui jeta point de pierres, parce qu'on savait qu'il était pour la paix avec Pompée; mais on lui cria de s'arrêter, et comme il continuait à marcher, les pierres l'atteignirent aussi. Il fit venir une troupe de soldats, campée hors des murs; mais ils ne purent lui frayer un passage. Alors, pénétrant par des ruelles dans la Voie Sacrée et dans le Forum, ils renversèrent tout ce qui se présentait. La masse populaire étant ainsi pressée de toute part, nul ne pouvait fuir ni éviter les coups des soldats, qui blessaient et tuaient au hasard, et, du haut des toits, des cris et des gémissements répondaient à ceux de cette foule qu'on égorgeait. Antoine arracha Octave au péril qu'il courait et le ramena chez lui. Suivant Dion Cassius, il avait supplié le peuple².

Le Forum étant balayé, on jeta les cadavres dans le

¹ « Descendant la Voie Sacrée, » dit Appien (v, 68). Ceci explique comment Cicéron, après la mort des conjurés, fut reconduit aux Carines, où il demeurait alors, par la Voie Sacrée.

² XLVII, 71.

Tibre ; ils furent dépouillés par les soldats, et par des malfaiteurs qui se joignirent à eux.

La haine continuait à sévir, mais le peuple intimidé se contenta de gémir. Il montra de nouveau sa fureur quand un envoyé de Pompée vint à Rome pour traiter de la paix. Cette fois, Octave fut forcé d'écouter ses propositions, et la populace menaça de brûler Mucia, mère de Pompée, si elle ne voulait pas se joindre à la députation qui allait vers son fils. La paix se fit à Pouzzoles. Octave et Antoine, de retour à Rome, où ils avaient voulu rentrer la nuit, furent l'objet du plus vif enthousiasme. Beaucoup de proscrits rentrèrent, et leur présence fut saluée par d'universelles acclamations.

Mais la paix fut bientôt troublée entre Octave et Antoine, et Octave entreprit une guerre sérieuse contre Pompée, formidable allié d'Antoine.

Depuis le commencement des guerres civiles, Sextus Pompée n'était pas revenu à Rome ; mais sa flotte était l'asile de tout ce qui, après Brutus, portait un cœur romain. Cette destinée de l'absence semble s'être étendue aux images de Sextus, dont pas une ne se trouve aujourd'hui à Rome ; une statue qu'on lui attribue est à Paris.

Absent de Rome, il y joua cependant un grand rôle dans les imaginations, il y tint une grande place dans les craintes et dans les espérances. Quand Antoine eut été vaincu près de Modène par Octave, Cicéron, qui commençait à se délier — un peu tard, il est vrai, —

de ce défenseur suspect de la république, jeta les yeux pour le remplacer sur le fils de Pompée, mieux indiqué pour jouer un tel rôle que le neveu de César. Sur sa proposition, le sénat décréta qu'une statue en bronze doré serait érigée à Sextus. Plus tard, son nom fut la terreur de la population romaine, parce que, maître de la Sicile, sa flotte empêchait le blé d'arriver à Ostie. Antoine et Octave, comme je l'ai dit, traitèrent avec lui; puis Octave seul lui ayant déclaré la guerre, après avoir subi une défaite sur mer près de Messine, finit par détruire sa flotte, grâce à Agrippa. Agrippa, en effet, le battit deux fois sans qu'Octave intervint dans cette double victoire navale : Octave cependant se faisait appeler le fils de Neptune et portait un manteau bleu, comme celui de ce dieu.

Ce fut alors Agrippa qui aurait pu prendre ce titre fastueux. Il n'eut garde de le faire, lui qui eut toujours soin d'effacer l'éclat de ses triomphes pour ne pas offusquer l'orgueil du maître; mais il éleva plus tard un portique à Neptune.

Ce portique, monument convenable à un grand homme de mer comme Agrippa, s'appela : *Portique des Argonautes*, à cause d'un tableau célèbre de Cydias, qui le décorait. Cette peinture, qui se rapportait à une expédition maritime, convenait aussi à un portique bâti par Agrippa.

A ce portique on a cru qu'il avait joint un temple¹,

¹ Parce qu'on trouve *ædes Neptuni* dans Rufus (*De Regionibus*

et on a cru retrouver un reste considérable de ce prétendu temple de Neptune dans l'édifice, orné de onze colonnes, qui est aujourd'hui déshonoré par la présence de la Douane. Mais il me paraît qu'on a gratuitement supposé l'existence de ce temple. Dans tous les cas, l'architecture du temple aux onze colonnes est évidemment postérieure au règne d'Auguste, et ne saurait avoir appartenu à un édifice élevé par Agrippa¹.

A partir du mariage d'Octavie, les rapports d'Antoine et d'Octave sont une suite de brouilles et de raccommodements, dont le théâtre est toujours loin de Rome, et qui sont sans intérêt pour son histoire. Comme dit Appien², les soupçons que leur ambition inquiète leur inspirait faisaient place à la confiance toutes les fois qu'ils avaient besoin l'un de l'autre.

Pendant la guerre avec Pompée, il y eut encore, à

urbis Romæ), *basilica Neptuni* dans la *Notitia* et dans Spartien (*Adr.*, 19), et Ποσειδώνειον dans Dion Cassius (xlvi); mais *aedes* est un terme vague qui peut convenir à plusieurs sortes d'édifices, et il en est de même de *Poseïdoueion*. Quant à *basilica Neptuni*, j'ai dit la confusion qui s'est parfois faite entre les deux mots *portique* et *basilique*, et la cause de cette confusion. (*Hist. rom. à Rome*, iv, 59.)

¹ Le principal argument de ceux qui, comme Canina et Nibby, voient le temple de Neptune dans le bâtiment de la Douane, c'est que le monument dont ils ont fait un temple est indiqué près des Septa (*Spart.*, *Adr.*, 19; *D. Cass.*, lxxvi, 24). Mais les Septa, dont je crois avoir déterminé le véritable emplacement, se terminaient, de ce côté, à la place de la Minerve, par conséquent à quelque distance du bâtiment de la Douane. Dans tous les cas, ce bâtiment, qui est un temple, ne peut avoir rien à faire avec l'édifice d'Agrippa, si cet édifice était un portique.

² App., *B. civ.*, v, 94.

Rome, des troubles provoqués par le nom du fils et la mémoire du père. Octave chargea le délié Mécène d'aller les apaiser.

Lépide voulut profiter de cette guerre pour se rendre indépendant ; mais son entreprise échoua : abandonné de tous, il tomba aux pieds d'Octave, qui lui fit grâce et le laissa vivre encore vingt ans, dans la petite île de Circeï.

Après la victoire d'Agrippa, Octave revint à Rome, où il fit une entrée magnifique. Le sénat et les citoyens, portant des couronnes sur leurs têtes, allèrent au-devant de lui, l'accompagnèrent d'abord vers différents temples, puis à la demeure des Octavii sur le Palatin. Le lendemain, Octave prononça deux discours qu'il eut soin de faire publier à un grand nombre de copies, l'un au sénat, l'autre dans le Forum. A la tribune, il rendit compte de son administration de la république, invoqua, pour justifier les proscriptions, la nécessité des crimes politiques, excuse éternellement reproduite et éternellement mauvaise, et proclama la paix universelle, dédommagement misérable de la liberté, et souvent précaire, comme l'événement ne tarda pas à le prouver.

Il me semble que j'entends Octave, parlant avec convenance et avec dignité, et la foule oublieuse qui applaudit. Mais, pendant qu'il parle et qu'on applaudit, je vois le sang inonder le Forum autour de lui, et les têtes coupées qu'il avait amoncelées dans cette même

tribune venir y reprendre leur place avec celle de Ciceron, et lui répondre de leur regard fixe et de leur bouche muette.

Et puis, comme il faut toujours nourrir l'enthousiasme populaire de quelque aliment solide, Octave fit la remise aux contribuables des impôts qui n'avaient pas encore été payés, et aux receveurs des sommes qu'ils devaient au Trésor.

Le sénat, toujours le même qu'au temps du premier César, offrit en bloc au second toutes les dignités publiques, ou, s'il préférerait choisir, celles qui lui agréeraient le plus. Octave se contenta de l'ovation sur la montagne d'Albe et d'une statue dorée, revêtue de l'habit triomphal qu'il portait à son entrée dans Rome; elle devait être dressée sur une colonne rostrale. Il avait toujours été battu sur mer; il est vrai qu'Agrippa avait été victorieux.

Après avoir frappé par la terreur, il voulut séduire par le charme, et inaugura ce système de modération qui consolida un despotisme imposé par la force. Il refusa de prendre le titre de grand pontife tant que vivrait Lépide, et promit de rétablir la république aussitôt après le retour d'Antoine. En attendant, il donna des jeux dans le cirque, ce qui était plus agréable à un grand nombre de citoyens romains que la promesse de la liberté. Il fit accorder les plus grandes distinctions à son collègue absent, dont il croyait n'avoir plus rien à craindre : en son honneur, il fit placer

un char de triomphe et une chaise curule devant la tribune et élever des statues dans le temple de la Concorde. D'autre part, des statues furent élevées à sa sœur, Octavie, et à sa nouvelle épouse, Livie.

Il commença à s'occuper de la police et de l'embellissement de Rome. Depuis que Rome était devenue sa chose, il s'y attachait. Il distribua dans les différents quartiers de la ville les vigiles destinés à prévenir les incendies, et qui étaient de véritables pompiers, car ils avaient des pompes.

Agrippa entra, comme toujours, dans la pensée de son maître, et son édilité fut célèbre par de nombreux travaux d'utilité publique. Il fit repaver les rues, nettoyer les égouts¹, répara les aqueducs et en construisit un nouveau, qu'il eut soin de nommer l'eau *Julia*, et plus tard un autre, qui porta le nom d'eau *Virgo*.

Quand le sénat voulait maintenir la liberté, il défendait qu'on mit des gradins dans les théâtres, de peur que le peuple, s'il pouvait s'y asseoir, n'y passât trop de temps et ne prît goût à la paresse et à l'oisiveté. Aujourd'hui, c'était ce que voulait le despotisme : il fallait amuser le peuple par tous les moyens et l'amollir le plus possible. Les bains publics furent multipliés et leur nombre porté à cent cinquante-six par Agrippa, qui, nous le verrons, institua le premier des thermes : ces thermes n'étaient pas seulement des

¹ D. Cass , XLIX, 45.

bains, mais des lieux de réunion où l'on trouvait tous les amusements du corps et de l'esprit. Les thermes, qui commencent à Agrippa, sont par excellence le monument de l'empire.

Agrippa décora de dauphins la *spina* du cirque, et renouvela les œufs qui servaient à désigner le nombre des courses. Il donna des jeux qui durèrent deux mois. Pendant tout ce temps, le peuple fut rasé gratis, et on lui fournit l'huile et le sel; dans le théâtre, furent jetées à la foule des tessères, véritables billets de loterie où étaient indiqués une somme d'argent, un vêtement ou quelque chose de semblable; on fit des distributions d'objets usuels que l'on se disputait¹, comme j'ai vu encore dans mon enfance, sous le premier empire français, la foule se disputer des jambons aux Champs-Élysées : spectacle peu digne d'un peuple qui se respecte, mais agréable à un peuple qui aime sa dégradation.

Cependant Agrippa montra quelquefois une sévérité plus en harmonie avec la tradition romaine, en défendant, par exemple, conformément à la loi des Douze Tables, qu'on enfermât dans les tombeaux de trop grandes richesses. Nous en avons la preuve à Rome, dans une inscription répétée sur deux piédestaux trouvés près du tombeau romain qu'on appelle la pyramide de Cestius. Il est dit dans cette inscription que

¹ D. Cass., XLIX, 42.

les héritiers de Cestius ont en partie couvert les frais du monument par la vente des tapisseries que l'édile n'a pas permis de déposer dans le tombeau de Cestius¹ : cet édile, comme on le voit aussi par l'inscription, était Agrippa. Ce Cestius était un des sept membres du collège des épulons chargés de présider aux banquets sacrés, office sacerdotal et important. Ce devait être un riche personnage², à en juger par les objets précieux qu'il avait voulu enfouir dans sa sépulture, par les peintures élégantes dont l'intérieur de la pyramide, entièrement revêtue au dehors en marbre, était décorée, et par la hauteur de cent pieds qu'a cette pyramide, le cinquième environ de la grande pyramide d'Égypte, le plus colossal des monuments humains.

Alors fut dédiée la basilique *Æmilia* par le fils d'*Æmilius Paullus*, qui l'avait construite.

Vers ce temps aussi, Octave construisit le portique auquel il donna le nom de sa sœur Octavie, et qui remplaça le portique de Metellus. Le temps en a épargné une partie. Ce qui en subsiste porte l'empreinte de restaurations faites au temps de Septime Sévère : ce sont quatre colonnes de la partie antérieure. On

¹ Les deux piédestaux se voient encore au musée Capitolin, avec un pied colossal de bronze qui a peut-être appartenu à une statue de Cestius.

² Cicéron (*Pr. Fl.*, 15, et *ad Att.*, v, 15.) parle d'un Cestius, chevalier, c'est-à-dire publicain et négociant en Asie. On peut croire qu'à cette époque Cestius, dans de telles conditions, put s'enrichir assez pour se faire élever ce fastueux monument.

découvre encore quelques colonnes de l'enceinte empâtées dans les maisons voisines. L'église Santa Maria in Campitelli indique probablement le site d'un des deux temples qu'embrassait le portique quadrilatéral d'Octavie¹.

C'est une des ruines les plus remarquables de Rome, et une de celles qui offrent ces contrastes piquants entre le passé et le présent, amusement perpétuel de l'imagination dans la ville des contrastes. Le portique d'Octavie est, aujourd'hui, le marché aux poissons. Les colonnes et le fronton s'élèvent au milieu de l'endroit le plus sale de Rome; leur effet n'en est pas moins pittoresque, il l'est peut-être davantage. Le lieu est fait pour une aquarelle, et quand un beau soleil éclaire les débris antiques, les vieux murs sombres de la rue étroite où le poisson se vend sur des tables de marbre blanc, et à travers laquelle des nattes sont tendues, on a, à côté du monument romain, le spectacle d'un marché du moyen âge, et un peu le souvenir d'un bazar d'Orient.

Là, dit-on, a été trouvée la Vénus de Médicis. Là, furent certainement une Vénus et une Minerve de Phidias, un Amour de Praxitèle ou d'après Praxitèle, des peintures d'Antiphile². Octave y avait placé une bibliothèque, une curie pour assembler le sénat, et une

¹ Un fragment du plan antique montre la disposition du portique et des deux temples.

² *Histoire romaine à Rome*, III, 612.

schola, lieu de réunion, et non pas école, quelque chose comme la *lesché* des Grecs.

On est bien aise que ce monument, élevé par un frère à la vertueuse Octavie, n'ait pas entièrement disparu. Octavie est, à Rome, la seule figure intéressante de l'époque du triumvirat : placée entre deux ambitieux qui se disputaient l'honneur de régner sur leur patrie asservie, elle fut sans cesse occupée de rapprocher un frère et un époux que leur rivalité divisait toujours. Elle semblait destinée à ce rôle, car César, après la mort de sa fille Julia, avait voulu la faire épouser à Pompée.

Elle aida la première réconciliation d'Octave et d'Antoine, près de Tarente¹ ; elle obtint d'Antoine dix vaisseaux pour son frère, et de celui-ci pour Antoine mille fantassins d'élite. Antoine parut d'abord aimer Octavie, qui lui était utile ; mais elle était trop honnête pour lui : la passion le ramena en Orient près de Cléopâtre. Il laissa sa femme en route, sous le prétexte de ne pas l'exposer aux dangers de sa campagne contre les Parthes. Le cœur d'Octavie fut blessé ; mais elle n'en continua pas moins à se conduire en épouse dévouée. Comme Antoine se rendait en Arménie, il apprit qu'Octavie allait venir vers lui, qu'elle lui amenait des troupes et lui apportait de l'argent ; il lui écrivit à Athènes d'y rester. Sa seule réponse fut celle-ci : « Où faut-il envoyer les troupes et l'ar-

App., *B. civ.*, v, 95-9.

gent? » Il accepta les dons, et s'enfuit en Égypte auprès de Cléopâtre. Il tournait le dos à son bon génie, pour aller chercher son mauvais démon.

Octave, piqué au vif, se servit de ce tort d'Antoine pour justifier son hostilité contre lui. Il voulait, pour prendre acte des mauvais procédés de son beau-frère, qu'Octavie quittât la maison des Carines ; mais elle y resta, et éleva avec ses propres enfants les enfants qu'Antoine avait eus de sa première femme, Fulvie.

Quand Octave construisit le portique d'Octavie, il voulut attirer l'attention sur l'insulte faite à sa sœur par son époux, qui lui préférerait une reine barbare, et par là exciter encore l'indignation publique contre Antoine. Le portique d'Octavie n'est donc pas tant un monument de l'amour fraternel que de la politique.

Octavie, répudiée par Antoine, dut quitter sa maison ; mais elle garda près d'elle le fils de Fulvie, et après la mort d'Antoine, elle fut une mère tendre pour les enfants de Cléopâtre et de son mari.

Pendant qu'Octave s'établissait en maître à Rome, Antoine se déconsidérait en Orient. Il avait fait dans les montagnes de l'Arménie, et par des froids rigoureux, une retraite de vingt-sept jours, qui fut sa retraite de Moscou, et avait envoyé à Rome un bulletin annonçant, selon son usage, des victoires, quand il avait subi des défaites¹. bulletin qu'Octave se garda

¹ D. Cass., XLIX, 52.

de démentir tout haut, mais dont secrètement il faisait connaître la fausseté. Antoine avait blessé l'orgueil romain en célébrant un triomphe dans Alexandrie, et en donnant des royaumes et des provinces à ses enfants nés de Cléopâtre.

Tandis qu'Antoine s'éteignait dans ces orgies honteuses et insensées d'Alexandrie, où Cléopâtre, suivant Pline, faisait dissoudre dans le vinaigre et avalait une perle de grand prix, dont le pendant fut suspendu à l'oreille d'une statue de Vénus, Octave, après avoir administré Rome avec sagesse, la quittait pour aller combattre en personne les intrépides montagnards de la Pannonie. Le contraste était frappant, et sans doute intentionnel.

Octave revint à Rome, où il dédaigna de triompher ; mais il érigea des statues à Livie, sa femme, et à Octavie, sa sœur, et décréta que leurs personnes seraient saintes et sacrées, comme celles des tribuns.

Cependant Antoine, avec tous ces désavantages, préparait la guerre contre Octave, et Octave se préparait à lui résister. Antoine accusait son puissant rival par des lettres adressées à des particuliers et au sénat ; Octave accusait Antoine de vive voix. Les deux consuls qui venaient d'entrer en charge étaient du parti d'Antoine. L'un et l'autre se prononcèrent ouvertement pour lui, et ils allaient porter un décret contre Octave, quand un tribun le couvrit de son intercession. Octave n'était pas présent à cette séance

du sénat : pour ne pas intervenir dans le débat et paraître vouloir commencer la guerre, il était sorti de Rome. Il y rentra, convoqua le sénat, y parut entouré de soldats et d'amis sûrs, qui portaient des poignards sous leurs toges ; il alla s'asseoir entre les deux consuls, se défendit avec calme, les accusa et accusa Antoine. Ils ne trouvèrent rien à répondre. Octave alors demanda qu'un jour fût fixé, et annonça qu'il apporterait des preuves écrites des torts d'Antoine. Les consuls n'attendirent point le débat, et, quittant Rome, allèrent rejoindre leur patron en Égypte.

C'est qu'Octave avait une pièce foudroyante à produire : le testament d'Antoine. Deux faux amis, auxquels il avait confié ce testament, le livrèrent à César. Cette trahison souleva d'abord le sénat, et lui sembla un sacrilège dont Rome pourrait porter la peine. Mais tout autre sentiment fit place à l'indignation, quand on connut les dispositions d'Antoine. Il y reconnaissait son mariage avec Cléopâtre, et le fils qu'elle avait eu de César pour héritier de César ; il y confirmait les donations de provinces aux enfants de l'Égyptienne, lui qui avait pour épouse légitime une Romaine et une sœur d'Octave ; il y prescrivait que son corps embaumé reposât dans le tombeau royal de Ptolémée. Après un pareil testament, Antoine n'était plus Romain.

César ayant donné lecture de ce document, l'indignation du sénat fut portée au comble. Dès ce moment, on crut vrais tous les bruits répandus depuis

quelque temps sur Antoine, et auxquels Octave n'était peut-être pas étranger : Antoine allait faire Cléopâtre reine des Romains, transporter le siège de l'empire à Alexandrie, chasser Mars et Quirinus du Capitole, et les remplacer par les monstrueuses divinités de l'Égypte.

Nul des partisans d'Antoine n'osa le défendre. Il ne fut cependant pas encore déclaré ennemi public ; mais la guerre contre Cléopâtre fut résolue. Octave évitait toute apparence d'inimitié personnelle contre Antoine. Il savait bien que Cléopâtre ne serait pas abandonnée, et qu'Antoine serait encore plus odieux en prenant les armes pour elle ¹.

Les sénateurs revêtirent le costume militaire, le *sagum*, et se rendirent au temple de Bellone, où César, remplissant, selon leur désir, le rôle de fécial, lança le trait qui dénonçait la guerre à la reine d'Égypte.

On se prépara aussitôt des deux parts à cette guerre qui allait mettre aux prises, d'un côté, l'Italie, la Gaule, l'Illyrie, l'Afrique, de l'autre l'Asie, la Grèce et l'Égypte, guerre civile qui embrassait toute la portion connue du genre humain, et dont l'issue devait donner le monde à l'un des deux prétendants. Tandis que la terre entière s'armait, les gamins de Rome, partagés en césariens et antoniens, se combattaient dans les rues : on remarqua que les antoniens furent vain-

¹ D. Cass., I, 6.

cus ; on remarqua aussi que la statue d'Antoine, placée dans le temple de Jupiter sur le mont Albain, répandit du sang, et on vit là un présage de la mort d'Antoine.

Six mois après, Octave gravissait deux fois la pente du Capitole, après avoir passé sous un arc de triomphe élevé en son honneur, et on le déclarait tribun à vie. Les deux triomphes consacraient sa domination sur le monde ; le tribunat perpétuel était le sacre de son inviolabilité : cette attribution de la prérogative populaire au souverain absolu disait que la démocratie serait désormais absorbée dans le despotisme.

III

RÈGNE D'AUGUSTE

Retour d'Auguste à Rome, après la bataille d'Actium; triomphe. — Le temple d'Apollon Palatin érigé en commémoration de cette victoire. — Bibliothèque. — Maison d'Auguste. — Expédition d'Auguste en Espagne. — Temple de Jupiter Tonnant. — Arcs de triomphe d'Auguste, de Drusus. — Dévotion d'Auguste. — Temples réparés ou élevés par lui et par ses courtisans. — Deux temples de Mars Vengeur, leur origine. — Forum d'Auguste, symbole expressif de sa politique. — La religion égyptienne à Rome. — Monuments politiques : Septa, Diribitorium, Curie Julia, basilique Julia. — Suite des monuments politiques, édifices destinés aux plaisirs du peuple, cirque, obélisques, théâtre de Marcellus, théâtre de Balbus, amphithéâtre de Statilius Taurus. — Monuments d'utilité publique : voies, aqueducs. — Les arts, sous Auguste ; les lettres. — Asservissement général ; tentatives d'indépendance. — Ce qu'a fait Auguste. — Humanité d'Auguste. — Conspirations, clémence d'Auguste, Cinna, le *Cinna* de Corneille. — Les provinces. — Le despotisme donnait-il la paix ? — Guerres et désastres ; Varus, prétendu portrait d'Arminius. — Auguste législateur. — Auguste bon administrateur ; Rome divisée en régions. — Hypocrisie d'Auguste. — Fin du règne d'Auguste, ses funérailles, son mausolée. — Les monuments, expression

de la pensée politique d'Auguste. — Jugement sur Auguste, fondé sur l'histoire; explication du préjugé contraire; autorités qui appuient ce jugement; portraits qui le confirment.

C'est près du promontoire d'Actium que fut décidé à qui, d'Antoine ou d'Octave, appartiendraient Rome et le monde. A Rome, depuis plusieurs années, on suivait avec inquiétude et tristesse les phases de cette guerre civile qui déchirait le monde romain. On maudissait les deux chefs de parti dont les ambitions armées l'ensanglantaient, et qu'Horace, avant d'être rallié, appelle des scélérats ¹ dans la belle épode qui exprime très-vivement la détestation égale que, dans Rome, les bons citoyens devaient ressentir pour les auteurs de ces guerres de rivalités où la patrie n'était pas intéressée, et qui menaçaient l'existence même de l'État ².

Virgile, déjà attaché à Mécène, à l'invitation duquel il écrivait les *Géorgiques*, nous représente l'ivresse qui saisit les âmes fatiguées par la guerre civile et les désordres qu'elle entraînait, quand Octave vint à Rome célébrer son triomphe. « Il est doux de conduire des processions solennelles aux temples, de voir les taureaux immolés, les mobiles décorations de la

¹ Quo, quo, *scelesti*, ruitis?
(*Ep.*, vii.)

² Sed ut, secundum vota Parthorum sua,
Urbs hæc periret dextera.
(*Ibid.*)

scène, les captifs bretons brodés sur la toile empourprée du théâtre qu'ils semblent soulever¹ ; » détails des fêtes de ce triomphe décrits d'après nature par le spectateur immortel qui nous les a conservés.

Octave n'était pas venu à Rome tout de suite après la victoire d'Actium, mais seulement à Brindes, où Rome, au moins en partie, était allée au-devant de lui². Puis il avait soumis l'Égypte. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il rentrait dans Rome pour célébrer, sous le nom de ses victoires sur Cléopâtre, la victoire d'Actium.

A son approche, le sénat et le peuple, couronnés de fleurs, s'avancèrent au-devant de lui. Le premier jour, il n'entra pas dans Rome ; car le lendemain le peuple se rassembla par son ordre au dehors de la ville. Octave, de cette voix douce qui lui était particulière, lut — car il n'improvisait jamais³ — un discours écrit, dans lequel il s'excusait d'avoir fait la guerre civile. Il remercia des honneurs qui lui avaient été accordés en son absence, et en refusa quelques-uns.

A la nouvelle de la mort d'Antoine, on avait ren-

¹ *Georg.*, III, 22.

² Dion Cassius dit : « Les sénateurs, les chevaliers et la plus grande partie du peuple. » (LI, 4.) A la page suivante (*ibid.*), il indique qu'une portion du peuple n'avait pas fait le voyage de Brindes, ce qui se conçoit facilement. Cette portion était assez considérable pour que Dion remarque qu'Octave n'en tint compte, et partit pour l'Orient.

³ *Suet.*, *Aug.*, 84.

versé le monument élevé en son honneur, et décerné à son ancien complice toutes les distinctions qu'il pouvait désirer. Un arc de triomphe fut érigé en son honneur dans le Forum romain¹ près du temple de César². Le triomphe lui-même dura trois jours, comme celui de César. Les dépouilles de l'Égypte lui donnèrent un aspect tout oriental³. Si la belle statue du Nil qui est au Vatican, ou au moins cette autre effigie du fleuve qui était dans le temple de la Paix, le Vatican de l'ancienne Rome⁴, venait d'Égypte, on pourrait y voir l'image du Nil portée, suivant l'usage, pendant le triomphe.

Des jeux magnifiques l'accompagnèrent. On y vit paraître le premier hippopotame, comme César, dans les siens, avait montré aux Romains la première girafe.

Le soubassement du temple de César, qui s'élevait à l'autre extrémité, fut orné de becs de vaisseaux (*rostra*), en mémoire de la bataille d'Actium, et pour qu'il ressemblât aux anciens Rostres. Ce furent, en effet, les Rostres nouveaux : on appela ceux que César

¹ D. Cass., LI, 49.

Aut regum auratis circumdata colla catenis.

Actiaque in sacra currere rostra via.

(Prop., II, 55).

² Dyer (*Roma*, p. 794) cite un scholiaste de Virgile, qui nous apprend que l'arc d'Auguste était *juxta ædem Julii*.

³ D. Cass., LI, 25.

⁴ *Hist. rom. à Rome*, III, 372 et 375.

avait établis devant le temple de Castor les Rostres anciens. Pour la tribune de la république, la véritable tribune près de la Curie, qu'ils avaient remplacée, il n'en est plus question. Probablement elle fut abattue avec la liberté, dont sa présence retraçait l'orgueilleux et glorieux souvenir.

Auguste orna des dépouilles de l'Égypte le temple de César et le temple du Capitole, d'où il fit enlever toutes les offrandes qu'on y avait antérieurement portées. Auguste poursuivait jusque dans la demeure de Jupiter les souvenirs de l'époque de la liberté.

Sa statue fut placée sur des arcs qui décorèrent les ponts du Tibre, et il reçut les honneurs presque divins dont on avait comblé César. Parmi eux se trouve mêlée la puissance tribunitienne à vie, qui le rendait inviolable. Le tribunat devenu perpétuel, et accordé dans cette circonstance, est une dérision. Un tel décret du sénat ne donnait pas plus à Octave la qualité politique de tribun, que celui par lequel on était obligé de répandre en son honneur des libations, même dans les repas privés, ne faisait de lui un dieu.

Bien que le titre d'Auguste, qui est devenu son nom, et le titre d'empereur lui aient été décernés un peu plus tard, je l'ai appelé ainsi depuis le jour où sa puissance sans partage a été assurée par la mort d'Antoine.

Augustus était un *cognomen* qui faisait de l'empereur un personnage sacré. Durant la nuit qui suivit le jour

où ce surnom honorifique fut donné à Auguste, le Tibre déborda et couvrit le Forum de la ville¹ : l'ancienne Rome était submergée.

La bassesse semblait s'être épuisée pour César. Un tribun, nommé Pacuvius, en inventa une nouvelle en plein sénat. Il se dévoua à Auguste, et engagea ses collègues à l'imiter. Auguste les en empêcha. Alors ce Pacuvius descendit dans le Forum, et après s'être adressé à la multitude qui le remplissait, parcourut les rues et les ruelles en invitant chacun à ce *dévouement*, bien différent de celui de Curtius, que le Forum rappelait.

Le titre d'*imperator*, qui fut décerné à Auguste vingt et une fois, contenait l'idée de l'*imperium*, c'est-à-dire du droit absolu de vie et de mort. Le nom de *Père*, qu'il reçut officiellement plus tard, n'avait de sens que s'il était pris dans le sens antique du mot, et constatait dans l'empereur le droit de vie et de mort sur ses enfants. Le despotisme se cachait sous le mot *imperium* dès le temps de la république. Rome soumettait à un pouvoir illimité les provinces conquises, et elle expia cette iniquité : un jour, la tyrannie qu'elle exerçait sur le monde lui fut imposée; l'empire la traita en vaincue.

Tribun, *imperator*, consul toutes les fois qu'il le voulait, Auguste n'avait pas besoin d'autres titres pour exercer la puissance absolue; il n'avait pas

¹ D. Cass., lIII, 20.

même besoin de ceux-là ; mais son despotisme voulut se mettre en règle, et il fit déclarer par le sénat qu'il n'était pas soumis aux lois (*legibus solutus*). Auguste ne se laissa jamais appeler maître, il se contenta de l'être toujours.

Certaines sculptures à Rome peuvent se rapporter à la victoire d'Actium : un trophée maritime dont j'ai parlé ¹, un bas-relief représentant une birème, à l'avant de laquelle on voit un crocodile ², — ce qui semble en faire, en mémoire de la flotte égyptienne vaincue, un *ex-voto*, et une imitation en petit du vaisseau de Cléopâtre dédié par Auguste dans le temple de la Fortune à Préneste, — peut-être une statue d'Auguste, posant, avec un geste ordinaire à Neptune, le pied sur la proue d'un vaisseau ³.

Mais le plus grand monument de la victoire d'Actium fut le temple d'Apollon Palatin. Près d'Actium étaient un temple célèbre et un culte antique de ce Dieu ⁴. Le vainqueur agrandit l'édifice sacré, et donna

¹ Au Vatican (*Galerie des caudélabres*, 162.)

² Villa Albani (Rich, *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, p. 22.), M. Jal, dans la *Flotte de César*, p. 115, admet une distinction semblable par une autre birème, en bas-relief, du Vatican.

³ Palais des Conservateurs. Selon Winckelman (*Opere*, III, p. 684-5), cette statue serait celle que le sénat fit ériger à Octave, après sa victoire navale sur Sextus Pompée, avec cette inscription :

Ob pacem diu turbatam terra marique partam.

⁴ Actia... custodis littora Phœbi.

(Prop., II, 54, 61.)

Atque ubi Navali stant sacra palatia Phœbo.

(Prop., IV, 1, 5.)

une nouvelle institution à des jeux qu'on disait avoir été fondés par Énée, l'aïeul des Jules.

Le culte d'Apollon devint dès lors plus sacré que jamais au neveu de César. Ce culte existait déjà dans la famille, qui l'avait adopté peut-être parce qu'Apollon est dans Homère un des dieux protecteurs de Troie, qu'elle prétendait avoir été son berceau ¹. Les Jules avaient cru reconnaître ce dieu de leur race dans un ancien dieu étrusco-sabin, Vejovis, dont la statue était sur le Capitole, mont lui-même anciennement étrusque et sabin. La *gens* Julia avait une dévotion spéciale pour Vejovis ², que l'on confondait avec Apollon, parce que de même il tenait à la main un arc et des flèches. On dit même d'Auguste qu'il était fils d'Apollon ³.

Auguste fut toujours fidèle au culte de ce dieu, que Sylla avait mis à la mode ⁴, et la mode en était descendue aux classes populaires ⁵.

¹ Servius, qui constate le fait (*En.*, x, 515), donne de la dévotion des Césars à Apollon un motif peu vraisemblable, fondé sur une fausse étymologie : « *Caesarum etiam familia ideo sacra retinebat Apollinis, quia qui primus de eorum familia fuit ex secto matris ventre natus est.* » Servius doute avec raison de cette étymologie, et en indique plusieurs autres qui ne sont guère plus soutenables. *Cæsar* ou *Kesar* me paraît le radical de *cæsaries*, et avoir voulu dire, dans l'ancien idiome latin, le chevelu. Un Cincinnatus s'appelait *Kæso*.

² Vediovi patrei gentiles Julei (inscription rapportée par Orelli, 1287).

³ Au rapport de sa mère Atia, suivant un scholiaste d'Horace. (*Comment. vet.*, i, 2.)

⁴ Ce culte n'était pas moins cher aux ennemis d'Octave qu'à lui-même. Sosius, général d'Antoine, apporta une statue d'Apollon de Séleucie, à Rome (Cic., *ad Att.*, viii, 6 ; Pl., xiii, 5, 11)

⁵ Au temps d'Auguste, Apollon paraît avoir été à Rome le patron

Le goût d'Auguste pour les vers, qui lui a fait protéger Horace et Virgile et lui en a inspiré à lui-même de très-beaux, dut encore l'attacher à ce culte. Virgile flattait cette prédilection constante d'Auguste, en armant l'Apollon d'Actium pour sa défense :

Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo.

(*Æn.*, VIII, 704.)

On sait qu'Horace fut chargé du chant *séculaire* pour les jeux de ce nom, qu'Auguste fit célébrer pour marquer le commencement du nouveau *sæculum*, c'est-à-dire, selon les idées étrusques, de la nouvelle période sociale qu'il inaugurerait. Les jeux séculaires avaient remplacé les anciens jeux funèbres, appelés *tarentins*, à nom sabin et d'origine étrusque. Ils n'avaient été célébrés que trois fois avant Auguste ; par sa volonté, ils changèrent de caractère : Apollon remplaça le dieu infernal, et Diane Proserpine.

Ce poëme, comme le prélude d'Horace sur l'honneur d'Apollon, est surtout un hymne à ce dieu. Les souvenirs d'Énée et de Troie y tiennent une grande place : ces souvenirs sont rappelés à l'intention du nom de César.

des cordonniers. Suétone (*Aug.*, 57) cite, parmi les divinités qu'Auguste donnait aux différents quartiers (*vicatim*), Apollon *Sandaliarius*, et nous savons qu'il y avait, dans la quatrième région, un *vicus* (c'est-à-dire une rue ou un quartier) *Sandaliarius*, le *vicus* des faiseurs de sandales, dont l'Apollon *Sandaliarius* était sans doute le patron.

Tout cela explique pourquoi le premier temple élevé par le vainqueur d'Actium fut un temple d'Apollon¹. Virgile fait allusion à la fondation de ce temple construit en marbre, et aux jeux en l'honneur du dieu institué par Auguste, en prêtant à Énée le double vœu que son petit-fils par adoption devait accomplir².

Auguste prit l'emplacement de ce temple sur le terrain couvert de maisons qu'il avait acheté pour agrandir la sienne³. Il en donna une partie aux ves-

¹ On a cru plusieurs fois trouver des restes du temple d'Apollon sur le Palatin. Les fouilles, logiquement conduites par M. Rosa, ne l'ont pas encore rencontré. Où faut-il le chercher? Martial fournit une indication précieuse (*Ep.*, 1, 70), en nous apprenant que ce temple était près du temple de Cybèle; car, après avoir parlé de ce dernier, il dit de la maison de Proculus :

Nec propior quam Phœbus amat.

Or le temple de Cybèle ne devait pas être éloigné de celui de la Victoire, et celui-ci était nécessairement voisin du sommet de l'escalier de la Victoire, que M. Rosa a découvert; je lui livre ces indices.

² Tum Phœbo... *solido de marmore* templum
Instituum, festosque dies de nomine Phœbi.

(*Æn.*, vi, 69.)

Si l'allusion est réelle, elle prouve que le temple d'Apollon était construit avec des blocs de marbre, et que les murs n'étaient pas seulement revêtus de marbre plaqué. Du reste, on avait commencé par là, à Rome. Le premier temple de marbre fut celui de Jupiter, dans le portique de Metellus. (Vell. Paterc., 1, 11.)

³ Vell. Paterc., II, 81. Dion Cassius (xlix, 15) et Suétone (*Aug.*, 29) disent qu'Auguste ne se dessaisit d'une partie de ce terrain, pour le consacrer à des édifices publics, qu'après qu'il eut été frappé par la foudre.

tales et à Vesta ¹. Il était grand pontife, comme il était tout, et les vestales devaient habiter près du grand pontife : Apollon et Vesta devenaient ainsi des dieux domestiques d'Auguste. Ovide l'a dit :

Vestaque cæsareos inter sacrata penates,
Et cum cæsarea tu, Phœbe domestice, Vesta.
(*Metam.*, xv, 864.)

C'est pour cela que Virgile adresse à Vesta cette invocation :

Quæ..... romana palatia servas.
(*Georg.*, I, 499.)

Auguste avait abandonné à un usage public une partie du terrain acheté pour lui, après qu'il eut été frappé par la foudre ². Nous verrons bientôt qu'il en avait grand'peur. Peut-être vit-il là un avertissement de Némésis, que la modestie de ses allures paraissait vouloir ménager pour la désarmer ; il allait même, certains jours, jusqu'à tendre la main, comme un mendiant ³.

¹ Phœbus habet partem, Vestæ pars altera cessit.
Quod superest illis, tertius et ipse tenet.
.
Stet domus : æternos tres habet una deos.

(Ov., *Fast.*, iv, 1001.)

Auguste témoigna toujours une grande considération pour les vestales. Sa législation les assimilait, malgré leur virginité, aux femmes qui avaient eu trois enfants. (D. Cass., lvi, 10.)

² D. Cass., xlix, 15, lv, 12; Suet., *Aug.*, 29.

³ Suet., *Aug.*, 94.

Quant à la description du temple d'Apollon, je la laisserai faire à la belle Cinthie par Properce¹, qui vient d'assister à l'ouverture des portiques dont il était entouré², comme les deux temples de Jupiter et de Junon étaient entourés par le portique d'Octavie : disposition dont on peut se faire une idée très-exacte par un fragment de l'ancien plan de Rome, conservé au Capitole :

« Tu demandes pourquoi je viens si tard. C'est qu'a été ouvert aujourd'hui par le grand César le portique doré de Phœbus. Toutes les colonnes sont de marbre numidique, sous lesquelles on voit les cinquante Danaïdes³. Un Apollon de marbre, plus beau que le dieu lui-même, semble chanter sur sa lyre muette. Autour de son autel sont quatre vaches⁴ de Myron, statues qui semblent vivantes. Au milieu s'élève le temple en marbre..... Au-dessus du fronton est le char d'or du Soleil. Les portes sont en ivoire : sur l'une, sont représentés les Gaulois précipités du Parnasse ; sur

¹ II, 51.

² C'est ce que veut dire le vers de Properce (II, 51, 9) :

Tum medium claro surgebat marmore templum.

D'autant plus certainement que l'inscription d'Ancyre dit *porticibus*. Velleius Paterculus (II, 81) dit aussi *des portiques*.

³ Leur père, Danaüs, y était aussi, un glaive nu à la main (Ov., *Trist.*, III, 4, 6), et, en regard des cinquante Danaïdes, leur cinquante maris. (Pers., *Sat.*, II, 56.)

⁴ Ou bœufs (*boves*) ; mais les vaches de Myron étant plus célèbres, je préfère supposer que *boves* est féminin.

l'autre, la Mort des enfants de Niobé. Au dedans¹, le dieu de Pytho chante entre sa mère et sa sœur. »

Le choix de ces bas-reliefs n'était pas indifférent. Apollon, avec lequel Octave aimait à s'identifier, et sous les traits duquel il se fit représenter, y terrassait les Gaulois qui avaient osé attaquer son temple, et Niobé qui avait bravé sa mère : c'était glorifier le châtiment tiré par Auguste des rebelles à son autorité et des meurtriers de son père.

La description de Properce n'est pas complète, le poète n'a pas tout dit à Cinthie ; apparemment qu'il avait autre chose à lui dire. Nous en savons un peu plus qu'elle n'en apprit ce jour-là.

On arrivait au temple par de nombreux degrés. Des trophées guerriers en ornaient la porte. Sous les pieds de l'Apollon du temple, l'Apollon de Scopas, Auguste avait fait déposer, dans des caisses de bois doré, les livres sibyllins, d'où l'on avait quelquefois

¹ Deinde inter matrem deus ipse, etc.

Ibid., 15.

Deinde, venant après la description des portes, me paraît indiquer que l'Apollon, placé entre Latone et Diane, était dans l'intérieur du temple, et différent de celui qui est indiqué plus haut comme étant sous le portique. C'est celui-là qui devait être l'Apollon Palatin de Scopas, en longue robe, semblable à celui du Vatican (*Mus. P. Clem.*), et tel que nous le présentent les médailles. (*Hist. rom. à Rome*, III, 295.) Ce ne pouvait être l'Apollon en marbre de Carrare, dont parle Servius (*En.*, viii, 270), car celui-ci, en marbre italien, était certainement une copie faite à Rome.

tiré des prédictions politiques, ce qu'il voulait éviter¹. D'ailleurs pourquoi prédire? l'avenir de Rome était fixé. On avait placé dans le fronton des sculptures grecques très-curieuses², antérieures à Phidias de plus d'un siècle. Ce mélange de l'art archaïque avec celui de la plus belle époque est curieux à noter, et devait faire un effet singulier.

A l'intérieur, la statue de Latone était d'un fils de Praxitèle³, et la statue de Diane était cette statue du sculpteur grec Timothée, pour laquelle un restaurateur vivant à Rome avait fait une tête qui, à en juger par les restaurations des sculpteurs romains modernes, ne devait pas valoir celle de Timothée.

Dans la cella se voyait un candélabre qu'Alexandre avait enlevé aux Thébains et donné à la ville de Cyme, en Asie, d'où il avait été enlevé pour venir à Rome, vicissitudes de la victoire et de la puissance! Ce candélabre avait la forme d'un arbre; des lanternes pendaient aux branches, comme des fruits⁴. Là, se trouvait une collection de pierres précieuses (*dactyliotheca*), à l'imitation de celles que César avait placées dans son temple de Vénus; le jeune Marcellus, pour se conformer à la religion de son oncle, avait dédié cette

¹ Auguste ne permit de les communiquer qu'à certaines personnes. (D. Cass., liv, 17.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 54. Ces sculptures étaient de la 50^e olympiade.

³ *Ibidem*.

⁴ 4. Pl., xxxiv, 5, 8.

dactyliotheque à Apollon¹. Enfin, des trépieds, formés avec l'argent qu'on avait employé d'abord pour élever des statues à Auguste², attestaient cette modestie habile que sa prudence affecta toujours.

Au temple du dieu de la poésie fut annexée une bibliothèque³, ce qui convenait au caractère du dieu qu'on y honorait, et à celui d'un empereur lettré et même poète. Elle était composée des livres grecs et latins⁴, car la littérature à Rome était alors aussi grecque que romaine. Cette bibliothèque, qui réunissait les deux langues, était l'image de cette littérature qui réunissait les deux génies. Auguste, qui se piquait d'être un homme de goût, bien que ses lettres à Mécène continssent des plaisanteries d'un goût douteux, n'avait donné place dans sa bibliothèque qu'à des œuvres choisies.

Cette salle était assez élevée pour qu'on eût pu placer au milieu un Apollon de travail étrusque, qui avait cinquante pieds de haut⁵. Cet Apollon venait de Pérouse; c'était un sanglant souvenir des cruautés d'Auguste, qui, après le siège de cette ville,

¹ Plin., *Hist. nat.*, xxxvii, 2, 5.

² Suet., *Aug.*, 52.

³ D. Cass., liii, 1; Flor., *Ep.*, iii, 47.

⁴ Ces deux parties formaient deux collections séparées, dont chacune avait son bibliothécaire, comme le prouvent les inscriptions. (Can., *Ed. Ant.*, iii, p. 72; Becker, *Handbuck*, p. 426.)

⁵ Pl., *Hist. nat.*, xxxiv, 7, 48. Nibby (*Rom. ant.*, ii, p. 425) rejette avec raison l'opinion d'après laquelle une tête de bronze, qu'on voit dans la cour du palais des Conservateurs, serait la tête de cet Apollon.

avait dit à des prisonniers, comme Marius à Catulus : « Il faut mourir. » On dit que cette bibliothèque a été brûlée par Grégoire le Grand ; mais j'ai peine à le croire.

Auguste rassembla quelquefois le sénat familièrement dans sa bibliothèque, qu'ornaient des portraits d'hommes illustres, parmi lesquels il avait eu le bon goût de placer celui d'Hortensius¹, l'ancien propriétaire de sa maison.

Tibère l'y convoquait aussi ; car dans cette bibliothèque fut prononcée la singulière plaidoirie d'un certain Hortalus, petit-fils d'Hortensius, qui demandait à Tibère de l'indemniser pour les quatre enfants que, par l'appât d'une libéralité² de 200,000 francs s'il voulait se marier, Auguste l'avait conduit à mettre au monde. Tibère renia durement cette dette de son prédécesseur.

Autant Auguste se montra magnifique dans le temple qu'il érigea à Apollon, monument de la victoire d'Actium, qui lui donna l'empire, et de sa dévotion au dieu des lettres, autant il affecta de simplicité dans sa demeure.

Auguste était né sur le Palatin³, probablement dans

¹ D. Cass., l. III, 1.

² Suétone (*Aug.*, 5 et 72) dit qu'Auguste naquit dans la région du Palatin, et qu'il alla ensuite habiter *in Palatio*. Il semble donc qu'il ne soit pas né sur le Palatin ; mais la situation de la maison où il naquit, au-dessus d'un escalier, *supra scalas anularias*, semble déjà indiquer le Palatin. *In Palatio* peut vouloir dire : dans le lieu où fut

la maison des Octavii¹, qui devint dans la suite celle de Scaurus et de Clodius, mais qu'ils avaient dû racheter, car on voit Auguste en faire transporter les colonnes dans le théâtre de Marcellus. Quoi qu'il en soit, la maison où naquit Auguste était au-dessus d'un escalier, appelé *l'escalier des anneaux*², sans doute parce qu'on en fabriquait ou qu'on en vendait près de là, et elle était voisine des *têtes de bœufs* (*ad bubula*), nom donné apparemment à quelques bucranes qui décoraient un édifice dans les environs, peut-être à une enseigne.

depuis le *Palatium*, le palais impérial, qui, au temps de Suétone, s'appelait *Palatium*. Servius parle d'une maison des Carines, où il dit qu'Auguste fut élevé (*En.*, viii, 561), peut-être l'ancienne maison de sa famille, famille de chevaliers qui, comme telle, devait résider dans les Carines, jusqu'à ce qu'un Octavius étant consul, elle alla habiter le Palatin.

¹ Servius dit qu'Auguste naquit près des vieilles curies, qui étaient d'un tout autre côté du Palatin. Ceci est en contradiction avec les témoignages de Suétone, qui dit qu'Auguste naquit *juxta forum*; mais ce peut être une confusion entre le lieu où il naquit et la maison d'Hortensius, qu'il alla ensuite habiter. Celle-ci était, en effet, du côté des vieilles curies.

² Suétone (*Aug.*, 72) : *Supra scalas anularias*. *Supra* fait voir que la maison où Auguste naquit était bien sur le Palatin, et précise le sens de l'expression vague : *natus est in regione Palatii*. (*Ibid.*, 15.) On ne peut conclure de ces mots *juxta forum* (*Ibid.*, 72), que cette maison touchait au Forum; il faut en induire seulement qu'elle était du côté du Forum. (*Ibid.*, 5-6.) C'est ainsi que Cicéron, qui habitait le Palatin, était dit voisin de César, logé au-dessous, dans la Regia, près du temple de Vesta. *Juxta* ne peut être pris dans un sens absolu, car il n'y avait pas de maison qui touchât le Forum : des édifices publics et des portiques l'entouraient de tous côtés.

Auguste ne resta pas dans la maison où il était né¹. La magnifique maison des Scaurus, dominant le Forum et la ville, ne convenait pas à l'attitude modeste que voulait prendre le nouvel empereur. Après Actium, il alla du côté le moins en vue du Palatin, habiter une maison qui avait appartenu à Hortensius. Celle-ci, ainsi que la maison de Catilina², qui, d'après cela, devait y toucher, formèrent la demeure impériale.

On s'accorde en général, avec Nibby, à retrouver les ruines de la maison d'Auguste dans les deux étages visibles encore dans l'intérieur de la villa Mills³, déshonorée aujourd'hui par un kiosque chinois,

¹ Selon Suétone (*Aug.*, 72), Auguste était né dans une maison qui avait été celle de l'orateur Calvus. C'est une difficulté de plus. Il aurait fallu que quelques années avant sa mort, postérieure à la naissance d'Auguste, Clodius eût vendu sa maison, où il devait lui être désagréable d'habiter auprès de Cicéron triomphant, qu'elle eût été achetée par Calvus, qui l'aurait vendue aux Octavii avant la naissance d'Auguste; ou bien le père d'Auguste, après l'avoir rachetée, l'aurait louée à Calvus. Gouverneur de province, Octavius dut peu habiter Rome, surtout dans la dernière partie de sa vie : ce qui explique peut-être pourquoi Auguste fut élevé à Velletri, d'où sa famille était originaire.

² Suet., *Ill. gr.*, 17 : *Quæ pars Palatii tunc erat*. Le savant Verrius Flaccus, précepteur des petits-fils de César, passa dans le palais avec toute son école, et enseigna dans l'atrium de la maison de Catilina.

³ *R. Ant.*, II, p. 416 et suiv. Plusieurs circonstances tendent à faire placer la maison impériale de ce côté. Auguste, qui craignait le froid, passait cependant ses hivers à Rome, et cette maison, tournée au sud, avait une bonne exposition d'hiver. Les chambres élevées, *cœnacula* (Suet., *Aug.*, 45), dans lesquelles Auguste montait pour voir les jeux du cirque, et qui étaient occupées par ses amis et ses affranchis, de-

et impénétrable parce qu'elle appartient à des religieuses.

Dans cette maison, on a trouvé des peintures où Auguste était représenté la couronne en tête, ayant à ses genoux des figures agenouillées de rois vaincus, et près de lui plusieurs personnages, parmi lesquels à sa petite taille on a cru reconnaître le poète Horace ¹.

Cette maison, selon le témoignage de Suétone, était modeste. Les colonnes étaient en grossier peperin, la pierre employée aux monuments de la république, et que le travertin remplaça sous l'empire ². L'extérieur

vaient faire partie de sa maison; et puisqu'on voyait de là les jeux du cirque, cette maison devait regarder le cirque. Par suite, l'entrée était au nord. De ce côté, devait être le péristyle dans lequel, l'été, Auguste goûtait la fraîcheur, couché près d'une eau jaillissante et se faisant éventer. Canina, qui a donné, selon son usage, une restauration beaucoup trop complète de la maison d'Auguste (*Ed. Ant.*, pl. ccxcix-cccn), indique une sorte d'amphithéâtre destiné à contempler les jeux du cirque. (*Descr.*, III, p. 175.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste ne regarda pas toujours les jeux du cirque par la fenêtrée de ses affranchis; car Suétone nous apprend (*Aug.*, 45) qu'il y assistait parfois avec sa famille, assis dans le *pulvinar*, nom de la loge impériale; et on lit dans l'inscription d'Ancyre que ce pulvinar fut l'œuvre d'Auguste: *Pulvinar ad circum maximum... fecit*. Le mot *ad* montre que le *pulvinar* où siégeait Auguste était bien une loge sur le côté du cirque, et non le coussin sur lequel on plaçait les statues des dieux: celui-ci était dans le cirque. Il n'eût pas été dans le rôle d'Auguste de s'asseoir parmi les dieux.

¹ *Giorn. Arcad.*, x, p. 111.

² On voit cependant le peperin encore employé sous l'empire, au Forum de Nerva, dans les murs du temple d'Antonin et Faustine, dans le Môle d'Adrien; mais à cette époque, il était ordinairement revêtu de marbre.

de la maison d'Auguste avait la simplicité républicaine, comme l'extérieur de son autorité. Il voulait paraître petit pour être puissant. Jusque dans la construction de sa maison et le choix des matériaux dont elle était formée, Auguste semble avoir voulu tromper sur la nature de son pouvoir, en le datant d'une époque de liberté. Il se cachait dans sa modestie ambitieuse, comme l'araignée se cache au fond de sa toile.

Auguste, durant tout son règne, vécut dans cette maison, où il habita la même chambre pendant quarante ans. Dans la partie supérieure de l'édifice, était un lieu où il se retirait, quand il avait besoin de silence et de secret; il avait donné à cette retraite un nom grec dont le sens est : *Le lieu où l'on machine*¹. Il l'appelait aussi sa *Syracuse*, sans doute en mémoire de Denys, l'artificieux tyran, qu'il ne lui répugnait point de prendre pour modèle.

Il ne résida donc habituellement dans aucune villa. Quand il voulut, par une de ces comédies de la légalité que jouait de temps en temps celui qui s'était fait déclarer supérieur à toutes les lois, déposer le consulat, il alla dans sa villa Albaine, « afin, dit Dion Cassius², de n'en pas être empêché. » On admira beaucoup cette abstention magnanime, et aussi qu'il eût désigné pour le remplacer dans le consulat L. Ses-

¹ Τεχνότροπον (Suet., *Aug.*, 72).

² D. Cass., lIII, 52.

tius, un ancien ami de Brutus, qui le louait volontiers et en conservait l'image dans sa maison. Un ami de Brutus qui acceptait le titre dérisoire de consul dont le caprice d'un maître voulait bien l'affubler, un tel ami de Brutus n'était pas dangereux.

Devant la porte de la maison d'Auguste, s'élevaient deux lauriers qui ombrageaient une couronne civique ¹, avec cette inscription qu'on voit avec les lauriers sur des médailles d'Auguste : « Pour les citoyens conservés. » Je pense que ce n'était pas ceux que les proscriptions d'Octave avaient fait périr.

Ovide dit à Daphné pour la consoler d'être changée en laurier :

« Daphné, gardienne fidèle, tu seras aux deux côtés de la porte d'Auguste, et tu protégeras le chêne (civique), placé au milieu ², » c'est-à-dire, la couronne civique en feuilles de chêne, placée au-dessus de la porte ³.

Des lauriers, qu'on renouvelait souvent, étaient placés de tout temps devant la Curie, la Regia, de-

¹ Ov., *Trist.*, III, 1, 48; D. Cass., LIII, 16. Ovide appelle cette porte de la maison impériale la porte du roi (*Fast.*, III, 140), donnant ainsi, à Auguste, par excès de flatterie, un titre qu'il ne prit jamais

² Ov., *Met.*, I, 562.

³ Il est remarquable qu'une des colonnes trouvées sur le Palatin, au temps de Bianchini, avait un ornement qui rappelle la couronne civique décernée à Auguste : « Il toro inferiore, dit-il page 52, è composto da una corona civica nobilmente fasciata nelle sue frondi di quercia e ghiande. »

meure du grand pontife, et la maison du flamme¹ : Auguste, lorsqu'il en plaçait deux devant sa porte, faisait voir qu'il concentrait en lui l'autorité civile et sacerdotale. La vieille curie romaine conserva les siens² : Auguste affectait en toute chose un respect dérisoire pour le sénat, auquel il avait ravi la puissance³.

Cette maison modeste d'Auguste fut le germe de cet ensemble d'habitations magnifiques qui finit par occuper une grande partie du Palatin, et qui s'appela comme lui *Palatium*, de même que le despotisme modeste d'Auguste fut le point de départ de toutes les extravagances du despotisme impérial après lui.

Auguste se montra généreux pour le culte : l'appui des prêtres romains ne lui était pas indifférent. Il nomme comme ayant reçu ses offrandes le Capitole, le temple de César et les temples qu'il avait élevés à Mars Vengeur, à Apollon, à Vesta⁴. Il y consacra aux dieux cent millions.

Auguste, il faut le dire à son honneur, n'oublia pas entièrement, pour le glorieux père que l'adoption de César lui avait donné, son père naturel, Octavius, re-

¹ Macr., *Sat.*, I, 12.

² Ov., *Fast.*, III, 140.

³ Auguste nous apprend (*Inscr. Ancy.*, VI, 14 et suiv.) que ces lauriers lui furent décernés quand il rendit la république au sénat, c'est-à-dire quand le sénat eut rejeté cette offre d'abdication mise en avant par Auguste, parce qu'il savait bien qu'elle serait refusée.

⁴ *Inscr. Ancy.*, IV, 25.

lativement obscur. Triumvir, il avait élevé au premier un temple; empereur, il consacra au second une chapelle (*ædicula*) ¹. La proportion était juste.

Dans cette chapelle était un arc, non pas de triomphe, mais d'honneur, sur lequel furent placés un quadriges et les statues d'Apollon et de Diane, œuvre de Lysis.

Pour la troisième fois, depuis la fondation de Rome, on ferma les portes de Janus; c'était dire en langage romain : « *L'empire, c'est la paix.* » Mais on ne tarda pas à les rouvrir.

Auguste — Octave venait de recevoir ce nom — partit pour la Gaule, où l'appelait le souvenir de César, et l'Angleterre, où il aspirait à reprendre sa conquête. Il y réussit peu. Il eut soin toutefois d'amener à Rome des prisonniers, qu'Horace vit, le jour du triomphe, descendre enchaînés la voie Sacrée, que descendent aujourd'hui un si grand nombre de leurs petits-fils. Puis il alla en Espagne pour combattre les montagnards du nord de la péninsule, les Cantabriens et les Asturiens. Sa mauvaise santé l'empêcha de prendre une grande part à cette guerre, où ses généraux jouèrent le principal rôle. Rome vit Messala triompher des Aquitains, et monter au Capitole, dans un char d'ivoire traîné par des chevaux blancs ².

¹ Pl., *Hist. nat.*, XXXVI, 4, 5.

² Tib., *El.*, I, 7-8.

La puissance d'Auguste était déjà tellement assurée qu'il avait pu quitter Rome, et aller faire la guerre en Espagne. César aussi avait formé le projet de s'absenter dans les premiers temps de son règne, jugeant sans doute qu'on s'habituerait mieux à vivre sous un pouvoir nouveau en ne le voyant pas de près, et qu'on s'accoutumerait plus vite à un changement dont on s'apercevrait moins. Mais l'expédition d'Auguste en Gaule et en Espagne ne pouvait se comparer à la gigantesque expédition de César en Orient : c'était une petite guerre au lieu d'une grande. Auguste n'était pas César. On fait ce que l'on peut.

A la suite de cette campagne, l'empereur éleva un monument dans Rome, et, chose étrange, ce ne fut point un monument de son courage, dont il avait donné plus d'une preuve¹, mais un monument de sa peur.

Auguste, qui pouvait comme un autre s'exposer dans un combat, avait peur du tonnerre. Il portait sur lui, pour s'en garantir, une peau de veau marin, et, quand les éclairs brillaient, il allait se cacher dans une chambre bien voûtée².

¹ Le mauvais état de la santé d'Auguste, qui le fit rejoindre tard César en Espagne et l'empêcha de prendre une part active à la bataille de Philippes, a donné à ses ennemis l'occasion de mettre en doute son courage. Plusieurs faits démentent cette calomnie, admise trop légèrement par Montesquieu (*Grandeur et décadence des Romains*, ch. xiii), et par Voltaire, quand il a dit : « Un poltron, tyran de l'État, l'embellit de sa main sanglante. »

² Suet., *de Aug.*, 90. Un de ces tyrans de l'Italie au moyen âge

Cela étant, on s'explique comment il éleva un temple à Jupiter Tonnant, à l'occasion de la foudre qui avait effleuré sa litière et tué un esclave auprès de lui, pendant la guerre contre les Cantabres¹. Ce temple était vaste, et, aussi bien que le temple d'Apollon, formé de blocs de marbre², magnificence alors nouvelle. Il s'offrait le premier à ceux qui, de la voie Triomphale, débouchaient sur la place du Capitole³. Il n'était donc pas au bas de cette voie, comme on l'a supposé.

Pour donner un peu de grandeur à un monument dont l'origine en avait si peu, le sénat ordonna qu'on y célébrerait chaque année l'anniversaire de la bataille d'Actium⁴, dont Auguste avait songé à prendre le nom.

A l'intérieur, étaient deux statues de Jupiter, et devant la porte, Castor et Pollux, dieux protecteurs des marins contre la tempête⁵, bien placés devant un

dont plusieurs ressemblent tant à Auguste, l'hilippe-Marie Visconti, lui ressemblait encore en cela. Pour se garantir de la foudre, il frappa une médaille avec des signes cabalistiques, et fit faire un double mur à sa chambre à coucher. Ces préservatifs valaient la peau de veau marin d'Auguste.

¹ Suet., *Aug.*, 29.

² Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 6, 8.

³ D. Cass., liv, 4. *In Capitolio*, disent Pline (*loc. cit.*), Suétone (81), et l'inscription d'Ancyre. La leçon du faux Victor, *in clivo capitolino*, n'a aucune autorité. Rien de pareil ne se trouve dans le *Curiosum* et la *Notitia*, édition Preller.

⁴ *Calend. Amitern.*, septemb. (Canina, *R. Aut.*, 292.)

⁵ Nibb., *Rom. Aut.*, I, 544.

temple élevé par Auguste pour avoir été protégé contre la foudre.

Dion Cassius donne une origine différente à ce temple : Auguste aurait entendu le tonnerre dans un songe, et, dans un autre, Jupiter Capitolin lui serait apparu et se serait plaint d'être relégué à la seconde place, parce que ceux qui venaient sur le Capitole rencontraient le nouveau temple avant le sien : Auguste aurait répondu que le Jupiter Tonnant serait le portier de l'autre Jupiter, et, pour cette raison, il aurait mis des sonnettes au temple du premier ¹.

Quoique Auguste n'ait jamais remporté qu'une grande victoire, celle d'Actium, et qu'il ait dû certainement en grande partie cette victoire aux habiles manœuvres d'Agrippa et à la fuite insensée de Cléopâtre, il ne pouvait manquer d'avoir un arc de triomphe. La place n'en est pas bien certaine. Il paraît que c'était près du temple de César ². Cette proximité est conforme à toutes les vraisemblances.

L'arc triomphal d'Auguste a péri ; mais il reste un arc de triomphe qui date de son règne, l'arc de Dru-

¹ D. Cass., liv, 4. Dion ajoute : « parce que ceux qui, la nuit, veillent devant les maisons portent des sonnettes, pour s'avertir les uns les autres. » J'aurais donc eu tort de voir dans cette anecdote la preuve que dans l'ancienne Rome existait la *cloche du portier* ; mais le récit de Dion Cassius n'en établit pas moins clairement, ce qui est l'essentiel, que le temple de Jupiter était *sur* le Capitole. S'il eût été au bas, le Jupiter Capitolin n'eût pu trouver qu'il lui prenait sa place.

² Scholiaste de Virgile (*En.*, xiii, 606), publié par Mai. (Voy. Canina, *For. rom.*, 159.)

sus, sur la partie de la voie Appienne comprise aujourd'hui dans l'enceinte de Rome ¹.

Cet arc, d'une grande simplicité, a été dépouillé de ses marbres. Il portait une statue équestre de Drusus, deux trophées, et une femme assise, qui devait être la Germanie ².

En effet, c'est sur les Germains que Drusus remporta plusieurs victoires, interrompues par une seule défaite. Nul n'avait encore pénétré aussi loin en Allemagne, et n'avait, comme Drusus, atteint l'Océan du nord. Horace a chanté les premiers exploits de Drusus dans la belle ode ³ que nous devons à un ordre d'Auguste ⁴.

Drusus mourut pendant ces guerres impitoyables ; son corps fut rapporté à Rome, et ses cendres furent déposées dans le mausolée d'Auguste. Auguste lui-même prononça son oraison funèbre, fit son épitaphe et écrivit sa biographie. On vit à ses funérailles les images réunies de la plus grande famille sabine, les

¹ Les régionnaires (*Reg.* 1) mentionnent trois arcs de triomphe sur la voie Appia, dont un dédié à Drusus. Celui qui est représenté sur une de ses médailles ressemble exactement à l'arc subsistant, appelé Arc de Drusus.

² L'architrave du temple figuré sur la médaille porte ces mots : *De Germ* (anis), triomphe sur les Germains, et les trophées sur l'arc de triomphe décerné à Drusus, sont mentionnés par Suétone (*Claud.*, 1)

³ Qualem ministrum fulminis alitem.

(*Carm.*, IV, 4).

⁴ Et par suite, tout le quatrième livre des *Odes* d'Horace, selon Suétone (*Vit. Horat.*, 10) et les scholiastes.

Claudes, et de la plus grande famille latine, les Jules.

Drusus fut le digne père de Germanicus, qui dut son nom à ce vainqueur des Germains, vaillant capitaine, époux fidèle¹, ce qui fut remarqué comme une singularité et admiré comme une exception. Il était aimé des Romains, et on disait même qu'il avait le dessein de rétablir la république². De là sans doute naquit l'opinion tout à fait invraisemblable qu'Auguste l'avait fait empoisonner. Il mourut par suite de la chute de son cheval. Est-ce pour cela qu'on l'avait représenté montant un cheval en pleine course sur son arc de triomphe ?

Drusus fut loué dans le Forum par Tibère. Auguste, avec le tact qui le caractérisait, prononça l'éloge funèbre de ce prince populaire dans le cirque Flaminien, de populaire mémoire. Et nous, nous savons gré au temps d'avoir épargné dans l'arc de Drusus le monument d'un hommage mérité, adressé au meilleur de la famille impériale, à ce guerrier mort jeune, et dont le nom rappelle, ce qui est si rare dans cette famille, avec des talents militaires, des vertus privées et de nobles aspirations pour la liberté. Ce fut Drusus qui, dans les Rostres, prononça l'éloge funèbre d'Octavie³ : il était digne de la louer.

¹ Tu concessus amor, tu solus et ultimus illi,

dit Pëdo Albino Varrus à Antonia, dans son beau poëme sur la mort de Drusus, dont nous possédons un fragment.

² Tac., *Ann.*, 1, 55. Suet., *Claud.*, 1.

³ D. Cass., *liv.*, 35.

Auguste, que rien ne prouve avoir été un prince très-religieux¹, qui avait même montré assez peu de religion en s'écriant, après une tempête où sa flotte avait péri : « Je vaincrai malgré Neptune, » et en faisant supprimer dans la procession du cirque la statue du dieu, Auguste afficha toujours un grand respect pour la religion, dont il voulait faire un appui à son pouvoir. Pour la rattacher aux origines de la royauté, il construisit une chapelle dans l'autre Lupercal, berceau du premier roi. Pour flatter la dévotion populaire, il s'occupa du culte populaire, des lares, dont les chapelles se voyaient presque à chaque carrefour, et dont le culte était entretenu par des espèces de confréries (*collegia, sodalitia*). Il donna des statues de dieux à ces chapelles, rétablit les anciens jeux en l'honneur des lares, et créa pour eux deux fêtes nouvelles.

Auguste s'occupa aussi des temples. Un grand nombre tombaient en ruines², signe de l'affaiblissement de la piété des Romains. Le sentiment religieux avait toujours été lié chez eux au sentiment de liberté :

¹ « *Consulti per ludibrium pontifices*, » dit Tacite, à propos de son scandaleux mariage avec Livie. (*Ann.*, I, 10.)

² Nunc ubi sint illis, quæris, sacrata kalendis,
Templa deæ, longa procubuerunt diæ.

(Ov., *Fast.*, II, 57.)

Sed non immerito velavit aranea fanum,
Et mala desertos occupat herba deos.

(Prop., *El.*, II, 6, 55.)

la décadence de l'un accompagnait le défaillement de l'autre. Le dernier défenseur de la liberté, Caton, était religieux ; son premier destructeur, César, était impie.

Auguste, par politique, voulut mettre la religion du côté de l'empire. Dans ce dessein, il fit deux choses : il répara les anciens temples, et il en éleva de nouveaux ¹. Il voulait combattre l'affaiblissement religieux ; mais on peut bâtir beaucoup de temples ou d'églises sans ranimer la foi, et même sans se la donner.

Auguste reconstruisit le Capitole, bâtit ou rebâtit le temple de Quirinus, qu'il orna de soixante-seize colonnes : on remarqua par la suite que ce fut le nombre de ses années, et la flatterie alla jusqu'à supposer qu'il avait pu prévoir, et indiquer par là combien devait durer sa vie ². Il avait désiré prendre le nom de Romulus, et il était bon d'honorer le premier Romulus divinisé : cela préparait les Romains à adorer le second. D'ailleurs ce temple devait être particulièrement cher à Auguste, car on y avait placé une statue de César.

Le même désir de rappeler Romulus fit rebâtir par Auguste le temple de Jupiter Feretrius, qui rappelait le triomphe du premier roi de Rome.

¹ Templorum *positor*, templorum sancte *repostor*.

(Ov., *Fast.*, II, 63.)

² C'était un temple dorique, entouré d'une double rangée de colonnes (Vitr., III, 2. 7), ce qui explique leur grand nombre.

Le capitol de l'Aventin, composé, comme celui du Quirinal, des temples de Minerve, de Junon et de Jupiter, est mentionné par Auguste parmi les œuvres de réédification dans l'inscription d'Ancyre. Ce Jupiter s'appelle le Jupiter de la liberté : ceci veut-il seulement dire que son temple était près du temple de la Liberté, bâti sur l'Aventin par Sempronius Gracchus ? ou bien Auguste, en enchaînant la liberté romaine, aurait-il osé dédier un temple à Jupiter Libérateur ¹ ?

Il put rebâtir aussi le temple de la Concorde ². Tibère, du vivant d'Auguste, se chargea de la restauration ³ : il devait achever d'établir la concorde comme la comprenait Auguste. Il voulait pouvoir y inscrire son nom et celui de son frère Drusus. Tibère paraît avoir aimé ce frère, dont les traits offraient avec les siens

¹ La traduction grecque de l'inscription d'Ancyre porte Jupiter libérateur ; mais ce peut être une erreur causée chez un Grec par l'ignorance d'une localité romaine. Il eût été bien impudent à Auguste de rien faire pour Jupiter libérateur, adoré à Athènes, et en l'honneur duquel on répandait des libations le jour de la mort des tyrans.

² Tout porte à croire que le temple de la nouvelle Concorde commencé pour César (D. Cass., XLIV, 4) fut celui qu'acheva Auguste, et, malgré l'erreur d'Ovide expliquée plus haut (p. 38), que ce temple est celui dont il existe de si beaux restes, et dont Festus (*Senacula*, I, 547) dit qu'il est (*unum*) entre le Capitole et le Forum, près de la Curie.

³ D. Cass., LV, 8. On admire, sous le péristyle du Musée capitolin, des bases de colonnes d'un style très-élevé, qui proviennent d'un temple de la Concorde, celui qui était sur le Vulcanal, *sic*, p. 38 (derrière l'arc de Septime-Sévère). J'ai dit que ce ne pouvait être le temple de la Concorde dédié par Tibère ; car, d'après Ovide, qui a célébré cette dédicace (*Fast.*, V, 637), celui-ci ne pouvait se trouver ailleurs qu'au haut du *Clivus Capitolinus*, au pied des cent marches qui condui-

une ressemblance qui a fait parfois confondre leurs bustes ¹. Quand Drusus mourut, au delà du Rhin, Tibère s'était empressé d'aller recueillir son dernier souffle, et il accompagna à pied son corps jusqu'à Rome. Il y avait donc *concorde* entre les deux frères, et on conçoit le sentiment qui portait Tibère à vouloir associer leurs deux noms sur un édifice consacré à cette divinité. Cette fois, par exception, ces mots : *Temple de la Concorde*, ne furent pas un mensonge. Tibère le dédia quelques années plus tard ², le 16 janvier, jour anniversaire de celui où Octave avait reçu le titre d'Auguste ³.

Auguste, qui ne négligeait rien, désira sans doute que la devise du temple de la Concorde rappelât ce jour où avait été consacré par une appellation religieuse son empire, qu'il aimait à présenter comme le triomphe de la concorde. Cette concorde était facile ; là où il n'y a plus d'opinion libre, il est aisé d'être d'accord.

Ce fut aussi Tibère qui dédia le temple de Cérès,

saient à la citadelle, et au-dessous du temple de Junon Moneta, qui était dans la citadelle ; à moins qu'Ovide, écrivant ses *Fastes* loin de Rome, n'ait confondu deux temples de la Concorde. Sans cela, il faut renoncer à savoir qui a érigé le temple de la Concorde dont il existe de si beaux débris, et dont le style conviendrait si bien à l'âge d'Auguste.

¹ Le buste du Capitole, placé dans la galerie, qu'on donne pour un portrait de Tibère, est plutôt un portrait de Drusus.

² D. Cass., lvi, 25.

³ *Calend. pren.* ; voy. Nibb., *R. ant.*, t. 554.

rétabli par Auguste¹. Situé au pied de l'Aventin, il datait au moins des premières années de la république, et devait être refait au commencement de l'empire. Ce temple païen a été transformé en église chrétienne (*Santa-Maria in Cosmedin*). Neuf colonnes du temple existent encore, engagées dans les murs de l'église.

Auguste dut prendre grand soin de la nourriture du peuple, car, plusieurs fois sous son règne, la famine menaça de troubler l'ordre qu'il avait établi. Quand on ne craint plus rien de la liberté, il reste encore à craindre les émeutes de la faim : Cérès, la déesse du blé et du pain, était une divinité qu'il lui importait beaucoup de se rendre favorable². Nous avons vu que le peuple avait chargé son empereur de le nourrir, et qu'Auguste avait accepté cette charge ; c'est pourquoi sans doute un de ses bustes est couronné d'épis.

Ce temple, primitivement dédié à Cérès, le fut plus tard à Cérès, Proserpine et Bacchus, la triade des mystères. On peut croire que cette nouvelle destination lui fut donnée par Auguste, qui en Grèce s'était fait initier aux mystères d'Éleusis.

Auguste releva sur le Palatin deux temples, tous deux voisins de sa demeure, le temple de Cybèle

¹ Tac., *Ann.*, II, 49.

² Il dédia dans le *Vicus jugarius* (*via della Consolazione*) un autel à Cérès et un autre à Ops Augusta. Ops était déesse de la richesse, dans l'origine déesse des fruits de la terre, qui sont la richesse primitive.

pour ceux qui avaient le goût des religions de l'Orient, et, à côté, le temple de Junon Sospita, la vieille déesse italique, pour ceux qui restaient dévots aux cultes nationaux, — il songeait à tout, — puis sur la Velia, ou plutôt au pied de la Velia, la chapelle des dieux protecteurs de Rome, des dieux pénates, dont le culte passait pour remonter jusqu'à Énée, Énée d'où les Jules prétendaient descendre. Auguste entreprit encore de reconstruire le temple de l'Espérance, détruit par un incendie ; mais il ne l'acheva point : symbole des espérances qu'avait données l'empire à son commencement, qu'il ne devait pas tenir.

D'autres temples furent réparés, à l'instigation d'Auguste, par différents personnages, qui en l'imitant cherchaient à lui faire la cour.

Regis ad exemplum totus componitur orbis.

Sous l'empire, tout se fait pour plaire au maître.

M. Philippus, beau-père d'Auguste, restaura le temple d'Hercule Musagète (qui conduit les Muses). Cette restauration était de saison ; les Muses n'allaient que trop, pour leur dignité, suivre la force.

Philippe y ajouta un portique qui porta son nom, où se voyaient des tableaux de Zeuxis et d'autres peintres grecs, et une statue d'Hercule, dompteur des monstres ; ce qui faisait dire à Martial dans une épigramme contre un certain Labienus, qui était mon-

struensement laid : « Évite le portique de Philippe, car si Hercule t'aperçoit, tu es-mort ¹. »

Le temple de Diane, sur l'Aventin, fut réparé par L. Cornificius ², ancien général d'Octave, fait consul par Auguste.

Plancus restaura le temple de Saturne. Celui-ci n'avait garde de résister à un désir d'Auguste, car c'était le plus corrompu et le plus servile des hommes. Quand il fut censeur, on dit de lui qu'il devait craindre la censure. Il avait constamment abandonné le parti vaincu pour le parti vainqueur : après la mort de César, la cause de César ; Antoine, après sa défaite de Modène. Puis, Antoine étant le plus fort, Plancus s'était donné à lui, et avait accordé aux triumvirs la tête de son propre frère ³. Enfin, il abandonna Antoine pour Octave, et vint dans la Curie débiter les accusations les plus outrageantes contre celui qu'il trahissait et qui avait tout fait pour lui ⁴. Je regrette qu'Horace ait adressé une ode à ce misérable ⁵, et que la ville de Lyon, où je suis né, ait un pareil homme pour fondateur.

Plancus, ce type du succès immérité, eut un magnifique tombeau, qui subsiste encore près de Gaëte,

¹ Suet., *Aug.*, 29; Mart., *Ep.*, v, 49.

² Suet., *Aug.*, 29.

³ De lui et de Lépide, qui avait également livré le sien, on a dit qu'ils triomphaient *de Germanis, non de Gallis*.

⁴ Vell. Patere., II, 85.

⁵ *Carm.*, I, 7.

avec une inscription pompeuse à sa gloire ¹. Ce tombeau s'appelle la Tour de Roland : le moyen âge a donné le nom d'un preux, l'honneur même, à la sépulture d'un coquin.

Auguste érigea sur le Palatin un temple à *Juventas* ², la vieille déesse sabine de la jeunesse, qui avait eu très-anciennement un autel sur le Capitole. L'empire voulait, sur la colline où il venait de s'asseoir, opposer sa *jeunesse* à celle de la colline des rois ; mais la jeunesse nouvelle de Rome était une illusion, et un présage parut annoncer que sa fin était proche : le temple de *Juventas* brûla sous Auguste ³, le lendemain d'un jour où il quitta la ville. Il semblait qu'Auguste était nécessaire pour conserver à l'État un simulacre de vie, et que, lui manquant, tout ce qui dans l'empire ressemblait à la jeunesse disparaîtrait.

Avant Auguste, il n'y avait pas un temple de Mars dans l'intérieur de la ville. On peut, je crois, expliquer ce fait, qui étonne d'abord chez un peuple aussi belliqueux que les Romains. Au temps de la république, le magistrat qui commandait l'armée, et par suite l'armée elle-même ne pouvaient entrer dans les murs de Rome. Le général ayant l'*imperium*, le pouvoir absolu, c'était une précaution nécessaire de la li-

¹ Une inscription pareille a été trouvée non loin de Tivoli, ce qui a porté Nibby (*Dint.*, I, p. 85) à placer en cet endroit la villa Tiburtina de Plancus, dont parle Horace.

² *Inscript. Ancy.*, IV, 8.

³ D. Cass., I.

berté. Pour cette raison, sans doute, Mars, lui aussi, était relégué hors des murs, comme le pouvoir militaire, la *force armée* qu'il représentait. Mais Auguste avait l'*imperium*, le siège du pouvoir absolu était désormais dans la ville : il n'y avait plus de motif pour en refuser à Mars l'entrée.

Auguste éleva donc au milieu de son Forum un temple à Mars. Ce Forum était contigu à celui de César, et le temple de Mars faisait pendant au temple de sa divine épouse, Vénus. Auguste le dédia à Mars Vengeur ¹, et le consacra au souvenir de la victoire de Philippes, par laquelle il avait vengé sur Brutus et Cassius le meurtre de son père, et avant laquelle il avait voué le temple ².

On ne s'étonnera pas qu'un magnifique monument ait été érigé à cette vengeance, qui fut l'âme de la politique d'Octave, ou plutôt le prétexte constamment donné à son ambition. C'est en prétendant venger son père qu'il parvint à lui succéder.

Cette vengeance toute politique — Auguste n'avait fait pas preuve d'une grande tendresse pour César de son vivant — est épousée vivement par Ovide, qui, à propos de ce temple même, fait dire à Auguste, avant la bataille de Philippes : « Viens, ô Mars, et rassasie ton

¹ Ultor ad ipse suos cælo descendit honores,
Templaque in Augusto conspicienda foro.

(Ov., *Fast*, v, 551.)

² Suet., *Aug.*, 29.

glaive d'un sang scélérat ¹ ! » Mais un autre poète, le flatteur d'Honorius, Claudien, qui n'avait pas besoin comme Ovide de flatter Auguste pour en obtenir la fin d'un triste exil, l'a mieux jugée :

« Auguste a repu d'un sang détesté les mânes de César ; mais c'est à tort qu'il a été loué pour sa piété, célébrant cet hommage funèbre par le deuil de la patrie et le massacre des citoyens ². »

Les admirables débris du temple élevé à la vengeance de la mort de César rappellent malheureusement toutes les barbaries dont cette vengeance fut le prétexte. « On condamna, dit Dion Cassius, — qu'on ne saurait accuser d'hostilité à la mémoire d'Auguste, — on condamna les absents, non-seulement ceux qui avaient frappé César et leurs complices, mais beaucoup d'autres qui, loin d'avoir trempé dans la conjuration, n'étaient pas même à Rome dans ce temps-là. A ceux qui étaient condamnés on interdisait l'eau et le feu ; leurs biens étaient vendus à l'encan ; et toutes les charges, non-seulement celles qui étaient entre leurs mains, mais les autres encore, étaient données aux amis de César (Octave). Ceux qui accusèrent les meurtriers de César furent nombreux, les uns poussés par leur zèle pour son fils, les autres par d'autres motifs, car ils recevaient en prix de leurs accusations les biens et les emplois des condamnés, et l'exemption du

¹ Ov., *Fast.*, v, 575.

² Claud., *de Consulatu Honorii*, p. 158.

service militaire pour eux, leurs fils et leurs petits-fils. La plupart des juges condamnèrent les accusés pour plaire à César (Octave) ou par crainte de lui, trouvant quelque prétexte à leur fausseté, les uns dans la loi qui venait d'être portée (par Octave lui-même), les autres justifiant leur sentiment par les armes de César. »

Voilà ce que produisit cette vengeance filiale que le temple de Mars Ultor était destiné à immortaliser. Cela me gêne un peu la vengeance et presque le temple. Il faut ajouter un trait à cette histoire. Après la prise de Pérouse, Octave fit égorger, devant l'autel de César, trois cents victimes humaines. Voltaire a donc eu raison de dire : « Il n'y eut aucun genre d'atrocité dont les prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation. »

Ce temple était particulièrement cher à Auguste. Il voulut que les magistrats en partissent pour aller dans leurs provinces ; que l'honneur du triomphe y fût décerné, et que les triomphateurs y fissent hommage à Mars Vengeur de leur couronne et de leur sceptre ; que les drapeaux pris à l'ennemi y fussent conservés ; que les chefs de la cavalerie exécutassent des jeux en avant des marches de ce temple ; enfin que les censeurs, en sortant de leur charge, y plantassent le clou sacré, vieil usage étrusque jusque-là attaché au Capitole. Auguste désirait que ce temple fondé par lui prit l'importance du Capitole.

Il fit consacrer le temple élevé à son père par ses pe-

tits-fils. Caius et Lucius, et son autre petit-fils, Agrippa, à la tête des plus nobles enfants de Rome, y célébrèrent le jeu de Troie, qui rappelait l'origine prétendue troyenne de César ; deux cent soixante lions furent égorgés dans le cirque, c'était leur place ; deux troupes de gladiateurs combattirent dans les *Septa* où se faisaient les élections au temps de la république, comme si Auguste eût voulu, par ces combats qui se livraient en l'honneur des morts, célébrer les funérailles de la liberté romaine.

Il reste du temple de Mars Vengeur trois belles colonnes corinthiennes de cinquante pieds de hauteur. On remarque au soffite du portique une grecque d'une pureté admirable : jamais l'ornement qu'on nomme ainsi n'a mieux mérité son nom. Mais la hauteur des colonnes, l'ampleur et la richesse des chapiteaux sont toutes romaines. Ce monument tient encore du style chaste, propre aux édifices de la république, si voisins de l'élégance grecque ; il tient déjà du style majestueux et grandiose de l'empire. C'est une transition dans l'art comme le despotisme aux formes républicaines d'Auguste fut une transition dans la politique, mais plus heureuse.

Il ne faut pas confondre ce temple de Mars Vengeur, érigé dans le Forum en mémoire de la vengeance tirée par Auguste des meurtriers de César¹, avec un

¹ Templâ ferēs, et, me victore, vocaberis Ultor.

(Ov., *Fast.*, v, 577.)

autre temple de Mars deux fois Vengeur, qui fut élevé par Auguste sur le Capitole pour rivaliser avec le temple de Jupiter Férétrius ¹, élevé aussi sur le Capitole par Romulus. C'est dans le temple de Mars deux fois Vengeur que furent déposés les étendards de Crassus, rendus par les Parthes ², voici comment.

Tiridate, frère de Phraate leur roi, était venu à Rome plaider sa cause. Phraate envoya des ambassadeurs pour demander que ce frère lui fût livré. Auguste ne livra point Tiridate, mais il renvoya à Phraate un fils qu'il avait reçu en otage, lui demandant en échange les drapeaux et les soldats pris dans les expéditions de Crassus et d'Antoine. Phraate les rendit.

C'est ainsi qu'Auguste avait recouvré ces drapeaux. Il n'était pas allé, comme voulait le faire César quand il mourut, les reconquérir chez les Parthes ; ils avaient été obtenus par ce qu'on appelle la voie diplomatique.

¹ D. Cass., LIV, 8 : κατὰ τὸ τοῦ Διὸς τοῦ Φερετρίου ζήλωμα, « pour rivaliser avec celui de Jupiter Feretrius, » dit Dion Cassius ; il ne faut pas traduire *ad imitationem Jovi Feretrii* (comme on l'a fait dans l'édition Sturzius, tome III, 261), car cela pourrait faire croire que le temple de Mars Vengeur du Capitole avait la même forme que le temple de Jupiter Feretrius, ce qui n'est point sur les médailles. Ce temple de Mars Vengeur est rond, et le temple de Jupiter Feretrius avait une *longueur* de quinze pieds. Auguste montra encore sa prédilection pour les souvenirs qui se rattachaient à Romulus, lorsque, contrairement à l'usage, il fut, après une expédition, déposer les lauriers de ses faisceaux dans le temple de Jupiter Feretrius. (D. Cass., LV, 5.)

² Ces drapeaux étaient dans une chapelle particulière : « In penetrali quod est in templo Martis Ultoris. » (*Inscript. Ancyr.*, v, 42.)

Cette sorte de conquête ne méritait pas d'être chantée, comme elle l'a été, par Horace, Ovide¹ et Propertius ; mais Auguste était très-glorieux de ce succès et le célébra par un triomphe. Il entra à cheval à Rome, et un second arc de triomphe lui fut érigé².

Auguste voulut avoir son forum, comme César avait eu le sien. C'est à côté de celui-ci qu'il l'établit³.

¹ « Parthe, s'écrie Ovide, que t'ont servi maintenant les flèches que tu lances en fuyant, et tes coursiers rapides ? Rapporte nos étendards, rapporte aussi tes arcs *vaincus*. Tu ne possèdes plus les signes de notre honte. On a bien fait de donner à Mars un temple et le nom de deux fois vengeur. »

² Rite deo templumque datum nomenque bis ultor (ou bis ulto).

(Ov., *Fast.*, v, 595.)

Nec satis est meruisse *semel* cognomina Marti.

(*Ibid.*, 579.)

On voit clairement, par ce passage des *Fastes*, pourquoi le nom de « deux fois vengeur » a été donné à Mars quand on lui dédia le second temple, très-nettement distingué du premier, quoi qu'en dise Nibby (*R. Ant.*, II, 164). La première vengeance était celle tirée des meurtriers de César ; la seconde, un peu imaginaire, consistait dans la reddition volontaire des étendards de Crassus. Je préfère *bis ultor* à *bis ulto* : le sens de *nomen* se comprend mieux. Quoi qu'il en soit, Ovide parle de deux temples de Mars Vengeur ; et l'on n'est pas obligé, parce qu'on n'en a plus qu'un, celui du Capitole, de nier, comme fait Nibby, que les beaux restes auxquels on donne avec raison le nom de temple de Mars Vengeur, près de l'*arco dei Pantani*, aient appartenu à ce temple, ce qui le force à nier aussi que le forum d'Auguste soit le forum d'Auguste. Nous verrons tout à l'heure qu'on n'en peut douter.

³ Ovide (*Trist.*, III, 1, 27) les appelle tous deux les forums de l'empereur :

... Hæc sunt fora Caesaris.....

Cæsar, à cause de *sunt*, ne peut se rapporter qu'à Auguste. La flatterie donnait à Auguste tout ce qui avait appartenu à César.

Il aimait à se placer, en ce qui lui était possible, à côté de César; mais il ne voulait pas s'effacer devant lui, et son forum fut plus grand que le forum de César¹. Il ne pouvait le surpasser en grandeur que par là.

Suétone dit qu'Auguste créa un nouveau forum, parce que les deux autres ne suffisaient pas à la multitude des jugements². Quelle que pût être l'augmentation du nombre des procès, déjà si nombreux sous la république, j'ai peine à croire que deux Forum n'eussent pas suffi à les juger. Sa pensée fut la même que celle de César; il voulut continuer à retirer toute activité, toute vie à l'ancien Forum, à celui qu'on appelait le Forum du peuple romain: il fallait achever de le déposséder de la justice, comme on avait dépossédé le peuple romain de la liberté.

Le forum d'Auguste devait être, en effet, très-grand, car il y donna le spectacle de combats d'animaux, *Venationes*³. C'était une ressemblance avec l'ancien Forum, qui avait toujours servi et servait encore aux combats de gladiateurs.

De même aussi que l'ancien Forum, le forum d'Auguste était entouré de portiques. Auguste fit placer sous ces portiques, en habit triomphal, les statues des

¹ Ov., *Fast.*, v, 568.

² Suét., *Aug.*, 29. Suétone nous fait connaître aussi que les divers tribunaux y étaient distincts, et qu'on y tirait au sort les jurés.

³ D. Cass., lvi, 27.

hommes illustres qui avaient travaillé à l'agrandissement du territoire romain, et qui, de très-petit, dit Suétone ¹, l'avaient fait très-grand. Auguste, on le voit, ne voulait honorer de l'ancienne Rome que les conquêtes ; mais cela même devait faire un contraste avec l'empire, qui était destiné à peu conquérir, et qui dès le temps d'Adrien, devait abandonner ses conquêtes, reculant toujours devant l'envahissement des barbares, jusqu'à ce qu'ils vinssent l'étouffer dans Rome même, où nous les trouverons.

Je remarque qu'en même temps Auguste débarrassait la place du Capitole des statues qui l'encombraient. N'était-ce pas un bon moyen de faire disparaître celles qui ne lui plaisaient point ? celle, par exemple, du premier Brutus, qui avait inspiré le second ? Je doute que cette statue ait trouvé place dans son forum. Chacune de celles qu'il y avait admises portait une inscription dont Auguste était l'auteur ².

Auguste, en s'occupant de la gloire des autres, n'oubliait pas la sienne. Dans son forum, se voyaient des statues de provinces ³, avec des inscriptions indiquant les hauts faits qu'il y avait accomplis. Parmi ces provinces figurait l'Espagne, où il avait été malade pendant que ses généraux remportaient des victoires :

¹ *Aug.*, 51.

² Lamprid., *Alex. Sev.*, 28. Au moins celle de la statue de Scipion Émilien. (Pl., *Hist. nat.*, xii, 6.)

³ Vell. Paterc., ii, 59.

campagne pour lui peu glorieuse, et où il n'avait trouvé à immortaliser par un monument que sa peur du tonnerre.

Des deux côtés du temple de Mars, qui s'élevait à une extrémité du forum d'Auguste, on érigea sous Tibère ¹ des arcs honorifiques, sur lesquels furent posées les images de Drusus et de Germanicus : à côté de ce qui était un musée des gloires nationales, au moins d'une partie de ces gloires, vint se placer sous Tibère un hommage aux gloires de sa famille. Germanicus seul était digne de partager un honneur accordé à Scipion Émilien ².

Le forum d'Auguste fut long à terminer ; son architecte lui fit longtemps attendre le jour où il pourrait le dédier. Jouant sur le mot *absolvere*, qui en latin signifie à la fois *absoudre* et *achever*, l'empereur, qui avait beaucoup d'esprit, dit plaisamment, à propos d'un certain Cassius qui faisait absoudre (*absolvere*) tous ceux qu'il accusait : « Je voudrais que Cassius accusât mon forum ³. »

Nous connaissons plusieurs des objets d'art qu'Auguste avait fait servir à la décoration de son forum, et ses choix sont assez dignes de remarque. L'un d'eux

¹ Tac., *Ann.*, III, 84.

² Sa statue est citée comme ayant été placée dans le forum d'Auguste. (Plin., XXII, 6, d'après Varron.) Aulu-Gelle (IX, 11) nous apprend que Valérius Corvinus s'y trouvait aussi, avec le corbeau qui l'avait aidé à vaincre le Gaulois.

³ Macr., *Sat.*, II, 4.

rappelait les spoliations du triumvir : c'était une statue grecque qu'il avait exigée des habitants d'Alea, pour les punir d'avoir embrassé le parti d'Antoine¹. Un autre glorifiait la pacification dont se vantait Auguste : celui-ci était un tableau d'Apelles représentant la Guerre, les mains attachées derrière le dos, et assise sur un monceau d'armes². Enfin Alexandre, sur un char de triomphe, était une allusion à Auguste triomphant³.

Auguste paraît avoir eu pour Alexandre une prédilection que ne justifie aucune ressemblance entre l'héroïque fils de Philippe et le cauteleux neveu de César. Il choisit pour son sceau une tête d'Alexandre. Jusque là, le mystérieux jeune homme avait pour cachet un sphinx⁴.

L'enceinte du forum d'Auguste et une de ses entrées subsistent encore aujourd'hui. Cette enceinte est construite en péperin⁵, comme l'étaient en général les

¹ La Minerve Aleade d'Endæus. (Pausanias, viii, 45-47.)

² Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 56, 50. Elle était dans un temple que l'on trouvait, à sa gauche, en entrant dans le forum d'Auguste. (Serv., *Æn.*, i, 294.) Ce ne pouvait être le temple de Mars, car l'entrée du forum d'Auguste devait se trouver du côté des deux autres forum. Virgile semble avoir voulu faire allusion à ce tableau, que sans doute il connaissait, dans ce passage de l'*Énéide*, i, 294 :

... Furor impius intus
Sæva sedens super arma...

³ On y avait aussi placé au moins deux quadriges en l'honneur d'Auguste. (Can., *R. Ant.*, ii, 254.)

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxvii, 1, 4; Suet., *Aug.*, 50.

⁵ On y observe le système de construction étrusque, qui est l'an-

monuments de la république. Auguste se servait volontiers de cette matière dure pour ses constructions, auxquelles il aimait à donner une apparence, à l'extérieur du moins, de cette simplicité républicaine que lui-même affectait. Mais au dedans la forme était magnifique. Sur le mur en péperin se détache une corniche en travertin, qui indique le passage, encore peu sensible, des matériaux de la république aux matériaux de l'empire. Tout cela enveloppe ce qui subsiste du temple de Mars, dont les superbes colonnes en marbre déploient complètement la magnificence impériale.

On le voit, cette architecture est historique; mais elle offre une particularité encore plus frappante, et qui à elle seule suffirait pour établir que c'est bien l'enceinte du forum d'Auguste que nous avons devant les yeux. Ce mur a une direction oblique, et l'enceinte dont il faisait partie présente, dans ce qui a été conservé, une configuration manifestement irrégulière. Cette particularité est due à un trait caracté-

cien système romain. Il ne faut point s'en étonner. Les édifices de l'empire en offrent d'autres exemples, et sans rechercher si l'architecture des rois ne convenait pas au premier empereur, si celui qui avait voulu prendre le nom de Romulus n'était pas bien aise d'imiter le *mur* de Romulus, cet anachronisme de construction peut s'expliquer par le goût d'archaïsme, qui tient tant de place dans l'histoire romaine. Aujourd'hui, on fait du gothique partout, et, dans la jeune Amérique plus qu'ailleurs. Dans une rue voisine du forum d'Auguste, j'ai remarqué une maison qui n'a pas cent ans, et dont les murs sont bâtis à l'étrusque.

ristique de la conduite et du caractère d'Auguste : la dissimulation du souverain pouvoir, l'affectation du respect des droits privés, quand le pouvoir était réellement sans limites, quand tous les droits publics avaient été violés.

Pour construire son forum, Auguste avait acheté le terrain à des particuliers, comme il a soin de nous l'apprendre dans l'inscription d'Ancyre, mais ne voulait pas forcer des habitants du voisinage à vendre leurs maisons¹. Nous avons vu que le droit d'expropriation était odieux à Rome. L'étendue et la régularité du forum en souffrirent, et le maître se résigna. C'est l'histoire du moulin de Sans-Souci, qui du reste paraît n'être pas vraie :

On respecte un moulin, on vole une province,
a dit le bon Andrieux.

Il est piquant d'assister aujourd'hui à ce ménage-ment d'Auguste pour l'opinion, qu'il voulait gagner. En voyant le mur s'infléchir parce qu'il a fallu épargner quelques maisons, on croit voir la toute-puissance d'Auguste gauchir à dessein devant les intérêts par-

¹ Suet., *Aug.*, 56 : « Forum angustius fecit, non ausus extorquere possessoribus proximas domos. » Il ne peut s'agir d'extorsions, comme semble le supposer Suétone, écrivant lorsque l'empire avait pris des habitudes de violence qui n'étaient point dans le caractère d'Auguste. Auguste avait acheté le sol de son forum (*empto*, selon l'inscription d'Ancyre), et ne l'avait point pris. Pour l'agrandir, il n'a pas reculé devant une spoliation, mais devant un achat forcé.

ticuliers, seule puissance avec laquelle il reste à compter quand tout intérêt général a disparu. L'obliquité de la politique d'Auguste est visible dans l'obliquité de ce mur, qui montre et rend pour ainsi dire palpable le manège adroit de la tyrannie, se déguisant pour se fonder. Le mur biaise, comme biaisait constamment l'empereur.

L'introduction à Rome des religions étrangères est un fait important en lui-même, car elle se lie à la grande question de l'introduction du christianisme. L'établissement du culte égyptien nous concerne particulièrement, car c'est lui qui explique en partie la présence, à Rome, de statues égyptiennes que nous y voyons encore¹. Auguste, renouvelant une mesure qu'on avait déjà prise dans les derniers temps de la république, défendit que la religion de l'Égypte, comme aujourd'hui le culte protestant, fût admise dans l'enceinte du *Pomærium*, puis à moins d'un mille de la ville². Les Égyptiens dont on craignait l'influence

¹ Le Nil en basalte, avec les seize enfants qu'on voyait dans le temple de la Paix, et dont le beau Nil en marbre du Vatican est probablement une imitation faite à Rome, puisqu'il faisait pendant au Tibre maintenant à Paris, ce Nil en basalte fut sans doute apporté à Rome par Auguste, et dut figurer dans le triomphe par lequel il célébra la soumission de l'Égypte. On parle aussi d'un Janus apporté par lui d'Égypte. Ce devait être quelqueune des divinités égyptiennes qui tiennent ce signe de la vie qu'on appelle la croix ansée, et qu'on aura confondu avec la clef de Janus. Ce ne saurait être une divinité à double tête, car le panthéon égyptien n'offre rien de pareil.

² D. Cass., liv. 6. C'est Agrippa qui publia cette seconde interdiction.

étaient des Alexandrins. Cette race remuante pouvait inspirer de l'ombrage à un pouvoir que toute agitation effrayait. Le second arrêté contre les dieux égyptiens fut rendu dans une année où l'agitation populaire n'avait pas permis l'élection des magistrats, et il est vraisemblable que l'intolérance, alors comme au temps de la persécution des chrétiens, fut elle-même moins religieuse que politique, ce qui ne la justifie nullement à mes yeux.

Les formes de la république avaient été conservées par Auguste. Il y avait à Rome un sénat, des consuls, des tribuns, même des élections. Rien n'était changé ; les formes étaient les mêmes ; mais le principe avait péri ; les choses avaient été remplacées par des noms, *inania verba*¹. Un historien sérieux ne peut prendre cette vaine apparence pour une réalité. Toutes les fois qu'une seule volonté est suprême maîtresse, que ce soit celle d'un homme, d'une caste ou d'une assemblée, que le gouvernement se nomme royauté, république ou autrement, le pouvoir est ce que les anciens appelaient tyrannique, et que, pour éviter ce nom injurieux, j'appellerai absolu.

Jamais Auguste ne se donna des airs de souverain absolu : il lui suffisait de l'être.

Auguste, qui voulait conserver les dehors de la con-

¹ C'est ce qu'un écrivain généreux, M. Albert de Broglie, appelle « le mensonge politique d'Auguste, » et un savant anglais, Smith, « une pure farce : *The whole was a mere farce.* » (L. Smith, *Diction. of gr. and rom. Antiq.*, 540.)

stitution romaine dont il anéantissait le principe, se garda de toucher aux monuments politiques de Rome. Il laissa debout les deux tribunes du Forum; il fit terminer par Agrippa les nouveaux *Septa* et le nouveau *Diribitorium*, et acheva la reconstruction de la Curie.

Mais les deux tribunes du Forum, celle que César avait établie près du temple de Castor, et celle que l'on avait placée sur les marches de son temple, qui ainsi toutes deux lui appartenaient en quelque sorte, et dont la seconde portait son nom (*Rostra Julia*), ne pouvaient plus être, comme l'ancienne, le temple de la parole libre. Elles ne servaient plus qu'à l'empereur ou à ses parents, quand ils venaient prononcer l'éloge funèbre de quelque membre de la famille impériale.

Auguste n'avait pas aboli les élections, que devait abolir Tibère. Aussi, au lieu de fermer les *Septa*, il leur avait, continuant l'œuvre de César et de Lépide, donné plus de grandeur et de magnificence. Agrippa les couvrit de plaques de marbre, les orna de tableaux et de statues¹, et ils reçurent, eux aussi, comme la nouvelle tribune, comme la Curie, le nom de Juliens².

¹ D. Cass., LIII, 23.

² Sur un fragment du plan capitulin, ces trois lettres *...lia* se lisaient à côté d'un monument où se voient un grand nombre d'allées. On s'accorde à y reconnaître un plan des *Septa Lia* est bien probablement un reste de *Septa Julia*. Quant au rapport que Canina a voulu établir entre ce fragment du plan antique de Rome et des ruines maintenant sous terre, près du palais Doria, je ne puis y attacher nulle importance, car, pour moi, les *Septa* n'étaient pas sur la voie Flaminienne, mais au delà de l'église de la Minerve.

Ce nom avertissait que les élections n'étaient plus libres, car César tout-puissant *recommandait* ses créatures au choix du peuple, et Auguste, quand il lui plaisait, faisait savoir qu'il désirait être consul.

Il y avait une troisième tribune dans les *Septa* ; mais on n'entend parler d'elle, sous Auguste, qu'un jour où l'empereur, étant allé hors de la ville au-devant de Tibère, qui revenait par la voie Flaminienne, et se trouvant près des *Septa*, s'y rendit avec lui pour saluer le peuple de cette tribune ¹.

Le *Diribitorium*, lieu où se faisait le dépouillement du scrutin, fut refait par Auguste. Le *Diribitorium*, c'était une salle immense, car le toit, suivant Dion Cassius ², était le plus grand qui eût jamais existé ³. Mais l'opération électorale, qui se faisait dans le *Diribitorium*, ayant bientôt disparu avec les dernières traces du droit d'élire, ce vaste toit s'effondra, et on ne tenta pas de le remplacer. L'édifice était encore à ciel ouvert sous Commode. Le *Diribitorium* fut alors le lieu où l'on distribuait la paie aux soldats. C'était toujours au fond le même emploi, car les soldats étaient alors les vrais électeurs, et leurs votes se réglaient sur la paie.

Quant aux *Septa*, lorsqu'il n'y eut plus de comices,

¹ D. Cass., lvi, 1.

² D. Cass., lv, 8.

³ Pline parle d'une poutre de ce toit qui avait cent pieds. (Pl., xxxvi, 15, 26.)

ils n'eurent plus d'objet ; ils servirent aux jeux, et devinrent un bazar où les oisifs se réunissaient pour *flâner*, comme sous les portiques. Ainsi ce monument, dont le nom rustique (*parc à moutons*) rappelait les origines pastorales de Rome, après avoir vu les luttes des partis politiques aux prises et le peuple romain investissant des plus hautes fonctions les plus grands citoyens, n'abrita plus d'autres luttes que celle des gladiateurs, et ne fut plus que le rendez-vous élégant d'une population devenue frivole par l'asservissement. L'histoire des *Septa* contient toute l'histoire de Rome.

Bien que portant le nom de César, la *Curia Julia* fut entièrement l'œuvre d'Auguste ¹. L'ancienne curie Hostilia, agrandie par Sylla ², qui, dans ses plans de restauration aristocratique, voulut donner plus d'importance au lieu de réunion du sénat, avait été brûlée, peut-être à dessein, lors des funérailles de Clodius, par les amis du démagogue, qui étaient les ennemis du sénat. Le sénat voulut que la mémoire de

¹ D. Cass., XLVII, 19. « Curiam et continens ei chalcidicum... feci. » (*Inscr. Ancyrr.*, IV, 4) Ce *chalcidicum* était un portique placé devant la *Curia Julia*. Il ne pouvait rien avoir de commun avec le *porticus Julia*, voisin de l'arc de Fabius (*Pers.*, *Sat.* IV, 49, Scholiastes), et qui, sans doute, devait son nom au voisinage du temple de César.

² Pl., *Hist. nat.*, XXXIV, 12. C'est de cette curie que Cicéron dit (*de Fin.*, V, 1) : « Plus grande, elle me semble moindre. » Ce mot se trouve dans un dialogue écrit après que la Curie avait été brûlée, mais qui est supposé avoir eu lieu à une époque antérieure à l'incendie (678). Sylla avait dû l'agrandir.

Sylla, auquel il pardonnait de l'avoir décimé lui-même parce qu'il avait écrasé les plébéiens, restât attachée à la Curie, et décréta qu'elle serait relevée par le fils de Sylla, Faustus ¹. Mais César ne permit pas cette consécration du souvenir aristocratique de Sylla. Il fit abattre la nouvelle Curie, et à sa place, comme par ménagement pour ce souvenir, érigea un temple à la Félicité ², dont Sylla avait le culte. Les triumvirs relèverent la Curie, dont le rétablissement avait été décidé du vivant de César, et à laquelle on avait donné son nom. On peut regarder Octave, celui d'entre eux qui avait le plus d'intérêt à glorifier César, comme le principal auteur de cette mesure. Le temple du sénat, devenu la curie de César, l'ennemi du sénat, c'était une insulte pour celui-ci et un triomphe pour Octave.

Auguste y avait fait placer deux tableaux ³. L'un, qui était de Nicias, représentait Némée assise sur un lion, une palme à la main, et, près d'elle, un vieillard appuyé sur un bâton. Était-ce une épigramme contre le sénat et contre l'État romain, qui ne pouvaient plus se tenir sur leurs pieds chancelants, et en étaient réduits à s'appuyer sur un bâton, le bâton qui soutient et qui flagelle, le despotisme? L'intention du choix de l'autre

¹ D. Cass., xl, 50.

² *Ibid.*, xlv, 5.

³ Pl., *Hist. nat.*, xxxv, 4, 10. Le tableau de Nicias avait été apporté d'Asie en 692 par Silanus (Pl., xxxv, 11, 40); avant de décorer la Curie, il fut exposé dans le Forum (*Ibid.*, 48).

tableau était plus marquée. On y voyait un vieillard qui ressemblait à son fils : Auguste voulait faire croire aux nouveaux Romains qu'ils ressemblaient à leurs pères. Au-dessus, était un aigle, tenant un serpent dans ses serres : là encore, Auguste avait vu sans doute avec complaisance une allusion à ses propres triomphes, mais elle eût été plus exacte si le serpent eût pris l'aigle et l'eût étouffé ¹.

La nouvelle curie ² s'éleva sur l'emplacement de

¹ Cicéron semble avoir vu ce tableau d'un peintre grec, Philochares, quand il a décrit le combat d'un aigle et d'un serpent, en beaux vers qu'a traduits Voltaire, et qui suffiraient pour montrer que le grand orateur romain était aussi poète.

² Elle était à côté du *Comitium*. (D. Cass., XLVII, 19). Pline dit qu'elle fut consacrée par Auguste *in Comitio* (XXV, 10); mais nous savons que pour indiquer le lieu des monuments, *dans* se met pour *à côté*. *In Comitio* peut aussi se rapporter à *consecrabat*, à cause de la proximité du *Comitium* et de la Curie. Quoi qu'il en soit, la *Curia Julia* était à côté du *Comitium*. J'avais incliné d'abord (*Hist. rom.*, II, 519) à la placer en face de la *Curia Hostilia*, au sud du *Comitium*, auprès de la basilique Julia, à cause d'un passage attribué au régionalnaire Rufus : *Curia sub veteribus*, qui, s'il était authentique, déciderait la question en ce sens, car les *tabernæ veteres* étaient au sud du Forum; mais rien de pareil ne se rencontre, ni dans la *Notitia*, ni dans le *Curiosum* de l'édition Preller, la seule édition critique des régionalnaires. D'ailleurs, il serait bien difficile de trouver à côté de la basilique Julia une place suffisante pour la Curie et le *Chalcidicum* dont parle l'inscription d'Ancyre, à moins qu'on ne fasse des trois colonnes un reste de Curie, opinion de Canina (*R. Ant.*, 254) fondée sur un passage de Pline qui montre que le *Comitium* touchait à la Curie refaite par Sylla. Or ce passage prouve que la Curie, après Sylla, était loin des trois colonnes comme l'était le *Comitium* lui-même, ainsi que l'a établi victorieusement M. Mommsen. J'en suis donc revenu à l'opinion de M. Dyer (*Roma*, p. 789), de M. Detlefsen (*de Com. Rom.*, p. 157), et je suis convaincu maintenant que la *Curia Julia* a été rétablie sur l'em-

l'ancienne : la Curia Julia fut là où avait été la Curia Hostilia ; le sénat de l'empire s'assembla là où s'était assemblé le sénat des rois et de la république. Le lieu de ses séances, mais cela seulement, n'avait pas changé, et Properce a eu raison de dire : « Dans la curie où le sénat siège maintenant dans la pourpre ¹,

placement consacré par la tradition de l'ancienne curie Hostilia. Ovide, écrivant sous Auguste, l'appelle *curia prisca* (*Fast.*, III, 140). A partir de Domitien, on ne peut douter que la Curie ne fût près du temple de Janus (*Proc.*, *B. G.*, I, 25), ce qui la faisait appeler *Pompitia* (*Vopisc.*, *Aurel.*, 41), à cause de ce temple, attribué à Numa Pompilius, et qu'elle ne fût, par conséquent, au nord du *Comitium*, comme la basilique Hostilia. Les vrais régionnaires indiquent le *senatus* près du forum de César. Dion Cassius (XIV, 17) dit positivement que l'on *rebatit* la Curie Hostilia : il ne se serait pas servi de cette expression, si l'on en eût bâti une autre dans un autre endroit. Nulle objection ne peut être tirée d'Aulu-Gelle (XIV, 7) qui, d'après Varron, nous apprend que le terrain de la basilique Julia était profane, et avait eu besoin d'être consacré par les augures. Cette objection a été faite par Becker (p. 551) : M. Dyer (*Roma*, p. 789) lui a très-bien répondu que, pour abattre le temple de la Félicité, il avait fallu l'*exaugurer*.

¹ Prop., IV, 1, 11. Ce passage de Properce montre que ce qu'il appelle ailleurs (IV, 4, 13) *curia Septa*, et qu'il indique comme étant près du temple de Castor, de l'autre côté du Forum, ne pouvait être la Curie Julia. Est-ce une allusion à des assemblées du sénat dans le temple de Castor et aux anciens *Septa* du Forum, qu'Auguste put laisser subsister avec les simulacres d'élection qu'il conserva ? Je conviens que le passage est embarrassant ; mais il ne peut prévaloir contre un ensemble de preuves établissant que la Curie romaine n'a jamais été déplacée. Nibby (*R. Ant.*, II, p. 62-64) et Canina (*Ed. Ant.*, I, p. 170) reconnaissent que la Curia Julia occupait l'emplacement de la Curia Hostilia ; mais ils mettent celle-ci au sud du Forum, par cette erreur que j'ai expliquée, mais qui n'est plus possible depuis que Niebuhr en a démontré l'évidence, et que M. Mommsen a déconvert la vraie place du Forum, laquelle place entraîne celle de la Curie.

furent autrefois *les pères*, vêtus de peaux, aux cœurs rustiques. » Ce lieu, qui avait vu l'admirable sénat du temps de Pyrrhus et d'Annibal, vit celui qui acceptait le cheval de Caligula pour consul¹ et votait sur l'apprêt du turbot de Domitien².

Le sénat s'assemblait encore au même lieu dans la dernière partie du quatrième siècle³. Symmaque, qui défendait contre saint Ambroise l'ancienne religion, demanda qu'on y rétablît l'autel et la statue de la Victoire érigée par Auguste⁴, apportée autrefois de Tarente, et qu'il avait ornée des dépouilles de l'Égypte après la bataille d'Actium, mêlant ainsi adroitement aux souvenirs des anciens triomphes de la république ses propres triomphes. « C'était, dit Dion Cassius, pour montrer qu'il devait son empire à la Victoire. »

Malgré tous les efforts de Symmaque, le culte de la Victoire fut aboli. Quel droit avaient alors les Romains de le conserver ?

¹ Suet., *Calig.*, 59.

² C'est le *senatus* du *Curiosum* et de la *Notitia*, Reg. viii. Il est indiqué entre le Forum romain et le forum de César, place qui convient bien à la Curie. La Curie, qui portait alors ce nom de *senatus*, paraît avoir été rebâtie ou réparée par Domitien. (Beck., 547.)

³ Dans l'église de Sainte-Martine, élevée sur l'emplacement ou bien près de l'emplacement de l'ancienne Curie, se lisait une inscription mentionnant que, sous Honorius et Théodose (II), avait été réparé et reconstruit, après un incendie, le *secretarium senatus*. (Gruter, 170, 5; Preller, *Die reg. der St. R.*, p. 142.) « Le *secretarium*, dit M. Egger (*Mém.*, p. 257), jugeait les causes capitales, et siégeait à huis clos. » Voilà ce qu'était devenu le sénat romain.

⁴ D. Cass., II, 22. La statue resta après que l'autel, principal signe du paganisme, en eut été enlevé. (Claud., *Cous. Hon.*, 597-9.)

Vers les églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien fut donc bâti et reconstruit, toujours au même endroit, ce monument dont la durée a été presque égale à celle du peuple romain, la Curie. En se plaçant en face de ces deux églises, on croit voir passer devant soi toute l'histoire du sénat romain, depuis l'époque des vêtements de peaux et des cœurs rustiques jusqu'à celle des sénateurs dégradés d'Honorius.

Dans cette fameuse inscription conservée sur les murs d'un temple d'Ancyre (*Angora*), si heureusement complétée par les découvertes de MM. Perrot et Guillaume, Auguste dit :

« J'ai achevé le forum Julium, la basilique qui était entre le temple de Castor et le temple de Saturne, ouvrage très-avancé par mon père, et cette même basilique ayant été consumée par un incendie, je l'ai refaite plus grande; je l'ai renouvelée, lui donnant le nom de mes petits-fils, Caius et Lucius, ordonnant à mes héritiers, si je mourais sans l'achever, de l'achever¹. »

¹ C'est à tort que Bunsen, identifiant le *Chalcidicum* de la Curie Julia, pour lui au sud du Forum, avec le temple de Minerve Chalcidique, en a fait un temple de Minerve voisin de la basilique Julia, qu'il a voulu reconnaître dans les trois colonnes du temple de Castor. L'inscription d'Ancyre attribue le *Chalcidicum* à la Curie, et la Curie était loin de la basilique Julia et des trois colonnes. Dion Cassius (II, 22) énumère, il est vrai, un *Athenaion*, consacré par Auguste, avec un *Chalcidicum*, avant la basilique Julia; mais cela n'établit point l'identité du temple et du *Chalcidicum*, ni la proximité du temple et de la basilique. Le temple de Minerve qu'Auguste consacra, sans doute après l'avoir réparé, était celui de l'Aventin ou du Champ de Mars,

Cette traduction, d'ailleurs exacte, ne saurait rendre la simplicité majestueuse et le grand caractère du langage d'Auguste dans cette inscription monumentale, qu'on a eu raison, à cause de son importance, d'appeler le Testament politique d'Auguste. C'est bien une inscription pourtant, une inscription qui eût couvert beaucoup de pages, mais écrite dans ce majestueux style lapidaire que les anciens Romains ont créé, et dont leurs descendants ont jusqu'à un certain point gardé le secret : rien ne ressemble plus, pour le caractère, aux inscriptions de la république et de l'empire que les inscriptions de la papauté. Cependant, il ne faut pas toujours prendre au mot Auguste, parlant de lui-même. Sa guerre maritime contre Sextus Pompée, dans laquelle il éprouva plusieurs échecs et fut obligé de traiter avec son puissant ennemi, est racontée ainsi : *Mare pacavi a prædonibus*, « j'ai purgé la mer des pirates. » C'est superbe, mais ce n'est pas vrai.

Reprenons les paroles d'Auguste, qui ont été lues en Asie sur un de ses temples, mais qui, avant d'être copiées si loin, furent gravées très-probablement à Rome sur le temple que Livie et Tibère lui élevèrent après sa mort.

plutôt celui de l'Aventin, car Auguste ne devait pas être fort pressé de restaurer un édifice élevé par Pompée. Celui-ci, il est vrai, paraît être le même que le temple de Minerva Chalcidica de Domitien; mais cette épithète de Minerve peut n'avoir rien à faire avec un *Chalcidicus*.

Le forum de César, bien qu'il l'eût dédié et ouvert aux citoyens, n'était donc pas terminé quand César mourut.

Sa basilique fut de même achevée par Auguste. A peine achevée, elle brûla ; c'était pour l'empire d'un mauvais augure. Auguste la reconstruisit sur un plan plus vaste (*ampliato solo*)¹, et la dédia sous le nom de ses petits-fils. Ici ce que nous appelons la pensée dynastique apparaît clairement. Cette fois Auguste veut s'approprier l'œuvre de César : le monument qu'il a relevé et agrandi, il veut le faire passer de son père adoptif à ses petits-fils, comme il voudrait leur faire passer le pouvoir qui vient de lui. Mais la basilique devait dans l'avenir s'appeler *Julia*, car les fils de Julie ne devaient pas succéder à Auguste. Ce désir de perpétuer sa dynastie par ses petits-fils se montre dans le soin que prit Auguste de donner leur nom à ce monument, ainsi qu'au bois qui entourait sa naumachie.

Le passage de l'inscription d'Aneyre, cité plus haut, semble avoir été écrit par Auguste pour nous faire connaître avec certitude l'emplacement du temple de Saturne et du temple de Castor. Les restes de la basilique Julia ont été retrouvés là où ils devaient être

¹ Ce qui lui a donné le droit de dire, comme on le lit dans un fragment de l'inscription découvert par Franz Gerhards (*Archäologische Zeitung*, II, 1845) : « Opera feci nova... forum Augustum basilicamque. »

d'après Stace, en face de la Curie, à droite du Forum ¹, entre le temple aux huit colonnes, qui est le temple de Saturne, et les trois colonnes du temple de Castor ².

En élevant là sa basilique, Auguste dut faire disparaître le *lacus Servilius*, qui rappelait les proscriptions de Sylla. Il était plus difficile d'effacer la mémoire des siennes.

Auguste ajouta à la basilique un portique qui s'appela, comme elle, *porticus Julia* ³. Il ne faut point l'aller chercher près du temple de Jules César.

L'étendue de la basilique agrandie par Auguste, telle que nous la voyons, était assez considérable pour nous faire comprendre comment, au temps de Trajan, elle pouvait contenir cent quatre-vingt jurés et un nombreux public, ainsi que nous l'apprend Plîne le Jeune, dans une lettre où, à propos d'une cause plaidée par lui dans la basilique Julia, il nous donne des

¹ Un passage décisif de Stace (*Sylv.*, 1, 1, 29-31) met la Curie à gauche et la basilique Julia à droite de la statue équestre de Domitien, qui a derrière elle le temple de Vespasien et le temple de la Concorde. Nilby (*R. Ant.*, II, p. 106) a eu le mérite de déterminer l'emplacement véritable de la basilique Julia, avant que des fouilles exécutées depuis l'eussent mise au jour. Une inscription, trouvée dans ces fouilles, parle de réparations faites à la basilique Julia. (Dyer, *Dict. of Gr. and R. Geogr.*, Roma, p. 793.)

² La découverte de la basilique Julia ne permet plus de supposer, comme on l'a fait après Bunsen (le presque infallible M. Dyer, *loc. cit.*), que la basilique Julia ait remplacé la basilique Sempronia. Celle-ci était séparée par la *via Nova* du Forum, car elle était à l'angle du *Vicus Tuscus*, qui débouchait dans cette rue.

³ *Porticum basilicamque Lucii et Caii* (Suet., *Aug.*, 29).

détails que je reproduis ici, parce qu'ils rendent avec vivacité l'aspect intérieur de la basilique et la physiologie de l'assemblée :

« Cent quatre-vingts jurés siégeaient divisés en quatre séries ; des deux côtés une grande quantité d'avocats ; beaucoup de sièges (pour les jurés, les accusateurs, les défenseurs et les témoins) ; de plus, une foule pressée d'auditeurs entourait de rangs multipliés le nombreux personnel de l'affaire. Le tribunal était environné de soldats, et du haut de la basilique, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes se penchaient avides d'entendre, ce qui était malaisé, et de voir, ce qui était plus facile¹. »

On voit que, dans les basiliques destinées aux jugements, les hommes et les femmes étaient séparés, et celles-ci dans une galerie supérieure, usage qui fut conservé par les chrétiens quand ils donnèrent à leurs églises la forme de basilique.

Tels sont les monuments religieux et politiques construits ou réparés par Auguste. Mais, à vrai dire, il n'y avait pour lui que des monuments politiques ; les temples s'élevaient pour rappeler les triomphes de ses armes ou de sa diplomatie, et quand il bâtissait ou faisait bâtir des édifices destinés au plaisir du peuple, c'était encore, et plus que jamais, de la politique. La preuve, c'est qu'Auguste, dans son testament

¹ Pl., *Ep.*, vi, 55.

politique, a énuméré avec ses guerres, avec ses monuments et ses ordonnances, les jeux donnés au peuple, et a inscrit le nombre d'animaux qui y furent égorgés.

Statilius, à son imitation, construisit le premier amphithéâtre en pierre. Lui-même éleva en bois, dans le Champ de Mars, un stade où des athlètes exécutèrent les jeux de la Grèce. Il avait eu la pensée de bâtir un amphithéâtre au centre de la ville ¹ ; mais il n'exécuta pas ce dessein.

Il n'eut pas à construire un cirque ; mais il agrandit encore le vieux cirque des rois, déjà si agrandi par César, « cette masse immense, fortement adossée à deux collines, » comme dit Cassiodore ².

Auguste évalua à environ trois mille cinq cents les animaux tués dans le cirque, le Forum et l'amphithéâtre. Il s'occupa minutieusement de la police du cirque. Non-seulement il sépara les chevaliers des sénateurs, mais les soldats du peuple, les gens mariés des célibataires ; il assigna aux adolescents un compartiment particulier et le compartiment voisin à leurs pédagogues, et relégua les femmes au dernier étage ³. Le génie ordonnateur d'Auguste se complaisait dans ces détails.

Auguste était un spectateur très-assidu des jeux du

¹ Suet., *Vesp.*, 9.

² Immensa moles firmiter præcincta montibus. (Cassiod., III, *Ep.*, 51.)

³ Suet., *Aug.*, 45.

cirque, auxquels il paraissait prendre un grand intérêt, ce qui ne devait pas déplaire à la multitude. Il se gardait de lui donner de l'humeur, comme avait osé le faire parfois César en expédiant des dépêches pendant la représentation. Quand il ne les regardait pas du haut de sa maison, il venait dans sa loge (*pulvinar*) y assister avec sa famille.

Il n'oubliait pas le cirque populaire par excellence, le cirque Flaminien. Il y fit arriver de l'eau dérivée de quelque aqueduc voisin¹, et donna aux spectateurs le plaisir nouveau de voir tuer trente-six crocodiles, ce qui était aussi une manière de leur rappeler la conquête de l'Égypte.

Le cirque d'ailleurs était alors toute l'occupation des Romains et leur tenait lieu de tout, comme dit Juvénal avec une ironie sublime. « Depuis qu'il n'a plus de suffrage à vendre, ce peuple est délivré de tout souci. Il donnait le pouvoir, les faisceaux, les légions, toute chose; maintenant, il se tient coi (*se continet*), et ne désire plus avec ardeur que deux choses : du pain et les jeux du cirque². »

Auguste ajouta au grand cirque une décoration monumentale, un obélisque venu d'Égypte, et qui fut comme une *meta* gigantesque³. Les souvenirs d'É-

¹ D. Cass., LV, 10.

² Juv., *Sat.* X, 87.

³ Ammien Marcellin, qui avait vu des obélisques figurer dans les cirques, a été frappé de leur ressemblance avec une *meta*. (XXVII, 4.)

gypte étaient toujours chers à sa vanité. Un autre obélisque égyptien fut placé par lui dans le Champ de Mars pour servir de *gnomon*, également gigantesque. Le premier, qui est du temps de Sésostris comme l'obélisque de Paris, décore maintenant la place du Peuple. Le second, qui est à Monte-Citorio, fut trouvé en place¹. On y lit le nom de Psammitique². L'inscription latine nous apprend que c'est un trophée de l'expédition d'Égypte ; elle finit par ces mots : « Donné par Auguste au soleil, » *Soli donum dedit*, allusion à l'emploi de *gnomon* auquel il était désormais destiné³. Cette inscription a de la noblesse. Il en est ainsi de toutes celles qui datent d'Auguste. Plus tard, les inscriptions impériales tombèrent dans l'emphase qu'amène toujours l'adulation. Sous Auguste, la décadence des âmes n'est pas encore arrivée jusqu'au langage. La mâle simplicité des âges libres survivra assez longtemps, dans les inscriptions monumentales,

¹ Voyez une inscription de Benoît XIV, dans le *Largo della Impresa*. Les traces de la méridienne ont été découvertes dans l'église *San Lorenzo in Lucina*.

² Pline l'attribue à Sésostris, sans doute par une confusion avec l'autre obélisque érigé par Auguste.

³ L'obélisque a été aussi dédié au Soleil par suite de la notion fautive que l'obélisque, dans l'écriture hiéroglyphique, exprimait l'idée du *rayon*. Nous savons maintenant que c'était l'idée de stabilité. Pline (xxxii, 5, 14) croyait, comme on l'a cru jusqu'à Champollion, que les hiéroglyphes des obélisques cachaient des révélations de la science égyptienne. Ce sont des inscriptions monumentales. Ammien Marcellin en a donné, d'après Hermapion, une traduction qui est assez exacte.

à ces âges eux-mêmes, et l'expression aura encore de la grandeur quand les sentiments n'en auront plus.

Auguste distribua, pour ainsi dire, les plaisirs du théâtre dans toute la ville, et les fit arriver à tous. Dans chaque quartier, eurent lieu des représentations dramatiques en diverses langues : la population de Rome commençait à renfermer tous les peuples.

Mais Auguste voulut aussi élever un théâtre permanent, pour l'opposer, en mémoire de César, au théâtre de son rival Pompée¹.

Les théâtres, du reste, étaient considérés par les anciens comme ayant un grand rapport avec la vie politique. Nous avons vu le théâtre devenu comme une assemblée populaire orageuse, dans laquelle on se rendait pour applaudir ou siffler les puissants du jour, et où avaient lieu parfois de véritables émeutes. Clodius avait fait un jour, avec sa bande, une irruption sur la scène pendant une représentation. Octave lui-même avait été menacé par les soldats dans le théâtre de Pompée. Appien donne pour une des raisons qui firent détruire par un consul le premier théâtre permanent la crainte qu'il ne fût dans l'avenir une source de troubles, et Valère Maxime appelle les théâtres des camps dans la ville, *urbana castra*, « parce que des théâtres, dit-il, sont sortis souvent des armées furieuses, et qu'à l'occasion des jeux de

¹ Auguste toutefois répara le théâtre de Pompée, et sans y mettre son nom. (*Inscr. Ancy.*, iv, 9.) Il fit de même pour le Capitole.

la scène, la discorde civile les a ensanglantés. » On peut donc s'étonner que le prudent Auguste ait construit un théâtre, quand le théâtre offrait tant de danger pour la tranquillité publique; mais c'était aussi un grand moyen de popularité, c'était achever une œuvre et, pour ainsi dire, tenir une promesse de César. D'ailleurs, il y avait un autre théâtre, celui de Pompée, l'ancien chef du parti qu'Auguste devait vaincre. Fallait-il laisser à ce nom le privilège d'être seul attaché à un des grands plaisirs de la multitude? Ne valait-il pas mieux opposer au théâtre de Pompée le théâtre de César, et, pour en faire doublement un théâtre d'Auguste sans lui donner son propre nom, lui donner le nom de son neveu Marcellus, déjà cher au peuple romain?

Cicéron appelait les théâtres les comices du peuple. Il pouvait convenir à Auguste que ces comices fissent à ceux du Champ de Mars une diversion avantageuse¹. De plus, Auguste se croyait assez fort pour pouvoir risquer quelque chose, et d'ailleurs ce n'est pas la seule fois que le despotisme, pour se consolider, a été conduit à des concessions dont plus tard il s'est repenti.

Il fit donc construire un théâtre, et lui donna le nom de son neveu Marcellus, qui, mort à la fleur de l'âge, a laissé une mémoire rendue plus touchante

¹ Pour ceux du Forum, il n'en était plus question, depuis que les comices par tribus se tenaient au Champ de Mars.

par la poésie de Virgile et les larmes de sa mère.

Il est heureux que le théâtre auquel Auguste donna son nom ait été en partie conservé, et que cette fois un monument dont une partie a été épargnée par le temps ne rappelle pas seulement de détestables personages, comme le palais de Tibère, la maison dorée de Néron, le forum de Domitien, les thermes de Caracalla et la maison d'Auguste.

Auguste est bien pour quelque chose dans les souvenirs qu'éveille le théâtre de Marcellus, car il en fut l'auteur ; il acheva du moins l'édifice commencé par César¹. Il présida à sa dédicace. Tandis qu'il contemplait l'égorgement de six cents bêtes féroces², qui pouvait lui rappeler les égorgements d'hommes auxquels il avait présidé, la chaise curule sur laquelle il était assis se brisa, et il tomba à la renverse³. Le présage ne fut pas réalisé. Le trône d'Auguste, appuyé sur la bassesse de quelques-uns et la lassitude de tous, était plus solide que sa chaise curule.

Le théâtre fut inauguré pour le mariage de Marcellus et de sa cousine Julie ; mais les noces de Marcel-

¹ « Theatrum ad ædem Apollinis in solo *magna ex parte* a privatis empto feci. » (*Inscr. Ancyr.*, iv, 22.) César avait jeté seulement les fondements du théâtre. Auguste dut acheter d'autres terrains, sans doute pour l'isoler et y ajouter un portique. Ce temple d'Apollon est celui qui était hors de la porte Carmentale, entre le marché aux légumes et le cirque Flaminien.

² D. Cass., liv, 26.

³ *Ibid.*, Aug., 45.

lus devaient être bientôt suivies de sa mort, cette mort immortalisée par un demi-vers de Virgile :

Tu Marcellus eris...

et par une belle ligne de Tacite : *Breves et infaustos populi romani amores*, « malheureuses et trop courtes amours du peuple romain. » Marcellus fut le duc de Bourgogne d'Auguste.

Une tradition célèbre rapporte que Virgile, lisant devant Auguste et Livie les vers de son *Énéide* qui se rapportent à la mort prématurée de Marcellus, fut interrompu par leurs larmes ¹.

On se représente Virgile lisant dans la demeure impériale ou peut-être dans la bibliothèque du portique d'Octavie ; puis, tout à coup, interrompu par un cri sorti des entrailles maternelles, s'arrêtant tout ému, et comme effrayé de l'effet de ses vers, à l'aspect de cette mère évanouie, et comme morte..... Mais je m'aperçois que je parle de souvenir : la scène que je décris, je l'emprunte au tableau d'un grand peintre, M. Ingres, qu'on peut citer à Rome à propos de Virgile, car il est de la famille des artistes et des poètes de l'antiquité.

Aussi bien cette scène pathétique n'a probablement jamais eu d'autre réalité ; car on sait que la douleur d'Octavie fut de celles qui craignent toute mention de

l'infortune qui les a causées, et qu'elle repoussa tous les vers composés en l'honneur de son fils¹. Virgile ne pouvait l'ignorer, et il n'eût point, par une imprudente lecture, provoqué le désespoir maternel.

Nous savons aussi qu'elle ne voulut jamais avoir d'images de ce fils adoré. Ceci dut en diminuer le nombre et empêcha que des statues publiques fussent élevées à Marcellus. Aussi, des différents portraits qu'à Rome on lui attribue, il n'en est aucun dont la ressemblance soit démontrée².

Quand il mourut, Auguste fit placer ses restes dans le mausolée qu'il faisait construire pour lui-même³. Virgile a peint le deuil de Rome⁴ : « Dans le Champ de Mars, voisin de la ville, quels gémissements y seront poussés ! O Tibre, de quel deuil tu seras témoin en coulant près de ce tombeau qu'on a achevé ! » La jeune ombre habita d'abord seule l'immense mausolée. L'empereur prononça l'éloge de son neveu, et voulut qu'une statue, en or, de Marcellus, avec une couronne d'or et une chaise curule, fût portée dans les pompes du cirque et présidât aux jeux⁵.

¹ Sen., *Dial.*, vi, 2, 4.

² Le plus vraisemblable est celui qui a été trouvé à Otricoli, avec un Auguste et une Livie (Vatican, *gal. des Cand.*, 208). — Une tête attribuée à Marcellus, au palais Colonna, a l'air assez mauvais. Si Marcellus était ce qu'il paraît être d'après ce portrait, on n'aurait pas eu lieu de tant regretter sa mort.

³ D. Cass., lII, 5).

⁴ *Æn.*, vi, 874.

⁵ D. Cass., lIII, 50.

Auguste paraît avoir beaucoup aimé ce jeune homme. Pendant qu'il portait le titre d'édile, l'empereur avait voulu que, durant tout l'été, une tenture couvrit le Forum, et, en son honneur, il avait fait danser dans l'orchestre du théâtre un chevalier romain et une noble matrone romaine. Cependant, quand il vint lire son testament dans le sénat, on vit que ce n'était pas lui qu'il avait nommé son héritier, mais Agrippa : il comptait plus sur son énergie que sur celle d'un très-jeune homme pour défendre sa succession contre Tibère. La politique, chez Auguste, l'emportait facilement sur la tendresse. Elle l'avait emporté moins facilement sans doute chez un prince que je comparerais plus volontiers à Marcellus qu'à Auguste, et qui a laissé à la France des regrets bien autrement fondés que ceux dont la mort de Marcellus remplit Rome. Le duc d'Orléans, dans son remarquable testament, tout en témoignant la plus profonde estime à son admirable compagne, avait désigné pour la régence son frère, le duc de Nemours : le pouvoir, disait-il, doit être entre « des mains viriles. »

Les ruines du théâtre de Marcellus ont formé un monticule sur lequel fut construit, au moyen-âge, le palais des Savelli, et s'élève aujourd'hui le palais des Orsini. La scène n'est plus visible. Heureusement, la disposition nous a été conservée par un fragment du plan capitulin. Le mur extérieur du portique demi-

circulaire qui enveloppait les gradins offre encore à notre admiration deux étages d'arceaux et de colonnes doriques et ioniques d'une beauté presque grecque. L'étage supérieur, qui devait être corinthien, a disparu. Les *fornices*, ou voûtes du rez-de-chaussée, sont habitées encore aujourd'hui comme elles l'étaient dans l'antiquité, mais plus honnêtement, par de pauvres gens qui vendent des ferrailles. Au-dessous des belles colonnes de l'enceinte extérieure, on a construit des maisons modernes dans lesquelles sont pratiquées des fenêtres, et à ces fenêtres du théâtre de Marcellus, on voit des pots à fleurs, ni plus ni moins qu'à une mansarde de la rue Saint-Denis ; des chemises sèchent sur l'entablement ; des cheminées surmontent la ruine romaine, et un grand tube se dessine à l'extrémité.

Dans les jeux célébrés à l'occasion de la dédicace du théâtre de Marcellus, on vit pour la première fois un tigre apprivoisé, *tigrin mansuefactum*¹. Dans ce tigre le peuple romain pouvait contempler son image.

Le théâtre de Marcellus est près du portique d'Octavie. Ce voisinage émeut en rapprochant du souvenir du fils le souvenir de la mère qui l'a tant pleuré.

Octavie survécut douze ans à son fils. Quand elle mourut, Auguste lui accorda des honneurs funéraires dont elle était digne ; il la traita en princesse. Son

¹ Pl., *Hist. nat.*, viii, 17, 25.

corps fut déposé devant le temple de César; lui-même y vint prononcer l'éloge funèbre, et Drusus, frère de Tibère ¹, en prononça un autre à la tribune, celle de César. Tibère et le fils de Drusus devaient rendre, aux mêmes endroits, le même hommage à Auguste lui-même ².

Auguste donna au peuple le spectacle d'un combat naval ³. Il eut deux raisons de le faire : d'abord César l'avait fait, et puis c'était à une bataille navale qu'il devait l'empire. Pour sa naumachie, un bassin de dix-huit cents pieds de long et de douze cents pieds de large fut creusé au delà du Tibre. Plus tard, autour de ce bassin, il planta un bois ⁴, que du nom de ses petits-fils, Caius et Lucius ⁵, il appela bois des Césars.

A l'occasion de la dédicace du temple de Mars Vengeur, Auguste fit exécuter dans sa naumachie un combat naval entre les Athéniens et les Perses : tels étaient les noms donnés aux combattants. Sous ces noms, le despotisme et la liberté étaient aux prises.

¹ D. Cass., LIV, 55.

² *Ibid.*, LVI, 34.

³ Près du Tibre, *circa Tiberim*. (Suet., *Aug.*, 45.) La naumachie de César était en deçà; il ne faut donc pas les confondre.

⁴ Les paroles d'Auguste : « *Navalis prælii spectaculum populo dedi trans Tiberim, in quo loco nunc nemus est Cæsarum* » (*Inscr. Anticyr.*, IV, 45), pourraient faire croire que le bassin de la naumachie fut comblé et planté d'arbres. Un passage de Tacite (*Ann.*, XIV, 15) montre que le bois entourait le bassin : « *Apud nemus, quod navali stagno circumposuit Augustus.* »

⁵ D. Cass., LVI, 25.

Ce fut le peuple libre qui l'emporta sur le peuple esclave. La victoire se trompait de date.

On savait qu'on était agréable à Auguste en construisant des monuments pour l'embellissement de Rome, qui, pour lui, allait de pair avec son asservissement. Il voulait dorer la cage du peuple romain. Cornelius Balbus se signala à sa faveur par la construction d'un théâtre.

La dédicace du théâtre que Balbus venait de faire construire eut lieu le jour même où l'on apprit une victoire d'Auguste. Il y avait, ce jour-là, comme il arrivait fréquemment dans une ville qui n'a jamais eu de quais, une inondation du Tibre¹. L'empereur arriva au théâtre en bateau, malgré ce contre-temps, et Balbus déclara qu'il était heureux de faire revenir Auguste².

Auguste entra dans Rome la nuit, comme il faisait d'ordinaire, évitant les grands concours du peuple par modestie ; c'était son rôle, et peut-être aussi par prudence.

Le lendemain, le peuple alla le saluer sur le Palatin. Lui, monta au Capitole, et détachant les lauriers de ses faisceaux, les déposa dévotement sur les genoux de Jupiter.

¹ D. Cassius (LV, 22) cite un autre exemple d'une inondation : on alla en bateau dans la ville pendant sept jours. J'ai vu une barque dans la rue Ripetta et sur la place du Panthéon.

² D. Cass., LIV, 25.

Le théâtre de Balbus fut construit avec le butin fait sur un peuple d'Afrique, les Garamantes, qu'il avait vaincus. Son triomphe fut magnifique¹.

Auguste permit le triomphe à bon nombre de ses généraux, qui n'étaient pas assez illustres pour lui faire ombrage; mais Agrippa, plus illustre, et par là inspirant plus d'inquiétude, avait soin de rapporter à Auguste, qu'il connaissait bien, toutes ses victoires. Le despotisme toujours intelligent d'Auguste était susceptible d'une jalousie prévoyante, mais incapable d'une vanité sans but.

L'emplacement du théâtre de Balbus n'est pas douteux. Il est indiqué aujourd'hui par un tertre qu'a produit l'amoncellement de ses ruines², et sur lequel s'élève le palais des Cenci, nom qui rappelle une terrible tragédie.

Le théâtre de Balbus, qui fut ouvert la même année que le théâtre de Marcellus, ne pouvait rivaliser avec lui; il contenait la moitié moins de spectateurs³.

¹ Pl., *Hist. nat.*, v, 5.

² Il était près du Tibre, car on pouvait y arriver du fleuve en bateau, à l'extrémité de la région Flaminienne; il est placé par les régionnaires (*Reg.* ix) avant les théâtres de Marcellus et de Pompée, après les portiques de Minucius, dont l'un s'appelait *frumentaire*, et, comme tout ce qui tenait aux dépôts de blé, était voisin de la porte Trigemina. Là où il n'y a pas eu de déblayements, les tertres artificiels indiquent l'emplacement d'un monument ancien: on le voit au théâtre de Marcellus. Au lieu qui est assigné au théâtre de Balbus, Piranesi avait cru découvrir les vestiges d'un théâtre. (Nibb., *R. Ant.*, II, p. 588.)

³ Le *Curiosum urbis* dit 11,600, la *Notitia* 8,088. Pour le théâtre

Balbus, en marchant sur les traces d'Auguste, savait respecter les distances.

Un portique existait, selon l'usage, derrière la scène du théâtre de Balbus ; on en a trouvé quelques restes¹.

Statilius Taurus avait vaincu les Asturiens, pendant que Nonius Gallus battait les Cantabres², et qu'Auguste était malade à Taragon. Par excès de précaution et pour se faire pardonner cet avantage, il voulut, lui aussi, complaire à Auguste en bâtissant à ses frais un amphithéâtre.

Cet amphithéâtre, qui reçut son nom³, était dans le Champ de Mars. On croit que la petite élévation, appelée *Monte Citorio* — à Rome tous les monticules s'appellent des *monts* — marque la place de l'amphithéâtre de Statilius Taurus ; mais on n'en donne aucune preuve.

César avait construit un amphithéâtre en bois ; mais celui-ci fut le premier construit en pierre et le véritable précurseur du Colisée.

Tout ce qui tenait à l'édilité fut l'objet des soins particuliers d'Auguste. Il organisa avec grand soin la

de Marcellus, le *Curiosum* indique 20,000 et la *Notitia* 17,630. (Prell., *Reg.*, xi.) Nibby (*R. Ant.*, II, p. 587) donne, d'après le faux Victor, le chiffre de 50,000 pour le théâtre de Balbus ; mais cette source n'a pas d'autorité, et Balbus n'aurait pas osé construire un théâtre plus grand que celui d'Auguste.

¹ Dans des maisons voisines de l'église de Santa Maria in Cacaberis (Canina, *R. Ant.*, p. 568.)

² D. Cass., LI, 20.

³ Suet., *Aug.*, 29 ; D. Cass., LI, 25.

police de la voirie, et prit de sages mesures contre les incendies. Plusieurs routes étaient en mauvais état; des sénateurs reçurent l'ordre de les réparer à leurs frais. Lui-même se chargea de la voie Flaminienne¹; César avait été curateur de cette voie : même dans une fonction si modeste, c'était donc encore l'héritage de César qu'Auguste revendiquait.

Auguste voulut marquer le centre du monde romain en élevant, à Rome, entre le Forum et le Capitole, le *milliaire d'or*², lequel, dépouillé du marbre d'or qui le revêtait et mutilé par le temps, se dresse encore devant nous³. Cette borne centrale fut appelée aussi, comme l'ombilic sacré de Delphes, l'*ombilic de Rome*⁴; ce n'était pourtant pas de là que se comptaient les milles des voies, mais de chaque porte⁵.

¹ D. Cass., *lm*, 22.

² A côté de l'arc de Septime Sévère, au-dessous du temple de Saturne (Tac., *Hist.*, I, 27; Suet., *Oth.*, 6). — In capite romani fori (Pl., *m*, 5, 9); milliarium aureum Julie (*Notitia imperii*, Basileæ, 1552).

³ Canina (*Ed. Ant.*, I, p. 174) ne veut pas reconnaître le *milliarium aureum* dans cette colonne en briques, dont l'appareil ne lui paraît pas digne d'appartenir au temps d'Auguste; mais il était revêtu de marbre, et d'ailleurs a pu être refait. On le nommait milliaire d'or à cause des plaques où étaient marquées les distances.

⁴ Il n'y a pas lieu à distinguer l'ombilic de Rome du milliaire d'or. Si tous deux sont mentionnés dans la *Notitia*, le *Curiosum urbis* ne mentionne que le milliaire. (*Reg. viii*, édit. Prell.)

⁵ On s'en est convaincu en mesurant la distance du lieu bien connu où était la porte Capène, jusqu'à une borne milliaire avec le numéro 1, trouvée en place; cette borne milliaire se voit en haut de la rampe du Capitole (Nibb., *Dint.*, III, p. 518-20.) Ce fait positif dément

Ce nom d'ombilie se retrouve encore au moyen âge. Il s'était perpétué avec cette idée, qui n'a jamais péri au moyen âge, que Rome avait été et devait être toujours le centre du monde.

En fait de travaux d'utilité publique, les plus grandes conceptions de César furent abandonnées. L'assainissement des marais Pontins, la création d'un grand port à Ostie et l'émissaire du lac Fucin, travaux immenses dont César avait eu l'idée, et qu'un empereur duquel on n'eût pas attendu de si grandes choses, Claude, se chargea d'exécuter. Auguste ne fit rien de tout cela.

C'est au gendre d'Auguste, Agrippa, que les Romains durent l'eau Julia ¹, qu'à l'imitation de son maître, il décora du nom de César, nom partout reproduit par Auguste, toujours empressé à le mettre en avant pour s'en parer et s'en couvrir.

une assertion contenue dans la vie de Galba, attribuée à Plutarque, selon laquelle toutes les voies de l'Italie aboutissaient au *milliarium aureum*.

¹ Cette eau fut prise à douze milles de Rome et à deux milles, sur la droite, de la voie Latine. Agrippa la réunit à l'eau *Tepula* dans une grande piscine, et les deux eaux réunies furent divisées en deux ruisseaux, dont l'un continua à porter le nom de *Tepula*. On fit passer les deux canaux au-dessus du canal de l'eau Marcia, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Rome. On voit très-bien cette disposition en sortant de la ville par la porte Majeure, à gauche, et près de la porte San Lorenzo. En revanche, on ne voit plus de trace d'un embranchement de cette eau qui, partant des environs de la porte Majeure, allait rejoindre le Cœlius. (Nibb., *R. Ant.*, I, p. 355-6.)

Agrippa amena aussi à Rome l'eau Virgo ¹, la meilleure à boire après la Marcia, pour servir à ses thermes et à ses jardins du Champ de Mars², en même temps qu'aux besoins de la ville. C'est l'eau excellente de la fontaine de Trevi, qu'on appelle encore *aqua Vergine*. Un bas-relief, placé au-dessus de cette fontaine, représente la jeune fille indiquant la source précieuse, comme dans l'antiquité une peinture représentait le même événement dans une chapelle construite au lieu où il s'était passé.

Auguste doubla le volume de l'eau Marcia, et fit venir à Rome l'eau Alsietine, la plus mauvaise de toutes. L'aqueduc qui l'apportait ne paraît avoir été fait, dit Frontin, que pour la naumachie d'Auguste, *nusquam in usum populi romani fluentem* ³. Jusque-là, les aqueducs avaient été faits pour le peuple romain.

Auguste put du moins se vanter d'avoir réparé, sous son règne, tous les aqueducs ⁴. On doit reconnaître

¹ Formée de sources recueillies à huit milles, sur la voie Collatine. (Front., *Aquad.*, 40.)

² Gramina nunc campi pulchros spectantis in hortos,
Stagnaque et Euripi, Virgineusque liquor.

(Ov., *de Pont.*, 1, 8, 38).

³ Frontin ajoute : « Et pour arroser ses jardins ; » mais Auguste n'aurait pas fait venir l'eau du lac Martigua, à plus de cinq lieues de Rome, pour arroser des jardins.

⁴ « Rivos aquarum omnium refecit » : inscription trouvée au château d'eau de l'Esquilin (*Ibid.*, 357), où étaient les trophées qui avaient remplacé ceux de Marius, et qu'on voit maintenant sur la place du Capitole.

qu'il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer au bien-être matériel des habitants de Rome. Quand on prend à un peuple sa liberté, il faut bien lui donner quelque chose en retour.

Auguste agrandit le *Pomœrium*¹, enceinte sacrée de Rome. Cet honneur, réservé à ceux qui avaient reculé les bornes de la domination romaine, à vrai dire, ne lui appartenait point. Il conseilla même à son successeur de maintenir les limites de l'empire : cela était sage ; mais quand Rome cessa d'avancer, elle ne tarda pas à rétrograder.

Il disait qu'il avait trouvé Rome de briques et la laissait de marbre. Encore après lui elle était formée des rues étroites et tortueuses. Tacite parle à ce sujet à peu près comme Cicéron, et comme parlerait un voyageur de nos jours. Dion Cassius dit qu'Auguste faisait allusion par ces paroles à la stabilité qu'il avait donnée à l'empire. La suite de cette histoire, qui nous montrera l'empire théâtre, presque à chaque nouveau règne, d'une révolution violente, jusqu'à ce qu'après s'être en vain débattu contre les Barbares, il soit envahi par eux, nous apprendra ce qu'il faut penser de cette stabilité ; le mot d'Auguste n'est pas plus vrai dans un sens que dans l'autre.

L'architecture romaine ne nous a rien laissé de plus beau que les ruines du temple de Mars Vengeur,

¹ D. Cass., LV, 6

et celles du temple de Castor et Pollux, du temple de la Concorde, du théâtre de Marcellus, et enfin le monument d'Agrippa, le Panthéon.

Les architectes remarquent entre eux des différences. Le Panthéon et même le théâtre de Marcellus n'égalent pas, pour eux, le temple de Mars Vengeur. Les colonnes du temple de la Concorde offrent ce que Rome, à cette époque, a produit de plus élégant, et les restes du temple de Castor et Pollux, ce qu'après le temple de Mars Vengeur, elle a produit de plus parfait. Mais dans tous la justesse de proportion, la pureté et la sobriété des ornements, la netteté du ciseau contrastent avec l'excès de certaines parties et avec la multiplicité et la surcharge, la mollesse ou la brutalité de l'ornementation qu'on remarque aux époques de décadence. Cette décadence commencera bientôt, et sauf d'heureux retours sous Trajan et Adrien, elle se continuera toujours. On aperçoit déjà quelques germes de cette décadence, dès le temps de Flavien même, dans cet admirable Colisée.

Au temps d'Auguste, l'architecture s'inspire encore de l'architecture grecque ; mais elle commence à s'en éloigner plus que celle de la république et à prendre un caractère décidément impérial. L'empire semble s'épanouir dans les trois magnifiques colonnes encore debout du temple de Mars Vengeur, dans la richesse de leurs chapiteaux. Mais l'exquise sobriété, propre à l'architecture de la république, subsiste cachée, pour

ainsi dire, dans l'ornementation intérieure du péristyle¹, comme un souvenir obscur. Une tradition voilée de la république se cachait parfois au fond des âmes, éblouies par les splendeurs de l'empire.

Le règne d'Auguste a donc été le point culminant de l'architecture², comme de la poésie dans Virgile, et de la prose dans Tite-Live. Il faut le reconnaître, trois fois la littérature ou les arts ont atteint à une grande perfection sous le despotisme : au temps d'Auguste, au temps d'Élisabeth et au temps de Louis XIV. Heureusement la liberté a produit ce qu'on appelle le siècle de Périclès, qui fut l'apogée de la Grèce libre. Mais Auguste, Élisabeth et Louis XIV sont venus après des temps d'agitations fécondes, bien que celles des derniers temps de la république romaine fussent déplorables ; celles des luttes religieuses avant Élisabeth, souvent atroces ; celles de la Fronde, toujours mesquines. Cependant, il y avait de l'énergie dans ces désordres, et quelque vie y palpitait encore. Le repos venant à la suite du mouvement, l'activité créée par ce mouvement, n'ayant plus où se prendre, se porta sur les arts et les lettres, et, avant de s'éteindre, enfanta des chefs-d'œuvre. C'est ce qu'a exprimé ingénieusement un catholique profondément libéral, comme il y en a quelques-uns, mon cher Ozanam.

¹ La grecque du soffite.

² Cela est vrai de Rome, mais non des provinces. On a signalé la grossièreté des bas-reliefs de l'arc triomphal de Susi, érigé à Auguste. (Murray, *Handb. It.*, p. 7.)

Mais cette floraison des lettres, qui peut s'épanouir dans l'atmosphère tranquille du despotisme, parce qu'elle a sa racine dans le sol fécond de la liberté, et parce que le tronc de l'arbre a poussé dans l'atmosphère agitée quelquefois des révolutions, cette floraison brillante ne tarde pas à pâlir, quand le sol se dessèche et quand la sève s'appauvrit. Les temps de calme doivent le principe de leur grandeur littéraire aux temps de trouble qui l'ont précédé ; ils contiennent le principe de la décadence des âges qui les suivent. Cette décadence se manifeste dès l'époque brillante d'Auguste.

Si l'architecture romaine sous Auguste fut à la hauteur des lettres, il n'en fut pas de même de la sculpture et de la peinture. On continua à dépouiller la Grèce de ses chefs-d'œuvre, mais nous ne savons pas qu'alors on ait appris d'eux à les imiter.

On cite surtout des tableaux apportés à Rome par Auguste. Le temple d'Apollon était orné de statues grecques ; la *Schola* d'Octavie, édifice qui tenait à son portique, était un véritable musée de sculpture grecque ; mais les chefs-d'œuvre qu'on indique dans ces deux édifices pouvaient être plus anciennement à Rome, ou y avoir été placés depuis, tandis que nous savons qu'Auguste avait apporté ou fait venir de Grèce la Vénus Anadyomène de Cos.

Auguste paraît avoir plus goûté la peinture que la sculpture. C'est un tableau qu'il emportait toujours

avec lui¹, et non une statue comme Brutus². Il fit placer diverses peintures dans le temple de César et dans la Curie. Lui faisant hommage d'un produit de son art de prédilection, Tibère mit dans son temple l'Ilyacinthe de Nicias³.

On voit moins de sculpteurs grecs à Rome, sous Auguste, que dans les derniers temps de la république. Je n'y trouve guère que l'Athénien Diogène, qui fit pour le Panthéon d'Agrippa des caryatides⁴ et d'autres statues très-admirées, mais qui furent placées trop haut pour qu'on pût les bien voir : faute de goût qu'on n'eût point commise dans la patrie de Diogène, et où l'on sent un peu la barbarie romaine, même à l'époque de la plus grande culture. Les artistes grecs, accoutumés dans leur patrie au régime républicain, se sentaient moins attirés vers Rome, qui venait de recevoir un maître; plus tard, ils s'y résignèrent, et ornèrent de leurs œuvres le palais impérial. La peinture fut cultivée par un Romain, Ludius, mais une peinture uniquement décorative⁵ et de fantaisie, des paysages capricieux sur les murs, dont on a trouvé à

¹ La Némée de Nicias.

² Brutus avait une vive admiration pour un enfant de Strongylon.

³ Pl., xxxv, 4, 10; 10, 56 et 11, 40.

⁴ Pl., xxxvi, 5, 11. « Les caryatides, dit Pline, étaient *in colonnis*. » Je crois que cela veut dire entre les colonnes (quelles colonnes?); c'était probablement encore une faute du goût romain. A l'*Erechtheum*, les caryatides, qui servent elles-mêmes de colonnes, ne sont point placées entre les colonnes.

⁵ Pl., xxxv, 10, 57.

Rome quelques échantillons, et dont il faut aller chercher des spécimens plus nombreux dans les paysages d'Herculanum et de Pompeï.

Le règne d'Auguste fut la fin de la vie romaine, et, malgré son éclat extérieur, comme me le faisait remarquer un historien illustre, M. Guizot, Gibbon a eu raison de commencer à ce règne son *Histoire de la Décadence de Rome*.

On croit que l'église de Saint-Étienne-le-Rond est bâtie sur l'emplacement du *Macellum Augusti*. S'il en est ainsi, les supplices des martyrs, hideusement représentés sur les murs de cette église, rappellent ce qu'elle a remplacé.

Auguste, administrateur infatigable, ne pouvait négliger le soin des routes. Tantôt il faisait supporter au trésor public les frais d'entretien ; tantôt, comme pour la voie Flaminia, il s'en chargeait lui-même, sur quoi Dion Cassius, qui est loin d'être un écrivain factieux, fait la réflexion suivante : « Je ne vois pas où était la différence entre le trésor particulier d'Auguste et le revenu public. » Je suis entièrement de l'avis de Dion Cassius. En effet, sous un gouvernement absolu, on ne comprend pas bien quelle différence il peut y avoir entre le trésor de l'État et le trésor du prince, ce dernier trésor étant la portion de la fortune publique que le prince a jugé à propos de s'approprier.

Cependant, on ne peut nier que cet anéantissement

intérieur de la vie politique et morale de Rome n'ait été recouvert d'une grande magnificence extérieure. L'éclat des lettres, sous Auguste, n'est pas douteux. La splendeur des arts nous est attestée par les ruines du Panthéon, du temple de la Concorde, du temple de Castor et Pollux, et surtout du grand temple de Mars Vengeur. Auguste embellit Rome, administra sagement l'empire. Ses généraux firent des guerres heureuses. Lui-même reçut les hommages du monde, et des peuples indiens lui demandèrent la paix, et, entre autres dons, lui envoyèrent des tigres ¹.

Auguste avait donc lieu d'être satisfait; le monde l'admirait, et le peuple était à ses pieds.

Quand je parle de la servilité du peuple romain, j'entends la servilité du grand nombre. Il y eut sous Auguste une minorité qui n'accepta le joug que par force, et protesta toutes les fois qu'elle en trouva l'occasion.

Cette minorité exista toujours sous l'empire, bien faible sans doute, car elle se composait uniquement des âmes honnêtes et courageuses.

Quand Auguste, donnant pour les lois l'exemple d'un respect qui aurait pu paraître sincère, s'il n'en avait pas foulé aux pieds le principe, était venu, comme un simple particulier, témoigner contre

¹ Dion Cassius (liv, 9) croit que ces tigres furent les premiers qu'on vit à Rome. Ce ne peut être vrai que des tigres de l'Inde. On y avait déjà vu des tigres d'Afrique.

un de ses généraux, l'avocat de ce général lui demanda ce qu'il faisait là et qui l'avait appelé¹. Dans le jugement de Cæpio, où les accusés, condamnés à l'exil comme coupables de conspiration, furent égorgés par ordre supérieur, il s'était trouvé des juges pour les absoudre, ce qui me semble constituer une forte prévention en faveur de leur innocence.

Ce fut après le jugement dans lequel plusieurs voix avaient prononcé l'acquittement de Cæpio, qu'Auguste recomposa le sénat. Ce sénat sans indépendance n'avait nul goût à ses inutiles assemblées ; on ne se souciait pas plus d'être sénateur que tribun². Il fallut, à plusieurs reprises, augmenter l'amende qui frappait les absents pour décider ces tristes sénateurs à venir en séance³.

D'autres faits montrent que tout sentiment de résistance ne fut pas d'abord étouffé à Rome par l'habile despotisme d'Auguste.

Il suffit de son absence pendant quelques mois, pour qu'on vit renaître les agitations du Forum. Auguste, alors en Sicile, s'était réservé un des deux consulats ; comme il ne le prenait point, deux candidats se mirent sur les rangs. Il en résulta un grand trouble, c'est-à-dire le mouvement qui accompagne toujours une élection véritable. Les prudents en furent

¹ D. Cass., LIV, 5.

² *Ibid.*, 26.

³ *Ibid.*, LIV, 18; LV, 5.

fort effrayés, et engagèrent Auguste à revenir ; il ne revint pas, mais appela près de lui les candidats, les tança fort d'avoir osé l'être, et leur défendit de mettre le pied à Rome pendant les élections. Les choses ne s'en passèrent pas plus tranquillement, et un des deux concurrents fut nommé¹. Cependant la soumission de Rome ne fut pas encore complète. Les élections d'un préfet de Rome furent si orageuses qu'il ne put être nommé, et il fallut que, pendant un an, Rome se passât de préfet².

Une autre fois, le désir qu'Auguste avait témoigné de se réserver un consulat souleva et ensanglanta la ville. Le consul chargé, en l'absence d'Auguste, par le sénat, d'y rétablir la soumission, n'osa l'entreprendre. Auguste, voyant que lui-même n'en viendrait pas à bout, fut contraint de renoncer à son dessein³, et de désigner pour consul un ancien proscrit.

A son retour, un autel fut élevé à la *Fortune qui revient*. En effet, ce gouvernement, qui reposait tout entier sur lui, avait besoin de sa présence. On le vit bien après sa mort. Il en est toujours ainsi du pouvoir absolu, et ce serait, quand il n'y en aurait pas d'autre, une raison suffisante pour rejeter l'expédient nécessairement précaire du despotisme.

Mais toutes ces tentatives impuissantes d'affranchis-

¹ D. Cass., LIV, 6.

² *Ibid.*

³ D. Cass., LIV, 10.

sement tournaient au profit de l'omnipotence d'Auguste. Cette fois, il fut, à son retour, investi des fonctions de censeur pour cinq ans et du consulat à vie. Dans l'entraînement de réaction contre un élan passager vers la liberté, qui dominait alors, on lui demanda de faire toutes les lois qu'il voudrait, et on lui offrit de jurer par avance qu'elles seraient observées. Auguste répondit par ces sages paroles, qui devraient dégouter tous les gouvernants du serment politique : « S'ils approuvent dans leurs cœurs les lois qu'ils voteront, elles seront observées par eux, même sans qu'elles aient été jurées ; sinon, tous les serments du monde n'en empêcheront pas l'abrogation ¹. »

Ces complaisances infatigables du sénat n'empêchaient pas toutefois qu'il y eût dans le peuple un certain mécontentement des impôts que le besoin d'argent força Auguste d'établir. Ils produisirent un si mauvais effet qu'Auguste craignit un soulèvement. Il fit sortir de la ville et relégua au delà du centième mille les gladiateurs et les esclaves à vendre² ; les autres restèrent. Sous le coup des impôts et de la faim³, le peuple commençait à désirer du nouveau et à le dire hautement ; la nuit, des affiches séditieuses étaient placardées sur les murs. Le chef apparent de ce mouvement était un certain Rufus. On soupçonnait bien

¹ D. Cass., liv, 10.

² D. Cass., liv, 26.

³ *Ibid.*, 27.

que d'autres étaient derrière lui, mais on ne pouvait les découvrir.

J'ai beau faire, l'étude des monuments fondés par Auguste, en me transportant dans le siècle vanté auquel il a donné son nom, me ramène toujours en présence de ce fait, qu'il m'est impossible d'admirer.

Un peuple fatigué du désordre, au lieu de chercher à en sortir par des institutions qui établissent la vraie liberté, se livre sans condition à un homme. Cet homme, avec une habileté extrême, en déguisant à ce peuple sa servitude et en la parant, est parvenu à l'établir irrévocablement, et il a fondé cet empire romain, qui a eu ses heures d'éclat, mais, hors un petit nombre de souverains, n'offre pas un grand caractère; où une seule volonté peut tout contre le droit, et ne cède qu'à la force; où l'individu n'existe point, où la société ne vit pas; où le despotisme, tempéré d'abord par la prudence, obéissant bientôt à sa nature, tourne à la folie, et fait voir à l'univers des cruautés et des turpitudes monstrueuses, jusqu'au jour où ce misérable pouvoir, que donne et retire une soldatesque sans gloire, est balayé par les Barbares.

Ce résultat de l'institution est assez triste pour qu'on en demande compte à celui qui, après César, en fut le principal auteur. Et il ne faut pas chercher d'autres motifs à la colère qui peut, à son nom, saisir un ami de la liberté, surtout quand ses études l'ont

forcé de vivre longtemps dans une ville où la plupart des monuments dont il reste quelque chose, les portraits mille fois répétés d'empereurs qui vous assiègent dans les galeries et les musées, les noms même des lieux où l'on vit, retracent si souvent les hontes, les bassesses, les misères de l'empire ; où les monuments et les souvenirs des bons empereurs font bénir leur mémoire, mais ne peuvent faire pardonner à un régime détestable que quelques hommes, exceptionnellement admirables, ont été impuissants à améliorer.

Quel est-il donc cet homme ? Puisque les monuments magnifiques qu'il a élevés, et dont quelques débris sont encore là pour nous ravir d'enthousiasme, ne m'empêchent point de le juger sévèrement, je suis obligé, pour répondre aux louanges banales que ces monuments de l'art et ceux des lettres lui ont fait trop souvent adresser, et qui, pour quelques-uns, redoublent à Rome, je suis obligé par mon sujet lui-même d'examiner rapidement le caractère et l'œuvre politique d'Auguste.

D'abord, quand on parle d'Auguste, il ne faut pas oublier Octave. On ne supprime pas à volonté son passé. Quand le bourreau a jeté sa chemise sanglante, il demeure le bourreau.

Il est assez probable que Robespierre, quand le coup de pistolet de Médat l'arrêta, allait faire cesser la Terreur, qui ne pouvait pas toujours durer : s'il était

parvenu à fonder ce qu'on appelle un gouvernement régulier, un despotisme sage, il n'en eût pas moins été Robespierre. Pour ne pas sortir de Rome, on y peut rencontrer d'anciens brigands, qui, après avoir trahi leurs complices, ont obtenu leur grâce, et ont mené depuis une vie irréprochable ; je ne me suis jamais senti, je l'avoue, un grand penchant pour ces brigands convertis.

Le triumvir avait été horriblement cruel ; l'empereur eut assez de bon sens pour ne pas l'être inutilement : toujours guidé par le souvenir de César, il voulut aussi arriver à l'apaisement par une douceur habile. Mais il ne faudrait pas croire cependant que cette douceur n'ait jamais été oubliée par Auguste. C'est après la bataille d'Actium qu'il mit à mort le fils aîné d'Antoine, arraché à la statue de César, au pied de laquelle il s'était réfugié ; le fils de César et de Cléopâtre, que l'adoption avait fait son frère ; le fils de Curion, si dévoué à César. Le triumvir avait fait combattre un père contre son fils : l'empereur fit tirer au sort Aquilius Florus et son fils, vaincus les armes à la main, permettant de vivre à celui que le sort ne désignerait pas au supplice ; le père s'étant, avant l'épreuve, volontairement offert pour mourir, le fils se tua ¹. L'empereur, en cette circonstance, n'est-il pas aussi odieux que le triumvir ? et le jour

¹ D. Cass., LI, 2.

où Mécène, le voyant acharné à condamner, lui envoya ses tablettes sur lesquelles il avait écrit ces mots : « Lève-toi, bourreau ! » ne l'appela-t-il pas par son nom ?

On cite, comme une preuve de l'humanité d'Auguste, la fameuse histoire de Vedius Pollion, qui donnait à manger des esclaves vivants à ses murènes, pour que leur chair en fût plus délicate, et dont Auguste fit briser les vases les plus précieux, parce que Vedius avait condamné un esclave à être dévoré par les murènes pour avoir cassé un de ces vases. La peine me semble légère pour une si épouvantable barbarie. Du reste, il fallait bien qu'il n'eût pas laissé une grande colère dans le cœur de Vedius, car il fit Auguste son héritier, ni une bien grande indignation dans le cœur d'Auguste, car il accepta l'héritage. On dit bien qu'Auguste fit abattre la maison de Pollion, et bâtir à la place un monument qui porta le nom de Livie ; mais comme le legs avait été fait sous la condition expresse qu'Auguste construirait un édifice public¹, il ne pouvait guère agir autrement.

Il y eut des conspirations contre la vie d'Auguste, et il ne put s'en étonner. Lui, il avait conspiré contre la république, il avait fait couler le sang des citoyens dans les rues de Rome, et on voulait répandre le sien : c'était une loi de cette justice qui punit le crime par

¹ D. Cass., LIV, 25.

le crime. Au milieu de sa prospérité, il craignait toujours pour sa vie, et il se vit obligé de mettre une cuirasse sous sa toge pour venir dans le sénat, composé de ses créatures¹.

La première conjuration contre Auguste dont parle l'histoire, celle de Fannius Cæpio, me semble douteuse. Les accusés, qui n'avaient aucune garantie, firent défaut. Ils furent condamnés, mais pas à l'unanimité, à l'exil... et tués². Cela fait, Auguste fut généreux. Le père de Cæpio ayant affranchi un esclave qui avait fui avec son fils, et en ayant conduit un autre, qui l'avait livré, à travers le Forum pour le mettre en croix, l'empereur ne s'en fâcha point.

Auguste épargna Cinna, et c'est le moment d'examiner ce trait fameux de la clémence d'Auguste. C'est la seule fois qu'il ait pardonné à des conspirateurs. Suétone et Dion Cassius en énumèrent plusieurs, qui furent punis; ce dernier historien n'ose affirmer qu'ils aient tous été coupables³.

D'abord, il faut séparer le fait historique de la légende dont la rhétorique de Dion Cassius et de Sénèque l'ont entourée, et que le génie de Corneille a rendu populaire. Il n'est point vraisemblable qu'Auguste ait cédé, en cette circonstance, aux conseils de Livie; elle n'a pas plus demandé à Auguste la grâce de Cinna

¹ D. Cass., LIV, 12.

² D. Cass., LIV, 3.

³ D. Cass., LIV, 14; Tac., *Ann.*, I, 10.

que l'impératrice Joséphine n'a demandé à Napoléon la grâce du duc d'Enghien. Livie, nous le savons, se maintint près d'Auguste en étant toujours de son avis. Les harangues que Dion met dans sa bouche¹ ont été évidemment forgées par l'historien. J'en dirai autant du discours que Sénèque fait adresser par Auguste à Cinna, et qu'a en partie reproduit Corneille. Auguste et Cinna étaient seuls, et on ne voit point comment Sénèque aurait pu avoir connaissance de ce discours.

Le fait réduit à lui-même est celui-ci : un conspirateur gracié à une époque où personne ne conspirait plus, dix ans avant la mort d'Auguste, quand il n'avait plus d'ennemis à redouter. A en croire Sénèque, il y aurait eu bien de l'étalage dans cette facile générosité. D'autres souverains ont pardonné plus simplement à des conspirateurs plus dangereux que Cinna.

Malgré ma profonde admiration pour le génie de Corneille, je n'ai jamais bien compris sa pensée dans *Cinna*. Il exprime magnifiquement l'horreur de la tyrannie, il met dans la bouche même d'Auguste la condamnation d'Auguste :

Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !...

Puis, tout à coup, cet odieux Auguste prend le beau rôle, et c'est lui qu'il faut admirer. Je confesse ne

¹ D. Cass., LV, 14 et suiv.

pouvoir m'intéresser beaucoup à cette clémence, que Sénèque lui-même appelle une cruauté fatiguée; ni à Cinna, qui ne veut pas qu'Auguste dépose le pouvoir pour avoir le plaisir de le tuer, puis accepte avec reconnaissance son pardon, et de plus le consulat, de celui qu'il voulait absolument assassiner. Émilie a de mâles sentiments, mais elle les abandonne trop à la fin, et les dément d'une manière fâcheuse, en paraissant reconnaître la vérité de cette conclusion de Livie qui semble la moralité, selon moi, très-immorale de la pièce :

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne.

La cessation des guerres civiles, auxquelles Auguste avait pris une si grande part, fut certainement un bienfait pour l'Italie, et plusieurs municipes se relevèrent de leurs ruines. Nibby¹ cite Veies aux portes de Rome; mais cette résurrection ne fut pas bien complète, puisque Properce, qui vivait sous Auguste, nous montre un berger jouant de la trompe pastorale sur ses ruines, parmi lesquelles on fait la moisson².

On vante l'adoucissement du sort des provinces sous l'empire. Cet adoucissement a été ramené par

¹ *Dint.*, III, 408.

² *Prop.*, IV, 10, 29. Il ne s'agit pas, comme paraît le croire Nibby (p. 407), d'un état de chose antérieur à Auguste, car Properce, né vers 708, parle au présent :

Nunc intra muros...

M. Laboulaye à sa juste valeur¹. Dans la suite de cet ouvrage, j'aurai à y revenir ; mais je veux dès à présent en citer un exemple. Un Gaulois, Licinius, autrefois esclave de César, avait été nommé par Auguste procurateur de la Gaule. Il rançonna impitoyablement ses compatriotes. Ce Gaulois était spirituel. Comme les mois romains se comptaient dans l'origine à partir du mois mars, le douzième s'appelait le dixième (*december*). Licinius en concluait que le mois de décembre étant le dixième, il fallait en ajouter deux autres, qu'il appelait les mois Augustes, donnant ainsi à l'année quatorze mois, et faisant payer les tributs mensuels en conséquence. Les Gaulois se plaignirent. Auguste parut hésiter à croire leur rapport et à punir Licinius. Mais Licinius trouva le moyen de décider l'empereur à ne rien admettre, et ce fut en étalant sous ses yeux le fruit de ses rapines, et en le partageant avec lui ; l'ayant amené dans sa demeure, il lui montra des amas d'or et d'argent, et lui dit : « On ne pouvait laisser de telles richesses à ces peuples barbares, je les ai rassemblées pour te les offrir. » Dès lors Licinius fut innocent².

Ce trait se rattache particulièrement à mon sujet, car c'est avec cet argent qu'Auguste fit bâtir son Fo-

¹ *Lois criminelles des Romains*, p. 404.

² D. Cass., LIV, 21. A Licinius commencent les fortunes d'affranchis, qui, sous Claude et Néron, furent si scandaleuses, et mirent dans les mains de Pallas, d'Épaphrodite, de Narcisse, de magnifiques jardins

rum, dont, comme on le voit, nos pauvres aïeux les Gaulois firent les frais.

Quand on peint le règne d'Auguste comme une ère de paix, on exagère beaucoup. Sous Auguste, on eut la guerre en Espagne, en Gaule, en Orient, dans la région du Danube. Auguste ferma le temple de Janus, mais il dut le rouvrir deux fois. Le sénat éleva un autel à la Paix Auguste en 741 ; il s'était trop hâté, car en 767, année de la mort de l'empereur, Tibère faisait encore la guerre en Illyrie. Consentir au despotisme pour assurer la paix est une des plus grossières illusions qui puissent séduire les hommes, et elle les séduit toujours. Le despotisme a besoin de la guerre, parce qu'il a besoin de soldats. Auguste était forcé d'occuper les siens. Aucune de ces guerres ne fut très-glorieuse. L'expédition d'Arabie fut un désastre de Moscou en petit, avec la différence des climats. La guerre contre les Germains commence par des revers, et finit par une grande défaite.

sur l'Esquilin et sur le Cœlius. Licinius devait avoir aussi les siens. C'est à lui que se rapportent, suivant un scholiaste, les deux demi-vers de Juvénal (*Sat.*, I, 108) :

Ego possideo plus

Pallante et Licinis.

Mais le vers de Perse (II, 56) :

Nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in ædes,

qu'on lui rapporte aussi (*Nibb., R. Ant.*, II, p. 104), me paraît plutôt faire allusion aux jardins Liciniens. Juvénal cite Licinius avec Pallas, affranchi comme lui ; Perse le cite avec Crassus, qui était un Licinius. Je pense qu'il s'agit de ses jardins sur l'Esquilin, appartenant à la gent Licinia, et de sa célèbre maison du Palatin.

Durant la plus grande partie de son règne, Auguste eut affaire aux peuples germaniques. L'empire à peine fondé, ceux qui, sous les noms de Barbares, devaient l'envahir et le détruire, l'entouraient et le menaçaient. C'est pourquoi la défaite de Varus, en Germanie, fut pour Auguste un coup si terrible. « A cette nouvelle, dit Dion Cassius¹, il déchira ses vêtements et ressentit une grande douleur, à cause de son armée anéantie, et de la crainte des Germains et des Gaulois, qu'il voyait déjà en Italie et à Rome. »

Dans sa terreur, Auguste fit sortir de Rome tous les Germains et tous les Gaulois qui s'y trouvaient. Les Germains devaient y revenir, et les successeurs d'Auguste en sortir à leur tour.

L'esprit militaire lui-même périt par le despotisme, et on vit, sous Auguste, des signes manifestes de l'affaiblissement de cet esprit. Après la défaite de Varus, ceux qui avaient atteint l'âge militaire ne voulaient pas se faire inscrire. Auguste punit ce refus de servir par l'amende et l'infamie ; mais ces peines furent insuffisantes, et il fallut avoir recours à la peine de mort².

Les abominables iniquités exercées sur les peuples germanains par Varus sont un singulier commentaire des paroles d'Auguste, qu'on lit dans l'inscription

¹ D. Cass., lvi, 25.

² *Ibid.*

d'Ancyre: « Je n'ai point fait de guerre injuste¹. » Ici l'injustice fut poussée à l'excès et terriblement punie. Le nom d'Arminius ou Hermann est resté, pour les Allemands, le symbole de la délivrance nationale. Dans la Valhella, ce panthéon élevé aux gloires germaniques, un peintre allemand a pu se donner le plaisir de représenter, cette fois au lieu des chefs germains agenouillés devant un empereur, comme on les voit sur les monuments de Rome, des guerriers romains aux genoux d'un chef germain. Un des tableaux complète l'autre.

Le patriotisme avait porté un savant allemand, E. Braun, à reconnaître Arminius dans un buste du Capitole dont la physionomie semble germanique, et dont les cheveux bouclés donnent l'idée d'un homme blond². Mais comment ce buste aurait-il pu être fait à Rome, et d'où aurait-il pu y venir?

La nature de cet ouvrage ne comporte pas une étude approfondie des lois d'Auguste. En général, elles furent sages. Plusieurs tendaient à l'amélioration des mœurs (*de adulteriis*, *de ordinibus maritandis*); mais les siennes étaient loin d'être pures, et, quand on déclamaient sur ce sujet dans le sénat, on le piquait par des allusions à sa propre incontinence. Comme censeur, il eut à condamner un jeune homme qui avait épousé sa maîtresse. C'est ce qu'Auguste

¹ Nulli genti bello per injuriam inlato.

² Musée du Capitole, salle des philosophes, au fond de la salle.

avait fait lui-même : il se rejeta sur le désordre des temps¹. En entendant cette apologie embarrassée, on eût bien ri, si l'on eût osé.

Une de ces lois (*lex Julia Poppæa*) imposait, dans l'intérêt des mœurs et de la population, des peines aux célibataires récalcitrants et aux veuves qui ne se remariaient pas. Dion Cassius fait tenir à Auguste deux singuliers sermons moraux et économiques sur le mariage, dans lesquels il prêche, comme toute l'antiquité, une thèse diamétralement opposée à celle de Malthus.

Ces mesures, prises par Auguste contre les mauvaises mœurs, ne produisirent pas un grand résultat, comme on le vit par les temps qui suivirent. En fondant l'empire, ce moraliste ouvrit l'ère des monstrueux désordres dont cette forme de la société romaine devait étonner les siècles.

Il va sans dire que, parmi les lois d'Auguste, il en est qui ont pour but de réprimer la liberté. La loi *de majestate* fut dirigée contre les libelles², c'est-à-dire contre la liberté d'écrire, et la publicité du journal du sénat fut supprimée. L'éloquence, a-t-on dit, fut pacifiée par celui qui avait déjà fait quelque chose pour y parvenir en livrant la tête de Cicéron à Antoine, et sa langue à Fulvie. C'est ce que, dans nos temps, les

¹ D. Cass., LIV, 16.

² Digeste, LVIII, t. IV, § 4. Tac., *Ann.*, I, 72. D. Cass., LVI, 27. Suet., 55.

uns appelleraient la guerre à la presse et l'étouffement de la tribune, d'autres l'établissement de l'ordre.

Montesquieu reconnaît qu'Auguste a établi l'ordre, mais nous verrons plus loin le sens qu'il donne à ce mot.

Auguste, en tout contraire à la liberté, mit des bornes et des obstacles à l'affranchissement des esclaves¹, que le christianisme a favorisé. Il est vrai que les affranchissements testamentaires menaçaient d'inonder l'empire d'une population servile. Mais puisque les citoyens appelés libres étaient sans droits, qu'importait ?

Quelques-unes de ces lois avaient paru sévères ; mais pour apaiser le mécontentement des sénateurs, il leur donna de l'argent. Au peuple, qui murmurait de l'absence du mime Pylade, qu'un parti avait chassé de la ville, — les querelles de parti avaient lieu alors dans le cirque, — il rendit Pylade². Consoler de la liberté en enrichissant ou en amusant ceux qui l'avaient perdu, et les en distraire, était le grand art d'Auguste. Un comédien comprit cet art, qui ressemblait au sien. Ce même Pylade lui dit un jour : « Laissons nous quereller entre nous ; nos querelles occupent le peuple, et c'est ce qu'il te faut. »

Auguste ne fut pas plus un grand législateur qu'il ne fut un grand homme de guerre. Quelle réforme im-

¹ Loi Furia Caninia. Suet., *Aug.*, 40.

² D. Cass., liv, 17.

portante a-t-il introduite dans la législation romaine, si ce n'est celle qui garantit l'exécution des fidéi-commis ? Il fit de minutieux règlements de police pour la police des théâtres. La plupart de ses lois furent des lois de haute police, et voilà tout. Il n'a pas recueilli et coordonné l'ensemble des lois romaines, comme voulait le faire César, et comme l'a fait Justinien ; il n'a pas approprié à son temps l'ancienne jurisprudence de son pays, comme l'a fait Napoléon.

Depuis qu'il est de mode d'invoquer la démocratie pour fortifier le pouvoir, ce qui ne persuade pas toujours la démocratie, on a fait ressortir l'influence égalitaire de l'empire, et voulu transformer Auguste en démocrate. Il y a là une confusion d'idées grossière, et qui ne devrait plus tromper personne, quand même elle n'eût pas été pulvérisée par Tocqueville : on assimile l'égalité dans la liberté et l'égalité dans la servitude ; or, c'est celle-ci qu'Auguste a établie. A une époque où il n'y avait plus que cinquante familles patriciennes, il fallait bien créer des patriciens. Comme César, Auguste a donné le rang de patricien à des plébéiens¹ ; mais ce n'est pas là l'égalité, c'est le privilège mis à la portée de tout le monde, ce qui est bien différent ; j'ajouterai que, sous Auguste, le patriciat était un pur néant. On ne peut donner ce qu'on a détruit.

¹ Tac., *Ann.*, xi, 25. D. Cass., XLIX, 43 ; LII, 42.

Gibbon et de nos jours M. Laboulaye ont dit nettement ce que valait cette prétendue égalité, créée par Auguste. « Les Romains, écrit Gibbon, aspiraient à être égaux, ils furent nivelés par l'égalité de l'esclavage asiatique. »

Comme cet esclavage était imposé au nom du peuple, quelques-uns se persuadent et voudraient nous faire croire que le despotisme des empereurs était le despotisme du peuple : celui-là même, il ne faudrait pas l'admettre ; mais M. Laboulaye leur avait d'avance très-bien répondu :

« En théorie, sous l'empire comme sous la république, le peuple fut le souverain, tout dépendait de lui, et l'empereur ne fut que le délégué de la nation. En fait, la puissance populaire alla s'amointrissant jusqu'à ce qu'elle devint une lettre morte. La souveraineté du peuple ne resta dans les constitutions que pour justifier le despotisme impérial¹. »

Et qu'on ne parle pas de la nécessité de sauver l'État. Rien ne pouvait être pis pour les Romains que ce qui leur est arrivé, que de devenir, selon l'expression de Montesquieu, « le plus vil de tous les peuples². » Il en est qui trouvent ce malheur le plus grand de tous, qui pensent, comme Cicéron³, que nous ac-

¹ *Lois criminelles des Romains*, p. 586.

² *Grandeur et décadence des Romains*, xv.

³ Tenemur undique, neque jam quò minus serviamus recusamus, sed mortem et ejectionem quasi majora timemus, quæ multo sunt minora. (*Ad Att.*, II, 18.)

ceptons la servitude parce que nous craignons trop la mort ou l'exil, et pas assez ce qu'il faudrait encore plus craindre. Il en est qui pensent que les nations ne doivent pas, selon l'expression du poète romain, pour conserver la vie, perdre ce qui seul est un motif de vivre :

Et propter vitam vivendi perdere causas.

De plus, Rome n'a été sauvée de rien par l'empire, ni de la guerre, ni des révolutions, ni des Barbares.

Il s'est trouvé des hommes qui, au milieu des troubles, ont refusé le pouvoir qui leur était offert : Washington et Bolivar dans les temps modernes, Solon dans l'antiquité. Nous avons quelques vers de Solon¹, ce vraiment grand homme, dans lesquels il exprime noblement l'indignation généreuse qu'une pareille proposition lui inspirait. Auguste faisait aussi des vers et de beaux vers, mais je ne crois pas qu'il en ait jamais composé sur ce sujet.

Auguste, dit-on, fut un grand administrateur. Je le confesse. Je ne nie point les bienfaits d'une administration savante ; mais je m'en défie toujours un peu, car je vois dans l'histoire que ceux qui ont eu ce mérite ont presque toujours fait servir l'administration perfectionnée à régulariser et à consolider la servi-

¹ Plut., *Sol.*, xiv. Bergk, *Poetæ lyrici græci*, Solonis fragmenta, xxx, xxxii, p. 553 et 554.

tude. La Chine, avant sa décadence, a été sous ce rapport un modèle que l'Occident doit désespérer d'égaliser. Auguste établit partout la régularité administrative, c'est-à-dire qu'il mit le meilleur ordre dans la servitude.

Il partagea la ville en quatorze régions, et chaque région en quartiers (*vici*), mis sous la surveillance de magistrats municipaux (*vico magistri*), nommés par le préfet de Rome¹; et pour que ces magistrats ne regrettassent pas l'élection populaire des anciens édiles, il leur donna le plaisir de porter, à certains jours, la robe à bande de pourpre la *prétexte*, et d'avoir deux licteurs².

Sept corps de garde de pompiers, un pour deux régions, furent établis. Ils s'appelaient des vigiles, comme s'appellent aujourd'hui les pompiers de Rome; mais on peut donner ce dernier nom aux vigiles de l'antiquité, puisque les Romains connaissaient la pompe à incendie. Les incendies toutefois n'en continuèrent pas moins, car il n'est presque pas un monument important qui n'ait brûlé sous l'empire.

Les maisons, à Rome, étaient très-élevées et contenaient un grand nombre de locataires³; Auguste prescrivit que leur hauteur ne dépassât jamais soixantedix pieds.

¹ Preller, *Die reg.*, p. 82.

² D. Cass., LV, 8.

³ Vitr., II, 28.

Le nombre de ceux qui vivaient de l'assistance publique avait été réduit par César de trois cent vingt mille à cent cinquante mille. Auguste eût voulu le réduire encore, et même supprimer les distributions de blé¹; mais il abandonna ce projet.

Il fit faire un cadastre et un recensement général de l'empire pour faciliter la répartition et le recouvrement de l'impôt, mesure qui eut pour but et pour résultat de l'augmenter considérablement². C'est ce qu'a démontré Dureau de la Malle; et d'après les faits cités par le même auteur, on voit que la diminution des produits, qui avait commencé en Italie au temps des Gracques, « au lieu de s'arrêter pendant le siècle de paix dont jouit cette contrée depuis l'avènement d'Auguste jusqu'à la mort de Néron, *alla toujours en croissant* »³. » Augmentation de l'impôt et diminution des produits : voilà donc ce qu'a donné le régime réparateur d'Auguste.

Auguste n'en fit pas moins des choses utiles pour le gouvernement des provinces. Il créa, pour ce que nous appelons le service municipal, trois mille soixante-deux fonctionnaires. Il remplaça par des magistrats salariés les traitants qui prenaient à ferme les revenus publics.

Toutes ces choses ont leur prix, et je suis prêt à le

¹ Suet., J. Cæs., 41; *Aug.*, 42. D. Cass., XLIII, 21.

² Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, II, p. 454.

³ *Ibid.*, p. 254.

reconnaître. Auguste ne négligea rien de ce qui concernait la police d'une grande ville et d'un grand empire. Je conviendrai donc très-volontiers, je le répète, qu'Auguste fut un administrateur fort distingué et un très-bon préfet de l'empire romain. Ce mérite, avec celui d'avoir protégé et aimé sincèrement les lettres, dont je reparlerai à propos des grands poètes qui, par leurs louanges démesurées, ont payé à usure ses bienfaits, ce mérite est le seul que je puisse découvrir chez Auguste. — Vous oubliez, me dira-t-on, l'art avec lequel il s'est élevé à la toute-puissance et s'y est maintenu. — Je suis assez niais pour mépriser profondément cet art-là.

Je vais tomber bien bas dans l'estime des habiles. Ce qui me révolte le plus dans le personnage d'Auguste, c'est sa constante hypocrisie¹ avant et durant l'empire. Avant l'empire, il joue Cicéron ; il trompe le sénat ; il va combattre en son nom Antoine, pour lui livrer bientôt l'État qu'il a été chargé de défendre contre lui, à condition qu'il aura sa part dans le bien volé : en attendant qu'il parvienne à dépouiller son complice et à prendre tout. Devenu empereur, « Auguste, rusé tyran, je transeris encore les paroles de

Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin.

(Voltaire, *Épître à Horace*.)

« Welcher bei beschränkterem Geiste mit allen Künsten der Scheins vertraut war. » Rubino, qui s'exprime ainsi (*Untersuchungen über römische Verfassung und Geschichte*, I, p. 101), est un écrivain peu libéral. — « Ce despote hypocrite, » a dit M. Mérimée. (*Catilina*, p. 255)

Montesquieu¹, conduit doucement les Romains à la servitude..... Pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de la liberté. »

Empereur, Auguste feignit plusieurs fois de vouloir déposer le pouvoir, et de ne le reprendre que malgré lui, vaincu par les supplications du sénat. Durant son règne, il recommença ce jeu tous les cinq ans. Auguste ne se lassait pas d'une comédie qui n'aurait dû tromper personne; et le peuple romain, affamé de servitude, y jouait de bonne foi un rôle assez ridicule, le rôle de complaisant, impérieux, se fâchant sérieusement, quand Auguste faisait mine de vouloir attenter à sa propre puissance.

L'année où l'empereur avait refusé d'être consul, le Tibre déborda encore une fois² : cela lui arrivait souvent. On alla en bateau dans la ville, ce qui se voit encore quelquefois. Le tonnerre abattit des statues dans le Panthéon, qu'Agrippa venait d'achever, et la lance que celle d'Auguste tenait à la main fut enlevée par la foudre. Une maladie contagieuse, qui fit abandonner la culture des terres, et une famine, qui s'ensuivit, désolèrent Rome et l'Italie. Un loup avait pénétré dans la ville, et le pont Sublicius avait été emporté³. Le peuple s'imagina que tous ces maux venaient de ce qu'Auguste n'était pas consul, et

¹ *Grand. et décad. des Romains*, xiii.

² D. Cass., liv, 1.

³ D. Cass., liii, 55.

voulut qu'il fût dictateur ; il enferma les sénateurs dans la Curie, les forçant à lui décerner ce titre, et les menaçant d'y mettre le feu, s'ils n'obéissaient. On remit à ces émeutiers serviles vingt-quatre faisceaux ; ils les portèrent à Auguste en le suppliant d'être dictateur et pourvoyeur des vivres, car la multitude se persuade parfois, ce qui n'est pas vrai, qu'en se faisant esclave on est sûr de manger. Auguste accepta la charge de pourvoyeur des vivres, mais refusa la dictature. Le peuple l'en pressant toujours, il joua le désespoir, et déchira ses vêtements ¹. O Tartuffe !

Auguste ne voulait point être dictateur, parce que la dictature avait été abolie après la mort de César, à qui son ambition plus sincère avait coûté la vie. Rendu prudent par cet exemple, Auguste mit tout son art à dissimuler l'empire en l'établissant, et à simuler la république en anéantissant la liberté. Né de la république, il ne violenta point sa mère ; il se contenta de l'étrangler sans la faire crier.

Auguste usa du même artifice au sujet des honneurs terrestres et divins que la bassesse du sénat voulait lui décerner.

Il se fit prier pour être dieu. Il repoussa d'abord la demande du sénat, qui voulait lui consacrer un autel

¹ Dion Cassius, tout sénateur de Commode qu'il était, a vu clair dans cette farce, à laquelle il applaudit : « Auguste, qui avait une puissance plus grande que celle des dictateurs, évita sagement l'odieux du nom. » (liv, 1.)

dans la Curie¹. Avec les sommes qu'on avait recueillies pour lui ériger des statues, il fit faire celles du Salut public², de la Concorde et de la Paix. L'adulation ne se découragea point, et quatre-vingt-dix statues de l'empereur, en argent, s'élevèrent dans Rome³. Auguste les fit enlever, et vendit l'argent, dont le prix lui servit à faire des offrandes en or dans son temple d'Apollon, en son nom et au nom de ceux qui lui avaient adressé cet hommage. Il n'avait permis d'abord qu'aux villes grecques de lui ériger des temples⁴; mais sa modestie finit par céder, même à Rome, car, avant la fin de sa vie, un sanctuaire lui fut érigé sur le Palatin.

De plus, Auguste porta la couronne radiée qui n'appartenait qu'aux dieux, mais que les rois de Syrie et César avaient déjà portée⁵. Comme il s'était glissé au despotisme, il se glissait à l'apothéose.

La fin de ce long mensonge approchait. La statue d'Auguste, qui avait été placée sur le Capitole, sans doute à côté de celles des rois, fut frappée de la foudre. Aux jeux qu'on célébrait en son honneur, un fou vint s'asseoir sur le siège de César, qu'on exposait dans

¹ D. Cass., liv, 25.

² Ἑστίας (D. Cass., liv, 51), *Salutis*, la déesse sabine *Salus*.

³ *Inscript. Ancyrr.*, II, 15.

⁴ D. Cass., LI, 20. Les temples dédiés à Auguste se multiplièrent après sa mort. On voit au Vatican (*Mus. Pio Clem.*) un autel qui a été dédié par le *custode* d'un édicule dédié à Rome et à Auguste.

⁵ Prell., *R. Myth.*, 784.

ces jeux ; il prit la couronne de César et la mit sur sa tête¹ : on vit là pour Auguste un présage funeste ; on aurait dû y voir une annonce prophétique des destinées de l'empire et des empereurs en démence, comme Caligula, Commode, Héliogabale, qui devaient venir s'asseoir sur le trône fondé par César.

Auguste, dont la santé toujours languissante avait résisté cinquante ans aux hivers de Rome, affaibli par l'âge, alla chercher le climat plus doux de la Campanie. Il se retira aux environs de Naples, près du cap Misène, dans la villa de Lucullus, qui avait appartenu à Cornélie, mère des Gracques. Il semblait que l'ombre de ces derniers des Romains vint étouffer ce fondateur de l'empire, l'empire que leur défaite et leur mort avaient peut-être rendu inévitable.

Dans cette même villa de Lucullus, où s'achevait la vieillesse du premier des empereurs, devait mourir le dernier. Où avait fini Auguste, devait finir Augustule.

Auguste mourut non loin de là, dans la ville de Nola. Son corps, embaumé, fut apporté jusqu'à Bovilles par les décurions des villes qu'il devait traverser. Là, il fut déposé dans le sanctuaire de la famille Julia, où il resta un mois. Les chevaliers, ordre auquel appartenait sa famille, vinrent le prendre à Bovilles et le portèrent sur le Palatin, dans le vestibule de sa mai-

¹ D. Cass , LVI. 29.

son. Au Forum, Tibère prononça son éloge des Rostres; Julien et Drusus, de la tribune établie par Jules César. Puis les sénateurs portèrent sur leurs épaules, jusqu'au Champ de Mars, en suivant la voie Flaminienne, le lit d'or et d'ivoire, orné de rideaux couleur de pourpre, où reposait son cadavre. Ils s'arrêtèrent entre la voie Flaminienne et le Tibre. Là, César attendait Auguste, qui devait être enfin rapproché par la tombe de celui qu'il avait toujours suivi de loin.

Dans la procession funéraire figuraient trois images d'Auguste : l'une en cire, revêtue d'habits triomphaux, apportée de sa maison du Palatin ; l'autre en or, de la Curie ; la troisième était sur un char de triomphe. Il avait pour cortège, outre les images de ses aïeux et des membres de sa famille, les images de tous les hommes célèbres de Rome depuis Romulus, tous ces grands citoyens de la République dont il avait détruit l'ouvrage. Au milieu d'eux, se voyait Pompée, entouré des nations qu'il avait vaincues¹ : petite hardiesse du sénat, entre Auguste et Tibère.

Ainsi Auguste prit possession de son grand mausolée, où l'on avait déposé avant lui les cendres de Marcellus et Drusus, de son gendre Agrippa, de sa sœur Octavie et de ses deux petits-fils, Caius et Lucius².

¹ D. Cass., lvi, 34.

² Caius et Lucius devaient s'y trouver, et Nibby n'en fait pas doute. (*R. ant.*, II, p. 527.) Cependant ils ne sont pas mentionnés dans les vers de Pedo Albinovanus, que cite Nibby.

Ce n'était pas seulement à lui-même, en effet, qu'Auguste avait destiné son mausolée, mais encore à sa famille, à sa race ; c'était une prise de possession dynastique par le tombeau. Avant toutefois qu'eût disparu du monde la descendance de l'impure Julie, seule descendante d'Auguste, le dernier de ceux qui devait la déshonorer, Néron, fut privé des honneurs de la sépulture impériale, et dut se contenter des jardins des Domitius, où l'on enfouit ses restes.

Les cippes funéraires de plusieurs des princes qui entouraient Auguste ont été recueillis au Vatican ; mais on n'a trouvé de lui ni cippe, ni urne funèbre. Sa statue colossale, qui semblait encore dominer Rome du haut de son mausolée, a également disparu, ainsi que les tables de bronze où étaient inscrits les faits mémorables de son règne, et que devaient conserver une copie et une traduction grecque, faites pour une ville lointaine d'Asie.

Auguste avait fait construire ce mausolée assez longtemps avant sa mort, quelques années après celle de Marcellus. Souvent, sur les sépultures privées, on lit ces mots : *Vivus, sibi fecit*, « vivant, il a fait ceci pour lui. » Les anciens n'aimaient point l'idée de la mort et ne la craignaient point.

De même, en Égypte, les Pharaons commençaient de leur vivant leurs pyramides : autrement ils eussent attendu bien longtemps leur sépulcre après leur mort, et leurs héritiers n'auraient peut-être pas élevé

pour eux de si gigantesques monuments. Du reste, ce n'était pas le seul rapport qu'eût celui-ci avec les sépultures de l'Orient. Tout était oriental dans le mausolée d'Auguste : d'abord son nom, emprunté au célèbre mausolée d'Asie ; puis sa forme, une pyramide à étages, pareille au bûcher d'Ephession, à Babylone ; jusqu'aux deux obélisques qui furent plantés des deux côtés de la porte sépulcrale¹, comme en Égypte ils sont plantés à la porte des palais et des temples, et cela, parce que l'obélisque est le signe de la stabilité. Les placer devant un monument, c'est écrire sur la façade de ce monument : *A toujours*.

Les funérailles triomphales d'Auguste, c'était lui-même qui les avait prescrites et se les était décernées. Il ne voulut plus être modeste après sa mort. Il semble que son orgueil, toujours masqué par la prudence, ait voulu jeter ce masque en déposant la vie ; qu'après s'être privé pendant quarante-quatre ans de toutes les joies extérieures du despotisme, il ait voulu se les donner à toujours par son tombeau. Celui à qui suffisait la modeste maison du Palatin a eu besoin d'un mausolée pour l'habitation de sa cendre.

¹ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 9, 14. Strabon, v, 5, 8, ne parle pas des obélisques ; mais il a pu les oublier dans sa description. On ne dit pas d'ailleurs quel empereur les aurait mis là : qui, dans la famille d'Auguste, se soucia de lui après sa mort ? — Ces obélisques, où ne sont tracés nuls caractères, et qui, pour cette raison, ont pu être taillés en Égypte par des Romains, ont été placés, l'un sur la place de Monte-Cavallo, l'autre derrière Sainte-Marie-Majeure.

Ce mausolée existe encore, vide et dépouillé. Plus de marbres, plus de colonnes, plus d'ornements; à l'entour du monument funèbre, plus de plantations magnifiques et livrées aux plaisirs du peuple; mais une grande enceinte cachée dans des cours et des maisons, à laquelle on arrive par une petite rue, dont l'intérieur, blanchi à la chaux, garni de loges mesquines, n'a aucun caractère, et sert de théâtre à des baladins. La comédie est, du reste, à sa place dans le mausolée de l'homme hypocrite et timide, qui, pendant près d'un demi-siècle, joua au profit du despotisme la comédie de la liberté.

Les ruines et le souvenir des monuments élevés par Auguste ou pour lui plaire, sont encore le meilleur qui reste de lui. En faisant l'histoire de ces monuments, nous avons fait l'histoire de sa vie, et nous y avons pu observer l'histoire de sa politique. Le temple d'Apollon fut le trophée d'Actium, comme le temple de Mars Vengeur le trophée de Philippes. Nous pouvons contempler quelques débris de la maison modeste qu'il s'était choisie sur le Palatin, et l'immense ruine du tombeau qu'il s'était élevé à lui-même dans le Champ de Mars.

La grande séduction qu'Auguste offrit aux Romains, fatigués des discordes civiles dans lesquelles lui-même avait joué le principal rôle, ce fut la paix; je ne parle pas de la paix au dehors, qu'il ne put ou ne voulut point donner avec suite à l'empire, je parle

de la paix intérieure. Celle-là, on en jouit sous son règne, mais on l'avait payée de la liberté; c'était trop cher. Pas plus au dedans qu'au dehors, il ne faut de paix à tout prix.

Celle qu'Auguste donna aux Romains a été durement caractérisée par Voltaire : « On admire encore le gouvernement d'Auguste, parce que Rome goûta sous lui les plaisirs, la paix et l'abondance... Comment peut-on tenir compte à un brigand, enrichi et affermi, de jouir en paix du fruit de ses rapines ¹?... »

C'est à cette paix intérieure, et non à l'autre, qu'un autel fut consacré sous Auguste, car cet autel était dans le *Champ de Mars*.

Le moyen de sa politique fut de s'appuyer sur le souvenir de son oncle César; le but de sa politique fut de fonder une dynastie : presque tous les monuments construits par Auguste nous ont révélé cette double pensée. Il acheva le théâtre commencé par César; il agrandit après lui l'amphithéâtre; ainsi que César, il creusa une naumachie; il éleva ce grand temple de Mars que César avait projeté d'élever. Il avait poussé l'imitation jusqu'à piller le trésor de Lanuvium. Il appela *Julia* sa curie, sa basilique, *Julii* les nouveaux Rostres, même *Julium* le trésor (*ararium*), dont le seul rapport avec César était d'avoir été violé et volé par lui. Il plaça son Forum à côté de celui de

¹ *Dict. philosoph.*, Auguste-Octave.

César, comme il donna son nom au mois qui suivait le mois auquel César avait donné le sien.

A d'autres édifices il donna les noms des personnes de sa famille. Il voulut qu'il y eût un marché de Livie, un portique d'Octavie, un théâtre de Marcellus, que la basilique d'abord appelée *Julia*, quand il l'eut refaite, portât le nom de ses petits-fils¹, qu'un bois fût appelé, en leur honneur, le bois de César. Il espérait rendre ainsi sa femme, sa sœur, ses petits-fils chers au peuple, les identifier avec Rome, s'emparer, pour ainsi dire, de Rome, de la reconnaissance et de l'imagination des Romains au profit de sa dynastie.

Mais cet espoir devait être trompé. Auguste put établir le despotisme, mais il ne put fonder une dynastie. Tibère, son successeur, ne lui était rien. Comme dit Pline, Auguste eut pour successeur le fils de son ennemi. Caligula, Claude et Néron ne descendaient de lui que par les femmes; et après eux, l'empire sortit entièrement de sa race.

La punition d'Auguste ne lui vint pas des Romains, qu'il avait asservis, mais de sa famille, dont il avait fait la grandeur. Ce genre de châtimement atteint parfois les despotes à qui tout réussit. Le premier grand-duc de Florence, Côme de Médicis, l'un des personnages

¹ Il voulait accoutumer aussi les provinciaux à regarder ses petits-fils comme ses héritiers. Le temple appelé la *maison carrée*, à Nîmes, était, comme nous l'apprend une inscription, dédié à Caius et Lucius César. (Barthélemy, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, xxxviii, p. 500; Winckelmann, édit. Fea, viii, 3, 15.)

de l'histoire moderne dont la carrière fut la plus semblable à celle d'Auguste, qui, comme le jeune Octave, se saisit par surprise du pouvoir parce qu'on ne se défiait pas de lui, et fit servir ce pouvoir conquis par la ruse à étouffer la liberté de son pays, Côme, qui fut habile et heureux, comme Auguste, vit, avant de mourir, son fils préféré tué par un frère, et, dit-on, le vengea en tuant le meurtrier. Il n'y eut pas de tragédie pareille dans l'intérieur d'Auguste; mais Némésis sut l'y atteindre autrement. Ses deux petits-fils moururent jeunes, presque en même temps, loin de Rome. L'insubordination de leur frère Agrippa força Auguste de le reléguer dans une île. Julie, par ses débordements, couvrit de honte la vieillesse de son père. Auguste vit avec douleur que ce pouvoir, acquis au prix de tant de sang, établi et conservé par tant d'artifices, était destiné à passer aux mains du fils de Livie, de ce Tibère qu'il n'aimait pas : ambitieuse pour son fils, dont elle fut soupçonnée d'avoir fait périr les frères, Livie attendait avec impatience, si toutefois elle ne la précipita point par un crime, la mort d'un époux dont sa dissimulation profonde avait encouragé les infidélités nombreuses, mais auquel peut-être elle ne les avait point pardonnées.

Telles furent la vie et la fin d'Auguste. J'ai révisé consciencieusement ce jugement porté sur Auguste, il y a plusieurs années¹; et avec une étude plus

¹ M. Ampère veut parler ici du jugement qu'il a publié sur Au-

approfondie, je n'ai eu à le réviser que sur un point, l'absence de courage que Montesquieu et Voltaire avaient injustement attribuée à Auguste : je suis donc moins sévère qu'eux pour sa mémoire. A cela près, je persiste.

Je reconnais chez Auguste cette habileté qu'on a tant louée ; mais en vantant cette incontestable habileté, dont, on vient de le voir, les monuments élevés par lui conservent le témoignage, on oublie trop, selon moi, qu'elle alla jusqu'à l'hypocrisie. Surtout on ne parle pas assez de l'emploi qu'il en fit pour anéantir, par la destruction de toute vie politique dans l'État, toute énergie morale dans les âmes, et, par là, préparer cette dégradation permanente et cet affaiblissement graduel qui devait amener la ruine de l'empire romain.

Sans doute, il eut besoin d'un savoir-faire véritable pour arriver à l'empire ; cependant ce savoir-faire même, on ne doit pas se l'exagérer. Octave eut, pour gagner les soldats, la double séduction du nom et de l'héritage de César. Il employa tous les moyens ; on le

guste en 1856 dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dont il a fait la conclusion de ce chapitre. Ce jugement, qui commence à l'alinéa suivant, est en effet littéralement reproduit dans les pages qu'on va lire, sauf quelques retouches et quelques additions, — telles que celle de l'alinéa qui se termine, p. 519, par la citation d'une phrase de Salluste, et celle de divers détails sur les portraits d'Auguste, — et moins cinq ou six alinéas où se trouvaient des considérations qui ont été présentées et développées ailleurs. (Note de l'éditeur.)

vit tour à tour s'appuyer sur le sénat ou se déclarer contre lui, s'unir ou se brouiller avec Antoine. Il s'allia, quand il le fallut, à Decimus Brutus, le plus odieux des meurtriers de César, dont il était le familier et semblait être l'ami; il est vrai qu'Octave en même temps cherchait à le faire assassiner. Et puis y avait-il réellement de l'habileté à réussir par les monstruosité du triumvirat, quand chacun des trois scélérats qui le composaient livrait aux deux autres ses propres amis, pour acheter par leur sang le sang de ses ennemis, quand on faisait prendre la toge virile à un enfant pour avoir le droit de le tuer? Dans le considérant de la loi des proscriptions, il était prescrit de s'en réjouir; mais la postérité n'est pas forcée de se soumettre à cet édit : pour elle, l'assassinat n'est pas de la politique. L'absence absolue de scrupules est un don rare; là où il se trouve, il procure de grands avantages, seulement il ne faut pas l'admirer outre mesure.

Oui, Auguste eut cette sorte d'habileté pour laquelle les modernes ont inventé le nom de machiavélisme, et que cependant Machiavel n'a pas admirée chez Auguste. Il était plein d'égards pour les patriciens, qu'il craignait toujours; il était débonnaire pour le peuple. Ce peuple, qui devait aimer Néron, l'aimait, lui apportait son offrande pour rebâtir sa maison, frappée par la foudre; et lui ne prenait de cette offrande des petites bourses qu'un denier.

Auguste, c'est encore une justice à lui rendre, mesurait très-habilement la tyrannie aux circonstances : il comprimait plutôt qu'il n'opprimait. Sous lui, dit Sénèque, la parole n'était pas encore dangereuse, mais pouvait être fâcheuse. Il laissait faire (pas toujours cependant) des épigrammes et des satires, mais il étouffait soigneusement la publicité. S'il n'y avait pas de presse à Rome, il y avait des journaux : c'est un point qui n'est plus controversé depuis l'ouvrage de M. V. Leclerc sur les *Journaux chez les Romains*. Le journal du sénat rendait compte de ses actes (*senatus acta diurna*.) César en avait ordonné la publication, Auguste l'interdit.

Tout cela c'est de l'habileté, si l'on veut ; mais, à côté de l'habileté, il y eut chez Auguste l'hypocrisie. Auguste était habile, quand il faisait élever un temple à Mars Vengeur ou à César, quand il donnait le nom de Marcellus à un théâtre, celui d'Octavie ou de Livie à un portique. Il était hypocrite le jour où, tout-puissant, placé par un décret du sénat au-dessus des lois, devant ce sénat qui lui appartenait, il déclarait vouloir déposer l'empire et rendre aux Romains la liberté, le jour où, mettant un genou en terre devant le peuple et découvrant sa poitrine, il refusait le titre de dictateur.

Et puis quel a été le résultat de toute cette dissimulation, tantôt seulement prudente, tantôt effrontée ? A quoi ont abouti toutes ces ruses, tous ces artifices ?

Auguste a donné la paix intérieure aux Romains; mais cette paix était celle qui, comme dit Tacite, est un nom de la servitude. Il a fondé l'organisation de l'empire, c'est-à-dire la désorganisation de la société romaine, dont la vie était la liberté, et la désorganisation, comme toujours, a produit la mort. Auguste a construit avec un art patient une odieuse machine de tyrannie, un gouvernement d'étouffement et de servilité, dans lequel il n'y avait qu'une chose à bénir : c'est qu'il portât en lui, par l'excès du despotisme, le principe de sa ruine, et qu'il ait dû plus tard, juste châtiment, livrer aux Barbares le peuple dégénéré qui l'avait laissé fonder.

Mais l'on dit : Rome était trop corrompue, et tout autre gouvernement y était impossible. Oui, Rome était corrompue, et dans cette histoire j'ai reconnu avec tout le monde combien cette corruption était profonde et dangereuse. Oui, certes, la corruption des mœurs est un grand péril pour la liberté et un grand secours pour la tyrannie; s'ensuit-il que la tyrannie soit bonne, parce que la corruption lui est favorable? Oui, la corruption est un grand obstacle à la liberté: mais la liberté est la seule défense contre la corruption. La corruption menace la liberté et sert le despotisme; mais parce qu'elle menace la liberté, est-ce une raison de la faire triompher par le despotisme? Et puis, on a un peu abusé d'une vérité incontestable. M. de Rémusat, dans son portrait de Fox, s'est bien

moqué de ceux qui, pour éconduire honorablement la liberté, lui font une condition de la perfection morale d'un peuple, et seraient bien aises de la reléguer dans l'âge d'or. La liberté, toute liberté était impossible à Rome! Est-ce bien sûr? Ne pouvait-on modifier la république sans la détruire? ne pouvait-on fonder une monarchie qui ne fût pas l'absolu despotisme? Qui sait jamais ce qui aurait pu arriver? Il est commode de prononcer après l'événement et de déclarer qu'il était inévitable, parce qu'il a été; mais, ce que je sais bien et ce que toute la suite de cette histoire démontrera, c'est qu'il ne pouvait rien y avoir de pire que l'empire romain, que cette longue décadence intérieure suspendue momentanément par quelques empereurs admirables, mais jamais arrêtée, cette dissolution morale qui, on l'oublie trop, à travers des agitations renouvelées presque à chaque nouveau règne, à travers des guerres civiles fréquentes, amena l'envahissement progressif des Barbares et l'avènement universel de la barbarie. Je ne crois pas que la république eût pu faire au monde beaucoup plus de mal que cela.

Comment justifier Auguste? La constitution de Rome était-elle affaiblie? Cela excuse-t-il celui qui lui a porté le dernier coup? Un médecin, au lieu de combattre une maladie grave, doit-il la rendre mortelle, et, parce qu'un malade périclite, le tirer d'affaire en lui donnant de l'opium? C'est ce qu'a fait Auguste, et

voilà ce qu'on n'a pas assez dit. La postérité, trompée par cet éclat apparent de l'empire, qui ne devait pas tarder à s'assombrir sous Tibère et à s'évanouir sous Caligula et sous Claude, pour ne reparaître qu'accidentellement par le hasard des bons empereurs, toujours peu nombreux, la postérité a pris l'époque d'Auguste pour une grande époque de l'humanité, quand ce n'était que la fin de la vie et le commencement de la mort. Auguste lui-même a paru grand, tandis qu'il n'était qu'adroit. On l'a cru bon ; Dante l'a dit : *Il buon Augusto*, comme si l'on devenait bon, comme si l'on se transformait, comme si l'âme féroce du triumvir avait pu devenir une âme douce et généreuse, parce que le triumvir était devenu empereur. Auguste, après avoir usurpé le pouvoir parmi ses concitoyens, a usurpé dans l'imagination des hommes une place qu'il ne mérite point. Comment s'est faite cette seconde usurpation ? Toute erreur populaire a une cause ; une erreur n'est jamais réfutée que quand elle est expliquée. Je vais tâcher d'expliquer celle-ci.

Auguste a eu trois grands bonheurs. Il a été célébré par Horace et Virgile ; Tacite n'a presque point parlé de lui, et sa vie, écrite par Plutarque, a péri.

Auguste a été récompensé avec exagération de la meilleure de ses qualités, l'amour des lettres. Il paraît les avoir aimées véritablement. La haine des lettres est rare chez les mauvais souverains ; c'est le

dernier signe de la réprobation pour les tyrans. Non-seulement Auguste s'attachait les écrivains par ses bienfaits, mais il était aimable avec eux. Il les écoutait avec complaisance, dit Suétone, quand ils récitait leurs vers. Qu'eût-il pu faire qui leur fût plus agréable? Il n'y avait pas du reste grand mérite, quand ces poètes étaient Horace et Virgile. Ce fut, je crois, à la fois calcul habile et goût sincère. Lui-même faisait des vers, et de beaux vers, à en juger par ceux qu'il composa au sujet de l'ordre donné par Virgile de brûler son *Énéide*. Il voulut faire une tragédie; César en avait fait une. Auguste ne fut pas content de la sienne, et l'effaça; elle devait lui sembler pâle en comparaison des sanglantes tragédies du triumvirat. Il écrivit aussi des vers satiriques auxquels on ne pouvait répondre, car, comme dit à cette occasion Pison, « on ne saurait écrire contre qui peut proscrire. » Du reste, il ne faut pas s'étonner de rencontrer des goûts littéraires chez un homme naturellement cruel. Souvent l'amour des lettres s'est associé à la cruauté, témoin Néron, Childéric et cet autre proscripteur, Charles IX, qui faisait aussi de beaux vers. En reconnaissance des services rendus aux lettres et aux lettrés, les poètes du temps d'Auguste, c'est-à-dire les plus grands poètes de Rome, l'ont divinisé. Pardonnons-leur, si l'on veut, mais ne les prenons pas au mot.

Quand on parle d'Auguste, c'est toujours d'après Horace et Virgile, d'après la poésie, et non d'après

l'histoire. C'est que nul historien populaire ne s'est trouvé là pour balancer la popularité des poètes. Les deux seuls historiens d'Auguste qui aient une certaine importance sont Suétone et Dion Cassius, tous deux très-postérieurs : Suétone écrivait sous Adrien, et Dion Cassius sous Alexandre Sévère. Suétone est un collecteur de faits plutôt qu'un historien, mais il est un collecteur curieux, et parce qu'il est anecdotique, il abonde en détails qui peignent l'individu. Sa biographie, quelque incomplète qu'elle soit, et l'histoire de Dion Cassius contiennent, malgré l'intention des auteurs, tous deux favorables à Auguste, assez de faits vrais pour que, d'après eux, l'on pût se former de lui une idée beaucoup plus juste que celle qui a cours communément ; mais Suétone et Dion Cassius sont beaucoup moins lus qu'Horace et Virgile, il n'est donc pas étonnant que l'Auguste d'Horace et de Virgile se soit substitué au véritable. Je crois qu'il n'en eût pas été de même, si nous avions conservé la vie d'Auguste par Plutarque. Sans se piquer beaucoup de juger les personnages dont il raconte l'histoire, Plutarque sait mettre avec tant de bonheur, et comme sans effort, la réalité en relief ; il est un narrateur si candide et si sensé, que les figures qu'il dessine apparaissent au lecteur dans toute leur vérité. Celle d'Auguste s'est bien trouvée de ne pas être présentée ainsi. Les historiens de son temps, tous perdus, avaient écrit pour le flatter et ont donné le ton à ceux qui ont suivi. Tacite

a indiqué et flétri d'une phrase cette servilité de l'histoire contemporaine d'Auguste : « Les génies ne manquaient pas, mais, l'adulation arrivant, ils s'effrayèrent. »

Il faudrait beaucoup de bonne volonté pour aller prendre son jugement sur Auguste dans les fragments de Nicolas de Damas. Ce Nicolas, dont on a assez parlé depuis quelque temps, était un rhéteur aux gages d'Hérode, roi de Judée, qui l'employa dans des missions auprès d'Auguste. Hérode ayant tué son fils, Nicolas se hâta de faire l'apologie de ce meurtre. Cela rend l'indépendance de son jugement suspecte. Les morceaux qu'on a de lui contiennent quelques faits intéressants ; mais la flatterie est manifeste, comme le reconnaît le savant éditeur M. Charles Müller. Le courtisan d'Hérode était aussi un courtisan d'Auguste, auquel il envoyait de temps en temps des dattes de Jéricho. Velléius Paterculus, serviteur et admirateur de Tibère, n'inspire pas plus de confiance, et on peut le surprendre parfois en flagrant délit d'adulation et de mensonge.

Auguste a eu encore une autre fortune : son règne a inspiré un certain respect aux écrivains chrétiens, parce que ce règne avait vu l'avènement du Messie. Un tel sentiment est déjà chez Orose, cet Africain du quatrième siècle, qui du reste fait si bon marché de l'empire romain, sur lequel, d'après lui, les Barbares accomplissent la justice de Dieu. Selon une légende,

la sibylle avait annoncé à Auguste la naissance de Jésus-Christ. La mémoire du fondateur de l'empire se trouvait ainsi liée aux origines du christianisme et comme consacrée par elles. L'histoire chrétienne elle-même fut atteinte par les traditions de l'apothéose païenne ; Orose voit un miracle dans un prodige tout païen qui accompagna, dit-il, l'entrée d'Auguste à Rome, après sa victoire sur Sextus : une fontaine d'huile jaillit dans Rome, symbole irrécusable de l'oint du Seigneur, car l'huile servait à l'onction sacrée. » De là sans doute l'expression de Dante, *il buon Augusto*, qui paraît si singulière quand on est en face des portraits d'Auguste. Mais Dante, au quatorzième siècle, n'était pas obligé de savoir l'histoire romaine. D'ailleurs Auguste était, après César, le fondateur du saint empire, une des deux colonnes de la société dans le système historique du grand proscrit, celle à laquelle il s'attachait toujours davantage à mesure qu'il devenait plus gibelin.

Bossuet lui-même est un écho magnifique d'Orose, lorsqu'il fait ce tableau admirable, mais inexact, de la paix universelle sous Auguste, qui se termine par ce grand trait : *Et Jésus-Christ vient au monde*. On conçoit du reste que l'établissement du despotisme romain n'eût rien qui déplût à l'auteur de *la Politique sacrée*, à celui dont les prédilections pour le pouvoir absolu, qu'il admirait dans Louis XIV, étaient si grandes qu'il prétendait en tirer la théorie de l'Écri-

ture, bien que la théocratie dans l'Ancien-Testament soit peu favorable à la royauté, et que l'esprit de l'Évangile soit un esprit de liberté.

Pour les hommes du seizième siècle, la protection des lettres était le plus grand mérite d'un prince. A ce titre, ces savants, ces poètes, qui faisaient l'ornement des petites cours d'Italie, ne voyaient rien au-dessus d'Auguste, si ce n'est peut-être Mécène, et ils ont beaucoup concouru à répandre sur le nom du premier cette faveur que, par un sentiment analogue, Horace et Virgile lui avaient prodiguée; mais le bon sens fin et moqueur de l'Arioste ne s'y est pas laissé tromper : « Auguste ne fut pas si saint et si débonnaire que le chante la trompette de Virgile, qui lui pardonna les proscriptions parce qu'il se connaissait en poésie. »

Machiavel n'écrivait pas toujours *le Prince*. Dans ses patriotiques dialogues sur l'art de la guerre, il reconnaît que « Auguste et Tibère (il les nomme ensemble), plus jaloux de leur propre autorité que du bien de l'État, commencèrent à désarmer le peuple, afin de pouvoir l'asservir plus facilement. »

Shakespeare a bien pénétré la duplicité de caractère d'Auguste dans *Antoine et Cléopâtre*.

Montaigne, cet esprit si libre de sa nature, mais en même temps si nourri de l'antiquité, et en morale quelquefois trop dominé par elle, Montaigne, devant la glorification que l'antiquité a faite d'Auguste, hésite et ne voit pas nettement, ainsi que l'ont fait depuis

Gibbon, Montesquieu et Voltaire, dans l'hypocrisie le mot de son règne. Parlant de ceux qui vont « rangeant et interprétant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à dissimulation, » il s'écrie : « Auguste leur est échappé ! » N'en déplaît à Montaigne, il ne faut point tordre les actions d'Auguste pour les *renvoyer à dissimulation*.

Au dix-septième siècle autant qu'au seizième, la protection accordée aux lettres par Auguste était un puissant motif d'admiration. Les écrivains français, en présence d'un despotisme glorieux exercé d'abord par Richelieu, puis par Louis XIV, ne pouvaient être bien rigoureux pour le despotisme ; ce fut l'âge d'or de la renommée d'Auguste. Le dix-huitième siècle a été plus sévère à cette mémoire, et il faut lui en savoir gré ; car, pour la plupart des hommes de ce temps, avoir aimé et favorisé les lettres était un bien grand mérite ; mais ils regardaient hardiment le passé, et les préjugés établis ne leur imposaient pas, heureux quand il n'étaient pas aveuglés par des préjugés contraires !

Le génie clairvoyant de Montesquieu ne s'y est pas trompé ; il a dit rudement : « Auguste, rusé tyran, conduisit les Romains à la servitude. » Il ajoute avec profondeur : « Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avait montré d'abord une grande

âme, tout le monde se serait méfié de lui... Auguste, c'est le nom que la flatterie donna à Octave, établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable, car dans un État libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes, et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets ! »

Gibbon aussi a traité la mémoire d'Auguste comme elle le mérite. Gibbon parle, il est vrai, de son règne avec une certaine complaisance qui ressemble à de l'envie : « Les plus riches habitants de l'Italie, qui avaient presque tous embrassé la philosophie d'Épicure, jouissaient de la paix et d'une heureuse tranquillité, sans se livrer aux idées de cette ancienne liberté si tumultueuse, dont le souvenir aurait pu troubler le songe agréable d'une vie consacrée au plaisir. » Gibbon cependant, tout épicurien qu'il était, avait trop de sagacité pour être dupe, et il a parfaitement caractérisé un souverain dont il se fût peut-être assez bien arrangé : « Une tête froide, un cœur insensible et une âme timide lui firent prendre, à l'âge de dix-neuf ans, le masque de l'hypocrisie que jamais il ne quitta. Il signa de la même main, et probablement dans le même esprit, la mort de Cicéron et le pardon de Cinna. »

Voltaire, qui n'avait pas toutes les vertus, mais qui en possédait une, trop rare de nos jours, la vertu de l'indignation, Voltaire, dont le sang, et cela doit lui

faire pardonner bien des choses, bouillait à tous les anniversaires de la Saint-Barthélemy, Voltaire ne s'est pas laissé aveugler par la gloire littéraire du siècle d'Auguste, à laquelle il était très-sensible. A plusieurs reprises, sans se contredire jamais, non par boutade, mais d'après une conviction évidente, il a prononcé et répété presque toujours très-crûment le vrai jugement que l'histoire doit porter sur Auguste : « Auguste était un fort méchant homme, indifférent au crime et à la vertu, se servant également des horreurs de l'un et des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre et ne la pacifiant, n'employant les armes et les lois, la religion et les plaisirs que pour être le maître, et sacrifiant tout à lui-même. »

Cependant Montesquieu, Gibbon et Voltaire lui-même n'ont pu, sur ce point comme sur tant d'autres, faire triompher dans l'opinion le bon sens sur le lieu-commun, et il existe pour la foule des esprits un Auguste de convention, dont la jeunesse laisse bien quelque chose à désirer, mais dont la maturité a été pleine de sagesse et de grandeur. Je crois avoir expliqué comment ce lieu-commun s'est établi. L'absence du témoignage de Plutarque, la reconnaissance ou la bassesse parmi les contemporains, au moyen âge un point de vue religieux et politique qui rattachait à Auguste les origines de l'Église et de l'empire, lors de la Renaissance l'idolâtrie des lettres et le goût de la protection,

au dix-septième siècle le triomphe de la monarchie absolue en Europe, ont fait que le nom d'Auguste réveille encore, malgré Machiavel, Montesquieu, Gibbon et Voltaire, une idée trop favorable; et l'on a vu l'adulation, souvent maladroite, exploiter à ses risques et périls cette gloire qu'en partie elle avait faite.

Je ne me suis point prêté à cette glorification, parfois intéressée. Je n'ai pas voulu qu'on pût en abuser dans l'intérêt d'un despotisme, s'il survenait, qui se déguiserait sous les dehors de la liberté, et c'est pour cela que j'y ai mis quelque véhémence, et, si l'on veut, quelque passion. Mais dans ce dessein, qui était le mien, j'ai la conscience de n'avoir point faussé l'histoire, qu'après les plus grands historiens modernes j'ai tenté de redresser, et je puis répondre, avec Salluste, à ceux qui m'ont accusé d'avoir écrit un pamphlet à propos d'Auguste : Je pense bien réellement sur Auguste et sur l'empire romain tout ce que j'ai dit, *neque me divorsa pars movit a vero*¹.

Après avoir étudié Auguste dans l'histoire à l'occasion de ses monuments, vérifions ce que l'histoire nous a enseigné par l'épreuve de ses portraits. Ce sont ses portraits qui m'ont averti et mis en garde. En les contemplant bien des fois dans les musées et les galeries de Rome, j'ai commencé à sentir pour

¹ Sall., *Fr.*, vi, 1.

Auguste cette haine que les faits de l'histoire et presque toutes les autorités respectables ont confirmée. Quand ils ne sont pas trop idéalisés, on y reconnaît les traits indiqués par Suétone¹, entre autres les sourcils rapprochés, qui contribuent à leur donner cet air sombre qu'on remarque dans la plupart des bustes et des statues d'Auguste².

L'adulation avait sans doute multiplié les images d'Auguste, et les portraits que nous voyons n'ont pas dû manquer de modèle. Nous savons qu'il fit fondre quatre-vingts statues d'argent, mais il dut y en avoir en bronze et en marbre. Nous connaissons l'existence d'une statue équestre élevée à Octave, près des Rostres.

La poésie nous a donné un portrait plus qu'idéalisé, un portrait faux d'Auguste. Heureusement il est resté autre chose que ses portraits en vers; il est resté ses portraits en marbre, et ceux-là ne mentent point. Ses images le trahissent et l'accusent; confirmant de leurs témoignages incorruptibles le jugement de l'histoire libre, elles le dévoilent à la postérité. Il est deux traits du caractère d'Auguste que l'étude sérieuse de ce caractère révèle, mais que ses portraits rendent manifestes et comme éternellement présents: c'est la fausseté de son âme, visible dans son regard,

¹ Le nez fin surtout par en bas (Suet., *Aug.*, 79). La largeur de la tête est aussi un trait physique qui caractérise Auguste.

² Ce détail est surtout frappant dans le buste du *Nuovo braccio* (102).

et sa méchanceté, exprimée par l'air sombre de son visage. « Le plus méchant des citoyens romains, » a dit Voltaire.

Il fallait que cette expression fût bien réelle pour que l'adulation l'ait si rarement effacée ; jamais peut-être la sculpture n'a rendu un plus grand service à l'histoire, car elle démontre l'identité d'Octave et d'Auguste. On a trop distingué le barbare complice d'Antoine qui s'appelait Octave, et le maître paisible du monde à qui on décerna le titre d'Auguste. En réalité, il n'y a pas deux hommes dans cet homme, bien qu'il ait porté deux noms. Pour l'histoire, Auguste a mis un masque sur le visage d'Octave ; mais pour la sculpture, il n'y a point de masque ; elle copie le nu. La sculpture a conservé à Auguste, qui affectait la douceur et même la bonhomie, la figure dure et fausse d'Octave.

« Auguste était beau, et il eut la beauté de tous les âges, » dit Suétone. Ses portraits nous le montrent tel¹ ; mais son âme perfide, tranquille, et au fond mauvaise, jette sur tous un reflet ambigu comme elle. Il y a, au Vatican, un Auguste jeune qui est admirable. Ce sont les traits les plus fermes et les plus fins, presque délicats. Mais déjà le regard est un peu sombre, et ce front si poli menace. Dans un assez grand nombre

¹ Rome en possède de tous les âges : Auguste jeune (*Mus. Chiar.*, 658 A, nez moderne), Auguste dans l'âge viril, Auguste âgé (*M. P. Cl.*) : celui-ci (306) a l'air tranquille et narquois.

de ces portraits, l'air méchant domine. Celui qu'on appelle le génie d'Auguste¹ est ainsi, un mauvais génie, le mauvais génie de Rome. Un Auguste voilé en sacrificateur — on a bien fait de le représenter voilé — ressemble assez à un Caligula². Un autre a l'air dévot³ : Auguste jouait la religion aussi bien que tout le reste. Il a une couronne d'épis, comme membre de la confrérie des frères Arvales et comme zélé pour l'alimentation publique⁴. Sur un autel domestique⁵, il est représenté sacrifiant aux lares⁶, dont il avait réglé le culte ordinaire pour se populariser. En somme, dans tous les portraits d'Auguste, je trouve quelque chose de mauvais et de faux, souvent de dur et de sombre⁷, excepté dans ceux où il est insignifiant, et dans ceux où on a voulu lui donner un air débonnaire tout à fait, comme à Saint-Jean-de-Latran ; aussi ce portrait n'est-il guère ressemblant, et a-t-il perdu le caractère individuel reproduit dans le plus grand nombre des images d'Auguste. Il y a au Capitole un buste qui a été raccommo*di*é avec un marbre jaunâtre⁸ :

¹ *M. P. Cl.*, 542. (Voy. Visconti, *Museo P. Clementino*, iv, tav. 45, et Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, v, p. 87.)

² *M. P. Cl.*, 559.

³ *M. P. Cl.*, 599.

⁴ *Villa Borghèse*, grand salon.

⁵ *M. P. Cl.*, 276. Buste très-refait.

⁶ *Laribus Augusti*. C'est plutôt ici le génie d'Auguste qui avait été associé aux dieux lares. (Ov., *Fast.*, v, 145.)

⁷ *M. Chiar.*, 600. Air très-méchant.

⁸ *M. Cap*, galerie, 66.

Auguste a l'air d'un scélérat. Un hasard nous a donné la figure que devait avoir le triumvir.

Enfin au Vatican, où est le jeune Auguste, est aussi le vieil Auguste; chez celui-ci, l'air finaud domine; la bouche entr'ouverte est ironique.

Soixante ans de ruse sont empreints dans les rides de ce visage flétri, qui pourrait être celui d'un vieux procureur, s'il n'était plutôt celui d'un vieux comédien. C'est que la dernière scène de ce long rôle approche, et nous ne sommes pas loin du moment suprême où, jetant enfin le masque dont il n'a plus besoin, l'histriion impérial prononcera ces paroles : « Ai-je bien joué la comédie de la vie ? » en ajoutant, comme ses confrères de la scène : « Applaudissez ! » On prête un mot semblable à Rabelais mourant.

La postérité a trop applaudi à cette longue mystification dont, sur son lit de mort, Auguste faisait le cynique aveu, pareille à ces spectateurs qui aiment à être trompés et applaudissent un acteur qui joue bien, même quand ils ne peuvent l'estimer. Non, je ne t'applaudis pas pour avoir trompé le monde, qui ne demandait qu'à l'être, et pour être parvenu, avec un art que la soif de la servitude rendait facile, à fonder, en conservant le simulacre de la liberté, un despotisme dont nous verrons se développer sous tes successeurs les inévitables conséquences. Et qu'as-tu fait pour être applaudi ? Le peuple romain était fatigué, tu as profité de sa fatigue pour l'endormir. Quand

il a été endormi, tu as énervé sa virilité. Tu n'as rien réparé, rien renouvelé; tu as étouffé, tu as éteint. Quand ton successeur et ton continuateur Tibère viendra, il s'écriera : « O hommes disposés pour la servitude! » Mais qui les y avait disposés, si ce n'est toi?

IV

LA FAMILLE ET LES CONTEMPORAINS D'AUGUSTE

Livie, Julie, Antonia. — Sépulture des esclaves et des affranchis de Livie et d'Auguste. — Agrippa; monuments qu'il a construits, le Panthéon. — Pyramide de Cestius. — Virgile; le tombeau du boulanger Virgilius. — Ilorace à Rome, à Tibur, dans sa villa de la Sabine, sur la voie Appienne. — Ovide, Rome absente, *les Fastes*, *l'Art d'aimer*. — Détails de mœurs et topographie de ces poèmes. — Tibulle. — Propertius. — La vie élégante de Rome. — Courtisanes romaines.

Avant de voir, par Tibère, se continuer Auguste et reparaître Octave, il faut nous arrêter un moment à quelques personnages de la famille d'Auguste, à quelques hommes qui l'ont servi par leurs actes ou par leurs vers, et dont le souvenir ne saurait être séparé du sien, car ils ont aidé à sa grandeur et contribué à sa renommée.

D'abord, dans la famille impériale, nous trouvons Livie; Livie, bien digne d'être l'épouse d'Auguste,

car c'était la fausseté en personne : Caligula, qui fit son oraison funèbre, l'appelait un Ulysse féminin¹. Sa vie fut une longue intrigue en faveur de Tibère, son digne fils. Elle est tout entière dans cette réponse qu'elle fit quand on lui demandait comment elle avait conservé son empire sur Auguste : « En étant sage, en me conformant à tous ses désirs, en ne faisant aucune remarque sur sa conduite, en feignant d'ignorer ses infidélités. » Elle fit plus, elle les favorisa. Montaigne a dit d'elle un peu crûment : « Elle seconda les appétits d'Auguste à son intérêt. » Et Tacite : « Elle combinait habilement la dissimulation de son fils avec l'adresse de son époux. »

Elle fut accusée d'avoir empoisonné Marcellus, deux des petits-fils d'Auguste, son propre fils Drusus, et Auguste lui-même ; rien ne le prouve.

Ce qui fit croire à ce dernier crime de Livie, c'est que, peu de temps avant de mourir, Auguste était allé voir son petit-fils Agrippa dans l'île où il était relégué et avait pleuré avec lui. Livie avait-elle voulu prévenir les suites d'un raccommodement qui pouvait être funeste aux intérêts de Tibère ? Il est vrai qu'elle avait dédié à Auguste vivant un temple de la Concorde², et qu'elle en éleva un à Auguste

¹ « Ulyssem stolatum » (Suet., *Calig.*, 23), un Ulysse en jupon.

² Ov., *Fast.*, vi, 655. Le portique de Livie ou de Livius est placé par la *Notitia* et le *Curiosum* (*Reg. m*) entre les thermes de Titus, voisins du Colisée, et le camp des matelots de Misène, qui ne pouvait en être éloigné, car ces matelots étaient employés à tendre le

mort¹; mais Agrippine en fit autant pour Claude, qu'elle avait empoisonné avec des champignons, après qu'il eût témoigné pour Britannicus un retour de tendresse dont s'alarma la mère de Néron. Le monument élevé par Livie n'est donc pas une justification suffisante du crime qui lui fut imputé; l'ambition maternelle dans un cœur comme le sien était capable de tout. Du reste son châtiment lui vint de ce fils, qui lui ressemblait par le visage et par l'âme, et qu'elle ne put parvenir à gouverner, comme elle l'espérait : si le meurtre eut lieu, il en profita sans l'en récompenser. Il ne lui fit faire que de modestes funérailles, ne tint nul compte de son testament, laissa prononcer son éloge devant les Rostres par son petit-fils, qui fut Caligula.

On voit à Rome plusieurs statues qui passent pour être celles de Livie². C'est une beauté froide, un visage sans expression, une physionomie composée et

velum de l'amphithéâtre; et si l'on admet que ce portique, appelé par Ovide (*Fast.*, vi, 659) *Livia*, est celui de Livie, ce qui me semble douteux, si l'on admet que le passage des *Fastes*, où il est nommé immédiatement après le temple de la Concorde, prouve que ces deux monuments étaient l'un près de l'autre, on est amené à penser que tous deux se trouvaient là où, sous l'église de Saint-Clément, on a découvert les traces de constructions considérables.

¹ D. Cass., lvi, 46. Ce temple fut dédié aussi à Livie, après sa mort. (Nibb., *R. Ant.*, II, p. 455). Il est dit dans une inscription *in Palatium* (*Ibid.*), et par Pline, *in Palatio* (xii, 19, 42); mais cela signifie *au bas du Palatin*, car le pont jeté par Caligula, entre le Palatin et le Capitole, passait au-dessus de ce temple (Suet., *Calig.*, 22), par conséquent au nord-ouest du Palatin.

² Deux de ces statues sont indubitablement celles de Livie : l'une à Saint-Jean-de-Latran, trouvée avec la famille d'Auguste; l'autre au

tranquille, belle et insignifiante parce qu'elle veut l'être, parce qu'elle veut s'effacer. Dans une statue qui est à Saint-Jean-de-Latran, elle a, pour me servir d'une expression vulgaire, *l'air de ne pas y toucher*. D'ailleurs, nulle apparence de fausseté : le chef-d'œuvre de la dissimulation est de savoir se dissimuler. Livie est souvent représentée en grande prêtresse avec le geste de la prière. Quelle dévote ! On a cru reconnaître Livie dans cette belle statue, si sévèrement et si gracieusement drapée, qu'on appelle *la Pudicité*. Malgré sa vie sans scandale depuis qu'elle fut la femme d'Auguste, celle qui l'avait épousée enceinte du fait d'un premier époux ne méritait point de personifier cette vertu ; de plus, la tête est moderne.

Pendant la guerre qu'Octave faisait à Sextus Pompée, plusieurs prodiges s'étaient manifestés. Il ne fallait pas laisser les imaginations sous l'empire de ces mauvais présages. Livie eut l'esprit d'en inventer un plus heureux. Elle raconta qu'une poule blanche enlevée par un aigle, et tenant au bec une branche de laurier, était tombée dans son giron¹. Elle conserva la poule, et la branche de laurier, que personne, je pense, n'avait vue à son bec, fut plantée, et devint un arbre dont les rameaux servirent pour les trophées.

Vatican (*M. P. Cl.*, 350) faisait le pendant d'une statue d'Auguste. (*Ibid.*, 597.) — *M. Chiar*, 130, très-refaite. — Beaux camées de Vienne et de Paris.

¹ D. Cass., XLVIII, 52.

La poule eut des poussins dont la race se multiplia, et la villa où la scène était censée s'être passée s'appela la *Villa aux poules*, *ad Gallinas*¹. Sur l'emplacement de cette villa² sont des ruines, dans lesquelles on vient de trouver une chambre dont les murs sont couverts de peintures admirables, et une magnifique statue d'Auguste.

Rome ne possédait pas un portrait de Julie : M. Visconti vient de découvrir, à Ostie, un buste³ dans lequel il reconnaît cette fille d'Auguste, fameuse par ses débordements, que l'empereur lui-même fut accusé d'avoir partagés. Auguste, qui la punit si rigoureusement et montra contre elle une colère où il entra peut-être autre chose que le courroux paternel, Auguste fit probablement disparaître ses images, ce qui en explique la rareté ; mais il est, à Rome, un lieu qui rappelle les désordres de Julie et où il ne semblerait pas qu'on dût aller les chercher : c'est l'emplacement connu de la tribune aux harangues, dans laquelle elle se plaisait à braver les lois portées par Auguste contre l'adultère. Là était une statue de Marsyas, ancien symbole de la liberté des villes, près

¹ Suet., *Galb.*, 1.

² Suetone (*loc. cit.*) indique cette villa comme étant du côté de Veies, et Pline (xv, 50, 40) parle d'une villa des Césars appelée *ad Gallinas*, sur la voie Flaminienne, à neuf milles de Rome, dominant le Tibre.

³ M. Chiar., près du jeune Auguste.

de laquelle le voisinage de la tribune¹ et du tribunal attirait les avocats²; les courtisanes avaient coutume d'y placer des couronnes de fleurs³, dernier et honteux hommage à la liberté, qui n'existait plus que pour le vice. Julie y suspendait aussi des couronnes dont le nombre publiait en plein Forum le chiffre de ses excès⁴.

On rencontre assez fréquemment, dans les musées de Rome, la tête de la respectable Antonia, mère de Germanicus⁵. La physionomie sage et austère d'Antonia est un peu d'une sainte et un peu d'une prude. Elle a l'air bien satisfait d'être une honnête femme. N'importe, l'image de l'honnêteté repose, rencontrée dans cette famille où cette vertu était si rare⁶.

Le mot *familia* avait en latin le sens, qu'il a con-

¹ C'était la tribune placée par César près du temple de Castor, ce qui nous indique où était cette statue de Marsyas.

² Schol. d'Horace, *Sat.* I, 6, 20. Voy. Serv., *Æn.*, IV, 528.

³ Pl., *Hist. nat.*, XXI, 3.

⁴ D. Cass., LV, 10. Sen., de *Ben.*, VI, 52.

⁵ Un des meilleurs bustes est au musée Chiaramonti, 657. Comme elle est déjà âgée et assez idéalisée, on peut croire que ce buste a été fait d'après la statue qui devait se trouver dans le temple élevé à Antonia par Claude (Pl., XXV, 36, 46). Déjà Caligula (Suet., 15) lui avait fait accorder par le sénat tous les honneurs qu'avait reçus Livie, ce qui impliquait les honneurs divins, dont Antonia était plus digne; mais il la fit mourir de chagrin ou l'empoisonna. Il y a dans le *Nuovo Braccio* (77) une statue attribuée à Antonia. Elle relève un peu sa robe, comme fait l'Espérance; ce serait donc une Antonia divinisée.

⁶ Antonia quoque, femina laudibus virilem familie sue claritatem supergressa. (Val. Max., IV, 3, 3.)

servé en italien, de domesticité. La *famille* se composait de tous ceux qui appartenaient au père de famille, qu'ils fussent de son sang ou dans sa dépendance. A ce titre, on doit placer dans la *famille* impériale cette foule d'affranchis d'Auguste et de Livie dont les urnes remplissaient plusieurs de ces grands sépulcres communs que l'on nommait *columbaria*. Bianchini croit que le nombre des urnes s'élevait à six mille. Sainte-Croix fait remarquer le contraste que présente ce luxe de serviteurs avec la prétention affichée par Auguste de ramener les mœurs à leur sévérité primitive. Il ajoute avec raison : « Quoique Auguste affectât une simplicité républicaine dans son habillement et sa manière de vivre, il avait néanmoins un état de maison comparable à celui d'un despote d'Orient. Les monuments publics suppléent là-dessus au silence de l'histoire. » En effet, les inscriptions sépulcrales des *columbaria* de la voie Appienne montrent, comme disaient les anciens de ces multitudes de serviteurs, un *peuple*, une *armée* d'esclaves et d'affranchis attachés à la personne de l'empereur et de l'impératrice. Il n'est pas d'office qui ne soit représenté, et la division, je ne dirai pas du travail, mais de la servitude, est poussée jusqu'à l'extrême. Il y a des préposés à la garde-robe, à l'argenterie, les uns pour la vaisselle, les autres pour les coupes à boire. Il y en a pour l'habit du matin, pour le vêtement royal, pour les grands vêtements et pour les habits légers, pour la toilette,

pour la chaussure ; quelques-uns avaient la charge des statues du palais, d'autres celle des coffres au linge. Quand on entre dans les sépulcres du même genre qui existent encore¹, quand on lit les inscriptions qu'ils renferment et celles qui en proviennent, du *columbarium* maintenant dépouillé², il semble qu'on est transporté dans l'intérieur de la vie domestique d'Auguste et de Livie, et qu'on voit passer devant soi cette foule obscure qui les servait³.

Pour achever l'histoire du règne d'Auguste par les monuments, il faut parler de ceux qui se rapportent à quelques hommes qui s'illustrèrent dans la guerre et dans la littérature. Le nom de courtisans peut s'appliquer presque à tous.

Ce nom ne convient à personne mieux qu'au gendre d'Auguste, Agrippa, qui, en lui rendant les plus grands services, mit toujours un soin extrême à s'amoindrir devant lui, ne s'attribuant jamais l'honneur de ce qu'il faisait, mais en reportant toujours la gloire au maître, de manière à ne lui causer nul ombrage. Il lui arriva de refuser le triomphe, parce qu'Octave avait été battu⁵. C'était chez lui un système de conduite réfléchi. Il disait à ses amis que « la plupart des princes

¹ Près de la porte Saint-Sébastien et de la porte Latine.

² Les particuliers avaient aussi de ces *columbaria* pour leurs affranchis et pour leurs esclaves, témoin le sépulcre d'Arruntius, près de la porte Majeure, qu'il faut voir dans le tome II de l'*Antiquité* de Piranesi (Nibb., *R. Ant.*, II, p. 518).

³ D. Cass., XLVIII, 49.

n'aimaient pas qu'on leur fût supérieur en rien, que pour cette raison ils se chargeaient volontiers des entreprises dont le succès était facile, et confiaient aux autres ce qui était difficile et incertain; que s'ils étaient forcés de remettre à leurs sujets la conduite d'une affaire qui pouvait réussir, ils en avaient du dépit; que, tout en désirant le succès de l'entreprise, il ne leur plaisait pas qu'on en recueillît l'honneur; qu'en conséquence un homme qui voulait se conserver devait se tirer des difficultés d'une expédition, mais réserver pour le prince le mérite de la réussite. » On voit que la complaisance était la vertu dominante d'Agrippa, qualité du reste fort nécessaire au mari de Julie. Usant de cette dextérité dont il recommandait aux autres l'emploi, il s'illustra assez par les armes pour se créer des titres à l'empire, qu'il ambitionnait d'obtenir un jour, sans mécontenter l'empereur. On ne se douterait pas, en voyant les bustes d'Agrippa, qu'il fut un si parfait courtisan. Son visage a une expression de sévérité farouche qui répond très-bien à ce que Pline, parlant de lui, appelle *torvitas*. Agrippa nous paraît, d'après sa mine renfrognée¹, avoir été un de ces hommes (et il y en a dans tous les temps) sur lesquels on pourrait faire la comédie du *Bourru complaisant*. C'est de lui que Velléius Paterculus a dit « qu'il savait obéir à un seul pour commander aux autres, » c'est-à-dire que

¹ Voyez le buste du Capitole (*salle des philosophes*, 14), et tous les autres bustes d'Agrippa.

son caractère était à la fois servile et impérieux, ce qui non plus n'est pas rare : tout le monde a rencontré des Agrippa.

Auguste récompensa cette souplesse, unie chez Agrippa à un vrai mérite. Une maison d'Antoine, sur le Palatin¹, avait été donnée à Agrippa et à Messala ; cette maison ayant brûlé, Auguste indemnisa Messala et logea chez lui Agrippa.

D'après le caractère d'Agrippa, on peut affirmer qu'il n'a jamais donné sérieusement à Auguste le conseil de déposer l'empire, d'autant plus qu'il aspirait toujours à lui succéder, à moins que, dans la comédie qu'il voulait jouer, Auguste ne lui ait imposé ce rôle. L'historien Dion Cassius, qui nous donne le discours prononcé en cette occasion par Agrippa, discours que Dion sans doute a composé, fut probablement conduit à admettre ce récit peu vraisemblable par ce qui l'avait fait peut-être inventer, l'air rébarbatif d'Agrippa ; cet air a pu tromper les anciens sur son compte, comme nous tromperaient ses bustes, si l'histoire n'était pas là pour les démentir. Tout trompeurs qu'ils sont cependant, ils ont une sorte d'importance historique en faisant comprendre à la postérité l'erreur des contemporains d'Agrippa. Du reste, Agrippa a fait de grandes choses, et aucun citoyen romain n'a laissé de plus grands monuments.

¹ D. Cass., lxxi, 27. Cette maison d'Antoine sur le Palatin, dont il n'est pas parlé avant le triumvirat, fut probablement celle de quelque proscrit, peut-être de Cicéron.

Homme de mer éminent, et véritable auteur de la victoire navale qu'Auguste remporta sur Sextus Pompée, il fut honoré d'une couronne rostrale¹, et reçut d'Octave un étendard azuré comme la mer, son élément. En mémoire de ses exploits maritimes, il bâtit un portique dédié à Neptune, où étaient peintes les aventures des Argonautes², et qui portait leur nom. Ce portique n'entourait point un temple de Neptune, comme l'ont supposé Canina et Nibby³; ainsi ce n'est point à un temple de Neptune qu'ont appartenu les onze belles colonnes qui forment aujourd'hui la façade de la Douane.

Agrippa donna le plus grand soin aux eaux, cette première nécessité des Romains. Durant son éditilité, il établit cent cinq fontaines jaillissantes⁴, sept cents bassins, trente châteaux d'eau, le tout orné de

¹ Parte alia, ventis et Dis Agrippa secundis,
Arduus, ægmen agens; cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata corona.

(Virg., viii, 682.)

² C'était le tableau de Cydias, acheté si cher par Agrippa.

³ Les mots *basilicam Neptuni*, qu'emploie Spartien, je le répète, ne peuvent s'appliquer à un temple. *Basilica*, en latin et *ναὸς*, en grec, nous l'avons vu, sont souvent synonymes. (Voyez ci-dessus, p. 172 et 173, notes.) — C'est encore le *portique* d'Agrippa dont il est question dans le passage où Dion Cassius (lv, 8) dit que le portique embelli par sa sœur Polla n'était pas achevé. Il paraît que, dans ce portique, auquel resta attaché le nom de Polla, se trouvait la carte du monde (*orbis pictus*), résultat des mesures de la terre connue, ordonnées par Agrippa. (Pl. iii, 2, 3; Beck, *Handb.*, p. 610.)

⁴ Pl., *Hist. nat.*, xxxvi, 13, 24.

colonnes et de statues. Il créa les premiers thermes, — on en voit un reste derrière le Panthéon, — et légua un revenu à Auguste pour que le peuple pût se baigner gratis.

Il existait des bains sous la république¹, mais on payait — très-peu cher, il est vrai², — pour y être admis.

Les thermes, comme leur nom l'indique, étaient un emprunt à la Grèce. J'ai dit comment ceux de Rome se rattachaient, dans l'origine, au gymnase et à la palestres. Cependant le *bain chaud* (*thermos*), qui leur donna leur nom, les caractérisait. L'usage des thermes en grand, qui commença avec l'empire, et sous l'empire deviendra toujours de plus en plus considérable, marque l'amollissement des mœurs. Jusque-là, les jeunes Romains allaient de préférence nager dans les froides eaux du Tibre. Les thermes sont donc le monument impérial par excellence; nous les voyons déjà sous Auguste, nous les retrouverons sous Néron, sous Tibère, sous Trajan, sous Alexandre Sévère, sous Dioclétien et sous Constantin. Il reste d'assez grands débris encore visibles des thermes d'Agrippa³, derrière le Panthéon. A ces thermes se

¹ Cic., *Pro S. R. Amer.*, 7; *Pro CæL.*, 26. A Rome, les bains dataient de la première guerre punique. Avant, on se contentait de se laver, chaque jour, les jambes et les bras; on ne prenait un bain complet que les jours de *nundinæ* (Sen., *Ep.*, 86), à peu près tous les huit jours, comme nous dirions tous les dimanches.

² Un *quadrans*, c'est-à-dire le quart d'un as, deux ou trois sous.

³ Pline (xxxvi, 64) décrit l'ornementation intérieure de ces thermes.

rattachaient de vastes pièces d'eau, appelées les étangs d'Agrippa, des Euripes, c'est-à-dire des canaux alimentés par l'eau *Virgo*, et des jardins¹.

Ce luxe d'eau et d'ablutions, qui était celui des plus pauvres Romains, est bien diminué parmi leurs descendants, quoiqu'il y ait de l'eau dans toutes les maisons, et j'ai vu un temps où il n'y avait à Rome, pour les étrangers, qu'une baignoire ; on se faisait inscrire pour avoir son tour.

Agrippa amena dans Rome l'eau *Virgo*, la meilleure de toutes, depuis qu'on a laissé perdre l'eau Marcia, encore supérieure ; on peut s'en convaincre aujourd'hui, car l'*acqua Vergine* a conservé son excellence et son nom. C'est elle qui forme la belle nappe de la fontaine de Trevi, ce monument où le rococo est grandiose et où le bizarre touche au sublime. Si l'on descend dans un lavoir obscur du voisinage, on trouve les restes d'un château d'eau qui appartenait à l'aqueduc Agrippa. L'architecture sévère de la construction antique contraste d'une ma-

¹ Les jardins ou le champ d'Agrippa, qu'il laissa à sa mort avec ses thermes au peuple romain (D. Cass., liv, 29), sont mentionnés par Ovide :

Gramina nunc campi pulchros spectantis in hortos
Stagnaque et Euripi, virgineusque liquor.

(*Ex Pont.*, I, 8, 58.)

Nibby (*R. Ant.*, II, p. 501) les place entre la rue du *Sudario*, la *Sapienza*, la rue des *Sediari* et celle de *Torre Argentina*, et croit qu'il peut avoir une trace de l'existence des *stagna*, dans le nom de Saint-Andrea de la *Valle*. Le champ d'Agrippa servait encore de promenade sous les Antonins. (Gell., XIV, 5.)

nière frappante avec le château d'eau de l'école du Bernin. Cette eau s'appelait eau *Virgo*, parce qu'une jeune fille en avait indiqué la source ; un bas-relief de la fontaine de Trevi conserve ce souvenir. Agrippa eut soin de lui donner le nom d'Auguste, et l'appela *aqua Augusta*.

Comme ces travaux d'utilité publique, glorieux pour Agrippa, devaient déplaire à Livie, qui le voyait avec douleur désigné par Auguste pour succéder à son pouvoir au détriment de Tibère, elle voulut, elle aussi, rivaliser avec Agrippa, et réparer les aqueducs. Une inscription¹ a relevé ce manège de sa politique.

Agrippa avait besoin, pour préparer sa grandeur future, de la faveur populaire en même temps que celle de l'empereur. Pour obtenir la première, il restaura à ses frais toutes les voies ; il fit exécuter un travail immense, la réparation et le nettoyage des égouts de Rome². Lui-même y descendit et les parcourut. Ce fut alors qu'il passa, en bateau, du Tibre sous la *Cloaca maxima*, ce que les voyageurs, quand les eaux du fleuve sont basses, peuvent faire, et ont raison de faire encore³.

¹ *Livia Drusi f. uxor imp. Caesaris Augusti refecit.*

² D. Cass., XLIX, 45. — Agrippa s'occupa aussi des plaisirs du peuple. (Voyez ci-dessus, p. 177.)

³ La voûte de la *Cloaca maxima* est soutenue par des contre-forts d'une pierre différente, qui peuvent être l'œuvre d'Agrippa. (Rich, *Dict. des Antiq.*, p. 40.)

Agrippa embellit et orna les *Septa*¹; on nommait ainsi, nous le savons, le bâtiment où se faisaient les élections. Dans l'origine, c'était une enceinte en bois, assez semblable à celle où l'on parque les brebis, ce qui lui avait fait donner le nom d'*ovilia*, nom rustique comme la Rome primitive elle-même. Au temps du triumvirat, Lépide avait remplacé cette enceinte en bois par une enceinte en pierre. César, avant lui, avait formé le projet de la couvrir de marbre et de l'entourer d'un portique de mille pas. Agrippa, par qui il fut dédié, l'orna de statues et de peintures. C'est au moment où les comices populaires, que Tibère allait bientôt détruire, avaient déjà perdu toute importance, que le complaisant Agrippa décorait magnifiquement les *Septa*. Cela faisait partie des artifices d'Auguste, dont Agrippa était l'instrument docile, et donnait un éclat apparent aux élections, quand les élections ne signifiaient plus rien. Du temps où les *Septa* ressemblaient à une étable, le sort du monde s'y décidait réellement.

Agrippa eut soin de les appeler *Julia* pour complaire à Auguste.

Entre les *Septa* et le portique des Argonautes, était le portique d'Europe, qui devait ce nom à un tableau. Ce portique était bordé de bosquets², comme le portique d'Agrippa de lauriers.

¹ D. Cass., LIII, 25.

² C'est ce qu'indiquent ces vers de Martial (*Ep.*, I, 109, II, 44. et III,

Agrippa construisit, et Auguste dédia le *Diribitorium*¹; on nommait ainsi le lieu où la paye était donnée aux soldats. C'était un édifice très-considérable, le plus vaste qui fût couvert d'un toit, si bien que, le toit ayant été détruit, on ne put le rétablir. Chacun conceit que sous les empereurs la paye des soldats était une grande affaire et méritait qu'un vaste édifice lui fût consacré. Là était l'essence du gouvernement impérial, et non dans le simulacre d'élections qui avaient encore lieu dans les *Septa*. Ceux-ci étaient un vieux monument républicain que l'on replâtrait par hypocrisie; le *Diribitorium*, au contraire, était un monument impérial par excellence. Par ces constructions et ces embellissements, Agrippa savait bien qu'il faisait sa cour à Auguste, car Auguste, nous le savons, aimait que l'on bâtit, comme il bâtissait lui-même.

Le souvenir d'Agrippa est attachée au Panthéon², ce temple admirable que le christianisme a sauvé en

20), en parlant des courses, dans Rome, de Silius, un pauvre diable de parasite qui est à la recherche d'un diner, et des promenades de Caninius, un de ses amis:

Currit ad Europen.....
 Si nihil Europe fecit, tum Septa petuntur...
 Lotus ad Europes tepidæ huxeta recurrit.

 An spatia carpit lentus Argonautarum?
 An delicatæ sole rursus Europæ
 Inter tepentes post meridiem buxos
 Sedet.....
 At mea Vipsanas spectant cœnacula laurus.

¹ D. Cass., LV, 8.

² Les cavités laissées dans la frise permettent de lire l'inscription qui a disparu : *M. Agrippa L. F. cos. tertium fecit.*

le convertissant en église. Jamais il ne fut dédié à tous les dieux, comme on le répète souvent ¹. Le Panthéon s'appela ainsi, selon Dion Cassius, soit parce qu'il renfermait, avec les statues de Vénus et de Mars, celles de plusieurs autres divinités auxquelles il était dédié, ainsi qu'à Jupiter Vengeur, — allusion adulatrice d'Agrippa à la vengeance du meurtre de César, — soit parce que sa voûte imitait la forme du ciel ². De même l'architecte qui construisit Sainte-Sophie devait s'écrier un jour : « Il faut que cette église, consacrée à la Sagesse éternelle, ressemble au ciel, où elle réside. »

Quoi qu'il en soit, ce monument est un magnifique exemple de la servilité d'Agrippa; il avait voulu d'abord y placer la statue d'Auguste et en faire un temple d'Auguste. L'empereur, qui plusieurs fois refusa les honneurs divins, ne pouvait accepter l'homage idolâtre de son gendre; c'eût été sortir de son rôle de réserve prudente et de modestie affectée. La statue de César fut seule placée dans le temple, et l'on mit sous le portique la statue d'Auguste et celle d'Agrippa lui-même³; on voit encore les niches où elles se trou-

¹ Le vrai Panthéon était le Capitole : « In Capitolio omnium deorum simulacra celebrantur, » dit Sénèque.

² Le Panthéon portait un nom grec, et ce nom avait été donné en Grèce à un temple d'Olympe. Suidas dit qu'il était consacré à tous les dieux.

³ La statue d'Agrippa a été transportée à Venise dans le palais Grimani, où Winckelmann l'a vue.

vaient. J'ai remarqué ailleurs ¹ avec quelle étourderie un poète érotique du dix-huitième siècle, Bertin, a dit :

. . . Et ce beau Panthéon,
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Sans doute, sous Auguste, le peuple romain était l'ombre d'un peuple libre; mais le Panthéon ne saurait rappeler, comme semble l'entendre le poète, aucun souvenir de liberté; il rappelle, au contraire, on vient de le voir, une flatterie si basse qu'elle ne put être acceptée.

Seul à Rome, le Panthéon donne au voyageur le plaisir de contempler un édifice antique entièrement intact, sauf les dorures des caissons et des rosettes, les ornements² et les poutres en bronze du portique, pillés tour à tour par un empereur de Constantinople, Constant II, et par un pape, Urbain VIII. Ce dernier s'est chargé de rappeler à la postérité par une inscription, comme si elle pouvait l'oublier, qu'il avait commis cette barbarie, non-seulement pour élever, avec les dépouilles du Panthéon, le baldaquin de Saint-Pierre, mais encore, ce qu'on sait moins, pour fondre des canons. A cela près, l'intérieur du Panthéon, comme l'extérieur, est parfaitement conservé, et les édicules, placés dans le pourtour du temple forment

¹ *Rome, Grèce et Dante*, Portraits de Rome à différents âges.

² Tous ces ornements étaient l'œuvre de l'Alhénien Diogène, auteur des célèbres caryatides et des sculptures du fronton. (Pl., xxxvi, 5, 4.)

les chapelles de l'église. Jamais la simplicité ne fut allée à la grandeur dans une plus heureuse harmonie. Le jour, tombant d'en haut et glissant le long des colonnes et des parois de marbre, porte dans l'âme un sentiment de tranquillité sublime, et donne à tous les objets, dit Serlio¹, un air de beauté. Vue du dehors, la coupole de plomb qui a remplacé l'ancienne coupole de bronze couverte de tuiles dorées, fait bien comprendre l'expression de Virgile, lequel l'avait sous les yeux et peut-être en vue, quand il écrivait :

. Media testudine templi².

En effet, cette coupole surbaissée ressemble tout à fait à la carapace d'une tortue.

Au dehors, le portique, avec ses belles colonnes de granit à bases et à chapiteaux de marbre, — bien que ceux-ci soient d'une certaine roideur dans l'ornementation³, — le portique est d'un grand style. L'aspect en serait encore plus imposant, si l'élévation du sol

¹ « Le persone che si veggono quivi dentro... se gli accresce un non so che di grandezza e di venusta. » (*Opere d'Arch.*, lib. III, cap. iv.) De là, sans doute, était venu l'usage que les jeunes filles se montrassent pour la première fois à leurs prétendus dans l'église de la *Rotonde* (le Panthéon). (Winck., Ed. Fea., VI, p. 153.)

² *Æn.*, I, 505.

³ Les chapiteaux de bronze dont parle Pline (xxxiv, 3, 7), ne peuvent avoir appartenu à ces colonnes, et avoir été remplacés par les chapiteaux de marbre, car ceux-ci datent certainement d'Agrippa, et dans ces chapiteaux sont des feuilles d'olivier, allusion à la paix qu'Auguste prétendait avoir donnée au monde. Agrippa mettait de la flat-terrie partout.

n'avait fait disparaître les vingt et une marches par lesquelles on montait au temple, qui gagnerait à être vu de plus bas¹. Ce n'est pas l'architecture grecque, car c'est le corinthien romain, et l'angle du fronton est plus aigu que ne le serait celui d'un fronton grec; mais c'est l'architecture romaine dans toute sa majesté². Il est évident que l'édifice rond existait avant le portique, et que celui-ci a été trouvé après coup. On voit encore, derrière le fronton actuel, le fronton primitif appliqué sur le mur du temple lui-même. On a été par là conduit à supposer qu'originellement le Panthéon était une salle des thermes d'Agrippa. Le portique aurait été ajouté, quand Agrippa voulut faire de cette salle un temple. Quelques circonstances semblent favoriser cette opinion. Une salle ronde se trouve dans les thermes de Caracalla, placée exactement comme l'eût été, par rapport aux thermes d'Agrippa, celle qui serait devenue le Panthéon; une salle des thermes de Dioclétien, qui ressemble au Panthéon, en miniature, est devenue l'église de Saint-Bernard. Cependant une objection se présente : Dion Cassius et Spartien distinguent le Panthéon des thermes³. Ce

¹ Cette place était pavée en travertin. (Fea, *Misc.*, p. 454.)

² Les murs sont en briques, ce qui est aussi bien romain. Des arceaux sont placés dans le plein de la maçonnerie pour alléger le poids de la coupole.

³ D. Cass., LXVI, 24. Spart., *Adr.*, 19. Que Pline (xxxvi, 5, 4) et Macrobe (*Sat.*, II, 13) appellent le Panthéon un *temple*, ne me paraît point comme à M. Dyer (*Roma*, p. 845), objection à l'hypothèse d'après laquelle une salle des thermes aurait été changée en temple. C'est

qui me paraît le plus probable, c'est que le Panthéon fut toujours un temple, et que le portique fut ajouté quand, Auguste ayant refusé que sa statue fût élevée à l'intérieur, Agrippa voulut se dédommager de sa flatterie manquée en élevant le portique, sous lequel la statue impériale devait être placée aussi magnifiquement que possible.

Un admirable tombeau de porphyre qu'on voit à Saint-Jean de Latran, où il sert de cénotaphe au pape Clément XII, passe pour avoir contenu les cendres d'Agrippa, parce que ce tombeau a été trouvé sous le portique du Panthéon ; mais il est impossible qu'il ait eu cette destination, car on sait positivement que les restes d'Agrippa furent déposés, par ordre d'Auguste, dans son propre mausolée. Auguste ne croyait pas pouvoir trop honorer après sa mort l'homme qui l'avait le plus servi, alors que sa gloire ne lui faisait plus ombrage. En apprenant qu'Agrippa était tombé malade en Campanie, Auguste s'y était rendu en hâte. Il le trouva déjà mort, ramena son corps à Rome, prononça lui-même son éloge derrière un voile¹, lui fit décerner des honneurs funèbres pareils à ceux qu'il devait recevoir un jour lui-même, et le fit déposer dans le mausolée destiné à la famille

alors aussi qu'on l'aurait ornée de caissons dorés, car nous savons, par Pline (xxxvi, 25, 64), que la voûte des thermes était simplement blanchie, et il faudrait aussi que les niches et édicules, qui n'ont pu se trouver dans une salle de bains, eussent été ajoutés après.

¹ D. Cass., liv, 28.

impériale, bien qu'un tombeau particulier, dans le Champ de Mars, eût été accordé à son gendre. On célébra, en son honneur, des jeux dans les *Septa*. Des gladiateurs y combattirent par paires et en troupes. Tout le monde y assista en deuil, excepté Auguste¹.

Si Agrippa ne montrait point, dans ses rapports avec Auguste, la rudesse empreinte sur ses traits, et ne conservait rien pour son propre compte de l'austérité républicaine, il paraît avoir été fort exact dans l'application des lois pénétrées du vieil esprit républicain, et qui tendaient à réprimer le luxe immodéré des funérailles. Nous le savons, ainsi que je l'ai dit plus haut, par une inscription trouvée près de la tombe pyramidale de Cestius. Cestius, riche particulier romain, avait prescrit, par son testament, qu'on enterrât avec lui des étoffes précieuses. Il avait nommé Agrippa son exécuteur testamentaire; mais l'édile, et c'était peut-être Agrippa lui-même, fit appliquer la loi qui interdisait ce faste sépulcral, et les héritiers employèrent la valeur des étoffes, dont l'emploi funéraire était prohibé, à élever au mort deux statues colossales. On croit qu'un pied de bronze, conservé au Capitole, appartenait à l'une de ces deux statues, dont les piédestaux ont été découverts auprès de la pyramide funèbre.

¹ D. Cass., LV, 8.

Cette pyramide, sauf les dimensions, est absolument semblable aux pyramides d'Égypte. Si l'on pouvait encore douter que celles-ci étaient des tombeaux, l'imitation des pyramides égyptiennes dans un tombeau romain serait un argument de plus pour prouver qu'elles avaient une destination funéraire. La chambre qu'on a trouvée dans le monument de Cestius était décorée de peintures dont quelques-unes ne sont pas encore effacées. C'était la coutume des peuples anciens, notamment des Égyptiens et des Étrusques, de peindre l'intérieur des tombeaux, que l'on fermait ensuite soigneusement. Ces peintures, souvent très-considérables, n'étaient que pour le mort et ne devaient jamais être vues par l'œil d'un vivant. Il en était certainement ainsi de celles qui décoraient la chambre sépulcrale de la pyramide de Cestius, car cette chambre n'avait aucune entrée. L'ouverture par laquelle on y pénètre aujourd'hui est moderne. On avait déposé le corps ou les cendres avant de terminer le monument, on acheva ensuite de le bâtir jusqu'au sommet.

Nous sommes ramenés à Auguste par un personnage qui eut avec lui des rapports intimes et lui sauva la vie, l'affranchi Musa, son médecin. On croit qu'une statue du Vatican est celle de Musa. Musa guérit Auguste par l'usage des bains froids et des boissons froides ; c'était un traitement hydrothérapique. Les bains froids de Musa, qui avaient sauvé Auguste, et dont Horace nous apprend que lui-même

fit usage, tuèrent le jeune Marcellus, aidés peut-être, il est vrai, par les soins de Livie. La reconnaissance d'Auguste ne fut pas découragée par la mort de son neveu, et il éleva à Musa une statue en bronze, auprès de celle d'Esculape. La statue du Vatican, dans laquelle on pense reconnaître le médecin d'Auguste, ne serait, dans tous les cas, qu'une copie antique de celle-là, car elle est en marbre. Musa, si c'est lui, est représenté en Esculape, ce qui s'accorderait avec l'honneur qu'on lui fit en plaçant son image auprès de celle du dieu.

En parlant d'Auguste, je ne saurais oublier les grands poètes qui l'ont immortalisé. Virgile a parlé magnifiquement de Rome ; il l'a retrouvée, par l'imagination et une certaine science, telle qu'elle avait pu être au temps d'Énée, et l'a peinte dans tout l'éclat extérieur qu'elle avait au temps d'Auguste ; il a exprimé l'effet que la première vue de la capitale du monde romain devait avoir produit sur un jeune provincial de Mantoue. « Insensé ! je croyais cette ville, qu'on appelle Rome, semblable à la nôtre¹... » Nous avons déjà rencontré de beaux vers de Virgile sur le *Capitole doré* (couvert de tuiles en bronze doré) ; sur le *Tibre aux bords abrupts*, comme il l'est aux portes de Rome, sur les théâtres où applaudissent les

¹ Urbem quam dicunt Romain, Melibœe, putavi,
Stultus ego, huic nostræ similem...

(*Ecl.*, I, 20.)

patriciens et les plébéiens, séparés par Auguste¹. Le combat à coups de poings d'Entelle et de Darès² offre une vive peinture du pugilat, tel que Virgile avait pu l'observer dans le stade où Auguste avait montré aux Romains les jeux de la Grèce. Enfin, la longue description du *jeu troyen*³ est évidemment faite d'après les exercices équestres de la jeunesse romaine que l'on nommait ainsi, à la tête desquels brillaient les petits-fils d'Auguste, et qu'Auguste fit célébrer notamment après la dédicace de son forum et du temple de Mars Vengeur.

Il ne faut point chercher dans Virgile le sentiment de la campagne romaine⁴, de l'air d'abandon, qui, grâce aux *latifundia*, commençait déjà à se montrer, de l'horizon sublime qu'on y découvre, sublimité bien sévère pour le génie de Virgile. Virgile a peint deux natures de préférence à celle-là, les vertes prairies de Mantoue, le cours onduleux du Mincio.

1

Ilunc plausus hiantem

Per cuneos, geminatus enim, plebisque patrumque
Corripuit.

(Georg., II, 508.)

2

² *Æn.*, v, 426-460.

3

³ *Æn.*, v, 545-604.

⁴ Quelques traits cependant la rappellent vivement : les chèvres qui sont suspendues aux rochers *couverts de broussailles* (*Ecl.*, I, 77) :

"

Dumosa pendere procul de rupe videbo.

Tout voyageur qui a erré dans la campagne de Rome peut dire : *Vidi*.

. . . . Tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius. . . .

(*Georg.* III, 14.)

Pascentem niveos herboso flumine cyenos.

(*Georg.* II, 199.)

C'est aussi la nature napolitaine qu'il paraît souvent peindre volontiers, surtout dans ses églogues si grecques, car la Campanie, à beaucoup d'égards, c'est déjà la Grèce¹. Virgile avait visité Naples dans sa jeunesse ; si le village d'Andes, près de Mantoue, fut son berceau, Naples lui donna son tombeau, non celui qu'on montre aux étrangers, avec un laurier replanté de temps en temps pour les touristes anglais. Naples a gardé aussi la tradition populaire, telle que le moyen âge l'a faite, de Virgile savant et magicien, dont l'école était sur le rivage, où des rochers portent encore le nom de *scuola di Virgilio* (école de Virgile).

Virgile a eu le sentiment de l'Italie, qui existait déjà, car il y avait une Italie depuis la fin de la guerre sociale. Il l'a célébrée avec amour², et dans cet hommage à la patrie italienne, il n'a oublié ni le nord de la péninsule, hier encore gaulois, ni le

¹ Les lauriers et les myrtes caractérisaient le paysage grec que l'on trouve déjà dans l'île de Capri :

Illum etiam lauri, illum etiam flevire myricæ.

(*Ecl.*, X, 15.)

² *Georg.* II, 156.

midi, toujours à demi grec, ni le centre demeuré sabellique¹, ni la vaillante Étrurie².

A Rome, il ne reste nul vestige de l'auteur de l'*Énéide* ; on sait seulement qu'il habitait sur l'Esquilin³, près des jardins de Mécène. Ce voisinage avait attiré les poètes dans ce quartier ; Properce y habitait, comme Virgile et probablement Horace⁴.

La légende a commencé de bonne heure pour Virgile. Avant que dans les fabliaux on eût fait du grand poète un sorcier malin et quelquefois dupé, dans la *Vie de Virgile*, attribuée à Donat, parmi d'autres anecdotes puériles, il en est une dont l'origine pourrait bien se rattacher au tombeau de Virgilius, entrepreneur en boulangerie, ce tombeau découvert, il y a quelques années, en dégagant la Porte-Majeure d'un ouvrage de fortification qui remontait à Honorius. Ce monument bizarre, dans lequel le mort avait fait représenter, en de curieux bas-reliefs, tout ce qui se rapporte à la préparation, à la confection et à la vente du pain, ce monument, avant qu'il eût disparu dans les constructions d'Honorius, avait dû frapper

¹ Marsos pubemque Sabellam.

(*Ibid.*, 167.)

² *Georg.*, II, 555.

³ Donat., *Virg. vit.*, 24.

⁴ Virgile aurait eu une propriété près de Tivoli, s'il est vrai qu'un diplôme tiburtin de l'an 945 fasse mention d'un *fundus Virgilianus*, à moins toutefois que ce bien eût appartenu à un autre Virgile, ce qui est bien possible.

les yeux du peuple par sa grandeur, sa singularité, sa situation à l'angle que formaient les voies Labicane et Prénestine. Le nom de *Virgilius* dans l'inscription avait pu faire croire au vulgaire que c'était le tombeau de Virgile. De là peut-être est venue une historiette ridicule, d'après laquelle Auguste aurait envoyé plusieurs fois des pains au poète, et le poète, mécontent d'être ainsi récompensé, aurait dit un jour à l'empereur que sans doute il était fils d'un boulanger. Le peuple, en voyant représentés sur ce qu'il prenait pour le tombeau de Virgile des pains transportés, pesés, distribués, a pu supposer que ces représentations faisaient allusion à un trait de la vie de Virgile, et imaginer le conte absurde dont je viens de parler.

La légende de Virgile magicien n'a pas été inconnue à Rome ; c'était à lui qu'on attribuait, au moyen âge, la fabrication de cette tour, garnie de miroirs magiques, où venait se réfléchir tout ce qui se passait dans le monde romain : vive expression de l'idée qu'on se faisait de la vigilance de l'empire romain ; fable qui est l'origine du nom que porte encore une rue, *Tor di Specchi*, la Tour aux Miroirs.

Virgile a beaucoup abusé de la flatterie envers Auguste, employant, pour le déifier sous toutes les formes, des expressions que l'on n'hésiterait pas à déclarer ridicules si on les trouvait ailleurs¹. Leur excès

¹ En offrant à César de choisir dans le ciel le nom et le rôle qui

même est une sorte d'excuse. Ce sont des exagérations poétiques et mythologiques, qu'on ne saurait prendre au sérieux. Mais malheur à un temps où l'usage établit de pareils lieux communs !

Il y a pour Virgile une autre excuse. Il devait tout à Octave, qui, à la recommandation de Mécène, de Pollion, d'Alfenus Varus, fit deux fois rendre à Virgile ses biens dont les vétérans, ce fléau de la propriété italienne, l'avaient dépouillé. Sa jeunesse n'avait vu que les guerres civiles, dont son âme tendre avait horreur, et qui troublaient ses studieux loisirs. Il n'avait embrassé aucun parti politique, et n'eut rien à trahir. Il faut, en déplorant quelques vers d'une complaisance immodérée pour le pouvoir nouveau, savoir gré à Virgile de ne lui avoir pas sacrifié la gloire de l'ancienne Rome, d'avoir loué le premier Brutus et le dernier Caton, d'avoir appelé celui-ci *grand*, et de l'avoir placé dans l'Élysée, comme donnant des lois aux âmes justes ¹.

- Les bustes de Virgile sont dénués de toute authenticité ²; mais il faut convenir que la douceur et la pureté des traits qu'on lui prête conviennent à ce

lui conviendront le mieux, et faisant allusion au mois d'août, qui a reçu son nom et dont il sera, s'il veut, le signe divin, Virgile l'avertit que le scorpion resserre ses bras pour lui faire de la place et lui permettre d'occuper, à lui seul, un plus grand espace que les autres signes du zodiaque. (*Georg.*, I, 54.)

¹ *Æn.*, VI, 841; VIII, 670.

Icon. rom., I, p. 186. L'auteur de l'*Iconographie romaine* pense que quelques traits de ressemblance ont pu rester au portrait de Virgile

qu'on sait de son caractère aimable et candide, non moins qu'à la pureté de son génie. Si ces portraits n'ont pas été faits d'après lui, on peut toutefois les dire très-ressemblants en quelque sorte, car ils ressemblent à son âme et à ses vers. Il en serait de ces bustes comme de celui d'Homère, certainement idéal, mais qui est pour ainsi dire, l'effigie de sa poésie sublime.

On n'a pas non plus de buste authentique d'Horace. Son portrait est dans ses œuvres, où il se peint tout entier avec un charmant abandon et sans trop se flatter, pas plus au physique qu'au moral, petit, replet, les yeux chassieux. Une médaille nous prouve qu'il avait une figure fine et spirituelle, comme devait l'être celle de l'auteur des *Satires* et des *Épîtres*, qui forment la partie la plus originale de ses œuvres, celle où il a le plus mis de lui-même. Le souvenir d'Horace est beaucoup plus présent que celui de Virgile à Rome, et surtout aux environs de Rome. Ses poésies sont pleines d'allusions locales : au pont Fabricius¹, où l'on allait de préférence se noyer (*Ponte quattro Capi*); au *ludus Æmilius*, école de gladiateurs

placé en tête d'un manuscrit de ses œuvres, qui est au Vatican. Ce manuscrit ne remonte pas au delà du douzième siècle. Mais évidemment le *Virgile* qui est en tête n'a pas été imaginé au moyen âge. Il a donc dû être copié d'après de plus anciens manuscrits. Nous savons par Martial (xiv, 1, 86) que l'on mettait les portraits des auteurs en tête de leurs ouvrages.

¹ *Sat.*, II, 5, 56.

près de laquelle étaient des ateliers de statuaires ¹, aux cimetières de l'Esquilin, hantés par les loups et les sorcières, et où il place la scène d'un affreux drame nocturne, — sans analogue que je sache, dans la poésie antique, — dont le sujet est le supplice d'un adolescent enterré vivant la tête hors du sol, auquel l'affreuse magicienne présente et enlève tour à tour des aliments pour que ses yeux se fendent, pour que son foie et la moelle de ses os desséchés par cette torture puissent servir à la composition d'un philtre ².

Sans cesse il est question, chez Horace, du Champ de Mars, le rendez-vous de la brillante jeunesse, le lieu des cavalcades et de tous les exercices, la natation dans le Tibre ³, la lutte, la course, le jeu de balle ou de cerceau ⁴, le jet du trait, du disque, auquel les Romains d'aujourd'hui n'ont pas renoncé, et que, même dans l'intérieur de la ville, ils lancent volontiers à la tête des passants. Puis, quand arrive le soir, le Champ de Mars et les places publiques deviennent le théâtre des entretiens amoureux, et les rires agaçants des jeunes filles partent de tous les coins des rues ⁵.

Horace se représente comme un vrai flâneur,

¹ *Ad Pis.*, 52. C'est ce que nous apprend un scholiaste.

² *Epod.*, v.

³ *Carm.*, i, 8.

⁴ *Ad Pis.*, 400. Le *trochus*, cerceau en métal, souvent garni de petits anneaux. Voy. Rich, *Dict. d'Ant.*, p. 55 et 675.

⁵ *Carm.*, i, 9, 18.

allant par les marchés, demandant le prix des légumes et du blé, rôdant à la tombée de la nuit dans le cirque, livré aux prédictions des charlatans, dans le Forum¹, où ces poètes en plein vent récitent leurs vers², où se débitent toutes les nouvelles au pied de la tribune³, dont il ne reste que cela, et d'où elles se répandent par les carrefours. Le Forum n'est plus rempli, comme autrefois, de l'agitation d'un peuple libre; mais c'est toujours un lieu très-fréquenté. Parfois la cohue y est grande; on y voit à la fois trois enterrements et deux cents voitures⁴. Les *embarras de Rome* commencent; ils ne sont pas encore ce qu'ils seront au temps de Juvénal, mais déjà Horace, — que dirait-il à Paris? — se plaint qu'à Rome on bâtit partout; ce ne sont que fardeaux portés et trainés, grues qui élèvent des poutres et des pierres, files de chars funèbres; et à travers tout cela court un chien furieux, ou un pourceau immonde se précipite⁵. On pense bien qu'Horace ne

¹ Percontor quanti olus ac far;
Fallacem Circum, vespertinumque pererro
Sæpe Forum; assisto divinis...

(*Sat.*, I, 6, 112.)

² *Sat.*, I, 4, 75.

³ C'est ce que veut dire *a Rostris*, dans ce vers :

Frigidus *a Rostris* manat per compita rumor.

(*Sat.*, II, 6, 50.)

⁴ *Sat.*, I, 6, 42.

⁵ *Epist.*, II, 2, 75-76.

négligeait pas la promenade sous les portiques¹ : c'est là, nous dit-il, que tout en marchant il prenait la résolution de devenir plus sage et meilleur.

Mais, outre la promenade, il y avait à Rome pour Horace les courses d'affaires, son supplice, et il nous fait connaître les divers quartiers de la ville où se traitaient les affaires ; c'était surtout le Forum, où se trouvaient les trois Janus ; — le Janus moyen était le lieu principal de réunion pour les gens d'affaires², — le Putéal de Libon³ et la statue de Marsyas⁴, près des Rostres, fréquentée par les avocats. Un autre jour, il fallait aller servir de garant à un particulier qui demeurerait sur le Quirinal, ce qui n'était pas bien loin de l'Esquilin, demeure de Mécène ; mais le même jour, Horace devait se rendre de l'autre côté de Rome, à l'extrémité du mont Aventin, pour entendre la lecture d'un poème nouveau⁵. A peine Mécène est-il revenu sur le triste Esquilin, que chacun sollicite Horace, attendant tout de son crédit⁶.

En faisant cette promenade *horatienne*, en allant çà et là avec l'aimable poète, à travers les quartiers de Rome qu'il a parcourus et parfois mentionnés dans

¹ *Sat.*, 1, 4, 154.

² *Sat.*, 11, 5, 18; *Epist.*, 1, 1, 54.

³ *Epist.*, 1, 19, 8; *Sat.*, 11, 6, 55.

⁴ *Sat.*, 1, 6, 120.

⁵ *Epist.*, 11, 2, 67.

⁶ *Sat.*, 11, 6, 52 et 55; *atras Esquilias*, à cause du voisinage des sépultures.

ses vers, on arrive sur la *voie Sacrée*, où l'on marche, peut-être comme lui, absorbé dans quelque rêverie frivole :

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis ¹.

Et encore à présent, il peut arriver qu'on trouve là un fâcheux, qu'ayant lu son Horace, on lui dise aussi, pour s'en délivrer, qu'on a une affaire sur l'autre rive du Tibre, près des jardins de César, c'est-à-dire vers la gare du chemin de fer, et que le fâcheux, comme celui d'Horace, se trouve avoir précisément affaire de ce côté. J'ai pour ma part essayé du moyen employé par le poète pour échapper à un *secatore* de son temps, et cet artifice ne m'a pas mieux réussi qu'à lui.

Cette course un peu forcée d'Horace peut être suivie et refaite pas à pas. Horace venait de l'Esquilin, de chez Mécène ; il avait trouvé sur son chemin la voie Sacrée, et musait, indolent, parmi les boutiques, se dirigeant peut-être vers celui des deux magasins de ses libraires qui étaient près de la statue de Vertumne², à l'entrée du quartier étrusque. Une fois là, il aurait poussé, je le crains, jusque dans ce Vélabre où se trouvaient toutes les élégances et toutes les corruptions de la vie romaine³ ; mais la rencontre du fâcheux changea tous ses plans, et Horace n'ent plus

¹ *Sat.*, I, 9, 2.

² *Epist.*, I, 20, 4. L'autre était du côté opposé du Forum, près de Janus.

³ *Sat.*, II, 5. 229.

dès lors d'autre dessein que de lui échapper. La rencontre se fit sur la voie Sacrée, à un endroit qu'on pourrait presque indiquer, car ce fut avant le point où de sa bifurcation sortait la *voie Neuve*. Bientôt on arrive par cette rue au temple de Vesta¹, et de là, le malheureux Horace, toujours trainé par son bourreau, le suit jusque dans le Transtévère.

Bien qu'Horace ait dit un jour : « Capricieux, j'aime Rome à Tibur et Tibur à Rome², » on voit que réellement il se déplaissait dans la vie agitée de la ville, et aimait la paix et la liberté des champs.

O rus, quando ego te aspiciam?...

(*Sat.*, II, 6, 60.)

est un cri parti du cœur. « Tu sais, dit-il, à l'intendant de son habitation rustique, démentant l'inconstance dont il s'accusait tout à l'heure, que, toujours sur ce point d'accord avec moi-même, je quitte à regret la campagne toutes les fois que d'ennuyeuses affaires m'appellent à Rome³. » C'est donc à la campagne qu'il faut l'aller chercher, car ce sont les souvenirs et les scènes champêtres qu'il s'est complu à retracer. Celui qui se borne à désigner,

¹ Le temple de Vesta était sur la voie Neuve. Il est nommé au lieu du temple de Castor, à cause de la grande proximité des deux édifices; mais c'est celui-ci que touchait le tribunal du prêteur, devant lequel seulement le fâcheux pouvait avoir affaire pour un procès.

² *Epist.*, I, 8, 12.

³ *Epist.*, I, 14, 38 et 39.

sans les décrire, les différents quartiers de Rome, trouve des expressions brièvement, mais vivement pittoresques, quand il s'agit des ombrages de Tibur ou de son habitation de la Sabine.

Je ne saurais mieux indiquer au lecteur comment s'y prend Horace pour donner une idée vraie des lieux, qu'en citant quelques lignes de M. Patin, son savant et ingénieux interprète : « Ce n'est pas qu'Horace soit descriptif à la manière des modernes, jamais il ne décrit pour décrire ; il n'est jamais long, il s'en faut de tout, ni minutieux dans ses descriptions. Le plus souvent une épithète caractéristique, d'autres fois un petit nombre de circonstances, choisies parmi les plus frappantes, rangées dans l'ordre qui les découvre à une observation rapide, groupées de telle sorte qu'elles révèlent l'idée de l'ensemble, et que le tableau, largement ébauché par le poète, s'achève dans l'esprit du lecteur, voilà la vraie, la grande description de Virgile et d'Horace. Cette description est chez Horace toute passionnée, animée par un sentiment vrai des scènes qu'elle reproduit, par l'amour de quelques lieux préférés, par le goût de la nature champêtre et de la vie rustique. »

Que de vers charmants dans Horace, consacrés à peindre ce Tibur tant aimé, ce délicieux Tivoli dont il est si doux de goûter après lui, je dirai presque avec lui, les impérissables enchantements ! Comment ne pas y murmurer cette ode ravissante dans laquelle, après

avoir énuméré les beaux lieux qu'il avait admirés dans son voyage de Grèce, revenant à son cher Tibur, il s'écrie, comme d'autres pourraient le faire aussi : « Rien ne m'a frappé autant que la demeure retentissante d'Albunée¹, l'Anio qui tombe, le bois sacré de Tiburnus et les vergers qu'arrosent les eaux vagabondes ! »

Quam domus Albunee resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

(*Carm.*, 1, 7, 12.)

Est-il rien de plus gracieux, de plus sonore et de plus frais ? Malheureusement il ne reste d'Horace à Tivoli que les cascadelles, dont le murmure semble un écho de ses vers. Les ruines qu'on montre au voyageur, comme celles de la maison d'Horace, ne lui ont jamais appartenu², bien que déjà du temps de Suétone à Tibur on fit voir aux curieux la maison du poète.

C'est une erreur qui date de l'antiquité. Il ne paraît pas qu'Horace ait jamais eu une maison à Tivoli. Il y

¹ De la sibylle de Tivoli, dont on croit reconnaître, mais hélas ! à tort, le temple élégant, suspendu au-dessus d'un gouffre de verdure, d'ondes et de bruit. Voyez Nibby (*Dint.*, III, p. 203). Je pense, comme lui, que *domus Albunee* ne veut pas dire le temple, mais plutôt la grotte de la sibylle. Ailleurs (*Carm.*, IV, 5, 10) Horace parle des eaux qui fertilisent Tibur, elles y sont encore, et des épaisses forêts qui l'avoisinent, celles-là n'y sont plus.

² Nibb., *Dint.*, III, 221. Nibby croit que ces ruines peuvent être celles d'une villa de Salluste, qui aurait appartenu à César.

allait souvent; il y composait des vers, mais sans doute dans la maison de Mécène ou de Varus¹, l'ami de Virgile, qu'Horace a si bien pleuré. Il dit positivement qu'il ne possède d'autre bien de campagne que ce petit bien de la Sabine, que Mécène lui avait donné². Avec quoi eût-il pû acheter une propriété? était-il homme à faire des économies sur les modiques appointements de la charge de scribe du trésor qu'il avait achetée? Le vœu ou plutôt le rêve que forma Horace de finir ses jours près de Tibur ou dans le doux pays de Tarente³, ne prouve nullement qu'il ait eu une villa aux environs de Tarente ou de Tivoli. Horace parle aussi d'un séjour dans le frais Préneste⁴, et personne n'a cherché une maison d'Horace à Palestrine. On en peut dire autant de son goût pour Baïes⁵.

Le véritable pèlerinage à la demeure champêtre d'Horace, c'est celui qu'on peut faire à sa villa de la Sabine, dont l'emplacement a été si bien déterminé, près de Rocca Giovane, par M. Rosa. S'il ne reste de la maison que des briques et des pierres enfouies à

¹ *Carm.*, I, 18. Walekenaer, *Vie d'Horace*, I, p. 464. Tout le monde connaît la belle ode sur la mort de ce Quintilius Varus (*Carm.*, I, 24).

²

Satis beatus *unicis* Sabinis.

(*Carm.*, II, 18, 14.)

Horace ne parle jamais que d'une seule maison de campagne (*Sat.*, II, 5, 10; *Carm.*, III, 1, 47), et c'est celle de la Sabine.

³ *Carm.*, II, 6.

⁴ *Epist.*, I, 2, 2; *Carm.*, III, 4, 25. Horace y avait relu Homère, sans doute dans une villa d'Auguste, qui s'y plaisait beaucoup.

⁵ *Carm.*, III, 4, 24.

l'endroit où une esplanade en fait connaître aujourd'hui l'emplacement, les lieux d'alentour portent des noms dans lesquels on a pu retrouver les anciens noms. *Varia*¹ est *Vico Varo*; le village de *Mandela*², dont Horace était voisin, s'appelle *Bardella*; la *Digentia*³ est devenue la *Licenza*. Il y a aussi la fontaine d'*Oratini*, et, tout près des débris de l'habitation, la colline du poëte, *colle del Poetello*. On a reconnu encore le mont Lucrétile, qui protégeait les chèvres d'Horace contre l'ardeur de l'été et les vents pluvieux⁴. Ce pèlerinage, je ne l'ai point fait; je m'engage à l'accomplir. En attendant, j'ai presque vu tous les environs de la villa Sabine d'Horace par les dessins de M. Bénouville et les explications de M. Noël des Vergers, qu'on trouve dans le nouvel et charmant *Horace* de M. Didot. Cette villa est celle que Mécène avait donnée à Horace. C'était « ce champ modeste qu'il avait rêvé, avec un jardin, auprès d'une eau toujours vive⁵ (celle qui s'appelle encore *fonte d'Oratini*), et un peu de forêts au-dessus. » La végétation a

¹ *Epist.*, I, 14, 5.

² *Epist.*, I, 18, 105.

³ *Epist.*, I, 18, 104.

⁴ *Carm.*, I, 15, 1-4. Le Lucrétile s'appelle aujourd'hui *Monte Cornualetto* (Noël des Vergers, *Étude biographique sur Horace*, p. 58), nom qui rappelle le *Corna vepres et pruna ferant* d'Horace. (*Epist.*, I, 16, 9.)

⁵ *Sat.*, II, 6, 2, et *Ep.*, III, 16, 12. Quant à la fontaine de Bandusie (*Carm.*, III, 15), il ne faut pas chercher aux environs du *Sabinum* d'Horace, mais près de Venouse, sa patrie. (Noël des Vergers, *Étude biographique sur Horace*, p. 40.)

été changée par la culture, mais les grands traits du paysage subsistent. L'on voit toujours la chaîne de montagnes qui est coupée par une vallée profonde, celle où coule la Licenza ; et l'on peut remarquer la justesse de tous les détails de cette description, que le poète semble s'excuser de faire si longue, *loquaciter*, et qui est renfermée dans quelques vers charmants et précis :

Continui montes nisi dissocientur opaca
Valle ; sed ut veniens dextrum latus aspiciet sol,
Lævum decedens curru fugiente vaporet.

(*Ep.* 1, 16, 5.)

Quand on est à Rome et qu'on aime Horace, on le suit encore plus loin. On se met en route avec lui, lorsqu'il part pour Brindes, et on l'accompagne au moins jusqu'à Terracine, à la frontière de l'État romain.

En mettant le pied sur la voie Appienne, Horace la salue, comme la reine des grandes routes ; et encore aujourd'hui nous comprenons son admiration, quand nous la parcourons après lui, marchant entre deux rangées de tombeaux de toutes les formes, de tous les âges, dont les débris attestent la magnificence infiniment variée, et dont quelques-uns sont encore presque intacts, foulant les dalles de lave sur lesquelles sa litière a passé, montant sur les trottoirs qui subsistent, nous retournant sans cesse pour contempler cette double file de ruines qui se prolonge en avant et en

arrière, à perte de vue, à travers la campagne immense, inhabitée, silencieuse, traversée par d'autres ruines et terminée par ce mur bleuâtre de montagnes, l'horizon le plus suave et le plus fier qu'il puisse être donné à des yeux humains de contempler.

Nous arrivons ainsi avec Horace à Lariccia. Là nous disons comme lui :

Egressum magna me excepit Aricia Roma ¹,

enchantés de ces délicieux aspects dont Horace, moins occupé que nous ne le sommes du pittoresque, n'a point parlé. La ville moderne de Lariccia s'est perchée, comme il arrive souvent, dans la citadelle de la ville ancienne. M. Pierre Rosa, cet explorateur infatigable et sagace de la campagne romaine, et qui excelle à découvrir les ruines que son aïeul Salvator Rosa aimait à peindre, a cru retrouver les restes de la petite auberge² où Horace a logé (*hospicio modico*), et même des vases contenant l'orge destinée aux montures des voyageurs. Arrivés à l'entrée des marais Pontins, nous ne pouvons pas faire comme Horace, qui s'embarqua le soir sur un canal pour les traverser; ce canal n'existe plus. Les marais Pontins ne sont plus des marais, mais des prairies à demi noyées, où croît une végétation luxuriante, où l'on voit les bergers à cheval

¹ *Sat.*, 1, 5, 1.

Voy. M. Ernest Desjardins, *Voyage d'Horace à Brindes*, p. 15.

pousser de leurs longues lances les bœufs enfoncés jusqu'au poitrail dans les grandes herbes. On roule rapidement sur une bonne route qui a remplacé la route antique, souvent envahie par les eaux au temps de Lucain :

Et quæ Pomptinas via dividit uda paludes.

Horace préféra le canal à la route de terre, peut-être parce que le chemin était dégradé momentanément. Cette conjecture de M. Desjardins me paraît plausible. « Horace, dit-il, s'embarque le soir, sans avoir soupé, se condamnant à ne point dormir pour faire un trajet de cinq lieues, auquel il fallut consacrer toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain, en suivant le canal. En admettant comme vraisemblable qu'un épicurien, qui plaçait au nombre des malheurs tout ce qui devait lui imposer quelque gêne, choisit sans motif ce mode fatigant de transport, il est peu probable que les gens d'affaires, les personnes pressées d'arriver, se soumissent par fantaisie aux ennuis d'un pareil trajet. »

Cependant, il faut reconnaître, qu'au dire de Strabon, il était d'un usage très-général de prendre cette voie, surtout la nuit¹.

Le moment de l'embarquement, la confusion qui s'ensuit, l'entassement des voyageurs dans le *coche* de Terracine, sont peints par Horace avec une amusante

¹ Strab., v, p. 285.

vivacité. « Les bateliers et les esclaves se disent des injures. — Aborde ici. — Tu en mets trois cents. Oh !... c'est assez... — Pendant qu'on paye sa place et qu'on attelle la mule, une heure se passe. » A entendre ces injures échangées, ces cris, à voir la lenteur avec laquelle on procède et le nombre de voyageurs qu'on empile dans le bateau, on dirait qu'Horace a eu affaire à des Romains d'aujourd'hui. Ce qui suit est encore caractéristique des mœurs du pays, et il n'est pas de voyageur en Italie qui ne se rappelle quelque incident pareil à celui qu'Horace va raconter. « Les cruels moustiques et les grenouilles des marais éloignent de nous le sommeil. Les mariniers et les passagers bien abreuvés chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin, au moment où les voyageurs fatigués commencent à s'endormir, le conducteur paresseux envoie paître sa mule, attache à une pierre la corde de la barque, et, couché sur le dos, ronfle de grand cœur. Le jour était venu, et nous ne sentions pas le bateau marcher. L'un de nous, à tête vive, s'élance, et d'un bâton de saule laboure la tête et les reins de la mule et du batelier. »

Horace excelle dans les détails familiers. Ce n'est pas un touriste cherchant des *impressions* ; il voyage un peu à la manière de Montaigne, nous parlant de ses maux d'yeux, comme celui-ci de ce qu'il appelle sa colique. Cependant, l'un et l'autre, quand il leur en prend fantaisie, rencontrent des traits qui peignent.

Ainsi, Horace nous montre par un vers la ville volsque d'Anxur, posée sur les rochers blancs qui dominant la moderne Terracine :

Impositum saxis late candentibus Anxur.

Ce vers n'est-il pas tout un tableau, tracé, comme faisaient les anciens, d'un pinceau sobre et vif?

Mais revenons à Rome. Horace n'a pas seulement caractérisé l'aspect de plusieurs parties de la ville qu'il avait devant les yeux ; par une divination singulière, épouvanté du danger des dissensions civiles, il a prévu et prophétisé l'aspect que présenterait un jour la cité d'Auguste, quand elle serait envahie par les Barbares ; et au milieu du luxe et de l'opulence d'une civilisation qui semblait assurée, le poëte, en général optimiste, s'est écrié : « Vainqueur, le barbare foulera au pieds la cendre de Rome, où résonnera le sabot de son coursier ¹. » Horace, chose étrange, semble entendre retentir sur la voie Sacrée le galop triomphant du cheval d'Alarie.

Horace ne nous a pas appris où était sa maison de ville ; probablement sur le mont Esquilin, où habitaient Mécène, et, non loin de lui, Properce et Virgile. Ce qui est certain, c'est qu'Horace fut enterré dans les jardins de Mécène, et auprès de celui-ci. Cette sépulture honore l'homme puissant qui, dans son testament, disait à Auguste : « Souviens-toi d'Horatius

Epod., 16, 41 et 12.

Flaccus comme de moi-même, » et qui, après avoir accueilli et protégé Horace pendant sa vie, devait encore accueillir et protéger sa cendre, quand le poète ne serait plus. Oui, le souvenir de Mécène mérite d'être associé à celui d'Horace, non pas seulement parce qu'il fut pour lui un protecteur, mais parce qu'il mit de la grâce dans sa protection, encourageant la timidité du jeune homme inconnu qui l'abordait comme le fils d'un affranchi pouvait aborder le descendant des Lucumons d'Étrurie, et qui bientôt se sentait à l'aise auprès du troisième personnage de l'empire. Après avoir présenté Horace à Auguste, non-seulement Mécène invitait le poète à souper, mais, ce qui est plus aimable, il allait souper chez lui. Bien des riches ont porté ce nom de Mécène pour avoir encouragé les hommes de lettres tout différemment, c'est-à-dire les payant pour leur platitude et se remboursant en impertinence, les invitant à souper au bout de leur table somptueuse, au lieu de faire comme Mécène, qui allait dans la villa modeste d'Horace boire son petit vin de la Sabine. Le vrai Mécène était simple et cordial, quoiqu'il fût riche et en faveur. Y en a-t-il eu beaucoup d'autres comme celui-là¹?

¹ Il y en a un de notre temps, sinon pour les poètes, qui n'en ont plus guère besoin, du moins pour les jeunes gens voués à l'érudition : c'est M. le duc de Luynes, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais à qui j'aime, dans l'intérêt du bon exemple, à rendre cet hommage public et désintéressé que personne ne démentira.

A-t-on à Rome un portrait de Mécène? Visconti reconnaissait ce personnage dans un prétendu Cicéron du Capitole. Plusieurs juges compétents, P. E. Visconti, Missirini, Cicognara et Raoul-Rochette se sont accordés à voir un Mécène dans un buste trouvé à Carseoli, qui ressemble à deux pierres gravées qui le représentent d'après Visconti. Dans le buste, le haut de la tête est chauve, particularité caractéristique de Mécène, qui, pour cette raison, était dans l'usage de se couvrir la tête de son manteau¹.

Les jardins de Mécène, que consacre la sépulture d'Horace, étaient sur l'Esquilin, alors aussi bien qu'aujourd'hui presque entièrement couvert de jardins. Ils avaient remplacé le cimetière des pauvres, où, comme dans les *campi santi* de nos jours, il n'y avait pour les cadavres des indigents que des fosses communes², appelées puits (*puticuli*). Mécène fit disparaître ce lieu infect, où les ossements laissés sans sépulture appelaient les loups et les oiseaux de proie, où Horace avait placé la scène des affreux enchantements de Canidie, et le remplaça par ses jardins magnifiques. L'assainissement du quartier y gagna, et Horace put dire que les Esquilies étaient devenues salubres³.

¹ Sen., *Ep.*, 94.

² Le mot est d'Horace :

Ille miseræ plebi stabat commune sepulcrum.

(*Sal.*, I, 8, 10.³)

³ *Sal.*, I, 8, 14.

La maison de Mécène devait être considérable. On sait que le descendant des rois étrusques y avait réuni toutes les recherches du *confortable*. Quand Auguste était malade, il se faisait transporter chez Mécène. En sa qualité de descendant des Étrusques, qui avaient, dit-on, inventé les tours, Mécène en avait fait construire une très-élevée; en haut, était un belvédère d'où il considérait, dit Horace, la fumée et l'agitation de l'opulente Rome; c'est probablement de là que Néron prit plaisir à la voir brûler¹. Il avait aussi la vue de Tibur, baigné par les eaux des pentes d'Æsula² et des côteaux de Tusculum; c'est un point du magnifique horizon de Rome saisi et *croqué*, pour ainsi dire, en passant, par Horace. En supposant que les jardins de Mécène s'étendissent jusqu'au pied de l'Esquilin, et vinssent, ce qui est assez naturel, rejoindre le quartier élégant des Carines, on peut admettre qu'ils atteignaient le lieu où, depuis, Titus bâtit ses thermes sur une partie de la Maison-Dorée de Néron. Au-dessous de ces deux étages de constructions impériales, on voit des traces d'une construction plus ancienne attribuée à Mécène : c'est un reste de pavé en mosaïque, d'une

¹ Quant à l'édifice qui, à Tivoli, porte le nom de maison de Mécène, et dans lequel on a fait servir aux travaux d'une usine une portion des cascates chantées par Horace, il est reconnu aujourd'hui que c'était un temple, et un temple d'Hercule. On a trouvé une inscription qui le prouve.

² *Carm.*, III, 29, 6. Près de Tivoli, selon W. Gell; *Monte Affiano*, colle *Faustiniano*, suivant Nibby. (*Dint.*, I, 29 et suiv.)

élégante simplicité, qui par là conviendrait très-bien à une époque encore voisine de la république et au goût exquis de Mécène. Horace a peut-être soupé dans cette chambre, ornée d'une mosaïque aussi finement travaillée que ses vers¹.

Il est un poëte de ce temps dont le nom ne rappelle pas la protection accordée aux lettres par Auguste; car Auguste fut son persécuteur et son bourreau : il le fit mourir consumé de la fièvre lente de l'exil, le reléguant, lui l'aimable et brillant Ovide, à l'extrémité du monde romain. Ce n'est pas à Rome, c'est aux bords lointains du Danube qu'il faudrait aller chercher le tombeau d'Ovide, dans un pays barbare où l'on a cru en vain le retrouver. Il y a bien, près de Rome, le tombeau des Nasons, en un lieu d'où la campagne romaine se présente dans toute sa sauvage et sublime beauté; mais la cendre du plus illustre des Nasons est absente de leur sépulture. Des peintures ornaient ce sépulcre; on avait cru y reconnaître Ovide dans un poëte conduit aux Champs Élyséens par Mercure, et des sujets empruntés à ses *Métamorphoses*; mais il a fallu

¹ On pourrait objecter à l'extension que je donne aux jardins de Mécène que ces jardins devaient être en dehors de la ville, puisqu'ils remplaçaient un lieu consacré à des sépultures, et qui, par conséquent, ne pouvait être compris dans l'enceinte des murs de Servius Tullius; mais nous savons par Denys d'Halicarnasse, et les grands débris du mur de Servius trouvés récemment sur l'Aventin ont démontré, qu'au commencement de l'empire on ne tenait plus aucun compte de la vieille muraille des rois, qu'elle était cachée et comme perdue au sein des habitations particulières

renoncer à cette supposition. Rien ne rappelait, dans le tombeau des *Nasons*, le banni qui fut leur seule gloire. Rien ne prouve que le sort lui ait accordé ce qu'il demandait à ses amis, d'une manière si touchante : « Faites que mes os soient rapportés dans une petite urne ; ainsi, je ne serai pas exilé encore après ma mort ; placez mes restes sous la terre aux portes de Rome¹. »

Quelle a été la cause du malheur d'Ovide ? C'est encore un mystère. On voit, par les *Tristes*, que deux crimes lui étaient reprochés. L'une des accusations était ridicule : c'était d'avoir écrit l'*Art d'aimer*, d'avoir, comme il le dit spirituellement, enseigné ce que tout le monde sait. Louis XV mettait quelquefois les écrivains à la Bastille, mais il n'a pas imaginé d'envoyer Gentil-Bernard au Canada. D'ailleurs presque tous les poètes contemporains d'Ovide, notamment Horace, Virgile dans ses églogues, avaient écrit des vers plus répréhensibles que ceux d'Ovide, car ce dernier ne chanta que des passions qui peuvent se comprendre. Les vers d'Auguste sur Fulvie sont d'une grossièreté qu'Ovide ne se permit jamais. Le poète banni parle d'un autre tort qu'il confesse, et qui seul a pu être la cause véritable de son exil. Il y revient plu-

¹ Inque *suburbano* condita pone solo.

(Ov., *Trist.*, III, 3, 10.)

Ovide pensait certainement au tombeau de sa famille, à ce tombeau des *Nasons*, qu'on a découvert à quelques milles de Rome

sieurs fois, toujours en termes obscurs, s'accusant d'avoir vu ce qu'il ne devait pas voir :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?

(Ov. *Trist.*, II, 105.)

« Pourquoi ai-je vu quelque chose ? pourquoi mes yeux furent-ils coupables ? » Il se compare à Actéon. Ce que ses regards ont rencontré sans dessein peut faire rougir, et il doit le cacher :

Et quæcumque adeo possunt afferre pudorem,
Illa tegi cæca condita nocte decet.

(*Trist.*, III, 6, 51.)

Ces expressions voilées se rapportent très-bien à quelque honte de la famille impériale, à un amour incestueux d'Auguste pour sa fille Julie, dont Ovide aurait été le témoin involontaire. L'une et l'autre en ce genre étaient capables de tout. On a supposé qu'il s'agissait d'une aventure entre Julie et Ovide lui-même; mais les aveux et les réticences du poëte ne s'accordent point avec une telle supposition¹; ils s'expliquent

¹ Ovide dit positivement qu'il parle de la faute d'un autre :
Alterius facti culpa silenda mihi.

(Ov., *Trist.*, II, 208.)

Dans quelques passages il est parlé d'une erreur :

Sed partem nostri criminis error habet.

(*Ib.*, III, 5, 48.)

Principiumque mei criminis error habet.

(*Ib.*, III, 6, 26.)

Ovide semble vouloir insinuer qu'en voyant ce qu'il a cru voir, il s'est trompé.

mieux, si l'on admet que l'inceste impérial, dont Caligula devait donner l'exemple avec ses trois sœurs, avait commencé sous le toit modeste du sage Auguste¹. J'avoue avoir de la peine à croire qu'Ovide eût rappelé si souvent un tel souvenir au coupable, mais ce soupçon flétrissant est une juste punition du mystère qu'Auguste a laissé planer sur la faute si barbaquement punie d'Ovide.

Ovide a eu, dans ses *Fastes*, occasion de mentionner plusieurs localités de Rome, et j'ai eu soin de les signaler, quand elles se présentaient. Les abords et les monuments du Palatin sont décrits dans une élégie des *Tristes*², et par le livre même d'Ovide, ce livre qu'il envie, parce qu'il verra Rome : « Je suis, dit-il, le livre du pauvre exilé, envoyé par lui à Rome. Indiquez-moi mon chemin dans cette ville où je suis étranger. Un seul ami s'est offert pour me guider. » Le livre suppliant se met donc en route vers le Palatin, il vient au quartier des libraires, près de l'Argiletum et de la Suburra. « Voici d'abord, lui dit son guide, les *Fora* de l'empereur, c'est-à-dire le forum de César, le forum d'Auguste et l'ancien forum du peuple romain, devenu lui aussi le forum de César ; puis voici

¹ Voltaire semble avoir admis à la fois l'amour d'Ovide et celui d'Auguste pour Julie :

Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers.

(Épître à Horace.)

Trist., III, 1.

la voie Sacrée ; ceci est le lieu saint où Vesta garde le Palladium et le feu divin. A côté, fut l'humble Regia de l'antique Numa. » Nous pouvons suivre facilement chaque pas du livre errant ; sa marche nous a conduit du forum d'Auguste près de l'arc de Titus. Là, nous tournons avec lui à droite¹, et entrons par la porte du Palatin, voisine du temple de Stator. Nous arrivons ainsi à la maison d'Auguste ; nous reconnaissons les lauriers qui croissaient devant la porte, la couronne de chêne en mémoire des citoyens conservés, ce qui fournit au livre d'Ovide l'occasion de s'écrier : « Joins, père très-bon, à ceux que tu as conservés un citoyen relégué aux extrémités de la terre ! »

Puis, poursuivant sa route, le livre, avec son guide, monte l'escalier du temple d'Apollon, escalier que les vers d'Ovide nous prouvent avoir été très-élevé :

. Gradibus sublimia celsis
Ducor ad intensi candida templa dei.

Il voit les statues des Danaïdes, nous apprend que Danaüs était représenté un glaive à la main. Enfin il veut entrer dans la bibliothèque. « Là, je cherchais mes frères, dit-il, excepté ceux que leur père voudrait n'avoir pas mis au monde, » c'est-à-dire, les trois

¹ Inde petens dextram, porta est, ait, ista Palati.

(*Trist.*, III, 1, 51.)

C'est là précisément que M. Rosa a vu le *clivus* du Palatin déboucher sur la voie Sacrée.

livres de l'*Art d'aimer*, cause ou plutôt prétexte de sa ruine. Ce jeune frère veut prendre place près de ses aînés ; mais le gardien du lieu, le *custos*, comme on dit encore à Rome (*custode*), repousse l'étranger et le force à sortir de ce lieu saint. Il gagne alors les temples qui touchent au théâtre voisin, c'est-à-dire tente de pénétrer dans la bibliothèque du portique d'Octavie, placée près du théâtre de Marcellus, puis dans l'atrium de la Liberté, dans la bibliothèque de Pollion ; mais là encore, l'entrée lui est refusée. Tout cela veut dire, ce me semble, que les bibliothèques impériales et particulières se fermèrent devant le livre qui contenait les plaintes et les supplications d'Ovide. C'est une dureté de plus d'Auguste envers sa victime.

Le quartier de Rome où l'exilé suivait en pensée la marche timide de son livre cruellement repoussé, ce quartier était le sien : il logeait près du Capitole ; on le voit par la belle élégie où il retrace ses derniers moments de Rome :

Quæ mihi supremum tempus in urbe fuit ¹.

Dans cette triste nuit, la lune éclairait pour lui les temples du Capitole. Ovide y peint sa douleur en traits que les exilés reconnaîtront, et quel exil que celui de Rome pour un Romain ! Il peint aussi le désespoir de sa femme. Ovide, ce me semble, n'eût pas osé le faire, s'il avait été trop mauvais époux. On peut admettre

¹ *Trist.*, 1, 5, 2.

qu'il était alors un peu revenu de ses erreurs de jeunesse. La généreuse conduite d'une épouse qui lui resta courageusement dévouée me porte à croire qu'il n'avait eu avec elle que des torts qu'on peut pardonner. Celle qui protégea si noblement les intérêts et l'infortune du banni, protège encore sa mémoire. Elle a inspiré à l'auteur léger de l'*Art d'aimer*, mûri par l'âge et le malheur, des vers d'une tendresse grave et pénétrante qui font penser à un sonnet de Pétrarque. « Toi que j'ai laissée jeune lorsque je quittai Rome, tu dois avoir vieilli par mes maux. Oh ! fassent les dieux que je te voie telle que tu es devenue, et que je puisse baiser avec tendresse tes joues changées ! »

Nous devons au malheur d'Ovide des descriptions de Rome d'un genre particulier, des descriptions que lui dictent l'imagination et le souvenir. « Rome et ma maison m'obsèdent, et le regret des lieux et tout ce qui reste de moi dans la ville que j'ai perdue... Devant mes regards sont errantes ma maison, Rome, la forme des lieux. »

Roma domusque subit, desideriumque locorum¹.

Ante oculos errant domus, urbs et forma locorum².

La privation du pays natal lui en fait vivement sentir le charme : « Je ne sais, dit l'exilé, par quelle douceur

¹ *Trist.*, III, 2, 21.

² *Ib.*, 4, 57.

il nous tient saisis et ne nous permet pas de l'oublier ; » et puis vient ce qui est toujours pour lui la conclusion : quoi de meilleur que Rome ?

Quid melius Roma ¹ ?...

Sa consolation et son tourment étaient de se transporter en esprit dans cette Rome, tout son désir de suivre par la pensée les différentes phases de la journée romaine, de parcourir cette ville bien-aimée, d'en ranimer devant lui l'image, d'en contempler les merveilles. « Voici, dit-il, que les débats du Forum sont terminés : les jeux équestres, les combats simulés, les luttes commencent ; la scène se remplit, les spectateurs applaudissent dans le Champ de Mars ; on lance la balle, on roule le cerceau ; puis les trois théâtres ² s'ouvrent à la multitude, après les trois forum ³. » Tantôt Ovide visite en idée sa demeure, depuis si longtemps abandonnée ; tantôt, s'élançant à travers les principaux monuments de Rome, il les voit et les montre de loin, comme s'il était réellement au milieu d'eux. « De ma maison, je me dirige vers chaque endroit de la belle ville ; je vois, je perce tout par les yeux de la pensée, les forum, les temples, les théâtres tapissés de marbre ; puis m'apparaît le portique immense s'étendant sur le sol aplani, les gazons du Champ de

¹ *Ex Pont.*, I, 5, 55.

² Tous trois dans un quartier brillant. (*De Art. amat.*, III, 594.)

³ *Trist.*, III, 12, 18-24.

Mars, qui regardent les beaux jardins d'Agrippa, les Euripes, l'eau Virgo¹. »

Dans cette énumération, Ovide a eu soin de faire entrer les nouveaux embellissements de Rome : inutile effort pour désarmer l'inflexible cruauté d'Auguste. Parmi toutes ses réminiscences, on sent l'élan de son âme vers la ville absente. Rome apparaît sans cesse à l'exilé avec la vivacité douloureuse du regret : l'on applaudit ses vers sur le théâtre ; là sont quelques amis vrais dont la fidélité le console, et des amis ingrats dont la trahison vient le déchirer² ; là, est une société de poètes³, auxquels il recommande de se souvenir de lui le jour de leur réunion, bien qu'il ne soit plus, dit-il, un poète romain, mais un bel esprit sarmate. « Pourquoi vous envoyer ces vers, s'écrie-t-il ? C'est que je veux de quelque manière être avec vous⁴. » S'il célèbre, dans son désert, le jour natal de sa femme, il croit voir la fumée de l'encens se diriger du côté de l'Italie⁵. Malheureusement, ce n'est pas toujours une illusion aussi touchante qui le transporte à Rome, c'est aussi la pensée d'un triomphe de Tibère, de Tibère qui devait être pour Ovide aussi inexorable qu'Auguste. La vive imagination du poète voit et peint de

¹ *Ex Pont.*, I, 8, 58.

² *Trist.*, v, 4 ; v, 6 ; v, 9.

³ *Trist.*, III, 47. Il est déjà parlé d'un *collegium poetarum*, une sorte d'académie, du temps d'Accius. (Val. Max., III, 7, 11.)

⁴ *Trist.*, v, 1, 79 et 80.

⁵ *Trist.*, v, 5, 29 et 30.

loin, comme si elle était présente, cette scène triomphale à laquelle on aimerait qu'il applaudît moins. Il est encore plus triste de l'entendre, quand il a reçu les portraits d'Auguste, de Tibère et de Livie, déclarer qu'il est de retour à Rome, puisqu'il jouit de ces présences augustes, et qu'il ne lui manque plus que de voir la maison du Palatin pour s'y croire revenu tout à fait : « Quand je vois César, il me semble que je vois Rome¹. » Certes, pour le pauvre banni, le mensonge de la flatterie ne pouvait aller plus loin.

Ovide se relève trop rarement par la fierté du poète, auquel nul ne peut enlever son génie et sa gloire. Il le fait cependant une fois, et cette fois les sept collines lui apparaissent plus noblement. « On m'a enlevé tout ce qui pouvait m'être ravi, mais mon génie me reste et j'en jouis. Quand on trancherait mes jours par le glaive, ma gloire survivrait à ma vie, et tant que Rome de ses montagnes contempera l'univers soumis, je serai là². »

Deux autres poètes du temps d'Auguste méritent de trouver place ici, parce qu'ils ont esquissé en passant quelques vues de Rome, et tracé quelques croquis de la vie romaine. Ces poètes sont Tibulle et Propertius.

A cet égard, il y a moins à recueillir chez Tibulle, qui mourut jeune, — à trente-six ans, comme Raphaël et Mozart, — suivit Messala en Orient et dans la

¹ *Ex Pont.*, I, 8, 19.

² *Trist.*, III, 7, 46.

Gaule, des bords du Cydnus à ceux de l'Adour, et vécut souvent hors de Rome. Dans son petit bien de Pedum, il se complaît dans la peinture ou plutôt le rêve de la vie champêtre, auprès de sa Délie¹. Il a décrit avec un grand charme les occupations et les fêtes rurales, entre autres la fête de Palès, dans laquelle on purifiait les champs et les troupeaux, selon l'antique rite des aïeux, que Tibulle nous a conservé²; dans ce tableau très-circonscrit et très-vivant de la vie rustique près de Rome, on ne trouve nul trait individuel et local; nous ne saurions pas même que la villa de Tibulle était à Pedum, si Horace ne nous l'avait appris.

Il ne nous donne non plus aucun renseignement sur son existence à Rome. Il chante la simplicité de la Rome antique, et, comme Virgile, Properce, Ovide, il l'oppose ingénieusement à la magnificence de la Rome de son temps. « Alors, dit-il par un retour rêveur vers les âges lointains, les vaches paissaient les herbages du Palatin, et il y avait des chaumières sur le Capitole³. » Ce contraste frappait alors d'autant plus que l'empire, qui apparaissait un nouveau commencement quand il était réellement (pour emprunter une expression célèbre) le *commencement de la fin*, ramenait les Romains au souvenir du fondateur antique dont Auguste aspirait à renouveler l'institution, et de l'âge

¹ *Eleg.*, 1, 5.

² *Eleg.*, 11, 1.

³ *Eleg.*, 11, 5.

d'or, que, par une illusion bientôt détrompée, on se flattait de voir renaître. Tibulle, du reste, paraît avoir conservé dans sa vie, que la tendresse remplissait, les croyances ou au moins les pratiques de la vieille superstition romaine ; il consulte les sorcières de l'Esquilin ; il écoute le discours que lui adresse dans la rue une prêtresse furieuse de Bellone, qui, selon l'usage de ce culte emprunté à celui de Cybèle, a fait couler volontairement son sang. Enfin, s'il a offensé les dieux, il est prêt à faire, pour les désarmer, ce que fait encore chaque jour un pénitent romain : à se prosterner dans le temple, à en baiser le seuil, à se traîner à genoux vers les portes et à les frapper de son front¹.

A ces réminiscences près d'un passé très-ancien, Tibulle ne nous parle guères de Rome que pour exprimer la douceur qu'il goûte à ne pas s'y trouver². Une fois cependant il la regrette, c'est lorsque, partant pour la guerre avec Messala, il lui coûte d'abandonner Délie ; il se peint alors inventant des prétextes à retarder son départ, et Délie en pleurs, se retournant pour contempler, de la porte Capène, cette voie Appienne où elle le cherche encore quand elle ne le voit plus³.

¹ *Eleg.*, 1, 2, 85 et suiv.

² Ferreus est, cheu ! quisquis in urbe manet.

(*Eleg.*, II, 3, 2.)

³ Quin fleret, nostras respiceretque vias.

(*Eleg.*, I, 3, 14.)

Rome reparait dans les regrets de Tibulle, quand, tombé malade à Coreyre, il craint d'y mourir seul, loin de sa sœur et de sa mère¹.

Cette douleur fut épargnée à Tibulle. Il mourut à Rome; sa mère lui ferma les yeux; sa sœur vint à ses funérailles². De loin, Tibulle avait rêvé son retour inattendu à Rome, la surprise et la joie de Délie; il avait écrit ces vers, qui sont au nombre des plus touchants de l'antiquité:

Tunc veniam subito, nec quisquam nuntiet ante :

Sed videar cœlo missus adesse tibi.

Tunc mihi, qualis eris, longos turbata capillos,

Obvia nudato, Delia, curre pede...

(1, 3, 89.)

Mais depuis ce temps il avait quitté Délie, ou Délie l'avait quitté; il avait aimé une autre femme, appelée Némésis : « Toutes deux, dit Ovide, vinrent donner des baisers à son cadavre³. »

Properce nous a plus appris sur lui-même que Ti-

¹ Ibitis Ægeas sine me, Messala, per undas,
O utinam memores ipse cohorsque mei !

Me tenet ignotis ægrum Phœacia terris.

Abstineas avidas, Mors, precor, atra manus.

Astineas, Mors atra, precor : non hic, mihi mater,

Quæ legat in mœstos ossa perusta sinus;

Non soror, Assyrios cineri quæ dedat odores,

Et fleat effusis ante sepulcra comis

Delia non usquam est...

(*Éleg.*, 1, 3, 1.)

² Élégie d'Ovide sur la mort de Tibulle. (*Am.*, III, 9, 53 et suiv.)

³ *Ibid.*, 56.

bulle, et nous pouvons mieux le suivre à Rome, d'où il ne paraît pas être sorti. Il n'a pas suivi, comme Tibulle, la guerre et les camps ; sa vocation n'était point pour les armes :

.... Non natus idoneus armis.

(*Eleg.*, I, 6, 29.)

C'est ce que disait déjà Cicéron. Cela était nouveau, un Romain osait avouer qu'il n'avait rien du guerrier, qu'il était ce que nous appellerions un pur homme de lettres.

Propertius aimait Rome, et il nous apprend que Cinthie l'aimait à cause de lui : « Je lui suis cher, dit-il, et, à cause de moi, Rome lui est chère. »

*Illi carus ego, et per me carissima Roma
Dicitur.*

(I, 8, 31.)

A un ami qui veut partir, il dit : « Toutes les merveilles le cèdent à la terre romaine. La nature y a placé tout ce qui peut se trouver ailleurs... Là coule l'Anio des sommets du Tibur ; et toi, Clitumne, et toi, eau Marcia, sur un monument immortel ; là sont les eaux sœurs des laes d'Albe et de Nemi, et l'onde où le coursier de Pollux s'est désaltéré... Rome est ta mère, ô Tullus, et le plus beau séjour du monde¹. »

Ses amis lui reprochent de ne pouvoir la quitter.

¹ *Eleg.*, III, 22, vers 17 et 18, 25-26, 39.

S'il la quitte dans un dépit amoureux contre Cinthie, il regrette bientôt, sur la mer et au milieu des tempêtes, Rome et Cinthie¹. Ces souvenirs le suivent dans la solitude², où il avait gravé le nom de Cinthie sur les rochers et sur l'écorce des arbres.

Quid mihi desidiæ non cessas fingere crimen,
Quod faciat nobis conscia Roma moram?

(I, 12, 1.)

La navigation qu'il entreprit le conduisit à Athènes, où il nous apprend qu'il veut aller se guérir de son amour, en ce moment mal récompensé. Ce voyage d'Athènes lui apparaît comme nous apparaît aujourd'hui un voyage de Rome ; il verra des tableaux et des théâtres :

Aut certè tabulæ capient mea lumina pictæ,
Sive ebore exactæ, seu magis ære manus.

(III, 21, 29.)

Properce, qui était savant, trop savant pour un poète, et surtout pour un poète érotique, aimait Rome en érudit, comme nous autres qui y venons l'étudier, avons droit de l'aimer. Il avait formé le dessein, qu'il n'exécuta point, de chanter ses gloires anciennes et nouvelles, depuis Romulus jusqu'à Auguste. Cependant, il lui resta des études qu'il avait faites pour son ouvrage sur Rome, un penchant manifeste à placer dans

¹ *Eleg.*, I, 17

² *Eleg.*, I, 18, etc.

ses élégies le résultat de ces études, à côté de l'érudition mythologique dont il les a trop remplies. J'ai eu souvent à le citer dans la partie de cet ouvrage qui touche aux origines de Rome. Nul poète latin n'a eu autant que lui le sentiment de la Rome primitive¹.

Propertius s'est chargé du soin de nous donner son adresse, un jour qu'il a perdu ses tablettes, ses précieuses tablettes : « Elles n'était pas dorées, le buis était commun, la cire grossière ; mais envoyées à Cinthie, et renvoyées par elle, on y lisait des choses charmantes : « Paresseux, qu'es-tu devenu hier ? quel-
« qu'autre t'a-t-elle semblé plus belle que moi ? » ou bien : « viens aujourd'hui,

Cessabimus una ;
Hospitium tota nocte paravit amor. »
(III, 25, 15, 16.)

« Et un avare y écrit ses comptes ! » ajoute Propertius. Pour les recouvrer, il promet une récompense hon-

¹ *Eleg.*, IV, 1; IV, 2; IV, 4; IV, 9 et 10. Dans ces élégies, il semble que Propertius a inséré des fragments du grand ouvrage sur Rome qu'il méditait, et dont on peut se former quelque idée par ce vers :

Sacra diesque canam, et cognomina prisca locorum.
(*Eleg.*, IV, 1, 69.)

Propertius voulait que son travail aidât à apprécier Rome :

Scandentes si quis cernit de vallibus arces,
Ingenio muros æstimet ille meo.
(*Eleg.*, IV, 1, 65.)

Je voudrais qu'on pût en dire autant du mien.

nête, et ordonne à un esclave de faire poser une affiche sur une colonne, quelque colonne de temple ou de portique, et de mettre dans l'affiche que le maître des tablettes demeure sur l'Esquilin¹.

C'est probablement à tort que j'ai indiqué cette habitation de Propertius parmi celles des familles de race sabine ou sabellique comme lui, — il était Ombrien², — établies anciennement sur le mont Esquilin, car il n'avait ni aïeux ni fortune : c'est lui-même qui nous l'apprend³. La raison qui lui avait fait choisir l'Esquilin pour lieu de sa demeure était plus vraisemblablement le voisinage de Mécène, qui fut toujours bienveillant pour Propertius, comme pour Horace.

Propertius, du reste, s'arrangeait très-bien de sa pauvreté, pourvu qu'il conservât l'amour de Cinthie. Il n'envie la richesse de personne, comme il le dit à un ami opulent qui avait une villa au bord du Tibre, avec un grand parc d'où, couché mollement sur la rive du fleuve, il buvait dans des coupes, ouvrage de Mentor, en contemplant la course rapide des barques à voile et la marche lente des bateaux qui remontaient tirés par des cordes⁴; spectacles, surtout le

¹ *Eleg.*, III, 23, 19-24.

² *Eleg.*, I, 22. Il paraît être né près de Pérouse. Sa famille avait souffert pendant les proscriptions, comme celles de Virgile et de Tibulle pendant la guerre civile.

³ *Eleg.*, II, 34, 55 et 56.

⁴ Et modo tam celeris mireris currere lintres,
Et modo tam tardas funibus ire rates.

(*Eleg.*, I, 14, 3.)

second, que l'on peut, sans être plus riche que Properce, se donner encore aujourd'hui au bord du Tibre.

Mécène encourageait Properce dans l'entreprise de son poëme national, parce qu'il devait aboutir à Auguste ; mais Properce, qui avait accepté cette tâche pour plaire à Mécène, comprit que son génie n'était point là. Il se contenta de souhaiter à Auguste la conquête du monde, à laquelle Auguste n'e pensait point, comme Horace lui prédisait la prochaine soumission de l'Inde et de la Chine. Properce, qui a renoncé à toute gloire militaire, sera content s'il assiste aux triomphes de l'empereur, s'il voit son char chargé de dépouilles s'arrêter fréquemment dans sa marche pour qu'Auguste reçoive les applaudissements du peuple. Lui cependant, appuyé sur le sein de la jeune fille qu'il aime, lira les noms des villes conquises, verra les traits et les arcs des soldats étrangers, les chefs assis sous les trophées d'armures, et il lui suffira d'applaudir avec la foule dans la voie Sacrée ¹.

L'aimable Tibulle est le seul des poètes de ce temps auquel je n'aie pas à reprocher un vers en l'honneur d'Auguste. Les âmes tendres ne sont pas toujours les plus faibles.

Les élégies de Properce contiennent aussi des pein-

¹ *Eleg.*, III, 4, 12-18.

tures de la Rome de son temps. Il nous a déjà décrit le portique de Pompée et le temple d'Apollon ; il nous promène dans le Champ de Mars, ce lieu de rendez-vous des jeunes Romains, — et où les dames romaines venaient aussi se montrer, — sous les portiques, au théâtre, si dangereux pour la vertu, et où la sienne ne savait résister ni à une attitude gracieuse, ni à un chant sur le théâtre, ni près de lui à une robe entr'ouverte ou à de beaux cheveux ¹.

Heureusement il n'entre point dans mon sujet, car je serais fort embarrassé pour le faire, d'exposer tous les préceptes dont se compose la science qu'Ovide a appelée l'*Art d'aimer*, et où le véritable amour, qui n'est pas un art et qui ne s'enseigne pas, tient très-peu de place ; mais il en est que je puis et que je dois mentionner ici, car ils se rapportent aux divers monuments de Rome dont j'écris l'histoire.

Au premier rang sont le grand Cirque et les trois théâtres de Rome², toujours désignés ainsi, ce qui prouve que nous les connaissons tous : Ovide, dans l'intérêt de l'art qu'il enseigne, recommande de les fréquenter. Les instructions qu'il donne à ce sujet au disciple qu'il veut former contiennent d'assez curieux renseignements sur les mœurs romaines et les habitudes de la galanterie romaine.

¹ *Eleg.* II, 22.

² Ovide se sert aussi de l'expression *curva theatra* (I, 89), pour distinguer les théâtres proprement dits des amphithéâtres encore en bois de son temps, qu'on appelait aussi, surtout en grec, *theatra*.

D'abord on voit que les femmes accouraient en foule au théâtre et au Cirque ; «elles s'y précipitaient, dit-il, comme des légions de fourmis et des essaims d'abeilles, » et, malgré les prescriptions d'Auguste, qui les avaient reléguées dans ce que nous appelons le *Paradis*, y étaient assises à côté des hommes, auxquels Ovide enseigne à tirer parti de ce rapprochement forcé¹. Il nous apprend aussi, ce que nous aurions peut-être deviné, qu'elles venaient au théâtre très-parées, autant pour être vues que pour voir.

Sic ruit in celebres cultissima fœmina ludos.

.....

Spectatum veniunt, veniunt spectentur et ipsæ.

Aux processions du Cirque, dans lesquelles on promenait les images des dieux, que chacun applaudissait plus ou moins, selon sa dévotion particulière, Ovide recommande à son amoureux d'applaudir surtout quand passera la statue de Vénus. Si un peu de poussière tombe sur le vêtement blanc de sa belle voisine, qu'il s'empresse de l'en débarrasser, et qu'il fasse de même s'il n'y a pas de poussière². Ovide re-

¹ Proximus a domina, nullo prohibente, sedeto.

.....

Et bene, quod cogit, si nolit, linea jungi.

(*De Art. amat.*, I, 139, 141.)

² Utque fit, in gremium pulvis si forte puellæ

Deciderit, digitis excutiendus erit:

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum.

(*De Art. amat.*, I, 149.)

commande une foule de petits soins qui, à l'en croire, ont souvent réussi : arranger un coussin, rafraîchir l'air avec un *flabellum* autour de la belle, ou placer un tabouret sous ses pieds ; ou encore on peut lui conseiller de glisser ses pieds dans les intervalles des barreaux de la grille qui la sépare du *podium*¹. « Lève-toi, quand elle se lève, dit-il, et tant qu'elle est assise, demeure assis. »

On voit par Ovide que les théâtres à Rome, de son temps, étaient déjà une école de corruption², et dans son poëme intitulé : *Le Remède de l'Amour*, il peint leurs dangers³ dans les mêmes termes que les Pères de l'Église, dont ces aveux du léger poëte justifient la sévérité.

Et puis, le Cirque a beaucoup d'avantages, dit Ovide : il offre des moyens d'entamer la conversation ; ce qui y est annoncé publiquement peut fournir les premiers mots. « N'oublie pas de demander à qui appartiennent les chevaux qui vont courir. » — « Ce cheval est-il à Borghese, celui-ci à Piombino ? » Voilà ce qu'on se dit aujourd'hui pendant le carnaval, sur les estrades de la place du peuple, avant la course des *Barberi*. — Ovide a soin d'ajouter : « Bon ou mauvais,

¹ *Am.*, m, 2, 64.

² Ille locus casti damna pudoris habet.

(*De Art. amat.*, 1, 100.)

³ *Remed. am.*, 751.

déclare-toi toujours pour celui qu'elle favorise ¹. »

Ovide énumère les promenades que doit fréquenter celui qui cherche une beauté à séduire. Nous savons déjà qu'il doit aller, très-soigné sur sa personne, dans le portique de Pompée, qui est indiqué comme la promenade d'été. Le poëte nomme avec lui d'autres portiques que nous connaissons, celui d'Apollon sur le Palatin, celui d'Octavie, celui d'Agrippa, et le portique Livius ², orné de peintures anciennes ; même il permet, ce qui n'est pas très-discret, de suivre celle qu'on veut toucher : « Elle erre d'un pied indolent sous le vaste portique ; mesure ton pas attardé sur les siens. Tantôt passe devant elle, tantôt reste en arrière ; précipite tour à tour et ralentis ta marche ;

¹ *De Art. amat.*, I, 146.

² Nec tibi vitetur, quæ priscis sparsa tabellis
Porticus auctoris Livia nomen habet.

(*De Art. amat.*, I, 71.)

Ce portique *Livia*, qui doit son nom à son auteur, ne peut être le portique élevé par Auguste sur la maison de Vedius Pollion, et auquel il donna le nom de Livie (D. Cassius, *liv*, 25 ; Ovid., *Fasti*, *vi*, 659), car de celui-là, Livie n'en fut point l'auteur : il devait avoir été construit par un Livius. Dion Cassius (*lvi*, 27) mentionne un portique *Livia* (Λιβύα), construit en l'honneur des petits-fils d'Auguste, et dédié en 765 : ici encore il faut, je crois, traduire le portique de Livius, car ce portique, d'après Dion, n'était pas dédié à Livie ; c'était un ancien portique portant le nom de Livius, qu'Auguste avait reconstruit en l'honneur de ses petits-fils. Le Livius qui avait construit l'ancien portique (*porticus Livia*) était peut-être Marcus Livius Salinator, censeur en 548, auquel Nibby (*R. Ant.*, *ii*, p. 25) attribue un monument appelé Λιβύον (D. Cass., *lv*, 8), dans lequel on avait cru à tort reconnaître le nom de Livie.

ne crains pas de franchir quelques colonnes pour te trouver à ses côtés ¹. »

Abusant des choses sacrées pour un but très-profane, Ovide engage aussi son disciple à fréquenter les temples, celui où l'on célébrait les fêtes d'Adonis, — ce devait être le temple de Cybèle, sur le Palatin, — le temple d'Isis, à ce moment hors de Rome ², où il se passait bien des choses dont il valait mieux ne pas s'informer ³; il l'exhorte même à se mêler à la foule des Juifs, quand ils honorent le septième jour, le sabbat ⁴.

Je crains que, dans les belles *funzioni*, nom qu'on donne aux pompeuses cérémonies du culte romain, il ne se trouve plusieurs jeunes gens qui, sans le savoir, suivent les conseils d'Ovide, plus qu'ils n'écourent les conseils de leur confesseur, — et ils en ont un, car, à Rome, quand on ne se confesse pas, on va en prison.

Ovide ne veut pas qu'on manque d'assister à un triomphe, quand viendra celui qu'il présage pour le jeune Caius : « Les jeunes gens et les jeunes femmes seront mêlés pour le contempler ; ce jour répandra un entrain général. Alors une d'entre elles te demandera les noms des rois enchainés, et des statues qu'on

¹ *De Art. amat.*, I, 490-495.

² Depuis il y en eut plusieurs.

³ *De Art. amat.*, II, 2, 25.

⁴ *De Art. amat.*, I, 75 et suiv.

porte, de pays, de fleuves et de montagnes. Réponds à tout, et même n'attends pas qu'on t'interroge : Voilà l'Euphrate, le front couronné de roseaux ; celui qui a une chevelure azurée, ce sera le Tigre ; de ceux-ci, tu feras des Arméniens ; cette région, c'est la Perse ; cette ville est située dans la vallée des Achéménides. Tu diras : « Voici tel général, voici tel autre, nommant juste, si tu peux, sinon le mieux possible ¹. »

Le spectacle des triomphes nous ramène à la voie Sacrée, dont nous avons appris à connaître les habitudes. C'était aussi là, ou près de là, que l'on achetait les cadeaux qui devaient gagner leurs pareilles d'un étage plus relevé. La voie Sacrée côtoyait un marché ; ce marché était le *marché des gourmands*, *forum cupedinis* ; on y vendait des comestibles. Ovide recommande à l'amant de faire porter chez celle à qui il veut plaire, comme s'ils venaient de sa villa, près de Rome, des fruits ou du gibier achetés dans la voie Sacrée ².

La voie Sacrée était bordée de boutiques appartenant au commerce élégant, comme nous l'apprennent les inscriptions. Dans les conseils qu'Ovide adresse aux belles adorées, car il en a aussi pour elles, il les engage à montrer les cadeaux qu'elles ont reçus, pour tenter ainsi celui qui en peut faire d'autres, et, s'il ne

¹ *De Art. amat.*, I, 214-225.

² *De Art. amat.*, II, 264.

semble pas comprendre, de lui demander : « Qu'y a-t-il de nouveau dans la voie Sacrée ¹? » Le poète pousse la complaisance pour elles jusqu'à leur indiquer où elles pourront acheter de faux cheveux blonds ; elles en trouveront dans le portique de Philippe, qu'on venait de reconstruire devant le temple d'Hercule Musagète ².

« Qui le croirait ! s'écrie Ovide ³, les tribunaux eux-mêmes sont favorables à l'amour. » Et il cite particulièrement le Forum de César, placé sous la protection de Vénus, qui y avait son temple : « Là, dit-il, le jurisconsulte est surpris par l'amour. Celui qui doit veiller aux intérêts d'autrui se trahit lui-même ; en ce lieu, la parole fait défaut à l'avocat disert. Un cas inattendu se présente où il a sa propre cause à plaider. Vénus, de son temple voisin, sourit en voyant celui qui était patron se faire client. »

Mais ces beautés qui tournent la tête des jurisconsultes et des avocats romains courent quelque danger à mettre le pied dans leur empire, car il s'y trouve parfois des habitués du lieu, très-bien mis, et qui deviennent soudain amoureux du manteau que porte une des belles promeneuses. On entend alors le Forum, rendu à sa destination primitive, retentir de cent cris qui redemandent le bien volé ⁴.

¹ *De Art. amat.*, I, 8, 98.

² *De Art. amat.*, III, 167.

³ *De Art. amat.*, I, 79-88.

⁴ *De Art. amat.*, III, 447.

Ovide a aussi pour elles des conseils qui se rapportent à leurs fructueuses promenades. Sauf le Champ de Mars, réservé aux exercices des hommes ¹, les lieux qu'il les invite à fréquenter sont les mêmes : les portiques de Pompée, d'Apollon, d'Agrippa, le temple d'Isis, le théâtre et le Cirque. Il y ajoute les amphithéâtres temporaires dont il n'a point encore parlé, où l'arène, dit-il, est rougie de sang ². Singulier accompagnement des liaisons amoureuses, mais dont aucune dame espagnole ne s'étonnera.

Chaque époque de l'année romaine avait, dans l'antiquité, son aspect particulier, due alors, comme elle l'est encore, aux solennités de chaque mois. Cette histoire de l'année romaine, qui, elle aussi, se comprend mieux à Rome, est éparse dans les poètes. Elle est réunie, et on peut la suivre sans interruption dans les *Fastes* d'Ovide, qui est un calendrier poétique.

Rome, au commencement de janvier, avait un air de fête, que lui donnaient les étrennes et l'entrée en charge des magistrats ; on se visitait, on se portait des cadeaux ; chacun allait, en habit blanc, faire ses dévotions à Jupiter, dans le temple du Capitole. On fait encore les visites et les cadeaux, les *strenæ*, dont l'usage, qui remonte à Numa, s'est conservé jusqu'à nous

¹ Ovide en faisant allusion à la natation dans le Tibre (*Ibid.*, 385), l'un de ses exercices, nomme aussi la très-fraîche eau *virgo* (*gelidissima virgo*), ce qui peut s'entendre du *frigidarium* des Ihermes d'Agrippa.

² *De Art. amat.*, III, 395.

avec leur nom (*strena*, étrenne), et d'ici s'est répandu dans toute l'Europe. Il n'y avait pas d'autres grandes solennités durant le mois de janvier, le plus froid de l'année, à Rome, comme il n'y en a pas aujourd'hui pendant le mois de juillet et la première partie du mois d'août, parce que c'est l'époque des chaleurs excessives.

Le mois de février amenait les folles *Lupercales*, qui donnaient à Rome l'aspect de gaieté bruyante qu'elle offre aujourd'hui, vers la même époque, pendant le carnaval ; et, peu de jours après, les fêtes publiques des morts, pendant lesquelles on allait, comme on va aujourd'hui à Rome le jour des morts, visiter les tombes de ses parents. Pendant les *Feralia*, les mariages étaient interdits ¹, les temples étaient fermés, les images des dieux étaient voilées dans les carrefours, comme le sont les images sacrées pendant la semaine sainte. Ainsi succède au carnaval le carême, pendant lequel, à Rome, on ne peut pas non plus se marier. C'était un temps de superstitieux effroi ; alors les mânes, sorties de leurs tombeaux, erraient par la ville en poussant des gémissements. Puis l'on célébrait les jeux *terentins*, en l'honneur des divinités infernales. Sauf l'explosion de joie des *Lupercales*, le mois de février était un mois de cérémonies sombres et funèbres.

¹ Ov., *Fast.*, II, 560.

Le 1^{er} mars, autrefois le premier jour de l'année romaine, voyait se renouveler les visites et les cadeaux du jour de l'an. Venaient ensuite des fêtes de Minerve¹ qui duraient cinq jours (*quinquatries*). Ces fêtes, d'origine étrusque, se célébraient le premier jour par le repos : les écoliers étaient en vacance ; c'était la fête des artisans aussi, des médecins, des pédagogues, des poètes, classés avec les artisans. Les trois jours suivants étaient remplis par des jeux de gladiateurs, divertissement d'origine étrusque, et qui devait dominer dans une fête étrusque. Le cinquième, les joueurs de flûte, tous étrusques, après que leurs instruments avaient été purifiés, parcouraient les rues en robe de femme et masqués, ce qui faisait ressembler au carnaval les Quinquatries, encore plus que les Lupercales. Ils finissaient par se rendre sur le Cœlius dans le temple de Minerve², qui avait, disait-on, inventé la flûte, et pour cette raison, était la patronne de leur confrérie.

Le mois d'avril, le mois où, après les incertitudes de mars, le printemps triomphe décidément à Rome, était un mois de fêtes continuelles. Les calendriers

¹ *Fast.*, III, 809-850.

² Probablement pas le temple de Minerve sur l'Aventin, mais celui de Minerve *capta*, sur le Cœlius ; car celui-là avait été dédié le 19 mars, premier jour des Quinquatries. (*Ov.*, *Fast.*, III, 857.) L'autre temple de Minerve fut dédié au mois de juin. Minerve *capta* paraît s'être appelée ainsi parce qu'elle avait été rapportée de Veïes, après la prise de cette ville par Camille, avec la Junon de l'Aventin. (*Pauly, R. Encycl.*, VI, p. 562.)

romains comptent dans ce mois quinze jours sur trente consacrés aux jeux, et quatre fêtes : les *Fordicidia*, les *Palilia*, les *Vinalia* et la fête de la déesse Robigo.

Les jeux mégalésiens étaient consacrés à Cybèle, et se célébraient sur le Palatin, où était son temple. Ils duraient six jours. C'étaient les jeux aristocratiques par excellence. Tout y était magnifique. Ils étaient ordonnés par les édiles curules ; les magistrats y paraissaient en robe de pourpre ; il n'était pas permis aux esclaves d'y assister. Dans ces jeux ne figurèrent jamais les plaisirs vulgaires du cirque¹ ; ils étaient remplacés par les plaisirs délicats de l'esprit, par les représentations dramatiques, par les comédies, imitées du grec, de Plaute et de Térence.

Cependant ces jeux avaient aussi un côté populaire. La confrérie des prêtres de Cybèle portait sa statue à travers les rues de Rome, et cette procession tumultueuse était accompagnée du cortège en délire des ministres efféminés de la déesse asiatique, soufflant dans les flûtes et les cornes phrygiennes, faisant retentir le tambour de basque et poussant des hurlements,

Urbis per medias exululata².

Les jeux de Cérès étaient, au contraire, des jeux

¹ Les calendriers romains indiquent aussi des jeux dans le cirque pour cinq jours différents du mois d'avril, le mois des fêtes et des réjouissances.

² Ov, *Fast.*, iv, 18

dont l'origine était nationale, et le caractère rustique. Ovide s'adresse aux paysans. « Offrez à Cérès, leur dit-il, le far et un grain de sel; jetez dans la flamme de votre foyer quelques grains d'encens, et si vous n'avez pas d'encens, allumez des torches goudronnées. Les petites offrandes plaisent à la bonne Cérès, pourvu qu'elles soient pures¹. »

Les gens de la campagne devaient accourir en grand nombre, vêtus de blanc, aux jeux de Cérès, qui avaient lieu dans le cirque durant plusieurs jours, et pendant lesquels on banquetait et l'on était en liesse.

Quant aux fêtes du mois d'avril, la plus grande était la fête des *Megalesia*, dont faisaient partie les *ludi magni*; elle était différente des jeux mégalésiens, car elle ne se célébrait pas en l'honneur de Cybèle, mais en l'honneur de Jupiter. C'était une fête toute grecque, comme a soin de le faire remarquer avec satisfaction Denys d'Halicarnasse, qui veut retrouver toujours les antiquités de la Grèce à Rome, où il en a quelquefois indiqué avec raison la présence. La description qu'il nous donne des *Megalesia*, faite *con amore*, est très-détaillée².

La fête des *Fordicidia* était aussi liée à la prospérité des champs. On en faisait remonter l'origine à Numa, ce qui voulait dire qu'elle était d'institution sa-

¹ Ov., *Fast.*, iv, 409-412.

² Den. Hal., vii, 66.

bine. C'était une fête bizarre et sanglante. On immolait trois vaches pleines au Capitole, et trente dans la Curie, qui, dit Ovide, était inondée de sang¹; puis on arrachait du corps de ces trente-trois vaches les corps des veaux encore à naître, on les brûlait, et leurs cendres étaient conservées pour que la plus âgée des vestales purifiât le peuple romain avec ces cendres le jour de la fête de Palès : c'était, croyait-on, un moyen d'obtenir de la terre, considérée comme grosse de tous les germes, la fécondité par l'offrande d'une double vie.

La célébration de cette fête étrange était renfermée dans l'enceinte du temple de Jupiter et dans l'enceinte de la Curie ; le peuple n'y participait point. En revanche, la fête de Palès (*Palilia*) était une fête populaire, à laquelle tout le monde prenait part. Ovide déclare avoir souvent tenu dans sa main une poignée de cendres avec des tiges de fèves, avoir sauté par-dessus trois feux allumés, avoir aspergé les troupeaux avec un rameau de laurier². Cette cérémonie, qui avait lieu dans les *Palilia*, est exactement semblable à la bénédiction des animaux qui s'accomplit, lors de la Saint-Antoine, par l'aspersion de l'eau bénite. Toutes les bergeries étaient décorées de rameaux et de feuillages, et leurs portes décorées de festons. On adressait des prières à Palès, déesse des troupeaux, et le jour de la fête de

¹ *Fast.*, iv, 656.

² *Ibid.*, 728.

cette déesse rustique était regardé comme l'anniversaire de la fondation de Rome par un berger. Cet anniversaire est encore célébré à Rome, chaque année, dans un banquet archéologique.

J'ai parlé ailleurs, d'après Ovide, des deux autres fêtes du mois d'avril : les *Vinalia* du printemps, en l'honneur de Vénus Érycine, pendant lesquelles les courtisanes allaient offrir à la déesse, dans son temple de la porte Colline, des myrtes et des roses ; les *Robigalia*, destinés à conjurer la rouille (*robigo*), maladie des blés, dont les Romains avaient fait une déesse funeste. On se souvient peut-être qu'Ovide, revenant de Nomentum, rencontra sur la route une blanche procession qui allait au bois sacré de la déesse Robigo pour y brûler les entrailles d'un chien et les entrailles d'une brebis. On voit que les solennités du mois d'avril se rattachaient presque toutes à la fertilité de la terre et des troupeaux.

De même les fêtes de Flore et les jeux floraux, qui commençaient en avril et se terminaient en mai¹, avaient pour but d'obtenir l'abondance, non pas seulement des fleurs, mais de toutes les productions de la terre : les fruits, l'herbe, les moissons. Ces fêtes de la fécondité étaient un temps de joie et de licence. L'on dansait dans les festins, au lieu de se borner à regarder danser, et des courtisanes paraissaient nues

¹ Ov., *Fast.*, v, 185.

sur le théâtre. Les femmes ne portaient pas de robes blanches, comme aux chastes fêtes de Cérès, mais des vêtements de diverses couleurs, ce qui était ordinairement interdit aux matrones romaines. Rome, en ce moment de l'année où la vie y éclate pour ainsi dire dans toute sa puissance et toute son ardeur, était plongée dans une sorte d'ivresse.

L'été romain commençait le 9 mai, et en effet, à Rome, on commence alors à le sentir. A partir de ce moment, jusqu'à la fin de mai, les fêtes et les jeux devenaient plus rares, et, à la fin de juin, les *Fastes* d'Ovide s'arrêtent.

Les jeux reprenaient dans le mois de juillet, qui en compte dix-neuf, encore plus que le mois d'avril. Parmi eux, étaient les jeux Apollinaires dans le Grand Cirque, auxquels on assistait couronné de fleurs, et pendant lesquels on dinait dans la rue.

Bien que l'inachèvement des *Fastes* nous prive du tableau de la vie religieuse des Romains durant les six derniers mois de l'année, ils nous en ont assez appris durant les six premiers pour que nous puissions nous faire une idée de ce que j'appellerai la *Rome religieuse* de l'antiquité. Si l'on joint aux grandes solennités, dont j'ai parlé, des solennités politiques comme les fêtes latines, des fêtes populaires comme les *Compitalia*¹, la fête des carrefours, dans laquelle on of-

¹ Den. Hal., iv, 14.

frait des gâteaux de miel aux dieux lares ; si l'on compte les anniversaires des dédicaces de temples et ceux de grands événements historiques, ou de journées mémorables dans la vie des empereurs, on aura une idée des phases de l'année romaine dans l'antiquité. Ceux qui ont passé un an à Rome y retrouveront quelque chose des physionomies successives qu'offre aussi l'année dans la Rome moderne, l'un des grands intérêts d'un séjour prolongé dans cette ville.

Les changements qu'introduit dans l'aspect de Rome la succession des saisons, tels que les ont si bien caractérisés les poètes latins, et particulièrement les poètes du siècle d'Auguste, méritent d'être signalés dans un livre qui s'appelle l'*Histoire romaine à Rome*, et dans lequel j'ai cherché, autant que possible, à faire entrer l'histoire de la littérature à Rome, toutes les fois que l'étude des lieux et de la nature observée sur les lieux m'a permis d'éclairer cette histoire.

Les diverses saisons de Rome passent devant nous dans les vers des poètes romains. Horace se tient chez lui, regardant par sa fenêtre le Soracte chargé de neige, commandant à son esclave de mettre force bois au feu. Le Soracte chargé de neige, événement rare, n'est pas sans exemple ; mais plusieurs autres détails descriptifs montrent que l'hiver, ainsi que je l'ai établi au commencement de cet ouvrage, était plus rigoureux à Rome que de nos jours, et qu'il en était

encore ainsi au temps d'Auguste. Quand Horace dit pour annoncer le printemps :

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis,

« Les neiges ont fui, l'herbe reparait dans les champs, » il parle comme si les neiges avaient séjourné sur le sol et si l'herbe avait disparu des champs, ce qui n'a pas lieu aujourd'hui. La neige ne séjourne point à Rome ; on y voit de l'herbe et on y peut même cueillir des petites fleurs toute l'année.

Horace souffre des ardeurs de l'été, de cet été brûlant dont Properce peint si bien les accablantes ardeurs. C'est alors qu'il va chercher la fraîcheur à Preneste, à Tibur, dans sa petite villa de la Sabine. La fraîcheur de l'ombre et des eaux, que lui et Virgile aiment à rendre par le mot *gelidus*, est bien celle qu'on éprouve à Rome ou aux environs, et que l'ardeur du soleil fait sentir si vivement par contraste. Properce en souffre, surtout pour Cinthie, qui est malade¹.

Enfin, l'automne, malsain au commencement, jusqu'à ce qu'aient tombé les pluies, l'automne trop souvent funeste, est appelé mortel par Horace.

J'ai dit combien le *plumbeus auster* d'Horace rendait exactement l'impression que cause le vent de sud-est, ce vent de plomb qu'on appelle le *sirocco*.

La vie élégante de Rome est tout entière dans Horace, dans Ovide, dans Tibulle, dans Properce : Mé-

¹ *Eleg.*, III, 24, 2.

cène est traîné en cabriolet anglais¹ ; Cinthie fait voler sur la voie Appienne ses mulets à queue coupée² ; elle va à Baïes³, ce rendez-vous des voluptés romaines, pareille à certaines villes d'eaux de nos jours, et dont Properce l'engage à fuir les séductions.

Les poètes qui viennent de nous occuper, surtout Ovide et Properce, nous initient à un côté de la vie de Rome qui, pour nous, en complète le tableau, — à l'existence des courtisanes, au *demi-monde* romain.

Ces courtisanes sont de diverses sortes. Il y en a qui, rejetant leur manteau en arrière et le brodequin crotté, parcourent la voie Sacrée⁴, comme ces pauvres

¹ Esseda cœlatis siste Britannia fuges.

(Prop., II, 1, 76.)

² Prop., IV, 8, 15. « Detonsis mannis. » Je crois qu'il faut traduire ainsi *detonsis*, qui désigne ordinairement les cheveux coupés.

³ Tu modo quam primum corruptas desere Baias.

(Prop., I, II, 27.)

⁴ Cui sæpè immondo Sacra conteritur via socco.

(Prop., II, 25, 15.)

C'est aussi à la voie Sacrée que se rapportent, je crois, ces vers, où est question d'une *lena* :

Cœu Claudia pererret
Saxosamque terat sedula culpa viam.

La voie Sacrée, dont la présence de la *lena* achève de caractériser un des aspects, s'appelle ici *saxosa* à cause de ses larges dalles : « *saxa madent* (Luc.), les dalles sont inondées » (*Dict. de Quicherat*). Et Properce, lui aussi, s'adressant à la voie Appienne :

Appia, dic, quæso, quantum, te teste triumphum
Egerit, effusis per tua *saxa* rotis.

(Prop., V, 8, 17.)

femmes qui arpentent le soir nos boulevards ; mais celles-là, on peut le croire, tiennent peu de place dans la vie et dans les vers des poètes, bien que, dans un moment d'humeur, Properce leur donne la préférence. Celles qu'ils aiment avec une passion véritable, qu'ils chantent, dont ils célèbrent les bontés et et maudissent les rigueurs, sont d'une autre sorte. Ce sont bien aussi des beautés vénales, et Properce le savait trop bien, quand il déplore l'arrivée d'un certain prêteur, venu d'Illyrie, « riche proie pour Cinthie, dit-il, et pour lui-même grand souci¹, » qu'il conseille à la dame de renvoyer le plus tôt possible en Illyrie, après l'avoir plumé convenablement ; mais ce sont des femmes cultivées, musiciennes et même quelquefois poètes, qui se croient les égales de Corinne et d'Erinna², dit Properce avec un peu de malice, et peut-être quelque jalousie de poète ; ce qui ne l'empêche pas de préférer aux lectures publiques une lecture de ses vers faite dans un tête-à-tête avec Cinthie, et de mépriser le jugement du public, s'il a le suffrage de sa maîtresse. De son côté, elle apprécie les vers qu'il fait pour elle, et qu'on lit dans tout le Forum : lorsqu'elle les récite, elle méprise les richards. Cependant elle n'est pas toujours aussi désintéressée.

Ce qui est curieux, c'est que Cinthie est dévote, ainsi que le seront les courtisanes romaines du seizième

¹ Prop., II, 16, 2.

² *Ibid.*, II, 5, 21.

siècle. Après s'être lavé le visage, s'être coiffée, avoir mis sa robe et placé des fleurs dans ses cheveux, elle fait sa prière, que Properce a soin de lui dicter et où il ne s'oublie pas; puis elle brûle de l'encens sur son autel domestique, promène dans toute la maison une flamme purifiante. On la voit aussi, un autre jour, aller s'asseoir dans les temples devant les statues des dieux. Mais toute cette dévotion est une dévotion italienne qui n'empêche rien. Après la pieuse matinée qu'il vient de décrire, Properce fait le récit de la folle nuit qui la suivra, et dans laquelle figureront les coupes de vin, les parfums, les danses emportées, les libres propos, un bruit à être entendu dans la rue et à empêcher de dormir les voisins¹. Une autre fois, des pratiques religieuses du culte égyptien séparent pendant plusieurs jours Cinthie de son amant². On se sépare encore, à Rome, durant certaines solennités.

Quelles que fussent l'élégance de ces femmes et leur culture, elles passaient la nuit à jouer, et buvaient volontiers : leur demeure voit bien des scènes de désordre, et quelquefois des scènes assez brutales. Les amoureux qui viennent les supplier d'ouvrir leur porte, au-dessus de laquelle ils suspendent des couronnes, heurtent violemment à ces portes ou les en-

¹ Prop., III, 10.

² *Ibid.*, II, 5. Délie fait de même (Tib., *Eleg.*, I, 5). Elle agite le sistre égyptien, et va passer deux nuits à la porte du temple d'Isis, mêlant ses chants à ceux des prêtresses de la déesse.

foncent, brisent les volets des fenêtres, et, parfois ivres, font dans la rue un grand tapage. Ces vacarmes nocturnes avaient lieu surtout dans la Subura¹, quartier mal famé, bruyant toute la nuit, où demeurait, à ce qu'il semble, la belle Cinthie, chez laquelle Propertius montait quelquefois au moyen d'une échelle de corde.

Propertius a raconté assez vivement une de ces scènes dont je parlais tout à l'heure²; et cette fois l'empoisonnement et la violence furent le fait, non de l'amant jaloux, mais de la maîtresse irritée; c'est qu'aussi l'amant était bien coupable. Cinthie était allée à Lanuvium assister à une vieille solennité religieuse, dans laquelle des jeunes filles allaient en tremblant donner à manger à un serpent, qui ne leur faisait aucun mal si elles étaient innocentes, une des mille versions de la coupe enchantée. Pendant cette course pieuse, faite au grand galop sur les dalles de la voie Appienne, — on dirait une *minente* se rendant en carratelle à la fête du *Divino Amore*, — Cinthie s'est arrêtée dans une auberge de la route, où il s'est passé des choses dont Propertius rougit. Indigné, il a voulu se venger, et il a fait venir deux belles, l'une, Phyllis, de l'Aventin, quartier autrefois populaire, l'autre, Teïa, qui habitait sur le Capitole entre les deux bois sacrés; ce qui prouve que

¹ Prop., iv, 45 : *Vigilacis furta Suburæ*.

² *Ibid.*, iv, 8.

les bois, plus anciens que Rome, existaient encore, et aussi que le Capitole était alors habité, et par qui ! Phyllis et Teïa aiment à boire, et alors ne respectent rien. Suit la peinture un peu trop vive de cette débauche, rien n'y manque. Il y a là un joueur de flûte. Phyllis fait retentir les crotales, comme une Romaine les castagnettes. Le sol est semé de roses. On boit, on joue aux d's. Mais tout à coup Cinthie entre en abattant les portes, et enfonce ses ongles dans le visage de Phyllis. Teïa crie au secours. Les bourgeois du voisinage se réveillent au bruit qui trouble la rue. Un cabaret voisin reçoit les fugitives. Cinthie alors soufflette Properce, et lui impose, avant de se réconcilier, des conditions, parmi lesquelles se trouve celle de ne pas regarder de côté vers la porte supérieure du théâtre. C'est là qu'Auguste avait relégué les femmes.

L'on voit ailleurs qu'il fallait donner aux portiers de ces dames ce qu'il faut donner aujourd'hui aux portiers des grandes dames de Rome, si l'on veut arriver jusqu'à elles, et qu'on appelle la *buona mano*¹.

Properce fait parler la porte d'une de ces dames : « Moi, dit-elle, devant qui s'arrêtaient les chars dorés, moi que baignaient les larmes des amoureux suppliants, maintenant je gémis maltraitée dans des rixes nocturnes d'ivrognes et battue par d'indignes mains. »

¹ Janitor ad dantes vigilet : si pulset inanis,
Surdus in obductam somniet usque serani.

(Prop., v, 47.)

A cette porte, on suspend des couronnes de fleurs qui déshonorent sa maîtresse, chansonnée par la ville. On y voit aussi les torches éteintes que les soupirants éconduits ont jetées en partant¹. Pendant ce temps, un pauvre amant passe la nuit dans le carrefour, couché à terre, à se morfondre et à supplier en vain de s'ouvrir la porte, qui ne s'ouvre point. Cette porte joue un grand rôle dans toutes les poésies amoureuses de ce temps.

Tibulle adresse à la porte de Délie tantôt des prières, tantôt des malédictions. Après s'être emporté contre elle, il lui demande pardon, comme il ferait pour Délie elle-même².

Le portier, esclave qu'on enchaînait parfois dans sa loge³, était un personnage qu'il était fort important de gagner. Une élégie d'Ovide, adressée au portier de Corinne, peut nous donner quelque idée des chants que les amoureux transis, mais seulement de froid, adressaient à leurs inhumaines; car on y sent comme une sorte de refrain: « Tire le verrou⁴. »

Ces dames avaient quelquefois à leur service des eunuques, comme les reines d'Orient⁵.

¹ Prop., I, 16, 5.

² *Ibid.*, I, 2, 7.

³ Ov., *Am.*, I, 6, 1.

⁴ Ou la barre qui sert encore à fermer les portes à Rome :

Excute poste seram,

répété plusieurs fois. (Ov. *Am.*, I, 6, vers 1. 24, 52, 40, etc.)

⁵ Ov., *Am.*, II, 5.

Quant à leurs agréments personnels, les blondes étaient plus recherchées, parce que dans les pays méridionaux elles sont plus rares. Lorsque cet attrait leur manque, elles y suppléent par une chevelure empruntée, ce que Properce reproche à Cinthie¹. Leur beauté n'est pas toujours la même. Cinthie était grande, elle avait la main longue et fine, la beauté imposante de Junon et de Pallas, elle était blanche et rose². Properce compare son teint à des feuilles de rose qui trempent dans du lait³.

Ces belles personnes étaient exigeantes et impérieuses. Properce reçoit, au milieu de la nuit, une lettre de sa maîtresse, qui lui ordonne de partir sur-le-champ pour Tibur, « où, dit-il, sur un sommet deux tours s'élèvent, et où l'eau de l'Anio tombe dans de larges bassins. » Les tours et les bassins n'y sont plus, et l'Anio se précipite aujourd'hui dans un gouffre. Properce n'est pas très-satisfait du message. Aller la nuit de Rome à Tivoli ne serait pas sûr aujourd'hui, et, à ce qu'il paraît, ne l'était pas plus au temps de Properce ; mais les brigands et les chiens de la campagne romaine sont encore moins à craindre pour lui que les pleurs de Cinthie. Vénus le protégera, et s'il

¹ Prop., III, 11, 1.

² II, 2 et 3.

³ Utque rosæ puro lacte natant folia.

(II, 3, 12.)

meurt, celle qui aura causé sa mort viendra avec des parfums et des guirlandes s'asseoir près de son tombeau :

Viendras-tu pas du moins, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : « Les Parques sont cruelles? »

comme parle André Chénier, plus antique de tour et de simplicité que Properce lui-même. Ce que celui-ci ajoute est remarquable : « Fassent les dieux qu'elle ne place pas mes os dans un lieu fréquenté, où le vulgaire chemine à toute heure ; car les tombeaux des amants sont insultés par une foule pareille. Qu'une terre écartée me couvre d'un abri de feuillage, ou que je sois enfoui à l'écart dans un sable ignoré ! Que mon nom ne soit pas lu par les passants sur la voie publique ! »

Ce désir manifesté par Properce est si contraire au sentiment ordinaire des anciens Romains, toujours jaloux de faire acte de présence après leur mort sur les voies romaines, que j'ai dû le citer comme un complément à ce que j'ai dit sur les tombeaux qui bordaient ces voies.

On peut donner une explication de ce vœu tout à fait exceptionnel de Properce. Properce était né en Ombrie, pays anciennement étrusque, et l'on a trouvé, près de Pérouse, des tombeaux étrusques dont lui-même fait mention. Or, j'ai fait remarquer que les tombeaux étrusques se distinguaient des tombeaux romains pré-

cisément par le soin qu'on mettait à ne rien montrer à l'extérieur¹.

¹ Ici s'arrête le manuscrit inédit de M. Ampère. Il se proposait de « juger, » à la fin de ce chapitre, « la moralité des poètes du siècle d'Auguste; » mais cette « conclusion » n'a pas été écrite.— Les chapitres qui suivent ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1856 et 1857.

(Note de l'éditeur.)

V

TIBÈRE

Temple de Castor et Pollux, temple de la Concorde. — Le camp des prétoriens, Séjan. — Germanicus, Agrippine. — Arc de Drusus. — Tibère et Auguste.

Il est temps de passer à Tibère. Tibère après Auguste; après le despotisme doux que l'on accepte, le despotisme cruel que l'on subit, c'est la marche naturelle des choses et la justice de Dieu.

Il faut distinguer, entre les monuments auxquels le nom de Tibère est attaché, ceux qui datent de son règne ou du règne d'Auguste. Auguste lui avait permis de dédier plusieurs temples. Il voulait par là, pour complaire à Livie, désigner son fils comme héritier de l'empire. Suétone cite le temple de Castor et Pollux et le temple de la Concorde, Tacite parle du temple de la *Fortuna fortis*; il semble que ce n'était

pas la Fortune du courage, mais la Fortune de la ruse que Tibère aurait dû remercier. Que sont les trois belles colonnes qu'on admire à l'angle du Forum ? Nulle question n'a été plus controversée en ce qui concerne les antiquités de Rome. Peut-être faut-il y voir un reste du temple de Castor et Pollux, qui était certainement de ce côté. Une seule chose est certaine, c'est que ces trois colonnes datent du meilleur temps de l'architecture romaine.

Le temple de la Concorde, fondé par Camille à l'occasion de la réconciliation des patriciens et des plébéiens, bien qu'au temps de Tibère on dût le rebâtir, avait duré plus que cette réconciliation, trêve passagère à une lutte incessante qui faisait le péril et la grandeur de l'État. Sous Tibère, cette lutte n'existait plus. La concorde à laquelle il dédiait le temple qu'il relevait, c'était l'accord dans la servitude. Le peuple et le sénat ne se querellaient point alors, ils se donnaient la main sous les pieds de Tibère ; ils s'embrassaient comme deux cadavres s'embrassent dans la mort sur un champ de bataille, lieu d'une commune défaite. Du reste, ce temple était d'une grande beauté. On en peut juger par de magnifiques parties de l'entablement conservées aujourd'hui dans le *Tabularium*, dont on a eu l'heureuse idée, le rendant ainsi à sa destination primitive un peu modifiée, de faire le dépôt et comme les archives de l'art romain. On voit aussi sous le portique du musée Capitolin

des bases de colonnes du temple de la Concorde d'un travail exquis. En regard de la frise du temple de la Concorde, on a placé dans le *Tabularium* une frise du temple de Vespasien. La différence qui existe entre les deux est sensible. L'architecture était encore belle sous Domitien, à l'époque où l'on achevait de bâtir le Colisée; mais les ornements, tout admirables qu'ils sont, ont je ne sais quoi de moins large et de moins grand : c'est le style de Juvénal au lieu de celui de Virgile, c'est la prose de Pline le Jeune au lieu de la prose de Tite-Live.

Nous sommes encore sous Auguste, et cependant nous en sommes déjà à Tibère; nous trouvons tout d'abord un exemple de sa dissimulation, héritage d'Auguste. Tibère haïssait son frère Drusus, dont la popularité excitait sa jalousie; mais, en dédiant le temple de la Concorde, il eut soin d'y placer le nom de ce frère à côté du sien¹ : hommage à une concorde fraternelle aussi menteuse que celle des ordres de l'État était dérisoire. En somme, Tibère a peu construit. Avant d'être empereur, il attacha son nom à quelques édifices pour plaire à Auguste. Nous avons vu que plusieurs grands personnages, Agrippa, Balbus, Statilius Taurus, avaient employé ce moyen de lui être agréable : Tibère les imita; mais, une fois arrivé à l'empire, ce prince, qui ne faisait rien d'inutile, et

¹ Tibère avait fait de même lorsqu'il avait dédié le temple de Castor et Pollux.

qui, dans son humeur dédaigneuse et mélancolique, ne visait pas à la gloire, n'entreprit qu'un très-petit nombre de constructions considérables. Pourtant il ne négligea pas de refaire et d'agrandir la prison Mamertine; ce genre de monument ne pouvait le trouver indifférent. Il avait commencé à réparer le théâtre de Pompée, et, de concert avec Livie, à élever un temple à Auguste; mais il n'acheva pas : que faisaient à Tibère les souvenirs de la république et même la mémoire d'Auguste? Auguste n'était plus là, et la reconnaissance n'était un mobile bien puissant ni pour Livie ni pour son fils. Tibère, adopté par Auguste comme Auguste l'avait été par César, voulut terminer aussi les monuments que son père adoptif avait commencés; ainsi il acheva le temple de Liber, de Libera et de Cérès, qui était près du Grand Cirque¹.

Le second empereur ne se contentait plus de la maison modeste du fondateur de l'empire; la sienne était plus considérable. Tibère, qui affectait comme Auguste la modération et la simplicité, se permettait cependant déjà plus de magnificence. Il paraît que les ruines de la villa de Tusculum, qu'on dit avoir appartenu à Cicéron, tandis que celle-ci était vraisemblablement plus bas, sont un reste d'une villa de Tibère.

¹ On attribue à ce temple les colonnes antiques encastrées dans les murs de l'église de *Santa Maria in Cosmedin*; mais ces colonnes, à en juger par le style, appartiennent certainement à une époque postérieure. Une partie de la *cella*, que l'on voit derrière l'église et dont l'appareil est très-beau, peut être un reste du temple élevé par Tibère.

Elles rappellent donc de tout autres souvenirs, et les touristes qui pourraient y penser à Cicéron et aux *Tusculanes* doivent se défier de leurs émotions.

Le vrai monument du règne de Tibère, c'est le Camp des prétoriens, construit sous le tout-puissant ministère de Séjan, chef de cette milice dangereuse. La construction du Camp des prétoriens est un grand événement dans l'histoire romaine. Le prudent Auguste avait toujours eu soin de ne laisser à Rome que quelques cohortes, qui n'étaient point logées dans un camp; Auguste comprenait le danger d'y établir si près de lui une force armée permanente. Il semble que Tibère était capable de la même prudence; cette fois encore pourtant il laissa faire Séjan, à qui il permettait tout, sauf à le punir de tout en un jour. Or rassembler dans le centre de l'empire les gardes prétorienne, jusque-là dispersées dans les provinces, c'était une mesure périlleuse pour l'avenir, mais cette mesure convenait à un favori ambitieux que l'avenir ne préoccupait point, et qui peut-être espérait emporter l'empire par un coup de main militaire. Tibère, délivré de Séjan, ne se sentit pas la force de détruire son ouvrage, et il laissa là, à la porte de Rome, une forteresse qui pouvait devenir celle de la sédition. Juste et inévitable punition du despotisme, ceux qui devaient l'appuyer le dominèrent.

Trois des côtés de l'enceinte du Camp des prétoriens subsistent; cette enceinte doit sa conservation

à Aurélien et à Honorius, qui en profitèrent lorsqu'ils élevèrent une muraille autour de la ville. Le mur du Camp des prétoriens fit partie de cette muraille, qui là forme un carré en saillie en dehors de la ligne des remparts, et dessine aux yeux la configuration quadrangulaire d'un camp romain. En suivant l'enceinte de Rome, quand on arrive à l'endroit où elle se continue par le mur du Camp des prétoriens, on est frappé de la supériorité de construction que présente celui-ci. La partie des murs d'Honorius qui est voisine a été refaite au huitième siècle. Le commencement et la fin de l'empire se touchent. On peut apprécier d'un coup d'œil l'état de la civilisation aux deux époques : voilà ce qu'on faisait dans le premier siècle, et voilà ce qu'on faisait au huitième, après la conquête de l'empire romain par les Barbares. Il faut songer toutefois que cette époque où l'on construisait si bien a amené celle où l'on ne savait plus construire. L'empire qu'avait rêvé César, qu'Auguste établit, que Tibère constitua, était une institution qui, en anéantissant tout ressort moral dans les âmes, en éteignant toute énergie dans les populations asservies, devait préparer et enfin amener l'avènement des Barbares : Tibère tendait la main à Genséric.

Ce camp romain est le mieux conservé de ceux qui nous restent, et peut mieux que nul autre donner une idée de la cité guerrière que les légions emportaient partout avec elles. On aperçoit encore en dedans du

mur d'enceinte un assez grand nombre de petites chambres dont les parois sont couvertes de plusieurs couches de stuc successivement superposées, et qui furent ornées de peintures. La disposition du camp montre dans quelle intention il avait été construit ; la porte prétorienne, toujours tournée vers l'ennemi, est tournée vers la ville : l'ennemi contre lequel Séjan voulait se défendre, c'était le sénat. Le successeur d'Auguste pensait de même, quand il montra les exercices des prétoriens aux sénateurs pour les effrayer. Tibère se plaisait d'ailleurs aux jeux militaires des soldats. Il y prit part peu de jours avant sa mort ; il voulait, en amusant ainsi cette plèbe armée, la détourner de jouer au jeu sanglant de l'empire. On voit encore, assez près du Camp des prétoriens, un amphithéâtre destiné aux plaisirs des soldats, et qui fut construit peut-être au temps de Tibère.

Deux endroits à Rome rappellent la mémoire de Séjan : le Camp des prétoriens, fondé par lui dans un rêve d'ambition, et les Gémonies, où vint aboutir ce rêve. Les Gémonies étaient, comme on sait, un escalier de la prison Mamertine, placé à peu près là où est la rampe par laquelle on monte aujourd'hui du Forum au Capitole. De cet escalier on précipitait les corps de ceux qu'on avait mis à mort dans la prison, et on les laissait gisants et exposés à tous les outrages. Le cadavre de Séjan, traîné par le croc du bourreau, descendit ignominieusement ces degrés,

voisins de ceux par où Séjan avait espéré monter au Capitole. Rassemblé tout à côté dans le temple de la Concorde, le sénat le condamna au supplice, comme au même lieu il avait condamné les complices de Catilina ; mais alors les sénateurs étaient entraînés par l'éloquence d'un grand homme, maintenant ils accablaient, sur l'ordre d'un méchant empereur, celui devant lequel ils s'étaient prosternés, s'empressant de réparer par une bassesse une autre bassesse. Ce lâche empressement à se faire les instruments de la disgrâce d'un homme dont ils avaient encensé la faveur explique comment on ne voit pas dans Rome une statue ou un buste de Séjan, et cependant on avait multiplié ses images à l'infini. Pas une seule n'a été épargnée par le zèle de ceux qui, pour se faire pardonner d'avoir adoré la fortune de Séjan, voulurent abolir sa mémoire.

Sous les mauvais souverains, il arrive souvent que le peuple se passionne pour un prince de leur famille, sur la tête duquel il place les espérances qui le consolent. Tel fut, sous Tibère, Germanicus. Aucun monument à Rome ne rappelle le nom de Germanicus : on sait seulement que ce prince, en qui le peuple romain avait mis son espoir, dédia le temple de l'Espérance. On érigea bien un arc de triomphe à l'occasion de ses victoires en Germanie, mais cet arc de triomphe fut dédié à Tibère. Cette usurpation n'a pas laissé de traces, et quoiqu'on sache qu'il était près du

temple de Saturne, jusqu'ici l'on n'a pu en découvrir le moindre vestige¹.

Germanicus avait toutes les qualités de l'âme, — sa vie prouve à quel point il fut doué des plus rares vertus, — et toutes les qualités du corps, — on le sait par le témoignage des historiens, on le voit par ses portraits : c'est une douce et noble figure, qui respire la candeur et la loyauté. Sa loyauté ne fut que trop grande, et l'on voudrait qu'il n'eût pas été si généreusement fidèle à Tibère. Dans le musée de Saint-Jean de Latran sont deux statues de Germanicus; l'une d'elles a un geste élément qui rappelle celui de la statue équestre de Marc-Aurèle. Toutes deux, avec une expression différente, offrent quelques traits du profil de Tibère. L'affinité du sang explique cette ressemblance extérieure entre deux hommes dont les âmes n'étaient point de la même famille.

On a prétendu que nous possédions le portrait du grand adversaire que vainquit Germanicus, de celui qui avait battu Varus et exterminé ses légions, de ce Germain qui s'appelait Hermann et que les Romains ont nommé Arminius. M. Braun, qui représente si bien à Rome l'érudition germanique, a cru le reconnaître dans un buste qui se trouve au musée du Capitole, et qui semble ne pas être le buste d'un Romain. Le type est peut-être allemand ; mais il est douteux,

¹ Non plus que d'un autre, également dédié à Tibère, et qui s'élevait près du théâtre de Pompée.

à mon avis, que ce soit là le portrait d'Arminius¹.

Tous ceux qui ont été à Rome connaissent la belle statue, si souvent reproduite, d'Agrippine assise. C'est l'Agrippine épouse de Germanicus, la mère de celle qui donna le jour à Néron. Je laisse ici parler M. Braun, car je ne saurais mieux rendre l'impression que j'ai ressentie. La comparant à une autre statue d'Agrippine, qui la représente dans les jours de sa splendeur à côté de son glorieux époux : « Là, dit-il, nous voyons la *mère des camps*, comme les légions romaines avaient coutume de l'appeler, cette femme résolue, héroïque, qui se plaça en face des soldats fuyant devant les Germains et les força de s'arrêter. Ici, au contraire, nous la contemplons telle que nous pouvons nous la figurer après la mort de Germanicus. Elle semble mise aux fers par le destin, mais sans pouvoir encore renoncer aux pensées superbes dont son âme était remplie aux jours de son bonheur. »

L'énergie assez sombre de la physionomie d'Agrippine convient bien à son naturel altier et violent. Fille d'Agrippa, elle a conservé dans les traits quelque chose de l'air farouche de son père, mais elle n'en eut pas l'âme souple et l'humeur complaisante. Elle montra toujours un caractère ferme et indomptable, *pervicax iræ*, a dit Tacite; elle était fière et ambitieuse. Tibère lui disait : « Ma fille, tu te plains

¹ Voyez ci-dessus, p. 285.

toujours, si tu ne règues pas. » C'est le mot que Racine a fait adresser par Néron à l'autre Agrippine :

Mais si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.

Jamais en effet statue d'impératrice n'eut l'air plus majestueux et plus dominateur que celle-ci. Agrippine fut magnifique dans son deuil de Germanicus, quand on la vit rapporter les cendres de son époux et s'avancer à travers le Champ de Mars, tenant l'urne funèbre, vers la sépulture impériale, où elle la déposa. On n'a pas trouvé dans le mausolée d'Auguste les cippes qui indiquaient la crémation de Germanicus, ou celle de ses deux jeunes fils, Drusus et Néron, que Tibère avait fait mourir de faim après les avoir déclarés ennemis publics. Pourquoi épargna-t-il le troisième, qui s'appelait déjà Caligula ?

Dans la cour du Capitole, on remarque une pierre carrée sur laquelle sont sculptées des armoiries du moyen âge ; elle est creuse et a servi, il y a quelques siècles, d'étalon pour la mesure légale du grain. Les armoiries sont celles d'un sénateur de la Rome moderne. Cette pierre a porté l'urne funèbre ou a contenu les cendres de l'épouse de Germanicus : c'est ce qu'apprend une inscription qu'on lit encore. Tibère avait ordonné que les restes d'Agrippine fussent enfouis dans la terre, de sorte qu'on ne pût les retrouver ; mais Caligula fit placer dans le mausolée d'Auguste la cendre de sa mère, et ainsi fut trompée

cette cruauté qui s'acharnait sur sa victime jusqu'après la mort.

Deux personnages de la famille de Tibère ont porté le nom de Drusus. L'un était son fils et fut empoisonné par Séjan. Il était enclin à la sévérité, *promptum ad asperiora ingenium*, dit Tacite. Son buste, qui est au Capitole, a bien cet air-là. L'autre Drusus était frère de Tibère ; celui-ci fut le père de Germanicus et passait pour vouloir rétablir la liberté, ce qui faisait que le peuple l'aimait et que Tibère ne l'aimait point. Un arc de triomphe, érigé en l'honneur de Drusus après ses victoires en Germanie et sa mort, se voit encore non loin de la porte de Saint-Sébastien. On y reconnaît à quelques traits la belle époque architecturale à laquelle il appartient, mais il est mesquin et pauvre dans son ensemble. Certaines parties sont très-médiocres ; il porte l'empreinte de la négligence. Probablement Tibère soignait mieux les deux arcs de triomphe qu'il s'était élevés à lui-même. L'arc de Drusus n'a pas été terminé, et cependant Tibère a eu le temps de l'achever, puisqu'il avait été commencé avant son règne ; mais Tibère ne se pressait point d'honorer des triomphes qui n'étaient pas les siens.

L'historien qui écrit à Rome y rencontre plus rarement Tibère qu'Auguste. Tibère, comme Suétone l'a remarqué avant moi, y a élevé peu de monuments : il avait moins le goût d'édifier, et puis il y a moins vécu. Le lieu que Tibère a marqué et taché de sa mé-

moire, c'est Caprée, cette ile charmante, parure du golfe de Naples. Là sont les ruines de son palais, élevé sur l'emplacement de douze villas; là il vint, avec des astrologues et une troupe infâme, cacher ses hideux désordres et son visage couvert d'une sorte de lèpre. Tacite pense que cette petite ile plut à Tibère parce qu'il était difficile d'y aborder. « Il avait la vue, ajoute l'historien, de ce golfe si beau avant que le Vésuve, en s'embrasant, eût changé l'aspect du pays. » Quoi qu'en dise Tacite, malgré les ravages du Vésuve, le golfe de Naples est encore le plus beau lieu du monde, et pour nous, modernes, le volcan même en accroît le charme pittoresque, au lieu de le détruire. Il semble vraiment que Tibère craignait de reparaître et de se montrer, retenu, dit Tacite, par la honte de ses débauches et de ses crimes, car deux fois il s'approcha de Rome sans y rentrer. On le suit s'avancant sur la voie Appienne jusqu'à quelques milles du Capitole, ou venant dans le quartier de la rive gauche du Tibre, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Trastevere*, errant parmi les jardins, puis n'ayant pas osé passer un pont et mettre le pied dans la ville, retournant en arrière et s'enfuyant de nouveau dans ses rochers.

Ce ne fut point à Caprée, mais à Misène, près du cap connu de tous les voyageurs en Italie par l'improvisation de Corinne, que se passèrent les derniers moments de la vie de Tibère. Ceci n'est plus de la

haute comédie comme la mort d'Auguste, c'est de la tragédie, de la tragédie à la Shakspeare ; disons mieux, à la Tacite. Tacite nous fait assister à cette scène terrible, la dernière du sanglant et sombre drame de la vie de Tibère. « La force, le corps défailaient chez Tibère, pas encore la dissimulation, » dit le grand historien ; puis il montre le médecin de l'empereur qui, en le quittant, feint de lui serrer la main avec respect pour oser clandestinement lui tâter le pouls. Tibère s'en aperçoit : offensé qu'on devine les approches de la mort, qu'il veut cacher, il se met à table et y reste plus longtemps que de coutume ; mais le médecin a déclaré qu'il ne durerait pas deux jours. Tout se prépare autour de lui pour le moment qui va venir. Bientôt il perd connaissance ; on le croit mort. Caligula, entouré d'un cortège qui le félicite, sort pour aller saisir les prémices de l'empire. Tout à coup on vient annoncer que Tibère est revenu à lui. Aussitôt tous tremblent, et chacun de feindre l'ignorance ou la tristesse. Caligula est silencieux, il se croit perdu. Alors Macron (celui qui avait fait tuer Séjan) ordonne d'étouffer le vieillard sous des vêtements entassés. Ainsi finit Tibère ; la fin des tyrans est triste. Revenons à Rome avec le convoi qui y rapporte la cendre impériale dans le mausolée d'Auguste. Ici la comédie reparait. Le peuple demande à grands cris que le cadavre du vieux tyran soit jeté aux Gémonies, précipité dans le Tibre ; mais bientôt

ce peuple se calme, accepte pour empereur Caligula, qui surpassera Tibère en cruauté, et Caligula prononce l'éloge de Tibère, qu'il avait fait dépêcher parce qu'il ne mourait pas assez vite.

Si les monuments élevés par Tibère sont rares à Rome, ses portraits y sont très-nombreux. Tibère, comme Auguste, est beau; ses traits sont fins et nobles; il ressemble singulièrement à Livie. Ses lèvres minces et sèches révèlent seules ce qu'il y avait dans son âme d'astucieux et d'impitoyable; mais pour avoir une idée vraie de la figure du monstre, il faut couvrir ce beau visage de tumeurs et d'emplâtres. Le portrait de Tibère, tel que nous le donne la sculpture, est achevé par les historiens, qui ont dit ce que l'horreur de l'art antique pour la laideur ne lui aurait point, quand il l'eût osé, permis d'exprimer. Tibère n'a pas l'air plus méchant qu'Auguste, et, à tout prendre, je ne crois pas qu'il l'ait été beaucoup plus. Ces deux hommes étaient moins dissemblables qu'on ne croit. Il y a bien entre eux quelques différences, et celle qui se présente d'abord est tout à l'avantage de Tibère : il fut plus guerrier qu'Auguste.

Deux arcs de triomphe furent érigés à Tibère : l'un, il est vrai, pour célébrer des victoires qu'il avait remportées, à la manière d'Auguste, par procuration; c'étaient les victoires de Germanicus qui avaient vengé sur les Germains le désastre de Varus, une des grandes éclipses de la gloire de Rome, un nuage dans la splen-

deur du siècle d'Auguste. Tibère avait sans doute un droit plus personnel à son autre arc de triomphe, et il y eut dans sa vie militaire de quoi le mériter. Arrivé tard à l'empire, Tibère avait conduit longtemps avec honneur les armées romaines contre les peuples de la Germanie, aïeux des destructeurs futurs de Rome, et qui déjà inquiétaient l'Italie. Auguste craignit pour elle après la défaite de Varus. Tibère eut à lutter contre une ligue puissante, que Velleius Paterculus, exagérant peut-être, évalue à huit cent mille hommes. L'historien aussi parle des craintes que l'on conçut pour l'Italie ; il n'y avait peut-être pas eu pour elle de plus formidable péril depuis l'irruption des Cimbres et des Teutons. Ainsi commençaient avec l'empire la menace et la terreur de l'invasion barbare ; les peuples destinés à le détruire préparaient sa ruine. Libres, les Romains avaient asservi le monde ; déjà le monde était vengé par leur servitude, en attendant qu'il le fût tout à fait par l'envahissement qu'elle devait amener.

Une autre différence entre Auguste et Tibère, c'est que le second a commencé comme le premier a fini, et a fini comme son prédécesseur avait commencé. Sans doute il vaut mieux se convertir que se pervertir, mais il semble aussi que le vrai caractère des hommes se montre dans leurs commencements. Octave crut devoir s'amender en vieillissant ; Tibère fut pendant cinquante ans un prince honnête que le pouvoir absolu déprava : on peut choisir. Sauf cette dif-

férence, qui est une affaire de dates, l'un a été cruel avant, l'autre après, rien ne me paraît plus analogue au fond que l'âme de ces deux hommes. Tibère eut en partie les qualités qu'on a célébrées chez Auguste, et qui ne suffisent pas pour l'absoudre. Lui aussi aimait les lettres à sa manière. Avant d'être un vieillard monstre, il avait été un enfant prodige, et à l'âge de neuf ans il avait prononcé un discours en l'honneur de son père. Il faisait des vers latins et grecs ; il composa une élégie sur la mort de Lucius César, un des petits-fils d'Auguste, objet de sa jalousie et de ses craintes. Le mensonge, qui était son âme, fut sa muse. La poésie de Tibère ne valait probablement pas celle d'Auguste, car il prenait ses modèles chez les poètes alexandrins. Sa prose était affectée. « L'obscurité, dit Suétone, assombrissait son style ; *affectatione et morositate nimia obscurabat stylum.* » Son langage était enveloppé comme ses desseins et morose comme son âme. Tibère était pédant, ce que n'était point Auguste. Il s'excusa un jour de se servir du mot grec *monopole*. Autour de lui, on ne rencontre point d'Horace ou de Virgile, mais des rhéteurs auxquels il faisait agiter des questions puériles : Quelle était la mère d'Hécube ? quel nom avait porté Achille quand il était déguisé en fille chez Lycomède ? que chantaient les sirènes ? Il y a eu d'autres pédants cruels, tels que Jacques I^{er} et Henri VIII. La bizarrerie des goûts littéraires de Tibère explique comment les lettres fleu-

rurent si peu sous son règne ; quand elles reçoivent l'inspiration du pouvoir, elles descendent et dégénèrent avec lui. Sa mémoire en a souffert, il n'a trouvé pour le vanter qu'un médiocre historien, Velleius Paterculus, dont les sottes adulations n'ont pas tenu devant la justice terrible de Tacite.

Du reste, ceux qui admirent tant Auguste pour avoir su pacifier et administrer l'empire qu'il avait asservi doivent reporter une part de leur admiration sur Tibère. Philon le loue de cette paix qu'il donnait au monde, et Dion Cassius interrompt le récit de ses plus atroces cruautés pour faire remarquer qu'il n'était pas fou et administrait très-bien. Il affectait la même simplicité extérieure et la même modestie, repoussait également les honneurs divins. Auguste ne voulait pas qu'on l'appelât maître (*dominus*). Tibère faisait mieux et refusait le titre d'*imperator*, se contentant de celui de *prince du sénat* ; lui aussi témoignait aux sénateurs un respect ironique et une méprisante confiance. Il transporta les comices du peuple au sénat. Par là l'élection des consuls cessa même d'être une fiction. En tout, Tibère suivit la politique d'Auguste, seulement il la poussa encore plus loin. Auguste avait salarié des magistrats dont les fonctions étaient jusque-là gratuites, Tibère paya les consuls ; cependant il conservait quelques-unes des formes de la liberté : *speciem quamdam libertatis induxit*, dit Suétone.

La belle statue de l'*Athlète qui s'essuie avec le strigile*, statue qui vient de sortir de terre pour prendre place parmi les ornements des galeries vaticanes, rappelle un des exemples les plus frappants des jongleries par lesquelles la tyrannie savante de Tibère amusait les Romains d'un semblant de déférence à leurs volontés. Cette statue, ou plus probablement l'original en bronze de Lysippe, dont elle est une copie antique en marbre, ornait un portique attenant au Panthéon, en avant des thermes d'Agrippa. Un jour Tibère, qui était connaisseur, se prit de goût pour ce chef-d'œuvre et le plaça dans l'intérieur de son palais. Au cirque, le peuple murmura et redemanda la statue; Tibère la lui rendit. Ce trait devrait se trouver dans l'histoire d'Auguste.

Pour moi, quand je regardais tour à tour les portraits de ces deux hommes, souvent placés l'un à côté de l'autre dans les musées de Rome, je ne pouvais m'empêcher de les comparer, comme l'histoire m'avait conduit à le faire. Malgré la différence de ces deux visages, je leur trouvais un air de famille. C'est une question de savoir s'il y eut entre Auguste et Tibère un rapport mystérieux de parenté; en tout cas, ils étaient parents par l'âme : ce qui était inné à tous deux, c'était la cruauté et la duplicité.

Tibère a l'air moins faux qu'Auguste. Il semble qu'une hypocrisie encore perfectionnée lui a permis de mieux dissimuler la noirceur de son âme. Le front

et le regard sont plus sereins chez Tibère que chez Auguste. Auguste a, pendant quinze ans, rusé, craint et menti sans cesse. Ce long effort, ces machinations périlleuses ont laissé sur sa physionomie une empreinte ineffaçable d'inquiétude et de menace. Tibère n'a pas eu autant à lutter pour arriver à l'empire : il s'est tenu à l'écart et il a attendu. Le regard d'Auguste, qui tombe obliquement vers la terre, semble y chercher la liberté romaine, cette ennemie vaincue, pour l'écraser. L'œil de Tibère n'a plus besoin de se baisser, l'ennemie n'existe plus, même à l'état de cadavre. Tibère regarde devant lui la route toute tracée qu'il peut suivre plus tranquillement. Le soupçon, qui lui fit commettre tant de meurtres, est pour lui une affreuse prudence, mais n'est plus une nécessité.

Ainsi je m'explique cette sérénité qui étonne sur son front, et qu'on ne voit pas sur celui d'Auguste. Sa perversité est, si l'on veut, plus grande, mais sa situation est plus forte. Le regard sournois d'Auguste révèle un effort contenu et pénible d'hypocrisie ; le regard droit et assuré de Tibère montre que l'hypocrisie ne lui coûte rien. Cette distinction faite, j'oserai dire qu'Auguste et Tibère étaient deux hommes de même trempe. C'était au fond le même homme, cet homme qui a reparu, au quinzième siècle, sous le nom de Louis XI ; seulement Tibère est venu après Auguste. Le despotisme, dont le propre est d'aller empirant toujours, a révélé chez Tibère toute la laideur déguisée

sous le masque d'Auguste. La corruption qui était dans le sang a paru au dehors ; l'ulcère s'est montré sur le visage. Rome, qui avait salué l'avènement du despotisme avec cet espoir éternellement déçu qui se réveille à chaque état nouveau par lassitude de l'état ancien, Rome s'est aperçue qu'en politique la mort ne préserve pas de la souffrance et qu'on ne gagne rien à tout perdre. De cette ressemblance même d'Auguste et de Tibère sont nées des réclamations en faveur de celui-ci, victime peu intéressante sans doute, mais réellement victime d'une injustice relative de la postérité. Tibère n'avait pas eu de grands poètes pour faire sa menteuse apothéose, et Tacite l'avait traîné aux gémonies de l'histoire. On a été frappé d'une différence trop grande dans la destinée de ces deux mémoires. On a dit que Tibère avait porté aussi de sages lois, et pendant les premières années de son empire, administré habilement, fait par lui-même des guerres glorieuses ; que Tacite et Suétone ne s'accordent pas toujours sur les faits dont ils l'accusent, — comme s'il n'en restait pas assez d'avérés pour le rendre exécration ; — que Tacite n'est pas impartial pour le fils de Livie, parce qu'il parle de Tibère avec horreur, — comme si juger le mal, ce n'était pas le haïr. D'ailleurs les barbaries que racontent froidement Suétone et Dion Cassius égalent celles dont s'indigne Tacite. Enfin on a dit que certains faits rapportés par celui-ci ne sont pas mentionnés par d'autres auteurs, tels que

Sénèque ou Plinè. On a remarqué par exemple que ces auteurs ne paraissent avoir rien su des hontes de Caprée, que Juvénal ne parle que des devins dont Tibère s'entourait. Je ne trouve point la preuve négative suffisante. Des écrivains, qui n'avaient pas à montrer Tibère tout entier, ont pu laisser dans l'ombre ces turpitudes, quand ce n'eût été que pour ne pas salir leur plume en les retraçant. Je ferai comme eux, et je renverrai le lecteur à Suétone. Suétone sans doute est suspect par son goût pour les anecdotes scandaleuses ; mais, en écrivant la vie de Tibère, il n'a point écrit une satire : il énumère ses victoires, il ne dissimule point son art de gouverner les hommes en les avilissant. Suétone n'est pas un pamphlétaire, c'est un curieux. S'il y a un reproche à lui faire, c'est d'être un narrateur trop indifférent. Il n'en est pas de même de Tacite, j'en conviens avec ceux qui ont relevé chez lui quelques intentions perverses de Tibère, supposées parfois sans preuve ; mais Tacite jugeait le détail d'après l'ensemble. S'il a prêté à Tibère quelques perversités, c'est bien le cas de dire qu'on ne prête qu'aux riches. Comme les artistes qui veulent faire un portrait historiquement ressemblant, Tacite a mis en relief les traits saillants de son détestable modèle. Ne nous en plaignons point : en chargeant peut-être un peu le criminel, il inspire l'horreur du crime. Dans nos temps modernes, les historiens comme les jurés abusent des circonstances atténuantes. Il faut quel-

quefois les admettre pour arriver à une vue exacte de la réalité; mais que ces rectifications partielles n'aillent point jusqu'à changer la vérité générale de l'histoire, et surtout qu'elles ne soient pas faites seulement dans un sens et ne conduisent point à une apologie de la tyrannie, dont ses fauteurs, certes bien contre l'intention des écrivains dont je parle, pourraient tirer parti. Du reste, j'adopterai jusqu'à un certain point les réclamations qui se sont élevées en faveur de Tibère, si l'on admet les miennes contre l'exagération des louanges accordées à Auguste. On a cherché à relever Tibère en le rapprochant de son prédécesseur. J'accepte le rapprochement, mais je le retourne contre celui-ci. Je veux bien qu'on ait un peu trop maudit le second des césars, mais on a beaucoup trop vanté le premier.

TABLE DES MATIÈRES

I — CÉSAR MAÎTRE ABSOLU.

État de Rome pendant l'absence de César, avant et depuis la bataille de Pharsale. — Troubles à Rome. — Retour de César. — Salluste; jardins de Salluste. — Mutinerie dans le Champ-de-Mars apaisée par César. — Premier triomphe de César. — César dédie son Forum et le temple de Vénus Genitrix; jeux donnés à cette occasion. — Dernière expédition de César en Espagne; son second triomphe. — Honneurs excessifs accordés à César. — Monuments projetés par César. — César change la place de la tribune. — Plan de César. — Projet d'un nouveau Champ-de-Mars. — Enivrement du despotisme. — César veut le titre de roi. — Comédie dans le Forum concertée avec Antoine. — Brutus, son portrait, son caractère; demeurait dans les jardins de Servilius. — Visite de Cassius. — Courage de Porcia. — Où frappera-t-on César? — Présages, incertitudes de César. — Son Chemin de la Regia à la curie de Pompée. — Mort de César. — Cicéron pendant les dernières années de César. — Ouvrages sur la rhétorique. — Perd sa fille Tullie; son désespoir; se retire dans sa maison d'Astura; revient à Tusculum; veut élever un temple à Tullie; les différents lieux où il songe à le placer. — Divers ouvrages de Cicéron écrits à cette époque; où ont-ils été écrits? — Causes plaidées par Cicéron devant César. — Sa joie à la mort de César. 1

II. — TRIUMVIRAT. — OCTAVE.

Rome au moment de la mort de César. — Les conjurés au Capitole. — Attitude d'Antoine et de Lépide. — Testament de César. — Jardins de César. — Cléopâtre à Rome. — Discours d'Antoine. — Funérailles de César. — Destruction de l'autel qu'élève à César le faux Marius. — Temple de César. — Arrivée d'Octave à Rome; son entrevue avec Antoine. — Lutte d'Octave et d'Antoine. — Les *Philippiques* de Cicéron. — Octave est nommé consul. — Triumvirat d'Antoine, d'Octave et de Lépide. — Proscriptions. — Mort de Cicéron. — Exigences des soldats. — Portique des Argonautes. — Embellissements de Rome. — Portique d'Octavie. — Triomphe d'Octave sur Antoine. — Octave tribun perpétuel. 85

III. — RÈGNE D'AUGUSTE.

Retour d'Auguste à Rome, après la bataille d'Actium; triomphe. — Le temple d'Apollon Palatin érigé en commémoration de cette victoire. — Bibliothèque. — Maison d'Auguste. — Expédition d'Auguste en Espagne. — Temple de Jupiter Tonnant. — Arcs de triomphe d'Auguste, de Drusus. — Dévotion d'Auguste. — Temples réparés ou élevés par lui et par ses courtisans. — Deux temples de Mars Vengeur, leur origine. — Forum d'Auguste, symbole expressif de sa politique. — La religion égyptienne à Rome. — Monuments politiques: Septa, Diribitorium, Curie Julia, basilique Julia. — Suite des monuments politiques, édifices destinés aux plaisirs du peuple, cirque, obélisques, théâtre de Marcellus, théâtre de Balbus, amphithéâtre de Statilius Taurus. — Monuments d'utilité publique: voies, aqueducs. — Les arts sous Auguste; les lettres. — Asservissement général; tentatives d'indépendance. — Ce qu'a fait Auguste. — Humanité d'Auguste. — Conspirations, clémence d'Auguste, Cinna, le *Cinna* de Corneille. — Les provinces. — Le despotisme donnait-il la paix? — Guerres et désastres; Varus, prétendu portrait d'Arminius. — Auguste législateur. — Auguste bon administrateur; Rome divisée en régions. — Hypocrisie d'Auguste. — Fin du règne d'Auguste, ses funérailles, son mausolée. — Les monuments, expression de la pensée politique d'Auguste. — Jugement sur Auguste, fondé sur l'histoire; explication du préjugé contraire; autorités qui appuient ce jugement; portraits qui le confirment. 186

IV. — LA FAMILLE ET LES CONTEMPORAINS D'AUGUSTE.

Livie, Julie, Antonia. — Sépulture des esclaves et des affranchis de Livie et d'Auguste. — Agrippa; monuments qu'il a construits, le Panthéon. — Pyramide de Cestius. — Virgile; le tombeau du boulangier Virgilius. — Horace à Rome, à Tibur, dans sa villa de la Sabine, sur la voie Appienne — Ovide, Rome absente, <i>les Fastes</i> , <i>l'Art d'aimer</i> . — Détails de mœurs et topographie de ces poèmes. — Tibulle. — Propertius. — La vie élégante de Rome. — Courtisanes romaines.	325
--	-----

V. — TIBÈRE.

Temple de Castor et Pollux, temple de la Concorde. — Le camp des prétoriens, Séjan. — Germanicus, Agrippine. — Arc de Drusus. — Tibère et Auguste.	416
--	-----

FIN DE LA TABLE

CE

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

PAR

J. J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME
DE LA CRUSCA, ETC., ETC.

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES DE J. J. AMPÈRE

FORMAT IN-8

L'HISTOIRE ROMAINE À ROME

AVEC DES PLANS TOPOGRAPHIQUES DE ROME À DIVERSES
ÉPOQUES

Deuxième édition — Quatre volumes

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un volume

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

Troisième édition — Deux volumes

MÉLANGES LITTÉRAIRES

Deux volumes

VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE

Sous presse — Un volume

PARIS, — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

L'EMPIRE ROMAIN

A ROME

VI

CALIGULA, CLAUDE ET NÉRON

Caligula, ses portraits. — Acroissement de la demeure et de la puissance impériales, monuments insensés. — Cirque, amphithéâtre. divertissements de Caligula. — Claude au camp des prétoriens. — Œuvres de Claude, son aqueduc, son port, son émissaire. — Les contradictions de sa nature et ses portraits. — Mort de Messaline dans les jardins de Lucullus. — Agrippine, temple de Claude. — Néron, ses prétentions d'artiste, portraits qui les rappellent. — Corbulon. — Poppée. — Sénèque. — La littérature sous Néron. — Conspiration de Plautius Lateranus, tombeau de la famille Plautia. — L'art sous Néron. — Tombeau de Pallas, les affranchis. — Néron dans le cirque et sur le théâtre. — La Maison-Dorée. — Incendie de Rome, Rome rebâtie. — Thermes et villa de Néron. — Mort de Néron et sa sépulture. — Golfe de Naples, meurtre d'Agrippine.

Le despotisme, établi à Rome avec tant de prudence par les deux premiers empereurs, au troisième en est

arrivé à sa période de folie. Ce danger le menace toujours, et il ne s'est pas écoulé beaucoup plus de temps entre Pierre I^{er} et Paul I^{er} en Russie ; mais dans l'empire romain, on doit le reconnaître, la puissance illimitée a un caractère d'extravagance particulier. La démente de la tyrannie, chez Caligula, chez Néron, chez Domitien, chez Commode, chez Caracalla, chez Héliogabale, ne saurait se comparer à rien dans l'histoire moderne. Pour trouver quelque chose de pareil, il faut aller le chercher à la cour des despotes d'Orient. On a dit que Caligula avait bu un philtre qui l'avait privé de la raison, on en a dit autant de Masaniello : le vrai philtre qui rendit insensés l'empereur romain et le pêcheur de Naples, ce fut le pouvoir absolu. Caligula était le fils du grand et sage Germanicus, il avait été élevé par la vertueuse Agrippine : ses commencements ne furent pas entièrement mauvais ; mais, jeune, il se trouva en possession d'une autorité sans bornes, et il en perdit l'esprit.

Caligula débuta par l'hypocrisie, jusqu'à lui début obligé de l'empire. Pour se faire adopter par Tibère, il s'appliqua aux lettres, que Tibère aimait, et y réussit. Bien que détestant son prédécesseur, qui avait voulu le déshériter, il prononça son éloge funèbre en pleurant. Il montra pour la mémoire de sa mère Agrippine et de ses deux frères une piété inspirée probablement par sa rancune contre Tibère, qui les avait persécutés et avait voulu l'exclure lui-même. Monté

sur le trône, il affecta d'abord, comme avaient fait Auguste et Tibère, une déférence hypocrite pour le sénat, dont il se disait l'élève et le nourrisson, prodigua des largesses aux soldats et à la plèbe romaine, qui l'appelait son poulet et son poupon, si bien que le trésor ne tarda pas à être épuisé, et c'est alors que pour le remplir il eut recours à toutes les violences. Il adopta surtout le moyen le plus expéditif qui fût à sa disposition : il fit mourir tous ceux dont il voulait hériter. Bientôt il donna au monde le spectacle d'un tyran fantasque, ne souffrant jamais la liberté et ne permettant pas toujours l'adulation. Lui aussi, comme Tibère, se contraignit d'abord et se masqua ; puis, las de feindre, il se mit à l'aise et fut franchement un monstre.

Les traits de Caligula étaient réguliers et beaux ; mais tous ses portraits leur donnent une expression violente et sinistre, image vraie de cette âme cruelle et troublée. On reconnaît le *frons lata et torva*, le front large et sombre dont parle Suétone ; on lit sur son visage le *natura sæva et probrosa* du même auteur et le *turbata mens* de Tacite. D'ailleurs nous savons qu'il s'étudiait à donner à ses traits une expression farouche. Nulle part cette expression n'est plus frappante que dans un buste en basalte du Capitole. Cette pierre noire et durcie par la flamme convenait merveilleusement pour rendre la dureté implacable, l'ardente férocité et la noirceur de l'âme de Caligula. Une sta-

tue du Vatican montre le successeur de Tibère la tête un peu penchée et jetant de côté un regard menaçant et triste. Il avait cet air-là le jour où, mécontent de la populace du cirque qui n'applaudissait pas à son gré, il s'écria : « Plût au ciel que le peuple romain n'eût qu'un seul cou ! » — et non pas une seule tête, comme on traduit communément. — Ses statues seraient plus ressemblantes, si elles le représentaient dans les costumes honteux et insensés dont il aimait à se revêtir, portant des robes à manches et des bracelets, ou bien déguisé en dieu, en Jupiter, en Neptune, en Mercure, quelquefois en Vénus. Il faudrait, pour achever le portrait de ses folies, que nous eussions cette image de Caligula en or qu'il avait placée dans son propre temple, et qu'il habillait chaque jour d'un vêtement pareil à celui qu'il portait lui-même. Étrange idée qui ne ressemble à rien, si ce n'est à cet usage bizarre des anciens Mexicains, lesquels, quand le roi était malade, plaçaient sur la face de leurs idoles un masque en pierre ressemblant à ce roi ! Du reste, un rapprochement avec des peuples qui immolaient des victimes humaines n'a rien de bien extraordinaire quand il s'agit de Caligula.

On voit à plusieurs de ses statues la *caliga*, cette espèce de chaussure militaire à laquelle il dut son surnom. Enfant des camps, le fils de Germanicus avait reçu de l'armée ce sobriquet guerrier et le conserva comme cette chaussure de soldat qu'il était indigne de

porter, car il eut toujours une prétention, chez lui bien ridicule, au rôle de guerrier. Il fit une expédition en Germanie, mais son seul exploit fut d'attaquer quelques Germains de sa garde auxquels il avait fait passer le Rhin, et qu'il alla surprendre à la tête de sa cavalerie. Il est étonnant que le sénat ne lui ait pas à cette occasion décerné un arc de triomphe, mais l'empereur l'avait défendu.

Le mont Palatin est le lieu le plus historique de Rome. Nulle part on n'est mieux placé pour assister aux commencements de la Rome des rois, à la naissance et aux accroissements successifs de l'omnipotence des empereurs. Le Palatin a encore la forme carrée de la ville primitive (*Roma quadrata*), comme le jour où la charrue étrusque en fit le tour. Les restes assez considérables d'un mur que l'on voit en plusieurs endroits appliqués contre les flancs de la colline appartiennent aux remparts de cette antique Rome du Palatin, à la cité de Romulus¹.

¹ Quand j'ai parlé dans ce recueil (*la Revue des Deux-Mondes*) de la Rome des rois, je connaissais l'existence de ces curieux débris de maçonnerie étrusque très-semblables à la muraille qu'élevèrent plus tard Servius Tullius et les Tarquins, et dont on a trouvé récemment deux grands morceaux sur le mont Aventin; cependant le mur du Palatin ne peut avoir fait partie de l'enceinte de Servius, qui passait assez loin de là. Il est très-certainement, selon moi, un reste de l'enceinte de la ville de Romulus, de celle qui était bornée au Palatin, et par conséquent le plus ancien monument de Rome. J'ose aujourd'hui énoncer cette opinion. qui dès lors était la mienne, maintenant que les archéologues qui la combattaient d'abord ont fini par l'admettre.

Du haut du Palatin, on voit autour de soi les collines qui successivement furent réunies à ce premier noyau de la ville éternelle. Sur le mont lui-même et sans en sortir, on peut reconnaître le progrès de la grandeur et de la tyrannie impériales, progrès magnifique et funeste qui devait, non comme le premier, former une ville maîtresse du monde, mais par l'asservissement conduire cette ville à la ruine, et y amener un jour les barbares, faire qu'à cette heure des étrangers, fils de ces barbares, y sont encore campés, et qu'on se promène comme moi, autre barbare, sur la colline, aujourd'hui presque inhabitée, où Rome fut fondée, sur la colline qui plus tard donna son nom au palais des empereurs, et par lui à tous les autres palais.

L'extension progressive du *palais* est l'histoire du développement et du débordement de la puissance impériale elle-même. Auguste, on le sait, avait choisi sa demeure dans une partie peu en vue du Palatin, pour y cacher son pouvoir naissant. Tibère avait adossé à la maison d'Auguste son palais, déjà plus considérable, mais encore d'une médiocre étendue. Jusqu'ici, l'empire affecte des apparences modestes et se déguise pour se faire accepter; mais avec Caligula l'insolence de l'empire éclate : le pouvoir absolu, qui croit n'avoir plus rien à ménager, apparaît dans son orgueil et sa démence. Caligula fait abattre les maisons qui formaient le beau quartier de Rome dans

les derniers temps de la république. Là était la demeure de Cicéron. On ne dit pas que Caligula ait acheté le sol qu'il envahissait, comme Auguste acheta celui dont il avait besoin pour son forum, et qu'il ait fait reculer le mur de son palais devant les refus des particuliers. Auguste, par ces ménagements habiles et timides, avait fondé une puissance qui ne se sentait plus obligée d'en avoir de pareils. Caligula étendit donc du côté du Forum et du Capitole un vaste palais qui couvrait une partie du Palatin. C'est dans ce palais que, tourmenté par l'insomnie et par l'agitation de son âme furieuse, il passera une partie de la nuit à errer sous d'immenses portiques, attendant et appelant le jour. C'est là aussi qu'il aura l'incroyable idée de placer un dieu infâme.

Caligula se fit bâtir sur le Palatin deux temples. Il avait d'abord voulu avoir une demeure sur le mont Capitolin; mais, ayant réfléchi que Jupiter l'avait précédé au Capitole, il en prit de l'humeur et retourna sur le Palatin. Dans les folies de Caligula, on voit se manifester cette pensée : Je suis dieu ! pensée qui n'était peut-être pas très-extraordinaire chez un jeune homme de vingt-cinq ans devenu tout à coup maître du monde. Il parut en effet croire à sa divinité, prenant le nom et les attributs des divers dieux, et changeant de nature divine en changeant de perruque.

Non content de s'élever un temple à lui-même, Caligula en vint à être son propre prêtre et à s'adorer.

Le despotisme oriental avait connu cette adoration étrange de soi : sur les monuments de l'Égypte on voit Ramsès-roi présenter son offrande à Ramsès-dieu ; mais Caligula fit ce que n'avait fait aucun pharaon : il se donna pour collègue, dans ce culte de sa propre personne, son cheval, qu'il ne nomma pas, mais qu'il songea un moment à nommer consul.

Toujours se rêvant dieu, il fit du temple de Castor et Pollux le vestibule de son palais. On le vit s'aller placer entre les statues des deux frères divins, pour partager avec eux les adorations¹. Il jeta un pont qui, passant devant ce temple et par-dessus la basilique Julia, aboutissait au Capitole. C'est par là qu'il allait voir son père Jupiter, avec lequel il s'entretenait familièrement, et qu'il rudoyait parfois.

On reconnaît dans ce pont jeté par Caligula à travers le Forum, entre le Palatin et le Capitole, le goût des œuvres gigantesques et folles qui lui fit construire un autre pont de Pouzzoles à Baïes. Celui-ci était long de plus d'une lieue. Caligula avait réuni là un grand nombre de bâtiments enlevés au transport du blé, ce qui produisit une famine à Rome. Sur ce pont de bateaux, il établit une chaussée semblable à la voie Appienne, et, le long du chemin, des relais et des auberges. Le

¹ Le voisinage du palais de Caligula sur le Palatin et du temple de Castor et Pollux dans le Forum peut faire penser que les trois belles colonnes qui s'élèvent à l'angle du Forum et au pied du Palatin, qui ont porté tant de noms, et dont le vrai nom est encore problématique, laissaient partie du temple de Castor et Pollux.

premier jour, Caligula parut sur son pont en guerrier, fit mine d'attaquer la ville de Pouzzoles, et revint comme en triomphe; le second jour, il se montra en cocher. La nuit, on éclaira les montagnes; le golfe demi-circulaire semblait un théâtre illuminé de partout. A quoi pensait le Vésuve en ce moment? Quelle belle occasion pour joindre à l'illumination son feu d'artifice! Caligula, ivre, termina sa fête gaiement en faisant précipiter dans la mer ceux qu'il avait invités. Cette plaisanterie coûta la vie à un grand nombre, mais l'empereur avait pu se dire qu'il était allé en char et à cheval sur la mer. Voilà ce que rappellent quelques débris d'un môle romain qu'on voit près de Pouzzoles, et qu'on appelle le *pont de Caligula*. Une vieille batelière napolitaine n'en savait pas tant, et me disait que là avait été un pont qu'une fée avait fait bâtir par le magicien Pierre Abélard.

Quant au pont qui réunissait le Palatin au Capitole, il était probablement en bois, et il n'en reste aucun vestige. Caligula éleva peu de monuments durables, cependant il en acheva quelques-uns commencés par Tibère; il voulait continuer Tibère comme Auguste voulait continuer César. Tibère avait entrepris de réparer le théâtre de Pompée, Caligula termina cette réparation et mit la dernière main au temple d'Auguste, que Tibère avait laissé inachevé. Il voulut même construire un aqueduc; c'était pourtant un monument d'utilité publique. On s'étonne qu'il en ait eu la pen-

sée. En revanche, et ceci se comprend mieux, il détruisit plusieurs arcs de l'aqueduc d'Agrippa, qui amenait à Rome l'*aqua virgo*, pour faire un amphithéâtre en bois. Comment n'eût-il pas voulu bâtir un amphithéâtre, lui si passionné pour les jeux de l'arène? Il n'hésita pas un moment à sacrifier le bien-être des citoyens aux amusements sanguinaires de l'empereur, un édifice solide à une bâtisse éphémère.

L'amphithéâtre et le cirque, tels sont les deux monuments qui figurent sans cesse dans l'histoire de sa vie, et toujours par des barbaries et des extravagances. Le cirque était le lieu favori de Caligula. Il voulut donner aux courses un éclat extraordinaire et bizarre, car en tout il aimait le bizarre et l'extraordinaire. Il fit répandre sur l'arène du vermillon, toujours tourmenté du besoin de se prouver l'infinité de sa puissance par les caprices de sa fantaisie.

Spectateur assidu des jeux, il se passionnait pour les cochers qu'il préférait, s'emportait, quand d'autres avaient l'avantage, contre le public qui les applaudissait. Il voulait que tout le monde partageât son goût effréné de ces divertissements. Quand le peuple était mécontent, pour contrarier l'empereur, il se privait du spectacle. Il n'est pas de pouvoir qui puisse supprimer tout signe d'opposition. Depuis que la tribune était muette, le cirque parlait. Quand chaque voix est éteinte, le mécontentement ne peut plus s'exprimer, même par le silence; mais il reste l'absence, et par-

fois sous Caligula les Romains usèrent de ce genre de protestation. Il est vrai que pour reconquérir la faveur de la populace, il n'avait qu'à faire quelque odieuse extravagance, la populace reparaissait dans le cirque et applaudissait l'empereur. Caligula, pour témoigner sa reconnaissance, jetait à la foule des *testes* où étaient écrits les noms d'objets de tout genre que gagnaient ceux entre les mains desquels elles tombaient : c'était, comme on voit, une sorte de loterie ; ou bien l'empereur jetait du haut de la basilique Julia de l'argent au peuple, qui venait pour cela au Forum, où il venait dans d'autres temps pour écouter Cicéron.

Caligula, dans un caprice de popularité et probablement pour défaire l'œuvre de Tibère, avait rendu au peuple les comices ; déjà les hommes prudents s'effrayaient de ce dangereux retour vers la liberté. Caligula, plus sage, ne s'en effrayait point. Ces habitués du cirque, auxquels l'empereur plaisait par ses folies et qui se disputaient la loterie de ses aumônes, ne l'inquiétaient pas beaucoup comme électeurs. Cependant il se ravisa, il reporta au sénat un droit dérisoire. Les *Septa*, où se faisaient les élections populaires, ne servant plus à rien, il y creusa un bassin dans lequel il fit paraître un vaisseau, ce qui consola probablement la multitude de la perte de son droit.

Ce Palatin, témoin des crimes et des démences de Caligula, devait l'être aussi de son châtement. Il y fut

tué par le tribun Cassius Chæreas et quelques autres, au moment où il sortait de son palais pour aller entendre des chanteurs, car les amusements de sa vie devaient être l'occasion de sa mort. L'équité de la Providence paraît en ceci que les six furieux qui déshonorèrent l'empire, Caligula, Néron, Dômitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, eurent tous une triste fin. Du reste, les meurtriers n'étaient pas beaucoup plus intéressants que la victime, s'il est vrai, comme le dit Josèphe, qu'après s'être faits les instruments des cruautés de Caligula, ils n'avaient pris la résolution de les punir que parce qu'ils avaient craint que leur tour ne vînt aussi. Alors le Palatin vit une étrange scène. On venait de frapper un exécrable tyran ; le sénat songeait à rétablir la république, et en conséquence ne s'était pas réuni dans la curie qui portait le nom de Jules-César, mais au Capitole, car à Rome le choix du lieu où l'on s'assemblait était regardé comme très-important. Pendant qu'on se disputait sur les moyens à prendre, un soldat qui parcourait le palais, espérant peut-être, dans la confusion du moment, trouver quelque chose à voler, mit la main sur un empereur qu'il ne cherchait pas. L'oncle de Caligula, Claude, qu'on traitait comme un imbécile, avait pris peur, et s'était caché derrière une tenture de porte (ce que nous appelons une *portière*) qui laissait voir ses pieds. Le soldat remarqua ces pieds qui passaient, et tira Claude de sa cachette. Claude tomba aux genoux du soldat,

lui demandant la vie. Il se releva salué empereur par cet homme, qui le conduisit à ses camarades. Ceux-ci étaient incertains de ce qu'ils avaient à faire. Il fallait un empereur sur-le-champ, pour ne pas laisser au sénat le temps de se reconnaître. Les soldats prennent le pauvre Claude, le jettent dans une litière, et le conduisent triste et tremblant au camp des prétoriens. Voilà le pouvoir que César avait voulu conquérir par la gloire, vers lequel Auguste s'était avancé avec une adresse infinie, devenu le don du hasard et le prix de la peur. Voilà le camp des prétoriens, établi sous Tibère pour être l'appui des empereurs, qui fait un empereur par surprise. Le pouvoir despotique a déjà passé aux instruments du despotisme. Ce camp est pour la première fois le théâtre de ce honteux marché qui se renouvellera à chaque règne, et dont Claude donna le premier l'exemple.

Le camp des prétoriens sera témoin sous Claude de deux autres scènes bien différentes. Quand Messaline aura poussé l'impudence de l'adultère jusqu'à célébrer publiquement son mariage avec Silius, et qu'enfin les yeux de Claude se seront ouverts, c'est dans le camp des prétoriens qu'effrayé de la justice qu'il accomplit, il ira se retrancher pour ordonner le supplice d'une épouse déhontée. Plus tard, dans la plaine qui s'étend en avant de ce camp, en présence de Claude et de celle qui aura succédé à Messaline, l'orgueilleuse mère de Néron, placée comme son époux sur la tri-

bune militaire, paraîtra le vaillant chef des Bretons, Caractacus ; là, le barbare fera entendre des paroles dignes d'un Romain à ces Romains dégénérés : « Parce que vous voulez tout asservir, croyez-vous que personne ne veuille être libre ? » La hauteur de l'âme a passé de Rome chez les peuples que Rome méprise, et les paroles du petit roi de Bretagne semblent annoncer au monde que son île doit être un jour l'asile des sentiments de liberté morts avec la république romaine, et qui, je persiste à le croire, ne mourront pas en Angleterre.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir, et arrivons, comme toujours, à l'histoire par les monuments. Le premier soin de Claude fut d'effacer Caligula. Il fit disparaître toutes les statues de l'odieux empereur en une nuit ; sa timidité choisit l'heure de cette exécution, et probablement il ne mit pas beaucoup de fermeté, la fermeté n'était point sa qualité dominante, à se faire obéir, car les statues et les bustes de Caligula ne sont pas rares. Claude répara l'aqueduc de l'eau *virgo*, interrompu et mutilé pour faire place à l'amphithéâtre en bois de Caligula. On ne saurait douter qu'il n'ait chassé de ses deux temples les images que cet insensé s'y était fait élever, et qu'il adorait lui-même ; mais les temples ne furent point détruits, car ils existaient au temps de l'abréviateur Zonaras.

Plus pieux envers les siens que le fils de Livie ne l'avait été pour Auguste, Claude fit terminer un arc de

triomphe érigé à Tibère près du théâtre de Pompée. Cependant il n'avait pas beaucoup à se louer de Tibère, qui l'avait toujours traité avec le dernier mépris. Il répara le théâtre de Pompée, qui avait brûlé encore une fois. Les incendies jouent un grand rôle dans l'histoire des monuments de l'ancienne Rome. Il n'est presque pas un seul de ces monuments qui n'en ait éprouvé plusieurs, malgré les vigiles établis par Auguste, et quoique les Romains aient connu la pompe à incendie.

Cet empereur de rencontre s'annonçait encore mieux que les deux empereurs qui l'avaient précédé, et il devait surtout moins démentir ces heureux commencements. Il publia sagement une amnistie pour tout ce qui s'était passé pendant les deux jours d'interrègne, et fit si bien qu'au bout de peu de temps le peuple l'adorait. Le souvenir de Caligula n'était pas fait pour rendre difficile à l'endroit de son successeur. Claude devint bien vite si populaire, que, le bruit de sa mort s'étant répandu, ce fut à Rome une consternation générale. Le peuple accablait d'imprécations et de menaces le sénat et l'armée, qu'il croyait avoir attenté aux jours de Claude, et il fallut pour le calmer que plusieurs magistrats vinssent dans la tribune aux harangues assurer que l'empereur était vivant. Caligula lui-même avait d'abord joui de la même faveur. Quand il était malade, le palais était entouré de gens qui faisaient vœu de donner leur vie pour sauver la sienne. C'est une triste chose, et qui inspire une profonde

compassion pour la condition humaine, que cette facilité avec laquelle les multitudes se passionnent pour un prince qui n'a point encore fait de mal. Il faut qu'elles soient habituellement bien malheureuses pour croire avec tant d'empressement aux espérances d'un règne nouveau.

Claude n'a guère laissé d'autre réputation que celle d'un mari imbécile. Il fut sans doute un mari très-trompé et très-aveugle, guère plus cependant que Marc-Aurèle ; mais, sans pouvoir être comparé à cet admirable empereur, il mérite quelques éloges. L'histoire de Rome par les monuments lui est favorable. Le plus grand et le mieux conservé des aqueducs romains, celui qui est formé par cette longue ligne d'arceaux allant de la Porte-Majeure vers les montagnes et concourt avec elles à composer la sublimité de la campagne romaine, cet aqueduc fut construit par Claude. Là, son souvenir n'a rien de ridicule ; il est lié avec l'impression du plus majestueux spectacle qui puisse s'offrir aux yeux humains. Frontin appelle les arcs de l'aqueduc de Claude *très-élevés* ; en certains endroits, ils ont plus de cent pieds. Ce n'est pas encore la hauteur des arcs qui devaient former le premier étage des aqueducs, œuvre admirable de Vauban, qui traversent le parc de Maintenon¹. Les Romains n'ont point élevé

¹ Puisque ce nom revient sous ma plume, je suis bien aise de dire que je n'ai pu le prononcer avec celui de Livie qu'à l'occasion de Saint-Cyr et de la conviction où je suis que madame de Maintenon a moins dirigé Louis XIV qu'on ne le croit communément.

d'aqueducs qui aient approché de ce qu'aurait été l'aqueduc de Maintenon si on l'eût terminé, ou qui même en égalent les restes. Quant à la longueur de l'aqueduc de Claude, l'inscription qu'on lit encore au-dessus de la Porte-Majeure nous apprend que des cours d'eau amenés par lui à Rome, l'un avait 45 milles (15 lieues), l'autre 62 milles (plus de 20 lieues), de parcours.

Claude eut, après Sylla et Auguste, l'honneur d'agrandir l'enceinte sacrée de la ville de Rome, ce qu'on appelait le *Pomœrium*. Pour reculer les limites du Pomœrium, il fallait avoir augmenté l'étendue de la domination romaine. Malgré son expédition en Bretagne, plus sérieuse toutefois que celle de Caligula, qui s'était borné à aller ramasser, pour les rapporter en triomphe, des coquilles sur les bord de l'Océan, Claude n'avait pas beaucoup de droit à agrandir le Pomœrium romain. En général, l'empire ne fut pas conquérant et ne devait pas l'être, car sa grandeur était un de ses périls. Adrien devait prendre le parti peut-être sage, mais bien nouveau, de resserrer les bornes de la domination romaine, de faire reculer le dieu Terme qui, toujours porté en avant par les légions de Rome libre et ne rétrogradant jamais, s'était avancé irrésistiblement à la conquête du monde. Le mouvement de contraction avait succédé au mouvement d'expansion depuis que la vie se refroidissait au cœur de l'État. Or, le jour où une puissance qui a toujours

marché s'arrête, elle est menacée; le jour où elle recule, elle est perdue.

Claude fit cette expédition en Bretagne, conduit par un sentiment louable qui n'avait pas toujours été celui de ses prédécesseurs, « ne trouvant pas, dit Suétone, digne d'un souverain de recevoir les ornements triomphaux sans avoir mérité les honneurs d'un juste triomphe. » Un arc triomphal lui fut élevé sur la voie Flaminienne. Si on ne les avait pas abattus, quatre arcs de triomphe décoreraient aujourd'hui le Corso, qui traverse la Rome moderne et suit à peu près la direction de l'ancienne voie Flaminienne. L'arc de Claude était un des quatre, et se verrait non loin du palais Sciarra. On a placé dans le péristyle du casino de la villa Borghèse quelques fragments des bas-reliefs qui ornaient l'arc de Claude; ils sont très-mutilés, mais on y reconnaît un beau travail. Il est curieux, pour les Anglais qui viennent à Rome, de retrouver là ces monuments de la résistance de leurs pères aux Romains. Claude ne se doutait pas que dans ce pays de Bretagne, dont les habitants étaient pour lui presque des sauvages, serait un peuple qui ressemblerait plus aux Romains de la république que ne leur ressemblaient les Romains de l'empire, et que les descendants de ceux qu'il avait vaincus viendraient à Rome visiter les débris de son arc triomphal renversé.

On n'eût pas attendu de Claude un sentiment aussi noble que celui qu'indique Suétone; on est encore

bien plus étonné en le voyant accomplir deux des plus grandes choses que les Romains aient faites, le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, conceptions de César, que ni lui ni Auguste n'avaient réalisées. La construction du port d'Ostie présentait de très-grandes difficultés; elles avaient déterminé César, qui ne se décourageait pas facilement, à y renoncer. Claude n'était point César; mais malgré les ingénieurs, qui voulaient l'effrayer de la dépense à faire et lui présentaient les atterrissements perpétuellement formés par la mer comme un obstacle invincible, il s'opiniâtra et réussit. Claude fut décidé à mener à fin ce grand travail par le besoin d'assurer l'approvisionnement de Rome, qui tirait, comme on sait, presque tous ses blés de l'Égypte et de la province d'Afrique. Les blés ayant manqué pendant plusieurs années, il y eut une émeute; le pauvre empereur fut un jour assailli par le peuple, qui l'accablait d'injures et lui jetait des morceaux de pain à la tête. La question des subsistances est toujours une grande question. Sous un gouvernement absolu, elle est, à vrai dire, la seule question politique, car la faim est le seul argument avec lequel un tel gouvernement ait à compter, et la liberté de ne pas mourir de faim la seule liberté qu'il ne puisse supprimer sans opposition. Claude le comprit, et il chercha tous les moyens de remédier à la famine. Il proposa des primes pour les importateurs, les assura contre les accidents de mer, fit de grands avantages à

ceux qui construiraient des bâtiments de transport, et enfin construisit le port d'Ostie. Il creusa un vaste bassin protégé par deux jetées, créa une digue, et y plaça un phare que Juvénal comparait à celui d'Alexandrie.

Voilà une œuvre importante, et que Claude eut réellement le mérite de concevoir et le courage d'exécuter. L'autre, qui lui appartient également, c'est l'émissaire du lac Fucin, dans le pays des Marses. Claude l'entreprit, suivant Suétone, déterminé par le profit autant que par la gloire, des particuliers s'étant chargés des frais, s'ils obtenaient la concession des terrains desséchés. Il y avait un double avantage à déverser dans le Tibre le trop plein des eaux du lac ; par là, on donnait à l'agriculture un sol nouveau, et l'on rendait plus facile la navigation du fleuve. Les œuvres de Claude avaient un mérite d'utilité réelle, tandis que celles de Caligula et de Néron étaient des prodiges stériles. L'empereur montra ici, comme dans la création du port d'Ostie, une persévérance et une ténacité remarquables ; trente mille hommes travaillèrent continuellement, pendant onze ans, à percer un tunnel d'une lieue à travers une montagne où il fallut tour à tour creuser le sol et tailler le roc ; mais on ne le fit pas sauter, comme par une incroyable distraction le dit La Harpe dans sa traduction de Suétone, où l'on trouve d'assez singuliers contre-sens, et dans laquelle le grand champion de l'antiquité se montre très-mé-

diocre latiniste. L'affranchi Narcisse avait été chargé de la direction des travaux ; on l'accusa d'y avoir fait ses affaires. Peut-être lui revient-il une part dans l'honneur de l'entreprise ; mais Claude y avait pris un intérêt véritable, et il voulut en célébrer l'achèvement par un combat naval donné sur le lac avant qu'on eût ouvert une issue à ses eaux. Deux flottes, chacune composée de douze galères à trois rangs de rames, se rencontrèrent au bruit de la trompette d'un triton d'argent, qu'une machine avait fait sortir du milieu du lac.

La création du port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin attestent une énergie de volonté singulière chez un homme dont le caractère eut des faiblesses si déplorables. C'est que Claude était un composé de contrastes. Il eut des instincts d'humanité et des goûts barbares. Il acheva d'abolir les sacrifices humains en Gaule. Quelques Romains ayant, pour se dispenser de les soigner, exposé leurs esclaves malades dans l'île Tiberine, où était un temple d'Esculape dont il reste aujourd'hui quelques vestiges près de l'église de Saint-Barthélemy, Claude déclara que tous ceux qui seraient exposés ainsi, s'ils guérissaient, recevraient la liberté, et que le maître qui tuerait son esclave au lieu de l'exposer serait jugé coupable de meurtre. Et le même homme, dans les combats de gladiateurs, faisait égorger sur-le-champ les combattants qui tombaient par hasard, pour se donner le plaisir de les voir expirer. Il se plaisait à faire appliquer la question en sa présence.

Un jour qu'il était allé à Tibur, attiré par une barbare curiosité d'érudit, pour voir un mode antique de supplice, il attendit le bourreau et le spectacle jusqu'au soir.

Son intelligence offrait les mêmes contradictions que son cœur. Sa stupidité est proverbiale. Cependant il était non-seulement instruit, mais savant : il avait écrit en grec une histoire des Carthaginois et une histoire des Étrusques ; la perte de ce dernier ouvrage est irréparable. Pour rassurer ses sujets sur une éclipse, il donna une assez bonne explication de ce phénomène. Parmi les niaiseries que Suétone raconte, plusieurs sont plutôt des distractions, souvent, il est vrai, assez fortes ; quelques singularités qu'on cite comme absurdes pourraient passer pour des traits d'esprit. Quand, par exemple, ayant consenti à rétablir sur le rôle des sénateurs un personnage dont il avait effacé le nom, il voulut que la rature au moins subsistât, c'était une protestation pour l'équité de la censure et une leçon assez finement adressée à ceux qui en avaient demandé l'abrogation. Casaubon a fait cette remarque. De plus, nous savons que cet homme si gauche était éloquent.

Tout cela m'avait inspiré des doutes sur la stupidité absolue de Claude ; ces doutes se sont beaucoup accrus quand j'ai vu au Vatican une statue, et surtout deux bustes de cet empereur qui sont loin d'annoncer un imbécile. Ils justifient Suétone qui, tout en insistant sur ses habitudes déplaisantes, sur ses jambes mal

assises et sa tête branlante, reconnaît que son extérieur avait une dignité imposante : *auctoritas dignitasque formæ non defuit*. En effet, cette tête est noble, intelligente et triste.

Je ne veux pas soutenir un paradoxe et faire de Claude un grand homme ; il reste assez de faits qui le montrent sensuel, gourmand, timide, brutal, manquant de présence d'esprit et de décision, et parfois d'un incroyable aveuglement sur ce qui se passait autour de lui. Tout cela cependant peut s'expliquer sans une stupidité complète que d'autres faits ne confirment pas : les grands travaux qu'il fit exécuter, les mesures humaines et sages dont il fut l'auteur, son zèle assidu à rendre la justice, ses connaissances, son éloquence, avouées par les historiens qui lui sont le plus contraires et qu'un fragment de son discours prononcé à Lyon ne dément point.

Il est certain que Claude était gourmand et même glouton ; mais un appétit robuste ne condamne pas nécessairement un souverain à l'imbécillité. La voracité de l'estomac de Louis XIV est célèbre. Louis XVIII, qui ne manquait pas d'esprit, ressemblait par ce côté prosaïque à son grand aïeul, et Frédéric II est mort pour n'avoir pas voulu s'abstenir de choux et de pâté. Je n'ai garde de comparer Claude à ces princes, et je crois qu'on ne trouverait dans la vie d'aucun d'eux un trait pareil à celui que je vais rapporter et qui m'appartient, car ce fait se passa dans un lieu histo-

rique dont j'ai parlé, le forum d'Auguste, et dans le temple de Mars Vengeur, dont il reste trois magnifiques colonnes, auxquelles il est dur d'avoir à rattacher une anecdote aussi vulgaire. Un jour que Claude jugeait une cause dans le forum d'Auguste, son odorat fut frappé par le fumet d'un festin que l'on préparait pour les prêtres saliens, près de là, dans le temple de Mars. Abandonnant son tribunal, il monta chez ces prêtres et se mit à table avec eux.

Passe pour la gourmandise, dira-t-on, mais ses niaises réponses, ses ignorances de mari au sujet de Messaline, ses goûts cruels, cette réputation d'hébétément qui lui est restée, comment les concilier avec de grandes œuvres d'utilité publique, avec l'humanité du législateur qui, le premier, songea à protéger la vie des esclaves, avec la science de cet empereur qui passe pour un idiot, avec l'expression intelligente de sa physionomie grave et pensive? Quoi! le même homme, bon et cruel, intelligent et insensé, beau et mal tourné, dont la parole est éloquente et embarrassée : il y a là un problème curieux à résoudre, et qui ne peut l'être qu'en tenant compte des particularités de l'organisation de Claude et des circonstances au milieu desquelles il a vécu.

Claude avait certainement reçu de la nature une enveloppe épaisse, et dans toutes ses allures quelque chose de gauche et de lourd que durent faire ressortir à son désavantage les qualités aimables et brillantes

de son frère Germanicus. Il fut de bonne heure en butte aux sarcasmes de son aïeule Livie et de sa mère Antonia; il était, qu'on me passe cette expression, le *Cendrillon* de la famille. On lui avait donné pour pédagogue un ancien palefrenier. Tibère, qui fut soupçonné de se débarrasser parfois de ses héritiers par le meurtre, voulut rendre celui-ci incapable de nuire en achevant de le rendre incapable de régner, et pour le dégrader, il le livra aux insultes de ses bouffons, qui, pendant le repas, lui jetaient à la figure des noyaux d'olives et de dattes, ou bien, quand il s'endormait suivant sa coutume, lui mettaient ses souliers aux mains pour qu'à son réveil il s'en frottât le visage. Comme ces frères de sultan qui ne doivent pas régner, il passa une jeunesse oisive dans le palais, entouré de femmes et d'affranchis, au sein de voluptés faciles auxquelles il fut toujours très-enclin. Il faut reconnaître cependant que, seul dans la famille de César, il mérita l'éloge d'être étranger à certains vices; mais, traité avec mépris, abandonné au ridicule et aux outrages, il en vint à se mépriser, à se délaisser lui-même, à feindre, comme il le dit plus tard, une stupidité qui pouvait le sauver, et il se plongea dans les amusements grossiers du jeu et de l'ivrognerie. Des excès précoces altérèrent cette nature vigoureuse, et il fut atteint d'une sorte maladie mentale intermittente. Il y eut chez tous les césars un principe maladif. Le premier était épileptique; son

neveu fut toujours valétudinaire ; une humeur âcre ulcérait la face de Tibère ; Caligula était d'une pâleur étrange, dormait peu, avait constamment une sorte de transport au cerveau, et Néron donna des signes non équivoques de folie. Claude eut une disposition physique à l'imbécillité ; mais cette disposition ne triompha jamais d'une manière constante, elle fut toujours combattue par quelque chose de robuste dans l'intelligence. Cette intelligence était une ruine misérable, mais qui conservait de la grandeur. Claude fut, à quelques égards, un grotesque, et parfois un grotesque sanguinaire ; à quelques égards, il mérita une admiration mêlée de ridicule et de pitié. De là les contradictions que présente cette âme étouffée dans des organes appesantis et dépravés ; mais, comme le disait Auguste, ce fin connaisseur des hommes, « lorsque son esprit n'était pas absent, on retrouvait en lui une noblesse naturelle. »

Après avoir fait cette étude, que je crois vraie, sur le bizarre et malheureux Claude, on comprendra mieux sa nature, et l'on s'expliquera la beauté de ses portraits, où son âme, entravée et empêchée par une étoffe grossière, reluit sombre et triste. Cette âme se débat, pour ainsi dire, contre son enveloppe, et l'effort de cette lutte se trahit par la profonde mélancolie du regard, pareil à celui que devaient avoir ces génies des contes orientaux qu'une fée avait emprisonnés dans le corps d'une brute.

Claude, selon moi, n'était donc pas habituellement stupide, mais il avait de véritables absences. Il disait alors ce qu'il n'aurait point dû dire, oubliait ce qu'il avait ordonné de cruel, et semblait tout étonné et repentant quand il l'apprenait. Des absences, des éclipses complètes d'un esprit naturellement sain et droit, voilà Claude. Jamais il ne donna de ces défaillances intellectuelles une preuve plus manifeste que dans ses rapports avec Messaline. C'est son rôle d'époux qui a surtout rendu Claude ridicule aux yeux de ses contemporains et de la postérité ; jamais il n'y en eut de plus trompé et qui parut moins s'en apercevoir. Imaginez un pauvre savant absorbé par les antiquités étrusques, un pédant, car Claude l'était beaucoup, qui est le mari d'une coquine : ce côté de la vie de Claude a le plus frappé l'imagination du vulgaire, toujours avant tout sensible au ridicule. Quand on arrive aux écrivains des bas temps comme Aurelius Victor, il n'est presque plus question des bonnes qualités que Suétone reconnaît à Claude et des grandes choses qu'il lui attribue ; Claude n'est plus qu'un Sganarelle gourmand et poltron. On a peut-être exagéré les débordements de Messaline, au moins dans quelques détails. Juvénal seul représente l'impératrice courant la nuit les rues de Rome pour aller chercher dans des bouges hideux des amours d'une heure. Suétone ne dit rien de pareil. Messaline prenait ses amants plus près d'elle, parmi les jeunes patriciens de sa cour. Ce

qui a pu donner lieu à ces invraisemblables récits, c'est qu'un *lupanar* avait été établi par Caligula dans le palais impérial lui-même, à l'usage des grandes dames romaines. Celui-là, Messaline peut l'avoir fréquenté.

Le dénouement tragique de l'audacieuse comédie du mariage de Messaline et de Silius contracté publiquement à Rome pendant que l'empereur était à Ostie, ce dénouement eut pour théâtre les jardins qui avaient appartenu à Lucullus et où est aujourd'hui la villa Médicis. C'est dans ce lieu charmant, promenade ouverte aux oisifs de Rome, et dont les bosquets toujours verts abritent les ateliers des jeunes pensionnaires de l'Académie de France, que se termina par une scène terrible le drame impur de la vie de Messaline. Il y avait là une juste rétribution du ciel. Pour posséder ces beaux jardins qu'elle convoitait, Messaline avait obtenu de la faiblesse de Claude la mort de celui auquel ils appartenaient alors, ce voluptueux Valerius Asiaticus, qui montra dans ses derniers moments ce qu'on pourrait appeler la sublimité de l'épicuréisme, quand il fit déplacer le bûcher déjà préparé, pour que la fumée du feu qui allait brûler son cadavre ne gâtât pas ses beaux arbres. Ce lieu de délices devait voir les derniers moments de celle qui l'avait acquis par un crime. J'y ramènerai le lecteur pour le faire assister à ce châtiment mérité ; mais il faut qu'il me suive d'abord sur le Palatin, où dans la demeure impériale

Messaline s'abandonne à la joie de son adultère insolent solennisé à la face du ciel. Le récit admirable et détaillé de Tacite va nous guider.

C'était l'automne. Messaline célébrait la saison de Bacchus, *faisait l'octobre*, comme on dit à Rome, où, vers cette époque de l'année, ont encore lieu de véritables bacchantes. « L'on foulait la vendange, le vin ruisselait dans les cuves ; des femmes vêtues de peaux de bêtes, comme les ménades, bondissaient en l'honneur du dieu. Messaline elle-même, les cheveux dénoués, secouait un thyrses ; Silius, couronné de lierre et chaussé du cothurne, balançait la tête au chant lascif du chœur bruyant. Vettius Valens étant, dit-on, monté par jeu au sommet d'un arbre, on lui cria : Que vois-tu ? Il répondit : Une tempête qui vient d'Ostie. »

Plaisanterie ou hasard, Vettius disait vrai. Bientôt on apprend que ce n'est pas un nuage pluvieux qui vient du côté d'Ostie, comme il arrive souvent dans cette saison, mais que l'empereur sait tout et s'approche pour punir. Messaline s'enfuit dans les jardins de Lucullus ; elle n'y reste pas longtemps. Elle prend tout à coup un parti hardi, celui d'aller au-devant de Claude et d'en être vue (*aspici*) ; elle comptait sur ses charmes. Elle traverse toute la ville à pied, presque seule. Arrivée à la porte de Rome, — le trajet avait été long, il y a loin de l'Académie de France à la porte Saint-Paul, — trop fatiguée sans doute pour

pouvoir marcher encore, elle se jette dans un tombeau qui servait à enlever les immondices des jardins, et s'avance ainsi sur la route d'Ostie. Claude arrivait, suivant la même voie en sens opposé. Ils allaient se rencontrer. Claude était effrayé. L'affranchi Narcisse, qui est l'ennemi de Messaline et qui sent que le moment est décisif, monte dans la litière de l'empereur. Celui-ci, tout troublé, ne s'expliquait point, et répétait comme machinalement ces mots : « O crime ! ô forfait ! » Déjà Messaline était en vue et criait : « Qu'il écoute la mère d'Octavie et de Britannicus ! » L'affranchi répondait : « Silius, mariage. » En même temps il met sous les yeux de Claude un mémoire dénonciateur des débauches de Messaline, afin d'empêcher l'empereur de la regarder. Au moment d'entrer dans Rome, Claude trouve à la porte de la ville ses deux enfants et une vestale qui demande impérieusement que l'empereur ne livre pas sa femme à la mort sans qu'elle se soit défendue. Narcisse répond que l'empereur l'entendra, fait écarter les enfants, et renvoie la vestale à son temple. Il mène d'abord Claude au palais, où tout ce qu'il voit l'irrite, puis au camp des prétoriens, déjà prévenus et qui demandent la punition des coupables. Ils étaient fort nombreux ; on en condamna une douzaine. Pendant la route, Claude, qui craignait que Silius ne saisisse l'empire, se demandait s'il était encore empereur.

Retournons une dernière fois aux jardins de Lucul-

lus, où Messaline s'est réfugiée, et laissons parler Tacite.

« Pendant ce temps, Messaline, dans les jardins de Lucullus, veut prolonger sa vie ; elle forme des supplices avec un reste d'espoir et des accès de colère, tant dans ces extrémités l'orgueil vivait encore. Et si Narcisse n'eût hâté le meurtre, c'est l'accusateur qui était perdu, car Claude était rentré au palais, s'était mis à table à son heure. Calmé par le repas, échauffé par le vin, il ordonne qu'on aille dire à cette malheureuse (ce fut, dit-on, le terme dont il se servit) qu'elle eût à comparaître le lendemain pour plaider sa cause. En entendant cela, en voyant la colère s'affaiblir et revenir l'amour, on craignit, si l'on différât, le danger de la nuit prochaine, et que Claude ne se souvint du lit conjugal. Narcisse s'élance hors de la salle, et va dire aux centurions et au tribun qui étaient là : « Que la mort soit donnée, l'empereur le veut. » On leur joint l'affranchi Evodus pour inspecteur et surveillant. Le premier, il se rend en toute hâte aux jardins ; il trouve Messaline couchée par terre, et près d'elle sa mère Lepida, qui, brouillée avec sa fille quand elle était puissante, avait été fléchie par ses dernières détresses, et en avait pitié. Elle l'exhortait à ne pas attendre l'exécuteur, lui disait que c'en était fait de la vie, qu'il ne fallait plus songer qu'à la dignité de la mort ; mais il n'y avait plus rien de noble dans cette âme que les vices avaient corrompue. Messaline pleu-

rait et poussait d'inutiles gémissements. Les portes s'ouvrirent avec fracas. Le tribun entra silencieux, l'affranchi s'emportant et raillant comme un esclave.

« Alors pour la première fois Messaline vit clair dans son sort ; elle prit le fer qu'on lui présentait, et, comme dans son tremblement elle l'approchait en vain de son col et de son sein, le tribun la perça de part en part. Son corps fut accordé à sa mère, et l'on annonça à Claude, pendant qu'il soupait, que *Messaline était morte*, sans dire si c'était de sa propre main ou d'une main étrangère. Il ne s'en informa point, demanda à boire, et acheva son repas comme à l'ordinaire. »

Voilà bien une de ces absences dont je parlais. Les jours qui suivirent la mort de Messaline, Claude parut plongé dans une léthargie intellectuelle, n'en parlant pas, n'ayant pas l'air d'y penser, et comme ayant oublié qu'elle avait existé. Le sénat aida à l'oubli de Claude en faisant disparaître de partout le nom de Messaline et ses images. Quelques-unes ont survécu cependant à cette proscription. Je ne saurais croire que les traits nobles et fins du buste de la galerie de Florence, qu'on dit être celui de Messaline, soient ressemblants. Il serait trop triste de penser que le vice le plus abject se trahit si peu. J'aime mieux voir Messaline dans un buste du Capitole, et qui représente une grosse commère sensuelle, aux traits bouffis, à l'air assez commun, mais qui pouvait plaire à Claude.

La partie de l'histoire de Claude qui se rapporte à cette femme est de nature à faire admettre tout ce que l'on a répété sur son défaut de bon sens ; mais on doit se souvenir qu'il y a autre chose dans son histoire que les désordres de Messaline. Ce que Suétone a dit de son inégalité dans l'administration de la justice, on peut le dire de sa vie tout entière : « Variant sans cesse, tantôt plein de circonspection et de sagacité, tantôt sans réflexion et précipité, quelquefois puéril et semblable à un insensé. » Son esprit avait des moments lucides et même lumineux, puis se voilait de ténèbres.

Son mariage avec Agrippine fut une faiblesse de vieillard séduit par une jeune et belle nièce, qui ne négligea rien pour y réussir. Dominé par elle, il lui laissa préparer la grandeur de Néron aux dépens de son fils Britannicus ; puis, se réveillant de cette langueur, il voulut réparer le mal qu'il avait fait. Agrippine surprit cette pensée de Claude. Bientôt il mourait après avoir mangé, avec son avidité ordinaire, des champignons qu'elle lui avait présentés, ou d'une mort encore plus ridicule, car il fallait qu'il y eût de l'ignoble et du burlesque dans la mort de Claude comme dans sa vie.

Agrippine, qui vient d'empoisonner Claude, va lui élever un temple. Ce temple, qu'entourait un immense portique, n'existe plus ; mais on en reconnaît parfaitement la place et l'étendue sur le mont Cœlius,

derrière le Colisée. Le temple de Claude et ses dépendances occupaient ce carré long bien aplani et taillé à pic de trois côtés, où est aujourd'hui le jardin des *passionnistes*. Quelques maigres cyprès qui s'y dressent semblent une image du deuil peu profond d'Agrippine. Pour elle, il faut l'aller chercher au musée du Capitole. Un buste l'y montre avec cette beauté plus grande que celle de sa mère, et qui était pour elle un moyen. « Chaste, quand il n'y allait pas de sa domination, » a dit Tacite; mais si son ambition était intéressée, elle se servait de sa beauté sans pudeur et sans remords, — pour séduire son vieil oncle Claude, pour s'assurer le concours de l'affranchi Pallas, pour subjuguier son fils. Des soupçons fâcheux répandus sur le compte d'Agrippine et des aveux honteux de l'histoire, il semble résulter qu'elle n'avait plus le droit d'invoquer son titre de mère contre un fils paricide et de dire au centurion chargé de la tuer : *Ventrem feri*. Quand Marie-Antoinette poussa ce cri d'indignation sublime : « J'en appelle à toutes les mères, » elle oubliait Agrippine.

Le buste du Capitole est très-remarquable. Agrippine a les yeux levés vers le ciel; on dirait qu'elle craint et qu'elle attend. Il n'y a pas de doute sur l'authenticité des bustes d'Agrippine. On n'en peut dire autant d'un buste du Vatican qui passe pour être celui du père de Néron. C'est un chef-d'œuvre de naturel et de vérité, mais je ne puis reconnaître dans ce

gros homme inoffensif Domitius Ænobarbus, célèbre par une cruauté qui devait être héréditaire. Ce n'est pas là celui qui fit mourir un de ses affranchis parce qu'il refusait de boire avec excès, qui écrasa volontairement sur la voie Appienne un enfant, et qui a pu dire : « De moi et d'Agrippine il ne saurait rien naître que d'exécration. »

Quant à Néron lui-même, un buste qui est au Vatican le représente avec la couronne de laurier que recevaient dans les concours publics les chanteurs et les poètes, et une statue, avec les attributs d'Apollon qui tient la lyre (*citharædus*). Grâce à de tels accessoires, ces deux portraits sont ceux qui rendent le mieux le vrai du caractère de Néron. En effet, chez lui l'artiste l'emportait sur l'empereur. Un succès de théâtre était plus à ses yeux que n'aurait été la conquête du monde. Il parcourut son empire comme un comédien en voyage. Néron ne triompha qu'une fois, et ce fut pour célébrer ses succès dramatiques. Souvent il revêtait le costume des joueurs de lyre. Il avait placé dans sa chambre à coucher une statue où il figurait dans ce costume. On peut s'en faire une idée, soit par celle dont je parlais tout à l'heure, soit par celle d'Apollon citharède tenant la lyre et vêtu d'une robe flottante, qu'on admire au Vatican dans la salle des Muses.

Néron avait tout d'un auteur et d'un chanteur de profession : la passion du succès, la jalousie et la va-

nité, qui se cachent sous les dehors d'une modestie affectée. Son régime était calculé pour fortifier sa voix. Quand il paraissait sur le théâtre, il montrait une envie puérile et fiévreuse de réussir, sollicitant timidement l'indulgence de ses juges, tremblant de faire une faute, et en mourant il s'écria : « Quel artiste on perd en moi ! *qualis artifex pereo !* » Là est le mot de sa vie. Tout dans cette vie se rapporte à sa passion insensée pour les applaudissements du théâtre, à ses prétentions d'artiste. Thraséas fut tué parce qu'il n'allait point l'entendre chanter, et s'il fit mourir Britannicus, ce fut en partie parce qu'on trouvait la voix de ce jeune prince plus mélodieuse que la sienne. Quand déjà le soulèvement de Vindex menaçait son pouvoir et sa vie, il n'était sensible qu'à l'injustice avec laquelle ce rebelle, dans ses manifestes, traitait les talents scéniques de son empereur. Il déclarait que s'il était renversé, il aurait dans son talent de quoi subsister partout.

Le besoin des applaudissements le poursuivait, c'était une manie. Caligula avait le premier, pour ses courses du cirque, inventé ces applaudisseurs à gages qui ont chez nous un nom plus vulgaire. Néron perfectionna l'invention de Caligula. Il fit rassembler cinq mille applaudisseurs très-robustes, divisés en plusieurs bandes dont chacune avait ses instructions particulières. Pour s'assurer un auditoire, Néron faisait fermer les portes du théâtre, et l'on vit de mal-

heureux spectateurs, afin de lui échapper impunément, se précipiter du haut des murs ou feindre la mort pour pouvoir être emportés. Peut-être, si Néron eût eu un vrai talent pour les vers et pour la musique, la conscience de ce talent eût laissé son âme plus tranquille, et il eût été moins cruel; mais, malgré tous les témoignages d'admiration qu'il arrachait par la peur et tous ceux qu'il s'accordait complaisamment à lui-même, il y eut toujours au fond de son cœur un mécontentement sourd de lui et des autres, l'humeur d'un Cotin révolté, le dépit furieux de l'auteur à qui l'on n'a pas rendu justice comme Robespierre, ou du comédien sifflé comme Collot-d'Herbois. De là une irritation secrète et perpétuelle, dangereuse chez un homme qui avait à sa disposition tant de moyens de la soulager. A chaque effort malheureux de l'artiste, l'empereur s'en consolait par une cruauté. C'est pourquoi les portraits de Néron sont de deux sortes : les uns lui donnent une face grasse et pouparde sur laquelle on ne surprend aucun indice de méchanceté; dans les autres, il est plus maigre, et il a l'air méchant; ceux-là nous montrent Néron encore satisfait de lui parce que rien ne l'a détrompé, ceux-ci Néron que le sentiment obscur de sa médiocrité, joint à une vanité immense, a rendu féroce. Là c'est Néron applaudi par la complaisance de ses admirateurs, ici c'est Néron qui s'est enfin aperçu que le public le sifflait intérieurement.

Il n'y eut qu'un homme de guerre très-remarquable sous Néron, Domitius Corbulon, général de la même trempe militaire que les généraux de la république, et qui, comme le dit Tacite, avait pensé qu'il était digne du peuple romain de recouvrer les conquêtes de Lucullus et de Pompée. Corbulon n'eut qu'un tort, qu'il expia : servir Néron et se fier à lui. Pour récompense des plus grands services et de la plus loyale abnégation, il reçut de l'empereur l'ordre de se donner la mort. Corbulon se perça le cœur en disant : « C'est bien fait ! » Le buste de Corbulon est expressif : on y retrouverait volontiers ce Romain de la vieille roche égaré au service de Néron. Il y a du dédain dans le coin de sa bouche ; Corbulon semble baisser sous le joug une tête énergique et intelligente, d'un air tout ensemble résolu et résigné. Malheureusement cette tête petite et fine ne paraît guère avoir pu appartenir au grand corps que Tacite donne à Corbulon.

Rien n'empêche au contraire que le buste attribué à Poppée, épouse de Néron, ne soit bien réellement le sien. Ce visage a la délicatesse presque enfantine que pouvait offrir celui de cette femme, dont les molles recherches et les soins curieux de toilette étaient célèbres, et dont Diderot a dit avec vérité, bien qu'avec un peu d'emphase : « C'était une furie sous le visage des grâces. » Sa mémoire fut maudite avec celle du méchant empereur auquel elle avait conseillé le meurtre d'Octavie, et ses statues avaient été brisées

du vivant même de Néron. Othon, devenu empereur à son tour et cherchant à raviver tous les souvenirs de Néron, dont il voulait faire tourner à son profit l'inconcevable popularité, releva les statues de Poppée, qu'il avait aimée. C'est à cette honteuse réhabilitation de Néron que nous devons de posséder un si grand nombre de ses images et le portrait de Poppée.

Nous avons aussi en abondance les portraits de Sénèque, qui fut le précepteur de Néron et sa victime ; Sénèque, que Diderot s'est en vain efforcé de rendre intéressant, et qui restera toujours un type brillant, mais peu recommandable, des faux sages, de ces hommes dont les paroles et les doctrines sont démenties par leur conduite. Celui qui écrivit tant de choses ingénieuses et quelquefois sublimes sur la modération des désirs, l'austérité des mœurs, la force d'âme, fut l'amant d'Agrippine et d'une autre sœur de Caligula. Par les excès de son usure, il fut près de soulever des provinces. Enfin il avait adressé de la Corse, lieu de son exil, à Claude les flatteries les plus déhontées, qu'il lui faisait parvenir par Polybe, un de ces affranchis tout-puissants sous le faible empereur. Sénèque ne rougissait point de louer la vigilance, l'activité, la douceur de celui auquel, dans une satire posthume faite pour plaire au successeur de Claude, qui le détestait, il devait reprocher sa paresse et sa cruauté. Pour consoler l'affranchi Polybe de la mort d'un frère, Sénèque lui disait : « Tu ne peux te plaindre de la

fortune tant que César vit. S'il est sain et sauf, tous les tiens le sont également. Tu n'as rien perdu; tes yeux doivent être non-seulement secs, mais joyeux. »

Les bustes nombreux de Sénèque le représentent toujours avec une physionomie sans noblesse, on pourrait dire piteuse, la barbe et les cheveux mal soignés, affectation d'un stoïcisme tout extérieur, mensonge de sévérité qui pourrait nous décevoir si nous ignorions la vie de Sénèque, mais qui, sa vie étant connue, peint la prétention hypocrite de ce tartuffe du Portique. Sénèque a une physionomie renfrognée, ce qui faisait partie de son rôle, et triste, ce qui pouvait être sincère, car, exilé sous Claude, sous Néron sa faveur fut précaire et bientôt annulée par Agrippine, au meurtre de laquelle il concourut peut-être et certainement ne s'opposa point. Sénèque a l'air sombre et soucieux, car il sent son élève lui échapper, et, homme d'esprit, il comprend que les complaisances qui le déshonorent ne le sauveront pas. Un de ses bustes du Vatican semble dire : « Hélas ! je n'y puis rien. » Il s'améliorait en vieillissant, ses lettres le prouvent, et il sut mourir¹.

¹ Diderot dit en parlant de Sénèque : « Tous ses bustes m'ont paru médiocres. Sa figure aux bains est ignoble. Sa véritable image, celle qui vous frappera d'admiration, qui vous inspirera le respect..., elle est dans ses écrits; c'est là qu'il faut aller chercher Sénèque. » Je ne le pense pas, et je regarde ses écrits comme un portrait de son âme peu ressemblant. J'aime encore mieux en croire ses actions et ses bustes. Il y en a, soit à Rome, soit ailleurs, qui ne sont point *très-médiocres*. Quant à la statue qu'on a appelée *Sénèque au Bain*, Dide-

La littérature romaine sous Néron offre un caractère particulier. La simplicité noble de l'âge d'Auguste, par laquelle se continuait en s'adoucissant la mâle grandeur des grands écrivains de la république, cette simplicité sublime se corrompt alors de deux manières : par la recherche et par l'emphase. La première domine chez Sénèque, et la seconde chez Lucain, ce qui n'exclut pas toujours, chez le second surtout, une véritable élévation de pensée. Lucain, qui avait eu le malheur, au commencement de sa *Pharsale*, de prodiguer des louanges hyperboliques à Néron, peut-être pour faire passer les fiers sentiments de liberté si noblement exprimés dans son poëme, Lucain racheta du moins cet instant de faiblesse en tentant, au prix de sa vie, de délivrer Rome de Néron. Un des principaux conjurés était Plautius Lateranus, dont la brillante demeure s'élevait à l'extrémité orientale du mont Cœlius et a donné son nom à la basilique de Saint-Jean de Latran, construite dans le voisinage du palais des Laterani. Le nom de Plautius Lateranus se rattache à un autre monument, le tombeau de la famille Plautia, qui se présente d'une manière si pittoresque au voyageur allant de Rome à Tivoli, près du *ponte Lucano*. Le pont et le tombeau ont fourni au Poussin le sujet d'un tableau de la galerie Doria. On a

rot a bien raison de ne pas l'y reconnaître, car il est avéré aujourd'hui que ce n'est point Sénèque qu'elle représente, mais probablement un esclave occupé à pêcher.

trouvé dans ce tombeau les noms de plusieurs personnages de la famille Plautia, dont l'un figure dans la foule des amants de Messaline, mais non celui de Plautius Lateranus. L'acte qui recommande son nom à la postérité l'a fait effacer dans la sépulture de sa famille.

Un autre poète du temps de Néron a, comme Lucain, cette énergie qui sent l'effort. C'est Perse, formé aussi à l'école du stoïcisme. L'effort est naturel aux écrivains qui, dans une époque abaissée, conservent quelque vigueur morale. Les âmes qui résistent alors ne peuvent le faire qu'en se raidissant avec violence. De là ce langage tendu qui se rencontre chez Perse comme chez Lucain. Le premier a de plus pour caractère propre l'obscurité qu'introduisent nécessairement dans le style les ombrages de la tyrannie. Perse, mort jeune, après avoir attaqué avec violence un temps corrompu, offre quelque ressemblance avec notre Gilbert, sauf les injustices de celui-ci. Une tête en bas-relief, qu'on voit à la villa Albani, est donnée comme un portrait de Perse; mais M. Braun fait remarquer avec raison que la barbe est du temps d'Adrien. La poésie de l'âge de Néron a quelque chose de pompeux et de retentissant qui lui est propre, et qu'on trouve dans les vers du voluptueux Pétrone comme de l'austère Lucain. Tout était alors à la magnificence. C'était le temps des embellissements de Rome et des pompes splendides de la *Maison-Dorée*.

L'art avait plus que les lettres conservé sa pureté. L'architecture surtout, le plus vivace et le plus tenace des arts, celui qui reproduit le plus longtemps les beaux types, peut-être parce que ces types peuvent être reproduits, pour ainsi dire, mathématiquement, l'architecture n'atteignit jamais à Rome une perfection plus grande que sous Néron. Quelques piliers en brique de l'aqueduc de Néron, qu'on voit près de la Porte-Majeure, sont d'un travail de construction achevé et supérieur à tout ce que les Romains nous ont laissé en ce genre, par la belle qualité des briques, par l'excellence et la petite épaisseur du ciment. Les deux môles de Porto d'Anzo sont aussi un modèle d'architecture. Les restes de la villa que Néron avait fait bâtir dans cet Antium où il était né attestent le goût et la magnificence de ce temps. Les noms latins des deux architectes de la Maison-Dorée prouvent que les arts étaient devenus indigènes à Rome; le colosse de Néron, dont l'auteur fut un artiste gallo-romain, fit voir que les arts étaient cultivés avec succès dans les provinces. La statuaire grecque, soit originale, soit reproduite par des copies, ornait les palais de Néron. On a trouvé dans celui de Rome le Laocoon et le Méléagre, et dans les ruines d'Antium le Gladiateur et l'Apollon du Belvédère. Le goût de Néron pour la poésie grecque et son voyage en Grèce avaient donné encore plus de vogue à tout ce qui avait une origine hellénique. L'art devait s'en ressentir, et aussi l'élé-

gance de la vie. Les peintures qui décorent même à cette heure une partie de la Maison-Dorée, et qui ont peut-être inspiré les arabesques de Raphaël, en font foi. Il y avait une sorte d'atticisme dans la corruption monstrueuse de cette société qui a produit Pétrone, et que Pétrone a peinte.

Il faut le reconnaître, les arts peuvent fleurir sous la tyrannie. Ils conservent quelque temps l'inspiration qu'ils ont reçue de la liberté, et même, quand ils ont perdu la grandeur, ils peuvent encore aspirer à l'élégance. L'éloquence, la philosophie, la haute poésie, sont plus atteintes par l'esprit de liberté ; cependant elles peuvent avoir sous les plus mauvais règnes une sorte d'éclat superficiel : Sénèque écrivait sous Néron.

Les magnificences de l'art n'étaient pas seulement pour l'empereur, elles étaient encore pour tous les hommes opulents, et en particulier pour certains affranchis. Les *régionnaires* du iv^e siècle placent près de la porte Tiburtine, aujourd'hui la porte San-Lorenzo, les jardins de l'affranchi Épaphrodite, un de ceux qui accompagnèrent Néron dans sa fuite. Le monument appelé, sans bonne raison, temple de *Minerva Medica*, une des belles ruines de Rome, était une dépendance des jardins d'Épaphrodite. Du même côté, mais hors de la ville, se trouvaient les jardins de Pallas, qui fut puissant sous Claude et sous Néron. Pallas s'y était fait bâtir un tombeau magnifié. On y lisait cette inscription : « A cause de sa piété et de sa fidé-

lité envers ses patrons, le sénat lui a décerné les ornements prétoriens et 150,000 sesterces, honneur dont il s'est contenté. » Pline le Jeune, qui avait lu l'insolente épitaphe, y revient dans deux de ses lettres, et montre, par le sénatus-consulte qu'il cite, l'incroyable abaissement du peuple romain. Ce document atteste que Pallas a refusé d'abord et qu'il s'est fait ordonner par l'empereur d'accepter l'hommage du sénat. Pallas, qui traitait ainsi le sénat romain, ne daignait jamais parler à ses esclaves, et ne leur communiquait ses volontés que par écrit. L'orgueil de Pallas, le faste de ses jardins et de ceux d'Épaphrodite, qui attestent la grande existence des affranchis, me fournissent l'occasion de signaler un trait caractéristique des mœurs romaines à cette époque et une condition des gouvernements absolus à laquelle ils échappent rarement à la longue, l'omnipotence des favoris.

Suétone énumère plusieurs autres affranchis tout-puissants sous Claude : l'eunuque Possidès, auquel il accorda une distinction militaire; Felix, qu'il fit gouverneur de Judée, et qu'on appelait le mari de trois reines; Harpocras, qui fut comblé d'honneurs, et enfin Polybe, attaché au département des études impériales (*a studiis*). Sous un empereur érudit comme Claude, cette fonction n'était pas une sinécure. Polybe était un homme docte, car il avait traduit Homère en latin et Virgile en grec. Tacite, parlant de ces affranchis, dit que Claude fit leur pouvoir égal à celui des lois, ce

qui n'était pas grand'chose, et à celui de l'empereur lui-même, ce qui était beaucoup plus.

En effet, on voit ces hommes conduire tous les événements. Narcisse fut assez puissant pour perdre Messaline. Deux femmes se disputaient la main de Claude, Lollia Paulina et Agrippine. La première avait pour elle l'affranchi Calliste, la seconde Pallas, à qui la superbe fille de Germanicus s'était livrée. La protégée de Pallas triompha grâce à lui. Pallas dicta le discours par lequel Claude vint annoncer au sénat qu'il déshéritait son fils Britannicus au profit du fils d'Agrippine. Néron, peu reconnaissant, priva de ses charges l'affranchi qui était comme le maître de l'État, *velut arbitrum regni agebat*, et finit par le faire mourir, parce que « sa vieillesse prolongée gardait trop longtemps ses immenses richesses. »

On croit lire des histoires du sérail. Le despotisme romain prend des allures orientales. Comme les sultans, les empereurs écartent tous ceux à qui l'illustration de la naissance pourrait donner quelque importance et permettre quelque dignité personnelle ; ils s'entourent de fils d'esclaves que leur origine a préparés à être les instruments nés de la tyrannie. Le sénat, qui restait encore à l'état de fantôme, car, dit Tacite, il restait sous Néron quelque image de la république, le sénat voulut faire une loi contre les affranchis, et priver de leur liberté ceux qui ne se montreraient pas dignes de la conserver. Les objec-

tions qu'on fit à cette mesure sont curieuses : « Ce corps était répandu partout... Si l'on mettait à part les fils des affranchis, on verrait quelle disette il y avait de citoyens libres. » Voilà ce qu'était devenue la population romaine !

Nous avons une peinture satirique de l'existence de ces affranchis, de leur opulence, de leur luxe extravagant, de leurs profusions ridicules, dans le festin de Trimalcion, raconté par Pétrone, ce Trimalcion qui se propose d'acheter la Sicile pour pouvoir aller en Afrique sans sortir de ses terres. L'orgueil de ces enrichis s'exprime avec toute son insolence dans le discours de l'un d'eux, invité à la table de Trimalcion. « Pourquoi donc, diras-tu, ai-je servi ? Parce qu'il m'a plu de me mettre en servitude. J'ai mieux aimé être habitant de Rome que tributaire ; mais j'espère vivre maintenant de manière à ne plus amuser personne. Je suis un homme parmi les hommes, et je marche la tête haute. Je ne dois un sou à qui que ce soit. J'ai acheté des terres ; j'ai des lingots dans mon coffre-fort ; je nourris vingt bouches par jour, sans compter mon chien. » On a voulu voir dans le personnage grotesque de Trimalcion une parodie de Claude ou de Néron : cette opinion me paraît insoutenable. Trimalcion a des prétentions au savoir, mais son ignorance est déplorable : il confond Médée et Cassandre, et parle de Dédale enfermant le corps de Niobé dans le cheval de Troie, de Diomède et Ganymède qui

étaient frères, de leur sœur Hélène qui fut enlevée par Agamemnon, etc. Pétrone n'a pu prêter de pareilles méprises à Claude, qui était réellement très-savant. Une grossière liberté qu'il donne à ses convives pourrait être une allusion à une burlesque loi sur le même objet, dont la pensée fut attribuée à Claude. Quant à Néron, il est impossible que Pétrone ait pensé au jeune empereur en peignant le vieux débauché. Ce que représente véritablement Trimalcion, c'est un affranchi qui a fait fortune, et qui conserve au milieu de son opulence fastueuse la vulgarité de langage et d'habitudes d'un esclave parvenu à la liberté.

Claude avait voulu effacer Caligula, Néron aspire à le renouveler. Caligula est son modèle, il se plaît à imiter ses prodigalités. « Il admirait son oncle Caius, dit Suétone, surtout pour avoir en peu de temps dissipé les richesses accumulées par Tibère. » Néron admirait aussi et enviait sans doute la gloire que Caligula s'était acquise dans les jeux publics. Les palmes du cocher impérial l'empêchaient de dormir ; il voulut les cueillir à son tour, et y joindre celles de l'histriion. On peut rapporter en effet presque tous les actes de son règne soit au cocher, soit au chanteur, au danseur ou au comédien. La scène des premiers est le cirque, la scène des seconds est le théâtre. La vie de Néron se passa dans ces lieux-là.

Il avait commencé par le goût des courses du cir-

que. Enfant, il ne parlait d'autre chose ; dans les commencements de son empire, il allait les voir en cachette. Il s'exerça d'abord dans ses jardins, probablement dans ces prairies, situées au bord du Tibre, qui avaient appartenu à son père Domitius, et qui, avant d'être les jardins de Néron, avaient été le champ de Cincinnatus. Après avoir répété sous les yeux de ses esclaves et de la dernière populace, il débuta devant le public, dans le grand cirque ; un affranchi tenait la place du magistrat qui ordinairement donnait le signal.

Néron rêva aussi les succès du gladiateur. Il avait imaginé de venir nu dans l'arène étouffer un lion dans ses bras ; mais cet exploit avait son danger, il y renonça et se contenta de voir combattre. Il avait, comme Caligula, fait construire un amphithéâtre en bois. Néron n'y fit mettre à mort aucun criminel, mais il y exposa au fer des gladiateurs quatre cents sénateurs et six cents chevaliers romains. On le vit encore figurer dans le cirque commencé par Caligula, de l'autre côté du Tibre, au pied de cette colline vaticane dont le nom s'est attaché dans les temps modernes à une si grande chose, et qui n'est citée par les auteurs latins que pour son mauvais vin. Le *vaticanium* était le Suresnes de Rome. Caligula avait établi son cirque à l'extrémité des jardins de sa mère Agrippine, qui venaient jusqu'au bord du Tibre, et où un jour, en se *promenant*, comme nous l'apprend Séné-

que, il fit égorger aux flambeaux un certain nombre de personnages consulaires, de sénateurs et de dames romaines. Néron devait imaginer mieux : il devait, près de là, faire servir des corps humains à l'éclairer, barbarie plus atroce et plus ingénieuse ; la première était d'une bête féroce, la seconde d'un *dilettante*, toujours occupé à varier, par des raffinements étranges, ses cruelles voluptés. Une partie de la place et de l'église de Saint-Pierre occupe l'emplacement du cirque de Néron et de Caligula. L'obélisque qui se dresse au milieu de cette place, entre les deux grandes fontaines, s'élevait non loin de là, dans le cirque, dont il formait la *meta*. Claude l'y avait fait apporter d'Égypte. C'est dans ce cirque, en partie son ouvrage, que Néron faisait servir les chrétiens de flambeaux vivants, et c'est là que s'élève aujourd'hui la plus grande église chrétienne du monde.

Néron, l'ennemi du genre humain, devait attacher son nom à la première persécution des chrétiens. Cette persécution est attestée par Suétone en des termes qui ne permettent pas de croire à une interpolation : « Il livra au supplice des chrétiens, espèce d'hommes adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante. » Ces deux accusations adressées au christianisme sont bien d'un auteur païen. Tout ce qui est nouveau passe d'abord pour dangereux, et l'est en effet à ce qui est vieux et doit périr. On a dit avec raison que l'intolérance du paganisme n'était pas religieuse, mais poli-

tique. J'admets la distinction, mais je ne saurais y voir une apologie des persécutions, car punir une secte inoffensive au nom de la politique me paraît aussi odieux que la frapper au nom de la religion. Brûler les chrétiens, comme le faisait Néron dans son cirque, parce qu'ils étaient nouveaux et dangereux, c'était faire exactement comme a fait depuis l'Inquisition, quand elle a brûlé les hérétiques, accusés aussi d'être nouveaux et dangereux.

Mais Néron ne brille pas seulement dans le cirque, comme Caligula; ce qui lui est particulier, c'est la passion des succès de théâtre. Aussi est-il sans cesse occupé de ce lieu, qui est le champ de bataille où il rêve ses triomphes, et s'il reçoit l'hommage d'un roi d'Arménie, Tiridate, ce jour-là il dore le théâtre de Pompée. « Non-seulement la scène, mais tout l'intérieur de l'enceinte était doré, dit Dion Cassius...; les voiles étendus dans l'air pour défendre du soleil étaient de pourpre. Au milieu, on avait brodé l'image de Néron conduisant un char et entouré d'astres d'or. » Quand, au temps de Pompée, le sénat gardait encore assez du vieil esprit romain pour ne pas vouloir permettre qu'un théâtre eût des gradins sur lesquels on pût s'asseoir, craignant que par là les citoyens ne fussent amollis, il ne pensait pas qu'un maître absolu y recevrait et y couronnerait un souverain étranger. Néron, du reste, inspira à ce roi d'Arménie, qui venait de recevoir de lui le diadème, un mépris qu'il ne put

cacher quand il vit l'empereur romain chanter en s'accompagnant de la lyre, puis, vêtu d'une casaque verte et portant le casque des gladiateurs, conduire un char dans l'arène. Qu'eût-il dit s'il l'eût vu monter sur le théâtre pour y jouer l'accouchement de Canacé ? Il joua aussi *Oreste meurtrier de sa mère*. Il y avait tant en lui du comédien et de l'auteur nourri des souvenirs classiques, que lorsque je le vois, après la mort d'Agrippine, se croire poursuivi par les furies, je ne peux m'empêcher de soupçonner dans cet appareil de terreurs une réminiscence de la poésie grecque, dont il avait la prétention de s'inspirer, et un souvenir de son rôle d'Oreste.

Le faste de Néron ne se montre nulle part avec plus de magnificence que dans le palais ou plutôt l'ensemble de palais qu'on appelle la Maison-Dorée.

Aujourd'hui, quand on suit le chemin qui a remplacé le grand cirque, on rencontre à sa gauche une petite porte au-dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Ingresso al palazzo dei cesari*, entrée du palais des césars. Une ficelle est suspendue à cette petite porte ; on sonne, la portière du palais des césars tire le cordon, on trouve un petit escalier, et l'on monte au premier. Une seconde porte vous est ouverte par une bonne femme qui a quitté ses poules et a posé son panier à salade sur un chapiteau corinthien renversé. Vous pénétrez seul dans un jardin qui est au pied des ruines, et entre deux carrés de choux, vous

gagnez un second escalier qui vous conduit à ce qui formait le sol du palais de Néron ; au-dessous sont de grands arceaux qui, vus d'en bas, semblent très-imposants et ne formaient pourtant que les substructions, c'est-à-dire les fondements, de la demeure impériale. Arrivé là, on est au milieu des ruines, des arbres et des fleurs. C'est un labyrinthe de gigantesques débris se dressant parmi la verdure. A ses pieds, on voit d'humbles toits, demeure de quelque famille, ou des granges à foin qui ont remplacé les somptuosités de la Maison-Dorée. Tels sont les contrastes que présente Rome, dont on a fait souvent des peintures de convention ; mais la Rome réelle est ainsi. L'ancien et le moderne, le sévère et le riant, le majestueux et le misérable s'y rencontrent pêle-mêle. Ce n'est pas une froide tragédie moderne, c'est un drame de Shakespeare.

Ces ruines solitaires sont les ruines d'un palais qui a vu toutes les magnificences, toutes les turpitudes de l'empire, et ces festins d'une recherche bizarre dont Pétrone nous a laissé une si vive caricature dans le festin de Trimalcion. Ce personnage grotesque n'a rien à faire, je l'ai dit, avec Néron ; mais plusieurs détails des débauches somptueuses du riche affranchi ont dû se retrouver dans les orgies impériales. Les salles à manger de Néron dont parle Suétone, et dont les lambris d'ivoire s'ouvraient pour laisser tomber sur les convives des fleurs et des parfums, sont exac-

tement semblables à celles de Trimalcion. Chez celui-ci, « le lambris s'entr'ouvre, et laisse descendre sur les têtes de ses hôtes un vaste cercle qui, se détachant de la coupole, leur offre dans son contour des couronnes dorées et des vases remplis de parfums. » Dans le palais de Néron comme dans la maison de Trimalcion, sa Maison-Dorée à lui, où il pouvait recevoir e loger cent personnes, il se trouvait, nous le savons encore par Suétone, des statues précieuses, des orgues hydrauliques pour accompagner les chants pendant les interminables et prodigieux repas. Les scènes lascives du *Satiricon* se sont reproduites cent fois dans ces salles dont il ne reste plus que des débris abandonnés. Sur ce Palatin, si gravement mélancolique, on peut évoquer, Pétrone à la main, les folles et honteuses joies des fêtes de Néron.

Il faut comprendre par le nom de Maison-Dorée, non-seulement des bâtiments magnifiques, mais de grands espaces remplis par des jardins, des étangs, des bois, quelque chose d'analogue aux *paradis* des Orientaux, au sérail de Constantinople, à la résidence des souverains de Delhi. C'est toujours à l'Orient que ramène le despotisme insensé et colossal de Néron. La Maison-Dorée, avec toutes ses dépendances, commençait sur le mont Palatin, qui avait été envahi progressivement par l'extension toujours croissante de la demeure impériale, descendait dans la vallée que domine le Coelius, et où les étangs de Néron remplis-

saient l'espace occupé depuis par le Colisée, remontaient les pentes de l'Esquilin et allait toucher l'*agger* de Servius Tullius, au delà de Sainte-Marie-Majeure. C'est comme si, à Paris, elle eût couvert la montagne Sainte-Geneviève et se fût prolongée jusque vers les Invalides.

A l'entrée, du côté du Forum, était placé ce colosse de Néron qui, transporté plus tard devant l'amphithéâtre, lui a donné son nom. Le colosse avait cent vingt pieds. Suétone parle d'un portique immense. « Les étangs, ajoute-t-il, étaient comme une mer entourée d'édifices, qui semblaient former une ville. Il y avait des champs de blé, des vignes, des pâturages, des forêts remplies de toute sorte d'animaux domestiques et de bêtes sauvages. » — « La maison de Néron, dit Martial, touchait à tous les points de la ville. » Et Pline l'Ancien, renchérissant encore, affirme qu'elle enveloppait Rome tout entière. Pline le Jeune loue Trajan de n'avoir pas, comme Néron dépossédant les propriétaires, fait entrer dans son habitation lacs, bois sacrés, forêts. Pour sortir des exagérations poétiques et oratoires, ce qu'on appelait la Maison-Dorée de Néron avait, selon Nibby, trois milles et demi de tour, plus d'une de nos lieues, et couvrait un espace de dix millions de pieds carrés. On conçoit que cette extension de la demeure impériale ait donné lieu à un plaisant du temps de faire deux vers dont voici le sens : « Rome ne sera plus qu'une maison. Allez à Veies, ô Romains, si Veies déjà ne fait partie de cette maison. »

Néron n'arriva pas tout d'abord à ce gigantesque résultat ; sa première demeure ayant brûlé dans l'incendie que lui-même avait très-probablement allumé, et qui consuma une partie de la ville, il se bâtit un second palais. L'or, qui était partout prodigué, fit donner à celui-ci le nom de Maison-Dorée. Néron se servit, pour la construire, des ruines de sa patrie, dit sévèrement Tacite, dont la vive description nous permet parfaitement de suivre la marche de l'incendie. L'incendie commença dans cette partie du cirque qui touchait au Palatin et au Cœlius, du côté de Saint-Grégoire ; poussée par un vent violent qui s'engouffrait dans le cirque, la flamme en suivit rapidement la longueur. Il y avait là des boutiques comme il y en avait aux abords des théâtres et de tous les lieux où les Romains se réunissaient en grand nombre. Ces boutiques contenaient des matières inflammables qui alimentèrent le feu. Ravageant d'abord les lieux bas, le feu gagna les hauteurs, puis redescendit dans la plaine. Des quatorze quartiers de Rome qu'on appelait *régions*, quatre seulement furent épargnés, trois furent détruits, sept presque entièrement consumés. Il n'y a dans l'histoire que l'incendie de Moscou qui puisse être comparé à celui-là.

Néron l'avait-il allumé ? Suétone et Dion Cassius l'affirment. Tacite hésite à le croire ; pour moi, j'incline à l'admettre. L'idée de refaire une Rome nouvelle plus belle que l'ancienne, si irrégulière, si pleine de

petites rues tortueuses, pouvait tenter son goût d'artiste. Il n'est pas impossible que, dans sa prédilection pour tout ce qui se rapportait à Homère et à la guerre de Troie, prédilection qui lui fit récompenser la plate traduction des poèmes homériques par Labéon, il ait dit, mêlant à son enthousiasme classique la férocité bizarre de son âme dépravée : « Heureux Priam qui, en perdant l'empire, a vu la destruction de sa patrie ! » et qu'il ait voulu faire, après une imitation en vers de quelque poème cyclique sur l'incendie de Troie, un plagiat en action. Il était à Antium quand le feu se déclara ; s'il ne le fit point allumer, il ne se pressa point en tout cas de venir l'arrêter, car il ne reparut dans Rome que lorsque le fléau, après avoir fait le tour de la ville, vint attaquer la demeure impériale sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène.

Les hommes qu'on vit çà et là jeter des torches allumées sur les maisons, en disant qu'ils avaient reçu des ordres, pouvaient faire d'ordres supposés un prétexte au pillage ; mais il est bien difficile de rejeter le récit qui courut alors, selon Tacite, et que ne révoquent en doute ni Suétone, ni Dion Cassius, d'après lequel Néron aurait, soit dans l'intérieur de son palais, soit du sommet de ce palais, soit du haut de la tour de Mécène, chanté l'incendie de Troie. Rien n'est plus dans le caractère de cet homme, toujours préoccupé du chant et du drame, voyant tout au point de vue théâtral. Peut-être était-ce un poème de lui

qu'il chanta, car Juvénal nous apprend que Néron avait composé des *Troïca*. La vanité de l'auteur et celle du chanteur auraient trouvé alors dans le spectacle offert à ses yeux une égale occasion de briller. Quoi qu'il en soit, la tradition de Néron contemplant en artiste la conflagration de Rome est restée populaire dans cette ville, et on appelle encore tour de Néron une tour en briques qui n'est point celle de Mécène, mais qui a été bâtie au moyen âge par les Caetani.

Néron eut donc le plaisir de rebâtir Rome, et de la rebâtir comme il l'entendait : il ouvrit des rues larges et de vastes espaces, et fit placer devant les maisons des portiques dont les plates-formes pouvaient servir à éteindre les incendies. Cependant les changements trop brusques entraînent toujours quelque inconvénient, et il y eut des esprits chagrins qui regrettèrent les petites rues étroites et les maisons très-élevées, disant que la ville était moins salubre depuis qu'on avait moins d'ombre et qu'on était dévoré par la chaleur.

Les constructions projetées par Néron attestent une ambition insensée de grandeur. Il voulait que Rome s'étendit jusqu'à Ostie, et que la mer vint jusqu'à Rome, en tous ces projets tourmenté par le besoin de se prouver à lui-même et de prouver aux autres sa toute-puissance. Du reste, Néron avait la rage de bâtir, comme Auguste, et aussi comme Domitien et Ca-

racalla. Ce fut la cause principale de l'épuisement du trésor public : *non in alia re damnosior quam in ædificando*, selon Suétone. Il bâtit surtout pour lui-même : s'il construisit un aqueduc, ce fut afin d'amener l'eau à son palais, d'alimenter les pièces d'eau de la Maison-Dorée. Néron n'oublia pas non plus de construire des lieux de divertissement pour cette multitude dont le cocher du cirque, le chanteur et le danseur du théâtre sollicitait et parfois obtenait les applaudissements. Il avait bâti des thermes magnifiques, à en juger par cette épigramme de Martial :

Quid Nerone pejus ?

Quid thermis melius neronianis ?

« Qu'y a-t-il de pire que Néron ? — Qu'y a-t-il de supérieur aux thermes de Néron ? »

Le nom de l'église de *San-Salvator in Thermis* montre que ces thermes, dont il ne reste que des vestiges, existaient encore au moyen âge. Par un singulier hasard, sur l'emplacement des thermes de Néron, qui se confondirent plus tard avec ceux d'Alexandre Sévère, a été bâtie l'église de Saint-Louis des Français. Il était donc dans la destinée de ce lieu, d'abord marqué d'un nom néfaste, que deux fois le souvenir d'un bon prince vint remplacer et expier pour ainsi dire le souvenir d'un scélérat.

Auguste et Tibère, devenus empereurs, avaient peu fait la guerre. Caligula avait singé des batailles et des

triomphes, Claude avait paru en Bretagne, Néron eut la pensée de prendre part à une expédition contre les Parthes ; mais il réprima ce désir. On lui vota des arcs de triomphe à l'occasion des triomphes de Corbulon en Arménie, et on lui en dressa un sur le Capitole, ce qui était sans exemple. Cet honneur exceptionnel devait être décerné à celui qui n'avait jamais triomphé. Je me trompe, après avoir fini sa tournée d'acteur ambulant en Grèce, pendant laquelle il avait fait mettre à mort son meilleur général, il revint triompher à Rome. Un pan de muraille fut abattu devant les pas du ridicule vainqueur. On vit paraître d'abord ceux qui portaient les couronnes décernées à Néron ; d'autres tenaient des piques, auxquelles étaient attachés des écriteaux indiquant les noms des concours où il avait eu le prix du chant. Puis venait Néron sur un char triomphal, vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, couronné de feuilles d'olivier et le laurier pythique à la main. Un joueur de lyre était à côté de lui. Il traversa ainsi le cirque, suivi de soldats, de chevaliers et de sénateurs, et monta au Capitole. Toute la ville était illuminée. Les sénateurs criaient : « Bravo, vainqueur olympique ! bravo, vainqueur pythien ! Auguste ! Auguste ! à Néron Hercule ! à Néron Apollon ! Voix sacrée, heureux ceux qui t'entendent ! » Néron fit porter ses couronnes dans le cirque, et les fit placer sur le grand obélisque. Il y en avait plus de mille. Cet obélisque est celui qui s'élève aujourd'hui sur la place

du Peuple, et dont les hiéroglyphes racontent les conquêtes de Sésostris. Il devait porter les ridicules trophées de Néron !

Ce que Néron construisait ne lui suffisait pas, il prenait possession des constructions antérieures à lui. Non content d'avoir creusé un lac dans la Maison-Dorée, il fit servir à la somptuosité extravagante de ses fêtes obscènes un bassin qu'Agrippa avait consacré à l'utilité publique. La dépression que le lit de ce bassin a laissée dans le sol paraît avoir donné à l'église de Saint-André son nom de *Sant' Andrea della Valle*. Là un festin fut préparé sur un grand bateau que d'autres bateaux remorquaient. Les rameurs étaient des infâmes. Le bassin était bordé de mauvais lieux remplis de dames romaines. On peut voir dans les historiens ce qui se passa quand vint la nuit, et que les arbres et les toits voisins retentirent de mille chants et brillèrent de mille feux. Le contraste est grand entre une église et le lac théâtre de cette orgie. Il ne l'est pas moins entre les voluptés dont la villa de Néron à Subiaco dut être témoin et les austérités de saint Benoît, qui ont rendu ce lieu célèbre.

Néron, qui prétendait être un connaisseur en matière d'art, devait prétendre aussi à savoir apprécier les beautés romantiques de la nature. En effet, il s'était fait bâtir une villa dont quelques ruines subsistent encore dans une contrée chère aux paysagistes, à Subiaco. Ce nom même rappelle le voisinage de la

villa de Néron ; il vient de *sublacum* (sous le lac), le lac artificiel de la villa impériale. Ce lac a disparu, et il n'en reste que le nom de *Subiaco*. Avoir une villa dans les montagnes du pays des *Æques*, c'était pour Néron ce que serait pour un moderne la fantaisie d'un chalet en Suisse.

Mais tandis qu'il allait de ses palais à ses villas et du cirque au théâtre, se formait le soulèvement qui devait le renverser. A Subiaco, un éclair brisa la coupe dans sa main et renversa la table du festin. C'était un avertissement.

Le soulèvement vint de la Gaule, que les exactions de Néron avaient irritée. On dit beaucoup que l'empire traitait les provinces avec plus de douceur que la république ; mais ce bien-être prétendu qu'elles durent à l'empire est énergiquement démenti par l'histoire et par les témoignages contemporains. Suétone nous montre Néron après l'incendie ne recevant pas seulement, mais sollicitant des dons volontaires (*collationes*) et épuisant les revenus des particuliers et des provinces. On peut voir aussi dans Juvénal une peinture énergique, et trop détaillée pour être une pure déclamation, de la misère des provinces comparée à leur ancienne prospérité : « Quand la province que tu attendais depuis longtemps t'a reçu pour la gouverner, mets un frein à ta violence et à ton avarice. Aie pitié de la pauvreté de nos alliés... Autrefois ce n'était pas un gémissement pareil et une telle blessure, une telle

ruine pour les alliés, alors florissants et seulement vaincus. Leurs maisons étaient pleines de richesses... Maintenant nos alliés possèdent quelques paires de bœufs, un petit troupeau de juments. On prend l'humble champ et l'on enlève le taureau. » Le poète montre alors le danger dont ces extorsions menacent Rome : « Crains l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie ; épargne ces moissonneurs d'Afrique qui nourrissent la ville tandis qu'elle est tout entière aux jeux du cirque et de la scène... Prends garde de trop accabler des malheureux qui ont du courage, car, bien que tu leur ôtes tout ce qu'ils possèdent d'or et d'argent, il faudra leur laisser le bouclier et l'épée, le casque et le javelot ; aux dépouillés restent les armes. » Juvénal parle encore d'une province qui a gagné son procès sans être indemnisée de ses pertes, *victrix provincia plorat*. On voit que les provinces n'étaient pas mieux sous Domitien que sous Néron, et cet état de choses avait commencé plus tôt. Voici ce que dit M. Amédée Thierry, très-favorable du reste à l'empire romain : « Auguste mourut léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvernement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciant de du nouveau prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts ; de là les dettes accumulées, les expropriations et une misère sans terme. »

Quand on achève de lire la vie de Néron, c'est un grand soulagement de contempler ses derniers moments, de voir ses peurs, ses fuites, ses larmes, ses incertitudes et ses lâchetés devant la mort. Heureusement il y a peu d'événements dont on puisse aussi bien suivre à Rome toutes les phases, et dont la topographie soit plus évidente.

Il était minuit quand Néron apprit que ses gardes l'avaient abandonné. Il se lève de son lit et envoie avertir ses amis : aucun ne parut ; lui-même se décide à les aller chercher : nulle porte ne s'ouvrit. Alors il rentre dans ce palais qu'il avait fait si magnifique, mais d'où ses serviteurs s'étaient maintenant enfuis en pillant jusqu'à ses couvertures et en emportant la boîte d'or renfermant le poison que lui avait donné Locuste. Il demande un gladiateur pour se faire tuer ; il n'en trouve pas, et s'élance hors du palais avec l'intention d'aller se précipiter dans le Tibre. Il dut sortir par une porte de derrière du palais et traverser une partie de ce cirque témoin de ses honteux triomphes. Qu'éprouva-t-il en passant sous la loge impériale, en marchant à travers les ténèbres dans ce lieu qu'il avait vu tant de fois si rempli d'hommes et de bruit, et qui maintenant était si vide et si muet ? Changeant d'avis et voulant gagner du temps pour tâcher de se résoudre à mourir, il se laissa entraîner, par son affranchi Phaon, dans une villa voisine de Rome. Il fallait traverser une partie de la ville, de

cette ville qu'il avait brûlée, et où dans chaque maison on faisait des vœux pour sa mort. Suivons-le du Grand-Cirque à la porte Nomentane (aujourd'hui la porte Pie), par laquelle il va s'échapper de Rome. Quel spectacle ! Néron, accoutumé à toutes les recherches de la volupté, s'avance à cheval, les pieds nus, en chemise, couvert d'un vieux manteau dont la couleur était passée, un mouchoir sur le visage. Quatre personnes seulement l'accompagnent ; parmi elles est ce Sporus, que dans un jour d'indicible folie il avait publiquement épousé. Il sent la terre trembler, il voit des éclairs au ciel ; Néron a peur. Tous ceux qu'il a fait mourir lui apparaissent et semblent se précipiter sur lui. Nous voici à la porte Nomentane, qui touche au Camp des Prétoriens. Néron reconnaît ce lieu où, il y a quinze ans, suivant alors le chemin qu'il vient de suivre, il est venu se faire reconnaître empereur par les prétoriens. En passant sous les murs de leur camp, vers lequel son destin le ramène, il les entend former des vœux pour Galba et lancer des imprécations contre lui. Un passant lui dit : « Voilà des gens qui cherchent Néron. » Son cheval se cabre au milieu de la route : c'est qu'il a flairé un cadavre. Le mouchoir qui couvrait son visage tombe ; un prétorien qui se trouvait là le ramasse et le rend à l'empereur, qu'il salue par son nom. A chacun de ces incidents son effroi redouble. Enfin il est arrivé à un petit chemin qui s'ouvre à notre gauche, dans la direction de la

voie Salara, parallèle à la voie Nomentane. C'est entre ces deux voies qu'était la villa de Phaon, à quatre milles de Rome. Pour l'atteindre, Néron, qui a mis pied à terre, s'enfonce à travers un fourré d'épines et un champ de roseaux comme il s'en trouve tant dans la campagne de Rome; il a peine à s'y frayer un chemin; il arrive ainsi au mur de derrière de la villa. Près de là était un de ces antres creusés pour l'extraction du sable volcanique, appelé *pouzzolane*, tels qu'on en voit encore de ce côté; Phaon engage le fugitif à s'y cacher; il refuse. On fait un trou dans la muraille de la villa par où il pénètre, marchant à quatre pieds, dans l'intérieur. Il entre dans une petite salle et se couche sur un lit formé d'un méchant matelas sur lequel on avait jeté un vieux manteau. Ceux qui l'entourent le pressent de mourir pour échapper aux outrages et au supplice. Il essaye à plusieurs reprises de se donner la mort et ne peut s'y résoudre; il pleure. Enfin, en entendant les cavaliers qui venaient le saisir, il cite un vers grec, fait un effort et se tue avec le secours d'un affranchi. .

On peut faire, sur les pas de Néron, une promenade qui commence au Grand-Cirque et se termine au lieu où a dû être la villa de Phaon : je l'appellerais la promenade vengeresse.

A Rome, on suit Néron au delà de sa mort et jusqu'à son tombeau. Il ne se trouva que des femmes pour lui rendre les derniers devoirs, ses deux nour-

rices et sa concubine Acté. Elles enveloppèrent ses cendres d'une étoffe précieuse, et allèrent les placer dans le tombeau de la famille des Domitius. Du temps de Suétone, on le voyait encore du Champ-de-Mars s'élevant sur la *Colline des Jardins*, aujourd'hui le *Pincio*. On peut déterminer avec précision le lieu de la sépulture de Néron, car, en suivant les murs de Rome, on reconnaît parfaitement les arceaux des substructions de la villa des Domitius où se trouvait leur tombeau. La belle construction de ces arceaux et la disposition réticulaire qu'ils présentent ne permettent pas de les confondre avec les murs de Rome, bâtis beaucoup plus tard, et dont en ce lieu-là ils continuent l'enceinte. La villa des Domitius était à l'extrémité de la promenade actuelle du Pincio.

Où l'histoire s'arrête, la légende commence. Pour les hommes du moyen âge, Néron, exécration tyran et premier persécuteur des chrétiens, se confondait avec l'Antechrist. Encore aujourd'hui sa mémoire demeure odieuse, et beaucoup de ruines dans l'État romain passent pour des débris de villes détruites par Néron. Au moyen âge, on croyait que son fantôme errait sur le Pincio, sur cette aimable colline qui est aujourd'hui le rendez-vous des promeneurs. Chaque jour, les bourgeois de Rome à pied, les élégantes en calèche, les Anglais à cheval, vont y jouir d'une vue admirable en écoutant la musique militaire, en respirant la fraîcheur du soir, sans penser qu'ils sont

chez Néron. Ce fut, dit-on, pour conjurer son fantôme que l'on construisit tout près de là l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Voilà comment les souvenirs de l'antiquité se sont perpétués à Rome dans la tradition populaire.

Mais à Rome, outre l'antiquité selon l'histoire et l'antiquité selon la légende, il y a l'antiquité selon les *ciceroni*, et celle-là ne ressemble point aux deux autres, surtout à la première. Comme il fallait montrer aux étrangers le tombeau de Néron, on a imaginé de donner ce nom à un monument funèbre placé sur la grand'route de Florence, à quelques milles de Rome : on l'avait mis là sur le chemin des voyageurs, ce qui était fort commode pour eux. Malheureusement on avait oublié de lire l'építaphe, on y aurait vu que ce tombeau était celui d'un certain Vibius : il est vrai qu'elle n'est pas tournée du côté de la route. Aussi le tombeau de Vibius porte encore le nom de tombeau de Néron.

Pour compléter par les souvenirs qui s'attachent aux lieux et aux monuments l'histoire des premiers empereurs, il faut compléter le voyage de Rome par le voyage de Naples. Auguste alla recréer ses yeux mourants au spectacle des rivages de la Campanie et des îles du golfe napolitain : il mourut à Nola. Tibère a donné à Caprée une honteuse immortalité ; Misène vit sa triste et juste fin. Pouzzoles rappelle encore la folie de Caligula. Enfin cette région enchantée a vu

sous Néron s'accomplir le plus odieux de ses crimes, le meurtre d'Agrippine, meurtre manqué et repris à plusieurs fois, et qui se termine par un tableau que l'on ose à peine regarder, Néron accourant vers le cadavre nu de sa mère, le contemplant et le touchant, louant ceci, blâmant cela, toujours avec sa prétention de connaisseur et d'artiste; puis il eut soif et il but!

Il y a plus de trente ans, jouissant pour la première fois du spectacle de ces bords incomparables, je ne pouvais, au milieu de leurs enchantements, écarter leurs souvenirs, et sortant des Champs-Élysées de Virgile, qu'on a cru retrouver dans ces lieux dignes d'un tel nom, je m'écriai :

A voir ces frais coteaux, ces bords délicieux,
Qu'ombrage le figuier, que le pampre couronne,
Ces sommets verdoyants qu'un air pur environne,
Ces contours arrondis pour le charme des yeux,
Ces flots si doucement roulant leurs plis humides,

 Semblables aux plis gracieux
D'une robe d'azur qu'à la clarté des cieux
Déroule en se jouant une des néréides;

A voir ce jour si doux, si radieux,
Ce jour qui semble fait pour éclairer les dieux,
On se croirait encore au sein de l'Élysée.....

Mais cette terre, où nous cueillons des fleurs,
De sang humain est arrosée,
C'est la terre des douleurs,
C'est la terre de l'homme, et du crime, et des pleurs.
Néron sur cette plage a fait tuer sa mère,
Et cette ile à nos pieds, c'est l'ile de Tibère ¹.

¹ *Voyage aux Enfers de Virgile.*

VII

GALBA — OTHON — VITELLIUS — VESPASIEN ET TITUS

Galba, son caractère et ses portraits ; lieu de sa mort et de sa sépulture. — Othon continue la Maison-Dorée, et aspire à continuer Néron. — Vitellius, service que son buste a rendu à sa renommée. — La guerre civile à Rome, siège et incendie du Capitole. — Fin de Vitellius. — Vespasien, son caractère et sa physionomie. — Réaction contre la mémoire de Néron, le colosse de Néron transporté, le temple de Claude restauré, le Colisée remplaçant le lac de Néron. — Vespasien relève le temple de Jupiter Capitolin, motif politique. — Le temple de la Paix, la paix sous l'empire. — Titus, son arc de triomphe, les Juifs à Rome. — A-t-il mérité sa réputation? — Beauté de Titus. — Thermes de Titus construits sur la Maison-Dorée.

C'est par un singulier abus de langage qu'on a appelé les douze premiers maîtres absolus de Rome les douze Césars. César n'a pas fondé une dynastie, il n'a eu qu'un héritier. Tibère, successeur du petit-neveu de César, n'a plus rien de son sang. Caligula descend, il est vrai, par les femmes de Julie, fille d'Auguste ; mais Claude est un neveu de Tibère. Avec lui, l'em-

pire sortit une seconde fois de la famille de César ; il entra dans la ligne féminine de cette famille par Néron, arrière-petit-fils de Julie. On voit combien le principe de succession était incertain. Caligula régna, quoique Tibère eût laissé un fils et lui eût légué l'empire. Caligula, Claude et Néron sont déjà les élus de la soldatesque. Après Néron, la race des Césars fut entièrement éteinte. Dès ce moment, l'élection ou l'adoption transmet l'empire, où l'hérédité ne fut jamais permanente. Ce gouvernement auquel, comme dit Dion Cassius, il n'est personne qui ne pût prétendre, n'offrait pas les avantages de la succession régulière des monarchies ; révolutionnaire de sa nature, il ne connut que l'hérédité du despotisme.

Les descendants d'Auguste ont tous quelque chose de ce beau profil césarien que, par un jeu étonnant du sort, devait reproduire après tant de siècles le premier empereur des Français ; mais avec Galba commence une nouvelle série de princes, empereurs d'aventure qui n'ont plus une goutte du sang d'Auguste ou de Livie, et dont les traits sont nouveaux comme l'origine. Bien que Galba prétendît descendre de Jupiter et de Pasiphaé, Vitellius de la déesse Vitellia et de l'ancien roi mythologique du Latium Faunus, ils ne durent leur grandeur qu'au choix des armées et à la docilité de la multitude ; leur fabuleuse extraction n'y fut pour rien.

Aussi toute ressemblance extérieure avec Auguste

ou Tibère a disparu de leurs images. Galba a ce nez crochu dont parle Suétone. C'est un vieillard chauve, il avait soixante-treize ans quand il monta sur le trône. Son visage, sombre et dur, est sans noblesse, mais ne manque pas d'énergie. En effet, son caractère montra quelques traits de l'ancienne physionomie du général romain. Dans le mot adressé par lui au soldat qui se vantait d'avoir tué son rival Othon : « Qui te l'a ordonné ? » on retrouve la tradition de la discipline antique. Galba dit aussi aux troupes qui réclamaient ses largesses : « J'enrôle les soldats et ne les achète point. » Malheureusement l'avarice, qui fut un de ses vices honteux, peut avoir dicté ces mots autant que la fermeté. Cette fermeté est le seul beau côté du caractère de Galba, et la haine qu'elle inspira aux prétoriens le seul trait qui honore sa mémoire. C'est sans doute ce qui l'a fait appeler un grand citoyen par Juvénal, hyperbolique cette fois dans la louange, comme il l'est plus souvent dans la satire ; mais il ne faut pas oublier que chez Galba la fermeté était accompagnée d'une cruauté que les haines qu'elle souleva purent alléguer pour se justifier. Quand les légions d'Espagne l'eurent proclamé, il marcha sur Rome précédé par cette double réputation de sévérité et de barbarie ; on racontait que les commandants de places qui avaient hésité à le reconnaître avaient été égorgés avec leurs femmes et leurs enfants, et qu'il avait fait massacrer des milliers de soldats désarmés.

Il s'était arrêté en chemin pour mettre à mort sans jugement plusieurs personnages considérables. Sa marche fut ralentie par ses meurtres, *tardum Galbæ iter et cruentum*. Pour son avarice, on en citait des exemples incroyables qui vont bien à la vulgarité de ses traits, comme cette route lente et sanguinaire dont parle Tacite s'explique par leur dureté. On ne peut se défendre d'une certaine émotion en voyant la triste fin de ce vieux soudard cruel et débauché, qui, s'il fut un faible empereur, dominé par ceux qui l'entouraient et dont il toléra toutes les iniquités, montra au moins une certaine vigueur contre les indignes soldats qui commençaient à perdre les vertus militaires au moment où ils usurpaient le pouvoir politique. Déjà Corbulon s'était plaint que leur lâcheté lui était plus à craindre que le courage de l'ennemi : pourquoi eussent-ils aimé à braver les fatigues et les périls pour une patrie qui n'était plus, ou pour un empereur comme ceux qu'ils faisaient ?

Plutarque, qui a daigné écrire la vie de Galba, la termine par ces mots : « Il ne laissa personne qui regrettât le gouvernement de son empire, mais bien plusieurs qui eurent pitié et compassion de sa mort. »

Pour ma part, j'éprouvais cette pitié peu mêlée d'intérêt, quand, dans mes promenades au Palatin et au Forum, je suivais pour ainsi dire à la trace les incidents de sa chute misérable et de sa mort tragique. Je ressentais en même temps un profond dégoût pour

ces soldats qui l'égorèrent sept mois après l'avoir proclamé, parce qu'il marchandait avec eux sur le paiement de l'élection, et pour cette foule qui regarda pendant le meurtre et applaudit après. Tacite nous a laissé de la mort de Galba un récit détaillé dont l'exactitude topographique permet, quand on est sur les lieux, d'assister pour ainsi dire à l'événement.

Galba est sur le Palatin, il adresse des sacrifices et des prières à ces dieux qui, selon la forte expression de l'historien, ont déjà passé à un autre empereur. Galba n'ose affronter l'armée, il envoie vers elle Pison, cet intéressant jeune homme qu'il venait d'adopter, et qui allait périr cinq jours après son adoption. Pison harangue les cohortes de service du haut de l'escalier par où on descendait du palais dans le Forum. Des messagers sont envoyés vers un corps d'élite de l'armée d'Illyrie qui campait sous le portique Vipsanien, c'est-à-dire le portique d'Agrippa, là où est maintenant le palais Doria, par conséquent à une assez petite distance du Palatin; d'autres, au camp des prétoriens, dont nous connaissons l'emplacement, près de la porte Nomentane, aujourd'hui la *Porta Pia*. Les prétoriens menacent les envoyés de Galba et arrêtent l'un d'eux. Au portique d'Agrippa, ils sont reçus à coups de javelot. Les troupes de Germanie hésitent. On avait été les chercher dans le temple de la Liberté, ce lieu dont le nom figure si étrangement au milieu de ces luttes pour l'empire. Cependant la plèbe

tout entière, à laquelle se mêlaient des esclaves, envahit le palais où Galba demeurait toujours, ignorant ce qui se passait au dehors. Le palais retentit de clameurs discordantes qui demandaient la mort d'Othon, le supplice des coupables, comme cette tourbe dans l'amphithéâtre aurait, par caprice, demandé la mort d'un gladiateur. Tout cela n'avait rien de sérieux, car, ajoute Tacite, « le même jour ils devaient demander le contraire avec un égal emportement ; mais c'était un usage reçu de flatter le prince, quel qu'il fût, par des acclamations désordonnées et un enthousiasme apparent. » Entouré de sa cour tumultueuse, Galba balance entre deux partis, sortir du palais ou y rester. Autour de lui, les avis sont partagés et s'expriment avec violence. Tout à coup le bruit se répand qu'Othon a été tué ; c'était un piège tendu à Galba pour l'attirer hors du palais. Alors les applaudissements et l'enthousiasme redoublent. « Des chevaliers et des sénateurs, téméraires depuis qu'ils ne tremblent plus, brisent les portes du palais et s'y précipitent pour se montrer à Galba ; » on a reconnu Tacite. Galba se décide à sortir. Il prend sa cuirasse ; mais comme au milieu de cette foule en désordre le vieillard ne peut se tenir sur ses jambes, on le place dans une litière et on l'emporte ainsi.

Pendant que ces choses se passaient au Palatin, dans la demeure impériale, Othon, sans que Galba s'en doutât, avait été proclamé empereur dans le Fo-

rum à deux pas de lui ; présent au sacrifice qu'avait offert Galba, Othon s'était retiré, sous prétexte d'aller voir une maison qu'il voulait acheter. Appuyé sur le bras d'un affranchi, il traverse le palais de Tibère, sort par les derrières du Palatin, descend au Velabre, grâce à ce détour arrive au Forum, caché, selon quelques-uns, dans une litière de femme, et gagne le *Milliaire d'Or*, au-dessous du temple de Saturne. On a découvert, il y a peu d'années, la base de cette pierre milliaire, centre de toutes les voies de l'empire, et elle est placée en effet au-dessous du temple de Saturne, dont il reste plusieurs colonnes. A côté du *Milliaire d'Or* était l'ancienne tribune aux harangues, dont la base aussi a été retrouvée. C'est là qu'Othon fut salué empereur par vingt-trois soldats, qui, le prenant sur leurs épaules, l'emportent, fort inquiet du nombre de ses partisans, au camp des prétoriens. Pendant le trajet, qui ne put durer beaucoup plus d'un quart d'heure, une vingtaine de soldats, peu décidés, se joignent à son cortège. Arrivé au camp, les prétoriens, qui avaient besoin d'un chef pour renverser Galba, prennent celui qu'on leur apporte, le font monter sur la tribune militaire d'où ils viennent de renverser la statue de Galba, et rangent les drapeaux et les aigles autour de lui. « Othon étendait les mains vers les soldats, leur envoyait des baisers, se prosternait devant la foule, faisant tout ce qui est d'un esclave pour régner. » On vient dire

alors à Othon que le peuple s'arme et veut défendre Galba. « Hatons-nous, s'écrie-t-il, et prévenons ce danger. »

Pendant ce temps, Galba était descendu dans le Forum. « Les basiliques et les temples étaient remplis, l'aspect du Forum lugubre ; chacun se taisait. Les visages étaient étonnés, les oreilles ouvertes à tous les bruits. Ce n'était ni le tumulte ni le calme, mais comme le silence d'une grande crainte et d'une grande colère, » dit Tacite. Pison avait rejoint Galba et venait mourir avec lui. Les mauvaises nouvelles arrivaient de toutes parts. Les conseils les plus contraires se croisaient. Les uns, les poltrons, disaient qu'il fallait rentrer au palais, les autres monter au Capitole, le plus grand nombre s'établir dans les Rostres, c'étaient les nouveaux Rostres établis par César à l'extrémité méridionale du Forum. Les anciens Rostres, placés à l'autre extrémité, au pied du Capitole, venaient de voir Othon salué empereur. Dans ceux-ci, Cicéron avait parlé contre Catilina, dans les autres contre Antoine. Maintenant Catilina s'appelait Othon et Antoine Galba, mais il n'y avait plus de Cicéron. Le fameux *il est trop tard*, qui est le mot de toutes les révolutions rapides, échappe ici à Tacite. « Comme il arrive, dit-il, dans les délibérations malheureuses, on jugeait le meilleur le parti qu'il n'était plus temps de prendre. »

Galba flottait entre les diverses déterminations

qu'on lui proposait, tandis que dans sa litière il était poussé çà et là par les ondulations de la foule. Alors parurent les soldats qui venaient du camp avec Othon. « Ni l'aspect du Capitole, dit Tacite, ni celui des temples qui dominent le Forum (c'étaient le temple de la Concorde et le temple de Saturne, dont les ruines ou les restes le dominant encore), ne les peuvent arrêter. » Ils dispersent le peuple et s'élancent vers Galba, qui était à l'autre bout du Forum. Par suite du trouble de ceux qui le portaient, le vieil empereur est précipité; il roule à terre près du lieu où Curtius avait plongé dans le gouffre : un soldat lui coupe la gorge, d'autres déchirent ses bras et ses jambes, que ne protège pas sa cuirasse, ou frappent le cadavre, déjà décapité. L'infortuné Pison est arraché du temple de Vesta, situé tout près du Forum, là où est l'église de Saint-Théodore; on l'égorge, sa tête et celle de Galba sont portées sur des piques, à côté des aigles. Cette scène de l'empire romain est encore plus hideuse que les scènes de notre Terreur, qu'elle rappelle, car si des têtes furent portées par des misérables dans les rues de nos villes, on ne les vit jamais à côté des drapeaux de nos armées.

Voici ce qui surpasse tout : ce peuple, ce sénat, qui voulaient défendre Galba, et que ses meurtriers ont chassés du Forum, se précipitent au camp pour leur rendre grâces de ce qu'ils ont fait, pour insulter Galba, pour baiser la main d'Othon; mais dans ce moment,

comme pour punir ces lâches citoyens, on apprend que Vitellius a pris les armes. Ainsi tant de bassesse sera perdue. En se prosternant devant le vainqueur et en outrageant le vaincu, on n'a rien fait; voici un autre concurrent qui peut-être l'emportera. Alors viennent toutes les terreurs de la guerre civile, alors on regrette celles mêmes de ces guerres qui ont laissé un souvenir funeste. L'empire s'est maintenu, dit-on, sous Jules César, sous Auguste, la république se fût maintenue sous Pompée et Brutus; mais comment faire des vœux pour Vitellius ou pour Othon? Voilà où l'on en était venu, voilà la paix et la sécurité qu'avait amenées l'empire.

Du Forum encore ensanglanté, Othon fut porté, par-dessus les cadavres, d'abord au Capitole, puis au palais impérial, où le premier il arriva par un égorgement. Il permit de brûler les corps de Galba et de Pison, et de leur donner un tombeau. Un certain Argius, autrefois esclave de Galba, ramassa son corps, qui avait subi mille outrages, et alla lui creuser une humble sépulture dans les jardins de son ancien maître; mais il fallut retrouver la tête : elle avait été mutilée et promenée par les goujats de l'armée. Enfin Argius la trouva le lendemain, et la réunit au corps déjà brûlé.

Les jardins de Galba étaient sur le Janicule, près de la voie Aurélienne, et on croit que le lieu qui vit le dernier dénouement de cette affreuse tragédie est

celui qu'occupe aujourd'hui la plus charmante promenade de Rome, là où inclinent avec tant de grâce sur des pentes semées d'anémones et où dessinent si délicatement sur l'azur du ciel et des montagnes leurs parasols élégants les pins de la villa Pamphili.

J'ai peu à dire sur Othon, qui ne régna pas tout à fait trois mois, et dont la mort, l'événement le plus remarquable de son histoire, n'eut pas lieu à Rome. On sait que, sans être réduit aux dernières extrémités, entouré de soldats dévoués, dont un, pour lui prouver leur affection, se tua devant lui, il se décida tranquillement à mourir par dégoût, dit-il, de la guerre civile, et plutôt, je pense, par dégoût de la vie. Ce dernier sentiment peut s'expliquer chez un voluptueux blasé comme Othon. Ce qui est sûr, c'est que ce voluptueux, cet efféminé montra dans son suicide, précédé d'un paisible sommeil, cette résolution calme, cette préoccupation du sort des autres qui rendent si admirable la fin de l'austère Caton d'Utique. La fermeté qu'il devait déployer dans sa mort, Othon en avait fait preuve, ce qui est plus extraordinaire, dans plusieurs circonstances de sa vie. Parvenu à l'empire, il ne s'endormit pas au sein des délices, il montra de l'habileté et de l'énergie; mais rien ne fut changé dans son extérieur, ainsi que nous l'apprennent ses bustes. Il conserva pendant son règne rapide cet aspect *mulâtre* dû au soin qu'il prenait d'effacer sur son visage les signes de la virilité

et à l'habitude de remplacer sa chevelure appauvrie par une chevelure artificielle, adaptée avec tant d'art qu'on y était trompé. Les rares portraits d'Othon le montrent en effet d'une beauté régulière et douce, sans barbe et avec un arrangement de cheveux qui le fait d'abord reconnaître. Et le même homme savait parfois marcher en avant des aigles, portant une cuirasse de fer, des vêtements et la chevelure en désordre, *horridus et incomptus*, bien différent de sa renommée, dit Tacite, et j'ajouterai de ses portraits. Il faut avouer que si Othon avait, comme l'assure Juvénal, un miroir dans son bagage de guerre, il ne s'en servait pas tous les jours.

Othon n'eut le temps d'élever aucun monument ; mais la première signature qu'il donna, l'expression est de Suétone, fut pour consacrer une somme considérable à l'achèvement de la Maison-Dorée. On a peine à le comprendre, se donner comme le continuateur de Néron était un moyen de popularité. Le bas peuple, pour flatter Othon, l'appelait Néron, et lui-même joignit ce nom au sien dans ses premiers actes. Oui, il y avait une portion du peuple de Rome à qui la mémoire de Néron resta longtemps chère. Longtemps encore après le jour où il avait péri, il y eut des hommes fidèles à cette exécration mémoire qui portèrent sur son tombeau les fleurs du printemps et de l'été. Comme je l'ai dit, la populace aimait cet empereur, qui chantait, dansait, déclamait devant elle, et

courait dans le cirque pour l'amuser, qui haïssait le sénat, menaçait de le détruire et de livrer les armées et les provinces aux affranchis. L'alliance de la tyrannie et de la démocratie corrompue est naturelle. Du reste on peut croire que ces fleurs apportées au tombeau de Néron l'étaient par des esclaves et des affranchis aux cœurs d'esclaves, mais que le peuple véritable ne partageait point ces honteux regrets, car la mort de Néron fut une joie publique, et les plébéiens (*plebs*) coururent toute la ville coiffés du bonnet de la liberté.

Othon, tout dépravé qu'il était, montra quelques-unes des qualités d'un empereur et mourut admirablement; mais Vitellius, qui lui succéda, fut la honte de l'empire. On avait eu des souverains cruels et insensés, on eut un souverain crapuleux, ce qui ne l'empêchait pas d'être cruel. Sur le champ de bataille de Bedriac, l'aspect des nombreux soldats morts dans la lutte, triste spectacle qui arrachait des larmes aux légionnaires, ne l'émut point. Il fut joyeux, dit Tacite, qu'indigne cette insensibilité, et Dion Cassius nous apprend « qu'il parcourut toute la plaine où gisaient les cadavres, rassasiant ses yeux de cette vue, comme si à ce moment il eût vaincu. » Il ne les fit point ensevelir, car, disait-il, devant le mot attribué depuis à Charles IX, le corps d'un ennemi sent toujours bon. Il fut accusé de la mort de sa mère et de son fils. Son âme était aussi basse que sanguinaire.

On ne peut dire ce que dans sa jeunesse il avait été pour Tibère à Caprée; le premier il reconnut et adora la divinité de Caligula; les statues des affranchis de Claude figuraient parmi ses dieux domestiques. Pour gagner la protection de Messaline, il lui avait demandé un jour la permission de la déchausser, portait un soulier de cette femme sous sa toge, et de temps en temps le baisait. Pour plaire à Néron, il avait chanté sur le théâtre, esclave acheté par celui l'engraissait, *saginæ mancipatus emptusque*. Vitellius aurait une réputation plus exécrée, si le goût effréné des plaisirs de la table, qui l'a rendu célèbre, n'eût servi sa mémoire en mettant dans l'ombre ses autres vices et ses crimes, et cela est dû, je pense, en partie à un admirable buste de lui qui a été souvent reproduit, et dans lequel l'artiste a pris à tâche de montrer surtout l'homme gras et gourmand. On croit que ce buste pourrait bien ne pas être authentique, et on y voit une œuvre de la Renaissance, qui a su si bien parfois contrefaire l'antiquité. Je connais, il est vrai, des artistes qui ne sont point de cet avis; mais quel que soit l'auteur de ce buste, qu'on peut voir au musée du Capitole et au musée de Paris, il est évident que le Vitellius qu'on a voulu représenter est le Vitellius sensuel et ami des bons repas, et non le Vitellius impitoyable et parricide. Il vrai qu'il était grand mangeur, toujours ivre dès le milieu du jour et chargé d'embonpoint. Tel le montre en effet le buste que j'ai

cité, mais il a l'air assez bon homme, tandis que sur les médailles et dans un de ses portraits qui se voit à la villa Albani, Vitellius est moins gras et a l'air très-mauvais. Au fond celui-là est le plus historique, car il importait assez peu aux Romains d'avoir pour empereur un goinfre, mais il était pour eux beaucoup plus sérieux d'avoir pour maître un méchant homme.

Aussi bien qu'Othon, Vitellius se montra continuateur de Néron, et zéléteur intéressé de sa mémoire. Il voulait embellir encore la Maison-Dorée, qu'il trouvait indigne de lui, et fit célébrer des cérémonies funèbres en l'honneur de celui qui ne méritait que des malédictions. « Ces cérémonies eurent lieu, dit Suétone, au milieu du Champ-de-Mars¹. » Était-ce sur le Pincio, où se trouvait le tombeau de Néron ? Peu importe où s'accomplit cet hommage à un souvenir infâme et infamant pour celui qui le rendait. Plutarque fait cette observation : « A tout le moins avaient les habitants de Rome, qui étaient ainsi opprimés, une consolation, c'était qu'il ne leur fallait point d'autre vengeance à l'endroit de ceux qui étaient cause de leur oppression, car ils les voyaient s'entre-tuer eux-mêmes. » En effet,

¹ L'expression *au milieu* serait inexacte quant à la largeur du Champ de Mars, dont le Pincio désigne plutôt la limite du côté de l'orient ; mais ces mots pourraient être entendus de la longueur du Champ de Mars, car celui-ci s'étendait au nord, bien au delà de l'enceinte actuelle de Rome et de la Porte du Peuple, jusque vers le pont Milvius, aujourd'hui *Ponte-Molle*.

Othon, qui avait fait tuer Galba, venait de disparaître, et Vitellius allait disparaître à son tour devant Vespasien.

Vitellius, voyant les progrès de l'armée qui a proclamé Vespasien, s'est résolu à déposer l'empire, espérant conserver la vie. Il vient le déclarer au milieu des clameurs de la foule et du silence des soldats. La foule, touchée de pitié, n'accepte point cette abdication pusillanime, lui rend un peu de courage et le décide à retourner au palais. Un seul chemin lui est ouvert, la voie Sacrée ; il la suit et regagne le Palatin. Cependant ses soldats parcourent la ville et égorgent ceux qu'ils rencontrent. Sabinus, frère de Vespasien, était préfet de Rome ; attaqué, il se réfugie avec quelques troupes dans le Capitole. Les soldats de Vitellius, sans chef, entraînés par un mouvement furieux, traversent en courant le Forum. Arrivés au pied du Capitole, ils commencent à monter la pente qui regarde le Forum, dépassent les temples qui le dominaient, et dont, je l'ai dit, deux le dominant encore de leurs débris. Les vitelliens arrivent ainsi aux premières portes de l'enceinte fortifiée. Un portique s'élevait à leur droite ; de là les gens de Sabinus jetaient aux assiégeants des pierres et des tuiles. Ceux-ci lancent des matières enflammées, comme c'était l'usage dans les sièges, sur une partie du portique qui faisait saillie. Ils suivaient le feu et allaient entrer par la porte embrasée du Capitole, si Sabinus n'avait improvisé un

rempart avec des statues. Voilà la première mutilation des œuvres de l'art antique, et ce ne sont pas les Barbares qui en sont les auteurs. Les peuples civilisés ont été souvent bien funestes à l'antiquité; Fourmont s'amusait à faire sauter des ruines grecques; une bombe vénitienne a coupé en deux le Parthénon, et j'ai entendu autrefois le brave général Fabvier raconter comment, quand il défendait l'acropole d'Athènes contre les Turcs, il fabriquait des bombes très-passables avec des tronçons de colonne. Il faut le dire, c'est dans le dernier siège de Rome par les Français que pour la première fois la guerre a respecté et ménagé les monuments de l'antiquité. Cette première attaque du Capitole se fit sur la droite de ceux qui encore aujourd'hui y montent du Forum par la rampe de gauche, au-dessus de l'ancienne voie triomphale. Les soldats de Vitellius, repoussés sur ce point et arrêtés par le mur de statues, tentèrent une autre attaque à gauche, là précisément où conduit la rampe dont je parlais tout à l'heure, vers le bois sacré de l'asile qui existait encore en mémoire de Romulus, — c'est aujourd'hui la place du Capitole, — et au pied des *cent marcaes* dont l'escalier par où l'on monte à la roche Tarpéienne représente une partie. De ce côté, l'abord de la citadelle était facilité par des maisons que l'on avait bâties pendant la paix jusqu'à la hauteur du Capitole, et sur les toits desquelles, plats comme l'étaient ceux de l'ancienne Rome, et le sont souvent ceux de la

Rome moderne, il était aisé de monter. Dans cet assaut, le feu prit au temple de Jupiter. Les aigles de bois qui soutenaient le faite furent atteints par la flamme, et le Capitole brûla. Les assiégeants, maîtres de la place, saisirent Sabinus, le conduisirent à travers le Forum à Vitellius, qui se tenait sur les marches du palais, et qui parut vouloir épargner le frère de Vespasien ; mais la multitude demanda sa mort. Il fut percé de coups, déchiré ; on lui coupa la tête, et l'on traîna son corps aux Gémonies, situées au-dessous du Capitole. Vitellius, qui du lieu où il était placé put voir cet affreux spectacle, devait dans peu y être traîné lui-même.

Bientôt l'armée, qui avait proclamé Vespasien, fut aux portes de Rome. On se battit dans les faubourgs, parmi des maisons, des jardins, des chemins tortueux. Les jardins y sont encore. Les maisons n'y sont plus si pressées, à cause de la *mal'aria*. La populace de Rome prit les armes pour défendre Vitellius, et se rangea sur les collines que voient à leur gauche ceux qui viennent de Ponte-Molle. Les troupes du parti du Vespasien s'avancèrent en trois corps. L'un marchait au milieu par la voie Flaminienne, suivant la route que prennent maintenant les voyageurs qui arrivent de Florence ; un second, à la droite de celui-ci, longeait le Tibre, qui fait un coude entre Ponte-Molle et Rome ; l'autre avait pris à gauche par la plaine d'*Aqua acetosa*, et, tournant la hauteur qui domine cette plaine,

était allé chercher la *via Salara* pour entrer par la porte Colline, vers les jardins de Salluste. Il y avait là de petits chemins étroits et glissants. La partie de l'armée qui s'y était engagée fut fort incommodée par les vitelliens, qui du haut des murs de ces jardins faisaient pleuvoir sur elle des pierres et des traits ; mais vers le soir ceux-ci furent enveloppés par la cavalerie, qui avait forcé la porte Colline. On combattit aussi dans le Champ de Mars. C'était la première fois que la guerre civile se faisait si près de Rome. Enfin Rome même en fut le théâtre. Les soldats de Vespasien, après y avoir pénétré, étaient arrêtés par une foule compacte qui encombrait les rues étroites, et écrasés par les tuiles qu'on lançait sur eux du sommet des maisons. Pour achever de rendre présents au lecteur ces combats, qu'il peut, grâce à la fidélité descriptive de Tacite, voir de ses yeux, je traduirai quelques lignes du grand historien.

« Les combattants avaient pour spectateurs le peuple, qui, comme s'il se fût agi d'un combat dans l'amphithéâtre, applaudissait ceux-ci ou ceux-là lorsque leurs adversaires avaient le dessous, demandant que les soldats qui se cachaient dans les boutiques ou se réfugiaient dans les maisons en fussent arrachés, puis égorgés, et s'emparait ainsi de la meilleure partie du butin, car, tandis que le soldat était tout entier au carnage et au sang, les dépouilles tombaient aux mains de la populace. L'aspect de la ville était terrible

et hideux. Ici des combats et des blessures, là des bains et des cabarets, du sang et des monceaux de morts, des prostituées et leurs pareils. Toutes les fureurs de la débauche dans une paix dissolue, toutes les horreurs d'une affreuse captivité étaient là, tous les crimes et toutes les joies. » Le camp des Prétoriens fut attaqué et défendu avec rage, avec un acharnement désespéré. Beaucoup moururent sur le mur du camp. Lorsqu'on brisa les portes, on vit ceux qui restaient, intrépides en présence de leurs vainqueurs, rendre blessure pour blessure ; les mourants avaient soin, en exhalant leur dernier soupir, de tourner la face à l'ennemi.

La mort de Vitellius est racontée par Tacite, par Suétone et par Dion Cassius avec autant de détails que celle de Galba, et nous pouvons de même contempler sa fin, aussi laide que sa vie. On éprouve quelque compassion pour Galba, bien qu'il fût avare et cruel, parce qu'il y avait du moins en lui quelque étincelle de l'ancienne énergie romaine ; mais il est impossible de s'attendrir beaucoup sur ce glouton féroce et bas, qui montra dans le malheur la plus vile pusillanimité. Le lieu de la scène est à peu près le même. Vitellius est au palais ; de ce palais, quelques jours auparavant, il avait vu, en dinant, brûler le Capitole ; il s'en échappe pour gagner, à travers le cirque, l'Aventin, où se trouvait la maison de sa femme, espérant de là se rendre à Terracine et y rejoindre son frère, qui y te-

nait avec quelques cohortes. Il n'avait auprès de lui qu'un boulanger et un cuisinier, deux personnages importants pour Vitellius, et dont il ne voulait pas se séparer. Puis, sur un bruit qu'il serait épargné, il se laisse reporter au palais, qu'il trouve vide. Ses deux compagnons de fuite l'abandonnent. Il met autour de son corps une ceinture remplie de pièces d'or, et va se réfugier où? Tacite se borne à dire dans une honteuse cachette; selon Suétone, dans la loge du portier. Il s'y barricada avec un matelas, après avoir attaché le chien devant la porte. Si l'on en croit Dion Cassius, Vitellius s'était caché dans un chenil, d'où on vint l'arracher vêtu d'une méchante saie et tout déchiré par les morsures des chiens. Nul ne le reconnaissait, et on lui demandait où était l'empereur; lui cherchait par ses réponses à prolonger l'erreur des soldats. Reconnu enfin, il demanda qu'on épargnât sa vie, qu'on le gardât prisonnier, disant qu'il avait à faire des révélations qui intéressaient le salut de Vespasien. Ses bourreaux ne l'écoutent pas, ils déchirent ses vêtements, lui attachent les mains derrière le dos, lui mettent une corde au cou, le traînent le long de la voie Sacrée et à travers le Forum. Beaucoup l'insultent, et personne ne le plaint. L'abjection de sa mort étouffait la pitié, selon la dure parole de Tacite. Pour moi, la pitié, que je croyais ne pouvoir éprouver pour Vitellius, me prend quand je le vois devenir le jouet de cette lâche cruauté de la populace, qui s'acharne éga-

lement sur sa proie, qu'elle soit innocente ou criminelle, cruauté dont quelques détails rappellent dans le supplice d'un monstre le supplice du vertueux Bailly. On lui jette des ordures au visage, et quand il veut baisser la tête, on le force avec la pointe d'un glaive à la relever. Cette foule abrutie par le despotisme lui reproche même ses défauts corporels, sa taille démesurée, sa face enluminée, son gros ventre, la faiblesse d'une de ses jambes. Le malheureux trouva sous ces outrages un mot triste et noble. Un tribun l'insultait; Vitellius lui dit : « J'ai été ton empereur ! » Enfin, quand il fut arrivé au bout de la voie Sacrée, devant l'escalier des Gémonies, on l'égorgea à petits coups, et on le traîna avec un croc dans le Tibre. En présence de ce long et barbare supplice, l'indignation et le mépris, si justement dus à la victime, se reportent sur les meurtriers. On détourne les yeux avec dégoût du lieu où ces abominations viennent de s'accomplir. Le regard alors rencontre le temple de Vespasien, dont les ruines sont tout près, Vespasien qui ne méritait pas un temple, mais qui méritait mieux le pouvoir que ses prédécesseurs, et dont le règne intelligent et vigoureux va nous reposer des misérables règnes que nous venons de traverser.

Ce règne meilleur, nous n'avons pu voir à Rome qu'une partie de ce qui l'a précédé et amené. Que de désordres, de calamités, d'horreurs ! Voilà cette paix de l'empire que l'on avait payée du prix de la liberté.

On voulait en finir avec les guerres civiles, et la guerre civile était dans les rues de Rome, et l'on se battait au Capitole; le Capitole brûlait, ce qui n'était jamais arrivé, même dans l'incendie allumé par les Gaulois. Il périt cinquante mille hommes dans la ville et autour de la ville pendant les combats des partisans de Vitellius contre les partisans de Vespasien, et ce n'était pas seulement Rome qui était ainsi ravagée : la guerre civile avait fait le tour du monde romain ; l'effroyable destruction de Crémone montre ce que coûtaient aux provinces les luttes des prétendants à l'empire. La guerre civile avait, comme dit Tacite, parcouru toutes les provinces et toutes les armées, et l'on avait pu regretter, selon lui, les luttes si sanglantes, mais moins désastreuses pour l'État, de César et de Pompée, d'Octave et d'Antoine.

Au moment d'aborder l'époque terrible d'où nous sortons, Tacite s'écrie de son ton le plus sombre : « L'histoire que je vais écrire abonde en désastres, en combats atroces, en discordes, la paix même y sera cruelle, quatre empereurs périssant par le glaive, trois guerres civiles, des guerres étrangères en plus grand nombre, et souvent en même temps la guerre étrangère et la guerre civile. » L'empire, déchiré au dedans, est menacé au dehors. Tacite continue : « Des succès en Orient, mais des revers en Occident. L'Illyrie se trouble, la Gaule chancelle, la Bretagne domptée est bien vite perdue, les Suèves et les Sarmates se

soulèvent.» En effet, l'armée des peuples barbares, que la république avait contenue, dont César avait rejeté l'avant-garde au delà du Rhin, qui avait épouvané Auguste pour la sécurité de l'Italie, cette armée gronde au loin, de jour en jour plus menaçante. Le Batave Civilis put croire un moment qu'il allait régner sur la Germanie et sur la Gaule. La fortune de Rome, plus que la discipline et le courage de ses légions dégénérées, on le voit à chaque page dans Tacite, devait l'emporter encore. Plus tard quelques princes admirables et guerriers, comme Trajan et Marc-Aurèle, repousseront les Barbares au delà du Danube et les arrêteront pour un temps; mais quand tout dépend d'un coup de dé, on ne saurait gagner toujours, et c'était un coup de dé qui donnait les bons empereurs. Après eux, l'envahissement et le déchirement recommencèrent. Une société qui ne reposait point sur elle-même, mais sur les caprices d'un chef élu par le caprice d'une armée, s'affaissait inévitablement, et, sous le double poids des divisions intestines et des agressions extérieures, devait finir, en s'aplatissant toujours, par être écrasée tout à fait.

La famille des Flaviens donne le premier exemple d'une succession dynastique régulière pendant trois règnes; mais l'hérédité, passagèrement introduite dans l'empire romain, ne lui porta presque jamais bonheur. Marc-Aurèle fut père de Commode, Septime Sévère de Caracalla. De même Vespasien eut Domitien

pour fils. Quant à Titus, dont le règne si court fut salué avec un enthousiasme qui était surtout de l'espérance, j'y reviendrai.

Vespasien est un personnage. Il a de l'activité, de l'énergie, de l'habileté, de la modération. Avec lui, le bon sens arrive au trône. Il eût été, dit Tacite, l'égal des anciens généraux de la république, sauf l'avarice. Son avarice en effet fut révoltante, et on peut le dire quand on songe aux impôts qu'il imagina. Un jour il prit le pot-de-vin donné à l'un de ses serviteurs pour un emploi qui devait être accordé à la recommandation de celui-ci ; il en partagea un autre avec son cocher. La détresse des finances de l'État, par laquelle on a cherché à justifier l'avarice de Vespasien, n'était là pour rien. C'était une manie. La seule excuse de cet amour de l'argent, c'est que sa famille était une famille de finance ; son grand-père avait été percepteur, son père receveur des contributions et usurier, car l'avènement des Flaviens à l'empire est l'avènement de ce que nous appellerions la bourgeoisie. Jusqu'à elle les empereurs étaient ou avaient au moins la prétention d'être de race illustre. Pour Vespasien, il était fort exempt de toute vanité de ce genre, et riait beaucoup de ceux qui voulaient le faire descendre d'un compagnon d'Hercule. Vespasien fut, si j'osais employer ce mot dans son acception moderne, un empereur bourgeois ; il conserva toujours des goûts simples, se déplaissait dans le palais impérial, et habitait de

préférence les jardins de Salluste. Positif et railleur, il se moquait des présages. Une comète ayant paru dans le ciel, il affirma que cela regardait le roi des Parthes, qui avait une longue chevelure; lorsqu'il tomba malade, il dit : « M'est avis que je deviens dieu. »

Jamais portrait ne montra mieux l'homme. Son visage exprime la vigueur et la capacité, sans aucune élévation. C'est une tête ferme et carrée, comme était sa personne; *structurâ quadratâ firmisque membris*, dit Suétone, qui ajoute : « Il avait l'air d'un homme qui fait un effort. » Cette énergie constamment tendue lui inspira sa dernière parole : « Un empereur doit mourir debout. » On voit aussi dans ses petits yeux perçants, dans ses lèvres fines, l'expression sarcastique d'un esprit qui n'était dupe de rien. Vespasien a l'air d'un vieux général retors, bien fait, dans un temps comme le sien, pour monter de très-bas à l'empire et pour s'y maintenir. Rien ne lui coûtait d'ailleurs. Il avait été très-plat sous Caligula, s'était fait protéger par l'affranchi Narcisse sous Claude, avait escorté Néron dans son voyage en Grèce; mais, s'étant endormi pendant que l'empereur chantait, il avait perdu, par cette faute involontaire, tout crédit. Vespasien avait employé tous les moyens pour parvenir; au moins se montra-t-il digne d'être arrivé, mais il ne dépouilla jamais complètement l'abjection de sa première fortune, et sur sa toge impériale il y eut

toujours un peu de la boue que Caligula s'était amusé un jour à lui faire jeter.

Il ne faut pas être trop difficile envers les empereurs romains. En voilà un du moins qui a quelques grandes qualités : d'abord les qualités guerrières. En Angleterre¹, Vespasien avait pris vingt villes et gagné trente batailles. Il savait se faire aimer des soldats sans les corrompre. Administrateur vigilant et réformateur sévère de la justice, il montra de l'humanité envers ses ennemis. La seule barbarie qu'on puisse lui reprocher, et elle étonne de sa part, c'est d'avoir fait mourir avec Sabinus sa femme Éponine, qui avait vécu près de lui neuf ans cachée dans un tombeau où elle était devenue mère de deux enfants, et qui, les montrant à Vespasien afin de l'attendrir en faveur de son mari, lui disait : « Je les ai mis au monde pour pouvoir te présenter plus de suppliants. »

Le principal mérite de Vespasien fut de commencer une honnête réaction contre la mémoire de Nérone, ce que personne n'avait osé faire avant lui. Cette juste

¹ Il semblerait que Vespasien a laissé un fâcheux souvenir dans notre Normandie, qu'il traversa sans doute lors de son expédition dans la Grande-Bretagne, et qu'il dut rançonner en passant, car encore aujourd'hui son nom y est prononcé comme une injure par les paysans. Dans certains villages de cette province, on a entendu des mères dire à leurs enfants, en manière de reproche : « Tu es un Vespasian. » Ces bonnes femmes n'avaient pas lu l'histoire, et le nom de l'empereur romain n'avait pu leur arriver que par la tradition populaire, à moins que ce ne fût un souvenir des romans du moyen âge, où figurait Vespasien, et des cruautés du siège de Jérusalem.

réaction tentée par Vespasien se continua sous ses fils. Elle se manifeste à Rome d'une manière remarquable dans l'histoire des monuments. Vespasien fit transporter dans le temple de la Paix, qui était une sorte de musée, les chefs-d'œuvre de la Grèce que Néron avait entassés dans son palais. Si son colosse ne fut pas abattu, il fut ôté du moins de la place d'honneur qu'il occupait à l'entrée de la Maison-Dorée, et transporté dans la *via Sacra*, où il n'était plus qu'une décoration de la voie publique ; on plaça des rayons autour de sa tête et on en fit un Apollon. Quant à la Maison-Dorée elle-même, cette œuvre gigantesque de Néron que voulaient continuer ceux qui, comme Othon, prétendaient aussi continuer son règne, Vespasien et son fils Titus, ainsi que nous le verrons plus en détail en parlant de celui-ci, prirent à tâche d'en faire disparaître les traces. Vespasien choisit le lieu où était le lac artificiel de Néron, un des principaux ornements de la Maison-Dorée, pour y jeter les fondements du Colisée. La même pensée fit relever par Vespasien le temple de Claude, que Néron, dans sa haine de son père adoptif, avait pris plaisir à détruire presque complètement pour faire place aux empiétements de la Maison-Dorée. La réparation de ce temple était un reproche adressé par Vespasien à l'impiété de Néron.

Réparateur de l'État après plusieurs empereurs qui avaient travaillé à sa ruine, Vespasien voulut aussi réparer les ruines que les incendies, et surtout celui de

Néron, y avaient faites. Dans cette intention, il permit d'occuper les terrains vacants et d'y construire, si les propriétaires n'en faisaient point usage. Le *Tabularium*, c'est-à-dire le dépôt des archives, avait souffert dans l'incendie du Capitole, auquel il était adossé. Le monument même n'avait point été consumé, car ses fortes arcades en péperin, du temps de la république, subsistent encore ; mais trois mille tables de bronze, où étaient gravés les sénatus-consultes, les traités de paix, les privilèges accordés aux villes ou aux citoyens, avaient été la proie des flammes. Vespasien fit faire de grandes recherches pour en retrouver des copies, et rétablit cette collection de documents, qui, si nous l'avions, serait sans prix.

Vespasien restaura le théâtre de Marcellus. Ce théâtre avait déjà brûlé souvent et devait brûler encore. Ce qui brûlait ainsi, c'étaient sans doute les sièges, les planches du théâtre, les décorations, mais non pas le monument lui-même, au moins le monument tout entier ; car ce qui en reste, on peut l'affirmer d'après l'intégrité et la pureté de l'architecture, n'a été ni réparé ni touché depuis le règne d'Auguste. On attribue encore à Vespasien la restauration du temple de l'Honneur et de la Vertu, dont il fit rafraîchir les peintures. C'était prendre bien de la peine pour un culte dont la mode était passée.

Vespasien, qui, dans sa vie privée, était d'une extrême parcimonie, n'épargnait rien quand il s'agissait

des divertissements ou des édifices publics. Il apporta un zèle extrême à rebâtir le Capitole. On le vit se mettre lui-même à l'ouvrage et placer des pierres sur son dos comme un simple manœuvre. Quelques débris de muraille cachés dans le couvent des franciscains d'*Ara-Cœli* sont tout ce qui reste de ce temple fameux. Vespasien avait ses raisons pour le reconstruire. D'abord c'étaient ses ennemis, les partisans de Vitellius, qui l'avaient incendié lorsqu'ils y attaquaient son frère Sabinus, si indignement égorgé par eux, et puis il était important pour lui de rendre aux Romains le temple de Jupiter Capitolin, temple dont on regardait l'existence comme liée aux destinées de Rome, à tel point que, lorsqu'il fut la proie des flammes, quelques-uns craignirent que ces destinées ne touchassent à leur terme. Il était habile, en réparant le *palladium* romain, de paraître lui donner un nouveau commencement associé aux commencements de la nouvelle famille appelée à l'empire. C'est ainsi qu'on s'explique l'empressement de Vespasien à prendre part aux travaux de reconstruction, comme l'aurait pu faire un prince plus dévot que lui. Vespasien ne se montrait religieux que parce qu'il était politique.

Comment un homme avant tout pratique comme il l'était eût-il négligé les travaux d'utilité publique? Aussi la Porte-Majeure nous montre-t-elle au-dessous de l'inscription de Claude une inscription de Vespasien.

sien. Elle nous apprend qu'il avait réparé à ses frais l'aqueduc de Claude. Loin de Rome, une autre inscription atteste que Vespasien, pour faire passer la voie Aurélienne, a taillé une montagne. L'inscription a bien la simplicité du caractère de son auteur et se termine par la formule ordinaire : *faciendum curavit*, comme s'il s'agissait de tout autre chemin.

Enfin Vespasien bâtit le temple de la Paix. Cet avare, qui autrefois avait tout osé jusqu'à extorquer à un jeune homme 40,000 fr. pour le faire nommer sénateur contre la volonté de son père, et qui, devenu empereur, vivait assez pauvrement, éleva un des plus magnifiques monuments de l'ancienne Rome, le temple de la Paix. Il y avait rassemblé un grand nombre d'objets précieux, et entre autres les vases d'or et le chandelier aux sept branches pris dans le temple de Jérusalem. La république, qui avait élevé des temples à tant de divinités et même à la Fièvre, n'en avait point consacré à la Paix, car la guerre était l'état permanent et nécessaire du peuple romain. Auguste ferma le temple de Janus, mais il fallut bientôt le rouvrir. J'ai montré plus haut ce qu'était la paix de l'empire romain quand Vespasien monta sur le trône : par cela même, il devait attacher un grand prix à inaugurer l'ère pacifique qu'on attendait de chaque empereur avec un espoir toujours renaissant et toujours bientôt déçu.

Si le grand édifice, en partie conservé, qu'on ap-

pelle quelquefois le temple de la Paix, devait garder ce nom, une des plus imposantes ruines de Rome se rattacherait à la mémoire de Vespasien; mais cette ruine majestueuse, formée de trois grands arceaux qu'on voit encore aujourd'hui près du Forum, ne peut être le temple de la Paix. D'abord nous savons que ce temple magnifique brûla sous Commode¹. En supposant qu'on l'ait reconstruit alors, ce que l'histoire ne dit point, l'architecture de l'édifice dont on voit encore les ruines ne peut être du temps des Antonins. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les ornements du prétendu temple de la Paix avec ceux du beau temple d'Antonin et Faustine, qui est à côté. De plus, cet édifice n'a jamais été un temple : ce fut évidemment une basilique. Nous la retrouverons quand nous serons parvenus à l'époque de Constantin. La basilique fut construite à peu près dans l'endroit où Vespasien avait élevé le temple de la Paix, ce qui explique comment l'on a confondu ces deux monuments. Un beau fragment de mur qu'on découvre près de la basilique a probablement fait partie du temple de la Paix, œuvre de Vespasien, dont il est le seul reste.

Derrière le temple de la Paix était, ce semble, le quartier des libraires; du moins c'est là que Martial

¹ Galien parle de cet incendie, qui consuma ses livres dans sa boutique (ἀποθήκη), qui était près du temple de la Paix. L'incendie dut être bien violent, car Galien mentionne aussi la destruction de grandes bibliothèques sur le Palatin, probablement les deux bibliothèques construites par Auguste, près de sa maison et du temple d'Apollon

donne l'adresse du sien. « Si tu veux, dit-il, avoir mes légers ouvrages pour en faire les compagnons de ta longue route, achète-les dans leur petit format, car ils peuvent tous tenir dans la main ; mais il faut que tu saches où l'on me vend. Pour t'éviter la peine de courir toute la ville, je vais te conduire de manière à ce que tu ne puisses t'égarer. Demande Secundus, l'affranchi du noble Lucens, derrière le temple de la Paix et le Forum-Palladien. » Les éditeurs de Rome faisaient comme les nôtres, ils affichaient à leur porte les titres des livres nouveaux. C'est ce que nous apprend ailleurs Martial en parlant d'un autre libraire qui demeurait non loin du premier, en face du Forum de César. « C'est là qu'il faut m'aller chercher. Demande-moi à Atrectus, c'est le nom que porte le maître du magasin ; il te donnera un exemplaire de première ou de seconde qualité, satiné à la pierre ponce, orné de pourpre ; tu peux avoir un Martial pour cinq deniers. » On voit que les livres se vendaient à Rome exactement comme chez nous. Cela étonne, on ne conçoit pas d'abord une vente régulière de livres là où ils ne peuvent être multipliés par l'imprimerie ; mais les copistes tenaient lieu d'imprimeurs. Pline le Jeune parle d'un livre *tiré à mille exemplaires*, et qui avait été expédié dans toute l'Italie et toutes les provinces. Le même auteur s'applaudit que ses ouvrages se vendent à Lyon. Je crois même que les anciens connaissaient les droits d'auteur. Sé-

nèque se pose quelque part cette question : « Les œuvres de Cicéron appartiennent-elles à Cicéron, qui les a composées, ou à Dorus, qui les a *achetées*? » Plus on étudie la société romaine, plus on trouve que dans les petites choses comme dans les grandes elle ressemblait assez souvent à la nôtre.

Du reste, il était un peu téméraire aux auteurs de faire vendre leurs œuvres dans ce quartier, car près du temple de la Paix étaient les *magasins de poivre*, et ils devaient parfois frémir en se rappelant un certain vers d'Horace sur les méchants écrivains dont les œuvres pouvaient servir à envelopper du poivre :

Et piper et quidquid chartis amicitur ineptis.

Mais retournons au temple de la Paix, d'où nous a un peu écartés Martial en nous conduisant chez ses libraires. Si nous n'avons pu découvrir qu'un débris incertain du grand édifice bâti par Vespasien, à quelques pas de là, à l'endroit où la voie Sacrée était le plus élevée, *in summâ viâ*, sur un petit tertre, dernière trace, dit-on, de la Velia de Collatin, nous trouverons, mieux conservé que le temple de la Paix et restauré avec une scrupuleuse exactitude, le charmant arc de Titus, et nous passerons ainsi naturellement de Vespasien à son fils.

Cet arc de triomphe fut élevé en l'honneur de Titus, à l'occasion de la prise sanglante de Jérusalem. On y

voit encore des bas-reliefs d'un très-beau travail. Dans l'un, qui représente le triomphe, on reconnaît, porté par des soldats, parmi les dépouilles du temple, le chandelier aux sept branches. On prétend que les Juifs encore aujourd'hui évitent de passer sous l'arc de Titus. Ils étaient déjà nombreux à Rome au temps de cet empereur, exerçant de petits métiers, échangeant par exemple des allumettes contre des verres cassés, et vivant sur la rive droite du Tibre. Le Trastevere était leur *ghetto*. C'est probablement parmi eux que d'abord se recruta surtout le christianisme à Rome. Aussi est-ce dans le quartier habité par les Juifs qu'apparaît la première assemblée publique des chrétiens, autorisée par Alexandre Sévère, au lieu où s'élève aujourd'hui la vieille et imposante basilique de *Santa-Maria in Trastevere*. On sait que les païens confondaient les premiers chrétiens avec les Juifs, et je crois possible que la pauvre Juive de Juvénal, qui, en mendiant, murmure en secret aux oreilles d'une dame romaine quelque chose sur la loi des Juifs, pourrait bien être une chrétienne, car rien n'était plus loin des idées juives que de parler de la loi à des étrangers. Les Juifs sont traités avec un grand mépris par les satiriques romains. On voit cependant par le témoignage de ces poètes eux-mêmes que ce qu'ils appellent la superstition juive était très-répandue dans la ville des césars. Le fâcheux d'Horace parle de sa dévotion au sabbat, et à la fin de la cinquième satire de Perse est

une description curieuse de la célébration du sabbat dans les rues de Rome.

Malheureusement le récit qu'avait fait Tacite de la prise de Jérusalem, à laquelle se rapporte l'arc de Titus, est perdu ; mais ce qu'il dit de cette singulière nation est remarquable. Si Tacite, en vrai Romain, veut tout rattacher aux traditions du polythéisme, l'émigration des Juifs, par exemple, à l'avènement de Jupiter, il sait le nom de Moïse, que connaît aussi Juvénal, le séjour des Hébreux en Égypte, leur fuite dans le désert, et même l'eau jaillissant miraculeusement du rocher. Parmi beaucoup d'erreurs et de calomnies, il a écrit sur les Juifs ceci : « Entre eux, une fidélité invincible, une charité toujours active ; contre le reste du monde une haine indomptable. » L'histoire morale du peuple juif n'est-elle pas dans cette phrase de Tacite ?

Une tradition dont je n'ai pu découvrir l'origine veut que le chandelier aux sept branches ait été jeté dans le Tibre par Maxence près de Ponte-Molle le jour de la mémorable bataille qui donna le monde au christianisme. Pour retrouver un tel trésor, il vaudrait la peine de fouiller le Tibre ; mais je ne conçois pas pourquoi le païen Maxence aurait emporté de Rome avec lui cet objet sacré. De plus, Procope nous dit que les vases d'or du temple existaient encore au temps de Bélisaire, que Bélisaire les prit à Gélimer, qui les avait enlevés, et le chandelier aux sept bran-

ches était probablement avec les vases d'or. Je ne pense donc pas qu'il y ait espoir de le repêcher dans le Tibre.

Le règne de Titus fut marqué par de grandes calamités; elles lui fournirent l'occasion de montrer du zèle pour la chose publique et une préoccupation bienveillante du sort des citoyens. Alors eut lieu cette célèbre éruption du Vésuve qui engloutit Herculaneum et Pompéi, et dont nous voyons encore aujourd'hui plus que les traces, on peut dire la présence, dans la cendre et la lave sous lesquelles gisent ces villes que le terrible événement a laissées comme elles étaient au moment où il les a frappées. Nulle part on n'observe mieux l'antiquité surprise et saisie pour ainsi dire toute vivante. Une visite à Pompéi est un complément nécessaire au voyage historique que nous faisons dans l'antiquité romaine. Stace disait : « La race future le croira-t-elle, quand elle verra ici d'autres moissons croître sur des villes et des populations enfouies? » Pour voir ce que Stace doutait qu'on pût croire, il suffit d'aller à Portici.

En même temps Rome brûlait de nouveau¹. Titus se chargea de tous les frais de réparation, et envoya dans

¹ Cet incendie fut terrible. Il consuma ou du moins endommagea beaucoup les temples de Sérapis, d'Isis, de Neptune, le temple de Jupiter Capitolin, qu'on venait de relever et dont Titus commença la reconstruction, les *Septa*, les thermes d'Agrippa, le Panthéon, le *Diluviorium*, le théâtre de Balbus et le théâtre de Pompée, la maison d'Auguste avec le temple d'Apollon et les bibliothèques. On voit que

les temples et les édifices publics les ornements de son palais. Pendant ce règne si court, qui ne dura guère que deux ans, il trouva le temps de restaurer de nouveau l'aqueduc de l'eau Claudia, que son père avait déjà réparé. Tout cela est d'un prince qui connaît ses devoirs envers l'État, et qui mérite l'estime de l'histoire. A-t-il mérité d'être appelé l'amour et les délices du genre humain ? C'est autre chose. Qu'est-ce qui resterait pour Trajan, pour Antonin, pour Marc-Aurèle ? Tâchons d'apprécier au juste, sans dénigrement, mais sans exagération, ce qu'a été et ce qu'a fait Titus pour se rendre digne de la popularité dont il a joui de son vivant et dans l'histoire.

D'abord il est reconnu qu'il était loin d'être comme César ce qu'il fut comme empereur. Avant d'arriver au trône, il passait pour vicieux, cruel et avide. Vicieux, je m'abstiendrai des détails. Cruel, il apostait dans les théâtres et dans les camps des gens qui demandaient la mort des personnages qui lui étaient suspects, et en fit périr ainsi plusieurs. Avide, il faisait des marchés avec ceux qui avaient à traiter avec son père et en tirait des sommes. Tout cela était si connu, qu'on s'attendait à voir en lui un autre Néron. Il fallait que Titus eût une bien mauvaise réputation à cette époque pour qu'on l'ait accusé, pendant qu'il

le fléau frappa surtout le Champ de Mars, le Capitole et le Palatin. Il semble ne s'être pas étendu aux autres collines de Rome, comme avait fait l'incendie de Néron.

était en Judée, de travailler pour son propre compte et de vouloir régner en Orient, au point d'inspirer des inquiétudes à Vespasien, et pour qu'on l'ait soupçonné, sans fondement, je pense, d'avoir conspiré contre les jours de son père.

Monté sur le trône, on n'eut plus un seul reproche à lui adresser. Il ne fit tuer personne, ce que les historiens remarquent, car c'était un mérite pour un empereur romain. Il se conduisit bien dans les malheurs publics et s'efforça d'y remédier. Il montra de la libéralité, de la douceur, une constante envie de plaire, ce qui n'est point méprisable dans un souverain absolu. Il fut surtout aimable et gracieux. Empereur *coquette*, il avait pour maxime de ne renvoyer personne sans espérance. Tout cela est bien, mais est-ce assez ? Je cherche des actions vraiment généreuses, des mesures vraiment utiles, des lois bienfaisantes, et je vois plus de paroles que d'actions : j'en trouve deux cependant. Il punit les délateurs, les fit battre de verges dans le Forum, puis après les avoir exposés dans l'amphithéâtre, c'est-à-dire dans le Colisée, qu'il venait de dédier, et dont, avant les martyrs chrétiens, c'est le meilleur souvenir, il les condamnait à l'esclavage et à l'exil. Enfin il fit une chose que je préfère aux mots de lui les plus cités. Ayant découvert une conspiration, non-seulement il pardonna aux conspirateurs, mais, ce que j'admire bien plus, il envoya un messenger rassurer la mère de l'un d'eux sur le sort de son fils.

Ce trait, à mes yeux, vaut cent fois le fastueux pardon accordé par Auguste à Cinna.

J'ai dit de Titus tout le bien qu'en sait l'histoire, et je n'ai pas, je crois, cherché à l'atténuer ; mais, je le demande de nouveau, y a-t-il là de quoi mériter d'être appelé les délices du genre humain ? Il n'eut pas le temps d'en faire plus, dira-t-on ; soit. Il ne faut pourtant pas trop insister sur la brièveté de son règne, car on pourrait se demander si ce règne, en se prolongeant, aurait tenu tout ce qu'il semblait promettre. Néron aussi avait bien commencé.

Ce qui me paraît distinguer surtout Titus, c'est la facilité, la bonne grâce, l'esprit. « J'ai perdu ma journée ! » est un mot touchant, mais c'est surtout un mot spirituel. Titus avait une nature heureuse. Habile à tous les exercices, doué d'une mémoire extraordinaire, il réussissait aux vers, à la prose, à la musique, même il improvisait, art qui commençait à être à la mode, et dont la tradition s'est conservée en Italie jusqu'à nos jours. On craignait un Néron, on en fut quitte pour la peur, et on lui en tint compte. Il dompta ses mauvais penchants, il rassura, il séduisit ses contemporains, il a séduit la postérité.

Il ne négligeait pas de flatter les goûts favoris du peuple romain en donnant des jeux magnifiques, en prenant parti pour tel ou tel gladiateur, en faisant égorger cinq mille animaux en un jour. Il y en eut neuf mille de tués en tout à la dédicace du Colisée et

des thermes de Titus, un certain nombre par des femmes. Titus fit combattre des grues pour amuser le peuple, ce qui était nouveau, et donna le spectacle d'un combat naval dans l'amphithéâtre, transformé en naumachie, ce qui était facile, puisqu'on avait à sa disposition les eaux qui alimentaient les viviers de Néron. De tels spectacles, et les billets de loterie distribués au peuple, que Titus n'eut garde d'oublier, purent bien lui compter pour quelques vertus. Les Romains lui surent beaucoup de gré de ne pas épouser Bérénice, qui était reine et Juive, deux noms odieux ; Bérénice, l'incestueuse sœur d'Agrippa, moins intéressante dans Juvénal que dans Racine. Il mourut bientôt, il n'eut pas le temps de diminuer l'admiration et de lasser la faveur publique, et il fut remplacé par Domitien. Celui-ci avait tout ce qu'il fallait pour faire valoir son prédécesseur ; aussi Titus laissa-t-il une mémoire bénie, et l'on montrait au pied du Palatin, du côté qui regarde le Coelius, la maison où il était né, comme on montre à Pau le berceau de Henri IV.

Je remarquais, à propos de Claude, que les historiens des bas temps ne savent presque plus rien de ce qu'il a fait de grand et de bon, et ne connaissent que ses ridicules ; de même Aurelius Victor ne connaît que les vertus de Titus. L'histoire, en s'éloignant du temps qu'elle raconte, met toujours plus en évidence le bien ou le mal absolu, le côté dominant d'un caractère. Les nuances s'effacent par la distance des âges, comme les

objets par la distance; les traits saillants se dessinent seuls, et s'isolent des autres traits qui complétaient le tableau. La version des derniers historiens de l'antiquité a souvent été celle qu'ont reçue les âges modernes, dont ils étaient plus près, et auxquels ils ont transmis le passé tel qu'il s'était altéré en arrivant jusqu'à eux. Pour moi, je pense que Titus était un homme d'esprit dont les passions n'étaient pas très-fortes. Après avoir trop cédé, dans sa jeunesse, aux plaisirs, à la cruauté, à l'avidité, il y renonça noblement en montant sur le trône à quarante ans. Il eut un heureux penchant à être aimé, et sut très-habilement faire et surtout dire ce qu'il fallait pour cela. Suétone, qui l'admire sans restriction comme empereur, dit : « Il fut l'amour et les délices du genre humain. Pour gagner tous les cœurs, soit le naturel, soit l'art, soit la fortune, le servirent. » Tous trois y concoururent, je pense, mais l'art y fut pour quelque chose.

Encore cette fois, ce sont les portraits qui m'ont mis sur la voie d'une appréciation que l'étude de l'histoire a confirmée. En voyant ceux de Titus, je fus frappé d'étonnement. Ce qui domine dans presque tous, c'est par excellence la finesse. Je trouvais à l'adorable Titus un air narquois qui me rappelait Vespasien. Cette expression est surtout marquée dans une statue du Vatican, empreinte d'un caractère d'individualité manifeste. Elle est moins sensible dans quel-

ques bustes évidemment idéalisés. Ceux-ci ont une certaine douceur qu'on peut croire un peu étudiée, et jamais l'expression de la bonté vraie comme ceux d'Antonin le Pieux ou de Marc-Aurèle. Il en est qui donnent à Titus un air légèrement boudeur : c'est qu'apparemment il *avait perdu sa journée*, ce qui a bien pu lui arriver quelquefois.

En présence des images de Titus, je n'étais pas moins surpris des termes dans lesquels Tacite et Suétone vantent sa beauté, et même un certain air de majesté et d'autorité qui ne s'accorde guère avec ce qu'ajoute Suétone de sa petite taille et de son ventre un peu proéminent, restrictions que justifie pleinement la statue du Vatican dont je parlais tout à l'heure. La majesté lui manque tout à fait; la beauté même du visage n'est pas remarquable. Les bustes de Titus lui donnent en général une figure bouffie qui fait comprendre les inquiétudes des Romains quand il parvint à l'empire, car cette figure de Titus rappelle assez Néron, Néron jeune et en laid. Je ne puis m'empêcher de croire que l'exagération du mérite de Titus, exagération dont j'ai cherché à expliquer les causes, a produit sur ses historiens une illusion qui s'est étendue même à sa personne, et que dans l'enthousiasme excessif qu'il inspirait, on en est venu à le croire plus beau qu'il n'était parce qu'on le disait meilleur.

La réaction des Flaviens contre la mémoire de Néron a atteint sous Titus son apogée. Il est un monu-

ment à Rome qui montre aux yeux cette réaction trop peu remarquée par l'histoire, et la fait pour ainsi dire toucher au doigt : ce sont les thermes construits par Titus sur une partie de la Maison-Dorée de Néron. Rien n'est plus clair que la relation historique des deux monuments ; on reconnaît parfaitement la disposition de l'un et de l'autre. On se promène dans plusieurs des salles du palais de Néron, qui ont été déblayées ; on voit les autres encore encombrées, comme elles l'avaient toutes été pour porter les thermes de Titus, dont on découvre au-dessus les débris. Ces salles de la Maison-Dorée conservent les marques d'une grande magnificence. Les unes étaient tournées vers le midi pour l'hiver, les autres vers le nord pour l'été. Un grand corridor était décoré d'élégantes peintures, qui ne sont pas entièrement effacées. On reconnaît l'emplacement d'un petit jardin intérieur, et au milieu un bassin, au centre duquel était la gigantesque coupe de porphyre qui orne la salle ronde au Vatican. Cette coupe a plus de quarante pieds de circonférence et surpasse tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux en ce genre. Ça et là sont des niches préparées pour des statues dont les piédestaux sont debout. Le Laocoon, qui a été trouvé dans une vigne du voisinage, était un des ornements de cette partie de la Maison-Dorée, de ce *casino* de l'immense et splendide villa de Néron.

L'intention qui a fait bâtir par Titus ses thermes

au-dessus de ces appartements magnifiques qu'il a comblés, comme Vespasien avait comblé le bassin de Néron pour y bâtir le Colisée, cette intention est évidente. Les Flaviens veulent étouffer enfin la popularité de Néron, encore caressée par Vitellius, le dernier des empereurs qui les ont précédés; ils veulent se débarrasser de la concurrence d'un souvenir et d'un fantôme, abolir ce souvenir autant que possible, enfouir sous les décombres ce fantôme qui hante le palais construit par Néron, en faisant servir ce palais de fondement à leurs propres édifices.

Suétone nous apprend que la construction des thermes de Titus fut très-promptement achevée. On avait hâte d'en finir avec la mémoire de Néron, et l'empressement était si grand que l'on ne prit pas la peine et qu'on ne se donna pas le temps de retirer des salles que l'on allait encombrer ni des statues admirables, ni cette merveilleuse coupe de porphyre qui n'a pas son égale. Tout cela fut enterré sous les thermes de Titus. Cette négligence à sauver de tels chefs-d'œuvre, négligence dont on ne s'étonne pas assez, suffirait à démontrer quel motif a décidé le fils de Vespasien à placer ses thermes en cet endroit, et sans ce motif elle serait inexplicable. Ainsi comprise, la superposition des deux monuments est une révélation de l'histoire : elle atteste et rend palpable une réaction que les historiens n'ont point assez signalée; mais, dans le silence des historiens, les pierres parlent.

Cette réaction peut se suivre dans les lettres comme à travers les ruines. Jusque-là, si quelque voix s'était élevée contre Néron, elle avait été étouffée sous ses successeurs, qui se portaient pour ses héritiers. En vain on avait écrit l'histoire de tous ceux que Néron avait exilés ou fait mourir. Cette histoire, qui pouvait être longue, ne nous est point parvenue : elle devançait le soulèvement de l'opinion, secondé par le pouvoir ; mais quand vinrent les règnes humains de Vespasien et de Titus, et après Domitien les règnes heureux de Nerva et de Trajan, la littérature s'empressa de condamner une mémoire que les empereurs qui la proscrivaient permettaient de haïr. Ceci se remarque chez presque tous les écrivains de cette époque, chez Tacite d'abord, l'ennemi et le flétrisseur immortel de la tyrannie. Juvénal, âme honnête et vigoureuse, qui eut l'honneur d'être exilé par Domitien, a sur Néron un morceau terrible dans sa huitième satire, et il l'a caractérisé d'un mot en l'appelant un prince joueur de lyre, *citharædo principe*. Sous Domitien lui-même, qui souffrait qu'on attaquât Néron pour faire croire qu'il ne lui ressemblait pas, on voit les poètes les plus serviles, Stace et Martial, lancer contre Néron des invectives que n'avaient pas le droit de se permettre des flatteurs de Domitien. Stace, en glorifiant les œuvres de celui-ci, pour les relever encore, les oppose à celles de Néron, à ses lacs artificiels, qu'il appelle de sales marécages. Martial s'attendrit

sur le sort des pauvres gens dont la Maison-Dorée a envahi le petit champ ; il fait des épigrammes sur Néron mort, pour plaire à Domitien vivant. Il devait en trouver aussi pour Domitien... sous Trajan. Lui et Stace célèbrent la mémoire de Lucain ; Lucain, la victime de Néron, était à la mode sous les Flaviens. On achetait beaucoup sa *Pharsale*. Martial lui fait dire : « Il y a des gens qui prétendent que je ne suis pas poète, mais mon libraire croit que je le suis. »

Ainsi s'accomplissait dans la poésie, comme dans l'opinion et le gouvernement, une juste réaction contre un égarement passager de la foule qui avait admiré Néron ; mais on ne gagna pas grand'chose à être délivré de cette tyrannie posthume de sa mémoire, quand on fut livré à la tyrannie vivante de Domitien.

IX

DOMITIEN

Air de famille des Flaviens; ce qu'a Domitien de cette famille. — Sa femme Domitia, sa pièce Julie. — Ame et visage de Domitien. — Sa statue équestre, topographie du Forum. — Les Janus et les trophées. — Réparation de la voie Appienne. — Agrandissement du palais impérial. — Temples de Jupiter gardien et de Jupiter conservateur, platitudes de Martial et de Stace. — Monuments de famille, temple de Vespasien, temple des Flaviens. — Martial, peintures locales de Rome et des environs. — Villa de Domitien, amphithéâtre et collège de prêtres à Albano. — Cirque à Rome. — La place Navone. — Le Colisée, la férocité romaine, les Juifs, les chrétiens, spectacles de Domitien.

Domitien a, dans ses portraits, avec son père Vespasien et son frère Titus un air de famille, quelque indigne qu'il soit de leur ressembler. Cependant il leur ressembla en quelque chose : il eut de son père l'avidité, de son frère l'esprit, — Suétone cite de lui plusieurs mots spirituels, — de l'adroite famille des Flaviens la ruse. Domitien est une bête féroce intelli-

gente ; il fut, je crois, le plus pervers des empereurs romains, oui, plus pervers que Caligula et Héliogabale, parce qu'il était moins fou.

Sans doute, s'enfermer pour tuer des mouches est d'un maniaque de cruauté, donner dans un appartement où tout est peint en noir un festin servi par des esclaves dont on a noirci les traits pour les faire ressembler à des génies infernaux, n'y parler que de mort et s'amuser ainsi de la terreur des convives, c'est une fantaisie extravagante ; mais habituellement Domitien portait un grand sens dans ses atrocités, y mettait même un certain artifice. Je l'ai rangé parmi les empereurs insensés, je lui dois une réparation. S'il était d'une cruauté absurde de mettre à mort Pompusianus, parce qu'il avait dans sa chambre une carte géographique du monde, il était plus intelligent de le punir de lire les harangues républicaines de Tite-Live, et de faire tuer l'écrivain Maternus, qui déclamaient contre les tyrans.

Domitien était féroce et hypocrite, hypocrite par goût, car il n'avait pas besoin de l'être ; mais il trouvait du plaisir à tromper, même sans profit, à faire accomplir par d'autres les meurtres qu'il eût pu ordonner lui-même, et à leur en laisser l'odieux, qui ne l'eût pas embarrassé pour son propre compte. C'est ce que nous lisons dans Dion Cassius. Nous y voyons aussi qu'il se plaisait à rassurer ceux qu'il allait perdre. Cette comédie l'amusait. Ce qui caractérise Domi-

tien, c'est ce que Suétone appelle *callida sævitia*, la ruse dans la cruauté.

Il avait pour Minerve une dévotion particulière. Chaque année, il célébrait par des jeux magnifiques la naissance de la déesse; il lui éleva un temple dans le *forum* qu'il construisit et que termina Nerva. Minerve n'était pas pour Domitien la déesse de la sagesse, mais la déesse de l'astuce, celle qui, dans l'Odyssée, admire tant Ulysse au moment où il vient de lui débiter les mensonges les plus circonstanciés et les plus gratuits. C'est cette Minerve-là que devait honorer Domitien. Si elle inspira souvent ses actes et ses paroles, elle ne lui fit pas éviter une mort tragique, car Domitien périt dans une conspiration subalterne de palais, égorgé par ses eunuques et ses valets de chambre, à l'instigation de sa femme Domitia, qui avait vu son propre nom sur les tablettes où son mari prenait note de ceux qu'il voulait faire mourir. Domitien, moins aveugle que Caligula ou Néron, pressentait sa fin terrible et cherchait contre elle des précautions inutiles; il avait tapissé les murs des portiques où il se promenait habituellement d'une pierre spéculaire, sorte de miroir où devait se réfléchir tout ce qui se ferait derrière lui; mais il fut tué dans sa chambre à coucher.

Domitia était fille et fille très-indigne du brave et malheureux Corbulon : c'était la dépravation même. Ses bustes indiquent assez bien la résolution dont elle

fut capable pour se sauver ; elle semble en effet ruminer quelque chose ; ses lèvres sont serrées, elle a perdu patience et dit intérieurement : « Il faut en finir ! »

Une autre femme, bien peu intéressante aussi, et qui partagea avec Domitia le cœur de Domitien, c'est Julie, fille de Titus, dont la maussade figure vous poursuit dans les galeries de Rome. Cette princesse, de la nouvelle et bourgeoise race des Flaviens, n'offre plus rien du noble profil et de la fière beauté des Agrippines : elle a un nez écrasé et l'air commun. Le meilleur portrait de Julie à Rome est la statue en pied qui, au Vatican, fait pendant à celle de son père Titus ; elle a de même un remarquable caractère d'individualité. D'autres bustes, qui du reste ressemblent beaucoup à cette statue, ont évidemment un peu idéalisé les traits de la fille de Titus. La coiffure de Julie achève de la rendre disgracieuse : c'est une manière de pouf assez semblable à une éponge. Comparé aux coiffures du siècle d'Auguste, le tour de cheveux ridicule de Julie montre la décadence du goût, plus rapide dans la toilette que dans l'art, parce que celle-là est plus docile aux caprices de la mode et plus prompte à les suivre.

Il semble qu'avec un tel visage et une telle coiffure, Julie eût dû être à l'abri de la séduction ; cependant Domitien séduisit sa nièce. Il avait refusé de l'épouser ; mais, quand elle fut mariée, il en fit sa maîtresse. Les portraits de Julie ne laissent à Domitien aucune excuse, et son intrigue avec elle ne peut s'expliquer

que par l'envie de chagriner Titus. Domitien détestait son frère; il fallait haïr beaucoup Titus pour aimer Julie. Au Capitole, le buste de Julie placé à côté de celui de son oncle semble le regarder d'un certain air penché; lorsqu'on est si laide, on ne devrait pas être coquette. Du reste, la pauvre princesse fut bien punie de sa faiblesse : elle mourut des suites d'un avortement exigé par Domitien. Il y a dans Juvénal des vers terribles sur ce sujet, qui flétrissent l'odieuse prétention de l'incestueux empereur à venger par la sévérité de ses lois les mœurs que sa vie outrageait. Pour Domitien lui-même, il est beau, il est sans comparaison le plus beau des trois Flaviens; mais c'est une beauté formidable, avec un air farouche et faux. Je songe surtout à un buste de la collection Campana. Ce Domitien-là est foudroyant; il a l'air de dire aux Romains : « Misérables, je vous punirai d'avoir fait empereur un monstre tel que moi. »

Sa statue du Vatican est une caricature terrible. Domitien fronce le sourcil; il grince des dents, il va mordre. L'artiste l'aura vu dans un de ses moments de fureur; quand, effrayé de la foudre qui semblait le menacer, il s'écriait : « Eh bien, frappe qui tu voudras ! » Cette statue porte le costume militaire, car, comme Caligula, Domitien avait la prétention d'être un guerrier, et ne faisait pas la guerre. Après être allé jusque sur les bords du Danube combattre les Daces, il resta dans une ville de Mésie, se livrant à toutes les

débauches, ce qui ne l'empêcha pas de venir triompher deux fois à Rome, où il fit porter dans la pompe triomphale des objets précieux, non point enlevés à l'ennemi, qu'il n'avait pas vu, mais pris dans le trésor impérial, qu'il avait sous sa main. Nous savons par Martial, qui n'oublie rien, qu'un arc de triomphe fut élevé à Domitien près de la porte Flaminienne : on y voyait deux chars pour ses deux campagnes, sa statue en or et des éléphants. Il n'est pas surprenant qu'on ait de nombreuses statues de Domitien : le sénat en décréta, dit Dion, de quoi remplir l'empire. La plus célèbre de toutes était la statue équestre et colossale qui regardait le Forum, placée vers l'endroit où s'éleva depuis l'arc, encore intact, de Septime-Sévère. La platitude est vraiment bonne à quelque chose. Si le poète Stace (le louangeur le plus déhonté de Domitien, n'était Martial) n'avait pas consacré une de ces improvisations ampoulées qu'il a appelées des *sylves* à célébrer longuement cette statue et celui qu'elle représentait, nous serions moins sûrs que nous ne le sommes de la place véritable de plusieurs monuments importants et de la désignation à donner aux principales ruines qu'on voit aujourd'hui dans le Forum et au pied du Capitole.

Heureusement encore Stace poussait jusqu'à l'excès le goût du genre descriptif, qui s'introduisait dans la littérature latine depuis qu'elle marchait vers sa décadence. A cette manie de décrire minutieusement, de

faire de la topographie en vers, nous devons des renseignements précieux sur la situation respective des monuments et des ruines. Stace, s'adressant à Domitien perché sur son énorme cheval, lui dit : « Tu embrasses le Forum, ta tête brille au-dessus des temples voisins. » Il y a là un peu d'exagération, quelle que fût la hauteur évidemment prodigieuse du piédestal ; mais il fallait bien rapprocher Domitien du ciel. Le reste est d'une scrupuleuse exactitude. « En face de toi semble t'ouvrir son temple celui qui le premier de nos dieux monta au ciel... » Il s'agit du petit temple élevé à César par les triumvirs, et qui faisait face à la statue de Domitien, à l'extrémité opposée du Forum. Il ne reste rien de ce temple ; seulement les vers de Stace confirment ce que l'on sait de l'emplacement. Stace continue : « D'un côté, tu vois la basilique Julia, de l'autre l'Emilia. » En effet, en se plaçant près de l'arc de Septime-Sévère et en se tournant vers le Forum, on avait à sa droite la première de ces basiliques, dont le sol a été retrouvé il y a quelques années, et à sa gauche la basilique construite par Emilius Paulus, qu'a remplacée l'église de Saint-Adrien. « Derrière toi, ajoute Stace, s'adressant toujours à Domitien, derrière toi, ton père et la Concorde au doux visage te contemplent. » La statue de Domitien avait derrière elle, il est vrai, le temple de la Concorde, dans lequel se rassembla le sénat, à portée, comme je l'ai dit ailleurs, de la tribune aux harangues, d'où Cicéron pro-

nonça les *Catilinaires*, et dont la base existe encore à côté de l'endroit où s'éleva depuis l'image de Domitien. Tout le monde est d'accord sur la position de ce temple de la Concorde. Il n'en est pas de même du temple de Vespasien ; l'indication fournie par Stace démontre, ce me semble, évidemment qu'il faut le reconnaître dans les trois colonnes voisines du temple de la Concorde et qu'on appelle encore quelquefois le temple de Jupiter tonnant, bien que ce temple ait été bâti par Auguste sur le Capitole, et non pas au pied du Capitole.

Je me suis un peu arrêté à ces vers de Stace sur la statue équestre de Domitien, car ils sont décisifs pour qui veut s'orienter avec certitude dans la partie la plus intéressante de l'ancienne Rome. Je passe maintenant aux monuments élevés par Domitien et aux souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Domitien était un grand bâtisseur. Il embellit Rome, il en élargit les rues. « O Germanicus (Martial l'appelle ainsi à cause de ses exploits en Germanie), tu as ordonné aux rues étroites de s'élargir, et ce qui était un sentier est devenu une voie. » Domitien améliora ce que nous appellerions la police de la voirie. Les petits marchands avaient envahi la voie publique : ce n'étaient partout que cabaretiers, cuisiniers, bouchers ; Rome semblait une grande boutique. Domitien fit disparaître ce désordre : cela était sensé. Ce qui l'était moins, c'était d'élever partout

des arcs avec des quadriges et des trophées, toujours par suite de ses goûts de triomphateur. Il remplissait aussi la ville de nombreux *Janus*. Ceux-ci avaient une destination plus pacifique : c'étaient des édifices ouverts et voûtés ; ceux du Forum, autour desquels on se rassemblait pour faire les marchés d'argent, pour prêter et emprunter, étaient célèbres ; ils tenaient lieu de bourse. Celui du Marché-aux-Bœufs se voit encore à Rome. Domitien avait construit une si grande grande quantité de ces *Janus*, qu'un plaisant écrivit un jour en grec sur l'un d'eux : « C'est assez. »

Le frère de Titus fit une chose plus utile en réparant la voie Appienne. La portion de cette voie qu'on trouvait après les Marais-Pontins était en très-mauvais état. Sénèque, que la mer avait effrayé, regrettait d'avoir pris la route de terre, et disait qu'en la suivant il lui semblait avoir navigué. En effet, il avait pu retrouver les ennuis de la traversée et jusqu'au mal de mer sur une telle route, car, comme nous l'apprend Martial, « les roues y enfonçaient dans la boue, le Vulturne qui l'inondait forçait à faire un long détour ; le voyageur, cahoté, était comme en croix, et au milieu des champs latins il éprouvait les inconvéniens d'une *navigatio* : — Maintenant, ajoute-t-il, ce qui prenait un jour tout entier se fait en deux heures. » Et dans son admiration pour cette œuvre de Domitien, il s'écrie que sur ce

chemin on pourra désormais égaler la vitesse des oiseaux. Martial anticipait sur l'avenir, il devançait par ses éloges un temps qui n'est pas venu encore. Ces expressions ne seront justes que lorsqu'il y aura, et quand l'aura-t-on? entre Rome et Naples un chemin de fer.

Les détails sur l'établissement de la route, dans lesquels Martial entre ensuite, sont très-précis et très-curieux, et donnent une idée fort exacte de ce que l'on apportait de soins et de travail à bien asseoir une voie romaine. Seulement Domitien eut encore cette fois le tort d'élever là un arc de triomphe. Ici Martial est vrai, mais l'hyperbole l'entraîne quand il parle des additions faites par Domitien à cette demeure impériale du Palatin, à laquelle chacun voulait ajouter. « O César ! dit-il, ris des merveilles royales des Pyramides ! que la barbare Memphis avec son œuvre orientale se taise !... Ton palais s'élance dans l'éther de manière à s'aller cacher parmi les astres ; le sommet, qui dépasse les nuées, nage dans la lumière et se rassasie de la splendeur du soleil encore caché pour nous, avant que Circé ait vu le visage de son père, » c'est-à dire avant que le Monte-Circello ait été éclairé par le soleil. L'exagération est forte dans ce qui précède ; Martial ne s'en tient pas là, il ajoute bravement : « Et cependant, Auguste, cette demeure qui frappe du front les astres, égale au ciel, est moins grande que celui qui la possède. » On ne per-

mettra de ne pas chercher dans ces vers un renseignement précis sur l'élévation à laquelle Domitien porta le palais impérial et de n'y trouver d'autre mesure que celle des énormes sottises que la rage de flatter peut faire dire à un homme d'esprit.

Stace aboutit à la même conclusion que Martial, mais il la fait précéder de quelques considérations qui ont leur prix. « La demeure de Jupiter, voisine de la tienne, est frappée de stupeur; pourtant les dieux se réjouissent de te voir logé à leur niveau, de peur que tu ne sois tenté d'escalader le ciel. » Il est vrai que Stace avait eu l'honneur de dîner dans ce palais impérial sur lequel il écrivait de si belles choses.

Le Palatin ne rappelait rien de glorieux dans la vie de Domitien, mais le Capitole lui offrait de fâcheux souvenirs. Pendant le siège soutenu contre les Vitelliens par son oncle Sabinus, le futur empereur s'était caché, tandis qu'on se battait, chez le gardien du temple, y avait passé la nuit et s'était échappé le lendemain déguisé en prêtre d'Isis. D'autres auraient négligé ce souvenir, mais Domitien érigea, à l'endroit de la cachette, un petit temple qu'il dédia à Jupiter gardien, et où il fit placer un bas-relief représentant sa mésaventure. Il éleva aussi sur le Capitole un édifice plus considérable et le dédia à Jupiter conservateur, toujours en mémoire de l'incident peu honorable qu'il eût mieux fait de laisser oublier. Son salut

lui tenait au cœur, et il ne croyait pouvoir trop prouver sa reconnaissance au dieu à qui il le devait après lui-même. Les Romains, délivrés des Gaulois, avaient autrefois élevé aussi sur le Capitole un temple à Jupiter conservateur, pour avoir sauvé Rome : Domitien en élevait un à Jupiter qui l'avait conservé. Au sujet de ces temples, Stace, qui s'était déjà signalé à propos du palais, semble avoir voulu se surpasser : « Si tu redemandes aux dieux, César, ce que tu leur as donné, et si tu veux être leur créancier, quand on ferait dans l'Olympe une vente à l'enchère, et quand les dieux seraient forcés de se défaire de tout leur avoir, comment pourraient-ils s'acquitter de ce qu'ils te doivent pour les temples du Capitole ? »

Domitien avait élevé ou réparé plusieurs temples : parmi ces derniers, celui de Castor et de Pollux, celui d'Isis et de Sérapis ; parmi les premiers, deux monuments de famille, le temple de Vespasien et le temple des Flaviens.

Auguste et Tibère faisaient encore quelques difficultés pour se laisser rendre les honneurs divins. Caligula, moins timide, s'était bâti un temple, dont il s'était institué le desservant en compagnie de son cheval. Claude avait eu besoin, pour arriver aux honneurs divins, des champignons d'Agrippine. Galba, Othon et Vitellius n'avaient pas eu le temps de se faire adorer. Vespasien et Titus avaient trop d'esprit pour prétendre à ce ridicule honneur. Domitien, qui se fai-

sait appeler *seigneur*, reprit la tradition de l'apothéose où Caligula l'avait laissée. Il se la donna d'abord à lui-même, en daignant, selon l'expression de Stace, s'abaisser jusqu'à prendre les traits d'Hercule dans un temple élevé à ce dieu, à quelques milles de Rome, sur la voie Latine; puis il érigea un autre temple à son père, et enfin donna ce nom au monument sépulcral qu'il fit construire pour sa famille. Auguste s'était contenté d'un mausolée, il fallut à Domitien un temple. Vespasien, se sentant malade, s'écriait : « Voilà que je deviens dieu ! » Il aurait ri de ce rire ironique qui semble toujours près d'éclore sur ses lèvres, s'il avait su qu'il disait si vrai et qu'un temple lui serait consacré, à lui, ancien maquignon et fils d'usurier.

Domitien transforma l'humble demeure paternelle en *temple des Flaviens*. Les maisons des particuliers obscurs étaient souvent désignées par le voisinage d'une statue, d'un édifice remarquable, ou d'une enseigne de boutique. Domitien était né dans le quartier de *la Grenade*, sur le mont Quirinal; c'est là qu'il construisit le temple de sa famille. On sait que les cendres de la fille de Titus, Julie, y furent déposées avec celles de son père et de son grand-père. Pour Domitien, il ne devait pas reposer dans le temple qu'il avait destiné à ses restes. Après qu'on l'eut tué, les soldats, furieux de sa mort, voulurent immédiatement le faire déclarer dieu. Le peuple était indifférent, mais les sé-

nateurs, ces sénateurs qui avaient respectueusement délibéré sur le plat qui pourrait contenir le turbot impérial, montrèrent une lâche joie. Ils se rassemblèrent aussitôt, et déchirèrent par les plus violentes invectives celui qu'ils avaient flatté. Ils firent abattre ses trophées, renverser et briser ses statues, et déclarèrent sa mémoire abolie. Ce fut là son apothéose. Sa nourrice Phyllis, pour lui donner une sépulture cachée, fut obligée, Dion le dit expressément, de voler son cadavre.

Il faut parler des deux poètes qui ont si brillamment figuré dans cette histoire des monuments érigés par Domitien. Stace nous a donné peu de détails sur lui-même, si ce n'est sur sa manière de composer par ordre, dans un très-court délai, des pièces de vers pour lesquelles le maître ne lui donnait souvent qu'un ou deux jours, et l'on ne pouvait faire attendre Domitien. Nous savons par Juvénal que les lectures de *la Thébaïde* de Stace étaient fort courues, mais qu'après il ne s'en trouvait pas plus riche, et ne se tirait d'affaire qu'en vendant une tragédie à Paris, l'auteur à la mode et le favori de Domitia ; ce qui prouve, pour le dire en passant, que les pièces de théâtre s'achetaient comme les livres. Cette pauvreté de Stace n'est pas une excuse de ses bassesses, mais c'est une circonstance atténuante.

Il en est à peu près de même pour Martial, on le

voit par les lettres de Pline le Jeune. Martial adressait des vers, dont le ton est très-respectueux, à Pline, qui lui donnait quelque argent. Celui-ci ne rendait pas assez de justice au talent de son protégé, et en parlait un peu légèrement. « Ces vers qu'il a faits sur moi n'iront pas à l'immortalité, dites-vous? Peut-être bien (Pline se trompait); cependant il les a écrits comme s'ils devaient y arriver. » Martial pourtant n'était pas tout à fait pauvre. Si à Rome il demeurait au troisième étage, et dans une rue tellement étroite, qu'il pouvait toucher la main au locataire d'en face, il avait une petite maison de campagne ou ferme à quelques milles, près de Nomentum, dans un canton, il est vrai, peu fertile. Il nous a donné assez de renseignements sur ce qui le concerne pour que nous puissions facilement retrouver son habitation de ville. Martial nous a laissé son adresse, aussi bien que celle de ses libraires : il logeait dans le quartier du Poirier ou de la Poire, sur le Quirinal, près du temple de Quirinus et du cirque de Flore, et depuis son arrivée à Rome il y avait toujours vécu. Aujourd'hui l'habitation du poète s'élèverait dans les environs du palais Barberini, un peu plus haut que ce palais sans doute, car Martial semble aussi avoir été voisin du temple des Flavienus, et il voyait par sa fenêtre du troisième les lauriers qui croissaient autour du portique d'Agrippa, près de la voie Flaminienne, à présent le *Corso*.

Outre ce que Martial nous apprend de sa propre demeure, il nous a laissé quelques vers précieux sur la *villa* d'un de ses amis qui avait le même surnom que lui, Martialis, mais qui n'était pas pour cela son parent, car le nom de cet ami était Julius, et le sien Valerius. Ce Julius était possesseur d'une villa sur le Janicule; elle devait être à peu près où est aujourd'hui la villa Mellini, au sommet de ce prolongement du Janicule qu'on appelle le Monte-Mario, et du haut duquel on a une vue de Rome dont, avant tous les touristes, Dante paraît avoir été frappé. Cette vue admirable, et qu'on ne saurait oublier, est décrite par Martial. « Les toits élégants de la villa, dit-il, s'élèvent doucement vers le ciel. De là tu vois les sept collines souveraines, et tu embrasses l'opulente Rome toute entière, les montagnes d'Albe, celles de Tusculum, la campagne qui domine Rome, Fidènes, l'antique Rubræ, et les voitures des promeneurs sur la voie Sacrée et la voie Flaminienne. » Martial, continuant sa description, place dans le paysage le pont Milvius et les bateaux qui descendent le Tibre. Tout cela est indiqué avec une extrême fidélité dans des vers bien faits; mais, il faut le dire, on n'y trouve point la grandeur, la sublimité, la poésie de ce spectacle incomparable. Moi-aussi, comme tous ceux qui ont vécu à Rome, je suis allé bien des fois, là où était la villa de Julius Martialis, embrasser de mon regard

et Rome et surtout cette campagne, si imposante dans sa solitude, si majestueuse dans son abandon. Je voyais les calèches des promeneurs sur les routes dont parle Martial, et qui existent encore ; je voyais comme lui les bateaux sur le Tibre et, ce qu'il n'a point vu, un bateau à vapeur s'avancer, singulier spectacle, à travers ce désert, venant de la Sabine. Je voyais Fidènes et le pont Milvius. Seulement moi, moderne, je recevais de ce spectacle une impression que le poète romain ne paraît pas avoir soupçonnée. Ce qu'il indique brièvement par ce vers :

Albanos Tusculosque colles,

les collines albaines et tusculanes, ce sont les deux groupes de montagnes qui forment l'admirable fond du paysage romain, l'un arrondissant ses suaves contours que domine la cime volcanique de Monte-Cavo, et qui, par une pente insensible, vont mourir vers la mer ; l'autre, d'un aspect abrupt et fier, quoique enchanteur aussi par la pureté des lignes et les prestiges de la couleur, étalant sous un soleil radieux, de Tivoli jusqu'au mont Soracte, ses masses sombres et lumineuses, l'azur, la pourpre et la neige de ses sommets. Martial aimait à regarder cela comme nous, mais, on le voit, il ne le sentait pas comme nous. La nature, que les anciens savaient goûter sobrement et rendre d'un trait rapide, plein de précision et de vérité, nous l'adorons, nous la péné-

trons, elle nous dit mille choses qu'elle ne leur disait pas. Voilà ce que je comprenais en présence de la campagne romaine; alors je fermais Martial, et je relisais dans Chateaubriand la lettre à M. de Fontanes.

En présence de la campagne de Rome, que m'ont rappelée les vers de Martial, j'ai eu le bonheur d'oublier un moment Domitien. Cependant même cette charmante montagne d'Albano que je contemplais si délicieusement aurait pu évoquer son souvenir, car c'est à Albano qu'il avait institué des jeux annuels où figuraient et concouraient, singulier mélange! des orateurs, des poètes et des gladiateurs. Stace triompha dans ces concours à côté d'un rétiaire armé de son trident, ou de quelque Germain qui venait d'étouffer un ours monstrueux. Néron en était encore à la sévérité classique, il séparait les genres; Domitien les confondait et faisait figurer à la fois dans ses plaisirs les vers, l'éloquence et le sang. Il était le romantique de l'amphithéâtre.

Domitien avait en effet à Albano un amphithéâtre qui dépendait de sa villa. Les particuliers même eurent quelquefois des cirques dans leurs maisons de campagne. La villa de Domitien paraît s'être étendue sur la colline occupée aujourd'hui par le couvent des capucins, d'où l'on a une si ravissante vue de la campagne et de la mer. Ces capucins sont certainement de beaucoup plus honnêtes gens que les singuliers

prêtres de Minerve, transformée par Domitien en Cybèle, qu'il avait établis à Albano. Ces prêtres efféminés se peignaient les sourcils, portaient des colliers, emprisonnaient dans un réseau d'or leurs longs cheveux, et n'avaient de commun avec les capucins qu'une chose : ils ne permettaient pas aux femmes d'entrer dans leur couvent.

Albano était la résidence favorite de Domitien : il demandait au lac charmant un repos que les agitations de son âme violente et ténébreuse n'y pouvaient trouver. Quand, par un beau jour de printemps, on contemple le lac endormi dans une coupe de verdure et réfléchissant les gracieuses ondulations de ses bords, à la pensée de Domitien, on voit apparaître le bateau où Pline le Jeune nous le montre troublé du bruit des rames, dont chaque coup le fait tressaillir. Il fallait cesser de ramer et le remorquer. « Alors, dit Pline, immobile dans ce bateau muet, il semblait traîné comme à une expiation. »

Ce fut dans la villa impériale d'Albano qu'eut lieu cette mémorable discussion si comiquement racontée par Juvénal, dans laquelle, sous la présidence de Domitien, opinèrent, sur le fameux turbot, les favoris d'un maître qui les faisait trembler :

*In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiae.*

« Et plût aux dieux, s'écrie avec raison le poëte,

qu'il eût donné à de telles puérités tout le temps qu'il donna à ses barbaries ! Il put frapper impunément bien des têtes illustres que personne ne vengea ; mais il périt le jour où les derniers des citoyens commencèrent à le craindre. »

Domitien ne se contenta pas des plaisirs sanglants de l'amphithéâtre assaisonnés de littérature. Il y voulut joindre les amusements plus innocents du cirque, et pour cela il en construisit un dans le champ de Mars, et lui donna le nom grec de Stade. La figure de ce cirque est encore aujourd'hui indiquée par la configuration de la place Navone, un des endroits de Rome qui ont une physionomie à eux. C'est un marché de ferrailles et d'herbages, de vieux pots et de vieux livres. Tout différent qu'est ce lieu de ce qu'il était quand les diverses *factions* s'y disputaient la palme de la course en char au milieu des cris d'une multitude passionnée, plusieurs détails en rappellent la première destination. On voit très-clairement, à l'une des extrémités de la place Navone, la courbe formée par les maisons qui la bordent s'infléchir et dessiner le contour du cirque. Au milieu se dresse un obélisque que le Bernin, avec cette témérité de goût qui arrivait parfois à un certain grandiose, a planté sur les rochers artificiels de sa bizarre fontaine. On croirait que cet obélisque est celui qui servait, selon l'usage romain, de *meta* au cirque de Domitien, d'autant plus que, par un singulier hasard,

son nom s'y lit, écrit en hiéroglyphes, aussi bien que les noms de Vespasien et de Titus. Cependant on sait que cet obélisque a été apporté là du cirque de Maxence; mais il n'est pas impossible qu'il ait été pris par Maxence dans le cirque de Domitien et y ait été reporté. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y est très à sa place.

Les maisons de la place Navone sont assises sur la base des anciens gradins du cirque. Sous ces gradins étaient des voûtes habitées par des femmes perdues. Je ne dirai pas quel mot biblique et devenu français tire son étymologie de ces voûtes (*fornices*), mais je citerai un fait assez curieux qui se rapporte à l'histoire du cirque de Domitien. Un des antres hideux qui se cachaient sous les gradins passe pour avoir été le théâtre du miracle qui préserva la pudeur de sainte Agnès, qu'on avait condamnée à subir les derniers outrages. En mémoire de ce miracle, on a conservé avec soin et l'on montre sous l'église de Sainte-Agnès un reste du lieu infâme que le cicérone nomme très-crûment par son nom italien. Dante, au reste, a employé le mot.

A Rome, pendant l'été, l'usage veut que tous les dimanches on se promène en voiture dans la place Navone remplie d'eau. Cette habitude bizarre serait-elle un souvenir d'anciens divertissements imaginés par Domitien? « Tu nous as fait voir, dit Martial, des chars courir au milieu des eaux. »

C'est à propos de Domitien que je parlerai du Colisée : il ne l'a point bâti, mais il l'a terminé. Commencé par Vespasien, le Colisée fut dédié par Titus ; Domitien, qui l'acheva, mérite seul qu'on rattache à son nom ce monument admirable, car c'est, hélas ! un monument de férocité. Il est triste que la plus grande, la plus imposante ruine de Rome soit un amphithéâtre. Les peuples et les temps se peignent, je l'ai dit, par leurs monuments ; le passé nous est enseigné par ses débris. Que nous a laissé la vieille Égypte ? D'abord les pyramides, c'est-à-dire des tombes royales, puis d'autres sépultures gigantesques creusées dans les montagnes, des temples souterrains, des palais immenses, des édifices à la fois temples et palais, comme il convenait à un peuple dont la grande occupation était l'existence après la mort, et pour qui ses rois étaient des dieux. La Grèce antique vit dans la merveille du Parthénon, cette expression sans rivale du beau ; le moyen âge, dans ses religieuses cathédrales ; la renaissance, dans ses élégants palais, créés pour célébrer au milieu des fêtes le réveil radieux de l'esprit humain. Si Paris n'était plus qu'un monceau de ruines, sur ces ruines s'élèverait notre colossal Arc-de-Triomphe, symbole de cette grandeur militaire, la seule à laquelle nous ne renonçons jamais. Le plus magnifique reste de la civilisation romaine est un amphithéâtre, c'est-à-dire une boucherie.

Oui, le Colisée est un monument gigantesque de la férocité romaine, et la férocité fut, il faut le reconnaître, un trait fondamental et permanent de la physionomie du peuple romain. Aucun peuple civilisé ne méprisa plus la douleur qu'il infligeait et n'eut moins pitié de la mort. La loi des *douze tables* permettait aux créanciers d'un débiteur insolvable de le couper en morceaux. On égorgeait les vaincus pendant le triomphe. Un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivants dans le Forum. Quand le maître était tué, on mettait à mort tous ses esclaves. Cette dureté farouche est incarnée dans la tradition romaine. Si l'on remonte jusqu'aux fabuleuses origines de la cité de Mars, une louve allaite son fondateur et sera son symbole et son image. Un fraticide brutal, et qui ressemble à ces coups de couteau qu'on s'y donne encore aujourd'hui avec tant de facilité, ouvre sa légende. Il y a du sang dans le sillon qui fut l'enceinte sacrée de la Rome primitive, et le Capitole doit son nom à une tête coupée. Puis vient l'époque de l'histoire, et l'histoire est aussi sanglante que la légende. Chacune des phases de la république romaine est marquée par un meurtre accompagné de circonstances sinistres. On voit intervenir à chaque révolution tour à tour la hache qui abat sous les yeux de leur père la tête des enfans de Brutus, le couteau de boucher que Virginus plonge dans le cœur de sa fille, les vingt-trois poignards dont les uns frappèrent

le corps de César debout, les autres le cadavre de César tombé ; mais tant que la liberté subsiste, la grandeur se mêle à la férocité : quand la liberté n'est plus, la férocité paraît seule.

L'avènement de cette férocité sans grandeur s'annonce par l'assassinat des Gracques, elle se continue par les proscriptions plébéiennes de Marius et les proscriptions patriciennes de Sylla ; elle sera le génie de l'empire. Le premier empereur romain a commencé par se baigner dans le sang, le second s'y complait, le troisième s'y vautre. La scandaleuse barbarie de Caligula, de Néron, de Domitien, n'a pu se produire que chez un peuple foncièrement cruel. Le pouvoir absolu permettait à cet instinct sanguinaire de se développer sans limites, et avec un excès dont nous nous étonnons plus que ne semblent s'en être étonnés les Romains eux-mêmes.

Chez un tel peuple, les amusements aussi devaient être féroces, et dès les temps de la république les Romains se divertirent à voir combattre des hommes contre des hommes, ou des hommes contre des animaux. J'ai parlé, dans la première partie de ces études, des mosaïques du palais de Saint-Jean-de-Latran et de la villa Borghèse, qui nous représentent dans toute leur hideuse vérité ceux qui étaient voués à ces ignobles combats et ces combats mêmes¹. Quel-

¹ J'ai dit aussi qu'on y voyait la preuve que les combats de taureaux avaient une origine romaine. Ce qui achève de le démontrer, ce sont

quefois aussi on faisait combattre les animaux entre eux : c'était moins intéressant, mais cela avait son prix ; on voyait souffrir et mourir. Nous pouvons nous former une idée de ces luttes bestiales par un groupe expressif dont le sujet est un cheval dévoré par un lion, et qu'on a placé dans la cour du palais des Conservateurs. C'est probablement une scène de l'amphithéâtre d'après nature et rendue avec fidélité : le lion mord bien.

Quant aux gladiateurs, ils étaient de deux sortes. Les uns avaient embrassé librement ce métier. Ils étaient dressés dans des établissements qu'on appelait, comme les écoles littéraires, *ludi*. Le professeur portait le nom de *lanista*, voisin de *lanius*, boucher, et de *lanio*, bourreau. C'est là qu'on préparait et, si j'ose ainsi dire, qu'on *entraînait* les futurs concurrents de l'arène. Une de ces écoles de gladiateurs était située sur le Cœlius, dans le voisinage de l'amphithéâtre. Une inscription qu'on a trouvée en ce lieu-là parle d'un médecin attaché à l'établissement. La santé d'hommes destinés à amuser le peuple par le spectacle de leurs blessures et de leur mort était précieuse et méritait qu'on en prit soin. Il y a des vétérinaires pour les ménageries et les haras ; dans

des épigrammes de Martial, qui les mentionne parmi d'autres divertissements de l'amphithéâtre. On sait aussi que des cavaliers thessaliens poursuivaient des taureaux furieux dans l'arène, et finissaient par les atteindre et les abattre.

les plantations d'Amérique, des médecins pour les esclaves.

D'autres gladiateurs figuraient dans les jeux seulement pour y mourir : c'étaient les condamnés, qui n'étaient pas toujours des coupables. Le plaisir du peuple romain ressemblait alors tout à fait à celui qu'en tout pays une partie de la population trouve aux exécutions capitales. Ainsi le Colisée est une manifestation dans l'art de l'un des instincts les plus profonds et les plus durables du peuple romain : tel est son sens historique général. Suivons maintenant son histoire particulière, du moins le commencement de cette histoire, car nous la retrouverons plus tard et la suivrons à travers celle de l'empire, à laquelle elle est liée, à travers les annales du moyen âge et jusqu'à nos jours.

La première pensée du Colisée fut conçue par Auguste. Jusqu'à son temps, les combats de gladiateurs avaient eu lieu dans le Forum. A son instigation, Statilius Taurus construisit un amphithéâtre en pierre, mais d'une médiocre grandeur. Élever un édifice assez vaste pour recevoir la multitude toujours croissante du peuple romain, c'était une immense entreprise, dont l'idée ne pouvait venir qu'à l'époque où l'architecture prenait à Rome ces vastes proportions que la république n'avaient pas connues, et qui allaient mieux à un pouvoir maître de tous les bras comme de toutes les volontés, quand la grandeur pas-

sait des âmes aux édifices. Un monument plus vaste encore que ne devait l'être l'amphithéâtre projeté par Auguste existait, il est vrai, sous la république ; c'était le Grand-Cirque ; mais d'abord il datait de la tyrannie des rois étrusques, puis, dans l'origine, il ne se composait que d'une enceinte entourée de gradins appuyés à deux collines. Ce fut César qui le premier lui donna toute son extension, toute sa magnificence, et César, c'était l'empire.

Après Auguste, le projet d'élever un grand amphithéâtre paraît avoir été abandonné. Tibère bâtissait peu, Caligula bâtissait vite : il construisit son amphithéâtre en bois, car il avait le goût des monuments improvisés, et il n'avait pas le talent de Pantagruel, qui, on n'en peut douter, puisque Rabelais l'affirme, fit l'amphithéâtre de Nîmes et le pont du Gard en trois heures. Claude, tout Claude qu'il était, songeait, dans ses constructions, à l'utilité publique : il créait le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, il amenait à Rome l'eau Claudia par un aqueduc de vingt lieues. Il y eut là de quoi occuper tout son règne. Néron ne songeait qu'à sa Maison-Dorée. Puis vint un temps de trouble, vinrent les règnes éphémères et agités de Galba, d'Othon, de Vitellius. Aucun de ces empereurs de passage n'eut le loisir de bâtir un amphithéâtre. Pendant cette période de guerres civiles ou plutôt de luttes militaires, ce fut l'empire lui-même qui fut l'arène où se combattaient, comme des

gladiateurs condamnés à mort, quelques rivaux ambitieux, non pour amuser le peuple, mais pour le conquérir, car il était le prix du combat.

Il fut réservé aux Flaviens d'accomplir le dessein d'Auguste. Une famille nouvelle avait besoin de faire de grandes choses pour se fonder, et puis il fallait plaire à la multitude, il fallait lui faire oublier Néron, qu'à sa honte elle aimait toujours, opposer un monument grandiose aux splendeurs de la Maison-Dorée : on bâtit le Colisée. Martial, le flatteur outré de Domitien et le premier chantre du Colisée, ne s'est pas trompé sur la pensée qui l'avait fait construire, quand après avoir insulté, comme on l'a vu, les œuvres de Néron, et reproché à sa Maison-Dorée d'envahir les propriétés des pauvres citoyens, il s'est écrié : « Que tout cède à l'amphithéâtre de César ! » Le Colisée est l'œuvre des Flaviens ; tous trois travaillèrent à l'élever, et il figure sur les médailles de tous trois. Il s'appelait l'*amphithéâtre flavien* ; c'est son nom historique, son vrai nom. Celui de *Colosseum*, dont nous avons fait Colisée, qui a l'inconvénient d'être trop doux pour désigner ce monument sanguinaire et cette masse formidable, ne lui fut donné qu'après qu'Adrien eut transporté dans son voisinage le colosse de Néron, déjà déplacé une fois par Vespasien. Je pense avoir expliqué pourquoi le grand amphithéâtre n'a pas été construit avant Vespasien, et pourquoi il l'a été par lui et par ses fils. Le lieu où il fût bâti me fournira la

matière d'une remarque que je crois importante. « Vespasien, dit Suétone, bâtit l'amphithéâtre *au milieu de la ville*, comme il savait qu'Auguste avait eu l'intention de le faire. » Ces mots, *au milieu de la ville*, étonnent : le Colisée est très-loin du centre de la ville actuelle, on peut presque dire qu'il est à une de ses extrémités, et ce passage de Suétone n'est pas isolé. Tite-Live dit que la prison Mamertine était au-dessus du Forum et *au milieu* de la ville; il y place également le quartier des Carines, Denys d'Halicarnasse le mont Palatin et Martial le temple de la Paix. Le Forum, le mont Palatin et le temple de la Paix sont très-proches les uns des autres et voisins des Carines et du Colisée. Ce fait, qui n'avait, que je sache, frappé personne, m'a beaucoup frappé, car il se lie à un problème curieux et difficile, le chiffre de la population de Rome.

Les opinions sur le chiffre vrai de cette population sont très-diverses. Les uns la portent à plusieurs millions, d'autres la restreignent considérablement. Rome, dit-on, s'étendait jusqu'à Ostie, qui est à une distance de sept lieues, ou à Otricoli, qui est encore plus loin. Cela ne peut s'entendre que du prolongement indéfini d'habitations allant des portes de Rome jusqu'à Ostie ou à Otricoli. A ce compte, on pourrait dire aussi que Londres s'étend à plusieurs lieues, parce que rien n'indique aux yeux la limite légale, la seule qui détermine l'étendue de ce qu'on est convenu d'ap-

peler la ville de Londres. Rome était dans le même cas pendant les trois premiers siècles de l'empire ; elle n'avait aucune limite matérielle, et la limite légale, nous l'ignorons. Sur quoi pourrions-nous donc établir nos calculs relativement à sa population ? Rome n'eut point de limites matérielles avant Aurélien, c'est-à-dire avant le moment où elle allait cesser d'être la capitale de l'empire. Il y avait bien la vieille muraille des rois, et l'on a pris en général, ainsi que l'a fait M. de Tournon dans son très-intéressant ouvrage, cette enceinte comme la base des calculs sur la population romaine ; mais cette base est entièrement illusoire, car la vieille enceinte étrusque avait, sous les premiers empereurs, entièrement cessé d'être une enceinte véritable, elle ne comptait pour rien. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'elle était comme perdue dans les maisons et les jardins, et les deux morceaux du mur des rois que l'on a depuis peu retrouvé sur l'Aventin ont montré la vérité de ce témoignage. On voit en effet des murs de maison rencontrer obliquement le vieux rempart ou s'appuyer sur lui. Ailleurs des chambres sont situées des deux côtés de la muraille sur laquelle la maison était bâtie. Dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine, on avait fait servir de parois à l'une de ces chambres l'antique mur de Rome, on l'avait percé pour passer d'un appartement à un autre. Évidemment ce mur était comme s'il n'avait pas été, et

ne pouvait pas plus servir à limiter l'étendue de Rome que ne limitent l'étendue de Paris les anciens remparts dont on aperçoit des traces en plusieurs quartiers. Il y avait bien à Rome comme à Londres une limite légale et arbitraire, il y avait des faubourgs qui ne faisaient point partie de la ville. Nous savons que le champ de Mars était dans ce cas, puisque les triomphateurs, auxquels la loi ne permettait pas d'entrer dans Rome avant le jour du triomphe, y attendaient ce jour. Nous ne pouvons dire cependant d'une manière générale où finissait la ville et où commençaient les faubourgs. Nous n'avons d'autre renseignement vrai sur l'étendue de Rome qu'un passage de Pline, qui fait voir que sous Vespasien elle avait treize milles de tour : c'est à peu près l'étendue de la Rome actuelle, qui ne contient pas deux cent mille âmes ; mais la population de la Rome antique devait être beaucoup plus considérable. L'univers y affluait sous l'empire. Au temps de Trajan, il y avait 250,000 places dans le cirque. Il fallait trouver moyen d'y faire tenir cette multitude, que la difficulté qu'on avait à la nourrir montre avoir été immense. Or on ne l'aurait pu, si l'enceinte de la Rome ancienne n'eût pas dépassé l'enceinte de la Rome de nos jours¹. En effet, la plus grande partie de la Rome moderne

¹ De laquelle il faut encore retrancher la cité Léonine, bâtie par les papes dans l'*Ager Vaticanus*. Un lieu qui s'appelle un *champ* était nécessairement hors de la ville.

occupe l'ancien champ de Mars, où il ne se trouvait aucune habitation privée, mais seulement des édifices publics, temples, théâtres, basiliques. Des sept collines, quelques-unes, il est vrai, qui ne sont presque point habitées, l'étaient autrefois : nous le savons pour le Cœlius, où il y avait des *isles*, c'est-à-dire des agglomérations de maisons qui brûlèrent sous Tibère, et qu'il fit rebâtir ; mais d'autres collines étaient dès lors couvertes presque entièrement de jardins, l'Esquilin par exemple, la plus considérable par son étendue des sept collines. L'espace qui s'étend des pentes de l'Esquilin au Forum était, j'en conviens, très-peuplé, mais seulement dans le quartier populaire de la Suburra, où la foule indigente qui le remplissait n'avait pas besoin de beaucoup de place, et s'entassait sans doute comme il arrive dans nos faubourgs de Paris, auxquels ressemblait la Suburra. Il ne pouvait en être de même dans l'élégant quartier des Carines, dont les habitations opulentes devaient occuper plus de place et ne pas contenir autant d'habitants. Le Palatin avait été envahi tout entier par la demeure impériale, qui, sous Néron, s'était prolongée jusqu'à des points fort éloignés. Le quartier toscan, entre le Forum et le Tibre, était fort peuplé, mais tout cela réuni ne donne pas encore un espace assez vaste pour pouvoir y placer la population romaine. Cette difficulté m'avait toujours embarrassé à Rome, et comme poursuivi, jusqu'au jour

où tombèrent sous mes yeux les passages des auteurs anciens qui prouvent que le milieu de Rome était dans la région où s'élève le Colisée. Il me fut alors démontré que la ville devait s'étendre fort loin au sud par delà le mur d'Honorius, où elle s'arrête aujourd'hui, hors des portes Saint-Jean-de-Latran et Saint-Sébastien, et se prolonger le long des voies Latine et Appienne autant qu'elle se prolongeait au nord, à la droite de la voie Flaminienne. Désormais j'étais tranquille, j'avais trouvé le centre de Rome, et je pouvais loger le peuple romain.

Après avoir satisfait ma curiosité par cette recherche topographique, je reviens au Colisée et à sa signification dans l'histoire. D'abord il se lie à la prise de Jérusalem par Titus, s'il est vrai que des prisonniers juifs ont été employés à le bâtir. Étrange destinée de ce peuple d'avoir mis la main au plus grand édifice de l'Occident, comme ses pères au palais de Thèbes ou de Memphis ! Par une singulière rencontre, qui fut peut-être intentionnelle, un pèlerin du moyen âge a tracé au-dessus de l'entrée actuelle, en dedans de l'amphithéâtre, une espèce de panorama de Jérusalem. Mais c'est surtout le souvenir des martyrs chrétiens qui consacre cette grande ruine et console un peu des barbaries qu'elle rappelle par un souvenir de dévouement et d'héroïsme. Je ne m'y arrêterai pas en ce moment, j'espère retrouver un jour cette page touchante et sublime de l'histoire du Colisée

lorsque j'écirai les annales de la Rome chrétienne, quand ce ne serait que pour me délasser de ces tristes peintures de la Rome impériale. Dès aujourd'hui pourtant, je veux faire remarquer que, même à un point de vue purement terrestre et sans sortir de l'histoire politique pour entrer dans l'histoire religieuse, les chrétiens, vieillards, enfants, jeunes femmes et jeunes filles, qu'on amenait là sous la dent des lions, étaient les seules créatures humaines qui résistassent dans l'empire à une tyrannie devant laquelle tout ployait. Ils ne conspiraient point, ils laissaient frapper ces maîtres du monde, qui en étaient aussi la honte, par la main de leurs soldats et de leurs affranchis, ou du moins, s'ils conspiraient, ce n'était pas en tuant, mais en mourant, *non occidendo sed moriendo*, selon la belle expression de saint Hilaire de Poitiers. Obéissant aux lois tant que leur conscience pouvait y obéir, ils attendaient le jour où on leur demandait de brûler un grain d'encens devant l'image de l'empereur : alors, sans haine, sans violences, que l'empereur fût bon ou mauvais, ils refusaient, et la dignité humaine était sauvée.

Le temple de Mars Vengeur, bâti par Auguste, avait marqué l'avènement du grandiose dans l'architecture romaine : le Colisée y montra l'apparition du colossal, encore avec une grande pureté dans les détails, bien qu'avec un soin déjà moins heureux et une perfection moins exquise. Cependant la différence est bien

loin d'être aussi forte qu'entre un vers de Virgile et un vers de Stace. L'architecture résiste mieux que la poésie à la décadence de l'âme ; c'est qu'elle tient moins immédiatement à l'âme.

Il me reste à considérer l'amphithéâtre des Flaviens dans son rapport avec le troisième empereur de cette famille, avec Domitien. C'est lui qui l'inaugura réellement par une foule de spectacles variés et souvent monstrueux. L'amphithéâtre était une œuvre cruelle : Domitien avait dans ses instincts tout ce qu'il fallait pour faire accomplir complètement au Colisée sa destination de cruauté. Le fils de Vespasien était un génie inventif en ce genre. S'il s'amusa parfois à des spectacles qui ne violaient que la pudeur romaine, comme lorsqu'il faisait courir des jeunes filles dans son stade, s'il se contentait des égorgements ordinaires de la naumachie et de l'amphithéâtre, exécutés en grand, il est vrai, car ils mettaient aux prises des flottes, des bataillons et des escadrons entiers de gladiateurs à pied et à cheval, il trouvait moyen, même ces jours-là, de raffiner sur sa barbarie accoutumée par quelque ingénieuse espièglerie. Ainsi un jour, pendant un de ces spectacles, une grande pluie étant survenue, il ordonna que personne ne sortit, et, tout en changeant lui-même d'habit, interdit aux autres d'en changer, ce qui augmenta un peu le nombre des victimes de l'arène. Ou bien il ordonnait à Glabrio, qui avait

été dans une magistrature collègue de Trajan, de combattre un lion monstrueux, et le faisait ensuite mettre à mort pour s'être déshonoré par ce combat. Du reste, il était bon prince : un jour les spectateurs s'étant partagés, ceux-ci demandant un gladiateur, ceux-là un autre, Domitien mit tout le monde d'accord en les faisant combattre tous deux. « Pouvait-on mieux, dit Martial, terminer cette plaisante altercation? » et il ajoute : « O doux génie de notre invincible empereur! » Pline le Jeune parle sur un autre ton de Domitien à l'amphithéâtre : « Il y trouvait à moissonner des crimes de lèse-majesté ; il se croyait méprisé, si on ne respectait ses gladiateurs ; il disait qu'en les maudissant on le maudissait, qu'on violait sa divinité. L'insensé ! il voulait qu'on le traitât comme un dieu, et qu'on traitât ses gladiateurs favoris comme lui-même. » Mais ce qui plaisait surtout à Domitien, c'était de faire représenter en sa présence des scènes dans lesquelles les souffrances et la mort étaient vraies. On ne voit pas que personne s'en fût avisé avant lui.

Nous connaissons cette préférence par les louanges que lui adresse à ce sujet Martial, qui a consacré un livre entier de ses épigrammes à célébrer les spectacles donnés par Domitien, et dont l'enthousiasme pour ces innovations dramatiques serait comique ; s'il n'était révoltant. Martial, par exemple, parle d'un mime où le personnage principal, qui s'appelait Lau-

reolus, était mis en croix. Ordinairement on se bornait à simuler le supplice. Juvénal, voulant flétrir l'acteur chargé du rôle de Laureolus, déclare qu'il avait mérité d'être crucifié en effet : on ne le crucifiait donc point réellement ; mais Domitien faisait mieux les choses, il était pour l'illusion complète au théâtre, et Martial aussi, car il trouve admirable « qu'on ait abandonné aux dents d'un ours de Caledonie la poitrine du personnage qui cette fois était crucifié pour tout de bon. »

Nuda Caledonio sic pectora præbuit urso,
Non falsâ pendans in cruce Laureolus.

Un autre jour, on donnait une représentation d'*Orphée*. C'était une pièce à machines, il y avait des effets de scène merveilleux : les rochers marchaient, la forêt semblait courir, on avait rassemblé des animaux de toute espèce, des oiseaux perchés sur les arbres paraissaient écouter le chantre du Rhodope. Le plus beau pourtant, c'est qu'à la fin il fut déchiré par un ours malhonnête.

Ipsæ sed ingrato jacuit laceratus ab urso.

Quel magnifique dénouement et quelle agréable plaisanterie ! Ces représentations fournissent au poète des réflexions piquantes. Dédale ayant été, à la fin de son rôle, livré à une bête féroce, Martial s'écrie finement : « Ah ! Dédale, en ce moment tu voudrais bien

avoir eu tes ailes ! » Les faits héroïques de l'histoire romaine n'étaient pas oubliés dans ces tableaux, ou plutôt dans ces drames et ces meurtres vivants. Domitien faisait représenter au naturel l'action de Mucius Scévola livrant sa main aux flammes. Ici Martial célèbre les vieux temps, bien inférieurs, il est vrai, à ceux où il vit, « car, dit-il, ce qui fut la gloire de l'âge de Brutus est un spectacle et un jeu dans l'arène de César. »

Pour reposer de ces drames pathétiques, il y avait des intermèdes. On voyait paraître dans l'amphithéâtre toute sorte d'animaux féroces apprivoisés par les *mansuetarii*, dont l'industrie avait devancé les merveilles qu'on admirait il y a quelques années à Paris. C'étaient des léopards sous le joug, des tigres qui recevaient patiemment des coups de fouet, des cerfs souffrant le mors, des ours la bride, des sangliers la muselière, enfin des éléphants qui dansaient. Les animaux eux-mêmes figuraient dans des représentations mythologiques. On fit servir un taureau à mettre en scène d'une manière complète l'aventure de Pasiphaé, et Martial transporté s'écria ? « O César, tout ce que chante la renommée, tu le trouves dans ton amphithéâtre ! » J'en suis bien fâché, mais voilà les souvenirs du Colisée. Heureusement le Colisée est une ruine, et une admirable ruine. Il faut oublier tout ce qui s'y est passé, excepté la constance des martyrs, et le contempler comme un objet naturel,

comme une montagne, comme quelque chose de grand et de pittoresque qui n'aurait point d'histoire.

Chaque siècle a fait tour à tour l'essai de sa barbarie sur ce monument, qui n'a résisté que par sa masse et son immensité. Le Colisée a été une forteresse au moyen âge, à l'époque de la renaissance une carrière où l'on est venu chercher des pierres pour bâtir des palais : il a même été un magasin, car Sixte-Quint voulut le transformer en manufacture de laine et placer des boutiques sous les arcades : on ne ferait pas mieux de nos jours. Clément XI y établit une fabrique de salpêtre. Il n'est pas vrai que ce soit la religion qui l'ait conservé, et c'est bien tard qu'on s'est avisé d'en faire un lieu de dévotion. Benoît XIV, le premier, a eu cette idée au dix-huitième siècle. Néanmoins les profanations de la plus grande ruine de l'antiquité romaine continuent de nos jours sous une autre forme. Pendant la *saison* de Rome, une foule élégante et désœuvrée va porter là sa curiosité frivole, son admiration de commande et ses phrases apprises dans les livres. Certains soirs, quand le temps est beau et que la lune éclaire bien le Colisée, il ressemble tout à fait à un salon, et il y a presque autant de voitures à son entrée qu'à la porte de l'Opéra. Le jour, autre inconvénient, on a placé tout proche l'école de tambour. Du temps de Sénèque, on essayait là des flûtes : il affirme que ce bruit ne troublait point ses réflexions ; mais je ne sais si elles

auraient été à l'épreuve des tambours. Les tambours passeront; ce qui ne passera point, c'est le luxe de réparations par lequel on ôte au Colisée tout son caractère. Hors ce qui était nécessaire pour l'empêcher de tomber, je désapprouve toutes ces constructions modernes qui font tache sur l'antique et le déparent. Vraiment, en procédant ainsi, on semble être de l'avis du savant et spirituel, mais peu poétique président De Brosses, qui aurait voulu qu'on abattît une moitié du Colisée pour restaurer l'autre; « car, disait-il, il vaudrait mieux avoir une moitié d'amphithéâtre en bon état qu'un amphithéâtre entier en ruines. » Ceux qui trouvent le côté délabré le plus pittoresque ne peuvent être de l'avis de l'aimable président, car ils pensent que le plus grand mérite d'une ruine est de ressembler à une ruine.

On a dépouillé les murs à demi écroulés du Colisée des plantes et des arbustes qui en accompagnaient si bien la vieillesse. En revanche, on vient de planter des arbres le long du Forum pour masquer autant que possible le grand débris. Jusqu'ici ce sont des manches à balai entourés d'épines qui ne font que couper désagréablement la vue; s'ils grandissent, on sera parvenu à la gâter tout à fait. Espérons qu'un jour de bon sens on se ravisera, et que l'on en fera des fagots.

Les étrangers se donnent parfois l'amusement d'éclairer le Colisée avec des feux de Bengale. Cela

ressemble un peu trop à un finale de mélodrame, et on peut préférer comme illumination un radieux soleil ou les douces lueurs de la lune. Cependant j'avoue que la première fois que le Colisée m'apparut ainsi, embrasé de feux rougeâtres, son histoire me revint vivement à la pensée. Je trouvais qu'il avait en ce moment sa vraie couleur, la couleur du sang.

X

NERVA, TRAJAN ET ADRIEN

Statue et caractère de Nerva. — Forum de Domitien terminé par Nerva.

— Bas-reliefs de la colonne et de l'arc de triomphe de Trajan, ses guerres. — Statues de captifs, triomphes de Trajan. — Trajan ami des lettres, ses bibliothèques, la basilique et le forum de Trajan. — Double renaissance. — Autres monuments de Trajan, sa piété, sa modestie. — Le grand cirque, les gladiateurs, tribut payé au temps. — Figure et caractère de Trajan. — La légende protège sa basilique et sa colonne. — Adrien succède à Trajan, Plotine. — Adrien spirituel et méchant ; il en a bien l'air. — Temple de Vénus et de Rome, meurtre d'Apollodore. — Monuments dans les provinces, voyages d'Adrien. — Monuments réparés et détruits, politique jalouse d'Adrien. — Portraits de Sabine et d'Antinoüs, l'art égyptien à Rome. — La villa Adriana, la Grèce à Rome. — Crimes, maladie et mort terrible d'Adrien, son mausolée.

Nous sommes arrivés au commencement du second siècle de l'empire. Voici enfin un souverain parfaitement honnête, Nerva ; un souverain honnête et grand, Trajan. — La vertu monte à Rome sur le trône impérial, elle s'y est fait attendre cent ans.

Nerva ne régna pas beaucoup plus d'une année, mais il régna bien et adopta Trajan. Son nom doit être prononcé avec respect et avec reconnaissance par la postérité. Les portraits de Nerva, surtout sa statue du Vatican, donnent l'idée d'un vieux sénateur intègre. Sa figure est maigre et longue, calme et digne. Il est assis, ce qui convient à un vieillard maladif que ses jambes ne pouvaient plus porter. Nerva a l'air sévère et n'a pas l'air dur. Il fit abattre les ridicules arcs de triomphe de Domitien ; il punit de mort les délateurs du règne précédent et les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres ; c'était justice. En même temps il fut humain, et l'on pourrait dire charitable ; non-seulement il donna des terres aux citoyens pauvres, mais pour leur venir en aide il vendit, outre ses propriétés privées et une partie du domaine et du garde-meuble impérial, des palais, des vêtements de luxe, des vases d'or et d'argent. On croit presque lire la vie de saint Ambroise vendant les vases sacrés pour nourrir les pauvres ; en agissant ainsi, Nerva ne cherchait point la faveur du peuple, car par une sage et courageuse économie il supprima des jeux, des spectacles, et même des pompes religieuses. On ne voit pas que les prétoriens aient été pour quelque chose dans l'élection de Nerva, ni qu'il ait rien fait pour les acheter. Celui qu'il leur avait donné pour chef voulut les soulever contre lui. Ils demandèrent à Nerva des têtes ; le

vieillard leur offrit tranquillement la sienne, découvrit sa gorge et leur dit de frapper : c'était sa manière de désarmer les conspirations. D'autres mécontents avaient conjuré sa perte; il le sut, les fit asseoir à côté de lui au théâtre et leur présenta des épées, en leur demandant si la pointe en était bonne. Simple comme Vespasien, mais aussi libéral que Vespasien était avare, il paraît avoir préféré de même aux splendides demeures du Palatin les jardins de Salluste, où il mourut. On croit qu'il fit don aux citoyens de ceux de Lucullus, purifiés par un si noble emploi des crimes et de la mort de Messaline, et il écrivit sur la porte du palais impérial *ædes publicæ*, propriété publique. Nerva, dans un règne si court, n'eut pas le temps de beaucoup construire, et d'ailleurs tout ce dont il pouvait disposer appartenait aux indigents. Le forum qui porte son nom fut réellement l'œuvre de Domitien. Nerva ne put que l'achever, mais le nom de Domitien était si exécré, qu'on donna de préférence à son forum le nom justement honoré de Nerva. J'ai voulu m'associer à cette équitable injustice, et j'ai renvoyé à ce moment le peu que j'avais à dire sur ce forum ainsi que sur le temple de Minerve qui s'y trouvait, et le faisait appeler aussi forum palladien.

Le temps a épargné une partie du mur d'enceinte, des bas-reliefs, une statue de Minerve, à laquelle le forum était dédié, et deux colonnes. Au commence-

ment du dix-septième siècle, Paul V fit abattre le portique du temple, dont il restait sept magnifiques colonnes et où on lisait une inscription en l'honneur de Nerva. Des marbres qui provenaient de cette destruction, il orna sa fontaine du Janicule ; c'est un des mille exemples du vandalisme des temps éclairés, qui ont fait, j'en donnerai la preuve, beaucoup plus de mal aux monuments que les temps barbares.

Les bas-reliefs sont d'un goût très-pur et supérieurs à la statue de Minerve. La sculpture en bas-relief conserva plus longtemps la tradition du beau que la sculpture en ronde-bosse. On le voit dans diverses églises de l'époque barbare. De même la perfection du bas-relief devance au quinzième siècle la perfection de la statuaire. Il en est ainsi des ornements, des arabesques sculptés. Ce qui était le moins difficile est ce qui a duré le plus tard et ce qui a reparu le plus tôt.

Les bas-reliefs du forum de Nerva représentent des femmes occupées des travaux d'aiguille, auxquels présidait Minerve. Quand on se rappelle que Domitien avait placé à Albano, près du temple de cette déesse, un collège de prêtres qui imitaient la parure et les mœurs des femmes, on est tenté de croire qu'il y a dans le choix des sujets figurés ici une allusion aux habitudes efféminées de ces prêtres.

Le forum palladien nous a ramené à Domitien. Oublions-le cette fois tout à fait, pour nous occuper

des grands monuments de Trajan, — sa colonne, sa basilique, son forum, — et de l'excellent souverain dont ils portent le nom. Son monument le plus historique est la colonne, parfaitement conservée, couverte de bas-reliefs qui retracent ses campagnes, dont le sommet portait sa statue, et dont la base couvrait son tombeau. Trajan était tout entier dans cet admirable monument, piédestal de sa puissance, trophée de sa gloire, gardien de sa cendre.

La colonne Trajane a donné le premier exemple et a été le type plusieurs fois reproduit des colonnes triomphales, de la colonne Antonine à Rome, de celle de la place Vendôme à Paris. L'idée de ce monument est pleine de grandeur. D'un soubassement sur lequel sont figurés des trophées, s'élance une colonne en marbre autour de laquelle s'enroulent des bas-reliefs représentant les principaux événements des guerres de Trajan dans la vallée du Danube, et cette suite de bas-reliefs historiques vient aboutir au sommet de la colonne, où était placée la statue impériale. On peut juger de l'effet majestueux que produisait cette statue par celle de saint Pierre, qui l'a remplacée. La spirale continue que forment les bas-reliefs montait vers l'empereur victorieux comme l'hommage du monde, et venait mourir à ses pieds. Nous ne connaissons point par les livres les détails de ces guerres, nous n'avons pas les mémoires de Trajan ni ce qu'avaient écrit sur sa vie et ses victoires Marius

Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poëme sur la guerre dacique composé en grec par Caninius Rufus ; mais les bas-reliefs de la colonne Trajane sont un magnifique supplément à l'histoire et à la poésie. Ce sont comme divers chapitres de la vie militaire du successeur de Nerva, qui semblent un grand livre roulé à la manière antique, *volumen*, et contiennent comme un récit monumental de ses conquêtes dans un pays que les armes françaises ont récemment visité quand elles ont rencontré vers la Dobrouscha le *mur de Trajan*.

Cette expédition était très-importante. Sous Domitien, les populations du Danube, gouvernées par Décebale, avaient méprisé les aigles romaines. Elles apprirent sous Trajan à les respecter de nouveau, et une porte fut fermée pour longtemps à l'invasion. Le Danube fut romain. Il se forma là une population qui s'appelle encore roumaine et parle, aux extrémités de l'Europe, une langue née du latin, comme l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, à tel point que, dans un livre sur *les Origines de la langue française*, j'ai dû m'occuper d'un idiome usité en Valachie. Le souvenir de Trajan est resté populaire dans ces contrées, et il y est devenu presque mythologique. Le tonnerre s'appelle la voix de Trajan, et la voie lactée le chemin de Trajan. C'est la légende de la conquête et de l'apothéose.

Vingt-quatre tableaux sculptés forment comme une

épopée historique en vingt-quatre chants. Ils racontent ou plutôt font voir d'abord le passage d'un fleuve; puis les Romains abattent les arbres d'une forêt pour les besoins de l'armée et pour prévenir les embûches de l'ennemi. Vient ensuite une ambassade des Daces : les ambassadeurs portent la toge, car déjà les mœurs romaines avaient pénétré chez ces peuples par cette infiltration rapide dont on voit tant de preuves dans l'histoire, depuis Marbode, qui voulait introduire chez ses Germains la discipline des conquérants et un simulacre de l'empire, jusqu'au Goth Théodoric, qui devait se faire le continuateur et le restaurateur de la civilisation et de la culture latines; mais les propositions des Barbares n'ont pas été acceptées, car ils égorgent leur bétail et combattent. Trajan, après une première victoire, fait respecter les femmes et les enfants. Les Daces, que leur revers n'a point intimidés, osent attaquer les Romains dans leur camp fortifié. Deux espions viennent raconter ce qu'ils ont vu. On passe un second fleuve. Un soldat romain amène un paysan, les mains liées derrière le dos, pour avoir des renseignements sur les forces ennemies ou pour le faire servir lui-même d'espion. Une grande bataille est livrée. Nouveau passage du fleuve, nouvelle ambassade. Deux têtes sont portées sur des piques, des têtes d'espions ou de traîtres. Peut-être est-ce une allusion à ce Dace qui fut envoyé pour assassiner Trajan, et dont il n'est

fait mention que dans l'abrégiateur Zonoras. Les soldats romains, irrités, brûlent les maisons des Daces. Ils font le camp ; ils en sont sortis, et on les voit attaquer l'ennemi dans ses retranchements. On reconnaît parmi eux des alliés barbares à leurs pantalons pareils à ceux que portent les statues de Daces prisonniers dont je parlerai bientôt. Cette fois les Romains ont rencontré une ville à laquelle ils donnent l'assaut, et dont la résistance est représentée avec une grande énergie. Un roi dace a été pris, il est aux pieds de Trajan ; mais ses sujets ne se rendent pas pour cela, et ils brûlent leur ville. Quelques-uns semblent prendre du poison. Le blé que les Romains ont pu sauver est apporté dans le camp. Trajan fait à ses soldats la distribution de vivres appelée *congiaire*.

Après cet avantage, les Romains coupent des arbres et se fortifient de nouveau ; ils radoubent leurs bâtiments pour pénétrer plus avant ou se ménager une retraite par le fleuve ; l'ennemi fait un dernier effort et vient encore une fois les attaquer dans leur camp : il est repoussé. Découragés enfin, les chefs apportent des présents et demandent la paix, tandis que la cavalerie romaine poursuit les fuyards dispersés dans la forêt. La tête du roi Décebale est montrée aux soldats dans le camp comme elle sera bientôt montrée dans le Forum romain. Enfin une dernière scène, vive et pathétique, représente les Barbares se retirant de-

vant le vainqueur et entraînant leurs troupeaux dans une région de montagnes, comme l'indique un torrent, loin des lieux habités : on en est averti par la présence de diverses bêtes sauvages. Un homme et une femme qui fuient se retournent ; ils regardent sans doute une dernière fois du côté où était leur village détruit, leur maison brûlée, leur pays envahi et asservi ; c'est ainsi que les derniers musulmans exilés de Grenade se retournaient pour contempler la riante vega, de ce point qui s'appelle encore aujourd'hui le *Soupir du Maure*.

Les bas-reliefs narratifs de la colonne Trajane nous donnent le spectacle d'une expédition romaine, et nous font faire pour ainsi dire cette campagne avec Trajan. Nous voyons comment on jetait sur un fleuve un pont de bateaux liés deux à deux, comment on pallissait le camp avec des planches taillées en pointe, comment on s'avancait à l'assaut en faisant la tortue, c'est-à-dire chaque soldat se couvrant de son bouclier, de manière que tous les boucliers rapprochés formassent un toit qui protégeait les assaillants contre les projectiles de l'ennemi ; on pousse contre une muraille un bélier qui a vraiment une tête de bélier ; des balistes placées sur des chars lancent des traits ; c'est une véritable artillerie, et même une artillerie à cheval. Les anciens lançaient aussi des globes de feu dont la nature n'est pas très-bien connue, et des balles de plomb au moyen des frondes. Les frondeurs

étaient de vrais tirailleurs¹. On exagère donc un peu, sans parler des flèches et des javalots, quand on dit que dans l'antiquité on se battait toujours corps à corps ; ce qui est vrai, c'est que l'arme blanche était l'arme importante et décisive, et que le reste était accessoire. Enfin les sculptures de la colonne Trajane sont elles-mêmes une expression puissante de l'énergie guerrière ranimée dans l'empire par l'exemple d'un prince vraiment guerrier. Ce n'est point l'exquise pureté des cavaliers du Parthénon, mais c'est la vigueur et la sévérité de l'art romain.

Il est difficile de bien apprécier le caractère de cette sculpture, et il est impossible d'embrasser la suite des faits qu'elle retrace, en la considérant d'en bas ; mais les bas-reliefs ont été gravés, et, ce qui vaut encore mieux, moulés en plâtre : quelques-uns de ces plâtres se trouvent à l'Académie des beaux-arts de Saint-Luc, et dans la salle du Vatican où est la *Bataille de Constantin*, peinte à fresque par Jules Romain, un élève de Raphaël. Polydore Caravage a reproduit plusieurs groupes importants de la colonne Trajane. A Rome, on peut souvent compléter l'étude des monuments anciens en visitant les monuments modernes ; tout se tient dans sa longue histoire. C'est

¹ Dans les sièges représentés sur les bas-reliefs de Ninive, des balles sont lancées avec une espèce de cuiller : celles-là ne devaient pas être bien redoutables ; mais les balles recevaient de la fronde une grande vitesse, et par suite une grande force, puisque les poètes pouvaient oser dire qu'elles se fondaient en traversant les airs.

ainsi que les arabesques des loges vaticanes remplacent pour nous et nous font connaître les décorations des palais de Néron, restituées et perfectionnées par le génie de Raphaël. De même entrez sous le portique de l'église des Saints-Apôtres, et vous trouverez là, encadré par hasard dans le mur, un aigle qu'entoure une couronne d'un magnifique travail. Vous reconnaîtrez facilement dans cet aigle et cette couronne la représentation d'une enseigne romaine, telle que les bas-reliefs de la colonne Trajane vous en ont montré plusieurs ; seulement ce qui était là en petit est ici en grand.

Pour achever le tableau de la vie militaire de Trajan, il faut aller regarder d'autres bas-reliefs empruntés à son arc de triomphe par Constantin, qui en a décoré le sien. Les uns se rapportent également à sa victoire sur Décebale, d'autres à ses victoires en Arménie et chez les Parthes. On voit Trajan haranguer ses soldats avec cette attitude simple et digne dont nous parle Pline. Sur ce point, le panégyrique de l'écrivain est confirmé par le témoignage de la sculpture. L'humanité du bon empereur, tant et si justement célébrée par son aimable ami, est aussi attestée par un de ces bas-reliefs qui représente Trajan distribuant des aliments aux nécessiteux, parmi lesquels, le premier, il comprit les enfants pauvres et les orphelins. On y voit encore une chasse, simple et mâle divertissement très-cher à Trajan et digne d'es-

time, quand on le compare aux amusements extravagants ou cruels de Domitien.

Constantin a aussi enlevé à un arc de triomphe de Trajan les statues de prisonniers daces que l'on voit au sommet du sien. Ce vol a été puni au seizième siècle, car, dans ce qui semble un accès de folie, Lorenzino, le bizarre assassin d'Alexandre de Médicis, a décapité toutes les statues qui surmontaient l'arc de Constantin, moins une, la seule dont la tête soit antique. Heureusement on a dans les musées, à Rome et ailleurs, bon nombre de ces statues de captifs barbares avec le même costume, c'est-à-dire le pantalon et le bonnet, souvent les mains liées, dans une attitude de soumission morne, quelquefois avec une expression de sombre fierté, car l'art romain avait la noblesse de ne pas humilier les vaincus ; il ne les représentait point à genoux, foulés aux pieds par leurs vainqueurs ; on ne donnait pas à leurs traits étranges un aspect qu'on eût pu rendre hideux : on les plaçait sur le sommet des arcs de triomphe, debout, la tête baissée, l'air triste.

Summo tristis captivus in arcu.

Ce pouvait être une place d'honneur, car c'est celle des soldats qui représentent la gloire de nos différentes armes sur l'arc de triomphe du Carrousel. Deux statues de chefs barbares personnifient surtout énergiquement ces races qui luttaient contre la con-

quête romaine et gardaient leur fierté jusque dans la défaite. Ces statues en basalte noir se voient au fond de la cour du palais des Conservateurs, au Capitole ; l'un des deux Barbares a un nez court et écrasé qui le rapproche des races tartares et rend plus farouche encore l'expression de son visage féroce. Malgré l'analogie de ces deux statues avec celles des captifs daces qui ornaient l'arc de de triomphe de Trajan, je ne veux pas croire qu'elles en proviennent, car l'une d'elles a certainement les poignets coupés. Le vainqueur a mutilé le corps sans pouvoir dompter l'âme. Dans l'enfoncement obscur où ils sont placés, derrière une grille en fer qui les sépare des spectateurs, ces noirs et terribles personnages apparaissent comme une menace du monde opprimé.

Plusieurs arcs de triomphe furent élevés à Trajan, l'un dans le grand Forum, un autre dans le sien. Il les méritait bien, car sa vie fut une suite de guerres presque toutes heureuses. Le sénat lui avait accordé de triompher autant de fois qu'il lui plairait. Trajan n'abusa point de la permission. Pline, qui parle de sa première entrée triomphale dans Rome, a fait dans son panégyrique une vive peinture de l'enthousiasme universel, et elle doit être vraie : après avoir eu Domitien, on avait Trajan. Pendant ses guerres d'Asie, on l'attendait avec transport. Martial, qui avait tant chanté Domitien, célébrait d'avance le triomphe de Trajan. Il voyait déjà tous les arbres du Champ-de-

Mars et toutes les maisons illuminées, car les illuminations jouaient un grand rôle dans les fêtes de la Rome ancienne comme de la nouvelle. Rome tout entière lui apparaissait dans la voie Flaminienne,

Totaque Flaminia Roma videnda via,

ainsi qu'elle y est tout entière en effet de nos jours, non pour voir le triomphe de Trajan, mais pour voir passer le carnaval, car la voie Flaminienne s'appelle aujourd'hui le Corso. Mais cette attente générale et empressée dont Trajan était l'objet, dont Martial était le très-fidèle, quoique assez indigne interprète, cette attente ne devait pas être remplie. Trajan devait mourir en Cilicie, sans revoir Rome, où ne triompha que son image. Sa cendre seule devait y rentrer pour aller prendre sa place sous la colonne à la fois triomphale et sépulcrale qu'il s'était bâtie. La gloire militaire de Trajan nous a conduits à ses arcs de triomphe, sa mort nous ramène à son tombeau.

La colonne et la basilique trajanes, le forum trajan, furent l'œuvre d'un architecte grec nommé Apollodore. On reconnaît la perfection de l'art grec dans la construction de la colonne, à la manière dont se joignent les tambours de marbre superposés, dans l'intérieur desquels est taillé l'escalier. L'idée première du monument est peut-être grecque, comme l'architecte. Celui-ci peut l'avoir empruntée à une colonne qui portait à Alexandrie le nom de Panceion;

mais le Pantheon servait seulement à voir ce qui se passait dans la ville, nulle pensée guerrière et triomphale ne s'y joignait, et c'est là ce qui fait si romain le monument d'Apollodore ¹.

Une inscription qui se lit encore à la base de la colonne apprend que pour créer son forum et sa basilique, Trajan supprima une colline qui unissait le Capitole au Quirinal, et il voulut que la colonne qu'il élevait indiquât par sa hauteur l'abaissement du sol, qui était de 100 pieds. La colonne Trajanè a tout juste 100 pieds romains. C'est un gigantesque étalon métrique. On s'en est servi pour déterminer avec précision le mille romain, et par là on a retrouvé des localités voisines de Rome dont la distance était indiquée par les auteurs. Les inégalités naturelles aplanies, une destination utile unie à la perfection des matériaux et à la beauté de l'art, on conviendra que tout cela est bien romain.

Trajan n'était pas un lettré, c'était un patricien et un soldat, mais il aimait et favorisait les lettres. Il mit au pied de sa colonne deux bibliothèques comme sous la protection de sa gloire, consentant même à ce que par là les trophées sculptés sur la base du monument triomphal fussent cachés; on reconnaît cette modestie, cette insouciance de toute vanité qui le caractérisait. L'une de ces bibliothèques était grecque,

¹ En Grèce, on plaçait sur une colonne les statues des athlètes victorieux.

et l'autre latine. Trajan y avait fait placer, ou dans la basilique voisine, les statues des écrivains célèbres, et c'était un grand honneur d'y être admis. Cet honneur s'accordait encore au sixième siècle ; on sait qu'il fut décerné à un poète nommé Merobaude et à notre Sidoine Apollinaire. Ces hommes, dont l'un portait un nom qui trahit son origine barbare, dont l'autre fut un bel esprit et un évêque de la Gaule, eurent tous deux le plaisir de voir leur statue figurer dans la bibliothèque de Trajan avec les écrivains dont ils étaient les derniers descendants.

La basilique dont je viens de parler est la basilique ulpienne. — Trajan s'appelait Ulpus. — Un certain nombre de colonnes ont été mises en place et relevées par les Français. C'était un des plus beaux monuments de Rome, remarquable par son toit en bronze, comme nous l'apprend Pausanias, qui l'admirait. Nous savons qu'on y prononçait encore des affranchissements au sixième siècle. Était-ce un hommage au souvenir de celui sous lequel les Romains avaient pour la première fois depuis l'empire respiré librement ¹ ? Pline disait : « Dans le même forum se rencontrent le principat et la liberté. » Pline avait raison jusqu'à un certain point ; cependant cette liberté qu'il vante ne valait pas celle des esclaves affranchis dans la basilique ulpienne, et qui du moins était irrévocable ; c'était une concession que l'on pouvait retirer,

¹ C'était plutôt à cause du voisinage de l'*atrium libertatis*.

une liberté viagère qui n'avait d'autre garantie que la volonté et la vie du prince : il n'y a de vraie liberté que dans les institutions libres. Le forum de Trajan embrassait la basilique, la colonne, la bibliothèque, un arc de triomphe, et plus tard un temple, celui de Trajan lui-même; deux portiques demi-circulaires enveloppaient une des extrémités du forum de Trajan. On en voit encore un reste considérable; mais il faut l'aller chercher dans l'intérieur des maisons du voisinage, où il est caché. Tout cela formait un ensemble d'une incroyable magnificence. Les débris de la basilique et du forum sont d'une beauté architecturale supérieure à ce qu'a produit l'époque des Flaviens. Le style est plus large, les ornements s'épanouissent avec une élégance plus majestueuse. Il semble voir aussi les âmes se dilater et s'épanouir, et la renaissance de la félicité publique se réfléchir dans cette renaissance de l'art qui fut l'œuvre d'Apollodore.

On est vraiment stupéfait d'admiration quand on recompose dans son esprit cette basilique, ce forum, ces portiques, qu'on relève ces immenses colonnes de granit dont une est gisante aujourd'hui sur la place Trajane, et qu'on se représente ce que devait être cette architecture dont il reste de si admirables débris, quand on réédifie ces quatre forums qui se touchaient, tous remplis d'édifices ornés de statues, qu'on va par la pensée de celui-ci à ceux de César, d'Auguste, de Nerva, à l'ancien forum si magnifique,

et que le forum nouveau de Trajan effaçait, qu'on se promène en imagination à travers un quartier composé de monuments et un labyrinthe de merveilles. Pline, qui, dans son panégyrique de Trajan, abuse de l'éloge envers un prince qui le mérite, le loue à la fois d'avoir peu et d'avoir beaucoup bâti. Cependant il faut choisir. J'ai grande envie d'admirer Trajan autant que possible, mais je ne puis dire comme son panégyriste qu'il fut réservé dans la construction des nouveaux édifices, et à la page d'après me récrier sur sa diligence inouïe à élever des temples. Les dissolutions insensées des Néron et des Caligula avaient rendu leur manie de bâtir un vrai fléau, un tort envers l'État, sévèrement relevé par les historiens, et dont Pline veut justifier son héros, qui n'avait pas besoin de cette justification. Par la sage administration de Trajan, l'ordre était rentré dans les finances, les impôts avaient été réduits, et il put construire de superbes monuments sans mériter aucun reproche. Pline lui adresse une louange plus vraie, celle d'avoir entretenu les édifices anciens tout en construisant de nouveaux, et d'avoir même réparé les maisons des particuliers. C'était là un genre de construction digne de l'âme paternelle de Trajan. Il en était de même du temple qu'il éleva à son père adoptif Nerva. Pline dit avec esprit : « Si Tibère dressa des autels à Auguste, ce ne fut que pour avoir un prétexte d'accuser d'impiété ceux qui attaqueraient la mémoire de ce prince ;

si Néron plaça Claude au ciel, ce fut plutôt pour se moquer des immortels que pour l'honorer, enfin si Titus déifia Vespasien, et Domitien Titus, ils ne voulaient que se faire regarder l'un comme fils, l'autre comme frère d'un dieu. » Il ajoute : « Pour toi, quand tu mets Nerva au rang des immortels... c'est parce que tu es persuadé que les dieux ont rendu cette justice à ses vertus. » Ceci nous fait comprendre ce que les Romains éclairés pouvaient entendre par l'apothéose. On déclarait que l'on croyait le mort reçu dans le ciel, admis à partager avec les dieux une immortalité bienheureuse. C'était comme une canonisation païenne, mais réservée seulement aux souverains et aux héros. Le catholicisme, et c'est sa gloire, canonise des mendiants et des servantes. Je ne sais pas ce que pensait Trajan du salut de Nerva ; mais dans le temple qu'il lui consacra je vois un hommage de sa piété filiale et reconnaissante, et là encore je retrouve sa belle âme.

Domitien avait réparé la voie Appienne au delà des Marais-Pontins, Trajan jeta une voie dallée à travers ces marais ; aussi, dans un des bas-reliefs enlevés à l'arc de Trajan pour orner l'arc de Constantin, on reconnaît la *voie* elle-même, figurée par une femme qui tient une roue, et à laquelle Trajan tend la main pour la relever. Trajan, plus occupé de l'utilité publique que de sa propre renommée, se plut souvent à continuer ou à réparer ce que d'autres avaient fait ;

il étendit les thermes de Titus et restaura un aqueduc construit par Auguste. Il ajouta au port de Claude, près d'Ostie, un bassin qui avait un demi-mille de circonférence, et le peuple l'appelle encore *il Trajano*. La branche occidentale du Tibre est son ouvrage; Trajan ouvrit au fleuve ce lit artificiel en creusant un canal : c'est aujourd'hui la principale communication de Rome avec la mer. Juvénal a exprimé avec un peu d'emphase l'immensité des travaux combinés de Claude et de Trajan : « Enfin les vaisseaux entrent dans les bassins qu'embrassent des jetées dont les bras prolongés s'avancent au milieu de la mer et laissent loin derrière eux l'Italie. » L'expression est forte, mais l'exagération même du poète montre aussi bien que les restes existants du double port l'impression que devait produire l'œuvre de Claude, encore agrandie par Trajan.

Il agrandit également le cirque, ajouta à sa magnificence, et dans une inscription se félicita de l'avoir fait assez vaste pour qu'il suffît au peuple romain. Le cirque couvrait alors quatre arpents et pouvait contenir deux cent cinquante mille spectateurs. Il devait plus tard en contenir encore davantage, car ce monument de la passion nationale, celle là innocente, pour les courses a toujours été en augmentant d'étendue depuis les rois jusqu'aux derniers empereurs et a suivi le mouvement de la population romaine, dont aux diverses époques il est, pour ainsi dire, la mesure.

Le caractère d'un souverain se manifeste dans tout ce qu'il entreprend ; un changement introduit par Trajan dans la disposition de la loge de l'empereur lui fait honneur, et a mérité le juste éloge que Pline lui adresse. Auguste avait construit cette loge de façon à être, s'il le voulait, à l'abri des regards du public. Trajan fit abattre cette espèce de rempart de la majesté impériale, de manière à être constamment en vue du peuple, qui aimait à le voir. Grâce à ce changement, cinq mille personnes de plus purent jouir du spectacle des courses.

On voudrait que la mémoire d'un empereur aussi humain que Trajan ne fût liée au souvenir d'aucun divertissement cruel ; mais il faut payer tribut à son temps, et les combats de gladiateurs étaient trop chers au peuple romain, ils étaient entré trop avant dans ses mœurs pour qu'un empereur païen songeât à les supprimer ou même à les restreindre. Trajan ne le pouvait faire et ne le fit point. Pline, le plus doux des hommes, le loue d'avoir « donné un spectacle, non de ceux qui peuvent amollir l'âme, mais de ceux qui sont propres à enflammer le courage, à familiariser avec de nobles blessures et à nous inspirer le mépris de la mort. » C'est l'opinion de Cicéron, qui était aussi humain que Pline et Trajan. Du moins ce dernier n'imita pas Domitien dans la tyrannie que celui-ci faisait peser, même sur les plaisirs sanglants du peuple, et Pline put le louer de n'avoir point

géné la liberté des applaudissements, de n'avoir point fait un crime aux citoyens de prendre en aversion quelque gladiateur, de ce que jamais un spectateur n'avait été donné lui-même en spectacle. Où en était-on venu, bon Dieu ! pour qu'il y eût là matière à admirer ?

Il est une classe de monuments élevés par Trajan qui échappent à ces études, mais qu'il faut signaler parce qu'ils ont une importance historique, parce qu'ils nous font connaître un des traits particuliers de son gouvernement. Ce sont les monuments qu'il éleva hors de Rome dans les différentes provinces et jusque dans les pays nouvellement conquis sur les Barbares.

Trajan, né en Espagne, était un provincial, le premier qui soit arrivé à l'empire. Aussi fut-il moins exclusivement Romain que ses prédécesseurs. On put dire de lui qu'il avait bâti dans tout l'univers. Il existe un arc de Trajan à Bénévent et un autre à Ancône. Il construisit sur le Rhin un pont de vingt arches et un immense rempart au delà du Danube. Trajan comprit qu'il n'était pas l'empereur de Rome, mais l'empereur du genre humain.

Déjà les monuments dont il fut l'auteur nous ont appris à le respecter et à l'aimer. Il a mérité que Dion Cassius dit de lui que dans aucun d'eux il n'a versé le sang ; il ne s'agit pas du sang des gladiateurs, bien entendu, qui, pour l'historien, ne comptait pas.

Si dans cette disposition d'esprit nous arrivons aux buste du sage et bienveillant empereur, du guerrier victorieux, notre première impression sera une surprise et un mécompte.

On voit à Rome beaucoup de portraits de Trajan. Pendant un règne long et glorieux, l'amour du peuple dut multiplier ses images, et à sa mort nul n'eut l'idée de les détruire. Il est peu d'empereurs dont les traits soient mieux connus. Eh bien, surtout au premier abord, la figure de Trajan, ce qui est rare, n'annonce pas ce qu'il a été. Il n'a presque point de front, rien d'héroïque ni de clément dans l'expression du visage. On ne retrouve pas cet air de noblesse et de douceur dont parle Pline, décidé d'ailleurs à tout admirer dans celui qu'il célébrait, même ses cheveux blanchis avant l'âge, où le panégyriste voyait une preuve de sagesse. C'est ainsi qu'il loue Nerva pour avoir rappelé les pantomimes, et Trajan pour les avoir chassés. *Utrumque recte*, dit-il, ce qui peut se traduire par la locution italienne : *e sempre bene*. Un bas-relief de Trajan à Saint-Jean de Latran montre la noblesse unie à la fermeté et à l'intelligence, aucun de ses portraits ne fait voir la douceur dont parle Pline; mais en y regardant bien, on découvre dans cette figure, au premier coup d'œil assez ordinaire, quelque chose d'uni, de modeste, qui convient au Trajan de l'histoire, et cette droiture, cette bonne foi qui, au dire de Pline, se voyait dans ses regards, dans son geste, dans

tout son extérieur : *quanta in oculis, habitu, gestu, toto denique corpore fides*. On finit par éprouver une certaine satisfaction chaque fois qu'on se retrouve en présence de la physionomie sans prétention de cet homme qui porta la sagesse dans le pouvoir et la simplicité dans le triomphe. L'instinct militaire et conquérant de la vieille Rome vivait dans cette âme paisible et forte. Comme il le disait, après avoir vaincu les Parthes, il eût voulu suivre jusque dans l'Inde les pas d'Alexandre. Trajan cependant ne ressemblait point à Alexandre, bien qu'il en partageât la moins intéressante faiblesse, car il était trop grand buveur. Du moins, voulant qu'elle ne nuisît à personne, il avait défendu d'exécuter les ordres qu'il donnerait après ses repas. Au reste, il n'y avait pas plus de ressemblance entre le génie de ces deux hommes qu'il n'y en a entre la tête en somme peu remarquable de Trajan et la tête héroïque du demi-dieu macédonien. Trajan, à ses faiblesses près, — l'amour du vin n'était pas la seule et la plus déplorable, et Pline a été mal inspiré quand il a vanté sa continence, — Trajan était un homme de la trempe de Washington, plus guerrier, parce qu'il avait été, avant d'arriver à la puissance, un général romain et non un planteur de Virginie. De même il repoussait par devoir les ennemis de son pays, car la guerre contre les populations qui menaçaient les frontières de l'empire était moins une guerre offensive qu'une défense anticipée. Seulement le mé-

tier lui plaisait, et il serait allé volontiers avec son air modeste et froid jusque dans l'Inde, s'il l'avait fallu. Washington, tout modéré qu'il était et ami de la paix, quand il vit, durant sa présidence, son pays menacé à la fois par l'Angleterre et par la France, tint tranquillement tête à la France et à l'Angleterre.

Sans doute, devant les images de Trajan, on regrette que ce modèle des empereurs n'ait pas un front plus vaste, un aspect plus imposant ; du moins ses traits respirent la candeur et l'honnêteté. Pour moi, je le retrouve mieux dans le plus médiocre de ses portraits que dans celui que Pline nous a laissé ; cette déclamation élégante et un peu recherchée va mal à la simplicité de celui qui en est l'objet. Pline peint mieux Trajan dans ses Lettres que dans son Panégyrique. Pline, qui a quitté sa belle maison de l'Esquilin pour aller remplir les fonctions de propréteur en Asie, consulte Trajan sur toutes les affaires qui lui semblent un peu difficiles. C'est dans cette occasion qu'il lui écrit la fameuse lettre où il demande à l'empereur ce qu'il doit faire des chrétiens. La conclusion de Trajan, qu'il faut punir ceux qui s'obstinent dans la confession de leur foi, est selon moi de toute iniquité, elle est contraire à la liberté de penser et de manifester sa pensée : or à mes yeux cette liberté est la plus sacrée de toutes ; mais je ne puis nier qu'avec la manière de voir des Romains, non-seulement sous l'empire, mais même sous la république, cette iniquité

ne fût inévitable. Les anciens ne s'étaient pas élevés à l'idée vraie de la liberté de l'individu. Leur liberté, c'était surtout le droit pour la cité de ne pas être opprimée. Seulement, si nous avons une idée supérieure de nos droits, ils savaient souvent mieux faire respecter les leurs. Trajan, ses principes romains admis, montra certainement dans cette affaire une grande modération d'esprit et un vrai désir de ne pas persécuter. On voit que ce qu'il redoutait surtout dans les chrétiens, c'étaient les membres d'une association. Il témoigna des inquiétudes de même nature contre des associations d'artisans. Ici se produit le principe de centralisation absolue qui était le principe de l'empire, et l'horreur des associations indépendantes, propre à tout gouvernement reposant sur la centralisation.

Dans les réponses de Trajan à Pline, qui, du reste, sont toujours des modèles de bon sens, de gravité, de cette noble concision qu'on a si bien appelée *imperatoria brevitās*, on voit ce qu'était cette centralisation de l'empire romain. Pline s'adresse à l'empereur sur les plus minces intérêts d'une ville d'Asie ; l'empereur répond et décide toujours, soit qu'il s'agisse d'un bain que les habitants de Prusium voudraient construire, soit que les citoyens d'Amasie demandent la permission de faire couvrir un ruisseau fétide. Il est admirable sans doute à Trajan de trouver le temps de prononcer sur tout cela, il fait preuve d'une prodi-

gieuse activité administrative ; mais quel périlleux système que celui où il est besoin que le souverain fasse tout, et dont la perfection suppose un empereur parfait !

On peut dire que Trajan fut cet empereur : comme homme public, je ne sais pas s'il est un reproche qu'on puisse lui adresser ; mais lui-même pouvait-il accomplir ce qu'il dit à Pline être son dessein, *s'occuper du sort des hommes dans chaque lieu* ? Évidemment non, et pendant ses campagnes j'imagine que bien des intérêts locaux durent demeurer en souffrance, bien des villes attendre la construction d'un bain ou la réparation d'un égout.

Mais c'était la faute du système, non de l'homme. Le système était mauvais, l'homme excellent. Il fut digne de porter le nom de très-bon, qu'on n'avait avant lui donné qu'à Jupiter, et qui lui convenait beaucoup mieux qu'à Jupiter ; il mérita qu'après lui on adressât aux empereurs qu'on voulait le plus flatter cette louange : « Plus heureux qu'Auguste, meilleur que Trajan. » Le moyen âge, qui a traduit souvent en légendes bizarres les grands souvenirs de l'antiquité, a consacré celui que Trajan avait laissé par une légende extraordinaire et touchante. Il a cru, et cela honore les consciences de ce temps-là, qu'un si bon empereur ne pouvait être damné. Un instinct de tolérance que je me sens fort disposé à respecter dans sa naïveté a fait attribuer à Dieu un miracle pour ne

pas lui attribuer une injustice. Le pape saint Grégoire, touché des vertus de Trajan, avait demandé qu'il fût sauvé, et l'avait obtenu. Des docteurs ont combattu pour l'irrémissibilité de la damnation ; mais des saints ont accepté le pardon de Trajan. L'Église grecque a mis dans son rituel cette phrase : « O Dieu, pardonne-lui comme tu as pardonné à Trajan par l'intercession de saint Grégoire. » L'ange de l'école, qui est à la fois un saint et un docteur, a cherché à expliquer comment on pouvait admettre sans hérésie cette tradition charitable, et c'est pourquoi un autre théologien disciple de saint Thomas, qui était de plus un grand poète et un poète très-orthodoxe, Dante, n'a pas hésité à placer Trajan dans son *Paradis*.

Je ne suis pas sorti de mon sujet en racontant cette belle légende, car c'est à elle qu'un des plus remarquables monuments de Rome, la colonne Trajane, et ce qui reste de la basilique ulpienne doivent peut-être leur conservation. Au douzième siècle, la municipalité de Rome prit, par un arrêté, des mesures pour protéger ce qui subsistait des édifices construits par Trajan à cause des vertus de cet empereur, qui lui avaient mérité le ciel.

Entre Trajan et son successeur Adrien, la différence est grande. Adrien eut des dons brillants et beaucoup d'esprit ; mais il ne fut point un bon empereur, et il fut un empereur cruel. On ne l'a pas assez dit, et Gibbon l'a trop oublié. Cependant son biographe nous

apprend qu'il débuta par faire mourir quatre personnages considérables, ce qui le rendit d'abord très-odieux, et que dans la suite il en mit beaucoup d'autres à mort, soit ouvertement, soit par des moyens cachés. Adrien fut donc loin d'être un bon prince, quoiqu'il ne fût pas dénué de bonnes qualités ; mais il était mobile, divers et ondoyant, comme parle Montaigne, d'un génie envieux, triste, lascif, rusé, dit son historien, et réunissant tous les contrastes. Son visage lui-même, qui semble mobile comme son âme, ses portraits, d'une expression si diverse, où on lit tour à tour et quelquefois tout ensemble l'intelligence et la méchanceté, la dureté et la finesse, font bien comprendre cette nature complexe, où le mauvais dominait. Tel est l'Adrien de l'histoire : ce n'est pas tout à fait celui qui a cours dans les livres, mais c'est le vrai. On vient de voir que j'admire volontiers ce qui mérite l'admiration ; l'admiration toutefois n'a de prix et de sens que lorsqu'elle distingue ce qui doit être distingué. Il ne faut pas que l'histoire ressemble à ces personnes accommodantes qui disent un peu de bien de tout le monde, et ne veulent se brouiller avec personne, ce qui ôte toute valeur à leurs éloges. C'est ce qu'on a fait trop souvent pour Adrien, qui était un assez méchant homme, un souverain assez ordinaire, et que l'on place sur la même ligne que le grand souverain qui l'a précédé, Trajan, et les deux saints du paganisme qui l'ont suivi, Antonin le Pieux et Marc-

Aurèle, formant de ces quatre règnes ce qu'on appelle le siècle des Antonins, quoique Adrien ne soit pas plus un Antonin que Trajan, et, ce qui est le plus important, ne ressemble en rien aux Antonins.

Trajan ne voulait point adopter Adrien. Dion Cassius dit même qu'il ne l'avait point adopté, et que lorsqu'on apprit à Rome que l'empereur venait de mourir en Asie, l'impératrice Plotine, qui aimait Adrien, le fit élire. Quelques-uns prétendirent qu'on avait remplacé Trajan mort dans son lit par un imposteur qui désigna le protégé de Plotine, jouant ainsi, longtemps avant Regnard, la farce du *Légataire universel*. Ceci doit être une fable. Ce qui est hors de doute, c'est l'influence de Plotine sur le choix du nouvel empereur. Plotine donna le premier exemple de l'intervention des femmes dans les destinées de l'empire ; nous verrons cette influence reparaitre au temps d'Alexandre Sévère et d'Héliogabale.

Bien que Dion dise expressément que Plotine avait pour Adrien un *attachement amoureux*, il se pourrait que sa prédilection ait été innocente. Adrien était parent de son mari et avait épousé sa nièce ; elle n'avait point d'enfant, et son cœur de tante put s'intéresser à ce séduisant neveu. Il en coûterait de mettre une passion coupable sur cette honnête figure, car Plotine a l'air d'une honnête et bonne femme. Le peu qu'on sait d'elle confirme cette impression et le témoignage de Pline. En montant pour la première fois l'escalier

du palais, elle dit : « Je prie les dieux qu'ils m'en fassent sortir telle que je vais y entrer. »

Pour Adrien, c'est autre chose ; il n'a pas l'air bon, et on vient de voir qu'il ne l'était point. Bien que du même pays et de la même famille, il ne ressemble pas plus à son prédécesseur par les traits du visage qu'il ne lui ressemblait par l'âme. Trajan est tranquille et posé ; Adrien est évaporé, inquiet. Espagnols tous les deux, ni l'un ni l'autre n'a le profil romain ni une physionomie vraiment romaine, Adrien encore moins que Trajan. Avec ses moustaches et ses favoris, il a l'air d'un moderne ; sa figure, sans gravité, est une figure spirituelle. Le premier des empereurs, il porta la barbe pour cacher une cicatrice, comme on l'a dit de François I^{er}, auquel il ressemble un peu de visage. François I^{er} protégeait les artistes, ainsi qu'Adrien avait la prétention de le faire ; mais il ne les jalousait point, ne se donnait point pour les surpasser, et ne fit point mourir Benvenuto Cellini par rivalité de métier, comme Adrien fit mourir Apollodore.

Nous rencontrons tout d'abord ce trait, qui, à lui seul suffirait pour le faire détester. Adrien avait toutes les prétentions, celle de la poésie, de la prose, de la critique, de l'astrologie. Il faisait des vers obscurs à l'imitation d'un certain Antimaque qu'il voulait qu'on mît au-dessus d'Homère ; il affectait de n'aimer que les vieux auteurs, préférant Ennius à Virgile. Il s'était exercé dans tous les arts : il peignait, il modelait, il

chantait et jouait de la lyre. Il paraît avoir été un amateur universel, mais il voulait être plus habile que les artistes de profession, et quand il n'y parvenait pas, il se plaisait à les décrier, à les rabaisser, à les écraser; *ut doctior, risit, contempsit, obtrivit*, dit Spartien. Cela n'était pas très-généreux, car ceux qu'il traitait ainsi auraient pu lui répondre ce que dit le sophiste Favorinus, à qui ses amis demandaient pourquoi il avait changé sur une critique de l'empereur un mot qu'il aurait pu défendre : « Comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas pour le plus docte des mortels un homme qui a trente légions? »

Adrien était aussi architecte et architecte distingué, s'il fut réellement l'auteur du temple de Vénus et de Rome, le plus vaste et l'un des plus beaux temples romains ; mais ce temple, qui fait honneur à l'artiste, fut pour l'empereur l'occasion d'une action indigne, le meurtre d'Apollodore. Adrien était allé un jour avec Trajan voir les grands travaux que dirigeait l'illustre Grec, et, ayant lâché quelque sottise, Apollodore lui dit brusquement, faisant allusion à ses peintures : « Jeune homme, va peindre tes citrouilles, car tu n'entends rien à ceci. » Le jeune homme, devenu empereur, exila Apollodore, puis, ayant construit le temple de Vénus et de Rome, lui envoya le plan et lui demanda son avis; l'exilé manqua cette excellente occasion de faire sa cour et d'être rappelé. C'était une de ces mauvaises têtes que le malheur ne corrige pas.

Il indiqua à l'empereur une disposition qui aurait permis d'avoir les machines dont on se servait dans les jeux à la portée de l'amphithéâtre, et ajouta : « Quant aux sanctuaires des deux déesses, tu ne leur as pas donné assez de hauteur ; si les déesses voulaient se lever, elles ne le pourraient pas. » Adrien, blessé de l'épigramme, envoya tuer Apollodore. C'est exactement ainsi qu'eût agi Néron, si l'on eût blâmé sa manière de déclamer ou de chanter. Quand on regarde attentivement la figure d'Adrien, on s'explique et ces amertumes contre ses rivaux et cette sanguinaire vengeance d'un bel esprit piqué. Sa bouche, fine et mauvaise, s'entr'ouvre comme pour lancer un sarcasme à qui ne peut répliquer, ou pour répondre à un mot dur prononcé autrefois par une sentence de mort. Il y a au Capitole deux bustes d'Adrien, placés à côté l'un de l'autre, qui résument toute sa conduite avec les artistes : le premier sourit d'un air triomphant à ceux qui l'applaudissent, l'autre va dicter l'arrêt de mort de ceux qui l'ont critiqué.

De ce temple de Vénus et de Rome, dont on reconnaît très-bien l'emplacement, il reste d'énormes colonnes, quelques très-beaux ornements, et les deux sanctuaires adossés l'un à l'autre où étaient placées les statues des deux déesses. Vénus figurait là comme mère d'Énée et protectrice du peuple romain. On ne saurait nier que la disposition du double édifice, auquel on montait par deux étages de degrés, qu'entou-

rait un portique immense, soutenu par de magnifiques colonnes de granit dont on peut juger par celles qui gisent aujourd'hui sur le sol, on ne saurait nier que cette disposition ne fût heureuse et originale. Ce qui subsiste du temple de Vénus et de Rome atteste le goût et la magnificence d'Adrien ; mais le meurtre d'Apollodore gâte tout.

Ce temple était vraisemblablement le plus grand de Rome. Toute la plate-forme avait cinq cents pieds en longueur, le temple lui-même trois cent trente-trois. C'est à peu près la longueur de Sainte-Sophie et plus de la moitié de celle de Saint-Pierre. Le colossal envahit toujours de plus en plus l'architecture de l'empire. Un gouvernement qui ressemble aux gouvernements de l'Orient appelle un art qui prend les dimensions de l'art oriental. La situation du temple de Vénus et de Rome était très-bien choisie. D'un côté il dominait la voie Sacrée et le Forum, de l'autre il regardait le Colisée. Pour construire ce vaste édifice, on fut obligé de transporter le colosse de Néron ; c'est alors qu'il fut placé devant l'amphithéâtre ; on y employa vingt-quatre éléphants. La base du colosse se voit encore.

Pour se former une idée de l'activité d'Adrien par les monuments dont il fut l'auteur, il faudrait faire comme lui, sortir de Rome, parcourir le monde, aller visiter tour à tour chaque partie de l'empire romain, car Adrien était toujours en voyage, entraîné par une

humeur inconstante et un esprit curieux ; partout on doit le reconnaître, il laissait des traces de sa présence : des aqueducs, des ponts, des fontaines, des édifices de toute sorte ; à Athènes, le temple de Jupiter Olympien, qu'auprès du Parthénon l'on regarde à peine parce qu'il n'est que romain ; à Nîmes, une basilique en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire. Il restaurait un temple d'Auguste en Espagne et relevait le tombeau de Pompée en Égypte. A cet égard, Adrien marche d'un pas plus décidé dans la route que Trajan avait ouverte. Celui-ci avait commencé à s'occuper des provinces ; son successeur les parcourut incessamment. Trajan était un provincial empereur, Adrien fut un empereur cosmopolite ; mais Rome étant le seul théâtre de cette histoire, j'y retourne pour y chercher les œuvres et les souvenirs d'Adrien.

Il y répara et restaura beaucoup. On cite le Panthéon, les thermes d'Agrippa, le forum d'Auguste. A ce moment, les monuments se sont tellement multipliés à Rome, que désormais les réparations tiendront une grande place dans les ouvrages des empereurs, des plus mauvais comme des meilleurs, de Caracalla comme de Septime-Sévère. Adrien était un esprit vif et ardent qui avait toujours besoin de faire quelque chose, qui aimait à briller ; puis il voulait séduire l'opinion, que les cruautés par lesquelles il inaugura son règne avaient soulevée : il voulait se faire absoudre

en se faisant admirer. Il faut lui savoir gré de cette vanité où entraît quelque grandeur et de ce remords salulaire qui embellit Rome et l'empire. Du reste, si Adrien conserva et répara, il détruisit aussi. Il fit abattre, au grand regret de tout le monde, un théâtre que Trajan avait bâti dans le Champ-de-Mars, et si bien abattre, qu'on ne sait où était ce théâtre ; il fit aussi démolir un pont que Trajan avait jeté sur le Danube. On voit là des marques du caractère jaloux d'Adrien, et il est permis d'en signaler un autre indice dans une mesure que les modernes ont trop vantée, l'abandon des conquêtes de Trajan sur le Danube et sur l'Euphrate. De plus, il y a dans les musées de Rome deux portraits qui accusent sa mémoire, celui de Sabine et celui d'Antinoüs.

Adrien fut soupçonné d'avoir empoisonné sa femme Sabine. Son union avec elle avait été l'origine de sa grandeur. Sabine, à en juger par ses bustes, avait, au plus haut degré, ce que nous appelons la distinction. Elle diffère en cela de sa mère Marciane et de sa sœur Matidie. Ces princesses, auxquelles on éleva des temples, ont une physionomie assez vulgaire : Matidie, l'air boudeur d'une petite provinciale. Sa mère Marciane, sœur de Trajan, a été louée par Pline pour sa candeur et sa simplicité ; il a dit d'elle que c'était une personne *vraie* avant qu'on l'eût dit d'une femme célèbre : *illa tua simplicitas, tua veritas, tuus candor agnoscitur*. Tout cela se retrouve dans les bustes de

la sœur de Trajan ; mais, chez toutes ces femmes de l'honnête famille Ulpia, on ne découvre aucune élégance. Leur coiffure n'est pas tout à fait aussi laide que celle des princesses flaviennes, mais elle est encore bien singulière. C'est ce que Stace appelle un monticule de cheveux, *suggestumque comæ*, et que Juvénal a décrit quand il montre les femmes romaines construisant, étage par étage, l'édifice élevé de leur coiffure. Sabine abuse moins que sa mère et sa sœur de cette mode bizarre. C'était évidemment une personne de goût¹, aimant l'esprit ; elle s'entourait d'une société familière dans laquelle se trouvaient des hommes de lettres, à en juger par l'historien Suétone, qui en faisait partie. Ils furent punis par Adrien à cause de cette intimité, qu'il n'avait pas permise. Ces paroles de Spartien montrent qu'Adrien ne reprochait rien de grave à Sabine, et que c'était à ses yeux un tort d'étiquette, tout au plus de légèreté. Il se plaignait qu'elle fût d'un caractère chagrin et rude, *morosa et aspera*. L'expression des traits de Sabine dément l'imputation d'Adrien. Cependant il est possible que cette bouche fine et fière ait quelquefois laissé échapper une irritation que la conduite de son époux justifiait. Du reste, elle l'accompagnait dans ses voya-

¹ Une statue du Vatican la représente dans un costume qui serait bien étrange pour nous, mais qui ne l'était point tant à Rome, avec une de ces tuniques presque transparentes dont parlent Horace et Juvénal.

ges, au moins elle fit avec Adrien celui d'Égypte, car on lit le nom de Sabine sur une des jambes du colosse d'Aménophis, parmi ceux des curieux venus là pour entendre le son que rendait, au lever du soleil, cette statue, à laquelle les Grecs avaient donné le nom du héros homérique Memnon. Si la figure ingrate de la fille de Titus augmente les torts de Domitien, la noble et spirituelle beauté de Sabine rend plus inexcusable encore chez Adrien un égarement qu'il faut bien rappeler, car comment parler à Rome des images célèbres qui se rapportent à son règne sans nommer Antinoüs ?

C'est un mortel étrange que ce Bythinien, à la figure belle et sombre, dont Adrien fit un dieu après l'avoir laissé mourir pour lui avec un dévouement qui relève un peu cette honteuse mémoire. Dion raconte qu'Adrien ayant besoin pour ses enchantements, car il avait aussi des prétentions à la magie, de l'âme d'un suicidé, Antinoüs s'immola pour lui fournir ce qu'il cherchait. La reconnaissance de l'empereur n'eut point de bornes. Un astre nouveau s'étant montré alors dans le ciel, il déclara que c'était l'âme d'Antinoüs qui apparaissait au firmament, appela de son nom une ville d'Égypte, Antinopolis, et, dit Dion Cassius, remplit le monde de ses images. Il y en a plusieurs à Rome qui sont célèbres. Je n'y comprends point le prétendu Antinoüs du Belvédère, qui est très-certainement un Mercure ; je parle de l'Antinoüs

du Capitole, du magnifique buste en bas-relief de la villa Albani, du buste colossal de la salle ronde au Vatican, de l'Antinoüs qui est au musée de Saint-Jean de Latran. Antinoüs est souvent représenté avec un caractère idéal et des attributs divins qui rappellent son apo théose : à Saint-Jean de Latran, en Bacchus jeune; au Capitole, en Adonis, selon M. Braun¹. L'idéal nous est fort nécessaire pour nous faire accepter le favori d'Adrien divinisé.

Il est naturel qu'Antinoüs, qui s'était, disait-on, précipité dans le Nil, ait été représenté sous les traits d'un dieu égyptien. Dans une statue placée maintenant au Musée Grégorien, le sculpteur a su combiner avec une habileté très-remarquable l'art égyptien et l'art grec, dont le caractère est si différent, et, malgré cette différence, les marier et les fondre en un tout harmonieux. La figure conserve quelque chose de la roideur obligée et de la pose hiératique des statues égyptiennes, et cependant le sentiment de la nature et de la vie s'y montrent visiblement. La physionomie triste d'Antinoüs sied bien à un dieu d'Égypte, et le style grec emprunte à ce reflet du style égyptien une grandeur sombre.

Dans la salle du Vatican où est cet Antinoüs, on a

¹ La mort vient d'enlever ce savant, que rendent si regrettable sa fin prématurée, des travaux très-variés, parmi lesquels se placent au premier rang sa *Mythologie de l'Art* et son ouvrage sur *les Musées et les Ruines de Rome*, enfin une ardeur infatigable d'âme et d'étude difficile à remplacer.

rassemblé un certain nombre de statues, la plupart du temps d'Adrien, qui n'ont pas, à mes yeux, le même mérite, mais qui sont toutes des traductions de l'art égyptien en art grec. L'alliance, la fusion de la sculpture égyptienne et de la sculpture gréco-romaine est un des traits les plus saillants de ce cosmopolitisme si étranger à d'anciennes traditions nationales, et dont Adrien, par ses voyages, ses goûts, ses monuments, fut la plus éclatante manifestation. L'invasion de l'art égyptien, qui eut lieu sous son règne, est comme le dernier terme de ce long effort de l'Égypte pour pénétrer dans la civilisation européenne, effort dont l'origine se perd dans les âges antiques, et dont c'est peut-être l'occasion de tracer rapidement l'histoire.

Si haut qu'on remonte le passé, on trouve l'Égypte à l'horizon de la Grèce, comme un astre levé depuis longtemps et entouré de nuages, comme un vieux monde antédiluvien dont on a une vague tradition, et qui inspire un certain respect. L'Égypte était pour la Grèce ce qu'était pour les hommes du moyen âge l'antiquité classique entrevue à travers la nuit des temps barbares et un peu ce qu'étaient pour eux les souvenirs bibliques. On croyait qu'il y avait eu aux bords du Nil une civilisation qui avait précédé la civilisation grecque, et d'où elle était en partie venue, quelà était l'origine des sciences et des arts. L'Égypte pour les Athéniens du temps de Platon, c'était l'an-

tiquité; c'était aussi l'Orient, berceau des mythes et des mystères. Jusqu'à quel point les Grecs s'exagéraient-ils ce qu'ils devaient à l'Égypte? C'est ce qui n'est pas encore bien éclairci; mais ils pensaient lui devoir beaucoup.

L'art grec et l'art égyptien se rencontrèrent avant qu'Alexandrie eût été fondée, et quand il n'y avait de grec en Égypte que la colonie de Naucratis; déjà sous Nectanebo, un peu avant Alexandre, l'art hellénique avait atteint et modifié le vieil art égyptien, et Rome fournit de cette antique influence un curieux exemple dans deux lions de basalte¹, sur la base desquels on lit écrit en hiéroglyphes le nom du roi Nectanebo. Dans cette sculpture bien égyptienne, on sent déjà le souffle de l'art grec. La pose de ces lions est la pose roide et monumentale des lions à tête humaine de Louqsor; la crinière est encore de convention, mais la vie est exprimée, les muscles sont accusés avec un soin et un relief que la sculpture purement égyptienne n'a pas connus.

Ce fut dans Alexandrie, ville égyptienne gouvernée par des rois grecs, ville grecque sur la terre d'Égypte, que se trouvèrent décidément en présence les deux civilisations et les deux arts. Les civilisations ne se mêlèrent point, ni les littératures. Les Égyptiens demeurèrent Égyptiens, et les Grecs, Grecs. Quoi qu'on en ait dit,

¹ Ces lions ornaient la fontaine de l'*Acqua Felice*, sur la place *dei Termini*. On les a transportés dans le Musée Grégorien.

en philosophie l'école d'Alexandrie est purement grecque, ou du moins très-peu orientale. Théocrite et Callimaque ignorent la langue et l'écriture de l'Égypte, et les prêtres égyptiens continuent de tracer des hiéroglyphes sans se soucier qu'il y ait au monde un Homère ou un Hérodote; mais dans l'art il n'en est pas tout à fait de même, et chose singulière, la présence de l'art grec, qui partout ailleurs, par exemple, est une cause de perfectionnement, un principe de beauté, est en Égypte une cause de décadence, un principe de laideur. La statuaire égyptienne et la sculpture hiéroglyphique du temps des Ptolémées se reconnaissent tout d'abord à leur infériorité, quand on les compare à ce qu'elles étaient sous les Pharaons. Je ne reviendrai pas sur les causes de cette anomalie. J'ai eu l'occasion de les indiquer en passant dans une autre partie de ces études; mais on peut constater le fait sans sortir de Rome, en allant regarder successivement les admirables hiéroglyphes de l'obélisque de Thoutmosis III qui décore la place de Saint-Jean-de-Latran, et ceux qui datent du temps des Ptolémées, au Musée Grégorien.

Quand l'Égypte fut devenue province romaine, les Romains se trouvèrent en contact avec elle, et la sculpture qu'ils avaient reçue des Grecs fut appliquée au bout d'un certain temps, et surtout sous Adrien, à reproduire à sa manière les types égyptiens. J'en ai déjà dit un mot à propos d'une statue d'Antinoüs : j'y

reviendrai tout à l'heure ; mais il faut auparavant indiquer quelles avaient été avant cette époque les importations de l'art égyptien à Rome et ses influences.

D'abord l'Égypte put influencer indirectement sur les Romains par l'intermédiaire des Étrusques. Les Étrusques, les premiers maîtres des Romains, étaient entrés avant eux en relation avec l'Égypte. Pour la retrouver presque à chaque pas, il suffit de parcourir le musée étrusque du Vatican. La fleur de lotus y reparait sans cesse dans les ornements des vases en terre et en bronze. La porte du tombeau étrusque, dont on a eu l'heureuse idée de placer dans ce musée un *fac-simile* exact, est une porte égyptienne, aussi bien que les portes des tombes qui existent dans plusieurs parties de l'ancienne Étrurie. Toujours dans le même musée, les peintures copiées des sépulcres des Tarquinii offrent une scène funèbre parfaitement semblable à celles qui sont représentées dans l'intérieur des tombes égyptiennes. Parmi les ornements sacerdotaux trouvés dans un tombeau étrusque à Cervetri, et qu'on admire dans la vitrine centrale du Musée Grégorien, on reconnaît des figures dont la ressemblance avec certaines figures symboliques égyptiennes est trop grande pour être fortuite, entre autres des femmes avec de grandes ailes éployées qui descendent jusqu'à leurs pieds. Enfin des scarabées, sur lesquels se lisent de véritables hiéroglyphes, achèvent de

prouver les communications de l'Étrurie et de l'Égypte, comme les vases, les portes, les peintures sépulcrales, les bijoux étrusques rendent indubitable l'action de l'art égyptien sur l'art étrusque.

Outre ce qui a pu venir de l'Égypte aux Romains par cette voie indirecte, eux-mêmes ont conquis et gouverné ce pays après les Grecs. Quels produits de l'art égyptien a introduits dans Rome cette conquête ?

Les Romains ne daignèrent prendre aux Égyptiens que leurs obélisques. Ces fortes masses de granit leur plaisaient. Ils s'en servirent pour décorer leurs cirques, une fois pour orner une sépulture impériale, une autre fois pour fournir une grande aiguille à un cadran solaire, une autre enfin pour simuler le mât du vaisseau dont ils avaient donné la forme à l'île Tibérine. Outre les obélisques enlevés à l'Égypte, les Romains en commandèrent pour leur propre compte, comme le prouve celui de la place Navone, que j'ai mentionné, et qui porte, écrits en caractères hiéroglyphiques, les noms des Flaviens. Quant aux statues égyptiennes, les Romains ne semblent pas s'en être souciés beaucoup. Celles qu'on a trouvées à Rome provenaient en général des temples consacrés à des divinités égyptiennes, et y avaient été apportées avec le culte de ces divinités par suite de l'invasion de la religion d'Isis et de Sérapis, invasion tantôt combattue, et tantôt tolérée, dont je ferai plus tard l'histoire¹.

¹ Parmi ces statues, il faut signaler les lions qui gardent l'escalier du

Au temps d'Adrien, la sculpture égyptienne fut l'objet d'une plus grande faveur. Adrien en goûta le mérite, grâce à son éclectisme universel, et, par son ordre ou pour lui plaire, les artistes firent de l'égyptien comme ils faisaient du grec. On a rassemblé dans une salle du Musée Grégorien une collection de ces contrefaçons romaines de la sculpture de l'Égypte. Sauf l'Antinoüs dont j'ai parlé, les produits de cette sculpture d'imitation, bien que datant d'une époque encore brillante de l'art romain, ne sauraient le disputer à leurs modèles. Pour s'en convaincre, il suffit de les comparer aux statues vraiment égyptiennes qui remplissent une salle voisine. Dans celles-ci, la réalité du détail est méprisée et sacrifiée; mais les traits fondamentaux, les linéaments essentiels de la forme sont rendus admirablement. De là un grand style, car employer l'expression la plus générale, c'est le secret de la grandeur du style, comme a dit Buffon. Cette élévation, cette sobriété du génie égyptien ne se retrouvent plus dans les imitations bâtarde du temps d'Adrien. Les divinités de l'Égypte n'ont pas plus conservé leurs types que leurs attributs. En voulant singer l'égyptien, on tombe dans la roideur sans arriver au sublime, et, au lieu de quelque chose de puissant et d'expressif, on produit quelque chose d'insignifiant et de mort : copies ef-

Capitole, et qui, bien différents de ceux dont j'ai parlé, quoique très-beaux aussi, sont purement égyptiens.

facées où disparaissent dans la sécheresse et la froideur la grandeur sévère et la vie énergique, bien qu'enveloppée, de la statuaire égyptienne.

Tel fut l'art égyptien à Rome sous Adrien. L'art grec, ce modèle constant et jamais égalé de l'art romain, ne pouvait manquer d'être de mode à une époque où, selon l'expression de Juvénal, Rome était devenue une ville grecque, et sous un empereur qu'on appelait dans sa jeunesse *le petit Grec*, on devait chercher à le reproduire ; mais la sculpture du temps d'Adrien se reconnaît à je ne sais quoi de poli, de glacé, qui est à Phidias ce que Fléchier est à Bossuet.

Adrien était dans toute la force du mot un touriste. Je l'ai dit, il y avait en lui de l'homme moderne. Sa curiosité était infatigable ; il voulait tout voir et tout lire sur ce qu'il avait vu. Je ne sais nul autre personnage dans l'antiquité dont on ait raconté qu'il avait gravi une montagne pendant la nuit pour aller voir un lever de soleil. Or c'est ce qu'Adrien fit deux fois : l'une de ces deux ascensions était celle de l'Etna, que nous tous qui avons été en Sicile devons faire après lui. Cette passion pour les lieux célèbres qui nous pousse à travers le monde, sans autre but que d'aller voir ce dont nous avons entendu parler, cette passion toute moderne inspira à l'empereur Adrien la pensée de rassembler dans sa villa de Tivoli des imitations et des souvenirs de ce qui l'avait le plus

frappé dans ses voyages, et surtout dans son voyage d'Athènes. Athènes était pour les Romains ce que Rome est pour nous. On voyait dans cette villa le Pœcile, le Prytanée, l'Académie d'Athènes et aussi le temple de Sérapis, à Canope. Adrien y avait placé la vallée de Tempé et jusqu'à la région fabuleuse des enfers. C'était un peu comme le palais de Sydenham, où l'on passe de la cour égyptienne à la cour grecque et à la cour mauresque. On reconnaît encore plusieurs de ces reproductions savantes : le Pœcile avec son double portique, le bassin sur lequel on imitait les fêtes de la ville égyptienne de Canope. M. Canina pensait que les principaux monuments imités dans la villa d'Adrien étaient disposés de manière à rappeler la situation relative des monuments originaux dans la ville d'Athènes ; mais il ne faut pas y chercher, je crois, une imitation trop fidèle. Spartien dit qu'Adrien *donna des noms célèbres* aux différentes parties de sa villa, ce qui n'indique point l'intention d'une reproduction exacte. La vallée de Tempé et surtout les enfers ne pouvaient être bien ressemblants.

Aujourd'hui ces imitations, alors modernes, de ce qui était déjà des antiquités, sont devenues des antiquités à leur tour. Les curieux vont visiter la villa Adriana comme Adrien était allé visiter Canope ou le Pœcile. Grâce à lui, on trouve réunis dans un petit espace des débris qui rappellent un double passé. Ces

débris, entremêlés de grands arbres et dominés par les montagnes de la Sabine, forment un ensemble plus pittoresque et plus poétique, je pense, qu'au temps d'Adrien. Ce qu'il y avait d'artificiel dans cette collection de copies et d'étiquettes a disparu. Les détails savants se perdent dans une émotion de ruines qui enveloppe tout d'un charme mélancolique et indéfinissable. Enfin ce besoin de rassembler ainsi des souvenirs empruntés à divers climats et à plusieurs âges, qui a donné naissance à la villa Adriana, fait comprendre comment, tandis que s'en allait l'énergique sentiment de la vieille patrie romaine, commençait à poindre dans les âmes ce sentiment collectif qui devait embrasser l'humanité. Chez Adrien, c'était seulement un intérêt d'imagination, un amusement égoïste de la curiosité qu'on ne saurait confondre avec la sympathie universelle, mais qui l'annonçait.

Voici une bien remarquable justice de la Providence. « Après ses voyages, Adrien, dit Aurelius Victor, voulut se retirer dans sa villa pour jouir de tout ce qu'il y avait fait. » Il ne méritait pas d'en jouir, car, repris par la cruauté qui marqua les commencements de son règne, il avait fait périr encore deux hommes innocents, et il trouva dans sa villa, œuvre de sa vie, résumé de ses voyages, espoir de ses dernières années, la malédiction d'une de ses victimes qui l'y attendait et le supplice de ne pouvoir mourir. Ceci mérite d'être raconté.

Adrien avait commencé à souffrir de la maladie qui devait lui être fatale, quand il fit mettre à mort un vieillard de quatre-vingt-dix ans, Servianus, avec son petit-fils Fuscus, qui en avait dix-huit. On ne voit pas ce qui put porter Adrien à cette cruauté, à moins qu'il ne se souvint après trente ans que Servianus avait fait connaître autrefois à Trajan les désordres de son neveu et ses dettes. Ce serait une bien longue rancune ; mais le meurtre d'Apollodore montre qu'Adrien était rancunier. Quand on alla égorger Servianus, le vieillard se fit apporter du feu, et ayant brûlé quelque encens, il s'écria : « Dieux immortels ! témoins de mon innocence, je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'Adrien, quand il le voudra, ne puisse mourir ! » Servianus fut exaucé, et ce fut dans sa villa de Tivoli qu'Adrien, arrivé à un état qui lui rendait la vie insupportable, éprouva le genre de châtement qu'avaient appelé sur lui les dernières paroles de Servianus.

Citons Dion Cassius, qui avait vu une lettre d'Adrien dans laquelle il disait quel tourment c'est de désirer la mort en vain. Adrien était atteint d'un double mal, l'hydropisie et des pertes de sang continuelles. Il crut s'être guéri par des sortilèges, mais bientôt l'eau revint, le sang recommença à couler, et comme « son état allait empirant et qu'il éprouvait une mort de chaque jour, il voulut mourir et implora souvent le poison et le glaive ; mais il ne put obtenir de personne

qu'on lui obéit, bien qu'il promit des richesses et l'impunité. Alors il envoya chercher Mastor, un barbare de la nation des Iazyges qui, ayant été pris à la guerre, lui était utile dans ses chasses à cause de son courage et de sa force ; par offres et menaces, il décida cet homme à lui promettre qu'il le tuerait, et il marqua au-dessous de sa mamelle gauche, avec certaine couleur, un lieu que son médecin Hermogène lui avait désigné, afin qu'étant frappé là mortellement, il pût expirer sans souffrir. Et cela même n'ayant pu lui réussir, car Mastor, troublé de ce qu'il allait faire, s'était enfui plein de terreur, Adrien gémit amèrement sur cette maladie et sur son impuissance à recevoir la mort, lui qui avait pu la donner aux autres. »

Adrien languit quelque temps encore dans la villa qui vit ce long supplice, et dont le charme ne put l'adoucir : supplice mérité, que retracent les beaux débris de cette villa, aujourd'hui en ruines, parmi lesquels croissent de grands cyprès, et que rappellent aussi les portraits d'Adrien. Sa bouche, qui avait dicté d'homicides arrêts, semble encore s'entr'ouvrir pour laisser passer le sang qui devait l'inonder à ses derniers moments. Cette mort, semblable à celle que la tradition attribue à Charles IX, lui aussi ami des arts et faisant des vers, cette mort fut celle de l'aimable Adrien. Le sénat, toujours courageux contre les empereurs défunts, refusait de décerner à celui-ci les

honneurs divins ; il ne les accorda qu'aux larmes d'Antonin et aux menaces des soldats. Les cendres de l'empereur mort à Baies, qui avaient été déposées provisoirement dans une villa de Cicéron, furent apportées à Rome et placées dans le mausolée colossal qu'Adrien avait fait construire pour les recevoir.

Sauf le temple de Vénus et de Rome, conçu dans sa vanité d'artiste et comme un défi adressé à Apollodore, Adrien n'a point élevé à Rome de monument qui eût un but d'utilité publique, point d'aqueduc, point de basilique, de bibliothèque, de forum, comme Trajan. Presque tout ce qu'il bâtit, il l'a fait dans un sentiment personnel ; j'en excepte le temple de Trajan et celui de Plotine ; il ne pouvait du reste se dispenser de cet acte de reconnaissance, quand il en érigait à sa tante Marciane, à sa cousine Matidie, à toutes les femmes de sa famille, excepté à Sabine, son épouse. Son mausolée était une œuvre d'orgueil et d'égoïsme : il voulut, comme Auguste, reposer dans une de ces gigantesques sépultures de l'Orient. Il avait dû voir dans ses voyages la fameuse tombe de Mausole, une des sept merveilles du monde. Le mausolée d'Adrien était encore un souvenir et une reproduction d'un édifice célèbre, comme les constructions de sa villa.

Le pont qu'il bâtit fut entrepris aussi dans une pensée purement personnelle. Tout à côté était le pont triomphal qui conduisait à la voie Aurélia ; le

sien, inutile au public, ne conduisait qu'à son tombeau : c'est le pont qu'on traverse pour aller à Saint-Pierre ; à une arche près qui est moderne, rien n'y a été changé que les parapets. Les anges du Bernin ont remplacé des statues probablement d'un meilleur goût qui le décoraient. Les autres ponts de la Rome antique n'ont pas été aussi bien conservés ; mais chaque pont de la Rome moderne correspond à l'un d'entre eux, et même, quand on a établi un pont en fil de fer, on lui a donné pour base les piles du *Ponte-Rotto*, élevé au moyen âge sur les fondements du *pons Palatinus*, qui fut achevé sous la censure de Scipion l'Africain. Scipion l'Africain et un pont en fil de fer, voilà de ces contrastes qu'on ne trouve qu'à Rome ! De même les trois aqueducs qui abreuvent la ville sont trois aqueducs antiques réparés ; les routes d'aujourd'hui suivent la plupart du temps le tracé d'une voie romaine ; dans l'intérieur de Rome, sans parler du Corso, que nous savons être la voie Flaminienne, plus d'une rue moderne marque la direction d'une rue antique, comme plusieurs églises indiquent la place d'un temple. Rome, qui a tant changé d'aspect, est pourtant, à quelques égards, la Rome d'autrefois. Il en est surtout ainsi pour les voies de communication, ce qui se continue le mieux à travers les siècles par l'habitude de passer au même endroit.

Du reste, il fallait bien qu'Adrien songeât à se donner une sépulture. Le mausolée d'Auguste était

rempli, et il ne se souciait pas d'aller en intrus dans le temple des Flaviens remplacer Domitien.

L'œuvre d'Auguste fut surpassée par son imitateur. Le soubassement du mausolée d'Adrien est un carré dont chaque côté a presque un tiers de plus que celui du mausolée d'Auguste. On a appelé au moyen âge tout l'édifice *la masse d'Adrien* (*la mole d'Adriano*), C'est en effet une masse imposante que cette énorme tour sur laquelle l'œil s'arrête toujours avec admiration, soit qu'on la voie s'élevant sévère et majestueuse au-dessus du lit profond où coulent les eaux jaunes du Tibre, prêtes à s'enfoncer tortueuses entre les rives abruptes que garnissent des maisons noires et délabrées, soit qu'aperçue d'un autre côté, au bout de grands prés sauvages, elle dessine, en regard du dôme de Saint-Pierre, sa silhouette robuste sur le ciel enflammé du couchant. Et cependant nous n'avons aujourd'hui que le squelette du monument : quand au sixième siècle Procope le vit encore dans toute sa magnificence, il était revêtu de marbre de Paros, entouré de colonnes, et une saillie circulaire portait des statues admirables, au dire de l'historien ; on peut en juger par le faune Barberini, qui orne maintenant la belle collection de Munich. Procope vit les premières mutilations de cet édifice, déjà devenu une forteresse, ce qu'il n'a pas cessé d'être jusqu'à nos jours : les troupes grecques qui le défendaient lançaient des statues sur les assaillants ; ces assaillants

étaient des Goths. Ce ne furent pas les Goths qui furent les barbares ce jour-là.

On a dit que le buste colossal d'Adrien, conservé au Vatican, est un fragment de la statue impériale qu'on suppose avoir été placée au sommet de l'édifice, de même qu'une statue d'Auguste se dressait au faite de son mausolée; mais il me semble que cette statue d'Adrien n'eût pas été en rapport avec le monument¹. D'ailleurs il paraît bien que celui-ci était surmonté par la *pigna*, cette énorme pomme de pin en bronze qu'on voit dans les jardins du Vatican. L'emploi d'une pomme de pin pour décorer un tombeau n'a rien d'extraordinaire; la pomme de pin formait l'extrémité du thyrsé bachique. Un tel ornement rappelait le culte de Bacchus et les mystères où ce dieu jouait un rôle funèbre. J'ai signalé ailleurs le sens des bacchanales représentées sur les tombeaux, et qui font allusion à la vie future révélée dans l'initiation à ces mystères.

Ceci rend raison de cette célèbre *pigna* qu'au moyen âge l'on avait placée à l'entrée de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, comme on le voit dans une curieuse peinture de l'église de Saint-Martin; elle avait frappé Dante, qui lui compare la tête d'un géant. Ceux qui avaient mis là ce symbole bachique en ignoraient le sens païen; cela n'était pas toutefois aussi singulier

¹ Elle était dans la niche placée à l'entrée du mausolée.

que de figurer, comme on a fait au quinzième siècle, des sujets mythologiques, tels que l'aigle enlevant Ganymède et Jupiter en cygne auprès de Lédæ, sur la grande porte en bronze de Saint-Pierre, où l'on peut s'en édifier encore. Il semble au moins qu'une telle tolérance aurait dû rendre moins sévère pour quelques nudités beaucoup plus innocentes qu'un zèle bien grand et un peu tardif a fait, dans ces dernières années, voiler par d'affreux et ridicules petits jupons.

L'intérieur du mausolée d'Adrien était massif, sauf deux chambres sépulcrales, les corridors inclinés qui y conduisaient et les soupiraux; c'est exactement la même disposition que dans la grande pyramide d'Égypte, où il n'y a non plus que deux chambres sépulcrales avec quelques vides au-dessus pour diminuer la pesée de l'énorme amoncellement, des corridors et des soupiraux traversant cette masse et destinés à renouveler l'air, — analogie des pyramides avec ces grands monuments funèbres, et preuve nouvelle que les pyramides étaient des tombeaux. A côté de la *pigna*, dans le jardin du Vatican, sont deux paons en bronze qui proviennent également du mausolée d'Adrien. Je pense qu'ils y avaient été placés en l'honneur des impératrices dont les cendres devaient s'y trouver. Le paon consacré à Junon était le symbole de l'apothéose des impératrices, comme l'oiseau dédié à Jupiter celui de l'apothéose des empereurs, car le mausolée d'Adrien n'était pas pour lui seul, mais,

comme avaient été le mausolée d'Auguste et le temple des Flaviens, pour toute la famille impériale. Des inscriptions placées à l'extérieur indiquaient les noms de ceux dont les restes avaient été déposés dans le mausolée. Ces inscriptions existaient encore à la fin du seizième siècle; le pape Grégoire XIII les fit arracher, et employa le marbre des tablettes à décorer Saint-Pierre. Détruire des inscriptions pour avoir quelques morceaux de marbre de plus, c'est vraiment une des plus grandes barbaries qu'on puisse commettre, surtout aux yeux d'un *membre de l'Académie des inscriptions*. Les papes qui ont placé tant d'inscriptions à tous les coins de Rome auraient au moins dû respecter celles que l'antiquité a laissées.

Un pèlerin allemand du moyen âge a recueilli les épitaphes des divers personnages de la famille des Antonins qui ont pris successivement place dans le mausolée d'Adrien : injustice du hasard ! celle de Marc-Aurèle avait péri, celle de Commode était conservée.

Le mausolée d'Adrien a, dans les temps modernes, une histoire encore plus importante et plus longue que le Colisée. Depuis le cinquième siècle, ce tombeau gigantesque a été la forteresse de Rome. Bélisaire la défendit contre les Goths. Au dixième siècle, elle fut occupée par Théodora et Marozia, ces femmes qui donnaient la papauté comme Plotine donnait l'empire, et par Crescentius, ce précurseur de Colà Rienzi, qui, quatre siècles plus tôt, rêva aussi la résurrection de la

république romaine. Clément VII y a été assiégé par les troupes de Charles-Quint, et si l'on en croit Benvenuto Cellini, de là fut tiré par lui le coup qui termina les jours du connétable de Bourbon. Aujourd'hui le monument que se disputèrent tous les chefs des factions romaines au moyen âge est un corps de garde français; dépouillé de tout caractère historique, il a perdu même le privilège d'être le théâtre de la girandola, ce feu d'artifice qu'on tire le lendemain de Pâques, et qui, éclairant par intervalles cette masse sombre et faisant resplendir les noires eaux du Tibre, produisait un effet que rien ne peut remplacer. Le sommet de la ruine antique est déshonoré par une habitation moderne : au-dessus des créneaux dont le moyen âge l'avait hérissée, on aperçoit un cadran d'horloge entre des persiennes. Elle a perdu son nom dans l'usage ordinaire et s'appelle le château Saint-Ange à cause de la statue de bronze érigée en mémoire de l'archange Michel, qui de là, pendant une peste, apparut un jour au pape saint Grégoire, remettant son glaive dans le fourreau pour avertir que la contagion allait cesser; légende poétique, mais moins belle que les paroles du général français qui, sommé de se rendre, répondit : « Je me rendrai quand l'ange de bronze remettra son épée dans le fourreau. » De tous ces souvenirs, le plus touchant est celui des deux premiers Antonins, dont les cendres ont consacré le mausolée d'Adrien. Chaque fois que les yeux s'arrê-

tent sur le plus grand des édifices romains encore debout dans son entier, on se félicite qu'il soit resté un pareil monument de la mémoire de ces deux hommes, mémoire la plus pure et la plus sainte qu'il ait été donné à des souverains de léguer aux hommages de l'histoire et aux bénédictions du genre humain.

XI

ANTONIN LE PIEUX, MARC-AURÈLE, LUCIUS VERUS ET COMMODE

Ce que c'est que le siècle des Antonins. — Antonin le Pieux, sa colonne. — Faustine l'Ancienne, temple d'Antonin et Faustine. — Les portraits d'Antonin conformes à son caractère. — Il en est de même pour Marc-Aurèle. — Sa statue équestre. — Son livre de morale est son vrai portrait. — Colonne de Marc-Aurèle. — Marc-Aurèle guerrier, la légion fulminante. — Arc de Marc-Aurèle et bas-reliefs, la sculpture romaine. — Apothéose de Faustine la Jeune. — Illusions de Marc-Aurèle. — Lucius Verus, ses habitudes et ses portraits. — Commode, son caractère exprimé par ses statues, surtout par les accessoires. — Commode gladiateur, les sénateurs dans l'amphithéâtre. — Commode au cirque, émeute. — La villa des Quintilii, histoire de ces deux frères. — Conspiration contre Commode. — Buste de Lucille. — Mort de Commode, lieu de sa sépulture. — Imprécations du sénat. — Réflexions.

On a célébré comme l'époque la plus heureuse pour l'humanité le siècle des Antonins; ce siècle n'a duré que quarante-deux ans, et ne comprend que deux règnes. Il n'y a d'autres Antonins pour l'histoire qu'Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, son gendre, qui

s'appelait aussi Antonin, et Commode, fils de Marc-Aurèle. On ne compte pas, j'espère, dans la période qu'on a nommée l'âge d'or du genre humain, le règne de cet Antonin-là. Nous avons vu ce qu'était Adrien, et s'il mérita d'être comparé à ses deux vertueux successeurs. Quant à son prédécesseur Trajan, séparé d'eux par un règne de vingt et un ans, il n'était pas plus un Antonin que Charles II n'était un prince d'Orange. Il y a donc inexactitude matérielle à placer Trajan parmi les Antonins, et, ce qui est plus grave, injustice morale à mettre sur la même ligne qu'eux Adrien. On fait souvent de ces confusions, et on donne à un siècle le nom d'un homme sans y regarder de très-près ; on a bien inventé le siècle de Léon X, qui régna neuf ans. Le prétendu siècle des Antonins ne fut pas si court ; mais sa durée est bien peu de chose encore dans celle de l'empire romain, et si cet âge d'or, comme on l'appelle, embrasse un espace de quarante-deux ans, l'âge de fer, qui l'a précédé et suivi, embrasse, sauf de rares interruptions, un espace de cinq siècles.

Du reste, il faut le reconnaître, et je suis le premier à le proclamer, il n'y a pas de figure plus noble et plus pure que celle d'Antonin le Pieux. Ce fut, sans aucune exagération, l'apparition inespérée, la rencontre invraisemblable de la perfection humaine sur le trône. On ne sait rien de lui qui ne prouve la vertu, la sagesse et la bonté. Irréprochable dans sa vie privée, --

ce qu'on ne peut dire de Trajan, — empereur, il fut ce qu'il avait été simple particulier, modeste, honnête, désintéressé, modérant les impôts, épargnant les provinces, déférent envers le sénat, sévère pour les abus, facile à tous, législateur zélé, administrateur attentif, plus jaloux de protéger les frontières de l'empire que de les étendre, mais ne les reportant point en arrière comme Adrien. S'il ne fut pas guerrier lui-même, toutes les guerres entreprises par ses ordres furent heureuses, et il ne se fit point élever d'arc de triomphe, comme plusieurs de ses prédécesseurs qui n'avaient pas combattu davantage.

On voudrait avoir plus de détails sur un empereur si accompli. On n'en est que plus avide des souvenirs qui s'attachent aux lieux habités par lui, aux monuments qui peuvent le rappeler, aux portraits dans lesquels on le retrouve. La famille paternelle d'Antonin était originaire de Nîmes. Il est donc un peu notre compatriote. Il naquit à Lanuvium, où était la villa de son père. C'est aujourd'hui *Cività-Lavigna*, à quelques lieues de Rome ; ce nom, donné à *Lanuvium* par une confusion qui provient de la ressemblance des sons, a fait supposer que là était l'emplacement de la ville de *Lavinia*, fondée par Énée, et bien que Lanuvium soit assez avant dans l'intérieur des terres, on montre encore au voyageur l'anneau de fer auquel a été attaché le vaisseau d'Énée. La naissance d'Antonin est un souvenir plus véridique et plus touchant que

le fabuleux débarquement d'Énée, impossible à Lanuvium. Dans la petite ville moderne, bâtie en grande partie de débris, on trouve des ruines assez considérables qui peuvent avoir appartenu à la villa d'Antonin. Une trace intéressante et caractéristique de sa présence à Lanuvium est la belle statue de Zénon, le fondateur du stoïcisme, qui a été trouvée là et qu'on voit au Capitole.

Le voyageur, en venant à Rome de Cività-Vecchia, a le plaisir de rencontrer à peu près à moitié chemin l'emplacement d'une autre villa d'Antonin, celle de Laurium, où il fut élevé. La simplicité avec laquelle il y vivait est prouvée par un petit fait qui a échappé à l'oubli. Les vêtements que l'empereur portait à Laurium avaient été fabriqués dans le voisinage. Nous savons qu'il aimait les champs, et, sauf la rudesse, conservait tout d'un vieux Romain, jusqu'au goût de l'agriculture.

A Rome, il paraît avoir préféré, comme Nerva, au séjour dans le palais impérial une habitation privée. C'était la maison que Pompée avait autrefois possédée dans le quartier des Carines, qui, comme on sait, était le beau quartier de Rome ; il a bien changé depuis.

Antonin le Pieux eut aussi sa colonne, mais ce n'était pas celle qui porte le nom d'*Antonine*, et qui, à l'imitation de la colonne Trajane, présente, figurées dans des bas-reliefs analogues, les guerres de Marc-

Aurèle en Pannonie. Antonin le Pieux, comme je l'ai dit, ne fit point la guerre et n'aurait eu garde d'accepter l'hommage d'un monument triomphal quelconque. La colonne dressée en son honneur fut érigée par ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Verus, et après sa mort, car le piédestal porte un bas-relief qui représente son apothéose et celle de Faustine son épouse. C'était une simple colonne funéraire de granit. Elle n'existe plus, car elle a servi à restaurer l'obélisque de Psammétique I^{er} à *Monte-Citorio*. Le piédestal a été sauvé et placé dans le jardin du Vatican. On y voit un génie ailé emportant dans l'Olympe Antonin le Pieux et sa femme. L'art chrétien a fait plus d'un emprunt à l'art païen, et bien des fois les peintres modernes ont représenté des saints et des saintes portés au ciel par des anges assez semblables au génie qui enlève dans les airs Antonin et Faustine.

Adrien faisait abattre les monuments élevés par Trajan. Antonin le Pieux n'en agit pas ainsi envers celui qui l'avait adopté, et pour la mémoire duquel il montra toujours ce sentiment pieux qui lui a valu son nom. Sa reconnaissance avait élevé un temple à Adrien, dont il acheva le mausolée ; à cela près, on ne voit guère Antonin faire autre chose que réparer des monuments au lieu d'en construire de nouveaux. Il restaura la *Græco-Stasis*¹, l'amphithéâtre, le Panthéon,

¹ Édifice destiné à recevoir les ambassadeurs.

le vieux pont Sublicius illustré par Horatius Coclès, et que l'on reconstruisait toujours en bois. Antonin le Pieux bâtit très-peu à Rome, comparativement à beaucoup d'empereurs qui ne le valaient pas, ce qui porte à penser qu'il aimait mieux épargner la fortune publique et ménager l'argent des contribuables que de les employer à embellir la ville de quelques monuments de plus.

On vient de voir ce qu'Antonin le Pieux fit en ce genre. Marc-Aurèle fit moins encore; mais son biographe remarque qu'il apporta le plus grand soin aux rues de Rome et aux routes. Quant à Antonin, il fit exécuter de nombreux travaux en Italie et dans les provinces. Il continuait ainsi la tendance cosmopolite des deux empereurs qui l'avaient précédé. Comme eux, Antonin était provincial. Une famille gauloise avait donné à Rome son empereur après une famille espagnole. Les monuments de Nîmes, dont l'architecture paraît convenir à l'époque d'Antonin, doivent peut-être la naissance à *sa piété* envers le lieu de son origine.

La rareté des documents historiques que nous possédons sur le meilleur des empereurs romains semble s'étendre à ses monuments. Chose triste, la mémoire la plus digne d'être conservée est une de celles qui ont laissé le moins de vestiges. On ne sait où était le temple consacré à Adrien, et la colonne Antonine, bien que l'inscription que Sixte V a fait placer à sa base dise qu'elle a été dédiée à Antonin le Pieux, ne

l'a pas été à lui, mais à Marc-Aurèle. On ne peut douter que la colonne dite d'Antonin n'appartienne à son gendre, d'après les sujets représentés sur les bas-reliefs qui se rapportent aux campagnes de Marc-Aurèle contre les Barbares, et d'après une curieuse inscription trouvée dans le voisinage, qui contient la demande faite par un certain Adraste, affranchi, de se construire une petite maison près de *la colonne du divin Marc-Aurèle*, de laquelle il est l'intendant (*procurator*). On dirait aujourd'hui à Rome le *custode*.

Si Antonin a été un saint du paganisme, Faustine était loin d'être une sainte, bien que sa conduite fût beaucoup moins scandaleuse que celle de sa fille Faustine la Jeune, épouse de Marc-Aurèle. Ces excellents princes furent d'assez malheureux mariés. Antonin du moins connaissait les fautes de son épouse, et en homme sage, dit son biographe, renfermait le déplaisir qu'il en ressentait. Pour Marc-Aurèle, il n'eut pas à exercer sa philosophie sur ses nombreuses infortunes domestiques, car il les ignora toujours.

Rome possède plusieurs portraits des deux Faustine. La première a beaucoup moins l'air d'une coquette que la seconde, mais elle est beaucoup moins jolie.

Si un homme pouvait mériter d'être traité comme un dieu, personne plus qu'Antonin et Marc-Aurèle n'aurait été digne de cet honneur. Il y a à Rome, près du Forum, un temple dont l'inscription nous apprend

qu'il a été dédié par le sénat au divin Antonin et à la divine Faustine. Cette inscription peut désigner également Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, qui, je l'ai dit, s'appelait aussi Antonin, comme sa femme s'appelait aussi Faustine. Cependant il est plus vraisemblable que le temple qui fut consacré à Marc-Aurèle après sa mort était près de sa colonne, comme celui de Trajan, et là où se trouve aujourd'hui le palais Chigi. De plus, on découvrit au seizième siècle non loin du temple voisin du Forum, une statue dédiée par la corporation des boulangers à Antonin le Pieux. Au reste, Antonin aussi bien que Marc-Aurèle fit accorder les honneurs divins à son épouse après l'avoir perdue, et lui éleva un temple. C'était pousser loin le pardon. Celui qui subsiste encore serait un monument de cette générosité peut-être un peu grande et qui achève de peindre la mansuétude d'Antonin. On aurait consacré ensuite à l'empereur lui-même, après sa mort, le temple érigé par lui à une épouse qui en était peu digne, et associé leurs noms sur l'entablement.

Ce temple est du reste un des mieux conservés. Les colonnes sont en place. La *cella*, dont on a fait une église, est intacte. On admire encore des deux côtés une frise ornée de griffons et de candélabres d'un magnifique travail. L'église s'appelle *San Lorenzo-in-Miranda*. Ce mot *Miranda* exprime l'admiration naïve qu'inspiraient les débris de l'antiquité

à ceux qui ont ainsi nommé l'église de *San Lorenzo*.

Si des monuments consacrés à la mémoire d'Antonin le Pieux on passe à ses images, on n'éprouve point cet étonnement qu'inspirent d'abord les portraits de Trajan. Sa figure ressemble à son âme. On y reconnaît l'aspect imposant de sa personne, la noble expression de son visage (*statura elevata decorus, forma conspicuus, nobilis vultu*), et, avec des traits qui n'ont rien de fort régulier, un air de dignité simple et de majestueuse douceur. Cette physionomie sied bien au caractère d'Antonin, que son biographe décrit ainsi : « Doux, libéral, probe, et tout cela avec mesure, sans vanité. » On lit sur son front la sérénité de sa vie et de sa mort, toutes deux d'un juste, car sa fin fut paisible comme son règne. Il s'endormit d'un doux sommeil après avoir donné pour mot d'ordre *æquanimitas*. Adrien n'avait ni vécu ni fini ainsi.

Les Romains durent croire à peine qu'ils changeaient d'empereur en passant d'Antonin le Pieux à Marc-Aurèle ; la même âme animait l'empire. Marc-Aurèle porta le nom de *philosophe*. C'était en effet un stoïcien sur le trône, et Antonin était un sage. Aussi les portraits de ces deux empereurs ont une certaine ressemblance : elle tient en partie à leur barbe, qu'ils portèrent longue l'un et l'autre à la manière des philosophes. Antonin le Pieux est plus beau ; mais Marc-Aurèle a une expression aussi marquée de gravité et de sérénité.

Il y a à Rome plusieurs bustes de Marc-Aurèle enfant d'une candeur charmante. On aime à voir l'excellent naturel que la philosophie doit développer se montrer déjà et s'épanouir sur ce jeune visage, qui a la grâce ingénue de la bonté; on aime à y saluer par avance les vertus que doit admirer le monde, et à y lire les espérances du genre humain. Un de ces bustes est placé tout près d'un Caracalla jeune, au visage bouffi et méchant. Le contraste est frappant. Tout l'avenir des deux empereurs est là. L'un promet, l'autre menace.

Il n'est pas surprenant que les images de Marc-Aurèle soient si nombreuses. Il y en avait une dans presque toutes les maisons. Qui ne la possédait chez lui était considéré comme sacrilège. Le plus remarquable portrait de Marc-Aurèle est sa statue équestre de la place du Capitole; elle s'élève là où de son temps, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans une lettre à Fronton, existait encore le bois de l'asile qui remontait au temps de Romulus. Rien de plus simple que la pose du cavalier impérial, rien qui sente moins la prétention. Dans presque toutes les statues équestres modernes, il y a du Franconi. L'antiquité n'est jamais tombée dans cette faute, et pouvait encore moins y tomber quand il s'agissait d'un souverain célèbre par sa simplicité. Marc-Aurèle n'a point d'étriers; les Romains ne paraissent pas les avoir connus. Son assiette est solide et aisée tout ensemble. On pourrait

croire qu'il ordonne par son geste de cesser le combat :

Dextra vetat pugnare,

comme dit Stace en parlant de la statue équestre de Domitien ; mais le véritable sens de ce geste est indiqué par un bas-relief dont j'en parlerai bientôt, qui représente Marc-Aurèle de même à cheval, et, agenouillés devant lui, des chefs barbares auxquels il fait grâce. Le mouvement de la main de l'empereur est exactement le même dans la statue et dans le bas-relief. Seulement le bas-relief explique l'attitude de cette main en montrant les ennemis suppliants vers lesquels elle est étendue ; c'est un geste élément.

La belle statue équestre de Marc-Aurèle est du très-petit nombre des statues en bronze doré que le cours du temps et surtout l'avidité des hommes ont épargnées. Il y a quelque chose à reprendre, dit-on, au point de vue de l'art hippique, dans la disposition des jambes du cheval : on peut trouver qu'il est un peu massif. C'est un puissant cheval de guerre, taillé en force, comme il devait l'être, pour emporter l'empereur à travers les montagnes et les marais de la Pannonie, et qui étonne un peu les Anglais, car il ne ressemble nullement aux sveltes vainqueurs d'Epsom. Du reste, un bas-relief du Vatican fait voir que des chevaux plus élancés figuraient dans les courses du cirque.

Une légende a conservé les monuments de Trajan au moyen âge ; une erreur a sauvé la statue de Marc-Aurèle. Il paraît qu'on l'avait prise pour une statue de Constantin. C'était faire beaucoup d'honneur à ce dernier, car, bien que, cédant à un préjugé aveugle, Marc-Aurèle ait méconnu et même persécuté les chrétiens, je crois que son âme était plus chrétienne que l'âme de celui dont la politique protégea l'église catholique, sauf à la tracasser beaucoup et à l'opprimer un peu ; mais au moyen âge on ne jugeait pas ainsi, et cette statue de bronze doré ne fût pas plus que presque toutes les autres arrivée jusqu'à nous, si l'on n'eût cru que c'était celle de Constantin, peut-être parce qu'elle était alors sur la place Saint-Jean-de-Latran, non loin de la basilique que cet empereur avait fondée. Marc-Aurèle était né sur le mont Coelius, où est Saint-Jean de Latran, et l'on avait pu placer sa statue près de la villa de son grand-père Verus, voisine elle-même du palais des *Laterani*, où se passa son enfance, et qu'il quitta à regret quand il fut adopté par Antonin.

Il est certain qu'au quatorzième siècle le prétendu Constantin se trouvait devant l'église de Saint-Jean de Latran. On le voit dans l'histoire de Colà Rienzi, cet antiquaire tribun qui, inspiré par une érudition exaltée, bien que très-imparfaite, par cette fièvre de l'antiquité qui a produit la renaissance, et dont sa folle entreprise était un des premiers symptômes, conçut

au quatorzième siècle la pensée de relever la république romaine. La statue équestre dont nous parlons figura d'une manière bizarre dans sa prise de possession du tribunat. Le cheval de bronze répandait du vin par les naseaux, et Rienzi lui-même se plaça sur le cheval qui porte Marc-Aurèle.

La statue équestre de Marc-Aurèle a aussi sa légende, et celle-là n'est pas du moyen âge, mais elle a été recueillie il y a peu d'années de la bouche d'un jeune Romain. La dorure, en partie détruite, se voit encore en quelques endroits. A en croire le jeune Romain, cependant, la dorure, au lieu d'aller s'effaçant toujours davantage, était en voie de progrès. « Voyez, disait-il, la statue de bronze commence à se dorer, et quand elle le sera entièrement, le monde finira. » — C'est toujours, sous une forme absurde, la vieille idée romaine, que les destinées et l'existence de Rome sont liées aux destinées et à l'existence du monde. C'est ce qui faisait dire au septième siècle, ainsi que les pèlerins saxons l'avaient entendu et le répétaient : « Quand le Colisée tombera, Rome et le monde finiront. »

Rien, mieux que les bustes et les statues où est représentée la simplicité tranquille de Marc-Aurèle, ne montre ce qu'il y a d'emphatique et de faux dans le portrait oratoire que Thomas a appelé un éloge. Ce n'est pas là qu'il faut chercher Marc-Aurèle; mais il est un livre où il se peint mieux que dans une effigie de marbre ou de bronze : ce livre est le sien. On voit

bien déjà quelques traits du caractère et de l'âme de Marc-Aurèle dans ses lettres à son maître d'éloquence Fronton; mais c'est Marc-Aurèle encore écolier pour ainsi dire, faisant sa rhétorique, occupé d'une littérature un peu puérile, cherchant des comparaisons qui pourront servir, et enchanté le jour où il en a trouvé dix. Je préfère à ces exercices de rhéteur les expressions de tendresse pour son maître qui reviennent à chaque instant sous la plume du jeune prince, et où l'on reconnaît cette grâce bienveillante que respirent les portraits de Marc-Aurèle adolescent : « Comment veux-tu que j'étudie quand je te sais malade ? » et cent autres mots aimables et affectueux qu'on retrouve presque à chaque ligne de ces lettres écrites à Fronton par son élève. On est même étonné du langage passionné de celui-ci, d'expressions qui ressemblent à celles de l'amour, et que le disciple impérial et son vieux maître s'adressent réciproquement. Les mœurs antiques avaient amené ce langage singulier entre hommes, cette espèce de galanterie sans conséquence, ces paroles semblables à celles que les mœurs modernes, qui valent beaucoup mieux, permettent d'adresser aux femmes en toute innocence; mais Marc-Aurèle ne s'en tint pas à la rhétorique : la philosophie morale le conquiert tout entier, et Fronton se plaignait que son enseignement littéraire fût négligé pour les leçons plus viriles du stoïcien Rusticus.

Marc-Aurèle en effet fut avant tout un philosophe,

un philosophe de profession. Au Capitole, on a placé son buste dans la salle des empereurs et dans la salle des philosophes ; on a eu raison. Cette vocation s'était manifestée dès son enfance. A douze ans, il portait le manteau des stoïciens, et de très-bonne heure il en adopta les austérités. Cet empereur est un des écrivains de l'école stoïque. C'est, comme je l'ai dit, au livre de morale stoïcienne écrit par lui sur le trône, comme Épictète écrit le sien dans les fers, qu'il faut demander le vrai portrait de Marc-Aurèle. La beauté de son âme, qui éclaire d'un reflet ses images matérielles, brille tout entière dans cette image spirituelle, plus complète et encore plus fidèle que les autres.

La philosophie de Marc-Aurèle, c'est le stoïcisme tempéré par je ne sais quel souffle de christianisme qui commence à passer sur le monde. Du premier, il tient l'effort vers la rectitude absolue, l'insouciance de l'opinion, des éventualités extérieures, de la mort, ce sentiment de fière indépendance vis-à-vis de tout ce qui peut séduire ou abattre, ce *mépris des choses fortuites*, pour parler comme Rabelais, qui cependant n'était pas stoïcien, cette tranquille possession de soi-même que rien ne saurait ébranler, la perfection de l'homme placée dans sa conformité avec l'ordre universel, la résignation invincible qui en résulte, et qui a inspiré à Marc-Aurèle ces belles paroles : « Il faut vivre conformément à la nature le peu de temps qui nous reste, et, quand le moment de la retraite est

venu, se retirer paisiblement et avec douceur, comme une olive mûre, en tombant, bénit la terre qui l'a portée et rend grâce à l'arbre qui l'a produite. » Ceci ne dépasse pas les limites du stoïcisme ; seulement c'est le stoïcisme attendri par un principe de douceur qui n'est pas en lui, et vient d'ailleurs. Marc-Aurèle est plus près encore du christianisme quand il dit : « Sers Dieu et fais du bien aux hommes. » Il est presque tout à fait chrétien quand il prescrit la douceur, l'humilité, la chasteté, la soumission à la volonté divine, enfin la prière. Et cet homme, chrétien par le cœur, était chrétien par ses actes. Imitant Nerva, devant saint Paulin et saint Ambroise, il vendit ce qu'il avait de plus précieux, des vases de prix, ses vêtements de soie, ceux de sa femme, pour que la guerre qu'il allait entreprendre ne fût à charge à personne. Ce même homme ne comprit pas le christianisme, dont il prêchait et pratiquait les enseignements. Après avoir dit : « Combien est heureuse l'âme qui est toujours prête à se séparer du corps ! » il a pu ajouter, abusé par une incroyable prévention : « Mais il faut que cette bonne résolution vienne de notre propre jugement et non d'une opiniâtreté obstinée, comme chez les chrétiens. » Hélas ! certains chrétiens devaient à leur tour méconnaître chez ceux qui ne seraient pas de leur communion les vertus dont ils donneraient eux-mêmes l'exemple.

Ce qui est inexcusable chez Marc-Aurèle (l'oppres-

sion l'est toujours), c'est d'avoir persécuté ou au moins laissé persécuter ces chrétiens auxquels il aurait dû tendre la main comme à des frères, n'eussent-ils même été à ses yeux que des frères égarés. C'était dans tous les cas contraire à sa propre maxime, si vraie, si chrétienne elle-même, bien que trop souvent oubliée : « Ceux qui ignorent la vérité sont dignes de compassion. » Je voudrais pouvoir croire à une lettre de Marc-Aurèle dans laquelle il aurait dit qu'il fallait absoudre les chrétiens mis en jugement et punir leurs accusateurs. Malheureusement le doute est ici trop permis. L'égorgement des martyrs de Lyon, saint Pothin et l'héroïque sainte Blandine à leur tête, d'autres martyrs encore, sera toujours un sujet d'affliction pour ceux qui aiment à honorer la vertu là où ils la rencontrent et qui la voudraient toujours pure. Tout ce qu'on peut supposer, c'est que ces horreurs s'accomplirent loin des yeux de Marc-Aurèle, que la guerre retint longtemps aux frontières. Cependant c'était un prince vigilant, qui donnait la plus grande attention à tout ce qui se passait dans son empire : il ne put ignorer ce qui se faisait à Lyon et ailleurs, il dut au moins le tolérer. En présence de cette déplorable conséquence d'un esprit si élevé, de cette injuste cruauté du plus humain et du plus équitable des hommes, il ne reste qu'à baisser la tête devant la faiblesse de notre nature, à se mettre en garde contre elle, et à se pénétrer davantage de la nécessité que

le droit de penser librement et de manifester ce qu'on pense devienne la religion du genre humain ; car dès qu'on laisse fléchir le moins du monde ce principe, on ne sait où l'on s'arrête, et il peut arriver qu'un Marc-Aurèle se fasse le bourreau des chrétiens.

Détournons les yeux de ce triste aspect d'une figure historique digne à tant d'autres égards d'une éternelle admiration, et allons voir la colonne de Marc-Aurèle, qu'on appelle la colonne Antonine. Cette colonne est une imitation de la colonne Trajane. Le fût est exactement de la même longueur, 100 pieds romains. La matière et la disposition sont les mêmes. Elle se compose aussi de tambours de marbre, et des bas-reliefs en spirale représentent les triomphes de Marc-Aurèle sur des peuples qui habitaient à peu près les mêmes régions que ceux contre lesquels Trajan avait dirigé ses armes victorieuses. Le danger de l'empire était vers le Danube et sur le Rhin. C'était par ces deux portes que l'invasion barbare devait entrer dans l'empire romain. Le Rhin, mieux défendu, protégé par des places fortes et des colonies, ne donnait pas encore de très-sérieuses inquiétudes. Dion nous apprend, il est vrai, que sous Marc-Aurèle les Germains passèrent le Rhin et vinrent jusqu'en Italie. Du côté du Danube, les populations barbares, qui trouvaient là moins d'obstacles, étaient déjà formidables. « Toutes les nations, dit Capitolinus, depuis les bornes de l'Illyrie jusqu'à la Gaule, avaient formé une vaste

confédération. » Et il énumère seize de ces nations. Parmi ces noms à physionomie sauvage, tels que les Sicobotes et les Costoboks, on voit ceux de nations germaniques, comme les Marcomans et les Suèves, de nations slaves, comme les Sarmates, de nations probablement tartares, comme les Alains. La grande armée de l'invasion se forme et se prépare au loin. « Pendant ce temps, ajoute l'historien, la guerre menaçait chez les Parthes et dans la Bretagne. » Il ne faut jamais oublier cette situation de l'empire romain à ses plus belles époques, toujours sous le coup d'une irruption barbare prête à l'envahir. Jusqu'à ses derniers moments, la république a été conquérante ; depuis ses premiers jours, l'empire est sur la défensive : tantôt il recule comme avec Adrien, tantôt il reprend momentanément du terrain, comme sous Trajan et Marc-Aurèle. Le rôle des Romains n'a pas moins changé dans le monde. Ce n'est plus d'eux que vient l'agression ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de repousser cette multitude de peuples qui s'amasse aux extrémités de l'empire. On sent qu'un jour elle y entrera. On le craignit sous Marc-Aurèle, comme on l'avait craint sous Auguste ; il fallait que le danger fût bien pressant pour qu'on ait armé alors des gladiateurs et des esclaves, ce qui ne s'était pas vu depuis les guerres puniques, et je suis porté à dire comme un historien peu considérable sans doute, mais qui dans cette circonstance me semble avoir vu assez juste,

tout en exagérant peut-être un peu : « Si Marc Aurèle n'était pas né dans ce temps-là, tout l'état romain eût pu tomber comme d'une chute soudaine, car nulle part on n'était à l'abri des armes, et des guerres se déclaraient dans tout l'Orient, dans l'Illyrie, l'Italie et la Gaule. » C'est la gloire de Marc-Aurèle d'avoir repoussé un si grand danger. Ce lettré, ce philosophe se montra général habile et brave guerrier. Lui, d'un tempérament maladif, il fit plusieurs campagnes très-rudes, dompta une sédition redoutable, et on ne reconnut le moraliste qu'à son humanité pour les vaincus et à sa générosité envers ceux qui l'avaient trahi.

Ces campagnes sont représentées sur les bas-reliefs de la colonne triomphale qui lui fut décernée justement. Ils ne valent pas ceux de la colonne Trajane : la sculpture, si admirable encore dans les ornements du temple d'Antonin et Faustine, a déchu sensiblement dans la représentation de la figure humaine, où la décadence, comme je l'ai dit, vient toujours plus vite que dans l'ornement ; puis Rome n'a plus un Grec comme Apollodore. La colonne elle-même, égale en hauteur à celle de Trajan, est très-inférieure en mérite, et tandis qu'en contemplant celle-là, l'œil glisse sans obstacle sur les spirales superposées, ici il est arrêté désagréablement par la vicieuse saillie du cordon qui les sépare. Néanmoins les scènes représentées ont le même intérêt historique.

Un des sujets figurés dans les bas-reliefs de la co-

lonne triomphale de Marc-Aurèle a surtout attiré l'attention des voyageurs : c'est un Jupiter pluvieux, avec une barbe longue et ruisselante, entouré de foudres qui frappent et dispersent des soldats éperdus. On a vu là une allusion à un miracle chrétien. L'armée, qui manquait d'eau, étant menacée de périr de soif, les chrétiens de la légion de Mytilène auraient obtenu de l'empereur la permission de prier leur Dieu; une pluie abondante serait venue désaltérer et sauver l'armée en même temps que la foudre aurait frappé leurs ennemis; la légion chrétienne aurait reçu, à cause de cet orage doublement heureux, le nom de *fulminante*. Cependant il serait singulier qu'on eût indiqué un miracle opéré par les chrétiens sur un monument dédié à un empereur qui eut le malheur de les persécuter; de plus, et c'est le savant et pieux Dacier qui en fait la remarque : « Ceux qui ont écrit que cette légion fut appelée, à cause de ce miracle, *légion fulminante*, se sont fort trompés, car la légion fulminante avait été créée par Auguste, et on lui avait donné ce nom à cause de la foudre qu'elle portait sur ses boucliers.

Ce qui explique comment la figure de Jupiter pluvieux se rapporte à un événement des campagnes de Marc-Aurèle, c'est que les païens racontaient quelque chose de semblable d'une pluie tombée miraculeusement; seulement, selon Dion Cassius, ce n'était pas les chrétiens qui avaient obtenu ce bienfait du ciel, mais

un magicien d'Égypte nommé Arnuphis, qui avait invoqué Mercure aérien, ainsi que d'autres démons, et, par certains sortilèges, avait fait tomber la pluie. Selon Capitolinus, cette pluie aurait été accordée aux prières de Marc-Aurèle lui-même. Xiphilin, qui a recueilli les fragments de Dion, n'hésite pas à l'appeler un menteur, à soutenir qu'il a dénaturé la tradition chrétienne, et introduit à cet effet le magicien Arnuphis. Malheureusement Xiphilin insiste sur le nom de *fulminante* porté par une légion romaine comme preuve du fait qu'il atteste, et nous avons vu que c'était une mauvaise preuve. Une seule chose paraît certaine, c'est qu'une pluie inespérée étant tombée fort à propos, les païens et les chrétiens prétendirent, les uns comme les autres, l'avoir obtenue miraculeusement du ciel. Ce qui est plus certain encore, c'est que si la figure de Jupiter pluvieux fait allusion à quelque chose, c'est au miracle païen plutôt qu'au miracle chrétien.

Une colonne ne fut pas le seul monument triomphal dédié à Marc-Aurèle ; un arc lui fut aussi érigé. Il méritait l'un et l'autre, car, et c'est là une supériorité sur Antonin le Pieux, il fit la guerre en personne, et celui qu'on appela Marc-Antonin le Philosophe aurait pu s'appeler aussi Marc-Antonin le Vaillant. L'arc de Marc-Aurèle était un des quatre qui décoraient la voie Flaminienne et décoreraient aujourd'hui le Corso, qui l'a remplacée, si on ne les avait

abattus ¹. Celui de Marc-Aurèle était encore debout il y a deux cents ans. Il avait échappé aux Barbares, au moyen âge et à la renaissance. Quelle fortune ! Mais un pape s'est trouvé, Alexandre VII (Chigi), qui a eu l'audace de le détruire, et, ce qui est plus incroyable, la naïveté de s'en vanter dans une inscription qu'on peut bien lire encore aujourd'hui. On devrait au moins l'effacer pour l'honneur de la papauté et des Chigi. Alexandre VII accomplit cet acte de vandalisme pour débarrasser, dit-il, la voie publique. On ne parlerait pas autrement d'une mesure ou d'une immondice, et c'était l'arc de triomphe de Marc-Aurèle ! Marc-Aurèle avait vaincu les Barbares, mais la barbarie devait prendre sa revanche. Dieu veuille que nous n'ayons jamais un autre Alexandre VII, car il pourrait bien trouver que la colonne de Marc-Aurèle gêne la circulation des voitures sur la place Antonine et la faire abattre dans l'intérêt des fiacres qui stationnent sur cette place.

Quelques bas-reliefs, qu'on a placés dans l'escalier du palais des Conservateurs, sont, s'ils proviennent de cet arc de triomphe, tout ce qui a échappé à sa destruction ; mais cette provenance est douteuse, et j'incline à croire qu'Alexandre VII n'était pas homme à laisser subsister un débris du monument qu'il renversait. Quelle qu'en soit l'origine, ces bas-reliefs sont très-

¹ Les trois autres étaient l'arc de Claude, l'arc de Domitien et un arc du temps des Gordiens ou de Dioclétien.

remarquables : nulle part la sculpture, même sur l'arc de Trajan, ne se montre plus romaine ; nulle part elle ne porte mieux l'empreinte de la simplicité, de la gravité et de la majesté que dans les quatre tableaux sculptés placés en haut des premières marches de l'escalier des Conservateurs. Le premier, non dans l'ordre où on les a rangés, mais dans l'ordre véritable, représente Marc-Aurèle à cheval et faisant grâce sur le champ de bataille à des Barbares vaincus. Dans le second, une femme en habit de guerrière et qui tient un globe à la main, — on voit que ce ne peut être que Rome, — offre ce globe à l'empereur victorieux. Le troisième nous fait assister à son triomphe : il est debout sur son char, la Victoire le suit. Devant lui, un homme souffle dans un clairon, l'empereur va passer sous un arc de triomphe et s'achemine vers le Capitole. Dans le dernier des quatre bas-reliefs, il y est monté, et debout offre un sacrifice devant le temple aux trois portes consacrées à Jupiter, à Junon et à Minerve. Les deux bas-reliefs qui sont au premier étage, moins beaux de style, se rapportent à l'apothéose de Faustine la Jeune. On la voit s'élever du bûcher vers le ciel, portée par une renommée. Le champ de Mars, lieu de la scène, est figuré par un jeune homme, selon l'usage des anciens, qui personnifiaient ainsi les localités, une montagne, un fleuve, une grande route même, comme nous l'avons vu pour la voie Appienne dans un bas-relief emprunté par Constantin à l'arc de

Trajan. Ici Marc-Aurèle, assis et la tête levée, semble suivre du regard l'infidèle épouse, qu'il avait perdue, sans le savoir, bien avant ce jour-là. Le trop confiant mari n'est pas encore détrompé.

En effet, son aveuglement fut grand à cet égard. Bien qu'il y ait quelque chose de touchant à se tromper sur ceux qu'on aime, quand cette illusion va aussi loin que celle de Marc-Aurèle au sujet de sa femme, elle touche au ridicule. Un noble sentiment lui faisait répondre, quand on le pressait de la répudier : « Alors il faut rendre la dot. » — La dot, c'était l'empire. Mais ne pas voir ce que tout le monde voyait, mais, quand les bouffons nommaient sur la scène les amants de Faustine, écrire une lettre pour la défendre et remercier les dieux de lui avoir donné une épouse si vertueuse, traiter ainsi celle que son biographe appelle *uxor infamis*, celle qui choisissait ses complices parmi les matelots et les gladiateurs, et demander après cela pour elle les honneurs divins, c'est trop en vérité. C'était pousser un peu loin l'application de cette maxime des stoïciens, que « le sage ne considère rien comme sa propriété, » ou trop démontrer cet autre axiome de la même école, « qu'on n'est malheureux que parce qu'on croit. »

Marc-Aurèle n'a d'excuse que la passion. Le sage empereur paraît avoir été très-amoureux de Faustine. « Plutôt, écrivait-il à son maître Fronton, être avec elle dans une île déserte que de vivre sans elle dans le

palais impérial ! » Pour nous, en présence des portraits de Faustine, nous comprenons la passion de Marc-Aurèle, car cette femme a bien la plus charmante figure qu'on puisse voir ; mais comme l'amour ne nous aveugle pas, nous lui trouvons aussi l'air d'une franche coquette, et nous nous expliquons très-bien sa mauvaise renommée auprès du public contemporain et dans l'histoire, l'un et l'autre mieux informés que Marc-Aurèle. Rien, dans la vive et piquante physionomie de Faustine, ne dément des accusations certainement fondées. Ses bustes ont toujours l'air de vouloir entrer en conversation avec le premier venu, et il y a sous le péristyle du *casin* Albani une statue assise de la charmante impératrice, qui, la tête un peu penchée, semble écouter une déclaration... Heureux Marc-Aurèle, si elle ne les eût jamais faites la première !

Dans une des salles du même *casin*, un bas-relief montre Marc-Aurèle adressant au peuple une de ces leçons de morale, un de ces sermons philosophiques qu'il avait coutume de prononcer devant lui. Faustine se tient derrière l'empereur sous les traits de l'Abondance, un caducée à la main, et écoutant cette fois son mari : c'était bien le moins après en avoir écouté tant d'autres !

Marc-Aurèle fut malheureux dans tous ses rapports de famille : Faustine fut une épouse infidèle, Commodus un détestable fils, et Lucius Verus un gendre très-peu digne de son beau-père.

La figure de Lucius Verus est une de celles qu'on remarque le plus dans les musées et qu'il est le plus facile de reconnaître. C'est un bel homme à la chevelure et à la barbe très-soignée, l'air peu spirituel, fat et assez mauvais. Content de sa personne, il aimait à la montrer, et on a bon nombre de ses statues dans le costume héroïque. La physionomie de Verus est très-propre à faire apprécier son caractère. On aperçoit tout d'abord le dandy « qui avait tant de soin de sa chevelure blonde, dit Capitolinus, qu'il la semait de paillettes d'or pour la rendre plus brillante, » qui laissait croître sa barbe presque à la manière des Barbares, non par négligence, mais parce qu'elle était belle et que cette mode étrangère lui plaisait. La statue de Lucius Verus qui est au Vatican, dans la salle de l'Ariane, porte une cuirasse magnifiquement travaillée ; le goût de la parure perce jusque dans les ornements du guerrier. Lucius Verus fut ce qu'on appelle aujourd'hui un viveur, mais un viveur méchant, et cette méchanceté donne quelque chose de sombre à la figure de ce bellâtre. *Ingenii asperi atque lascivi*, dit l'*épitome* des *Césars* d'Aurelius Victor ; son naturel était rude et vicieux. Cette rudesse lui prêtait un certain air de franchise qui avait trompé Antonin. Il y a de ces hommes au fond pervers dont, parce qu'ils ont avec cela quelque brutalité, on dit : C'est un bon enfant. Tel paraît avoir été Lucius Verus. - Comme tant d'autres mauvais empereurs, il eut de

bons commencements, il étudia sous les mêmes maîtres que Marc-Aurèle, et on a de lui quelques billêts à Fronton qui sont d'un disciple reconnaissant; sa bonne grâce était un peu intéressée, il est vrai, car il désirait que le célèbre rhéteur écrivît ses campagnes et offrait de lui envoyer des mémoires. Associé à l'empire, le pouvoir absolu, ce poison pour lequel il n'est d'autre antidote qu'une sagesse ou une vertu surhumaine, le déprava. Contenu par son collègue Marc-Aurèle, il ne put faire tout le mal dont il était capable, et se borna à être un détestable sujet. Aimant la table comme Vitellius, le cirque et les gladiateurs comme Caligula et Domitien, il se sentit trop mauvais poète pour vouloir faire applaudir ses vers comme Néron. Il se borna à courir, ainsi que lui, sous un déguisement les aventures nocturnes. Nul doute que s'il eût régné seul, il n'eût marché sur les traces de ces monstres. On prétendit qu'il avait été empoisonné par Faustine pour avoir révélé à Lucille, fille de l'impératrice et femme de Verus, une liaison qu'il aurait eue avec sa belle-mère. Faustine n'eût pas été si susceptible, je pense; elle ne mettait pas tant de mystère dans ses amours. D'autres disaient qu'une passion incestueuse de Verus pour sa propre sœur avait excité la jalousie de Lucille. Ces bruits montrent l'opinion qu'on avait de lui, mais ne paraissent avoir eu d'autre fondement que sa perversité bien connue. La vérité, c'est qu'après avoir fait la guerre

aux Parthes, sans quitter Antioche, où il resta plongé dans les débauches, tandis que ses généraux gagnaient les batailles, et d'où il revint triompher à Rome, Verus, emmené par Marc-Aurèle dans une expédition en Pannonie, mourut dans sa voiture frappé d'une attaque d'apoplexie, dont sans doute sa vie crapuleuse était la cause. Quand on voit les bustes ou les statues du beau Lucius Verus, il faut se souvenir de tout cela.

Marc-Aurèle, qui avait été époux trop aveugle, fut père trop indulgent. Il laissa l'empire à Commode, il le recommanda en mourant aux soldats, et cependant il connaissait la perversité de son fils : il en était venu à désirer que ce fils mourût, et lui-même, dit-on, se laissa mourir de faim, désespéré d'avoir un tel successeur. Il fallait au contraire vivre et le répudier, chercher un homme vertueux et l'adopter comme avait fait Antonin le Pieux pour Marc-Aurèle, bien que lui-même eût des fils. C'est là une grande faiblesse, que la postérité, malgré sa juste admiration pour l'empereur philosophe, doit lui reprocher¹. Et comment se serait-il trompé sur le caractère de cet indigne fils ? A douze ans, Commode avait donné des marques de précoce férocité : ayant trouvé son bain trop chaud, il avait ordonné qu'on mît le baigneur dans le four. Le précepteur du jeune prince s'était tiré d'embarras en y faisant jeter et brûler une peau

¹ L'empereur Septime-Sévère blâmait Marc-Aurèle de n'avoir pas déshérité Commode de l'empire, et lui devait le laisser à Caracalla !

de bouc, dont l'odeur avait trompé l'enfant cruel et l'avait satisfait.

On peut voir à Rome des portraits de Commode à peu près à cet âge. L'un d'eux surtout annonce bien le futur empereur qui à douze ans avait de semblables fantaisies ; d'autres ne laissent guère apercevoir que les grâces de la jeunesse. Commode, sans posséder la fière et farouche beauté de Caligula, a plutôt ce qu'on appelle une figure agréable. Ce qui manque totalement à cette figure, c'est l'intelligence : elle n'exprime rien ; c'est celle d'un niais plutôt que celle d'un monstre, et Commode était tous les deux. Lampride parle de sa bêtise (*stultitia*), et Dion Cassius dit qu'il manquait tout à fait de finesse. Lui qui vit de près toutes les atrocités de Commode et les raconte se sert d'une expression qui, mot à mot, veut dire *pas méchant*, et qui signifie réellement *stupide*. Ce scélérat était un imbécile. Dans les portraits de Commode, la seconde de ces qualités efface la première. Sa physionomie est terne, ses traits sont réguliers, et on pourrait dire de lui ce mot qui s'applique souvent au porteur d'un visage insignifiant : Il est assez bien.

Ce n'est donc pas au visage de Commode qu'il faut s'attacher dans ses portraits : on n'y trouve rien du barbare qui ouvrit un jour le ventre à un homme très-gras pour voir s'échapper ses entrailles, ni du fou qui imagina de se faire apporter sur un plat d'argent deux bossus couverts de moutarde, qu'il éleva sur le-champ

aux plus hautes dignités : on n'y remarque même pas cet air étourdi et semblable à celui d'un homme ivre dont parle Lampride ; mais plusieurs de ses portraits à Rome offrent quelques particularités qui peignent ses habitudes mieux que ses traits n'expriment son caractère. /Commode fit substituer sa propre image à la tête du colosse de Néron. César en avait agi de même pour la statue d'Alexandre : usurpation de la gloire du Macédonien indigne peut-être de César. C'était Néron que Commode aimait à remplacer. César envoyait Alexandre, Commode était jaloux de Néron. Ce colosse, dont j'ai raconté les vicissitudes n'existe plus, mais deux statues au Vatican montrent Commode en chasseur, l'une à cheval, l'autre à pied. Commode était grand chasseur, surtout quand il s'agissait de ces chasses (*venationes*) qui avaient lieu dans l'amphithéâtre et où il excellait ; on l'y vit tuer des bêtes féroces, sans danger pourtant, car Dion, qui était présent, nous explique comment l'on avait jeté en travers du Colisée deux ponts couverts et formant une croix, d'où l'empereur pouvait facilement lancer ses traits des quatre côtés. La statue de Commode que l'on voit au Vatican, dans le *Braccio nuovo*, est très-curieuse par le costume. Il tient à la main une lance, il a des espèces de bottes : tout cela est du chasseur, enfin il porte la tunique à manches dont parle Dion Cassius, et qui était son costume d'amphithéâtre. Comme Néron, Commode passait sa vie au cirque et à l'amphi-

théâtre. Ce qui lui plaisait surtout, c'était le métier de gladiateur. Dans un roman de Walter Scott que tout le monde connaît, une jeune fille, faisant le portrait de ses cousins, dit : « Il y a dans tous du querelleur, du garde-chasse et du jockey; mais Thornie a plus du querelleur, Dick du jockey, et Wilfred du garde-chasse. » De même Néron, Caligula, Commode, avaient tous du cocher et du gladiateur, mais Néron et Caligula plus du cocher, et Commode plus du gladiateur. Puis Néron voulait être acteur, musicien, poète; Commode n'avait pas assez d'esprit pour s'élever si haut. Néron se faisait représenter en Apollon, Commode en Hercule. La différence de ces deux types, que choisissent les deux empereurs pour déifier leur image, est significative. Le premier rattache encore Néron, par ses prétentions les plus risibles, à une sorte de culte de l'intelligence; le second n'indique plus d'autre culte que celui de la force brutale. Hercule, vainqueur du lion de Némée, était l'idéal dont Commode, qui triomphait sans péril des bêtes de l'amphithéâtre, était la caricature. Aussi, bien que son souvenir ne soit pas absent du Grand-Cirque, c'est surtout au Colisée qu'il faut l'aller chercher. Commode n'y égorgeait pas des hommes; mais dans son palais, avec un rasoir, faisant mine de les raser, aux uns il coupait le nez, aux autres les oreilles.

Quant à ses exploits de l'amphithéâtre, nous en avons un récit très-exact par un témoin oculaire,

l'historien Dion Cassius : « Le premier jour, Commode, placé en lieu sûr, dépêcha à coup de traits cent ours ; les jours suivants, il descendit dans l'arène, et tua tout le bétail que l'on amena devant lui, et qui était exposé dans des filets ; de plus, un tigre, un hippopotame et un éléphant. » Probablement ils étaient aussi dans un filet. Après son dîner, Commode parut en gladiateur. Les combats dans lesquels il figura étaient simulés. Il ne prenait au sérieux de son métier de gladiateur qu'une chose, la paye, qui chaque jour était pour lui de 200,000 francs. « Ensuite, dit Dion, il vint se placer sur son siège dans la loge impériale, — dont l'emplacement est aujourd'hui facile à reconnaître, — et il se mit à regarder comme nous la suite du spectacle ; mais ce n'était plus un jeu, car un grand nombre d'hommes étaient égorgés. Si quelque gladiateur hésitait à tuer son adversaire, il ordonnait qu'on les attachât l'un à l'autre : il les fit tous combattre ainsi, et ils combattirent. Quelques-uns même tuèrent ceux auxquels ils n'avaient point affaire, poussés par la multitude qui se pressait dans l'enceinte trop étroite pour elle. Il y eut durant quatorze jours des spectacles de cette sorte, et lorsque l'empereur combattait, nous, sénateurs, nous étions là avec les chevaliers, ... criant à haute voix tant les autres choses qu'on nous ordonnait de crier que celle-ci très-fréquemment : — Tu es le seigneur, tu es le premier, le plus heureux de tous ; tu es vainqueur, tu

seras vainqueur à jamais... Un grand nombre ne mettait pas le pied dans l'amphithéâtre, les uns par honte de ce qui s'y faisait, les autres par peur, d'autant plus que le bruit s'était répandu que l'empereur avait résolu de percer quelques spectateurs de ses flèches, comme Hercule les Stympthalides, et on croyait que cela pourrait bien arriver, car on savait qu'une fois il avait fait réunir dans ce même lieu tous ceux que la maladie privait de l'usage de leurs pieds, et ayant entortillé autour de leurs genoux des formes de serpents, leur ayant mis des éponges dans les mains, en guise de pierres, pour les faire ressembler aux géants, il les avait tous assommés avec sa massue. Ces craintes étaient celles de tout le monde, de nous comme des autres, car à nous, sénateurs, il fit quelque chose de pareil, et qui nous donna lieu de penser que notre fin était très-proche. Ayant tué une autruche et lui ayant coupé la tête, puis s'étant approché de l'endroit où nous étions assis, de sa main droite il nous montrait cette tête, et de la gauche agitait son glaive ensanglanté, sans rien dire, mais en grinçant des dents, pour indiquer qu'il en ferait autant de nous. Plusieurs s'étant mis à rire, car l'envie de rire nous avait pris quand nous aurions dû être saisis de douleur, ils auraient été sur-le-champ percés de cette épée, si je ne m'étais mis à mâcher des feuilles de laurier détachées de ma couronne, et n'avais persuadé à ceux qui étaient près de moi de m'imiter, afin que par ce mou-

vement répété de la bouche notre rire pût être dissimulé. » Quelle scène ! quel empereur ! quel sénat ! quelle honte ! Voilà des souvenirs du Colisée à mettre à côté de ceux de Domitien.

Il faut bien chercher la mémoire de Commode dans l'amphithéâtre des Flaviens, car il n'a pas laissé un seul monument à Rome qui lui appartienne. Il n'en construisit aucun, et ne termina même pas ceux que son père avait commencés. Les thermes qui portèrent son nom n'étaient pas de lui. Ils avaient été construits par Cleander, un de ses serviteurs, qui fut tout-puissant sous son règne. Le despotisme, je l'ai déjà montré, amène tôt ou tard le pouvoir des favoris. Déjà Tibère avait supporté longtemps le crédit impérieux de Séjan. Nous avons vu quelle était l'autorité des affranchis sous Claude et sous Néron. Commode laissa gouverner l'empire tour à tour par Perennis et par Cleander, puis livra le dernier au peuple soulevé. Il y avait aussi des émeutes sous ces empereurs romains, dont la puissance était sans bornes, et ces empereurs cédaient à l'émeute. Celle-ci commença dans le cirque. Nous sommes toujours ramenés au cirque ou à l'amphithéâtre ; comme je l'ai dit, l'histoire romaine de ce temps se passe presque tout entière dans ces lieux-là.

« Pendant les jeux du cirque, comme les chevaux allaient commencer leur septième course, dit Dion, historien précieux pour cette époque, parce qu'il a vu ce qu'il raconte, une troupe considérable d'enfants se

précipita dans le cirque; une jeune fille de grande taille à l'air farouche les conduisait. » On voit que les gamins de Rome figuraient aussi dans les émeutes. Ces enfants ayant pendant un temps fort long poussé des cris terribles, le peuple tout entier, après leur avoir répondu par ses clameurs, s'élance hors du cirque et va chercher Commode, qui était hors de Rome, dans la villa des Quintilii. On demande pour lui au ciel toutes les félicités, mais on adresse mille malédictions à Cleander. Commode envoie contre cette foule quelques soldats, qui en blessent et en tuent plusieurs. Cela ne les arrête point; se confiant dans leur nombre et dans l'appui des prétoriens, les révoltés avancement toujours¹. « Comme ils approchaient du lieu où était Commode et que personne ne l'instruisait de ce qui se passait, sa concubine Marcia lui apprit tout. Commode en fut si effrayé, car il était très-poltron, qu'il ordonna sur-le-champ qu'on mit à mort Cleander et son fils, que lui-même prenait soin d'élever. L'enfant fut brisé contre terre et mis en pièces. On prit le corps de Cleander, et on le traîna ignominieusement à travers la ville. Sa tête fut portée sur un croc, et plusieurs de ceux qui sous lui avaient été puissants furent massacrés. »

Ilideux spectacle de la faveur qui opprime, du pou-

¹ Selon Hérodien, les soldats repoussèrent le peuple jusque dans la ville; mais là le peuple reprit son avantage dans cette guerre des rues, où il y a toujours pour lui plus de chances de triompher.

voir impérial qui abdique tour à tour devant un ambitieux subalterne et devant une multitude sanguinaire! Ce spectacle, il nous est pour ainsi dire donné à Rome, car le lieu de la scène nous est connu. Nous savons où était le cirque, remplissant presque toute la longueur de la vallée qui sépare l'Aventin du Palatin. De là jusqu'à la villa des Quintilii, le chemin de l'émeute est facile à suivre. Elle n'avait qu'à marcher droit devant elle sans s'écarter ni à droite ni à gauche ; sortant par la porte Capène, qui était un peu en avant de la porte actuelle de Saint-Sébastien, la foule, partie du cirque, se trouvait sur la voie Appienne et arrivait directement en moins d'une heure à la villa des Quintilii, située à la gauche de la route, dans le lieu où il reste de cette villa des ruines assez étendues pour qu'on leur ait donné le nom populaire de *Vieille Rome, Roma Vecchia*. Depuis les fouilles faites par le prince Torlonia, et d'après l'indice certain de plusieurs tuyaux de plomb qui servaient à conduire les eaux et portent les noms de *Condianus* et de *Maximus Quintilius*, on ne peut douter que ces ruines considérables, autrefois habitations opulentes, ne soient celles de la villa de ces deux frères, qui périrent sous Commode. Son souvenir y est donc attaché par une barbarie. Il faut bien le prendre où on le trouve, cet odieux souvenir, et puisque lui-même n'a pas élevé de monuments, le demander aux monuments de ses victimes.

L'histoire des deux frères est intéressante et romanesque. Condianus et Maximus Quintilius étaient distingués par la science, les talents militaires, la richesse, et surtout par une tendresse mutuelle qui ne s'était jamais démentie. Servant toujours ensemble, l'un se faisait le lieutenant de l'autre. Bien qu'étrangers à toute conspiration, leur vertu les fit soupçonner d'être peu favorables à Commode; ils furent pros crits et moururent ensemble comme ils avaient vécu. L'un d'eux avait un fils nommé Sextus. Au moment de la mort de son père et de son oncle, ce fils se trouvait en Syrie. Pensant bien que le même sort l'attendait, il feignit de mourir pour sauver sa vie. Sextus, après avoir bu du sang de lièvre, monta à cheval, se laissa tomber, vomit le sang qu'il avait pris et qui parut être son propre sang. On mit dans sa bière le corps d'un bœlier qui passa pour son cadavre, et il disparut. Depuis ce temps, il erra sous divers déguisements; mais on sut qu'il avait échappé, et on se mit à sa recherche. Beaucoup furent tués parce qu'ils lui ressemblaient ou parce qu'ils étaient soupçonnés de lui avoir donné asile. Il n'est pas bien sûr qu'il ait été atteint, que sa tête se trouvât parmi celles qu'on apporta à Rome et qu'on dit être la sienne. Ce qui est certain, c'est qu'après la mort de Commode, un aventurier, tenté par la belle villa et par les grandes richesses des Quintilii, se donna pour Sextus et réclama son héritage. Il paraît ne pas avoir manqué d'adresse

et avoir connu celui pour lequel il voulait qu'on le prit, car par ses réponses il se tira très-bien de toutes les enquêtes. Peut-être s'était-il lié avec Sextus et l'avait-il assassiné ensuite. Cependant l'empereur Pertinax, successeur de Commode, l'ayant fait venir, eut l'idée de lui parler grec. Le vrai Sextus connaissait parfaitement cette langue. Le faux Sextus, qui ne savait pas le grec, répondit tout de travers, et sa fraude fut ainsi découverte.

Quand on lit l'histoire des furieux qui déshonorèrent l'empire, ce qui surprend, c'est qu'on ait supporté vingt-quatre heures de pareils maîtres. Il y a chez les hommes, une fois que l'esclavage s'est appesanti sur eux, une puissance de le supporter qui effraye; mais enfin, lorsque la mesure de la tyrannie est comble, elle provoque toujours la terrible ressource des conspirations. Une première tentative pour se délivrer de Commode vint d'une de ses sœurs, Lucille, la veuve de Lucius Verus, alors remariée. On pardonnerait peut-être à une digne fille de Marc-Aurèle d'avoir voulu venger le nom de son père sur l'infâme frère qui le déshonorait, et des deux bustes colossaux de Lucille placés dans le *casin* de la villa Borghèse, il en est un surtout qui irait bien à une femme capable de cet héroïsme féroce à la Brutus. L'expression du buste est formidable, le dédain est sur les lèvres, le regard est de Némésis. Il faut néanmoins renoncer à rien voir d'héroïque dans le caractère de Lucille, soup-

connée du meurtre de son premier mari et criminelle épouse d'un second. Dion Cassius dit qu'elle ne valait pas beaucoup mieux que son frère. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle excita un personnage considérable nommé Pompeianus, son gendre et son amant, à tuer Commode. Pompeianus, en levant son poignard sur lui, s'écria : « Voilà ce que le sénat t'envoie ! » au lieu de frapper sans rien dire, et le coup manqua. Commode se contenta d'abord d'exiler Lucille, mais il avait ses desseins : il ne voulait la mettre à mort qu'après l'avoir déshonorée, comme il fit de ses autres sœurs. Il profita aussi de cette occasion pour se débarrasser de sa femme Crispina.

La seconde conspiration réussit mieux. Elle était encore conduite par une femme, Marcia, cette concubine de Commode qui passe pour avoir été favorable aux chrétiens ; mais ni sa situation auprès de l'empereur, ni le meurtre auquel elle prit part, ne permettent de supposer qu'elle ait été chrétienne. Elle commença par empoisonner Commode ; le poison n'agissant pas assez vite, on lui envoya un gladiateur avec lequel il avait coutume de s'exercer, et qui l'étrangla : mort conforme à sa vie !

On peut s'étonner que les statues et les bustes de Commode ne soient pas plus rares, puisque le sénat, qui avait souffert ses crimes et applaudi à ses barbaries dans l'amphithéâtre, se révolta quand il fut bien mort, et ordonna que ses statues seraient détruites.

Le sénat voulait aussi que son cadavre fût privé de sépulture ; mais Pertinax permit à un affranchi de l'ensevelir, et on le porta de nuit dans le mausolée d'Adrien, où sa cendre a reposé auprès de celles d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle !

Lampride nous a conservé le texte officiel de la requête adressée en cette occasion par le sénat à Pertinax. La rage de la lâcheté longtemps prosternée, enfin rassurée et triomphante, éclate dans ce singulier morceau. On pourrait citer bien d'autres exemples de ces indignes violences de la bassesse contre ce qu'elle avait adoré, car il y a toujours des hommes qui, en se vendant, n'entendent tenir le marché que tant qu'il sera avantageux, et pour qui l'infortune est un cas rédhibitoire. Voici ces injures honteuses pour ceux qui les prononcèrent, bien que méritées par celui à qui elles s'adressaient. La colère de la peur qui se révolte est prolix, elle aime les redites, et les sénateurs romains, tout en saluant déjà l'empereur nouveau, tout en bénissant les prétoriens, ne se lassent point de répéter les mêmes malédictions sur l'empereur tombé, comme s'ils prenaient plaisir à frapper et à frapper encore un cadavre étendu à leurs pieds :

« Que les honneurs soient arrachés à l'ennemi de la patrie, que les honneurs soient arrachés au parricide, que le parricide soit trainé ! Que l'ennemi de la patrie, le parricide, le gladiateur soit déchiré dans le spoliaire, — l'ennemi des dieux, le bourreau

du sénat, le parricide du sénat, l'ennemi du sénat! Au spoliaire le gladiateur¹! Celui qui a égorgé le sénat, qu'il soit mis au spoliaire! Celui qui a égorgé le sénat, qu'il soit trainé avec le croc! Celui qui a égorgé les innocents, qu'il soit trainé avec le croc! L'ennemi, le parricide, sur lui une sévérité juste! Celui qui n'a pas épargné son propre sang, qu'il soit trainé avec le croc! Celui qui t'aurait tué (à Pertinax), qu'il soit trainé avec le croc! Tu as craint avec nous, tu as été en danger avec nous. O Jupiter très-grand et très-bon, pour que nous ne périssions pas, conserve-nous Pertinax! Vivent les prétoriens! vivent les cohortes prétoriennes! Vivent les armées romaines! Vive la piété du sénat! Que le parricide soit trainé! nous le demandons, Auguste, que le parricide soit trainé! nous le demandons, que le parricide soit trainé! Exauce-nous, César, aux lions les délateurs; exauce-nous, César, aux lions Speratus²! Vive la victoire du peuple romain! Vive la fidélité des soldats! Vive la fidélité des prétoriens! vivent les cohortes prétoriennes! Que partout les statues de l'ennemi, que partout les statues du parricide, que partout les statues du gladiateur, que partout les statues du parricide soient renversées! L'égorgeur des citoyens, qu'il soit trainé; le parricide des citoyens, qu'il soit trainé! Que les statues du gladiateur soient renversées! Toi sain et sauf, nous sommes sains et saufs. Vraiment, vraiment, aujourd'hui vraiment, aujourd'hui dignement, aujourd'hui vraiment, aujourd'hui librement, nous sommes en sûreté, la terreur aux délateurs! Pour que nous soyons en sûreté, la terreur aux délateurs! Soyons sains et saufs. Ilors du sénat les délateurs! Le bâton aux délateurs, et toi sain et sauf! Au lion les délateurs! Toi empereur, et le bâton aux délateurs!

« Que la mémoire du parricide, du gladiateur soit abolie; que les statues du parricide, du gladiateur soient renversées, que la

¹ Le *spoliaire* était le lieu où l'on portait les cadavres des gladiateurs et où on les achevait.

² Speratus était probablement un délateur fameux.

mémoire de l'impur gladiateur soit abolie ! Au spoliaire le gladiateur ! Exauce-nous, César ; que le bourreau soit traîné avec le croc ; que le bourreau du sénat, suivant la coutume des ancêtres, soit traîné avec le croc ! Plus cruel que Domitien, plus impur que Néron, comme il a fait, qu'il soit traité ! Que les mémoires des innocents soient conservées ! Rends leurs honneurs aux innocents, nous le demandons ! Que le cadavre du parricide soit traîné avec le croc ; que le cadavre du gladiateur soit traîné avec le croc ; que le cadavre du gladiateur soit mis au spoliaire ! Recueille les voix, aux voix ! Nous opinons tous qu'il doit être traîné avec le croc. Que celui qui égorgait tout le monde soit traîné avec le croc ; celui qui égorgait tout âge, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui égorgait tout sexe, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui n'a pas épargné son propre sang, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a spolié les temples, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a supprimé les testaments, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a dépouillé les vivants, qu'il soit traîné avec le croc ! Nous avons été les esclaves d'esclaves. Celui qui a reçu un prix pour laisser vivre, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a exigé un prix pour laisser vivre et n'a pas tenu sa promesse, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a vendu le sénat, qu'il soit traîné avec le croc ; celui qui a enlevé aux fils leur héritage, qu'il soit traîné avec le croc ! Alors du sénat les dénonciateurs, hors du sénat les délateurs, hors du sénat les suborneurs d'esclaves ! Et toi (à Pertinax), tu as craint avec nous, tu sais tout, tu connais les bons et les mauvais ; tu sais tout, corrige tout. Nous avons craint pour toi. Oh ! bonheur ! Toi qui es un homme, toi empereur ! Fais opiner sur le parricide ; fais opiner, mets aux voix. Nous demandons ton assistance. Les innocents n'ont pas été enterrés ; le parricide a déterré les cadavres ; que le cadavre du parricide soit traîné ! »

Sortons de cet affreux tumulte d'une assemblée encore palpitante de peur, éperdue de joie et ivre de vengeance, dont il semble entendre les trépigne-

ments, et cherchons à tirer avec calme quelques conclusions des spectacles si différents que viennent de nous donner les trois règnes qui ont passé devant nous.

Si je voulais prouver ce qui ressort pour moi de chaque ligne de l'histoire de la Rome impériale, combien le pouvoir illimité des empereurs était une chose mauvaise pour l'État et pour eux-mêmes, je me garderais de citer Caligula, Néron, Domitien : je citerais Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Quoi ! le monde a eu l'incroyable fortune d'être gouverné pendant près d'un demi-siècle par deux hommes incomparables, et immédiatement après, sans transition, il s'est trouvé aux mains d'un exécrationnable scélérat ! Commode a pu faire sans obstacle exactement le contraire de ce qu'avaient fait Antonin et Marc-Aurèle ! La félicité de l'empire était un accident qui ne devait plus se renouveler, et de cette félicité passagère il ne restait rien, absolument rien ; tout était comme si Antonin et Marc-Aurèle n'eussent pas existé ! Et ce n'est pas seulement parce qu'il n'y avait nulle institution qui subsistât quand les hommes passaient, c'est principalement parce que, le souverain étant tout, il ne pouvait se former dans les âmes aucune énergie civile, aucune vertu publique. Il ne restait donc ni des droits, ni des hommes : il n'y avait pas de cité et pas de citoyens.

Et les mauvais empereurs, quel était leur sort ?

Vraiment, au milieu de leurs crimes et de leurs folies, je suis parfois tenté de les plaindre. Quelle affreuse vie et quelle fin terrible ! C'étaient des hommes après tout ! Plusieurs avaient reçu du ciel des dons heureux ; Tibère était un bon guerrier et un prince habile, Caligula eut d'heureux commencements, Néron en eut d'admirables ; Commode lui-même, après la mort de son père, avait donné des espérances : la toute-puissance les perdit, elle fut pour eux ce que fut pour Adam la tentatrice. Eux aussi pourraient répondre quand ils comparaisent devant le tribunal des siècles : C'est elle qui m'a fait goûter le fruit empoisonné ! Il faut à l'homme un frein, comme il faut un rivage à l'Océan. Cela est bien commun, mais c'est commun à force d'être vrai. Il y a eu à Rome trois bons et grands empereurs, un certain nombre d'empereurs médiocres, beaucoup d'empereurs détestables ; c'est la chance de la loterie du despotisme, c'est la proportion que donne, d'après l'expérience de l'histoire, le calcul des probabilités appliqué à cette forme de gouvernement. En est-il de même pour les souverains dont le pouvoir a été modéré par les lois ? Évidemment non. Ceux-ci, qui ne valent quelquefois pas mieux que les autres, ont ce grand avantage de ne pouvoir se corrompre et se perdre aussi facilement. Empereur romain au lieu d'être roi constitutionnel d'Angleterre, George I^{er} aurait peut-être été un Néron, et George IV un Héliogabale ; Néron, roi

constitutionnel, eût peut-être été un honnête *dilet-
tante* sur le trône. Les institutions qui protègent les
peuples contre les souverains défendent les souverains
d'eux-mêmes.

XII

COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE

DE COMMODE A ALEXANDRE SÈVÈRE

La décadence aussi ancienne que l'empire. — Pertinax vulgaire comme ses traits. — Didius Julianus, l'empire à l'encan. — Les compétiteurs de Septime-Sévère; bustes rares, insignifiants comme eux. — Septime-Sévère type africain, perfidie, cruauté, énergie impuissante. — Septizonium. — Arc de Septime-Sévère, soudaineté de la décadence dans l'art. — Caracalla et Géta, ressemblance des deux frères. — Le nom de Géta effacé par son meurtrier. — Thermes de Caracalla, ce qu'étaient les thermes. — Plan et magnificence de Rome sous Caracalla. — Portraits et règne de Macrin. — Les quatre Julie, leur beauté et leurs intrigues. — Héliogabale stupide et vicieux, son portrait. — Les jardins de Varius, mort d'Héliogabale. — Des religions orientales à Rome d'après les monuments.

A vrai dire, la décadence de Rome a commencé avec l'empire. La décadence de l'énergie civique et bientôt de la vertu militaire, on en a vu les preuves; mais, quand une société se dissout au dedans, elle conserve encore assez longtemps un air de grandeur et un semblant d'éclat, trompant ainsi ceux qui ne

regardent que la surface. Un mal mortel n'empêche pas toujours le visage d'être coloré et l'œil d'être brillant; il arrive même que les couleurs sont plus vives et que le regard semble s'animer; la mort qui s'approche revêt, en les exagérant, les apparences de la vie. Cependant le mal interne, pour être dissimulé, n'est pas guéri; le cœur, atteint par une altération organique, finit par s'atrophier; une fièvre de langueur use les forces vitales, et l'agonie paraît au front.

Il en fut ainsi de la Rome impériale. Des signes de décadence s'étaient déjà manifestés sous Auguste. La facilité avec laquelle les Romains se laissèrent ravir tous leurs droits était l'indice certain d'un abaissement moral bien profond. Plus tard, le relâchement de l'esprit militaire alla toujours croissant, l'abdication de la dignité de citoyen et d'homme fut toujours plus complète. Au dehors, l'empire semblait encore puissant et assuré; mais il était la proie de cette maladie dont meurent les vieillards qui n'en ont point d'autres, l'impossibilité de vivre.

Le progrès de la décadence, arrêté par quelques bons et grands empereurs, reprit son cours après eux sous Commode. Dès ce moment, le malade ne se relèvera plus que par intervalles, retombant toujours sur son lit de mort, plus faible et plus épuisé, jusqu'au jour où il s'éteindra tout à fait. Cette décadence presque continue date du règne de Commode. Cependant on doit reconnaître que Septime-Sévère eut encore

des qualités énergiques. Je m'arrêterai sur cet empereur, digne de quelque estime ; mais avant je dois mentionner en passant les faibles concurrents qui disparurent devant lui, et d'abord leur prédécesseur Pertinax, puisque j'ai sous les yeux les bustes de ces hommes, et qu'à défaut d'autres monuments, les lieux qui virent leur élévation rapide ou leur mort non moins prompte me les rappellent.

L'extraction de Pertinax était obscure. Son père, affranchi et marchand de bois, louait aussi des boutiques ; lui-même, tour à tour officier et chargé de l'administration des vivres, pendant son exil sous Domitien, fit le commerce par l'entremise de ses esclaves ; il le fit encore étant empereur. Pertinax avait étudié quelque peu et même enseigné la grammaire ; mais ayant fait, ce semble, à ce métier peu de profit, il quitta l'enseignement pour l'armée, et s'y distingua. Malgré ses goûts mercantiles, il y avait en lui du soldat. Le premier mot d'ordre qu'il donna fut : *militemus*, combattons. Ce mot d'ordre, remarque son historien, déplut aux prétoriens. Quel signe ! Il avait, comme Galba, du goût pour la discipline, et lui ressemblait par son avarice ; mais il valait mieux que Galba¹. Son éléction fut fortuite et furtive. Les princi-

¹ Dion Cassius est très-favorable à Pertinax, mais il avait ses raisons : lui-même nous apprend que l'empereur qu'il loue outre mesure, et dont il tait les cruautés, l'avait comblé d'honneurs, et qu'il lui devait la préture.

paux auteurs du meurtre de Commode, meurtre auquel il avait pris part, lui donnèrent l'idée de se faire nommer empereur, et le conduisirent au camp des prétoriens. Il leur promit une gratification : c'était tout ce qu'ils demandaient. Ceux qui se trouvaient là le proclamèrent. Descendant le Quirinal, il se rendit de nuit à la Curie pour faire ratifier son élection par le sénat : les empereurs créés par l'armée avaient coutume d'observer cette formalité; mais la Curie était fermée, et le portier absent. Pertinax traverse le Forum désert, et va s'asseoir dans le temple de la Concorde, attendant le matin et l'empire. Les magistrats et les consuls se rendent à la Curie, dont la clef s'était retrouvée, et aussitôt qu'il y paraît, Pertinax est déclaré empereur nuitamment.

Pertinax, qui ne régna pas tout à fait trois mois, n'a pas élevé de monuments, et n'a laissé de lui à Rome que ses bustes. Quoi qu'en dise Capitolin, il n'a rien d'un vieillard vénérable; sa tête est carrée, sa bouche assez fine; sa physionomie commune est bien celle d'un homme d'affaires entendu et d'un soldat déterminé. Il périt dans le palais, tué par les soldats après avoir été élu par eux; trois cents prétoriens vinrent du camp en bon ordre pour égorger l'empereur. Pertinax leur adressa une longue et vigoureuse allocution; ils semblaient s'apaiser, quand un Germain, un Tongre qui peut-être n'entendait pas bien le latin, ranima leur colère et leurs craintes, et

planta sa pique dans la poitrine de Pertinax. Les soldats lui coupèrent la tête, et, après l'avoir promenée par la ville, la portèrent au camp. Cette tête, ramassée là où on l'avait jetée, fut réunie à son corps, qui gisait sur le Palatin; l'une et l'autre furent placés dans une sépulture de famille par le successeur de Pertinax.

Les soldats qui avaient tué Pertinax, n'ayant pas un autre empereur sous la main, en prirent un de rencontre. Il s'appelait Didius Julianus. C'était un homme riche, de mauvaises mœurs, jurisconsulte habile, qui avait fait la guerre et avait été gouverneur en Germanie. Le marché s'était ouvert au camp des prétoriens. Didius Julianus s'y rendit, pour acheter l'empire qui s'y vendait. Un autre acquéreur, nommé Sulpicianus, y était déjà et faisait des propositions. Didius Julianus enchérit. Sulpicianus avait promis aux soldats 25,000 sesterces (4,449 francs 50 centimes) par tête. Les soldats dirent à Julianus : « Voilà ce qu'il offre ; toi, qu'offres-tu ? » Il proposa 50,000 sesterces pour chaque soldat (5,557 francs). Les prétoriens lui donnèrent la préférence. Pour faire cette offre, il était monté sur le rempart du camp ; il en descendit empereur par la grâce de son coffre-fort.

Selon Hérodien, la femme de Julianus l'avait poussé à faire l'acquisition de l'empire. Le prétendu buste de Manlia Scantilla, qui est au Capitole à côté du buste de Julianus, est un portrait de Julie Mammée.

Le buste du *Braccio Nuovo*, au Vatican, est celui d'une jeune femme remarquable par sa beauté ; mais je ne lis dans ses traits ni l'ambition, ni l'audace. Cette jolie et douce figure s'accorde mieux avec le récit de Spartien, qui nous montre Manlia Scantilla épouvantée de l'entreprise de son mari et traversant toute tremblante le Forum pour se rendre au palais où elle entrait malgré elle. Un autre buste du Vatican donne à la femme de Didius Julianus un air plus altier et plus résolu : elle regarde en haut. Le nouveau propriétaire prit possession du palais impérial aussi ignoblement qu'il avait acquis l'empire. Avec un empressement de parvenu, il se fit servir le repas préparé pour Pertinax, dont le cadavre décapité n'avait pas encore été enlevé, trouva le souper mauvais, en demanda un meilleur, puis, après avoir mangé gloutonnement, joua aux dés et fit danser le pantomime Pylade.

L'opération commerciale de Didius Julianus, qui semblait bonne, ne l'était point. L'acheteur paraît avoir éprouvé des difficultés pour ses paiements, ce qui donna de l'humeur à ses créanciers. Quand Didius Julianus était venu sur le mur du camp offrir aux prétoriens un bon prix de leur marchandise, ils l'avaient proclamé empereur ; mais quand il voulut les faire rentrer dans ce même camp et leur en faire fortifier les tours, ils se révoltèrent : car, et ceci montre encore ce qu'était devenue la valeur romaine par l'épuisement de l'empire, « les soldats, dit Spartien, se

livraient très à contre-cœur aux exercices militaires, et chacun d'eux, dans les travaux qui lui étaient prescrits, se faisait remplacer en payant. »

Quand Didius Julianus eut acquitté de sa dette tout ce qu'il pouvait solder, les prétoriens, n'ayant plus rien à en tirer, l'égorgèrent. Deux concurrents, outre Septime-Sévère, s'étaient mis sur les rangs pour le remplacer. Par un hasard singulier, l'un s'appelait le noir, Percennius Niger, et l'autre le blanc, Clodius Albinus. Noir ou blanc, pile ou face, c'était le jeu des armées romaines. Chacune avait son prétendant, et jetait son dé pour savoir lequel tomberait le premier. Le coup fut nul pour les deux armées ; une troisième, qui portait Sévère, gagna la partie.

Après avoir considéré les portraits rares, souvent peu certains et sans caractère nettement tranché, des rivaux insignifiants de Septime-Sévère, on s'arrête avec plus d'intérêt devant ceux de cet empereur. Ils sont authentiques, nombreux, et comme lui bien caractérisés. Sévère était Africain et garda toujours l'accent de son pays. Il y a en effet de l'Africain dans ses traits : son nez est assez ouvert et un peu écrasé, sa chevelure est formée de petites boucles qui semblent disposées de manière à déguiser des cheveux crépus. Après des empereurs espagnols et gaulois, Rome avait un empereur quarteron. Septime-Sévère se montra ce que sont souvent les hommes de sang mêlé, intelligent et perfide, courageux et cruel.

Il était perfide, car il adressa à Clodius Albinus une lettre tout affectueuse, dans laquelle il lui offrait de partager l'empire; mais ceux qui étaient chargés de cette bienveillante missive avaient ordre de poignarder Albinus; il était cruel, *naturâ sævus*, dit Eutrope, car il fit mettre à mort beaucoup d'hommes sous des prétextes fort variés, les uns parce qu'ils avaient plaisanté, les autres parce qu'ils n'avaient rien dit, punissant la parole et le silence. Il s'enrichit par des proscriptions, moyen qu'avaient employé les destructeurs de la république, et auquel les successeurs de la république ne renonçaient pas. Par son ordre, on tua la femme et les enfants de chacun de ses deux compétiteurs. Il fit jeter devant sa tente et tailler en quartiers le corps de Clodius Albinus. Montant le cheval du vaincu, il força l'animal épouvanté à fouler le cadavre de son maître. Enfin il fit périr sans jugement un grand nombre de personnages considérables, — Spartien en cite quarante-trois, — et sans doute un nombre bien plus grand encore de citoyens obscurs. Selon cet auteur, la jeunesse de Septime-Sévère avait été pleine de crimes et de débordements. Cependant Sévère fut regretté et mérita de l'être, par comparaison avec ses successeurs Caracalla et Héliogabale, et parce qu'au moins il défendit l'empire. Rien ne montre mieux à quel abaissement Rome était descendue que la justice de ces regrets.

La figure de Sévère exprime la fermeté. En effet, il

sut faire respecter la discipline. Il étouffa une grave sédition qui avait éclaté presque aux portes de Rome, près des *Saxa rubra*, au bord du Tibre, là où le christianisme et Constantin devaient triompher du paganisme et de Maxence. Cependant Sévère lui-même ne put empêcher les soldats de demander au sénat 10,000 sesterces, et il ne sut ce jour-là désarmer la sédition qu'en la payant. Il est vrai que les soldats invoquaient le souvenir d'Octave, qui en avait donné autant à ceux qui l'avaient amené à Rome. On voit que les plus mauvaises traditions du régime impérial remontaient au fondateur de l'empire des césars.

Le camp des prétoriens, ce lieu où naguère on débattait les conditions de l'achat du pouvoir souverain, vit un spectacle auquel il n'était pas accoutumé : les gardes prétoriennes, qui étaient les janissaires de l'empire romain, remplacées par d'autres troupes. Le Forum vit passer l'empereur allant du Capitole au Palatin, et faisant porter devant lui, renversés, les étendards qu'il avait enlevés aux prétoriens. On put s'applaudir alors qu'une tyrannie fût détruite par un tyran ; mais cette joie ne devait pas durer. Sévère lui-même fut obligé de rétablir les prétoriens et d'en quadrupler le nombre : de douze mille ils furent portés à cinquante mille.

Cet homme ferme et dur ne pouvait rien contre la corruption qui avait atteint l'armée. Une lettre de Sévère au gouverneur de la Gaule contient une satire

amère de cette corruption. « Tes soldats vagabondent, tes tribuns se baignent au milieu du jour¹. Ils ont pour salles à manger les cabarets, pour chambres à coucher les hôtelleries. Ils dansent, ils boivent, ils chantent ; leurs repas sont sans terme, et leur intempérance sans mesure. Ces choses se feraient-elles, si nous avions un reste de la discipline de nos pères ? » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un empereur guerrier. On croit parfois que le despotisme est favorable à l'esprit militaire ; la défaillance de cet esprit sous l'empire prouve qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Sévère, né en Afrique, alla mourir en Angleterre. Son dernier mot d'ordre : *travaillons !* a eu l'honneur d'être cité par M. le duc de Broglie dans un mémorable discours académique. A côté de l'énergie qu'atteste ce mot, une autre parole de Sévère respire un découragement profond. « J'ai tout été, et à quoi bon ? » *Omnia fui et nihil expedit*. Cette appréciation ironique des choses humaines est remarquable chez un ancien. On croit entendre parler Hamlet, ou Macbeth dire après une vie d'ambition et de remords :

Life is a poor player...

« La vie est comme un pauvre acteur. »

Rome, qui allait à sa ruine après tant de brillantes fortunes, pouvait dire comme Sévère : « J'ai tout été,

¹ C'était un grand signe de mollesse de se baigner avant le soir.

et à quoi bon ? » L'amertume de sa décadence est dans ce mot-là.

Septime-Sévère, un des conservateurs et des réparateurs passagers de cet édifice prêt à tomber en ruine qui s'appelait l'empire, montra le même instinct de conservation et de réparation dans le soin qu'il prit d'entretenir les édifices et de rebâtir les ruines. Selon Spartien, Sévère n'avait pas coutume d'inscrire son nom sur les monuments qu'il relevait ; Dion dit précisément le contraire. Le Panthéon donne raison à Dion, car une inscription placée au-dessous de celle d'Agrippa nous apprend que Septime-Sévère et son fils Caracalla ont restauré ce monument et l'ont orné. On le reconnaît aussi à l'infériorité de plusieurs détails et au goût médiocre de certains ornements. Cette inscription nous apprend aussi que le Panthéon était déjà dégradé par le temps, *vetustate corruptum* ; ces mots auraient pu s'appliquer à l'empire. Sévère restaura même un temple qui remontait à l'époque de la république, celui de la *Fortune Mulière*, élevé en mémoire du triomphe qu'avait remporté l'ascendant d'une mère et d'une épouse sur l'orgueil irrité de Coriolan, et, parmi les monuments qui dataient des premiers temps de l'empire, le portique d'Octavie. A ces restaurations Sévère joignit des constructions nouvelles. Il bâtit des thermes qui étaient placés non loin de la porte Capène, et par conséquent voisins du lieu où devaient s'élever les thermes de Caracalla, dont ils

furent peut-être l'origine et pour ainsi dire le germe. Il donna son nom à une porte qui se trouvait sur la rive droite du Tibre ; cette porte, réparée dans les temps modernes et refaite en partie, s'appelle encore *porta Settimiana* ; il établit une voie, la *via Severiana*, qui, partant d'Ostie, suivait le bord de la mer : produits de l'activité d'un empereur dont la devise eût pu être ce mot d'ordre déjà cité : Travaillons (*laboremus*).

Si je suivais l'histoire monumentale de Rome hors de Rome même, j'aurais à mentionner ce mur ou rempart élevé par Septime-Sévère à travers l'île de Bretagne pour protéger les établissements romains contre les populations insoumises du nord de l'Angleterre et de l'Écosse¹, grand ouvrage analogue à celui dont Adrien et Antonin étaient les auteurs, et qui ne suffisait plus. Rome se retranchait déjà ; elle élevait contre ses ennemis des remparts aux extrémités de son empire. Le jour approchait où elle serait obligée de reporter en arrière ses moyens de défense et de se fortifier elle-même, en opposant aux Barbares, devenus menaçants pour le centre de l'empire, le mur d'Aurélien.

Il ne reste rien d'un édifice à sept étages bâti par Septime-Sévère, et qu'on appelait le Septizonium.

¹ Je suis d'autant moins tenté d'empiéter sur un sujet placé en dehors de ces études, que je le sais en bonnes mains, car il ne peut manquer d'être savamment traité dans l'écrit que prépare M. Noël Des Vergers sur la domination des Romains en Angleterre.

Il l'avait placé devant le palais impérial, vers l'angle méridional du Palatin, pour frapper les yeux de ses compatriotes africains quand ils arrivaient à Rome. C'est peut-être par la même raison qu'il avait construit ses thermes de ce côté. Le sentiment que Spartien prête à Septime-Sévère est un signe curieux de ce patriotisme de province, sentiment nouveau qui venait se mettre à côté du vieux patriotisme romain, et devait l'effacer. L'Africain se retrouve là comme dans les traits de Sévère, comme dans son accent, comme dans son éloquence, qui était *carthaginoise*. Au sein de l'unité romaine, les nationalités commencent à se dessiner; on pressent la diversité des temps modernes.

La disposition particulière qui donna au Septizonium son nom n'était pas nouvelle. Les *régionnaires* indiquent un autre Septizonium sur le mont Esquilin, près des Thermes de Titus et de la maison où cet empereur naquit. Sévère paraît avoir affectionné ce genre de construction, car c'est dans un troisième Septizonium érigé sur la voie Appienne, et destiné par lui à sa propre sépulture, que fut porté le corps de son fils Géta. Quant au Septizonium du Palatin, trois des sept étages existaient encore au temps de Sixte-Quint, le grand bâtisseur, mais qui, comme on l'a fait pendant tout le seizième siècle et depuis jusqu'à nos jours, n'a bâti qu'en détruisant beaucoup.

· Avant d'arriver à l'antiquité la plus considérable

qui nous reste de Septime-Sévère, à son arc de triomphe, je dois dire un mot d'un autre arc qui date de son règne. C'est un arc nain dont les sculptures sont très-médiocres, et que les changeurs et les marchands de bestiaux qui fréquentaient le marché aux bœufs (*forum boarium*) érigèrent en l'honneur de Sévère et de sa famille : pauvre petite platitude pauvrement exécutée. Par un de ses caprices ironiques, le temps, qui, avec le secours des hommes, a détruit tant d'admirables monuments, a épargné celui-là ; ce lourd et disgracieux colifichet de la décadence est à deux pas de la voûte antique et indestructible de l'égout des Tarquins.

Un arc plus considérable et voisin du premier porte le nom de *Janus quadrifrons* parce qu'il a quatre ouvertures, et par là quatre façades. C'est un de ces *janus* près desquels se tenaient les changeurs et les banquiers, qui servaient d'abri aux marchands et de bourse aux Romains. Ceux du grand Forum ont disparu, celui du *Marché aux bœufs* subsiste. Il n'offre d'autre intérêt que de nous fournir un spécimen du genre de construction auquel il appartient. L'architecture en est pesante. Canina y voyait un des innombrables *janus* dont Domitien avait rempli la ville ; mais on construisait mieux sous Domitien. Il est plus convenable de le rapporter au temps de Septime-Sévère, qui avait aussi élevé plusieurs *janus*. Peut-être est-ce par reconnaissance pour la munificence impé-

riale, qui leur aurait donné le plus grand des deux arcs, que les habitués du Marché aux bœufs ont élevé le petit.

Mais passons à l'arc triomphal de Septime-Sévère, l'un des restes les mieux conservés de la Rome antique, l'un de ses plus imposants débris.

Septime-Sévère, empereur vraiment guerrier, était digne d'un arc de triomphe, et le sort a été juste en laissant debout cet hommage auquel il avait droit. L'arc de Septime-Sévère est intact ; il se dresse au pied du Capitole, en face du Forum. En le plaçant dans ce lieu, Sévère montrait ce jour-là son indifférence pour les souvenirs de Rome libre, car, dominée par l'arc impérial, l'ancienne tribune aux harangues, devenue inutile, était comme écrasée sous sa masse et perdue dans son ombre. L'arc de Septime-Sévère masquait aussi le temple de la Concorde, dont l'origine remontait à Camille, et que Sévère lui-même avait réparé. Dresser un arc de triomphe devant l'un des plus beaux temples de Rome, c'était déjà de la barbarie. Quand on s'étonne de l'accumulation des monuments au pied du Capitole, on oublie que cette accumulation fut successive. Sous la république, il n'y avait là que deux temples, celui de la Concorde et celui de Saturne ; même quand Domitien eut ajouté le temple de son père Vespasien, l'encombrement n'existait pas encore. Septime-Sévère vint planter gauchement son arc de triomphe devant le temple de la Concorde, et par là,

le premier, troubla le bel effet d'ensemble que ce lieu présentait. C'est une faute de goût sans doute, mais il ne faut pas nous en étonner, car la décadence arrive ; l'arc de Septime-Sévère semble bâti, à son premier avènement, pour la laisser passer.

La décadence paraît surtout dans les sculptures. Si on les compare avec celles du temps des Antonins, on sera frappé de leur prodigieuse infériorité. Il y a entre les unes et les autres la plus grande des distances, la distance du beau au laid, et cependant les deux époques se touchent. Ces chutes soudaines se rencontrent souvent dans l'histoire de l'humanité. De même qu'à certaines heures privilégiées de la vie des peuples le beau semble naître par une éclosion soudaine, de même aux heures fatales le beau meurt de mort subite, comme le jour sous les tropiques commence et finit tout à coup. Cette apparition et cette disparition ne se produisent, il est vrai, que lorsqu'elles ont été suffisamment préparées, mais elles sont parfois presque instantanées. Le lendemain, on ne parle plus la langue de la veille. C'est ainsi qu'en voyage on est souvent étonné de passer sans transition d'une race à une autre race, d'un idiome à un autre idiome. Les différentes périodes de la civilisation, des lettres, des arts, ont aussi leurs frontières, parfois très-brusquement tranchées. Un torrent, un sommet sépare des populations entièrement différentes ; on passe le torrent, on franchit le sommet, et on ne retrouve plus

rien de ce qu'on a laissé de l'autre côté. Parcillement tel pas fait dans l'histoire transporte de la région de la beauté ou de la puissance dans celle de la laideur ou de la ruine.

L'architecture de l'arc triomphal de Septime-Sévère est fort supérieure à la sculpture. J'avais déjà eu l'occasion de faire remarquer que le premier de ces deux arts résiste mieux que le second à la décadence; j'ai eu le plaisir de retrouver cette observation dans une lettre de Raphaël.

Les proportions de l'arc de Septime-Sévère sont encore belles. L'aspect en est imposant; il est solide sans être lourd. La grande inscription où se lisent les épithètes victorieuses qui rappellent les succès militaires de l'empereur, Parthique, Dacique, Adiabénique, se déploie sur une vaste surface et donne à l'entablement un air de majesté qu'admirent les artistes. Cette inscription est doublement historique : elle rappelle les campagnes de Sévère et la tragédie domestique qui après lui ensanglanta sa famille, le meurtre d'un de ses fils immolé par l'autre, et l'acharnement de celui-ci à poursuivre la mémoire du frère qu'il avait fait assassiner. Le nom de Géta a été visiblement effacé par Caracalla. La même chose se remarque dans une inscription sur bronze qu'on voit au Capitole et sur le petit arc du Marché aux bœufs dont j'ai parlé, où l'image de Géta a été effacée comme son nom. Caracalla ne permit pas même à ce nom

proscrit de se cacher parmi les hiéroglyphes. En Égypte, ceux qui composaient le nom de Géta ont été grattés sur les monuments.

Les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévère retracent ses victoires en Orient. On y voit son entrée à Babylone et la tour du temple de Bélus. Les armes romaines étaient encore conquérantes, mais ne devaient pas l'être longtemps. Du reste, l'empereur seul et l'armée pouvaient s'enorgueillir de ces victoires, non le peuple romain, qui, lui, était conquis par la servitude. Une nation ne saurait être très-fièrre de ce qu'un despote accomplit de grand en son nom : c'est l'œuvre du maître, ce n'est pas la sienne. Comme sa volonté ne compte point, elle ne saurait revendiquer sa part de gloire dans des guerres entreprises et conduites sans la consulter. Si les Romains éprouvaient de l'orgueil en présence de ces tableaux de la gloire de Sévère, cet orgueil était risible, ainsi que le serait l'orgueil d'un esclave qu'on promènerait dans un char triomphal.

Je passe à Caracalla, que l'arc de triomphe paternel a introduit dans cette histoire comme empereur fratricide, et que le moment de peindre est arrivé.

Septime-Sévère laissa deux fils : Géta et Bassianus, surnommé Caracalla, du nom d'un vêtement long qu'il aimait à porter et à donner au peuple. Caligula avait tué son cousin le jeune Tibère. Caracalla tua

son frère Géta. Ce sont les mœurs fratricides du sérail. Le despotisme oriental, en s'établissant à Rome, y amenait les crimes de l'Orient.

A en croire Spartien, Caracalla n'aurait pas eu ces instincts précoces de férocité que trahit Commode enfant. Son enfance fut douce et aimable. Il pleurait quand il voyait les condamnés livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre; mais la mauvaise figure qu'a déjà Caracalla dans les bustes où on le représente encore adolescent me porte à penser que cette douceur était feinte et cette sensibilité hypocrite. On dit bien aussi qu'après avoir fait périr son frère, toutes les fois qu'il voyait l'image ou entendait le nom de ce frère, il versait des larmes. Qui pourrait croire à la sincérité des larmes de Caracalla? Caracalla ressemblait aux petits tigres qui jouent avec grâce jusqu'au jour où l'âge a développé leur appétit naturel du sang. Si Caracalla obéit une fois à un bon sentiment, ce fut quand il éleva un portique où étaient représentés les exploits guerriers de son père.

Spartien a dit : *Nihil inter fratres simile*, les deux frères n'avaient rien de semblable. Au physique du moins ils se ressemblaient. Pour juger de cette ressemblance, il ne faut pas comparer aux rares images de Géta les bustes dans lesquels Caracalla est représenté, comme c'est l'ordinaire, le col tordu et l'air furieux, caricature que les artistes n'auraient pas osé se permettre, mais que dans sa démence Caracalla

leur imposait. Il voulait que ses bustes eussent la tête penchée, comme il affectait de la porter pour ressembler à Alexandre, et qu'on lui donnât un air terrible. Malgré tout le bien que Spartien dit de Géta, j'incline à croire avec Dion Cassius qu'au moral il ressemblait aussi à son frère. C'est parfois une bonne fortune d'être tué à propos. L'horreur que fait éprouver le meurtre inspire souvent à l'historien un intérêt excessif pour la victime. Géta n'a point dans ses bustes ce visage de fou furieux qu'affectait Caracalla, mais il n'a pas l'air bon. Ce qui est certain, c'est que les deux fils de Sévère avaient l'un pour l'autre une haine violente. Ils ne pouvaient se supporter ni même se voir, et ils s'étaient partagé les bâtiments impériaux du Palatin, assez vastes pour qu'ils pussent y vivre sans se rencontrer. Ils avaient supprimé toute communication entre leurs demeures. Pendant ce temps, on frappait des médailles où se voyait la double effigie impériale et se lisaient ces mots : *Concordiæ perpetuæ, concordiæ æternæ*. Malgré cette assurance de concorde perpétuelle, éternelle, l'un des frères devait à la fin être tué par l'autre. Géta n'ayant point tué Caracalla, Caracalla tua Géta.

Géta fut égorgé dans les bras de sa mère Julie, où, blessé, il s'était réfugié. Caracalla s'y était pris adroitement pour se débarrasser de son associé. Il était allé au camp des prétoriens, près d'Albe, — là où est aujourd'hui la charmante petite ville d'Albano, qui

occupe l'emplacement de ce camp et du palais de Domitien, et dont la position riante contraste si fort avec de tels souvenirs, — affirmant que son frère avait conspiré contre lui et manqué de respect à Julie, leur mère, puis il l'avait fait frapper dans le palais. Ensuite il ordonna qu'on mit à mort plusieurs de ceux qui avaient servi d'instruments à son crime et qu'on rendit des honneurs à la statue de Géta. C'est le meurtre avec la perfidie et l'hypocrisie de plus.

Caracalla ne commença donc point par effacer sur les monuments le nom et les images de son frère; mais il semble que bientôt les furies vengeresses le saisirent et que le nom de Géta le troubla. Les auteurs n'osaient plus donner à leurs personnages ce nom, qui est souvent celui d'un esclave dans les comédies romaines. C'est probablement alors qu'il voulut aussi imposer silence aux monuments, et qu'il fit mourir tous ceux qui furent soupçonnés de regretter Géta, au nombre, assure Dion Cassius, de vingt mille. Pour moi, dans cette rage qui poussait le meurtrier à supprimer tout souvenir de sa victime, je vois moins encore l'acharnement de la haine que le besoin de fuir l'obsession du remords. Cependant cette suppression impuissante a laissé un vestige qu'on peut reconnaître encore aujourd'hui là où elle s'est accomplie. Caracalla n'a pas si bien fait gratter la pierre des arcs de triomphe que l'on ne retrouve la trace des inscriptions qu'il voulait anéantir. C'est la tache de

sang sur la main que lady Macbeth frotte en vain, la tache que *tous les flots de l'Océan ne laveraient pas*. En cherchant à faire disparaître ces inscriptions, il n'a pu abolir l'histoire; au contraire, il l'a rendue par ses efforts mêmes plus présente au souvenir des hommes. Parfois effacer, c'est écrire.

Nous sommes accoutumés à voir les plus mauvais parmi les empereurs se signaler par le zèle qu'ils mirent à embellir Rome. Caracalla continua les réparations que Sévère avait commencées. Ses préférences devaient être pour le cirque; il agrandit les portes du *Circus Maximus*. On lui a attribué un cirque encore existant hors de Rome, non loin du tombeau de Cecilia Metella; mais la maçonnerie en est trop grossière pour remonter au temps de Caracalla, et l'opinion qui en place la fondation sous Maxence est beaucoup plus vraisemblable. Il éleva partout des temples somptueux à la déesse Isis; enfin il construisit des thermes, auxquels conduisait une rue assez large pour être appelée par Spartien une des plus belles places de Rome.

Caracalla, qui pour l'histoire n'est autre chose qu'un fou sanguinaire, a laissé les débris immenses d'un gigantesque monument; bien connu sous le nom de *Thermes de Caracalla*. Il s'appelait *Thermes Antoniniens*; la rue champêtre qui y conduit aujourd'hui, moins large que celle dont parle Spartien, porte encore le nom de *Via all'Antoniana*, et rappelle le nom

d'Antonin, que, par une vanité qui ressemble à une dérision, osa porter Caracalla, — que son père lui avait donné, parce que rien ne pouvait arracher ce nom du cœur des Romains, et que plusieurs empereurs prirent sans en être digne, entre autres Héliogabale. Les thermes de Caracalla sont le plus majestueux reste de l'architecture romaine après le Colisée, et peut-être, pour l'effet pittoresque, l'emportent-ils sur l'amphithéâtre des Flaviens. Quand on pénètre dans ces thermes, on croit voir d'abord un chaos de ruines, du sein desquels des masses confuses s'élèvent comme des tours démantelées, ou des rochers entassés en désordre par un éboulement de montagnes; mais bientôt on voit facilement l'ensemble de ce vaste édifice, et alors rien n'est plus simple et plus régulier.

Si du Palatin ou du Cœlius on embrasse cet ensemble, on s'aperçoit que la partie principale des thermes forme un carré long dessiné par de hautes murailles. Cette enceinte colossale est d'une parfaite régularité. Pour se former une idée complète des thermes de Caracalla, il faut joindre à ce grand quadrilatère la palestine destinée au jeux athlétiques et terminée au sud par des gradins formant une anse de panier très-évasée, un grand portique qui enveloppait les thermes de trois côtés, et dans les vignes voisines encore quelques dépendances. L'imagination est d'abord étourdie de tant de grandeur. Si l'on

entre maintenant dans l'enceinte de murailles qui subsiste presque toute entière, on remarque bientôt l'ordonnance et la symétrie des salles qu'elle renfermait. Aux deux extrémités, deux cours entourées de portiques ; dans l'espace qui les sépare, une salle immense, qui était la grande piscine pour les bains froids ; du côté de la palestra, une salle ronde ; entre ces deux salles, le *calidarium* pour les bains chauds : telles sont les parties principales de ces thermes, qui comprenaient en outre plusieurs salles plus petites, des chambres de bain, divers lieux de promenade et de récréation. Le tout couvrait un espace dont la circonférence a près d'un mille. L'étendue de ces thermes fait comprendre l'expression hyperbolique d'Ammien Marcellin : les *bains qui semblent des provinces*. Spartien les appelle *très-magnifiques*.

Tout ce qu'on sait de ces thermes et tout ce qu'on en voit encore atteste en effet leur extrême magnificence. La couverture d'une des salles, la *cella solearis*, était formée par des barres de bronze et de cuivre d'une telle étendue que les plus doctes mécaniciens ne pouvaient concevoir comment il avait été possible de la construire ainsi. Les ornements de l'intérieur ont été enlevés, mais on peut encore en admirer plusieurs dans les divers endroits où on les a dispersés. Deux énormes vasques de granit placés devant le palais Farnèse, et qui servent aujourd'hui de fontaine, furent trouvées dans les thermes de Caracalla, ainsi

que diverses statues célèbres, l'Hercule Farnèse, le groupe appelé Taureau Farnèse, la Flore et la Vénus du musée de Naples. Les curieuses mosaïques représentant des portraits de gladiateurs, qui ont été transportées au musée de Saint-Jean-de-Latran, formaient le pavé de l'une des salles. Au quinzième siècle, les thermes de Caracalla n'avaient pas été entièrement dépouillés, le Pogge y admirait encore une multitude de colonnes et des marbres de toute espèce. Maintenant les murailles sont nues, sauf quelques fragments de chapiteaux oubliés par la destruction ; mais elles conservent ce que seules des mains de géant pourraient leur ôter, leur masse écrasante, la grandeur de leurs aspects, la sublimité de leurs ruines. On ne regrette rien quand on contemple ces énormes et pittoresques débris, baignés à midi par une ardente lumière ou se remplissant d'ombres à la tombée de la nuit, s'élançant à une immense hauteur vers un ciel éblouissant, ou se dressant, mornes et mélancoliques, sous un ciel grisâtre, — ou bien, lorsque, montant sur la plate-forme inégale, crevassée, couverte d'arbustes et tapissée de gazon, on voit, comme du haut d'une colline, d'un côté se dérouler la campagne romaine et le merveilleux horizon de montagnes qui la termine, de l'autre apparaître, ainsi qu'une montagne de plus, le dôme de Saint-Pierre, la seule des œuvres de l'homme qui ait quelque chose de la grandeur des œuvres de Dieu.

Redescendons dans l'intérieur des thermes de Caracalla, étudions-en les diverses parties, et cherchons à nous faire une idée vraie de ces thermes des Romains, sorte de monuments qui leur fut propre, et qui, en dépit du nom qu'ils portent, n'étaient pas seulement des bains chauds.

Les thermes romains eurent pour type le gymnase et la palestre des Grecs, c'est-à-dire des lieux où l'on se livrait aux exercices corporels. Dion Cassius, qui écrit en grec, désigne les thermes par le mot *gymnasion*. En Grèce, dans les gymnases, il y avait un bassin d'eau froide et des bains d'eau chaude; tout cela était subordonné à l'objet principal, la lutte, destinée à développer la force et la beauté. Après ces exercices violents, on avait besoin de se reposer et de se récréer par le bain et la promenade. Les jardins, les portiques se trouvaient aussi dans les gymnases romains, c'est-à-dire dans les thermes. Seulement le bain, qui en Grèce était l'accessoire, devint à Rome le principal, et donna son nom à tout l'établissement; mais la palestre ne fut pas oubliée, et figure dans les thermes de Dioclétien aussi bien que dans ceux de Caracalla. Les thermes renfermaient aussi des objets d'art, comme nos musées. On y trouvait des salles de conversation et de lecture, des bibliothèques, des emplacements pour les jeux de balle et de ballon, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'amusement d'un peuple civilisé. C'était, sur une vaste échelle, ce que

sont en petit nos cercles et nos *clubs*, où il y a de même des salles de lecture et de conversation, où l'on joue, sinon à la balle et au ballon, au whist et au billard. Les poètes y venaient lire leurs vers, et Martial se plaint de ceux qui l'y poursuivaient. Les inventeurs d'un divertissement nouveau y apportaient leurs inventions. Martial parle aussi d'un certain Ursus Togatus, qui allait, dans les différents thermes de Rome, montrant l'essai d'une balle de verre. Les thermes se fermaient au coucher du soleil ; une cloche avertissait que l'heure de la clôture était arrivée. Alexandre Sévère fut le premier qui les éclaira toute la nuit.

La passion des Romains pour le plaisir du bain donna un grand développement à cette destination partielle et, dans l'origine, secondaire des thermes. On eut, dans tous, des bains froids, des bains chauds et des bains de vapeur. Les thermes prirent, sous les empereurs, des proportions immenses : Caracalla établit dans les siens seize cents sièges de marbre pour les baigneurs, et on voit encore les restes d'un aqueduc dont le seul objet était de fournir à ceux-ci l'eau dont ils avaient besoin.

Une semblable création était un grand moyen de popularité. Caracalla inaugura ses thermes en s'y baignant avec la foule, qu'il y admettait. Cette familiarité indécente dut lui faire dans cette foule beaucoup de partisans. Je ne doute pas que l'usage de la grande piscine n'ait été gratuit. Bien que divers pas-

sages des auteurs fassent voir que parfois à Rome on payait pour se baigner, ces passages semblent en général se rapporter à des établissements particuliers. Quelques-uns montrent cependant que l'entrée dans les thermes n'était pas toujours gratuite. Au temps de Lucien, on payait dans les bains publics un droit d'entrée, très-faible il est vrai, deux oboles (6 sous) : plus anciennement, nous voyons Agrippa léguer en mourant des fonds à Auguste pour que les Romains pussent être admis gratuitement dans les thermes qu'il avait fondés ; mais il y a lieu de croire que ceux de Caracalla étaient ouverts à tous sans rétribution. L'expression de Spartien, *populum admittendo*, me semble le prouver. Ce plaisir dut être donné gratis, comme ceux du cirque et de l'amphithéâtre, à ce peuple qu'il fallait amuser pour le tenir asservi. Les thermes étaient, on l'a vu, des lieux de divertissement encore plus que d'utilité publique, et il entra toujours dans la politique des mauvais empereurs romains d'acheter la faveur de la multitude par des prodigalités démesurées. Marc-Aurèle bâtissait peu, il ne construisait pas des thermes somptueux, mais il donnait de grands soins aux voies de communication ; il s'occupait de l'utile. Caracalla ne fit rien en ce genre ; on lui attribue seulement le pavage d'une rue magnifique, mais c'est qu'elle conduisait à ses thermes ; il n'éleva de temple qu'à une déesse étrangère, Isis. Dans sa prédilection pour un tel culte et pour les

robes longues, qui lui firent donner le nom de Caracalla, on voit se manifester déjà ce goût pour les usages de l'Orient, qui sera une passion chez Héliogabale. Né d'un père africain et d'une mère syrienne, Caracalla n'avait pas dans les veines une goutte de sang européen. Comment eût-il conservé quelque chose de romain? Aussi prodigua-t-il le titre de citoyen, comme il prodiguait tout. Il ne se montra pas plus avare de ce titre, dont la vieille Rome était si jalouse, que ménager des trésors de l'État, dont elle était si économe; mais cette prodigalité était, comme toujours, avide, et pour y subvenir, Caracalla accorda ou plutôt vendit le droit de cité à tous les habitants de l'empire. Grâce dérisoire! s'il déclarait tout le monde citoyen quand personne ne l'était plus, c'était pour que nul n'échappât à l'impôt du vingtième ou de 5 pour 100, et il le porta bientôt à 10 pour 100. On a dit que le monde était heureux sous les plus méchants empereurs, que leurs caprices sanguinaires n'atteignaient qu'un petit nombre de personnages considérables; mille faits démontrent le contraire: celui-ci est décisif. L'impôt étendu à tous et doublé, était-ce une mesure qui frappait seulement quelques personnages considérables? n'était-ce pas le fait d'une tyrannie qui voulait être sans exception, comme elle était sans limites?

Toujours la décadence dans l'art finit par suivre la décadence sociale, mais elles ne marchent pas con-

stamment du même pas; quelquefois la première retarde sur la seconde. Rome était bien abaissée sous Caracalla, mais l'architecture se soutenait à une grande hauteur. Cette époque de honte fut peut-être celle où Rome étala dans ses monuments le plus de magnificence. Ceux qui dataient des siècles précédents étaient encore intacts ou réparés; presque tout ce qui devait leur être ajouté de plus remarquable existait déjà. Si l'on voulait se faire une idée complète de la Rome monumentale des empereurs, c'est, je crois, à l'époque de Caracalla qu'il faudrait se transporter.

Un curieux débris qui paraît provenir de cette époque aiderait, s'il était plus considérable, l'imagination à reconstruire la Rome d'alors : ce sont les fragments d'un plan de la ville éternelle, où était figurée la disposition relative de tous les monuments. Malheureusement ces fragments, qui ont été trouvés près du Forum, sont peu nombreux par rapport à l'ensemble que le plan tout entier devait offrir. Tels qu'ils sont, ils ont servi à mieux déterminer la place et la forme de plus d'un édifice. Quand on monte l'escalier du musée Capitolin, entre les deux murs que tapissent les lambeaux déchirés de cette carte de marbre où l'ancienne Rome était représentée, et qu'on imagine ce que cette carte devait être quand elle subsistait tout entière, on croit voir dans leur intégrité les monuments que nous connaissons par leurs ruines, et l'on cherche à deviner l'aspect de ceux dont

il ne reste que le nom. Ce plan nous fait apparaître dans une vision vague Rome avec ses temples, ses basiliques, ses théâtres, ses thermes, ses maisons privées, ses rues, ses places. On se perd dans l'effort de cette contemplation imparfaite, mais il en reste une impression immense, bien que confuse, d'admiration et d'étonnement ; puis, quand on songe à ce qu'étaient dans cette ville admirable le gouvernement et les citoyens, ce sentiment fait place au mépris et au dégoût.

Rome nous a montré dans les inscriptions et les images effacées sur les arcs de Sévère les traits du fratricide, et dans les thermes de Caracalla l'œuvre du despote qui voulait amuser le peuple ; elle ne nous montrera pas le lieu où le meurtrier de Géta, où le despote sanguinaire fut puni. Cette punition ne s'accomplit ni dans le palais impérial, ni au Forum, théâtres ordinaires du châtimement des mauvais empereurs. C'est en Orient que le poignard devait atteindre Caracalla. Sur la route d'Édesse, étant descendu un moment de cheval, il fut frappé par un meurtrier subalterne, agent obscur du préfet du prétoire Macrin. La circonstance dans laquelle Caracalla reçut le coup mortel donne à sa fin quelque chose de honteux et de ridicule. Une telle mort couronne convenablement une abjecte et absurde vie. Son cadavre fut porté la nuit dans le sépulcre de ces Antonins dont il avait profané le nom, c'est-à-dire dans le mausolée d'Adrien,

qui était aussi le leur, et que la cendre de Commode avait déjà déshonoré.

Macrin, qui avait fait tuer Caracalla, lui succéda. Meurtrier hypocrite, il feignit de le pleurer, l'appela *divin*, et jura qu'il avait été étranger à sa mort. Ainsi, dit Capitolin, « il ajouta le parjure à son crime, digne commencement d'un homme tel que lui. » Macrin était de basse condition, il avait vécu honteusement par toute sorte de moyens. Pour ne parler que des professions qu'on peut nommer en français, tour à tour histrion, gladiateur, tabellion, avocat du fisc, attaché à la domesticité du palais sous Caracalla, la bassesse de ses emplois était moindre que celle de son cœur. Ignoble, sordide, déhonté, — ce sont les expressions de Capitolin, — tout cela se peignait sur sa figure impudente comme son caractère, *animi atque oris inverecundi*. Son nez pointu, son front renflé et plissé au-dessus des sourcils, lui donnent l'air de ce qu'il était réellement, un coquin vulgaire et rusé. Devenu empereur, il eut le désir de valoir mieux que par le passé. Comme Galba, il montra des velléités d'énergie et la prétention de rétablir la discipline, mais il était encore moins que Galba digne de la réformer. Sa rigueur fut de la férocité. Il mérita qu'on appelât le palais impérial une boucherie. Macrin admettait des littérateurs à sa table, mais c'était pour que leur conversation mît une borne à son intempérance : singulier hommage aux lettres ! Son règne

éphémère peut se résumer tout entier dans cette phrase de son historien : « L'empire fut laissé quelque temps à cet homme, qui avait tous les vices. »

Ce procureur fourbe et méchant, Macrin n'était pas autre chose, fut accablé d'épigrammes, auxquelles il répondait par des vers de sa façon. Macrin périt bientôt ridicule et détesté, avec son fils Diadumène, dont la beauté est célébrée par les historiens. Le peuple, qui a toujours besoin de s'attacher à quelqu'un, avait adopté Diadumène. Ce nom faisait, dit-on, allusion à une circonstance de sa naissance, celle qui a donné lieu à cette locution populaire : il est né *coiffé*; mais l'oracle fut trompeur, car on le tua avec son père. Ses portraits ne me paraissent pas justifier sa réputation de beauté extraordinaire, surtout sa statue du Vatican; il a l'air assez sombre, et probablement il n'aurait pas valu beaucoup mieux que Macrin. Lampride dit qu'il était luxurieux et cruel. Nous avons une lettre de lui écrite à son père pour détourner celui-ci de la clémence, et une autre adressée à sa mère dans le même esprit. On y trouve ces paroles à propos de quelques personnages compromis dans une conspiration dont les chefs avaient été punis : « Si tu veux être en sécurité, il faut frapper ceux-ci. » Cette lettre, le témoignage de Lampride et l'expression de la statue du Vatican m'empêchent de regretter beaucoup le beau Diadumène.

Après l'apparition odieuse et burlesque de Macrin

sur le trône du monde viennent les règnes des deux cousins germains, l'exécrable Héliogabale et l'intéressant Alexandre Sévère. L'un et l'autre durent l'empire à des intrigues de femmes. Ici entrent en scène ces princesses syriennes, qui portèrent toutes le nom de Julie, qu'on reconnaît d'abord dans la série des impératrices à un certain air qui leur est propre, et à leurs cheveux, qui ondulent gracieusement des deux côtés de la tête, tels que les portent aujourd'hui les jeunes femmes du Transtévère, coiffure élégante, surtout si on la compare aux toupets monstrueux, à la mode sous les Flaviens et sous Trajan, mais qui souvent est une véritable perruque. Les Julie étaient d'origine syrienne. Être Syriennes à cette époque, c'était être à demi Grecques. Aussi l'inscription funéraire qu'une d'elles, la mère d'Héliogabale, a fait tracer en l'honneur de son mari et de son père, est bilingue, latine d'un côté, grecque de l'autre. La beauté des Julie n'est plus la sévère beauté romaine; ce n'est pas non plus la pureté grecque. Les trois premières Julie sont de charmantes étrangères dont la grâce est presque moderne. Cela est surtout vrai de Julia Domna, qui, en épousant Septime Sévère, la première rapprocha du trône son obscure famille. Elle a sur le front toutes les élégances de l'Asie. C'était une femme d'Émèse, dont Sévère désira la main parce qu'un oracle avait promis que son époux aurait l'empire. Ses portraits confirment ce que l'histoire dit

de sa beauté. Elle est belle et jolie ; il y a dans la bouche de la finesse et de la décision. Sa physionomie intelligente ne trompe point ; elle aimait le savoir : Dion l'appelle Julie *la philosophe*. Malgré sa philosophie, Julia Domna fut une épouse peu recommandable, et montra une grande ingratitude pour celui qui l'avait choisie, *famosa adulteriis* ; elle prit même part à une conspiration contre lui : c'était vraisemblablement celle qu'ourdit Caracalla. Caracalla était né d'une première femme de Septime-Sévère, si l'on en croit Spartien ; mais selon Hérodien et Dion Cassius, écrivain contemporain, il était fils de Julie ; il osa l'épouser après avoir fait mourir son autre fils Géta. Plus tard, humiliée de voir un personnage comme Macrin succéder à Sévère et à Caracalla, la fière parvenue se donna la mort.

Les quatre Julie, savoir : Julia Domna ou Pia, femme de Septime-Sévère, sa sœur Julia Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julia Soaemis, mère d'Héliogabale, et Julia Mammea, mère d'Alexandre Sévère, ont un air de famille. L'expression des traits de Julia Mœsa est sérieuse : au musée du Capitole, son regard a une sorte de profondeur ; au musée du Vatican, son visage respire une assurance hardie. Elle était intriguante et audacieuse. Chassée de Rome par Macrin, Julia Mœsa s'était retirée en Syrie, où elle possédait de grandes richesses. Elle s'en servit pour acheter des légions, et fit proclamer Héliogabale, qui était son pe-

tit-fils. On croit être déjà au temps des Théodora et des Marozia, ces femmes belles, ambitieuses et corrompues, qui dans la Rome du moyen âge faisaient de leurs amants ou de leurs fils non des empereurs, mais des papes. Julia Mœsa répandit le bruit que sa fille avait été aimée de Caracalla et qu'il était le père d'Héliogabale, très-digne certainement d'une telle origine. Toutes deux se vantaient peut-être d'une honte à laquelle Julia Soaemis n'avait point de droit, mais les soldats crurent sur la parole de la mère au déshonneur de la fille. Celle-ci avait mené la vie de courtisane. Il n'est pas étonnant que de telles femmes oubliassent la pudeur dans leurs portraits, et que Julia Soaemis y fût représentée en Vénus, comme on la voit au Vatican, à demi nue, sauf sa perruque ; Julia Pia s'était bien laissé voir dans un costume pareil à son fils pour lui inspirer le désir de l'épouser.

Le successeur de Macrin fut encore au-dessous de Caracalla. Il se nommait Varius, et osa de même se faire appeler Antonin ; la postérité le connaît sous le nom du dieu syrien dont il avait été le prêtre. Héliogabale, élevé dans le temple d'Émèse, fut un Asiatique énervé qui donna aux vices romains les proportions et les difformités de l'Orient. Cet empereur eut les passions d'une femme dépravée, monstrueuses chez un homme. Lampride dit avoir supprimé dans la biographie d'Héliogabale des détails trop honteux pour être rapportés, et il en raconte d'inimaginables ;

je pousserai la réserve encore plus loin que Lampride. Le portrait d'Héliogabale, qu'on a placé dans la collection des empereurs au musée du Capitole, montre ce que la dépravation peut faire de la beauté. Le jeune prêtre du soleil était beau, et sa figure fut ce qui séduisit d'abord les soldats en sa faveur. Voyez ce qu'est devenu Héliogabale après quelques années d'une puissance sans bornes employée à violer toutes les lois de l'humanité et de la nature ; ce visage, dont les traits sont fins et délicats, a pris une expression stupide que rend assez exactement le mot vulgaire de *crétinisme*. Héliogabale a l'air idole et idiot. C'est bien là celui dont l'histoire raconte tant de turpitudes ridicules. Il fallait que l'on vit une fois à quels excès de dégradation peut arriver la puissance absolue livrée à elle-même. Auguste l'avait fondée ; elle produisit Héliogabale.

Un empereur qui dissipait les finances de l'État dans les plus folles prodigalités ne pouvait réserver grand'chose pour élever des monuments ; il bâtit cependant sur le Palatin un temple à son dieu, qu'il avait apporté d'Orient ; il ajouta des bains au palais impérial, mais ce fut dans une pensée infâme. Il ajouta aussi des portiques aux thermes de Caracalla, qu'en tout il s'appliquait à continuer et à surpasser ; enfin il attachait à ces thermes un souvenir d'impudicité. Marc-Aurèle avait défendu que les deux sexes se baignassent en commun ; Héliogabale, qui encourageait la débau-

che comme un art libéral, supprima cette défense. Alexandre Sévère devait la rétablir. Après les lieux de désordre, ce qui intéressait le plus Héliogabale, c'était le cirque avec ses joies tumultueuses, le cirque si cher à cette foule, dont peut-être dans sa stupidité il eût négligé de s'occuper, mais dont sa mère et sa grand-mère, plus avisées que lui, songèrent sans doute à flatter la passion. Il déploya dans le *Circus Maximus* une extravagance digne de lui. On remplissait ordinairement d'eau un canal qui le bordait et qu'on nommait l'Euripe; Héliogabale le remplit de vin. Cette profusion insensée dut charmer la multitude qui avait remplacé le peuple romain, et à laquelle Héliogabale plaisait, comme lui avaient plu Néron et Caracalla. Le bouffon impérial la divertissait par ses folies, par les espiègleries, quelquefois cruelles, que cet enfant imbécile et malicieux faisait subir aux premiers personnages de l'État, et qui humiliaient tout ce qu'une plèbe corrompue aime à mépriser.

Héliogabale ne fut pas même un tyran, mais un fou, car il ne gouvernait pas assez pour beaucoup opprimer. Julia Mœsa et Julia Soaemis régnaient sous son nom. La mère de l'empereur assistait aux séances du sénat, et signait de sa main les décrets que ce sénat était censé rendre. On ne s'étonnera pas, d'après cela, qu'Héliogabale ait institué un sénat de femmes sur le Quirinal. On y décrétait des sénatus-consultes ridicules; on y prononçait sur les parures que les ma-

trones romaines de différentes conditions avaient le droit de porter; on y décidait laquelle, lorsque deux d'entre elles se rencontraient, devait céder le pas à l'autre et être embrassée la première. Les susceptibilités de l'étiquette moderne ne furent donc pas étrangères à l'antiquité : elle a connu des sujets de discussion aussi importants que ceux de la préséance et du tabouret.

Les autres empereurs qui souillèrent le trône conservèrent dans leur démente quelque trace de l'homme. Commode, le plus bestial de tous avant Héliogabale, avait au moins les goûts du chasseur, sinon du guerrier. Il tuait, sans danger il est vrai, des lions dans l'amphithéâtre. Chez Héliogabale, nul vestige d'un sentiment viril; il est puéril dans ses infamies. C'est un enfant qui vit comme une brute. Pour former ce prodige de honte et de délire, il fallait que la toute-puissance se trouvât aux mains d'un empereur élevé dans un temple de l'Orient. Héliogabale, le plus impie des hommes, était dévot, dévot à son dieu Soleil, dont il avait été le desservant, auquel il voulait subordonner tous les autres dieux, et qu'il honorait par des sacrilèges. Il y a dans ses turpitudes du mauvais prêtre, et, si j'osais le dire, du séminariste vicieux; puis il avait été élevé en Syrie au milieu des femmes et des eunuques, véritable éducation de sérail; sa mère fut *une sultane Validé*, et lui-même *un imbécile Ibrahim*

Héliogabale avait d'un despote de l'Orient les fantaisies indicibles, le goût du sang mêlé à la rage des voluptés, et aussi le mépris de toute distinction hiérarchique. Il aimait à choisir les magistrats dans la classe la plus infime : il donna la préfecture du prétoire à un danseur ; il nomma commandant des gardes de nuit le cocher Gordius ; il nomma préfet des subsistances le barbier Claudius Censor. Cela encore est bien oriental, des pâtres et des matelots sont devenus grands-vizirs. Ceux qui consentent à tout sacrifier à l'égalité, même la liberté, devraient se demander si ce niveau dégradant qui fait descendre les plus hautes fonctions sur les têtes les plus basses, pour les courber toutes, relève beaucoup la dignité humaine, et si elle est bien sauvegardée parce que chacun, comme le cocher Gordius ou le barbier Claudius, peut arriver à tous les emplois.

La fin de Néron, de Caligula, de Domitien, de Commode, de Caracalla, attendait Héliogabale. Cette fois nous pourrions, sans quitter Rome, où nous avons été témoins de toutes les ignominies de sa vie, assister aux ignominies de sa mort. La première tentative faite contre lui avorta dans un lieu dont l'emplacement est bien connu, les *horti Variani*, jardins de Varius, qui étaient situés là où s'élève à une des extrémités de Rome la tour de Sainte-Croix de Jérusalem, dans la solitude et parmi les ruines. Ces jardins étaient ceux de Varius, père légal d'Héliogabale. Après avoir

exercé divers emplois secondaires dans l'administration, Varius était devenu, peut-être grâce à la faveur dont sa femme jouissait auprès de Caracalla, préfet du trésor militaire. Entrant ainsi dans l'armée par les finances, le fils de Julia Soaemis avait fait des jardins paternels une villa impériale, et c'est de là qu'un jour il envoya l'ordre de tuer son jeune cousin Alexandre Sévère, dont il redoutait la juste popularité. Dans la joie que lui inspirait par avance le succès de son crime, il préparait une course de chars, car il y avait des hippodromes dans les grandes villas romaines; nous l'avons vu pour les *jardins de Salluste*, qui furent aussi une résidence impériale, nous le verrons pour la *villa des Gordiens*. Le cirque d'Héliogabale était, selon l'usage, orné d'un obélisque; c'est celui qui décore aujourd'hui la promenade du Pincio. Mais les prétoriens, las d'Héliogabale, indignés qu'il eût ordonné de jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, venaient de leur camp, peu éloigné des jardins de l'empereur, lui faire en voisins une terrible visite. Héliogabale, interrompu dans ses divertissements de cocher, s'échappa, et parvint à se cacher en s'enveloppant dans une portière; il en fut quitte ce jour-là pour la peur, mais il devait bientôt trouver dans une autre cachette plus abjecte une mort moins sale que sa vie.

On était parvenu à écarter les prétoriens, en petit nombre, qui avaient pénétré dans les jardins de Va-

rius ; cependant près de là, dans le camp, l'agitation n'était pas apaisée. Les soldats demandaient qu'on mit à mort les indignes favoris d'Héliogabale, qu'on préservât avec soin Alexandre des embûches de son cousin, et que celui-ci changeât son genre de vie. A ces conditions, ils consentaient à l'épargner ; mais l'insensé refusa de s'y soumettre : il osa réclamer ses favoris, s'obstina, comme un enfant qui a de l'humeur, à ne pas vouloir paraître en public avec Alexandre, et enfin essaya encore de le faire périr. Cette fois les soldats, qu'Héliogabale avait trompés, et le sénat, qu'il avait chassé de Rome, perdirent patience. On alla le poursuivre jusque dans un lieu secret où il s'était réfugié. C'est là qu'il mourut. Nous suivons pied à pied l'histoire de la décadence de l'empire, voilà où elle nous a conduits. J'ai dit ailleurs ce que devinrent les restes d'Héliogabale.

Le règne d'Héliogabale marque le degré le plus bas de l'avilissement auquel un peuple qui renonce à toute liberté s'expose à descendre. Après cela, l'empire ne pouvait pas se déshonorer davantage, mais il lui restait à périr. Avant de suivre l'agonie de Rome jusqu'au jour où, délaissée par les empereurs, elle sera livrée aux Barbares, à ce moment où nous venons de voir chez Héliogabale l'incarnation du despotisme dans un prêtre de l'Orient, nous nous arrêterons un peu pour demander aux monuments des preuves visibles de l'invasion de l'Orient dans la religion ro-

maine, invasion que personnifie l'avènement d'Héliogabale.

On a exagéré la tolérance des Romains en matière de religion, afin de rendre les chrétiens responsables des persécutions qu'ils subirent. A Rome, l'idée de la tolérance était repoussée par l'énergie de l'orgueil national. Les superstitions étrangères, comme on les appelait, y furent toujours suspectes. Dans l'affaire des bacchanales, sous la république, quand on découvrit avec terreur que des milliers d'adeptes, hommes et femmes, avaient été initiés à ces honteux et sanglants mystères, le consul prononça ces paroles : « Combien de fois, au temps de nos pères et de nos ancêtres, les magistrats ont été chargés d'interdire les cultes étrangers, de chasser les prêtres et les devins, de rechercher et de brûler les livres prophétiques, d'abolir toute discipline de sacrifice qui s'écartait de la coutume romaine, car ces hommes qui possédaient à fond le droit divin et humain, ils ne jugeaient rien plus propre à détruire la religion que de sacrifier, non d'après les usages de la patrie, mais selon les usages étrangers ! » Ce qui a pu faire illusion, c'est que les Romains, comme les Grecs, étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différents peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité ; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une re-

ligion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela, ils ne pouvaient l'admettre. C'était quelque chose d'ennemi qu'ils haïssaient et combattaient avec violence. Ils épargnaient les peuples qui consentaient à se fondre avec eux, et ils exterminaient ceux qui voulaient conserver leur indépendance; ils traitaient les religions insoumises comme les races indomptées :

Parcere subjectis et debellare superbos.

De là cette haine que leur inspiraient les Juifs et les chrétiens, avec leur dieu, le vrai Dieu, unique, immatériel, exclusif, qu'on ne pouvait placer à son rang dans l'Olympe, et qui ne souffrait aucune idole à ses côtés. Le judaïsme fut moins persécuté que le christianisme, surtout parce que ses sectateurs n'avaient pas de penchant à faire des prosélytes; mais à Rome on n'aimait point les Juifs. Septime-Sévère défendit également qu'on se fit juif et chrétien, et sous son règne on voit un juif battu de verges pour sa religion. Les autres cultes venus de l'Orient furent souvent pros crits. Ici on est frappé d'un singulier contraste : ils sont embrassés avec passion et repoussés avec sévérité. C'est ce qui est sensible surtout dans les vicissitudes de la religion égyptienne chez les Romains.

Les preuves de la présence de la religion égyptienne à Rome sont nombreuses. Elle pouvait, comme l'art

de l'Égypte, y avoir pénétré par l'intermédiaire des Étrusques. L'âme, représentée par un oiseau à tête humaine, symbole égyptien, a été trouvée dans des tombeaux de l'Étrurie. Ce qui est certain, c'est que les divinités et les cérémonies égyptiennes ont laissé à Rome plus d'un vestige dans des bas-reliefs où sont figurées des pompes isiaques, dans des chapiteaux où paraît la fleur sacrée du lotus, dans des tombeaux, comme celui d'une prêtresse d'Isis qu'on remarque sur la voie Appienne, enfin dans des statues d'Isis et de Sérapis. Ces statues nous font voir comment les Romains s'étaient en quelque sorte approprié les divinités qu'ils avaient empruntées à l'Égypte. Le dieu Sérapis était devenu chez eux une sorte de Pluton ou de Jupiter souterrain. Rien ne rappelle sa provenance égyptienne que l'air sombre donné à ses bustes, et quelquefois la couleur noire du basalte dans lequel on les a taillés. Au Vatican, une de ces hideuses figures égyptiennes qu'on appelle des typhons a été affublée de la peau du lion de Némée, comme Hercule. Il y a dans le même musée plusieurs Isis romaines; on y remarque facilement les altérations que le type égyptien a subies. Ainsi jamais les Égyptiens n'ont donné de voile à Isis; mais quand le génie métaphysique des Grecs eut fait de l'épouse d'Osiris le symbole de la nature, ils la supposèrent voilée. De là une phrase célèbre placée dans la bouche d'Isis : « Nul n'a soulevé mon voile. » Les sculpteurs romains, qui

étaient sous l'empire de cette conception abstraite, entièrement étrangère à la théologie plus simple de l'Égypte, eurent soin de donner à Isis un voile. La remarquable Isis du corridor Chiaramonti au Vatican est voilée. Il ne lui restait des attributs égyptiens que les colliers qui descendent sur sa poitrine et la fleur de lotus dont sa coiffure était ornée. Dans une autre partie du même musée, une tête d'Isis, d'une disposition assez élégante, porte aussi le voile et la fleur de lotus. Celle-ci est formée ou plutôt indiquée par une touffe de cheveux placée au-dessus du front de la déesse : procédé ingénieux de l'art gréco-romain que l'art hiératique de l'Égypte n'aurait pas imaginé.

Ces transformations montrent combien la religion égyptienne s'était altérée à Rome, et combien on l'y connaissait mal. Les Grecs ne l'avaient guère mieux connue. La marque la plus éclatante de leur ignorance en ce genre est d'avoir inventé un prétendu dieu égyptien du Silence, posant sa main sur ses lèvres, qu'ils nommèrent Harpocrate, et cela à l'occasion d'un hiéroglyphe représentant un homme portant la main à sa bouche, ce qui est l'hiéroglyphe de *la parole*. Les Romains et les anciens en général se firent presque toujours une idée assez fausse de la religion égyptienne. On peut s'en convaincre en comparant ce qu'ils disent avec le témoignage des monuments interprétés par la science nouvelle que Champollion a créée. Tantôt les anciens s'exagéraient la

profondeur des mythes égyptiens, et y retrouvaient les abstractions philosophiques qu'ils y avaient mises eux-mêmes : c'est ce qui est arrivé par exemple à Plutarque ; tantôt ils parlaient de cette religion avec un mépris non moins exagéré, affirmant que les Égyptiens adoraient des animaux et des plantes, l'ail et le poireau. Les Égyptiens n'adorèrent jamais ni l'ail ni le poireau¹. Ils n'adoraient pas des animaux, mais des dieux représentés avec une tête ou même un corps entier d'animal, ce qui est très-différent. Bien ou mal comprise, la religion égyptienne avait de nombreux temples à Rome. Une des quatorze *régions* portait le nom d'*Isis et Sérapis*, qu'elle devait sans doute à un édifice consacré à ces deux divinités. On sait que l'une et l'autre avaient aussi un temple près du lieu où depuis a été bâtie l'église de San Stephano in Cacco, et dans plusieurs autres endroits de la ville.

Cette religion singulière frappa et attira de bonne heure l'imagination grave des Romains. Dès le temps de la république, Metellus avait dédié un temple à

¹ Je crois pouvoir expliquer cette assertion si souvent répétée, bien que totalement dénuée de fondement. Nulle trace d'un tel culte n'a jamais été aperçue sur les monuments de l'Égypte. L'erreur est provenue, je crois, d'un hiéroglyphe mal compris, celui qui exprime l'idée de *temple* par un carré désignant un édifice, et dans lequel est un poireau. Le poireau est le signe de la blancheur, et l'hiéroglyphe tout entier veut dire *maison blanche* ; mais pour les Romains il a pu sembler vouloir dire *la maison du poireau*. De là l'opinion que des temples étaient consacrés à ce végétal ou à d'autres semblables, et qu'ils étaient adorés.

Isis sur le Coelius, et le sénat, déjà ennemi, comme il le fut toujours, de ce qui était étranger et nouveau, avait fait démolir celui d'Isis et de Sérapis par la main du consul. Après la mort de César, un décret des triumvirs, rendu entre deux proscriptions, rétablit ce temple au moment où le désordre prévalait dans l'État.

Auguste, avec sa mesure accoutumée, interdit le culte égyptien dans l'enceinte sacrée du pomœrium, et le permit à la distance d'un mille. C'est ainsi qu'on permet aujourd'hui aux protestants d'avoir une chapelle hors de la ville. Tibère avait moins de ménagements : il fit jeter dans le Tibre la statue d'Isis et crucifier ses prêtres. Othon releva le culte pros crit et en célébra les rites, revêtu d'une robe de lin. Les Flaviens, qui avaient besoin de popularité pour s'établir, furent favorables à cette religion populaire. Commode la protégea par la même raison ; il porta dans les processions l'image d'Anubis. Caracalla, nous l'avons vu, éleva des temples en l'honneur d'Isis. Tous les empereurs qui voulaient gagner la multitude flatèrent son penchant aux religions étrangères, toujours suspectes de licence, que repoussait la sévérité cruelle de Tibère, et que n'autorisa jamais l'austérité philosophique des deux grands Antonins. Ces alternatives de persécution et de faveur, ces idoles, ces temples successivement abattus et relevés, montrent que les zélateurs du culte égyptien formaient à Rome un parti assez nombreux pour que tantôt on voulût

le détruire, que tantôt on se résignât à lui céder. En dépit des proscriptions plusieurs fois renouvelées qu'il subit, ce culte était difficile à extirper, car on le trouve encore chez les paysans de la Gaule au quatrième siècle.

La religion égyptienne ne fut pas la seule religion de l'Orient que les Romains connurent, et dont tour à tour ils admirèrent ou rejetèrent les pratiques. Aux divinités sévères de l'Égypte, ils associèrent les divinités sensuelles ou sanguinaires de l'Asie. C'est de là que leur vint cette étrange déesse dont la statue n'est pas rare dans les musées, parce que son culte était très-répandu, qu'on appelle Cybèle, et qui est certainement la grande déesse, la grande mère, c'est-à-dire la personnification de la fécondité et de la vie universelle : bizarre idole qui présente le spectacle hideux de mamelles disposées par paires le long d'un corps comme enveloppé dans une gaine, et d'où sortent des taureaux et des abeilles, images des forces créatrices et des puissances ordonnatrices de la nature. On honorait cette déesse de l'Asie par des orgies furieuses, par un mélange de débauche effrénée et de rites cruels; ses prêtres efféminés dansaient au son des flûtes lydiennes et de ces *crotales*, véritables castagnettes, semblables à celles que fait résonner aujourd'hui le paysan romain en dansant la fougueuse *saltarelle*. On voit au musée du Capitole l'effigie en bas-relief d'un *archigalle*, d'un chef de ces prêtres

insensés, et près de lui les attributs de la déesse asiatique, les flûtes, les crotales et la mystérieuse corbeille. Cet archigalle, avec son air de femme, sa robe qui conviendrait à une femme, nous retrace l'espèce de démence religieuse à laquelle s'associaient les délires pervers d'Héliogabale. A son costume, on pourrait le prendre pour Héliogabale lui-même. Audessous d'un autre bas-relief qui se rapporte également aux cultes de l'Asie, est une inscription moitié en langue grecque, moitié en langue palmyrienne ; ce mélange indique bien la fusion qui s'opérait alors entre l'Orient et l'Occident. Il y est parlé d'un Aglibol qui paraît être le même que celui dont le nom altéré a fait le nom d'Héliogabale¹.

L'alliance des voluptés et du sang était le caractère de ces religions de l'Asie occidentale : un tel caractère semblait les désigner pour être les religions de l'empire. C'est en effet sous l'empire que leur vogue devint très-grande ; mais l'introduction du culte de Cybèle à Rome datait de plus loin. Il y avait été apporté d'Asie avec la déesse du temps de Scipion l'Africain. L'austérité républicaine s'alarma bientôt, et les prêtres de la déesse d'Asie ne tardèrent pas à être chassés. Son culte ne fut cependant point aboli, et c'est celui-là sans doute que les matrones romaines étaient autorisées à célébrer en secret dans

¹ Alagabalus, Élégal dans les inscriptions.

ce qu'on appela les mystères de la bonne déesse. Bientôt les prêtres mutilés de Cybèle, les galles impurs reparaissent, les historiens et les poètes en font foi. C'est que, comme je l'ai plusieurs fois remarqué, les mœurs de l'Orient entraient dans Rome à la suite du despotisme oriental. Il fallait qu'elles y eussent déjà pénétré bien avant sous Septime-Sévère pour que Plautius ait osé, le jour du mariage de sa fille, faire cent eunuques de cent Romains libres, — comme on l'était alors. Dans le même temps, le sénat se remplissait d'Orientaux. Ils devaient se trouver là comme chez eux.

Une autre importation de l'Asie fut le culte de Mithra. Les monuments mithriaques représentent tous un sujet semblable : l'immolation, par un homme portant un costume asiatique, d'un taureau que mutile un scorpion, et dont un serpent vient lécher le sang. Ces monuments singuliers ne sont pas rares dans les collections de Rome. Ils ont été rencontrés dans presque toutes les parties de l'Europe, jusqu'au bord du Rhin, jusqu'au fond de la Hongrie et de la Transylvanie, où les avaient portés sans doute les légions romaines. C'est pendant le troisième et le quatrième siècle de l'empire que paraît s'être propagé le culte de Mithra, culte accompagné de mystères homicides remplacés ensuite par des représentations où le meurtre était simulé. Commode y rétablit les meurtres véritables. On a trouvé aussi

près du Vatican, — lieu anciennement consacré par la religion étrusque et où devait être le centre du christianisme, — dans quelques inscriptions, la trace des sanglantes cérémonies elles-mêmes, bien vraisemblablement d'origine orientale, dans lesquelles on se purifiait avec le sang d'un taureau, et auxquelles se soumit Héliogabale.

Cette époque était à la fois sceptique et inquiète, incrédule et superstitieuse ; elle cherchait le surnaturel dans l'inconnu. On se sentait entraîné vers les cultes les plus étranges par le besoin religieux qui remuait sourdement les âmes, tandis que le polythéisme romain s'affaissait avec l'empire romain, et par l'attente d'une foi nouvelle que le christianisme allait apporter. Telle était la cause de cette extension des cultes impudiques ou barbares de l'Orient dans une société dont elle hâtait la chute. La vieille religion romaine, fondement de l'ordre politique, était minée sourdement par les religions de l'Orient, qui sapaient sa base. On a découvert une grotte souterraine de Mithra creusée sous les fondations du temple de Jupiter au Capitole.

La religion chrétienne, il faut le proclamer, car c'est sa gloire, concourait à la décadence d'un pouvoir qui méritait de finir : non assurément qu'elle secondât les mauvaises tendances qui devaient le perdre, mais parce qu'en les combattant elle attaquait le principe vicieux sur lequel il était fondé.

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

Je n'ai pas aujourd'hui à traiter ce sujet, que je me réserve pour d'autres études; mais j'ai dû, en présence des monuments, parler de l'invasion des religions orientales dans le monde romain, quand je parlais de celui qui fut lui-même une monstruosité de l'Orient tombé à Rome, de l'odieux et bizarre Héliogabale.

XIII

SUITE DE LA DÉCADENCE

D'ALEXANDRE SÉVÈRE A CONSTANTIN

Alexandre Sévère. — Douceur de son âme et de ses traits. — *Santa Maria in Trastevere*, le culte chrétien toléré. — Édifices réparés ou construits par Alexandre Sévère. — Le goût du colossal et le despotisme. — Les prétendus trophées de Marius. — *L'opus Alexandrinum* remonte à Héliogabale. — Mort et tombeau d'Alexandre Sévère et de Julie Mammée. — Gordien l'Ancien, un empereur malgré lui. — Villa des Gordiens. — Portraits de divers empereurs de la décadence. — Honte et crimes de Gallien, son arc de triomphe. — Bons empereurs venus trop tard. — Aurélien et Zénobie. — Temple du Soleil et murs de Rome construits par Aurélien. — Le Colisée au temps de Carin. — Dioclétien, ses thermes. — Constantin et sa famille, tombeau de sa mère et de sa fille. — Bataille livrée à Maxence près de Rome, tableau de Jules Romain. — Arc de triomphe de Constantin, persistance du paganisme, spoliation de l'arc de Trajan. — Basilique de Maxence dédiée à Constantin. — Abandon de Rome.

Après Héliogabale, il semble qu'on soit arrivé au dernier jour de l'empire. Alexandre Sévère le relève de cet extrême abaissement. Son règne est un de ces temps d'arrêt qui suspendent le progrès de la déca-

dence et prouvent combien ce progrès est irrésistible par leur impuissance à le supprimer. Si l'empire ne s'écroula pas soudain, a dit un historien, ce fut l'œuvre d'Alexandre ; il faut ajouter : et de sa mère Mammée, qui dirigea ses premières années, car il fut appelé au trône à douze ans. Seule des quatre Julie, Mammée a laissé une réputation intacte. L'unique vice qu'on lui reprocha fut l'avarice. Cette avarice était peut-être de la prudence, peut-être était-elle ménagère pour son fils. Mammée est moins belle que les autres princesses de sa famille, mais elle a l'air plus respectable : on découvre sur son visage quelque chose de matronal et de maternel. Alexandre Sévère fut aussi dirigé par le célèbre jurisconsulte Ulpien, pour lequel il avait une grande vénération. Cette époque est celle des jurisconsultes, et c'est ce qui explique comment tout ne s'est pas abîmé plus tôt. La notion du droit s'était réfugiée chez eux, mais ils étaient hors d'état de le défendre contre l'omnipotence de la force, et quand Papinien avait gêné Caracalla, Caracalla l'avait fait tuer.

On aime à reposer ses yeux de la figure hébétée d'Iléliogabale sur le front candide et le doux visage d'Alexandre Sévère. Sa physionomie respire cette simplicité qu'il fit paraître en toute circonstance, et qui contrastait si heureusement avec le faste insensé d'Iléliogabale. On y lit la pureté, la bonté, la droiture de l'âme ; la sévérité dont il donna plusieurs exemples,

et qui lui mérita son nom, ne s'y montre point, ce qui fait croire qu'elle n'était pas dans sa nature, mais lui fut inspirée par Mammée ou Ulpien. On retrouve bien plutôt dans cette figure ingénue la faiblesse qu'il montra toujours pour sa mère. Celle-ci a des traits assez mâles, un profil énergique et vraiment romain. C'était en effet une femme d'un caractère résolu. Dans une bataille, elle ranima l'ardeur des troupes qui pliaient. On croit voir l'épouse de Germanicus défendre le passage du Rhin contre les Barbares.

Alexandre n'était pas chrétien, mais le christianisme, déjà très-répandu, avait effleuré son âme, et sa mère paraît avoir été chrétienne. Il avait voulu qu'on gravât dans le palais impérial cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même. » Il avait placé l'image du Christ dans sa chapelle domestique avec celles d'Orphée, d'Abraham et d'Apollonius de Tyane. Le premier il permit l'exercice public du christianisme : *christianos esse passus est*. Il donna de cette tolérance un exemple célèbre que rappelle un des plus remarquables monuments de la Rome chrétienne, la basilique de *Santa-Maria in Trāstevere*. Dans le quartier au delà du Tibre, habité surtout par les Juifs, auxquels s'étendit aussi la tolérance d'Alexandre Sévère, se trouvaient des chrétiens, ce qui était naturel, car les chrétiens devaient se recruter beaucoup parmi les Juifs et se confondaient encore avec eux. Une contestation s'étant

élevée entre les chrétiens et quelques cabaretiers au sujet de certaines boutiques que ceux-ci réclamaient, et dont les humbles sectateurs de la foi nouvelle avaient fait un lieu d'oraison, Alexandre les adjugea à ces derniers, disant : « Il est préférable qu'elles soient employées à honorer Dieu, il n'importe de quelle manière. » Ce souvenir augmente encore l'intérêt qui s'attache à l'église de Santa-Maria in Trastevere. Les colonnes antiques de granit égyptien de cette basilique et les belles mosaïques qui la décorent me touchent moins que la tradition d'après laquelle elle fut élevée là où de pauvres chrétiens se rassemblaient dans un cabaret purifié par leur piété, pour y célébrer le culte qui devait un jour étaler ses magnificences sous le dôme resplendissant de Saint-Pierre.

Cependant le règne d'Alexandre Sévère vit le martyre de plusieurs chrétiens. Le plus célèbre est celui de sainte Cécile, dont la chambre sépulcrale a été retrouvée par la sagacité de M. de Rossi, qui a fait dans les catacombes tant de découvertes capitales. L'église dédiée à sainte Cécile et bâtie sur l'emplacement de son opulente demeure montre encore la chambre de bains où elle périt. Dans cette église, on admire la statue de la sainte par Maderne, qui la représente la tête à demi séparée du tronc, telle qu'elle a été trouvée dans son tombeau. Ces souvenirs accusent Alexandre Sévère; ils étonnent, surtout quand on lit dans Lampride que les chrétiens pouvaient publier les noms des

prêtres qui devaient être ordonnés, car ceci suppose une assez grande liberté. Ce n'est pas le lieu d'approfondir l'explication que peuvent fournir l'absence de Sévère et l'ascendant d'Ulpien : je le ferai plus tard ; ici, j'ai voulu seulement constater la tolérance incomplète peut-être, mais prouvée cependant par un fait incontestable, d'Alexandre Sévère.

Lampride a été jusqu'à dire que le fils de Mammée avait eu l'intention d'élever un temple au Christ et de l'admettre au rang des dieux. Il n'est pas impossible qu'Alexandre ait eu la pensée de placer en effet le Christ parmi les divinités romaines et orientales que sa piété éclectique honorait. On a dit avec moins de vraisemblance la même chose d'Adrien. En tout cas, il ne pouvait, dans l'une et l'autre circonstance, être question que d'une association avec les divinités païennes, et nul chrétien ne saurait regretter une apothéose qui aurait mis l'objet de son culte à côté d'Antinoüs.

Malgré ses égards pour le christianisme, Alexandre Sévère était païen et païen dévot. Le matin, il adressait une prière aux dieux, quand sa nuit avait été pure. Le septième jour de la semaine, il montait régulièrement au Capitole. J'en admire d'autant plus ce qu'il fit pour les chrétiens : ce fut l'œuvre d'une vraie tolérance, non d'une indifférence dédaigneuse pour tous les cultes ; il les respectait tous au contraire. Il embellit les temples d'Isis et de Sérapis. Sévère paraît

avoir eu un respect sincère pour les diverses formes de la religion.

Alexandre continua, comme l'avait fait le premier Sévère, à réparer les édifices publics, entre autres le théâtre de Marcellus. La modestie qui lui fit refuser le titre d'*auguste* et de *grand* semble empreinte sur ses traits, et il en prouva la sincérité lorsque, sur les ponts que Trajan avait commencés, il inscrivit seul le nom de cet empereur, dont il achevait les monuments comme il continuait les vertus. Parmi ceux dont il fut l'auteur, il faut mentionner des entrepôts publics, les thermes qu'il construisit sur la rive droite du Tibre, d'autres encore qui touchaient à ceux de Néron, et pour lesquels il fit venir à Rome l'eau qui, de son nom, s'appela Alexandrine. On ne dit pas de Néron qu'il ait, comme Alexandre Sévère, acheté les maisons qui couvraient l'emplacement dont il avait besoin. Sévère avait l'intention de construire une gigantesque basilique qui aurait eu mille pieds de long, environ le double de Saint-Pierre. A mesure qu'on avance dans l'histoire de l'empire, on voit le goût du colossal dominer toujours davantage. J'ai dit que c'était un caractère de l'architecture sous le despotisme : les monuments de l'Orient, Versailles et l'arc de triomphe de l'Étoile sont là pour le prouver. La liberté vise moins au grand qu'au beau. Voyez les temples de la Grèce et les temples romains de la république : Auguste élève à Rome le premier grand

temple, celui de Mars Vengeur ; Agrippine, le temple de Claude ; Adrien, le temple de Vénus et de Rome ; les Flaviens, leur immense amphithéâtre ; Caracalla, ses thermes énormes. Il en est à cet égard de la sculpture comme de l'architecture. L'Égypte, Ninive, l'Inde ont leurs colosses. A Rome, la première statue colossale est celle d'Apollon sous Auguste, la seconde celle de Néron. Alexandre Sévère, despote honnête, mais despote aussi bien que Néron, de même qu'il entreprenait de construire une basilique immense, remplissait Rome de statues colossales.

Il faut rapporter à ce règne deux trophées qui ornaient un château d'eau appelé le Nymphée d'Alexandre Sévère, et qui maintenant décorent la place du Capitole. Ils sont connus sous le nom de *trophées de Marius* ; mais leur provenance est certaine, le style de la sculpture est évidemment du troisième siècle, et ils n'ont rien de commun que leur sobriquet populaire, soit avec les trophées de Marius, que César releva sur le Capitole, soit avec un autre monument de Marius qui se trouvait là où est aujourd'hui la place d'Espagne.

Il est un monument qui ne date point d'Alexandre Sévère, mais le rappelle doublement : c'est le forum de Nerva. Alexandre Sévère, qui accueillait tous les cultes, avait celui des grands hommes, touchant chez un jeune prince. Il fit rassembler dans le forum de Nerva et dans celui de Trajan les portraits des person-

nages célèbres. Peut-être devons-nous à ce soin la conservation de plusieurs de ceux que nous pouvons aujourd'hui contempler dans les musées de Rome. Ce fut aussi dans le forum de Nerva qu'Alexandre, se montrant jusqu'à la barbarie digne de son nom de Sévère, fit étouffer par la fumée un homme qui avait trafiqué d'une faveur prétendue et vendu de la *fumée*, jeu de mots encore plus révoltant que la rigueur immodérée de l'arrêt. A Rome, les plus doux étaient parfois cruels.

Alexandre Sévère, comme Adrien, connaissait et pratiquait les arts, mais il ne persécutait point les artistes supérieurs à lui, et ne se débarrassait point de ses rivaux par un arrêt de mort. Comme Néron, il aimait la musique, mais il ne chantait pas sur le théâtre, et réservait ce plaisir pour l'intérieur de sa famille. Alexandre Sévère passe pour avoir été l'inventeur de cette espèce de mosaïque formée d'un assortiment de porphyre et de marbre de différentes couleurs qu'on appelle *opus Alexandrinum*, dont il orna son palais, et qui plus tard fut employé si heureusement dans les basiliques chrétiennes; mais Lampride, qui lui attribue cette invention, oublie qu'il en a déjà fait honneur à Héliogabale.

Alexandre Sévère, né en Syrie, était plus Grec que Romain; ses traits ont la délicatesse d'un éphèbe. Il parla toujours mieux le grec que le latin, et se plaisait à lire Platon; c'est un doux disciple de Socrate

comme égaré parmi la barbarie romaine. Cependant ce prince si doux était guerrier, cette tête gracieuse, *fuit venustate decorus*, était portée par un corps grand et robuste. J'ai peine à croire, d'après ses bustes, dont l'expression est si tranquille, à la vivacité de son regard, dont parle Lampride; peut-être était-ce pour le flatter qu'on feignait de n'en pouvoir supporter l'éclat. Sévère fit avec succès plusieurs campagnes importantes. Des fantaisies juvéniles se mêlaient à son goût sérieux pour les armes. Il poussait l'imitation d'Alexandre le Grand jusqu'à une rivalité frivole. On disait qu'Alexandre avait une légion formée de soldats qui portaient des boucliers d'argent; Sévère en voulut avoir une composée de soldats aux boucliers d'or. En toute chose, il montra, à côté de qualités énergiques, je ne sais quoi d'enfantin qui se retrouve dans ses traits et dans ce qu'on sait de ses goûts. Il aimait les oiseaux, surtout les pigeons, et avait des volières pleines de paons, de faisans, de poules, de canards et de perdrix. Les soldats qui se mutinèrent contre lui l'appelaient un enfant, *puer*; mais c'était un aimable et généreux enfant, qui dans l'occasion savait faire respecter la discipline comme un vieux guerrier.

Il eut toujours une tendre vénération pour sa mère, et construisit dans le palais des chambres auxquelles il donna son nom. Les soldats la massacrèrent avec son fils. On a cru reconnaître leurs deux statues sur un sarcophage qui est maintenant au Capitole, et qui

était placé dans un grand tombeau romain qu'on appelle aujourd'hui *monte del grano*. On sait en effet que Sévère, tué en Gaule, eut à Rome un très-vaste tombeau, *sepulcrum amplissimum*. Cette désignation conviendrait bien au *monte del grano*, tumulus en maçonnerie dont la base a deux cents pieds de diamètre ; mais d'autres assurent que le tombeau d'Alexandre Sévère n'était pas là, que les deux figures couchées ne sont pas la sienne et celle de Mammée. Il m'en coûterait de renoncer à cette illusion archéologique, de ne plus voir dans le sarcophage du Capitole un témoignage de l'union du fils respectueux et de la mère dévouée, union constante pendant la vie et se continuant dans la mort.

Après Alexandre Sévère, on voit se succéder un certain nombre d'empereurs qui règnent peu de temps et font peu de choses, qui n'élèvent guère de monuments, et dont les images sont rares et parfois douteuses. Rome possède cependant les portraits de plusieurs de ces empereurs. J'en dirai donc quelques mots rapides comme la durée de leur puissance.

Il y a au Capitole, dans un coin sombre de la salle des empereurs, un buste de Maximin. On le reconnaît d'abord à un air sauvage qui devait n'appartenir qu'à ce pâtre goth devenu empereur romain, et dont l'avènement fut un premier avènement de la barbarie. Ce Maximin, qui avait sept pieds de haut, dont le poing, disait-on, brisait les pierres et fendait les arbres, qui

mangeait quarante, ou, selon d'autres, soixante livres de viande par jour, forme le plus parfait contraste avec l'aimable Alexandre Sévère, dont la figure est presque celle d'une jeune fille. Des intrigues de femmes avaient fait monter sur le trône Alexandre Sévère; Maximin y fut porté par les soldats : tout le monde pouvait donner un maître aux Romains, excepté les Romains eux-mêmes. Cet homme singulier, avec les appétits de la brute et le naturel de la bête féroce, eut aussi quelques instincts de grandeur. Celui dont les cruautés inspiraient une telle terreur, que les femmes priaient les dieux qu'il ne vint jamais à Rome, comme on disait au moyen âge : « Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Tartares (*à Tartarorum furore libera nos, Domine*), » a prononcé ces paroles d'une noble ambition : « Plus je serai grand, plus je travaillerai. » Puis les soldats se dégoûtèrent du Barbare, et, pour changer, voulurent d'un sénateur. Ils forcèrent à la pointe de l'épée un vieux proconsul à recevoir l'empire. Gordien eut beau se récrier, se coucher par terre; les prétoriens tinrent bon. Menacé par leurs armes, le fer sur la gorge, Gordien fut revêtu de la pourpre, et le monde vit la comédie de l'empereur malgré lui. On lui adjoignit son fils. Le sénat ratifia les deux choix de l'armée. Le jeune Gordien fut tué dans la guerre civile, et son père, craignant d'être défait par un général de Maximin, se donna la mort pour sortir d'embarras; la dignité impériale était de-

venue une corvée qu'imposait la violence, et dont on s'affranchissait par le suicide.

Le sénat avait accepté les deux Gordiens, élus de l'armée; eux morts, il voulut opposer à Maximin des empereurs à lui : il choisit dans ses rangs Pupien et Balbin, en leur adjoignant comme César le fils du second Gordien, enfant de treize ans, que les acclamations des soldats réunis dans le Forum lui imposèrent. Pupien, fils d'un serrurier ou d'un carrossier, était un homme capable. Balbin était noble, riche, ami du plaisir, lettré, faisant des vers. Il a sur la figure toute la satisfaction d'un homme médiocre. Pupien a cet air grave et sévère dont parle Capitolin, — *vultu gravissimus et retorridus*. Pupien partit pour combattre Maximin, et Balbin resta à Rome avec les prétoriens, qui, ce semble, à cette époque, n'aimaient pas à la quitter. Ils se querellèrent avec le peuple, on eut presque une guerre civile. Le sang coula dans les rues, et une partie de Rome fut brûlée, comme au temps de Vitellius. Balbin, qui avait perdu la tête en présence de l'émeute, allait pressant la main à chacun, tandis qu'on lui jetait des pierres; on assure même qu'il reçut des coups de bâton. Le peuple assiégea les prétoriens dans leur camp et coupa les tuyaux de plomb qui y conduisaient l'eau. On a trouvé un de ces tuyaux. Quand les soldats voulurent rentrer dans la ville, on leur jeta des tuiles du haut des toits, et tous les vases qui étaient dans les maisons, ce qui fait pen-

ser au nom que le grand Condé donnait à la guerre des rues. La ville souffrit beaucoup, car des bandits se mêlèrent aux soldats et les aidèrent à la piller. Telle était la physionomie de Rome sous les empereurs du sénat, qui n'étaient pas les plus mauvais. L'ordre qu'ils y font régner ressemble assez à l'anarchie tumultueuse de la Rome du moyen âge. Pupien était allé attaquer Maximin, qui assiégeait la ville d'Aquilée; mais il n'eut pas à le vaincre : ses propres soldats se chargèrent de délivrer le sénat de cet ennemi. « Ces soldats, dit Capitolin, avaient leurs affections sur le mont Albain, » c'est-à-dire dans leur camp d'Albano. En d'autres termes, ils préféraient à la vie des camps la vie de garnison. A midi, pendant que Maximin et son fils faisaient la sieste dans leur tente, ils furent égorgés; leurs têtes, plantées sur des piques, furent portées à Rome, à travers les populations ivres de joie à cet aspect. On s'attendrissait cependant sur la beauté du jeune Maximin, qui était en effet très-beau. Les deux têtes n'en furent pas moins promenées dans Rome et brûlées dans le champ de Mars, au milieu des insultes de la multitude.

Pupien et Balbin ayant péri à leur tour dans une émeute militaire, le troisième Gordien resta seul et fut empereur pendant six ans. C'était un jeune homme faible, mais bien intentionné. Son beau-père, Misi-thée, préfet du prétoire, paraît avoir joué auprès de lui le rôle d'un maire du palais. Dirigé par cet homme

ferme et intelligent, Gordien III fit une campagne heureuse contre les Perses.

Cette famille des Gordiens se rattachait par son extraction aux plus beaux noms de la république et de l'empire, aux Scipions, aux Gracques, à Trajan. Elle se montra peu digne de cette origine doublement illustre. Les Gordiens, très-grands personnages, furent de très-petits empereurs. Ils montrent ce qu'était devenu l'aristocratie romaine dégénérée. Le premier, honnête et pusillanime, comme le prouvent son élection et sa mort, était un peu replet et avait dans l'air du visage quelque chose de solennel et de théâtral (*pompali vultu*). Il aimait et cultivait les lettres. Son fils également se fit quelque réputation en ce genre, grâce surtout à sa bibliothèque de soixante mille volumes; mais il avait d'autres goûts encore que celui des livres : on lui donne jusqu'à vingt-deux concubines en titre, et de chacune d'elles, il eut trois ou quatre enfants. Il menait une vie épicurienne dans ses jardins et sous des ombrages délicieux : c'étaient les jardins et les ombrages d'une villa magnifique que les Gordiens avaient sur la voie Prénestine, et dont Capitolin, au temps duquel elle existait encore, nous a laissé une description détaillée. Le péristyle était formé de deux cents colonnes des marbres les plus précieux, le cipollin, le pavonazetto, le jaune et le rouge antiques. La villa renfermait trois basiliques et des thermes que ceux de Rome surpassaient à peine.

Telle était l'opulence d'une habitation privée vers le milieu du troisième siècle de l'empire. Les particuliers avaient chez eux des thermes et des basiliques, mais les maîtres de ces magnifiques demeures étaient des hommes sans énergie qui se tuaient au premier revers, comme Gordien le père, qui vivaient dans un harem à l'orientale, comme Gordien le fils. Ce contraste entre le grandiose des existences romaines d'alors et la médiocrité morale de ceux qui en jouissaient nous est rappelé par les considérables débris de la villa des Gordiens, que l'on croit reconnaître dans l'amas de ruines connu sous le nom de *torre dei schiavi*, bien que l'on n'y puisse retrouver aucun des édifices dont il est parlé dans la description de Capitolin.

Le troisième Gordien avait projeté, probablement sous l'inspiration de son beau-père, un vaste ensemble de constructions, un *square* de mille pieds entouré de portiques, et attenant à une basilique de cinq cents pieds avec des thermes d'été et des thermes d'hiver; mais un Arabe, le préfet du prétoire, Philippe, fit tuer d'abord Misithée, puis le dernier des Gordiens, avec lequel il dédaigna de partager l'empire. Le lâche Gordien demanda à être préfet du prétoire sous celui qui l'avait détrôné. Refusé par Philippe, il supplia celui-ci de le prendre pour général et de lui laisser la vie. Philippe le fit mettre à mort malgré ses cris et placer au rang des dieux.

Le nouvel empereur était fils d'un chef de brigands. Sa tête est bien aussi celle d'un bandit énergique. En voyant ce front dur, ridé, impitoyable, on comprend que Philippe n'ait pas eu pitié de Gordien ; en voyant ce regard sombre et faux, on comprend qu'il l'ait trompé avec cette astuce orientale dont parle Capitolin, *peregrina calliditate*. Les traits de son fils, qu'il avait associé à l'empire, sont moins romains : on le voit surtout dans un buste en basalte noir, matière qui semble avoir été choisie pour faire allusion à son origine. Il a plus que son père une tête arabe. En supposant chez les Philippes un sang mélangé, le type primitif aurait reparu plus marqué à la seconde génération, comme il arrive pour les ressemblances de famille.

Le règne, du reste assez obscur, de Philippe compte dans les fastes du Colisée, car pendant ce règne l'an 1000 de Rome fut célébré par des égorgements d'une grande magnificence. Deux mille couples de gladiateurs y combattirent, on tua trente-deux éléphants, dix tigres, quarante lions apprivoisés, trente léopards, dix hyènes, dix girafes, un hippopotame, un rhinocéros, etc. On voit que le massacre des hommes et des animaux n'avait rien perdu de son ancienne splendeur. Il n'y avait point de décadence pour cet art-là.

Nous arrivons à un temps où l'obscurité qui s'étend sur les misérables héritiers de l'empire enve-

loppe leurs images. L'art, en se corrompant, rend de plus en plus difficile de démêler à quels personnages appartiennent les portraits que nous avons. Quelques-uns de ces personnages se font remarquer par un air de férocité. Le buste du Capitole donne à Decius la plus méchante figure qu'on puisse imaginer. Il fait une affreuse grimace, et semble apercevoir un objet effrayant. Je soupçonne un chrétien d'être l'auteur de ce portrait, et d'avoir ainsi représenté Decius en haine de la persécution. Ou bien peut-être on l'a choisi à dessein pour le mettre dans la collection parce qu'il était hideux, comme doit l'être aujourd'hui à Rome le persécuteur des chrétiens. Decius n'a point cet aspect sur les médailles, et l'histoire ne l'a pas si mal traité. Vopiscus, en énumérant une suite de mauvais empereurs, a soin de faire une exception pour les Decius, dignes d'être comparés aux anciens, dit-il, par leur vie et leur mort. Quant aux deux fils de Decius, ils paraissent avoir été de bien méchants garnements, si l'on en juge par leurs bustes. L'un donne l'idée d'un petit serpent venimeux, l'autre d'un grossier et impudent drôle. Un peu plus loin, le jeune Soloninus, fils de Gallien, a une atroce figure d'enfant. Decius, comme la plupart des empereurs de ce temps, ne mourut point à Rome. Ils n'y mouraient guère plus souvent qu'ils n'y naissaient. Decius alla finir en Pannonie, au fond d'un marais. L'empire faisait comme lui, il se noyait dans la boue.

Ceci ne s'applique point en particulier au règne de Decius. Si Lactance l'appelle un exécrationnable animal, l'*Epitome des Césars* dit qu'il fut un souverain affable et un guerrier vaillant, et Zozime assure qu'il gouverna très-bien. Il avait construit à Rome des thermes dont on ignore l'emplacement. Decius est le dernier empereur romain dont on ait trouvé le nom écrit en hiéroglyphes sur les monuments de l'Égypte. Encore un signe de la puissance romaine qui s'en va et du monde qui lui échappe.

Quand on considère les bustes des empereurs de cette triste époque, on remarque chez plusieurs une expression tout à la fois ferme et inquiète, bien sensible surtout chez Volusien. Ils semblent voir les Barbares venir, les légions s'apprêter à les immoler, et attendre avec une résolution triste la fin de l'empire et la leur.

Cette fin approchait. On peut dire que l'empire a été frappé à mort sous Gallien. Les Barbares y pénétrèrent de tous côtés, il se démembra pièce à pièce, et à chaque lambeau qu'ils emportent, Gallien fait une plaisanterie, ou dit : « Qu'aurons-nous demain à diner ? » Pendant ce temps s'élèvent partout des chefs militaires qui prennent la pourpre, et qu'on appelle les trente tyrans. Ces tyrans, parmi lesquels on compte deux femmes, étaient en général des hommes énergiques qui, dans la défaillance du pouvoir impérial prenaient en main, là où ils se trouvaient, la défense

de l'empire, *assertores romani nominis*, tandis que l'empereur l'abandonnait, *Galieno rempublicam deserente*, comme dit Trebellius Pollion. La plupart ne firent que passer, et l'un d'eux régna trois jours. On ne peut s'étonner que Rome, qui ne vit pas leur pouvoir éphémère et lointain, n'ait pas conservé leurs images. On y trouve celle de Gallien, auquel l'expression de son visage donne l'air d'un aussi grand coquin que la ressemblance historique peut le faire désirer.

Gallien, comme tant d'autres mauvais empereurs, avait bien commencé, ce qui explique sans doute quelques lignes favorables de Zozime et de Zonaras ; mais bientôt, dit Eutrope avec une certaine éloquence, « s'abandonnant à tous les vices, il laissa aller les rênes de la république par lâcheté et par désespoir. » La biographie de Gallien dont Trebellius Pollion est l'auteur ne permet pas de douter qu'il ait été le plus misérable des hommes. Il gagna la multitude par des distributions de vivres, mais on n'achète pas l'histoire.

Il reste de cet homme, dont le règne fut plus que nul autre funeste à l'empire, et sous lequel Rome perdit le plus de provinces, un arc de triomphe. Ceux de Trajan et de Marc-Aurèle, qui allèrent vaincre chez eux les Barbares, ont péri ; celui de Gallien, qui les laissa entrer en Italie, subsiste encore !

Cet arc n'est pas mauvais pour l'époque. Il fut dédié

à Gallien et à sa femme Salonine par un certain Aurelius Victor, qui était probablement un courtisan zélé de leurs majestés, auxquelles il se dit très-dévoué. Ce ne peut être l'historien de ce nom, car celui-ci parle de Gallien avec le dernier mépris, et d'ailleurs a vécu plus tard. C'est heureux pour Aurelius Victor, car l'inscription qu'on lit sur l'arc de Gallien donnerait une impression peu favorable de sa véracité. Jamais l'adulation n'eut moins de pudeur. L'inscription contient ces mots : « A Gallien, prince très-clément, dont le courage invincible n'est surpassé que par sa piété. » Voici maintenant le commentaire de l'inscription par les faits.

Il arrivait à Gallien de faire tuer trois ou quatre mille soldats en un jour, et il écrivait des lettres comme celle-ci, adressée à un de ses généraux : « Tu n'auras pas fait assez pour moi, si tu ne mets à mort que des hommes armés, car le sort de la guerre aurait pu les faire périr. Il faut tuer quiconque a eu une intention mauvaise, quiconque a mal parlé de moi. Déchire, tue, extermine : *lacera, occide, concide.* » Entré dans Byzance en promettant leur pardon aux troupes qui avaient combattu contre lui, il les fit égorger, et ses soldats ravagèrent la ville au point qu'il n'y resta pas un habitant. Voilà pour la clémence. Tandis que Valérien, son père, était prisonnier du roi des Perses Sapor, qui pour monter à cheval se servait du dos du vieil empereur comme

d'un marchepied, en attendant qu'il le fit empailler, l'indigne fils de Valérien vivait au sein des plus honteuses voluptés, et ne tentait pas un seul effort pour le délivrer. Voilà pour la vaillance et la piété.

Cet arc de triomphe fut très-probablement élevé à Gallien après son lâche et parjure exploit contre Byzance, quant il revint à Rome à la suite de ce meurtre pour y triompher. On remarqua dans ce triomphe plusieurs détails ridicules, des chars remplis d'histriions, douze cents gladiateurs habillés en femmes. Le triomphe romain tournait à la mascarade, au carnaval. Dans celui-ci, un farceur allait par la foule, disant qu'il cherchait le père de l'empereur. Gallien le fit brûler vif. L'arc élevé à Gallien en cette circonstance, au moment où il revenait d'une boucherie, est une bouffonnerie de plus. Un arc de triomphe érigé à l'empereur sous lequel commença le démembrement de l'empire, c'est la plus grande dérision monumentale de Rome¹.

Le règne de Gallien est néfaste entre tous les règnes des empereurs que Rome a subis. Au moment où la

¹ Cet arc est sur le mont Esquilin, où Gallien avait ordonné qu'on lui dressât une statue colossale tenant une lance dans laquelle un enfant pût entrer : puérilité gigantesque. Dans le voisinage de l'arc et de la statue de Gallien devaient se trouver les jardins Liciniens, c'est-à-dire les jardins dont parle son histoire et qui portaient son nom; il s'appelait Licinius. L'on voit en effet sur l'Esquilin, à peu de distance de l'arc de Gallien, des conserves d'eau et un bâtiment voûté qu'on appelle sottement temple de *Minerva medica*, qui ne fut jamais un temple, mais offre très-probablement un reste de la villa de Gallien.

puissance romaine est près de se dissoudre par l'ineptie et les vices d'un homme, la nature semble vouloir ajouter ses fléaux à ceux que le pouvoir qui régit la société avait attirés sur elle. La terre tremble et engloutit un grand nombre de maisons avec leurs habitants, des villes sont envahies et détruites par la mer, beaucoup d'hommes meurent d'effroi; des éclipses répandent les ténèbres, une contagion terrible fait mourir jusqu'à cinq cents personnes en un jour. Il semble que la fin de Rome et du monde soit arrivée.

Du sein de ce temps lamentable allaient surgir quelques hommes dignes d'un temps meilleur : Claude le Gothique, Aurélien, Tacite, Probus. Ils venaient trop tard pour empêcher la chute de l'empire; ils ne purent que l'ajourner. Malheureusement leurs portraits sont rares et manquent dans la collection du Capitole. J'aurais aimé à y voir les traits de ce second Claude, qui montra autant de vigueur que le premier déploya de faiblesse. Je voudrais qu'on trouvât le bouclier d'or sur lequel le sénat avait fait graver son image, sa statue en argent, que l'on avait placée sur les Rostres, enfin la statue en or que le peuple romain, hommage sans exemple, avait érigée à Claude devant le temple de Jupiter, parce que les livres sibyllins ayant annoncé que le premier qui parlerait dans le sénat mourrait, et par sa mort sauverait l'État, Claude avait réclamé cet honneur comme une prérogative de la dignité impériale.

Ce règne et celui d'Aurélien tirèrent Rome de l'avilissement où Gallien l'avait plongée. Aurélien fut dur, cruel même, mais brave, énergique, infatigable. Pendant un règne de quatre années, il reprit presque tout ce que Gallien avait perdu ; il avait le droit de consacrer, comme il le fit, une statue au génie du peuple romain, qu'il relevait. Ses traits n'ont rien d'un Romain, ce qui ne saurait étonner chez un Illyrien ; fils d'un paysan, d'une grande taille, d'une force remarquable, toujours sombre, *trux omni tempore*, dit Eutrope, Aurélien fut le paysan du Danube empereur. La victoire la plus célèbre d'Aurélien est celle qu'il remporta sur Zénobie, reine de Palmyre. Après la mort d'Odenat, son mari, Zénobie avait gouverné avec fermeté et avec gloire. Vaincue par Aurélien, elle orna son triomphe. On la laissa vivre, et elle alla terminer paisiblement ses jours en grande dame romaine, près de Tivoli, dans le voisinage de la villa Adriana, où son souvenir s'est perpétué dans les noms de diverses localités. Le Vatican possède un buste qu'on donne pour celui de Zénobie, mais à tort évidemment. La sculpture est trop bonne pour être du temps d'Aurélien, et puis cette femme à l'air spirituel, mais assez laide, ne peut être celle que Trebullius Pollion dit avoir été d'une beauté incroyable, et qu'il appelle la plus belle femme de l'Orient.

Ce fut après son triomphe sur Zénobie qu'Aurélien éleva au Soleil un temple dont on croit reconnaître

quelques restes dans le jardin Colonna ; mais il est bien difficile d'admettre que ces restes aient fait partie d'un temple bâti sous Aurélien : ils semblent appartenir à une époque plus ancienne. Les grandes dimensions de ces débris peuvent seules les rapprocher des ruines contemporaines de Palmyre, auxquelles ils sont très-supérieurs par le style, et bien que l'art dût être plus parfait à Rome que dans le désert où Zénobie élevait comme par enchantement la cité des caravanes, on ne saurait comprendre comment il eût pu produire, à la fin du troisième siècle, les fragments du jardin Colonna, fragments pour lesquels il est d'ailleurs très-difficile de trouver une autre origine. C'est un des problèmes les plus embarrassants que présentent les antiquités de Rome, et je ne prends pas sur moi de le résoudre.

Aurélien entreprit un grand ouvrage qui caractérise bien son règne, ce règne qu'on peut considérer comme un effort contre la décadence. Il entourra Rome d'une enceinte fortifiée. Rome n'avait pas de murailles. Les anciens murs de l'époque des rois avaient depuis longtemps cessé d'être employés comme des moyens de défense, et avaient disparu au milieu des habitations privées. Les Romains pensèrent longtemps, comme le dit un ancien, que leur courage était une défense suffisante, et ne voulurent point d'autres remparts pour la ville éternelle ; mais un jour vint où cette sécurité superbe se troubla. Sous Gallien, les Barbares avaient

pénétré en Italie. Sous Aurélien, ils avancèrent sur la voie Flaminia et la voie Aurelia, avec le dessein de prendre Rome. Rome comprit alors qu'elle allait avoir à se défendre chez elle, que le courage de ses légions était un rempart qui ne suffisait plus, et Aurélien éleva cette enceinte qui, refaite en partie par Honorius, réparée successivement de siècle en siècle par les papes, forme encore l'enceinte actuelle de Rome, et ne l'a pas mieux défendue dans les temps modernes qu'au temps des invasions barbares.

Après la mort d'Aurélien, le sénat choisit Tacite et le proposa dans le champ de Mars aux soldats et aux citoyens. Faire l'élection d'un empereur en cet endroit et non dans la Curie ou dans les temples, lieux ordinaires des assemblées du sénat, c'était un hommage au peuple et surtout aux soldats, que le sénateur par qui fut proposé Tacite appelait très-saints et très-sacrés, et auxquels Tacite lui-même adressa son premier remerciement. Au bout de six mois, il fut victime d'une conspiration militaire. C'est là qu'aboutissaient les triomphes du sénat. L'honnête vieillard mourut découragé et sans avoir rien fait. Cependant Vopiscus énumère quelques monuments commencés pendant ce règne si court; malheureusement Tacite n'eut pas le temps de les achever. Ainsi rien ne s'est conservé, ni des thermes qu'il voulait faire construire sur l'emplacement de sa maison, détruite dans une vue d'utilité publique, ni du temple qu'il destinait à

recevoir les bustes des bons empereurs, et qui n'avait pas besoin d'être très-grand. Peut-être va-t-on retrouver dans les fouilles d'Ostie, sagement dirigées par M. Visconti, quelques-unes au moins des cent colonnes de marbre numidique que Tacite avait données à cette ville. Ce qui fait le plus regretter la brièveté de son règne, c'est qu'il avait ordonné qu'on copiât chaque année dix exemplaires des œuvres de son aïeul l'historien, et qu'on les plaçât dans les archives et les bibliothèques. S'il eût régné plus longtemps, nous aurions probablement aujourd'hui Tacite tout entier. Il ne reste de l'empereur Tacite ni monuments ni portraits, mais seulement une preuve de plus de l'impuissance du sénat et de la vertu sous l'empire.

Il ne reste rien non plus de son successeur Probus, qui régna six ans avec gloire. Sans dire, comme Vopiscus, que par lui l'univers tout entier fut romain, qu'il allait, quand il mourut, abolir la guerre, établir une paix perpétuelle et ramener l'âge d'or sur la terre, il est certain que pour la valeur, l'énergie, l'intégrité, Probus peut être comparé aux meilleurs empereurs, à Trajan, à Marc-Aurèle. Il refoula l'invasion qui s'avavançait, en Gaule, en Germanie, en Illyrie, en Orient.

Le souvenir des victoires de Probus est lié à l'histoire des monuments romains. Le cirque vit alors une chasse mémorable. On y planta une forêt artificielle, dans laquelle furent lâchées mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, des gazelles, des

brebis sauvages. Le peuple, lancé à leur suite, fit main basse sur le tout. Un autre jour, ce fut le tour de l'amphithéâtre. Cent lions à longues crinières parurent en même temps dans le Colisée, puis deux cents léopards, cent lionnes et trois cents ours; mais le carnage fut froid, les animaux n'avaient pas ce jour-là d'entrain pour se faire tuer. Trois cents paires de gladiateurs vinrent réchauffer un peu la représentation.

Malgré ses succès militaires, malgré les fêtes somptueuses qu'il donnait au peuple, Probus périt comme Tacite : les vertus, la gloire, la popularité, ne pouvaient rien contre un mécontentement de l'armée. Un jour Probus voulut faire dessécher un marais par des soldats, et ces soldats l'égorgèrent.

Nous venons de voir que, même aux époques les plus désastreuses, les bons princes n'ont point manqué à l'empire. C'est, comme je l'ai déjà dit, l'empire qui a trahi les efforts de ces princes capables et bien intentionnés. Les Antonins du troisième siècle¹, comme ceux du deuxième, montrent par leurs qualités mêmes combien était foncièrement mauvaise une institution que ces qualités n'ont pu améliorer, car, de même qu'après Marc-Aurèle était venu Commode, après Pro-

¹ Il est à remarquer que Claude le Gothique, Aurélien et Probus venaient tous trois de la région du Danube; aussi leur voit-on sur les médailles un profil barbare qui rappelle celui des prisonniers daces du temps de Trajan. Les Barbares, par qui devait se retremper l'énergie du monde romain, communiquaient seuls quelque énergie à l'empire.

bus ne tarda pas à paraître Carin, qui devait renouveler Héliogabale.

Si l'on en juge par son buste du Capitole, douteux il est vrai, ce scélérat était fort laid. Calpurnius dit bien, dans une de ses églogues, qu'en voyant Carin on croit voir Mars ou Apollon; mais Calpurnius était un poète de cour, et d'après des témoignages moins suspects rapportés par Gibbon; nous savons que Carin était petit et laid. Lui aussi voulut donner des jeux extravagants faits pour passionner la multitude. Son père Carus et son frère Numérien, assez bons empereurs du reste, avaient fait en ce genre des exhibitions bizarres : ils avaient montré des hommes qui dansaient sur la corde avec des cothurnes, un *tichobate*, qui pour éviter un ours courait sur la crête d'un mur. Carin les surpassa. Le Colisée et le cirque, ces monuments dont je fais toujours l'histoire, car ils ont remplacé le Forum et sont l'unique théâtre de la vie publique des Romains, le Colisée et le cirque furent témoins de divertissements extraordinaires, dont un poète du temps nous a conservé de curieux tableaux faits d'après nature.

Le pasteur Corydon, car Calpurnius se souvient de Virgile, revient de la ville et raconte à un autre berger, Lycotas, ce qu'il a vu dans l'amphithéâtre. La poésie n'est pas bonne, mais les descriptions sont d'une minutieuse exactitude. Corydon a vu le velarium soutenu par des poutres, les gradins innombrables; toutes les autres places étant occupées, il est monté au troi-

sième étage, réservé pour les femmes et les gens du commun. Les femmes étaient assises, non sur des gradins, il n'en existait pas à cet étage, mais sur des chaises, comme nous l'apprennent ces vers :

Venimus ad sedes ubi pullâ sordida veste
Inter fœmineas spectabat turba cathedras.

Corydon compare l'ovale du Colisée à une vallée partout entourée de montagnes,

Sic tibi planitiem curvæ sinus ambit arenæ
Et geminis medium se molibus alligat ovum.

Dans ce qui suit, l'hyperbole est forte, mais il fallait bien flatter cet exécrationnable Carin en mettant tout ce qu'on avait pu admirer au-dessous des divertissements qu'il venait de donner au peuple. Heureusement l'éloge emphatique de ces divertissements contient de nombreux détails qui mettent pour ainsi dire sous nos yeux les magnificences de l'arène. Calpurnius nous promène dans toutes les parties du Colisée un jour de représentation. Déjà nous sommes montés avec lui au *paradis*; il fait maintenant étinceler à nos regards le pourtour de l'arène, orné de pierreries, et les portiques dorés :

Baltheus en gemmis, en illita porticus auro
Certatim radiant.

Puis il énumère tous les animaux rares et singuliers qu'il a vus paraître tour à tour : des lièvres

blancs, des sangliers cornus, des élans venus des forêts de la Germanie, des bœufs bossus de l'Asie, des veaux marins combattant contre des ours, des hippopotames du Nil. Le poète fait décrire par Corydon l'apparition des bêtes féroces s'élançant du sein de la terre, qui semblait tout à coup s'ouvrir, et d'où sortait aussi une végétation soudaine; c'était à qui se surpasserait, dans ces sanglants spectacles, par des coups de théâtre inattendus. Ainsi Septime Sévère avait donné à l'arène la forme d'un navire. Dans un enfoncement, on avait placé quatre cents animaux qu'on avait lâchés pêle-mêle, ours, panthères, lions, autruches, onagres, et qu'on avait eu le plaisir de voir égorger dans une agréable confusion.

Après les empereurs aux traits hagards et inintelligents que nous a présentés la série du Capitole, l'œil rencontre un personnage d'un aspect tout différent, au front large, à la tête carrée, et dont l'air posé et réfléchi annonce l'attention et la capacité, un personnage qui rappelle un peu Vespasien, mais avec plus de sérénité, qui a le sourire froid plutôt qu'ironique; c'est Dioclétien. En le voyant, on reconnaît tout d'abord la tranquillité d'un esprit qui se possède et sait ce qu'il veut, celui dont l'histoire a pu dire : « Homme remarquablement rusé, aux desseins profonds, quelquefois hardis, — toujours prudent, et comprimant par son extrême opiniâtreté les mouvements inquiets de son cœur. »

Dioclétien fut loin d'être un sage sur le trône. En Égypte, il usa cruellement de sa victoire et la souilla par le carnage et les proscriptions. Les chrétiens trouvèrent en lui un atroce persécuteur. Il fut habile, très-habile (*sollertissimus*), qualité qu'il ne faut pas trop admirer quand nulle autre ne l'accompagne, car on peut dire de l'habileté ce qu'on a dit de l'esprit : elle sert à tout et ne suffit à rien. Dioclétien tenta de perfectionner la machine usée et détraquée de l'empire ; il eut la passion et la science de la classification administrative. Il fit tout ployer sous le niveau régulier du pouvoir absolu, les prétoriens comme le sénat. Par malheur, en nivelant, on écrase : *truncatæ vires urbis* (Aurelius Victor). Il essaya, non par vanité folle, comme Héliogabale, mais dans une intention politique, de donner au pouvoir impérial le caractère et la pompe des despotismes de l'Orient. Il s'acharna barbarement contre le christianisme, qui ne se révoltait pas, mais portait en lui un principe sous lequel cet odieux empire romain devait succomber. Tout cela fut inutile. Cet empereur, qui organisait plus systématiquement qu'on ne l'avait fait depuis Auguste l'unité d'administration dans l'État, la scinda lui-même, et l'État fut divisé entre quatre et bientôt entre six souverains. Dioclétien perdit ses efforts à ranimer le paganisme par la persécution ; il ne put tuer ce qui devait vivre, pas plus qu'il ne put faire vivre ce qui devait mourir. Lui et son collègue Maxi-

mien, vaincus dans cette lutte, abdiquèrent le même jour comme atteints et détruits par le sentiment de l'impossible.

Je me souviens d'avoir entendu Niebuhr donner dans ses cours un motif politique de l'abdication de Sylla, dont le célèbre dialogue de Montesquieu ne donnait guère, selon lui, que des motifs poétiques et oratoires. Niebuhr disait que Sylla, dont la pensée fut de réorganiser l'aristocratie romaine, ne trouvant plus sous sa main les éléments de cette réorganisation, désespéra de son œuvre, et déposa un pouvoir qu'il sentait impuissant à l'accomplir. De même, je pense, Dioclétien, qui voulait constituer dans l'empire l'unité et la hiérarchie administratives, y faire triompher la religion officielle, entourer le pouvoir impérial du prestige monarchique, comme Sylla désespéra de son œuvre, et abdiqua par le même motif que lui. La tentative dans laquelle Dioclétien avait échoué, l'assimilation du despotisme romain au despotisme pompeux de l'Orient et au despotisme administratif des grandes monarchies modernes, fut reprise à Constantinople. Là elle réussit, et produisit cette décadence séculaire qui a porté si justement le nom de Bas-Empire.

Bien que Dioclétien ait été presque toujours absent de Rome, Rome possède les ruines d'un vaste monument auquel il a donné son nom ; mais les thermes de Dioclétien furent dédiés par quatre Augustes et deux

Césars. Une inscription trouvée dans ces thermes contient avec le nom de Dioclétien ceux de deux Maximien (le second est Galère), de Constance, de Sévère et de Maximien. On peut donc considérer l'édifice attribué à Dioclétien comme l'œuvre collective de tous ces princes, et par là il exprime assez bien l'état de morcellement où le pouvoir était tombé, en dépit de la savante organisation de Dioclétien et de l'unité qu'il avait voulu imposer par elle à l'empire.

D'après les débris qui en subsistent, on peut reconnaître et mesurer l'étendue des thermes de Dioclétien. L'espace qu'ils couvraient est occupé aujourd'hui par une place, des jardins, un couvent, des magasins à foin, des maisons, un établissement d'utilité publique. Dans une partie de ces thermes, Michel-Ange a construit le plus grand cloître qui soit à Rome : l'église de Sainte-Marie-des-Anges n'est, comme on sait, qu'une salle des thermes de Dioclétien. Une autre salle, à laquelle on n'a rien changé, est devenue la petite église de Saint-Bernard. Quant à Sainte-Marie-des-Anges, il y avait peu de chose à faire pour l'approprier à sa destination actuelle, et si après Michel-Ange on a introduit des changements regrettables dans cette belle église, la faute n'en est point au majestueux et grandiose édifice de Dioclétien.

Ces thermes n'étaient pas tout à fait aussi considérables que ceux de Caracalla. Cependant nous savons qu'ils pouvaient recevoir trois mille baigneurs, ce qui

est le double des sièges de marbres construits par le fils de Septime Sévère ; mais peut-être ce nombre n'était-il pas égal à celui de tous ceux qui se baignaient dans les thermes de Caracalla, et puis il y avait dans ceux de Caracalla une seule piscine, et deux piscines dans ceux de Dioclétien. Les divertissements de tous genres, qui à Rome, autant que les bains mêmes, faisaient partie intégrante des thermes, n'avaient pas non plus été oubliés. On voit encore dans le jardin du couvent de Saint-Bernard les gradins semi-circulaires d'où les oisifs regardaient les jeux de la palestine, et l'on sait que les livres de la bibliothèque ulpienne, fondée par Trajan, furent transportés dans les thermes de Dioclétien. Suivant une tradition qui n'a rien d'in vraisemblable, beaucoup de chrétiens, pendant la persécution de Dioclétien, travaillèrent à élever ce vaste monument. Ce serait une belle revanche du christianisme que d'avoir converti en églises deux salles d'un monument bâti pour leur persécuteur par les labeurs des chrétiens opprimés.

L'excès de l'oppression touche quelquefois à l'affranchissement. Après les plus violentes persécutions, voici venir pour les chrétiens la délivrance et l'empire. Après Dioclétien, voici venir Constantin.

Son père, Constance Chlore, remarquable parmi ses collègues impériaux pour son humanité, a au Capitole une bonne grosse tête carrée, et, ce qui est assez rare depuis quelque temps chez les empereurs romains,

l'air d'un honnête homme. Sainte Hélène, mère de Constantin, mourut probablement en Palestine, d'où son corps dut être rapporté à Rome, car on a trouvé près de cette ville son tombeau dans son mausolée. C'est un magnifique sarcophage en porphyre, conservé aujourd'hui au Vatican, ouvrage étonnant par la difficulté que présentait une matière aussi dure. Les figures en relief très-saillant qui décorent le sarcophage, et qui représentent des guerriers à cheval et des prisonniers, font voir que si à cette époque le style de la sculpture avait dégénéré, l'art de travailler les matières les plus rebelles au ciseau et la patience ne manquaient pas aux sculpteurs. Plusieurs figures qui avaient été brisées ont été remplacées ; il a fallu pour cela le travail assidu, continué pendant neuf ans, de quarante-quatre ouvriers. Ce tombeau de sainte Hélène a été trouvé hors de Rome et non dans ses thermes, dont l'emplacement est déterminé par l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, qu'elle y fit élever pour déposer les reliques du Calvaire. Ces thermes avaient été construits dans les jardins d'Héliogabale, souvenir infâme que purifie à peine le nom de la pieuse impératrice.

On a placé au Vatican, en face du tombeau de sainte Hélène, celui de la fille de Constantin, sainte Constance, trouvé pareillement dans son mausolée, qui est devenu son église. La matière est semblable, et par conséquent le mérite de la difficulté vaincue est

le même, ce mérite que, dans les arts comme dans la poésie, on recherche lorsqu'on ne sait plus en avoir un autre ; mais le travail est déjà bien inférieur, l'intervalle si court de deux générations, qui sépare la grand'mère de la petite-fille, se marque dans la différence qui existe entre les sculptures des deux tombeaux. Quand l'heure de la décadence a sonné, l'art tombe vite.

Le portrait de Constantin ne se rencontre pas dans la série des empereurs romains au Capitole. Il semble qu'on ait pensé que ce lieu appartenait trop aux souvenirs de la Rome païenne pour y laisser Constantin ; mais sa statue, tirée de ses thermes, a été transportée sous le portique de Saint-Jean de Latran. Elle est très-convenablement placée à la porte de la basilique, hélas ! trop renouvelée, que Constantin avait fondée. Il semble veiller sur le seuil de cette église qui s'intitule fièrement la mère et la tête de toutes les églises du monde, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*. On a mis dans la main du premier empereur chrétien la croix, qu'il fit triompher. C'est ainsi qu'il voulut être représenté depuis qu'il eut embrassé le christianisme. Constantin n'est pas grand et majestueux comme l'affirme Eusèbe, son complaisant biographe, flatterie qu'a reproduite Gibbon et que dément la statue impériale. Son corps est court, ramassé, trapu, sa poitrine large, ses jambes grosses : il a une tournure de soldat. Constantin fut en effet un

soldat qui se mit au service de la croix. Une chose est surtout remarquable en lui, c'est ce regard profond qui semble contempler un objet lointain. Constantin regarde en avant. Il dirige un œil fermé sur l'avenir, pour lequel il a pris parti. Historiquement ce fut là sa gloire ; il comprit où allait le monde, et en le précédant il le suivit. Du reste, celui qui fit monter le christianisme sur le trône se montra peu digne d'être chrétien. Meurtrier de son fils, de sa femme, de son beau-père Maximien, de son beau-frère Licinius, il put faire dire aux païens qu'il avait embrassé le christianisme parce que c'était le seul culte qui lui rendit possible l'expiation de tant de crimes ; de plus, Constantin vendit cher à l'église les services qu'il lui rendit ; il fut pour elle un protecteur hautain, tracassier, tyrannique, et même un allié peu fidèle. Il allait faire triompher Arius quand la mort frappa l'hérétique, protégé par le persécuteur de saint Athanase. Sans nier sa foi, qui paraît avoir été sincère, sans méconnaître ce que lui doivent de reconnaissance le christianisme et la civilisation pour le grand acte qui a justement immortalisé son règne, des voix éloquantes et non suspectes se sont élevées pour signaler par cet exemple les dangers de la protection que le despotisme fait toujours payer à l'église, et que presque toujours il finit par lui retirer. Rome rappelle une autre preuve de la même vérité. Elle a vu de nos jours un empereur d'abord restaurateur

du culte et faisant bientôt du pape son prisonnier.

C'est près de Rome que la cause du christianisme fut gagnée dans la bataille livrée par Constantin à Maxence. Nous savons que cette bataille eut lieu sur la rive droite du Tibre, à neuf milles de la ville, dans un endroit appelé les *Roches-Rouges* (*saxa rubra*). Les tufs volcaniques dont sont composés les rochers qui de ce côté dominent le cours du Tibre ont une couleur grise qui tire çà et là sur le violet, et Vitruve donne à certains tufs le nom de *pierres rouges*.

Au delà de l'endroit où la Cremera se jette dans le Tibre, on voit une plaine assez étendue, dans laquelle la cavalerie qui décida la victoire de Constantin a pu se déployer. C'est là qu'il faut placer le champ de bataille, non loin du lieu qui vit l'héroïque mort des Fabius. La guerre contre Veïes était aussi une guerre décisive, mais seulement pour Rome. Le monde n'était pas intéressé, au moins dans le présent, à ce que la grande nation étrusque écrasât ou non le petit peuple romain; mais aux Roches-Rouges il y allait de tout le genre humain comme de tous les siècles.

Il y a longtemps que les environs de Rome ne nous ont rappelé une bataille célèbre. A l'époque des rois, aux premiers âges de la république, le théâtre de la guerre était renfermé dans l'horizon romain; mais depuis lors il a été porté en Grèce, en Orient, en Gaule, en Germanie, dans des contrées qui étaient hors de la portée de ces études locales. Maintenant la

guerre est revenue dans la campagne de Rome, l'histoire objet de nos méditations se rapproche encore une fois de nos yeux, et il semble qu'on voie dans cette campagne déserte, près de ces bords solitaires du Tibre, sur ces collines abandonnées, se dresser les fantômes du passé et de l'avenir, intéressés l'un et l'autre dans ce grand duel des deux champions qui les représentèrent ici. L'avenir, comme toujours, triompha.

L'élu de l'avenir battit le défenseur du passé; la cavalerie de Constantin, emportée par un élan irrésistible, culbuta les troupes de Maxence; elles s'enfuirent, vaincues par cette impétuosité. Elles voulurent atteindre, non comme on le dit quelquefois, le pont Milvius, trop éloigné du champ de bataille, mais un pont de bateaux que Maxence avait fait construire, et qui se trouva coupé au moment où il comptait le repasser. Tandis qu'il cherchait à gagner la partie du pont qui communiquait avec la rive gauche, il glissa de son cheval et enfonça dans le limon sous le poids de sa cuirasse. Le genre de mort que Maxence trouva dans sa défaite, Fiesque longtemps après devait le rencontrer dans son triomphe¹. Ce fut la déroute et la dé-

¹ Au moment où Fiesque venait de s'emparer à main armée du pouvoir souverain, il voulut monter sur une galère qui était dans le port de Gènes. En passant sur une planche, le pied lui glissa, il tomba et enfonça dans la vase, d'où le poids de son armure ne lui permit pas de se dégager. C'était la nuit, personne ne s'en aperçut. Il périt ainsi, étouffé sans bruit dans le succès de son usurpation: dénoûment plus

bâcle du paganisme englouti dans les flots du Tibre avec Maxence.

On peut voir au Vatican cette grande bataille retracée avec beaucoup de vigueur par le pinceau de Jules Romain. Constantin à cheval y poursuit les fuyards, qu'il pousse dans le Tibre; la figure du vainqueur semble avoir été inspirée par un bas-relief de l'arc de Constantin.

Cet arc se rattache, aussi bien que la bataille de *Saxa rubra*, au grand événement qui a changé le monde. Ce fut le jour où il fut dédié à Constantin que l'empereur, faisant acte de chrétien, ne voulut pas permettre aux soldats de monter au Capitole, où ils devaient, selon l'usage, offrir un sacrifice à Jupiter et l'implorer pour le bonheur de l'empire. A défaut d'autre témoignage, cet arc prouverait combien le christianisme de Constantin était imparfait. Dans ce monument, dont il accepta la dédicace, sont encastrés des bas-reliefs empruntés à un arc de Trajan, et parmi les sujets que ces bas-reliefs représentent, il y a des hommages adressés à des divinités païennes; on y voit Trajan sacrifiant à Mars, à Apollon, au dieu Sylvain. Constantin, qui ne permettait plus à ses soldats l'immolation solennelle du Capitole, n'en était pas encore à se scandaliser des représentations idolâtriques qui figuraient sur son arc de triomphe.

vraiment poétique et plus moral que le dénouement inventé par Schiller.

Au surplus, ce n'est pas la seule trace qui reste des concessions du premier empereur chrétien au culte qu'il abandonnait, mais n'interdisait point et même ne répudiait pas absolument. On sait qu'il conserva toujours le titre de grand-pontife, lié si étroitement au culte païen, et dans ses rapports avec l'Église, Constantin ne montra que trop qu'il se considérait toujours comme le chef de la religion. La prétention qu'il eut constamment de faire prévaloir, en matière de foi, sa volonté et sa sagesse impériales était un reste de cette idée toute païenne; — bien qu'on la retrouve chez des souverains qui se disaient chrétiens, soit dans les pays catholiques, soit surtout dans les États protestants, — qu'à l'autorité civile il appartient de régler la croyance. L'inscription gravée sur l'arc de Constantin est curieuse par le vague de l'expression en ce qui touche aux idées religieuses, par l'indécision calculée des termes dont se servait un sénat qui voulait éviter de se compromettre dans un sens comme dans l'autre. L'inscription porte que cet arc a été dédié à l'empereur parce qu'il a délivré la république d'un tyran (on dit encore la république!) par la grandeur de son âme et une inspiration de la Divinité, *instinctu Divinitatis*. Il paraît même que ces mots ont été ajoutés après coup pour remplacer une formule peut-être plus explicitement païenne. Ce monument, qui célèbre le triomphe de Constantin, ne proclame donc pas encore nettement le triomphe du christianisme. Comment

s'en étonner, quand sur les monnaies de cet empereur on voit d'un côté le monogramme du Christ et de l'autre l'effigie de Rome, qui était une divinité pour les païens? Constantin prescrivit de célébrer le repos religieux du dimanche, et publia un édit sur la manière de consulter les aruspices; à Constantinople, il faisait promener dans l'hippodrome sa propre statue, portant une image de la Fortune dans la main. Il tenait donc à cette idolâtrie, la plus impie de toutes, qui consacrait l'apothéose de sa fortune.

Le paganisme, dont l'arc de Constantin porte l'empreinte, se continua longtemps après lui. Quand Théodose vint à Rome, il la trouva opiniâtrement païenne. Après qu'il eut ordonné de fermer les temples, les images des dieux y demeurèrent, et même ces temples se rouvraient quelquefois. Un préfet de Rome sacrifiait à Cérès; un autre champion obstiné du paganisme érigeait des autels aux douze dieux *consentes*. On a reconnu les débris d'un temple de ces dieux au pied du Capitole. Les vieilles superstitions étrusques n'étaient pas abandonnées; le témoignage d'un poëte païen, Claudien, et celui d'un évêque chrétien, Maxime de Turin, font voir également que les aruspices étaient consultés de leur temps, et lorsque Alaric menaçait la ville, le préfet Pompeianus fit appeler, pour la défendre, des prêtres étrusques qui promirent de diriger le feu du ciel sur les ennemis de Rome. Enfin le fanatisme païen fut encore assez puis-

sant pour faire étrangler une princesse chrétienne, Serena, veuve de Stilicon, et dont la fille avait épousé Honorius, parce qu'elle avait enlevé le collier d'une déesse et avait osé s'en parer¹. De tels faits, qui montrent les résistances obstinées du paganisme vaincu, ses retours momentanés et les hésitations du genre humain dans la voie nouvelle où il était entré, font comprendre la présence de sujets païens dans l'arc de Constantin et l'ambiguïté de l'inscription qui l'accompagne.

Entre les bas-reliefs qui proviennent d'un arc de triomphe élevé en l'honneur de Trajan et ceux qui sont du temps de Constantin, la différence sous le rapport de l'art est manifeste. Les morceaux d'emprunt sont de la belle sculpture romaine, ceux qui appartiennent à l'époque de Constantin sont pitoyables. Il y a là des Victoires qui posent le pied sur des bonshommes grotesques. Ceux-ci représentent des Barbares agenouillés. Le pied d'une de ces Victoires couvre toute la jambe du Barbare².

¹ On trouvera ces faits cités dans le bel ouvrage d'Ozanam sur *la Civilisation au cinquième siècle*, auquel l'Académie française a décerné l'hommage extraordinaire d'une récompense posthume, et qui vient d'être traduit en italien sous les auspices d'un des plus généreux citoyens de la péninsule, Gino Capponi.

² Ces Victoires écrivant sur des boucliers sont tout à fait analogues à l'admirable statue en bronze de Brescia, l'une des merveilles de la statuaire antique, sauf la différence qui existe entre un chef-d'œuvre et une monstruosité. Il est curieux de voir la même donnée reproduite par l'art dans sa perfection et par l'art déchu. Je saisis cette occasion

Constantin n'est pas le premier qui ait ainsi dépouillé le passé pour décorer le présent ; bien longtemps avant lui, Sylla avait enlevé d'Athènes les colonnes du temple de Jupiter Olympien pour en orner le Capitole. Ces spoliations se sont reproduites à toutes les époques, et c'est à peine si de nos jours on commence à reconnaître que les monuments appartiennent à l'histoire, et que les siècles aussi ont leur droit de propriété.

Quand on a dépassé le Forum, en s'avancant vers le Colisée, on aperçoit, à sa gauche, trois grands arceaux : dans celui du milieu est une vaste crevasse par où l'œil se plaît à voir tomber la lumière du soleil, se glisser la clarté de la lune, ou briller l'azur du ciel. Au sommet se dressent les arrachements d'une voûte qui n'existe plus ; à terre gisent des masses pareilles à des rochers précipités par une avalanche. Cette vaste ruine, la plus imposante qui soit à Rome après le Colisée et les thermes de Caracalla, c'est un tiers seulement de la basilique élevée par Maxence avant sa défaite et dédiée par le sénat et le peuple à Constantin victorieux. Ce monument se lie donc, par la succession de ses deux destinations diverses, à la grande transformation qui s'accomplit

de complimenter le conseil municipal de Brescia sur la belle disposition du musée national qu'il a établi dans les ruines du temple où la *Victoire* a été trouvée, et sur le bon goût qu'il a montré en laissant croître l'herbe, les fleurs et une riante végétation entre les colonnes du temple. Cet exemple serait bon à suivre au Colisée.

alors. Comme l'empire, il passa en quelques années du paganisme au christianisme, et son histoire est celle de la plus grande révolution morale que les sociétés humaines aient vu s'accomplir. La métamorphose de ce monument correspond à la métamorphose que subit l'esprit des hommes. Celle-ci est en quelque sorte rendue visible par le changement de direction qu'éprouva la basilique païenne de Maxence, quand elle devint la basilique chrétienne de Constantin. Elle était d'abord dirigée dans le sens du Forum, du sud-est au nord-ouest, comme le prouve un portique que l'on a découvert à l'une de ses extrémités; en plaçant l'entrée principale sur un des côtés du monument, on en changea le sens en même temps que la destination, et il se trouva dirigé du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire à peu près de l'ouest à l'est, selon l'orientation ordinaire des anciennes basiliques chrétiennes; celle-ci se tourna donc vers le soleil levant, comme les âmes se tournaient vers la lumière naissante du christianisme.

C'est surtout ici que l'on est frappé de la persistance des Romains à élever jusqu'à la fin de grands monuments, même quand ils ne savaient plus faire de grandes choses. La basilique de Maxence avait trois cent trente pieds de long sur deux cent vingt pieds de large. Ainsi, la veille du jour où Constantin allait abandonner la vieille Rome pour fonder une Rome nouvelle sur les rives du Bosphore, son compétiteur

Maxence construisait cette immense basilique, qui probablement serait encore debout, si un tremblement de terre ne l'eût en partie renversée au quatorzième siècle. Maxence, ce dernier empereur de la Rome païenne, pendant un règne agité de six années, a eu le temps de bâtir deux monuments considérables, la basilique dont je viens de parler et un cirque.

Ce cirque est en dehors de Rome, près de la tombe de Cæcilia Metella, et de ruines qui ont probablement appartenu à quelque villa impériale dont il faisait partie. C'était l'usage, nous l'avons vu à propos d'Héliogabale et des Gordiens, que les grandes villas continssent des basiliques, des thermes et des cirques. Le cirque bâti par Maxence fut dédié par lui à son fils, qu'il avait appelé Romulus. La Rome païenne devait commencer et finir par ce nom fatal, comme l'empire d'Occident devait commencer et finir par celui d'Auguste, dont Augustule est un diminutif, l'empire d'Orient par celui de Constantin, la vieille monarchie française par celui de Louis, le même que Clovis; ainsi il est arrivé plusieurs fois que le fondateur d'un empire s'est appelé comme le dernier héritier de cet empire. Le jeune Romulus, étant mort, fut placé au rang des dieux, dans cet olympe qui s'écroulait. Son père lui éleva un temple dont la partie inférieure se voit encore, et le cirque lui-même fut peut-être une dépendance de ce temple funèbre, car les courses de chars étaient un des honneurs que l'antiquité rendait

aux morts, et sont souvent pour cela représentées sur les tombeaux. Ce cirque a environ seize cents pieds de long, et dans la vallée où il s'étend, au pied de la tour crénelée qui fut la sépulture de l'épouse de Crassus, dominé à l'horizon par les montagnes d'Albano, il se présente avec un certain air de grandeur. C'était pourtant un diminutif de cirque, si on le compare au *circus maximus*, car il pouvait contenir quinze mille spectateurs, et le *circus maximus* en contient jusqu'à trois cent quatre-vingt mille. La construction du cirque de Maxence est misérable comme le temps auquel elle appartient; mais il est intact, et du grand cirque il ne reste que peu de débris. Le seul intérêt qu'il offre, c'est de montrer presque entièrement conservées toutes les parties dont se composait un cirque, et au dernier jour de la Rome païenne la présence d'un de ces monuments, dont le plus ancien remontait aux premiers temps de la Rome des rois. Tout avait changé dans cet intervalle de mille ans, excepté la passion pour le même divertissement. Cette passion était tellement inhérente au génie des Romains, qu'ils devaient l'emporter à Constantinople et y construire un hippodrome célèbre par les agitations, futiles dans leur motif, souvent sanglantes dans leurs résultats, qu'y produisirent les factions des *bleus* et des *verts*, hippodrome dont le nom, traduit en ture, subsiste encore dans celui de l'*at-meidan*.

Maxence répara le temple de Vénus et de Rome, qui

alors ne s'appelait plus que le temple de Rome, *fanum Urbis*. Le paganisme des derniers temps oubliait la fabuleuse mère d'Énée; mais Rome était une divinité à laquelle on croyait encore, bien que sa puissance fût près de passer dans le domaine des fables.

Constantin, qui vécut peu à Rome, y fit pourtant construire des thermes sur le Quirinal. Ainsi les thermes, cette expression gigantesque de tous les besoins et de toutes les habitudes de la civilisation impériale de Rome, paraissent depuis le siècle d'Auguste jusqu'à l'époque de Constantin. Tant que l'empire y est resté, ils n'ont jamais fait défaut à l'empire.

Constantin eut la gloire d'en finir avec les prétoriens que Septime-Sévère avait tenté vainement de détruire. Leur camp fut démantelé. Ce lieu, dont l'enceinte existe en grande partie, perdit son importance dans l'histoire romaine, où depuis Tibère il avait joué un si grand rôle, et dut prendre dès lors quelque chose de l'air abandonné qu'il a aujourd'hui. La formidable forteresse où se firent et se défirent tant d'empereurs est maintenant une paisible *vigne* des jésuites; retraite rurale destinée à la récréation de leurs élèves, et où l'on ne voit, au lieu de prétoriens farouches, que de tranquilles néophytes qui s'ébattent discrètement, tandis qu'un religieux se promène au milieu d'eux en lisant son bréviaire. Constantin, qui devait transporter Rome à Byzance, ne voulut pas laisser derrière lui ce fort de la soldatesque, si longtemps

redoutable aux empereurs même présents. De plus, les prétoriens avaient proclamé et soutenu son rival Maxence. Constantin vengea donc sa propre injure en vengeant tous les empereurs que les prétoriens avaient massacrés.

Je dois parler d'un grand fait de la vie de Constantin, qui est lié à l'histoire de la Rome antique, car on peut le considérer comme une des principales causes de sa fin : c'est la translation du siège de l'empire en Orient. Le jour où Constantin prit ce grand parti, l'arrêt de mort de Rome fut prononcé. Dans un empire où la centralisation politique était ce qu'elle fut toujours dans l'empire romain, ce qu'elle était devenue surtout depuis Dioclétien et sous Constantin lui-même, la présence de l'empereur pouvait seule défendre la capitale contre les Barbares, et on peut croire qu'elle l'eût défendue. Il tint à peu de chose que Rome ne les empêchât d'entrer dans ses murs. Alaric s'y prit à trois fois pour y pénétrer. Bélisaire en repoussa Vitigès. Les papes protégèrent la cité de saint Pierre contre les Lombards, qui pendant trente ans en menacèrent les murailles sans pouvoir les franchir, et plus tard contre les Sarrasins. Constantinople, qui vit de très-bonne heure les Barbares à ses portes, entre autres les Russes, résista huit cents ans à l'invasion. Rome eût fait de même, et au quinzième siècle il ne se serait pas trouvé là des Turcs pour la prendre. Constantin, qu'une inscription gravée sur

son arc de triomphe appelle le libérateur de Rome, en fut le premier destructeur. Dès ce moment, l'histoire monumentale de Rome est presque terminée, et je n'aurai plus guère à raconter que l'histoire de ses ruines.

Une seule chose excuse Constantin. La pensée de transporter en Orient le siège de l'empire n'était pas nouvelle. On l'avait attribuée à César. Il existait une affinité naturelle entre l'Orient et le despotisme. L'Orient avait attiré plusieurs empereurs. Adrien y avait beaucoup voyagé. Caracalla y avait passé douze ans et y était mort. Dioclétien préférait à Rome, où il ne fit que paraître, le séjour de Nicomédie. Il se sentait là plus à l'aise pour son essai de monarchie orientale. Constantin, qui reprit l'œuvre de Dioclétien, voulut aller la continuer dans un milieu qui était fait pour elle, loin de cette Rome où un sénat bien dégradé sans doute faisait vivre un souvenir de la république, et où l'empire n'avait jamais pu devenir la royauté. Il y fut sans doute encouragé par la situation de Byzance, situation qu'il avait eu l'occasion d'admirer pendant le siège qu'il avait fait de sa future capitale. Je crois qu'il fut décidé surtout par l'idée qu'une nouvelle religion s'établirait mieux dans une ville nouvelle. Rome était l'asile du vieux paganisme, il s'y retranchait dans les débris du vieux patriciat. La foi qui remuait le monde semblait ne pouvoir ébranler l'immobile rocher du Capitole, et cependant c'est là que cette

foi devait s'asseoir et se fonder. Constantin ne comprit pas cet avenir du christianisme. Il céda à la papauté l'honneur de maintenir Rome à la tête du monde. En présence du paganisme qui se cramponnait à Rome, il eut peur d'un fantôme. S'il eût regardé en face ce patriciat décrépit, il en aurait compris la faiblesse, et par sa présence il lui eût imposé sa foi. Il devait planter bravement son *labarum* sur le Capitole et défier le monde de venir l'en arracher. Ses successeurs, toujours à Ravenne et à Milan, quand ils n'étaient pas à Constantinople, livrèrent aux Goths le Capitole, que la république avait défendu contre les Gaulois. Cette plainte n'est pas d'hier. Claudien s'écriait déjà : « Pourquoi le pouvoir s'est-il exilé loin de ses foyers ? Pourquoi l'empire est-il errant ? »

. Laribus sejuncta potestas

Exulat, imperiumque suis a sedibus errat.

Et un poète du moyen âge disait tristement : « O Rome, si tu es esclave, c'est que tes maîtres t'ont abandonnée. »

Aujourd'hui celui qui écrit au milieu des ruines de Rome ne peut se défendre de quelque colère contre l'impolitique abandon qui a fait les plus anciennes de ces ruines. Et encore ici il admire les sévères justices de la Providence. Rome s'était livrée pieds et poings liés à l'empire, elle s'était rendue sans condition au despotisme. D'abord le vainqueur traita bien

sa captive, puis il lui fit éprouver les rigueurs de sa cruauté et l'ignominie de ses caprices; enfin, las de cette vieille esclave, il la quitta pour une plus jeune et la livra... L'empire a successivement asservi, opprimé, enfin déserté Rome. Les Barbares n'auront pas beaucoup à faire pour l'achever.

XIV

FIN DE LA ROME IMPÉRIALE

LES BARBARES

Rome à Constantinople. — Constance à Rome. — Rome descend dans la plaine. — Portrait de Julien, comparé au portrait de Constantin. — Buste de Magnence, art déchu. — Les murs de Rome construits ou réparés par Honorius. — Édifices restaurés, le temple de Saturne. — Aspect monumental de Rome au cinquième siècle, éclat extérieur et misère réelle. — Entretien du Cirque et du Colisée, passion des jeux sous les empereurs chrétiens. — Le monte Testaccio, problème historique. — La colonne de Phocas, l'excès de la servilité. — Venue des Barbares, portes par où ils entrent dans Rome. — Défense de Bélisaire, mur raccommodé à la hâte. — Souvenirs de Bélisaire, porta Pinciana. — Bélisaire mendiant, légende. — Muro Torto, autre légende. — Le mausolée d'Adrien, statues servant de projectiles. — La destruction des monuments romains par les Barbares fort exagérée. — Les canaux coupés, effet de cette mesure sur Rome et la campagne. — Conclusion et réponse.

Rome a été abandonnée par ses empereurs ; elle a cessé pour un temps d'être le centre du monde ; elle est devenue une de ces capitales du passé sacrifiées à la nouvelle capitale qu'on destine à l'avenir, comme

Nan-king, la ville chinoise et lettrée, le sera à Pé-king, la ville tartare et guerrière, comme Moscou, le cœur de la vieille Russie, le sera à Pétersbourg, tête de la Russie renouvelée.

Constantinople aspire à remplacer Rome ; elle veut lui ressembler en toute chose, et prétend même avoir aussi ses sept collines. Constantin, dit Codinus, dans son désir de rendre Byzance plus brillante que l'ancienne Rome, voulut donner à celle qu'il avait créée un cirque qui pût rivaliser avec le Grand-Cirque. Le nom même de Rome, ce nom auguste, Byzance l'usurpe. Cette cité grecque s'appelle la nouvelle Rome, et jusqu'à son dernier jour les historiens byzantins nommeront leurs compatriotes *Romaïoi*, Romains. L'empire grec sera pour les Orientaux l'empire de *Roum*. Au moyen âge, une partie de la Grèce s'appellera *Romanie*. Encore aujourd'hui *Roumélie* est le nom d'un pachalik de Turquie. Enfin le nom que les Grecs modernes donnent à leur langue, le *romaïque*, est un souvenir de cette prétention de l'empire grec à être romain. Les hommes de Byzance ne pouvaient s'empêcher de conserver pour Rome un singulier respect, auquel se mêlaient parfois de bien étranges reminiscences de liberté. Sous Justin II, un certain Corippus appelait Rome la nourrice de l'empire et la *mère de la liberté*. Cependant, si Rome, après avoir cessé d'être le siège de l'empire, exerçait encore une sorte de prestige, elle avait perdu la réalité de la vie,

et l'on reconnut avec raison un symbole de l'empire dans cet homme accablé de coups, avançant toujours, que Valens rencontra en marchant contre les Barbares. Rome en effet respirait encore, mais combien de coups l'avaient frappée!

Elle n'entendait parler de ses maîtres que lorsque le souvenir des empereurs d'Orient se reportait par hasard vers la capitale déshéritée. Ainsi l'un des fils de Constantin, Constance, fit à Rome l'aumône d'un obélisque destiné par son père à orner Constantinople. Du reste, l'aumône était magnifique : c'était le plus grand obélisque du monde, celui qui décore aujourd'hui la place Saint-Jean-de-Latran. Érigé par un des Touthmosis, dont il porte le nom, à l'époque de la plus grande perfection de l'art égyptien, comme le prouve le style des hiéroglyphes, il ornait depuis environ deux mille ans une ville d'Égypte, quand Constantin l'y envoya chercher et le fit apporter par le Nil et la mer à Alexandrie, d'où Constance ordonna qu'il fût transporté à Rome. Il remonta le Tibre, et on le plaça dans le Grand-Cirque, où déjà s'élevait l'obélisque thébain contemporain de Sésostris, et qui orne la place du Peuple. Ceci montre quelle importance on attachait aux jeux du cirque sous les empereurs chrétiens. Nous en verrons d'autres preuves.

Sur le piédestal de cet obélisque de Constance, on lisait une inscription aussi pleine d'emphase que l'inscription par laquelle Auguste avait dédié le sien au

soleil était simple. Après avoir soumis le monde entier à son empire, Constance a voulu, y était-il dit, que ses dons fussent égaux à son triomphe ; « mais le dieu, — ainsi est désigné un empereur chrétien, — était dans un grand souci : mouvoir cette masse, au Caucase pareille, semblait impossible. » Ce n'était pas cependant le premier obélisque apporté à Rome. « Le maître du monde, Constance, sachant que tout cède au courage, a ordonné que cette partie non petite d'une montagne avançât sur la terre et sur la mer, quoique l'on désespérât d'élever une telle masse dans les airs. Maintenant elle brille avec sa cime de métal doré, comme arrachée de nouveau au flanc de la montagne, et touche au ciel. » Plus haut il est dit que Constance a *arraché* cet obélisque de la roche par lui taillée; *exsa Thebis de rupe revellit*. C'est un impudent mensonge, puisqu'on lit dans l'inscription hiéroglyphique le nom du pharaon Touthmosis, antérieur à Constance de vingt siècles; mais l'adulation n'y regarde pas de si près. On se fiait au mystère des hiéroglyphes, et on ne s'attendait pas qu'un Champollion viendrait le percer.

Constance visita Rome. Ammien Marcellin, qui accompagnait l'empereur, peint vivement l'admiration que tous deux ressentirent en présence du forum de Trajan, et comment Constance « fut frappé d'un profond étonnement en promenant son esprit sur ce vaste ensemble de merveilles qu'on ne saurait décrire, et

qu'il n'appartient plus au génie de l'homme de produire. » Il est curieux de voir Ammien Marcellin, un soldat du quatrième siècle, exprimer dans un latin assez barbare l'impression que lui faisaient le Panthéon, qu'il appelle une *région voûtée*, le temple de Vénus, le forum de la Paix, qui avait survécu au temple de la Paix, le théâtre de Pompée, le stade de Domitien. C'est, comme je crois l'avoir déjà remarqué, la première fois que s'exprime cette admiration pour l'effet monumental de Rome que l'on a depuis si souvent exprimée. Aucune exagération des touristes modernes sur le Colisée n'a surpassé celle d'Ammien Marcellin, disant que l'œil humain « a peine à en atteindre le sommet ; » mais c'est l'exagération d'un sentiment vrai, car lorsqu'on regarde d'en bas le haut mur de l'amphithéâtre, encore intact, on éprouve une étonnante sensation de grandeur. Ainsi se traduisaient déjà par l'emphase, il y a quatorze cents ans, les émotions que nous éprouvons encore aujourd'hui, malgré tant de progrès de la destruction depuis cette époque, en présence des antiquités romaines.

Rome, comme il arrive à toutes les villes, commençait à descendre des hauteurs qu'elle avait d'abord couvertes et à s'étendre à leur pied. Ammien Marcellin montre Constance parcourant les parties de la ville situées entre les sommets des sept collines, sur leurs pentes et dans la plaine. On peut croire que le champ de Mars, dans lequel, à la fin de la républi-

que, nul n'avait le droit de bâtir, était habité au temps d'Ammien Marcellin. Il semble peindre déjà la situation de la Rome actuelle répandue sur le penchant des sept monts et occupant la plaine qui avait été le champ de Mars.

Julien ne fit rien pour Rome; je m'étonne que sa tentative insensée de rétablir le paganisme ne l'ait pas conduit à replacer le centre de l'empire dans la ville où la fidélité au paganisme était surtout vivante. Je me l'explique cependant. Il se plaisait à embellir les cités de la Grèce; son inclination le portait plutôt de ce côté que vers Rome, car son paganisme était philosophique et non traditionnel : or, si la tradition du paganisme était à Rome, sa philosophie était en Grèce. Au milieu des guerres qui remplirent le vaillant règne de Julien, il trouva le temps de réparer les villes endommagées par les Barbares, notamment celles de la Gaule. Nous lui devons les thermes de Paris, qu'on regarde à peine, et qui à Rome attireraient l'attention des voyageurs. On sait combien il aimait sa chère petite Lutèce, comme s'il avait le pressentiment que de là sortirait un jour un adversaire du christianisme aussi passionné que lui. Du reste, Julien n'était pas plus un apostat que Voltaire; ni l'un ni l'autre n'avaient jamais cru à ce qu'ils attaquaient, et par ses vertus le premier, mieux que le second, méritait le nom de philosophe.

On a fait une chose sage et digne en plaçant au Ca-

pitole l'image d'un adversaire injuste, mais honorable du christianisme. Julien y figure parmi les empereurs et parmi les philosophes : le sculpteur n'a eu garde d'oublier cette barbe négligée, qu'il disait assez cyniquement *être habitée*. Il disait aussi, avec une prétention moins grossière à la rusticité stoïque, que cette barbe était propre à faire des cordes; celle de ses deux bustes fait juger que Julien ne se vantait pas trop en parlant ainsi.

Il est intéressant de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin : elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard : c'est bien l'homme qui, en le cherchant, a rencontré le passé. Le buste de Julien est le dernier buste d'empereur dans la série du Capitole. Cette série est doublement instructive; on y lit l'histoire de la décadence politique de Rome écrite au front des empereurs; on y suit la marche descendante de l'art; elle est arrivée à son dernier terme dans le portrait de l'usurpateur Magnence. C'est un morceau de marbre dans lequel on a taillé une sorte de nez, pratiqué une fente qui ressemble à une bouche, et tracé des ovales qui peuvent passer pour des yeux; cette sculpture est tellement grossière, qu'elle pourrait être prise pour l'œuvre d'un sauvage ou d'un enfant. On faisait mieux sans doute, comme le

prouvent les bustes de Julien, infiniment supérieurs à cette tête difforme, dont les traits sont à peine dégrossis ; mais il suffit, pour caractériser l'art d'une époque, que la sculpture y fût capable d'une telle monstruosité.

L'empire d'Occident fut ressuscité par le partage opéré entre Honorius et son frère. Cependant celui des deux empereurs auquel échut l'Occident ne vint pas pour cela habiter Rome. Ce vieux foyer du paganisme ne pouvait attirer un empereur chrétien. La résidence impériale fut transportée à Ravenne, dans le nord de l'Italie, près des frontières de la Gaule, toujours menacée, quelquefois à Autun, à Trèves, aux confins de la Germanie. Il semble que l'empire se met en marche pour aller au-devant des Barbares : il veut les surveiller de plus près ; mais encore quelques années, et il aura passé dans leur camp, il sera de fait aux mains d'Odoacre et de Théodoric ; encore quelques siècles, et son nom sera l'héritage des descendants de ces Francs qu'on immole dans l'amphithéâtre de Trèves. Ces nouveaux centres de l'empire, Trèves, Milan, Ravenne, se couvrent de monuments ; on n'en construit plus guère à Rome.

Cependant ces empereurs, qui lui sont devenus comme étrangers, ne l'oublient pas entièrement. Un arc de triomphe s'éleva dans le champ de Mars, dédié à Gratien, Valentinien II et Théodose, et peut-être encore un, le dernier, à Honorius. Ce qui est plus sûr,

Honorius répara le mur d'Aurélien ; il est difficile de déterminer ce qu'a fait Honorius à travers les flatteries de Claudien. Claudien parle de murailles nouvelles, de tours soudainement élevées, et des sept monts entourés d'une enceinte continue. Ceux qui, comme Nibby, croient à un mur embrassant un espace de cinquante milles construit par Aurélien, puis détruit et remplacé par le mur moins étendu d'Honorius¹, voient dans les vers de Claudien la preuve qu'Honorius a réellement bâti le mur qui existe encore ; mais les flatteries de Claudien expriment seulement, je pense, ce fait, que le mur réparé par Honorius embrassait les sept collines. Une inscription en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius ne parle que des murs restaurés, *restauratos urbis æternæ muros*. Je crois plus aux termes de l'inscription qu'aux vers d'un poète courtisan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Honorius vint à Rome animer par sa présence les travaux qu'il avait fait entreprendre. Cette restauration des murs de Rome porte l'empreinte d'une grande

¹ Je ne partage point cette opinion, qui s'appuie sur un passage de Vopiscus, dans lequel il est dit que le mur d'Aurélien avait cinquante milles de circonférence, tandis que l'enceinte qui subsiste encore n'en a guère plus de treize. Ce chiffre est de toute invraisemblance, et je le crois inexact ou altéré ; mais je dois dire qu'un des arguments qu'on oppose à l'opinion de Nibby n'est pas sans réplique. Comment, dit-on, un mur en briques de cinquante mille élevé par Aurélien n'aurait-il point laissé de traces ? A cela on pourrait répondre : En Égypte, Thèbes avait une enceinte au moins aussi considérable ; cependant je ne sache pas qu'on ait trouvé une brique de l'enceinte de Thèbes.

précipitation, ce qui s'explique facilement, car les Goths approchaient, et, comme le dit énergiquement Claudien, qui, pour célébrer la magnificence de l'ouvrage, oublie un moment d'en flatter les auteurs, « la peur fut l'artisan de sa beauté. »

Profecitque opifex decori timor.

C'est la peur, en effet, qui a travaillé à la construction et à la réparation de ces murs, la peur, devenue, grâce à l'empire, l'inspiratrice du peuple romain !

Bien qu'absents de Rome, les empereurs ne voulaient pas la laisser s'écrouler et tomber tout à fait. Gratien rebâtit le pont Cestius, et lui donna son nom. Plusieurs préfets de Rome s'appliquèrent à la réparation des monuments ; l'un d'eux, Prætextatus, avait entrepris de relever tous les temples ; un autre, nommé Claudius, restaura plusieurs édifices, et parmi eux un portique près des thermes d'Agrippa. Les portiques étaient des lieux de promenade et de *flânerie* chers au peuple romain. Un troisième, Petronius Quadratianus, rendit aux thermes de Constantin leur antique splendeur, comme nous l'apprend une inscription, en ajoutant une grosse somme au peu d'argent que la municipalité pouvait lui accorder à cause de la difficulté des temps.

Les réparations elles-mêmes étaient une preuve de

décadence et un témoignage de barbarie. La plus remarquable en ce genre est celle du temple de Saturne, dont huit colonnes sont encore debout. La première origine de ce temple remonte au temps des rois. Le trésor de l'État était là, placé sous la protection du dieu, ce qui n'empêcha pas César, qui avait besoin d'argent et peu de scrupules, de violer le temple et de voler le trésor. Rien, bien entendu, n'est resté de l'édifice primitif. Ce qui subsiste offre un curieux pêle-mêle de parties datant d'époques très-diverses. Dans la frise est un morceau du meilleur temps : les chapiteaux, la corniche, le fronton, sont d'une époque de mauvais goût. Parmi les bases, les unes sont ioniques et les autres corinthiennes ; les colonnes, de dimensions différentes, proviennent vraisemblablement de différents édifices. Les tronçons dont plusieurs d'elles se composent ne paraissent pas toujours avoir appartenu originairement à la même colonne ; un fragment d'inscription apprend que le monument détruit par le feu a été reconstruit : on le verrait bien, même sans l'inscription. Évidemment, à une date qu'on ignore, mais qui ne saurait être bien ancienne, on a réparé ou plutôt refait grossièrement le temple de Saturne, en mêlant quelques débris de la construction antérieure à des matériaux pris là où on les trouvait. C'est déjà le procédé du moyen âge. Ce temple, ainsi recomposé sans art, n'en est pas moins ou plutôt il est par cela même un des restes de l'antiquité les plus

cuvieux et les plus *historiques*; le vieux temple qu'il a remplacé rappelait le souvenir de la Rome des rois et un souvenir encore plus ancien qui se rapporte aux temps héroïques de la Grèce, car on disait que les os d'Oreste avaient été transportés d'Aricie à Rome et déposés dans le temple de Saturne. Quelques-uns de ces débris grossièrement rapprochés ont peut-être vu César consommer ici l'attentat du Rubicon; l'incohérent ensemble de ce temple transporte l'œil et l'imagination des splendeurs du siècle d'Auguste aux dernières misères de l'empire que cet acte d'audace devait fonder. On suit encore son histoire au moyen âge, où, dans le nom de *ceccha* (pour *zecca*, monnaie), qu'il reçut alors, se trahit une vague tradition de l'*ærarium*, du trésor public. L'époque de sa ruine définitive conduit jusqu'à la renaissance, la renaissance, qui, en dépit de son nom, fut la mort de tant d'antiquités. Le Pogge assista presque à cette destruction du temple de Saturne. En 1425, il l'avait vu encore presque intact et conservant ses revêtements de marbre; à un second voyage, il le trouva démoli : les huit colonnes de la façade restaient seules comme elles restent encore aujourd'hui. Tel est le chemin qu'à Rome un monument fait faire à la pensée à travers les siècles.

Rome avait un grand aspect monumental au commencement du cinquième siècle. « Contemple, dit Claudien à Stilicon, les sept monts qui insultent aux

rayons du soleil par l'éclat de l'or, les arcs chargés de déponilles, les temples au niveau des nuages ; » puis à Honorius, qui était venu habiter la résidence impériale du Palatin : « Le palais domine de sa cime les Rostres¹, qui sont à ses pieds. Que de temples il voit autour de lui ! La demeure de Jupiter montre les géants suspendus au-dessus de la roche Tarpéienne. » Le poète indique ici le fronton du temple de Jupiter, où étaient représentés les géants foudroyés, « et les portes ciselées, et les statues qui semblent voler à travers les nuées, et les colonnes d'airain que décorent de nombreuses proues de vaisseaux ; l'œil est ébloui par l'éclat des montagnes et s'étonne de voir l'or étinceler partout. » Cet éclat matériel que Rome conservait sous Honorius fait comprendre comment on peut rencontrer encore dans cet âge de décadence un poète aussi latin et au milieu de sa pompe aussi élégant que Claudien. Claudien représente dans la poésie cette dernière magnificence de Rome. J'y trouve un écho de la grandeur romaine, dont en le lisant on croit entendre un sonore et suprême relentissement, comme dans la Rome que peignent ses vers apparaît un suprêmereflet de cette grandeur.

¹ Dans un bas-relief de l'arc de Constantin, on voit la vraie forme de la tribune aux harangues, et l'empereur assis sur ce trône de l'antique liberté romaine. Au temps de Claudien, c'était un consul, c'est-à-dire un serviteur de l'empereur, qui venait y prendre place. Entouré de ses licteurs, il y rendait la justice. La tribune était devenue un tribunal servile.

Mais en même temps Claudien nous fait comprendre le contraste qui existait entre le luxe des monuments et la misérable condition de l'empire. La confiance que le poète affecte de montrer dans les destinées de Rome n'empêche pas qu'on ne sente chez lui un pressentiment de sa chute et un effroi de sa ruine. Dans un poème où il dit que l'empire ressuscite, *imperio sua forma redit*, que Rome est aussi grande que le ciel et qu'elle ne peut périr, il la représente comme « une vieille femme dont la voix est faible, le regard abattu, dont la maigreur ronge les bras, qui soutient à peine sur ses épaules malades son bouclier souillé de poussière, dont le casque qui ne tient plus laisse voir la chevelure blanchie, et qui traîne une pique rouillée. » Cette peinture est plus vraie que l'autre. La première a été inspirée à Claudien par l'apparence extérieure que Rome lui présentait encore; la seconde, par un sentiment vrai de son affaiblissement politique, résultat de son épuisement moral. Claudien est bien le poète de ce temps, où le néant se cache sous la splendeur. On conçoit qu'en présence de cette splendeur, après une victoire, la dernière, remportée sur Alarie, il rêve la résurrection de Rome et de l'empire. Dans cette illusion d'une renaissance impossible, il va jusqu'à croire que les suffrages qui, pour la sixième fois, ont nommé l'empereur consul sont des suffrages sérieux, que les votes du champ de Mars ne sont pas une fiction ridicule. Il célèbre avec enthousiasme « le Ti-

bre s'applaudissant de revoir dans Honorius et Numa et Brutus, le Palatin saluant le consul impérial, et des licteurs royaux entourant le Forum de leurs faisceaux dorés. » Singulier mélange d'ivresse monarchique et de réminiscences républicaines ! Ailleurs il évoque les Fabricius et les Scipions, il invite Caton lui-même à sortir de son tombeau, et propose Brutus à l'admiration d'Honorius. Le plus courtisan des poètes a parfois des accès de républicanisme farouche ; il s'écrie que « le peuple romain, après que le fier César se fut emparé des droits de tous, est tombé dans le sein d'une paix servile. » Mais tout cela est creux ; le patriotisme romain au temps de Claudien est moins solide que les temples, et quand il n'y a pas encore de ruines, il est déjà une ruine.

Claudien n'est point le seul qui nous atteste combien Rome était intacte vers le commencement du cinquième siècle. Thémiste écrivait : « Rome est quelque chose d'immense que le discours ne saurait égaler, c'est un océan de beauté. » En 420, un poète gallo-romain, Rutilius Numatianus, pouvait encore dire : « Grâce à l'or qui couvre les temples, le ciel de Rome surpasse en éclat tout autre ciel. Rome se fait à elle-même son jour, un jour plus pur. »

Un peu plus tard, un autre Gallo-Romain, Sidoine Apollinaire, avait le plaisir de voir sa statue dans la basilique Trajane, où l'on plaçait encore les portraits des littérateurs célèbres, comme au temps de Claudien.

Le même honneur fut accordé à un certain Mérobaude, dont Niebuhr a retrouvé des vers animés de sentiments vraiment romains, et, en dépit de son nom germanique, très-hostiles aux Barbares. Le monument destiné à honorer les derniers continuateurs de la littérature latine subsistait donc toujours, consacré au même emploi, et plus tard encore Fortunat, cet Italien devenu, à la cour des rois francs, poète ordinaire de Childéric et de Frédégonde, dit positivement qu'on récitait des vers dans le forum de Trajan, c'est-à-dire dans la basilique ou dans la bibliothèque Trajane qui en dépendait :

Audit Trajano Roma verenda foro.

Le même Sidoine Apollinaire nous apprend que les thermes d'Agrippa, de Néron, de Dioclétien, subsistaient de son temps. La voie Appienne avec ses tombeaux fit l'admiration de Procope au sixième siècle.

Rome avait ainsi conservé ses monuments, mais elle n'avait conservé que cela d'elle-même. Tandis que les poètes déclamaient encore leurs vers en public, que les riches formaient des galeries de statues qu'ils s'amusaient à faire dorer, se livraient aux plaisirs de la table, galopèrent sur de nobles coursiers à travers la ville presque abandonnée, ou mettaient leur vanité à avoir des voitures très-élevées, les pauvres s'agitaient dans leur misère, et cherchaient à s'en distraire par de fréquentes séditions. Déjà sous Jovien, Symma-

que, préfet de la ville, et qui avait fait construire un pont, vit son palais détruit dans une émeute. La cause de ces troubles était souvent le manque de pain. Les empereurs n'étaient plus là pour nourrir une plèbe indigente; l'Égypte faisait partie de l'empire d'Orient, et ses blés étaient réservés pour alimenter la nouvelle capitale. Ainsi les empereurs, après avoir déserté Rome, l'affamaient.

Malgré cette apparence monumentale toujours la même, l'aspect de Rome dut changer insensiblement, la vie diminuer, les richesses émigrer vers Constantinople, les grandes familles déchoir, et, comme le dit Gibbon avec une imagination de style qui ne lui est pas ordinaire, « les faibles restes du peuple romain se perdaient dans l'espace immense des thermes et des portiques. Les vastes bibliothèques et les basiliques devenaient inutiles à une génération indolente qui s'occupait rarement d'études ou d'affaires. Les temples qui avaient échappé au zèle destructeur des chrétiens n'étaient habités ni par les dieux ni par les hommes. » La magnificence romaine, qui ne se produisait plus par des monuments publics, se réfugiait dans la vie privée. Le luxe des demeures opulentes est attesté par les débris de celle qu'on vient de découvrir chez les dominicains de Sainte-Sabine, et dans laquelle un archéologue de premier ordre, M. de Rossi, a reconnu l'habitation des Cæcina, famille illustre dans les derniers siècles de Rome.

On ne construit point d'édifices utiles, mais on agrandit le *Circus Maximus*, toujours plus digne de son nom, et qui finit par contenir près de quatre cent mille spectateurs. Et cependant la population a diminué, mais l'ardeur de cette population oisive et misérable pour le cirque semble aller s'accroissant; *populique voluptas circus*, dit Claudien. Ammien Marcellin dit aussi : « Le cirque est pour eux un temple, une demeure, un lieu de réunion, une chambre à coucher ; » et ailleurs : « Le plus grand de leurs plaisirs est, depuis le point du jour jusqu'au soir, exposés au soleil et à la pluie, d'examiner minutieusement les qualités et les défauts des chevaux et des cochers. » Le cirque n'était point dédaigné par les empereurs ou les princes chrétiens. Claudien parle des applaudissements qui faisaient retentir la vallée Murcia, située entre le Palatin et l'Aventin, et que le Grand-Cirque remplissait tout entière, quand on y voyait paraître Honorius ou son beau-père Stilicon.

La passion de l'amphithéâtre non plus n'avait pas changé. Les préfets de Rome, qui avaient à ménager une multitude turbulente, prenaient soin d'entretenir et de réparer le Colisée. Une inscription qu'on y voit encore atteste qu'un certain Lampadius a mis à neuf l'arène de l'amphithéâtre, le *podium* et les gradins. Dans une autre, il est dit qu'un préfet de la ville, consul ordinaire, a restauré à ses frais l'arène et le podium, qu'un affreux tremblement de terre avait ren-

versé. Au lieu d'*abominandi*, on lit *abotinandi*. Un barbarisme dans une inscription officielle, c'est un signe de la barbarie des temps. Il paraît que ce consul n'était pas difficile sur le latin.

On voit par un passage de Claudien que les combats des hommes contre les bêtes féroces étaient en vogue sous le pieux empereur Honorius. L'amphithéâtre était abondamment pourvu d'animaux qu'on apportait dans de grandes cages de bois, les uns sur le Tibre dans des barques, les autres par terre dans des chariots. Au cinquième siècle, l'amphithéâtre militaire servait aussi à des jeux de cette sorte; il fallait amuser les soldats comme le peuple.

Les combats des hommes entre eux durèrent moins longtemps que ceux où figuraient des animaux : ils étaient encore plus contraires à l'esprit du christianisme. Constantin avait publié une loi contre les gladiateurs, et Théodose avait interdit les spectacles sanguinaires. Cependant le poète chrétien Prudence, sous Honorius, pouvait encore demander que « les supplices cessassent d'être un plaisir public, que l'arène se contentât des bêtes féroces et ne vît plus du moins les homicides faire un jeu des armes sanglantes. » La gloire d'avoir mis fin aux combats de gladiateurs appartient à l'héroïque saint Télémaque, qui s'élança dans l'arène, eut le courage d'élever la voix contre eux, et fut massacré. C'est un des plus nobles souvenirs de la Rome chrétienne, et cependant on n'y a pas élevé une

église, on n'y a pas, que je sache, consacré une chapelle à ce martyr de l'humanité.

Durant cette époque stérile, sauf les églises dont il sera parlé ailleurs, il ne s'est élevé presque aucun monument à Rome; mais il s'est formé une montagne, une colline au moins : c'est la *montagne des Pots-Cassés*, *Monte-Testaccio*. Le *Monte-Testaccio*, comme son nom l'indique, est uniquement composé de vases brisés. On ne trouve pas autre chose à sa surface; les caves creusées à sa base et des tranchées pratiquées à travers sa masse pendant le dernier siège ont permis de s'assurer qu'il en était de même dans toute sa profondeur et dans toutes ses parties. Le *Monte-Testaccio* est pour moi des nombreux problèmes qu'offrent les antiquités romaines le plus difficile à résoudre. On ne peut s'arrêter à discuter sérieusement la tradition d'après laquelle il aurait été formé avec les débris des vases contenant les tributs qu'apportaient à Rome les peuples soumis par elle. C'est là évidemment une légende du moyen âge née du souvenir de la grandeur romaine et imaginée pour exprimer la haute idée qu'on s'en faisait, comme on avait imaginé ces statues de provinces placées au Capitole, et dont chacune portait au cou une cloche qui sonnait tout à coup d'elle-même, quand une province se soulevait, comme on a prétendu que le lit du Tibre était pavé en airain par les tributs apportés aux empereurs romains. Il faut donc chercher une autre explication.

La seule considération qui aide à comprendre la prodigieuse accumulation des singuliers matériaux du Monte-Testaccio, c'est que les vases de terre servaient chez les anciens à une foule d'usages, qu'on y mettait le blé et divers liquides, non-seulement l'huile, mais encore le vin. En effet, ce que les Romains appelaient *dolium*, mot que nous traduisons par *tonneau*, était un grand vaisseau de terre. Un bas-relief de la villa Albani représente Alexandre et Diogène dans son tonneau. Le tonneau de Diogène est un vase de cette nature. On comprend que, les vases de terre ayant des emplois si divers, le nombre en devait être fort considérable. M. Canina a fait remarquer que près du Monte-Testaccio étaient divers dépôts de grains, *horrea*; mais cela encore ne rend pas compte de l'entassement de tant de vases, tous cassés sur un seul point, et surtout l'amoncellement de ces débris jusqu'à une si grande hauteur. Qu'on suppose toutes les fabriques de vases établies en ce lieu, car ailleurs on n'a rien trouvé de semblable, ou bien une mesure de police, dont il n'est pas question dans les lois romaines, qui eût forcé les habitants de Rome à venir déposer au même endroit leurs vases brisés, mesure étrange, vu la grandeur de Rome, qu'on suppose l'une de ces deux choses, soit; mais comment se persuader qu'on a continué à faire un semblable dépôt, quand ce dépôt avait atteint une telle élévation qu'il eût été extrêmement pénible de porter des vases brisés au som-

met de ce monticule, d'où l'on a une des plus belles vues de Rome? La même objection s'oppose à l'hypothèse des fabriques de vases réunies en un même lieu, et qui auraient donné naissance au Monte-Testaccio. Et de plus comment ces fabriques auraient-elles produit une aussi grande quantité de pots cassés, car ils le sont tous? Cette hypothèse est encore moins vraisemblable que l'autre; je déclare ne point pouvoir en inventer une troisième, et je termine cette petite dissertation sur les causes qui ont pu former le Monte-Testaccio par ces mots, qu'on ferait bien de prononcer plus souvent, quand il s'agit d'antiquités et de beaucoup d'autres choses : Je ne sais pas.

Les antiquaires qui, il y a quarante ans, trouvaient tant de suppositions ingénieuses pour rendre compte de la présence d'une colonne isolée au milieu du Forum, colonne que lord Byron, plus sensé qu'eux tous, appelait *la colonne sans nom*, eussent bien fait d'imiter cette réserve, qui n'eût pas contenté peut-être leur amour-propre, mais qui l'eût sauvé. On se disputait sur les explications que chacun donnait de la mystérieuse colonne, quand une femme dont se souviennent avec respect tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, la duchesse de Devonshire, qui montra toujours pour les arts un intérêt éclairé, fit faire des fouilles autour de la colonne sans nom. Bientôt le nom de la colonne fut trouvé; mais celui-là, personne ne l'avait soupçonné. On reconnut que ce

n'était le débris d'aucun des monuments du Forum, parmi lesquels on avait cherché son origine, mais une colonne dédiée, dans les premières années du septième siècle, par un obscur préfet de Rome, nommé Smaragdus, au détestable usurpateur Phocas. Cette découverte n'en faisait pas un monument bien intéressant ; mais nul doute n'était possible, car le fait était attesté par une inscription que porte le piédestal de la colonne. Ce qui excuse et put consoler les antiquaires mystifiés par une pareille déconvenue, c'est que cette colonne n'est point du temps de l'empereur Phocas, mais évidemment beaucoup plus ancienne, de sorte que l'inscription n'apprend rien sur sa destination primitive et sur le monument dont elle a fait partie avant d'être érigée en l'honneur de Phocas. Dans ces derniers temps, en la comparant avec trois colonnes voisines qui appartiennent au temple de Vespasien, on a cru reconnaître qu'elle leur ressemblait et très-probablement découvert sa véritable origine.

Ce monument et l'inscription qui l'accompagne sont précieux pour l'histoire, car ils montrent le dernier terme de l'avilissement où Rome devait tomber. Smaragdus est le premier magistrat de Rome, — mais ce magistrat est un préfet, l'élu du pouvoir impérial et non de ses concitoyens ; — il commande, non, il est vrai, à la capitale du monde, mais au chef-lieu du duché de Rome. — Ce préfet, qui n'est connu de l'histoire que par ses lâches ménagements envers les Bar-

bares, imagine de voler une colonne à un beau temple, au temple d'un empereur de quelque mérite, pour la dédier à un exécrable tyran monté sur le trône par des assassinats, au meurtrier de l'empereur Maurice, à l'ignoble Phocas, que tout le monde connaît, grâce à Corneille, qui l'a encore trop ménagé. Et le plat drôle ose appeler très-clément celui qui fit égorger sous les yeux de Maurice ses quatre fils avant de l'égorger lui-même. Il décerne le titre de triomphateur à Phocas, qui laissa conquérir par Chosroès une bonne part de l'empire. Il ose écrire : « Pour les innombrables bienfaits de sa piété, pour le repos procuré à l'Italie et la liberté. » Ainsi l'histoire monumentale de la Rome de l'empire finit honteusement par un hommage ridicule de la bassesse à la violence.

Puisqu'on en est venu là, puisque Rome a perdu, avec la liberté, toute vertu, tout courage, toute grandeur, tout ce qui pouvait faire désirer qu'elle ne disparût pas du monde, puisqu'elle n'est plus qu'une grande honte étalée aux regards des hommes, il vaut mieux qu'elle tombe sous un coup terrible que de traîner ainsi. En présence de la désorganisation que le pouvoir absolu a fait peu à peu pénétrer au cœur de la société romaine, ne voyant aucun secours, n'attendant aucun remède, je laisse échapper ce cri désespéré : Eh bien, viennent les Barbares !

Ils sont venus, ils ont paru sous les murs de Rome. Rome avait vu autrefois un danger pareil. Annibal

avait menacé ses portes, les Gaulois avaient occupé le Forum et incendié la ville; mais alors Rome était libre, elle possédait les vertus que donne ou plutôt qui donnent la liberté. Aussi Annibal avait été repoussé, le Capitole avait résisté aux Gaulois. Aujourd'hui, abandonnée par les maîtres auxquels elle s'était abandonnée, livrée par ceux auxquels elle s'était livrée, Rome ne pouvait plus se défendre. L'esclavage avait usé sa force. A la longue, les fers gênent pour combattre, et on ne saurait plaindre un peuple qui expie le crime de la servitude par l'opprobre de la défaite.

Il ne s'agit plus pour Rome de conquérir le monde; elle en est à défendre en vain le Capitole, et par là nous nous retrouvons, comme aux jours de ses premiers développements, sur le théâtre de son histoire. Cette histoire, que nous avons vue commencer dans les fanges du Vélabre et sur l'esplanade du Palatin, est ramenée par la destinée vengeresse des extrémités du monde au point où elle a commencé. Le berceau de Rome serait son sépulcre, si Rome pouvait mourir.

Les Barbares qui attaquaient Rome au début du cinquième siècle avaient eu des prédécesseurs. Les Teutons et les Cimbres, au moins en partie d'origine tudesque, furent un premier flot de l'invasion germanique. César semble avoir pressenti le danger qui menaçait Rome encore de si loin; il repoussa au delà du Rhin les Germains d'Arioviste, et son plan était, sitôt qu'il serait roi, d'aller chercher à travers l'Asie

les plus lointaines extrémités de l'Europe septentrionale, et d'en soumettre, comme il avait fait pour la Gaule, les nombreuses nations, qui, bientôt atteintes aussi par la civilisation romaine, auraient de même cessé d'être un danger pour elle. Si César eût exécuté ce dessein, il eût peut-être supprimé les Barbares; mais il n'eut pas le temps de l'accomplir. Il ne lui fut pas donné de racheter par ce grand service rendu à la civilisation son crime envers la liberté. L'empire, qui n'eut des césars que le nom, n'osa point tenter cette immense entreprise; mais, dès son origine, il commença contre les Barbares une lutte dans laquelle il devait être défait pour le châtement mérité des Romains.

Germanicus répara le désastre qu'avaient subi les armées romaines sous Auguste, Tibère fit vingt ans la guerre en Germanie, Caligula eut la prétention de vaincre les Germains sans les avoir rencontrés, Claude fit contre eux une expédition peu importante; dans les troubles qui suivirent, on les oublia. Les Flaviens tournèrent surtout leurs armes vers l'Orient; mais le premier grand et bon empereur que Rome ait connu, Trajan, employa presque toute la durée de son règne à subjuguier les populations du Danube : sa colonne raconte ses victoires. Marc-Aurèle marcha sur ses traces. Septime Sévère mérita les noms de Germanique et de Dacique, qu'on lit sur son arc de triomphe. Tous les empereurs qui ont quelque intelligence et

quelque vigueur combattent sur le Rhin ou sur le Danube. Le second Claude s'appelle le Gothique. Aurélien, qui triompha de Zénobie, triompha aussi des Francs ; mais la valeur de ces princes, remarquables par leurs talents militaires et l'emploi constant qu'ils en firent contre les Barbares, n'empêchait pas ceux-ci d'avancer sur Rome. Gallien leur ouvrit l'empire ; le mur élevé par Aurélien et réparé par Honorius ne put les arrêter. Constantin avait déserté le poste qu'il aurait dû défendre. En vain ses successeurs d'Occident, comme pour réparer sa faute, reportèrent le siège de la puissance aux avant-postes de l'empire. Il était trop tard, et un jour le Goth Alaric parut à la porte *Salara*, tout près de la porte Colline, qu'avait menacée Annibal et par laquelle étaient entrés les Gaulois. Cette fois Rome devait succomber ; elle n'avait plus le sénat qui faisait mettre en vente le terrain sur lequel Annibal était campé et les citoyens qui l'achetaient. Elle n'avait plus ces patriciens qui, assis sur leurs chaises curules, attendaient froidement le fer du Barbare. La porte qu'Annibal n'avait pu franchir fut forcée par Alaric. Les Goths entrèrent dans la ville comme les Gaulois, mais ils ne trouvèrent plus, pour les arrêter, le rocher immobile du Capitole : le Capitole, arraché de sa base séculaire, avait changé de place ; Rome n'était plus dans Rome, elle était à Constantinople. Les Goths y pénétrèrent comme dans une tente abandonnée et la pillèrent. Honorius,

aveuglé par une confiance puérile, avait cru le danger passé pour jamais. Les Goths s'étant retirés une première fois, il s'était hâté de triompher. Claudien avait célébré ce triomphe, et une inscription qui existe déclarait la nation des Goths à jamais domptée, *Getarum gentem in omne ævum domitam*. Alaric n'avait pas de poète de cour pour chanter ses triomphes, il ne mettait pas dans des inscriptions mensongères des victoires anticipées; mais il marcha sur Rome et la prit.

En présence de ce mémorable événement, on éprouve quelque chose de la stupeur qui alors frappa le monde. On se sent partagé, comme il le fut à ce moment, entre la compassion qu'inspire un si grand désastre et je ne sais quel sentiment d'équité satisfaite, en voyant cette revanche du genre humain contre le peuple qui l'avait asservi et s'était déshonoré par son propre asservissement. Sans doute il est triste de voir les Huns dans les prés de Cincinnatus, mais on s'en console en pensant que depuis ils avaient été les prés de Néron. Pour moi, quand je suis près de la porte Salara les pas d'Alaric, je me surprends à vouloir arrêter le Barbare avant qu'il franchisse le seuil de la ville qui avait vu de si grandes choses et produit de si grands hommes; mais je me rappelle ce que cette ville dégénérée avait permis de tyrannie et toléré de bassesse. Alors je courbe la tête et, me rangeant de côté, je dis : Laissons passer la justice de Dieu.

Alaric entra par la porte Salara ; Totila par la porte Asinaria, dont on voit encore les deux tours, et une autre fois par la porte Ostiensis, aujourd'hui porte Saint-Paul ; par la même porte, Genséric, que la mer apportait, et qui, en s'embarquant, avait dit à son pilote : « Conduis-moi vers le rivage que menace la colère divine. »

Il y eut pourtant un beau moment dans la défense de Rome contre les Barbares, dans ce dernier et désespéré combat du vieux lion mourant, quand Bélisaire vint prendre en main cette défense. Comme un homme courageux attaqué dans sa maison se barricade avec tout ce qui lui tombe sous la main, Bélisaire répara précipitamment les murs entamés dans une première invasion des Goths ; il boucha les ouvertures faites par l'ennemi avec de grosses pierres entassées sans ordre et sans ciment. On croit avoir le spectacle de cette vaillante résistance quand on observe certaines parties de muraille rétablies et pour ainsi dire raccommodées avec des débris empruntés pour la plupart aux vieux murs étrusques de Servius Tullius. L'énergie de la défense est visible dans le désordre et le pêle-mêle de ces fortifications improvisées. En voyant ces remparts de Rome naissante servir à protéger Rome décrépite, on embrasse d'un coup d'œil toute la destinée du peuple romain, on tient pour ainsi dire son histoire par les deux bouts.

Le souvenir de Bélisaire s'attache aussi à la porte

Pinciana, aujourd'hui close, qui est de son temps et qui porta son nom. En suivant à l'extérieur les murs de Rome, on est surpris de rencontrer cette porte d'une architecture imposante et simple. Elle rappelle une trait héroïque de Bélisaire. Attaqué par les Goths, il voulut rentrer dans Rome par cette porte ; les Romains la fermèrent lâchement : lui alors se retourna et battit les Goths.

C'est le dernier monument où soit empreint le caractère romain, comme Bélisaire fut le dernier des Romains. Après lui, la barbarie a vaincu. On le sent bien en voyant à côté de la porte de Bélisaire, qui est du sixième siècle, la construction informe des murailles du huitième, grossier mélange de briques et de petites pierres agglomérées irrégulièrement, œuvre de complète décadence. Évidemment, au huitième siècle, toute trace de la civilisation romaine a disparu ; mais au sixième, l'architecture romaine n'était pas morte : elle semble dans la porte Pinciana faire un effort pour la barbarie, alors que Rome elle-même lutte encore contre elle, un moment ranimée par le général de Justinien. La croix grecque tracée sur cette porte rappelle en effet que les défenseurs de la métropole occidentale lui étaient envoyés par l'empereur d'Orient.

A côté de la même porte, on lit sur une pierre les paroles célèbres : « Donnez une obole à Bélisaire ; » mais cette inscription est moderne, comme la légende

à laquelle elle fait allusion, et qu'on ne trouve dans nul historien contemporain de Bélisaire. Bélisaire ne demanda jamais l'aumône, et si le *cicerone* montre encore aux voyageurs l'endroit où, vieux et aveugle, il implorait une obole de la charité des passants, c'est que près de ce lieu il avait, sur la colline du Pincio, son palais, situé entre les jardins de Lucullus et les jardins de Salluste, et digne probablement de ce double voisinage par sa magnificence. Ce qui est vrai, c'est que le vainqueur des Goths et des Vandales fut disgracié par Justinien, grâce aux intrigues de Théodora. La légende, comme presque toujours, a exprimé par une fable une vérité, l'ingratitude si fréquente des souverains envers ceux qui leur ont rendu les plus grands services.

Bélisaire était un de ces hommes du sixième siècle en qui vivait un reste de l'ancien esprit romain, comme fut Boèce, plus platonicien encore que chrétien, et qui, accusé d'avoir conspiré contre Théodoric pour rétablir la république romaine, écrivait dans sa prison ces belles paroles : « Plût à Dieu qu'elle pût être rétablie ! »

Le *Muro-Torto* offre aussi un souvenir curieux de cette époque. On nomme ainsi un pan de muraille qui, avant de faire partie du rempart d'Honorius, avait servi à soutenir la terrasse du jardin des Domitius, où fut la sépulture de Néron, et qui, du temps de Bélisaire, était déjà incliné comme il l'est aujourd'hui.

Procopé raconte que Bélisaire voulait le rebâtir, mais que les Romains l'en empêchèrent, affirmant que ce point n'était pas exposé, parce que saint Pierre avait promis de le défendre. Procopé ajoute : « Personne n'a osé réparer ce mur, et il reste encore dans le même état. » Nous pouvons en dire autant que Procopé, et le mur, détaché de la colline à laquelle il s'appuyait, reste encore incliné et semble près de tomber. Ce détail du siège de Rome est confirmé par l'aspect singulier du *Muro-Torto*, qui *semble toujours près de tomber*, et subsiste dans le même état depuis quatorze siècles, comme s'il était soutenu miraculeusement par la main de saint Pierre. On ne saurait guère trouver pour l'autorité temporelle des papes, au moment où j'écris, un meilleur symbole.

Après Bélisaire, l'eunuque Narsès se montra le seul homme de l'empire. Il défendit contre Vitigès le mausolée d'Adrien, qui déjà était devenu ce qu'il a toujours été et ce qu'il est encore aujourd'hui, la citadelle de Rome. Ce fut pour repousser l'assaut de Vitigès que les troupes grecques lancèrent sur les assaillants les statues qui décoraient le magnifique monument sépulcral d'Adrien. Parmi ces statues était un chef-d'œuvre de l'art antique, le faune Barberini, qui orne aujourd'hui la très-remarquable glyptothèque de Munich. Cette fois ce n'étaient pas les Goths, mais les Grecs qui étaient les barbares, comme avant ce

temps ce n'était pas Alaric qui avait fait fondre des statues de bronze qui existaient encore dans les temples fermés par Théodose, mais les Romains, pour payer à Alaric la rançon de leur vie.

Les Barbares ont été calomniés. Les ravages dont ils furent les auteurs ont été fort exagérés; on leur attribue généralement la destruction des statues et des monuments. Les Barbares ne s'amusaient guère à briser des statues ou à les fondre. Si la Vénus du Capitole, qui a été trouvée enfouie dans un mur, a été cachée là par crainte de la destruction, c'est qu'on a voulu la protéger contre le zèle des chrétiens plutôt que la sauver de la fureur des Barbares¹. Les statues qui n'étaient pas enterrées ou que l'on déterrât par hasard étaient sans doute exposées à être défigurées par ce goût brutal de détruire qui est celui des hommes grossiers de tous les temps, et parmi ceux-ci je place au premier rang les touristes qui mutilent une statue pour le sot plaisir d'emporter un doigt ou une oreille : vol stupide dont Rome voit chaque jour, en pleine civilisation, quelque ignoble exemple. A cette rage de destruction sans but un motif superstitieux a pu se joindre. Rien ne manque plus souvent aux statues antiques que le nez; sans doute cette par-

¹ Une barbarie d'un autre genre a fait depuis quelques années traiter cette belle statue comme une image obscène et inspiré l'idée honteuse de la placer au Capitole dans un cabinet réservé avec le groupe si pur de l'Amour et de Psyché enfants, au lieu de la montrer à tous dans sa chaste et majestueuse nudité.

tie du visage est fort exposée, mais souvent le nez semble avoir été cassé et comme arraché à dessein. Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner de cette rareté des nez antiques, quand un jour je crus avoir trouvé le mot de l'énigme. M. Dubois me racontait l'histoire de la Minerve d'Olympie, que l'on peut voir au Louvre : elle fut trouvée le soir presque intacte ; grande joie parmi les membres de l'expédition scientifique de Morée. Le lendemain, on se hâte d'aller la considérer au grand jour ; mais, ô douleur ! Minerve avait le nez cassé. Les paysans grecs sont convaincus que les statues qu'on tire de terre ont *le mauvais œil* et portent infailliblement malheur à ceux qui les ont trouvées, que le seul moyen de se mettre à l'abri de ce danger est de les mutiler. La croyance au mauvais œil est, comme on sait, commune aux Grecs et aux Romains depuis Théocrite et Virgile jusqu'à nos jours. Ce peut donc être une cause de plus de la mutilation des statues antiques, et qui n'a rien à faire avec les Barbares. Sous Alexandre VII, un paysan ayant découvert des figures en mosaïque dans un lieu souterrain, un certain prêtre lui déclara que ces figures étaient des démons, et lui persuada de les briser. Le pape le sut et envoya le paysan aux galères. Alexandre VII aurait dû être plus indulgent, car une mosaïque brisée était un acte de barbarie moins révoltant que la démolition de l'arc de Marc-Aurèle.

Quant aux monuments, les Barbares n'avaient ni

l'envie, ni le temps, ni les moyens de les renverser. Pourquoi les auraient-ils renversés ? Le mot de barbare, qui dans l'origine voulait dire seulement que les peuples auxquels on le donnait n'étaient pas Romains, ce mot, qui par cela même était pris en mauvaise part, a fait illusion à la postérité. On se représente parfois les Barbares comme des légions de diables qui se ruaient sur la civilisation avec une haine furibonde ; il n'en est rien. Les Barbares n'étaient animés d'aucune antipathie violente contre la société romaine ; la plupart étaient depuis assez longtemps en contact avec elle. Souvent ils avaient servi dans les armées de l'empire, et ressemblaient plus à des bandes de routiers qu'à des hordes de sauvages. Ils cherchaient un pays pour s'établir et le cultiver ou le faire cultiver. De plus, excepté les Huns, presque tous étaient chrétiens ; le plus grand nombre, il est vrai, avaient embrassé l'arianisme ; ils avaient cela de commun avec plusieurs empereurs. Les Goths de l'arien Alaric respectèrent beaucoup plus les églises de Rome que ne le firent depuis les soldats du très-catholique empereur Charles-Quint.

On a fait fort injustement de *Goth* et de *Vandale* le synonyme de ravageur de monuments. Les Goths, les plus civilisés et les plus *civilisables* des peuples qui fondirent sur l'empire romain, ont donné, je ne sais pourquoi, leur nom à la barbarie. L'architecture ogivale, qu'ils n'ont point inventée, a été appelée go-

thique dans un temps où elle était méprisée uniquement parce qu'on la considérait comme une architecture barbare. A la renaissance, ce préjugé injurieux contre les Goths était si fortement enraciné, qu'un architecte de ce temps, Flaminio Vacca, semble croire à leur existence et leur attribue la destruction des monuments, destruction qu'il voyait s'accomplir sous ses yeux par d'autres mains.

Les Vandales ne se montrèrent pas non plus si sauvages qu'on les a dépeints : c'était l'opinion de Louis XVI, qui, comme on sait, s'occupait beaucoup de géographie et d'histoire. Et qu'il me soit permis à cette occasion de relater un fait qui prouve, chez ce malheureux prince, le plus étrange sang-froid. Au 10 août, Louis XVI, qui s'était réfugié avec sa famille dans le sein de l'assemblée nationale, regardait impassible défiler les bandes de furieux qui venaient faire retentir la salle des séances de leurs imprécations contre le tyran. L'un de ces misérables l'ayant appelé Vandale, le roi, placé dans la loge du logographe, près du siège du président, dit à M. Lémon-tey, qui occupait momentanément le fauteuil de la présidence, et de qui je tiens cette singulière anecdote : « On se trompe sur les Vandales, ils n'étaient pas si barbares qu'on le croit. » Je pense que Louis XVI avait raison, et quand de nos jours on a appelé vandalisme ce que font les gouvernements et les particuliers qui renversent les monuments historiques ou

les mutilent pour les rajeunir, je pense qu'on a fait tort aux Vandales.

Les Goths et les Vandales n'eurent pas le loisir de beaucoup ravager ; si l'on excepte Totila, ils ne firent guère que passer à Rome. Alaric n'y resta que six jours, selon un chroniqueur, et seulement trois d'après un autre ; il détruisit si peu, qu'Orose, favorable, il est vrai, aux Barbares, a pu dire : « Bien que la mémoire de ce fait soit récente..., on penserait que rien n'est arrivé ; *nihil factum*. » Cependant nous savons qu'Alaric saccagea les jardins de Salluste et endommagea le Colisée, mais il n'incendia que quelques bâtiments, dit Orose ; *facto aliquantarum ædium incendio*. Genserik pillà Rome pendant quatorze jours : le pape avait toutefois obtenu de lui qu'il s'abstiendrait de l'incendie ; or c'est l'incendie qui pouvait surtout être funeste aux monuments. Le pillage devait se porter sur l'argent, les bijoux, les vases précieux ; mais on n'emporte pas les temples.

Un médecin, homme d'esprit, qu'impatientaient les mauvaises plaisanteries sur les docteurs qui tuent leurs malades, disait : « Il n'est pas si aisé qu'on le croit de tuer un homme. » Il est encore moins facile à un peuple peu avancé dans les arts de la civilisation de détruire des monuments et surtout des monuments aussi solides que ceux des Romains. Comment les Goths et les Vandales seraient-ils venus à bout de disjointre des pierres liées par un ciment tenace, et cela

sans nul profit, de scier des colonnes dont ils n'avaient que faire? La destruction des monuments ne s'est opérée en grand que lorsqu'on a eu besoin de matériaux pour construire de nouveaux édifices. C'est pour bâtir qu'on démolit, et non pour le plaisir de démolir. Les Barbares ne démolissaient point, parce qu'ils étaient des barbares qui ne construisaient point. C'est quand on a bâti une Rome nouvelle que la Rome ancienne a presque disparu. Chose singulière et naturelle, c'est la renaissance qui a porté le coup mortel à l'antiquité.

Une opinion fort répandue veut que les Barbares aient jeté beaucoup de choses dans le Tibre. On répète souvent qu'il faudrait détourner le cours du fleuve et en fouiller le lit. Je ne m'y oppose pas, et je crois volontiers que cette fouille d'un genre nouveau serait fructueuse, car, pendant une longue suite de siècles, divers accidents ont pu conduire des objets précieux dans le lit du Tibre; mais il ne faudrait pas concevoir à ce sujet des espérances exagérées. On ne jette de propos délibéré des statues dans un fleuve que lorsque, mû par un sentiment d'hostilité, on veut les anéantir. Or ce sentiment hostile, les Barbares, comme je l'ai dit, ne l'avaient point pour les objets d'art. Et puis, dans ce cas même, on brise sur place l'objet de sa fureur plutôt qu'on ne se donne la peine de le transporter au loin pour avoir le plaisir de le noyer. Les chrétiens, qui seuls ont pu en vouloir sérieusement aux

statues antiques, n'avaient pas besoin de prendre tant de peine pour s'en débarrasser : quelques coups de marteau étaient bientôt donnés. Je crois donc que des fouilles faites dans les quartiers de Rome où l'on n'a jamais creusé, parce qu'ils ont toujours été habités, fourniraient une récolte encore plus abondante que les eaux du Tibre, car les colonnes gisantes des temples, plus souvent délaissées que détruites, les statues couchées dans la poussière, plus souvent mutilées qu'entièrement fracassées, peuvent se trouver sous les débris longuement accumulés qui les ont bientôt recouvertes et n'ont pas tardé à les protéger.

Non-seulement les Barbares n'ont pas détruit à Rome autant qu'on l'a dit souvent, mais ils y ont réparé et reconstruit. Ils eurent parfois honte du rôle de destructeurs. Vitigès et Totila obéirent à ce sentiment. L'un voulait faire de Rome un pâturage, mais il y renonça sur une lettre de Bélisaire, et pour l'autre, un roi franc lui ayant reproché d'avoir abattu en partie les murs de Rome, il les rebâtit. Enfin Théodoric, bien que Goth et Ostrogoth, était un barbare à la manière de Charlemagne : il ne se montra jamais l'ennemi de la civilisation romaine ; bien plus, il en comprit la grandeur, quoique déchue, et fit tout ce qui était en lui pour la relever, de même qu'il conservait et réparait les monuments romains. Sans doute ses conseillers Symmaque et Boèce furent pour beau-

coup dans ce zèle de Théodoric pour l'antiquité, sentiment qui était au fond de leur âme, et qu'ils surent inspirer au roi barbare ; sans doute, dans ses lettres, c'est souvent son secrétaire Cassiodore qui parle en son nom : il n'en est pas moins certain que Théodoric prit un grand nombre de mesures favorables à la restauration de la civilisation romaine et à celle des monuments de Rome. Théodoric attribua deux cents livres sur la taxe du vin à la réparation du palais impérial. Grâce à lui, ce palais, dont il n'existe plus que quelques grands débris, était encore habitable à la fin du viii^e siècle, car Charlemagne y a demeuré. Ainsi Théodoric préparait une demeure à Charlemagne, comme il préparait de loin, en le devançant, son règne, qui fut le réveil de la civilisation et des lettres latines. Théodoric abolit l'impôt sur le papyrus, fit reconstruire en marbre le pont Sublicius, réparer le théâtre de Pompée, les aqueducs et les routes, dessécher les marais Pontins. « Je veillerai sur les monuments, écrit-il, avec un zèle infatigable. » On a trouvé une tuile portant cette inscription : *regnante domino Theodorico felix Roma* (sous Théodoric, Rome heureuse). Ces paroles ne sont point un mensonge. Amalasonte et Théodat suivirent son exemple, et firent venir de Grèce des marbres pour décorer la capitale de leur empire. Il est curieux de voir prescrire par une loi de Théodoric un soin dont on ne s'est avisé que depuis mon premier voyage à Rome. Déjà le mo-

narque goth ordonnait d'abattre les arbustes qui, croissant sur les anciens édifices, pouvaient en hâter la destruction. J'ai pu regretter cette mesure au point de vue du pittoresque; mais elle montre chez le roi barbare un désir de conserver les monuments romains qui étonne, et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Il voulait même qu'on réparât les ruines; *si quid autem senio procubuerit, pervigili charitate reparetur*.

Il faut bien que les Barbares n'aient pas autant détruit qu'on le suppose d'ordinaire, car nous avons une statistique monumentale de Rome qui date du milieu du sixième siècle (540), et on va voir qu'à cette époque Rome est loin encore d'être dépouillée; malgré plusieurs invasions, pas un monument important n'a péri.

L'auteur de ce singulier document, découvert par feu le cardinal Mai, s'appelait Zacharia; il commence ainsi : « Ceci est une brève histoire des beautés de la ville de Rome; l'abondance de toutes choses et la tranquillité sont grandes. » On voit que dans Rome, plusieurs fois prise, on vivait tranquille, fermant les yeux au péril et refusant d'y croire. L'auteur continue : « Les délices et les comforts, *commoditates*, sont merveilleux et tels qu'il convient à cette admirable ville. Et d'abord la richesse des ornements : je ne parle pas de ceux qui sont dans l'intérieur des maisons, comme les colonnes des portiques, de leur élégance, de leur

hauteur. » Ne croirait-on pas lire une description de Rome sous Auguste? « Il y a trois cent vingt-quatre rues larges et spacieuses, deux capitoles, » celui du mont Tarpéien et le capitole Sabin, sur le mont Quirinal; « quatre-vingts grandes statues d'or (dorées) des dieux, soixante-six statues d'ivoire des dieux. » Les chrétiens avaient donc épargné cent quarante-six statues des dieux, et les Barbares quatre-vingts statues dorées. Aujourd'hui il n'existe plus qu'une statue de dieu qui soit dorée, celle d'Hercule, et pas une statue d'ivoire. « Quarante-six mille six cent trois maisons, dix-sept mille quatre-vingt-dix-sept palais, treize mille cinquante-deux fontaines. » On voit que le nombre des palais et surtout des fontaines dans la Rome actuelle est petit, comparé à celui des palais et des fontaines de la Rome du sixième siècle. « Trois mille sept cent quatre-vingt-cinq statues de bronze des empereurs et des autres généraux, vingt-deux grands chevaux en bronze (statues équestres); » aujourd'hui une seule subsiste, celle de Marc Aurèle. « Deux colosses, deux colonnes à spirales, » la colonne de Trajan et la colonne Antonine, encore debout; « trente et un théâtres et onze amphithéâtres, » plus que nous n'en connaissons par le témoignage des anciens; « neuf mille vingt six bains. » Quand je suis arrivé à Rome en 1824, cette ville ne possédait qu'un établissement de bains, et dans cet établissement il n'y avait qu'une baignoire. Voici maintenant ce qui concerne les besoins de la po-

pulation : « Deux cent soixante-quatorze boulangers qui fournissent le pain aux habitants, sans compter ceux qui circulent dans la ville en le vendant ; cinq mille fosses communes, où l'on enfouit les cadavres, » entassés exactement comme de nos jours dans les *campi santi* ; « deux mille trois cents boutiques de parfumeurs : » cela suppose de singulières habitudes de luxe et de mollesse à cette époque ; « deux mille quatre-vingt-onze prisons : » on avait fait sous les empereurs bien du chemin depuis les deux cachots de la prison Mamertine.

N'est-il pas étonnant de se représenter Rome encore si magnifique par ses monuments après qu'Alaric et Genséric y avaient passé ? Et que ne donnerait pas un antiquaire pour vivre une journée dans cette Rome envahie plusieurs fois par les Barbares ? Ce témoignage si curieux n'est pas isolé, car Procope nous fait connaître qu'au sixième siècle « le Forum était rempli de statues de bronze, qu'on y voyait les œuvres de Phidias, de Lysippe, et la célèbre vache de Myron. » Cassiodore parle encore sous Théodoric « d'un peuple très-abondant de statues. » Ces statues avaient donc échappé à ce qu'on appelle la rage des Barbares ; d'autres ennemis plus civilisés et plus dangereux les attendaient. Pour les monuments, nous savons maintenant, par un témoignage positif, ce que la vraisemblance nous avait fait pressentir, qu'au sixième siècle les Barbares n'en avaient pas détruit un seul.

Mais la position topographique de la Rome du moyen âge et de la Rome actuelle, l'aspect que présente la campagne romaine, sont dus aux Barbares. Le jour où ils coupèrent les aqueducs, ils produisirent un grand changement dans Rome et hors de Rome. C'est surtout aux Lombards qu'il faut attribuer la dévastation de la campagne romaine, qu'ils ravagèrent à plusieurs reprises pendant plus d'un demi-siècle. Ce furent eux qui, soit en coupant les aqueducs, soit seulement en empêchant de les entretenir et de les réparer, privèrent les Romains de l'eau qu'ils recevaient du dehors, et par là les forcèrent à quitter les hauteurs et à se presser aux alentours du Tibre. C'est ainsi que le Champ de Mars, inhabité au temps de Cicéron, est devenu l'emplacement principal de la Rome moderne, attirée par le fleuve.

Cette interruption des cours d'eau artificiellement apportés par les aqueducs eut plusieurs résultats déplorables. En même temps que les Romains étaient privés de l'eau salubre des montagnes et réduits à l'eau bourbeuse et malsaine du Tibre, ils voyaient s'arrêter les moulins qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve, là où ils sont encore aujourd'hui mis en mouvement au moyen d'un aqueduc que Paul V leur a rendu. Les Romains furent donc pris à la fois par la soif et par la faim. C'est de ce moment que date réellement la substitution de la ville basse à la ville haute et de la Rome misérable du moyen

âge à la Rome encore magnifique de l'antiquité.

En même temps les eaux qui n'arrivaient plus à la ville se répandaient dans la campagne romaine, qui cessait d'être cultivée, car, grâce aux Lombards, les pèlerins mêmes ne pouvaient plus la traverser. Les eaux stagnantes et la dépopulation préparaient le règne lugubre d'un fléau mystérieux, la *mal'aria*. Les environs de Rome, longtemps couverts d'habitations, prenaient cet air de solitude et d'abandon qu'ils ont encore. Les aqueducs brisés achevaient de donner à ce singulier paysage sa physionomie mélancolique. La poésie de la campagne romaine est due aux causes qui ont fait sa misère.

Si les Barbares n'ont pas détruit les monuments de Rome, ils n'en ont pas moins amené sa ruine, car ils ont détruit l'empire romain. Après eux, la Rome antique a cessé de compter dans le monde. Alors les destins de la Rome moderne ont commencé. Je suivrai plus tard ces étonnantes destinées en me plaçant dans le milieu, sombre et agité au moyen âge, brillant et corrompu à la renaissance, où elles s'accomplirent. Je ferai d'après les monuments l'histoire de la Rome moderne, comme j'ai fait l'histoire de la Rome ancienne, histoire dont je trace aujourd'hui les dernières lignes. En écrivant ce livre sur place, en contemplant chaque jour un lieu célèbre, un monument ou un portrait historique, il me semble que j'ai vu clairement, dans cette succession de faits qui passaient de-

vant moi, la marche vraie des choses et l'enchaînement des causes et des effets. Voici comment se résume pour moi cette longue et patiente étude : Rome, après avoir dû à la liberté une fortune incomparable, fatiguée et dégradée, s'est livrée au despotisme, dans lequel elle espérait un refuge, mais qui ne lui a donné ni la paix ni la force, qui a favorisé la désorganisation morale au dedans comme au dehors, et a préparé le triomphe de l'invasion. Rome vertueuse et libre a mis cinq cents ans à conquérir le monde; il n'en a pas fallu autant à la corruption et à la servitude pour livrer Rome aux Barbares.

C'est là ce qu'a produit à Rome le pouvoir absolu. Osera-t-on le nier ! La main sur la conscience, je ne puis trouver que j'aie calomnié l'empire romain. On m'a accusé de refaire l'histoire romaine; oui, j'ai dû la refaire, car on l'avait défaite. On s'était lassé de la vérité historique; on avait tenté, souvent avec beaucoup d'art, de réhabiliter, comme on dit, cette époque néfaste de l'empire. L'empire romain, tel que je l'ai peint d'après les monuments et les textes, était celui de tout le monde, jusqu'à ce qu'on en ait découvert un autre qu'il faudrait admirer. Ce que j'ai raconté l'a été par Tacite, et, si on rejette Tacite comme suspect d'indignation, par Suétone, qui ne s'indigne jamais, par Dion Cassius, ce pauvre diable de sénateur qui avait si grand'peur quand Commode lui montrait son glaive teint de sang et la tête d'autruche qu'il ve-

nait de couper, par les arides chroniqueurs de l'*Histoire Auguste*; mais on avait changé tout cela depuis quelque temps. On avait mis le cœur à droite, je l'ai remis à gauche; ce n'est pas ma faute s'il ne convient pas à tout le monde qu'il soit à sa place.

FIN

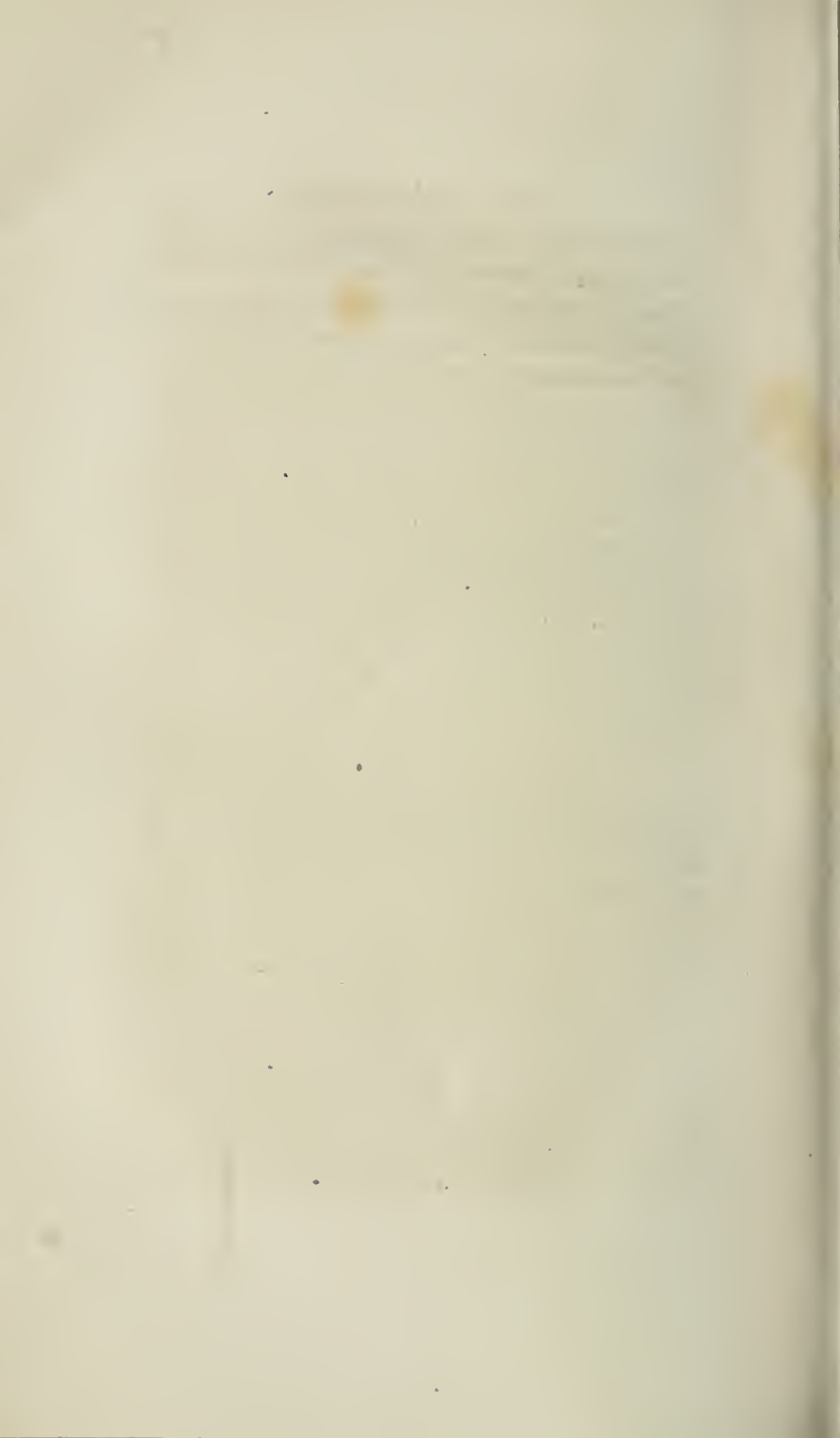


TABLE DES MATIÈRES

VI. — CALIGULA, CLAUDE ET NÉRON.

Caligula, ses portraits. — Accroissement de la demeure et de la puissance impériales, monuments insensés. — Cirque, amphithéâtre. — divertissements de Caligula. — Claude au camp des prétoriens. — Œuvres de Claude, son aqueduc, son port, son émissaire. — Les contradictions de sa nature et ses portraits. — Mort de Messaline dans les jardins de Lucullus. — Agrippine, temple de Claude. — Néron, ses prétentions d'artiste, portraits qui les rappellent. — Corbulon. — Poppée. — Sénèque. — La littérature sous Néron. — Conspiration de Plautius Lateranus, tombeau de la famille Plautia. — L'art sous Néron. — Tombeau de l'allas, les affranchis. — Néron dans le cirque et sur le théâtre. — La Maison-Dorée. — Incendie de Rome, Rome rebâtie. — Thermes et villa de Néron. — Mort de Néron et sa sépulture. — Golfe de Naples, meurtre d'Agrippine. 1

VII. — GALBA, OTHON, VITELLIUS, VESPASIEN ET TITUS.

Galba, son caractère et ses portraits ; lieu de sa mort et de sa sépulture. — Othon continue la Maison-Dorée, et aspire à continuer Néron. — Vitellius, service que son buste a rendu à sa renommée. —

La guerre civile à Rome, siège et incendie du Capitole. — Fin de Vitellius. — Vespasien, son caractère et sa physionomie. — Réaction contre la mémoire de Néron, le colosse de Néron transporté, le temple de Claude restauré, le Colisée remplaçant le lac de Néron. — Vespasien relève le temple de Jupiter Capitolin, motif politique. — Le temple de la Paix, la paix sous l'empire. — Titus, son arc de triomphe, les Juifs à Rome. — A-t-il mérité sa réputation? — Beauté de Titus. — Thermes de Titus construits sur la Maison-Dorée. . . 70

VIII. — DOMITIEN.

Air de famille des Flaviens; ce qu'a Domitien de cette famille. — Sa femme Domitia, sa nièce Julie. — Ame et visage de Domitien. — Sa statue équestre, topographie du Forum. — Les Janus et les trophées. — Réparation de la voie Appienne. — Agrandissement du palais impérial. — Temples de Jupiter gardien et de Jupiter conservateur, platitudes de Martial et de Stace. — Monuments de famille, temple de Vespasien, temple des Flaviens. — Martial, peintures locales de Rome et des environs. — Villa de Domitien. amphithéâtre et collège de prêtres à Albano. — Cirque à Rome. — La place Navone. — Le Colisée, la férocité romaine, les Juifs, les chrétiens, spectacles de Domitien. 117

IX. — NERVA, TRAJAN ET ADRIEN.

Statue et caractère de Nerva. — Forum de Domitien terminé par Nerva. — Bas-reliefs de la colonne et de l'arc de triomphe de Trajan, ses guerres. — Statues de captifs, triomphes de Trajan. — Trajan ami des lettres, ses bibliothèques, la basilique et le forum de Trajan. — Double renaissance. — Autres monuments de Trajan, sa piété, sa modestie. — Le grand cirque, les gladiateurs, tribut payé au temps. — Figure et caractère de Trajan. — La légende protège sa basilique et sa colonne. — Adrien succède à Trajan, Plotine. — Adrien spirituel et méchant; il en a bien l'air. — Temple de Vénus et de Rome, meurtre d'Apollodore. — Monuments dans les provinces, voyages d'Adrien. — Monuments réparés et détruits, politique jalouse d'Adrien. — Portraits de Sabine et d'Antinoüs, l'art égyptien à Rome. — La villa Adriana, la Grèce à Rome. — Crimes, maladie et mort terrible d'Adrien, son mausolée. 158

X. — ANTONIN LE PIEUX, MARC AURÈLE, LUCIUS VERUS
ET COMMODE.

Ce que c'est que le siècle des Antonins. — Antonin le Pieux, sa colonne. — Faustine l'Ancienne, temple d'Antonin et Faustine. — Les portraits d'Antonin conformes à son caractère. — Il en est de même pour Marc Aurèle. — Sa statue équestre. — Son livre de morale est son vrai portrait. — Colonne de Marc Aurèle. — Marc Aurèle guerrier, la légion fulminante. — Arc de Marc Aurèle et bas-reliefs, la sculpture romaine. — Apothéose de Faustine la Jeune. — Illusions de Marc Aurèle. — Lucius Verus, ses habitudes et ses portraits. — Commode, son caractère exprimé par ses statues, surtout par les accessoires. — Commode gladiateur, les sénateurs dans l'amphithéâtre. — Commode au cirque, émeute. — La villa des Quintilii, histoire de ces deux frères. — Conspiration contre Commode. — Buste de Lucille. — Mort de Commode, lieu de sa sépulture. — Imprécations du sénat. — Réflexions. 216

XI. — COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE.

La décadence aussi ancienne que l'empire. — Pertinax vulgaire comme ses traits. — Didius Julianus, l'empire à l'encan. — Les compétiteurs de Septime Sévère; bustes rares, insignifiants comme eux. — Septime Sévère type africain, perfidie, cruauté, énergie impuissante. — Septizonium. — Arc de Septime Sévère, soudaineté de la décadence dans l'art. — Caracalla et Géta, ressemblance des deux frères. — Le nom de Géta effacé par son meurtrier. — Thermes de Caracalla; ce qu'étaient les thermes. — Plan et magnificence de Rome sous Caracalla. — Portraits et règne de Macrin. — Les quatre Julie, leur beauté et leurs intrigues. — Héliogabale stupide et vicieux, son portrait. — Les jardins de Varius, mort d'Héliogabale. — Des religions orientales à Rome d'après les monuments. 262

XII. — SUITE DE LA DÉCADENCE.

Alexandre Sévère. — Douceur de son âme et de ses traits. — *Santa Maria in Trastevere*, le culte chrétien toléré. — Édifices réparés ou construits par Alexandre Sévère. — Le goût du colossal et le despotisme. — Les prétendus trophées de Marius. — *L'opus Alexan-*

drinum remonte à Héliogabale. — Mort et tombeau d'Alexandre Sévère et de Julie Mammée. — Gordien l'Ancien, un empereur malgré lui. — Villa des Gordiens. — Portraits de divers empereurs de la décadence. — Honte et crimes de Gallien, son arc de triomphe. — Bons empereurs venus trop tard. — Aurélien et Zénobie. — Temple du Soleil et murs de Rome construits par Aurélien. — Le Colisée au temps de Carin. — Dioclétien, ses thermes. — Constantin et sa famille, tombeau de sa mère et de sa fille. — Bataille livrée à Maxence près de Rome, tableau de Jules Romain. — Arc de triomphe de Constantin, persistance du paganisme, spoliation de l'arc de Trajan. — Basilique de Maxence dédiée à Constantin. — Abandon de Rome. 315

XIII. — FIN DE LA ROME IMPÉRIALE.

Rome à Constantinople. — Constance à Rome. — Rome descend dans la plaine. — Portrait de Julien, comparé au portrait de Constantin. — Buste de Magnence, art déchu. — Les murs de Rome construits ou réparés par Honorius. — Édifices restaurés, le temple de Saturne. — Aspect monumental de Rome au cinquième siècle, éclat extérieur et misère réelle. — Entretien du Cirque et du Colisée, passion des jeux sous les empereurs chrétiens. — Le monte Testaccio, problème historique. — La colonne de Phocas, l'excès de la servilité. — Venue des Barbares, portes par où ils entrent dans Rome. — Défense de Bélisaire, mur raccommodé à la hâte. — Souvenirs de Bélisaire, porta Pinciana. — Bélisaire mendiant, légende. — Muro Torto, autre légende. — Le mausolée d'Adrien, statues servant de projectiles. — La destruction des monuments romains par les Barbares fort exagérée. — Les canaux coupés, effet de cette mesure sur Rome et la campagne. — Conclusion et réponse. 367

TABLES ANALYTIQUES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS *L'HISTOIRE ROMAINE A ROME*
ET DANS *L'EMPIRE ROMAIN A ROME*

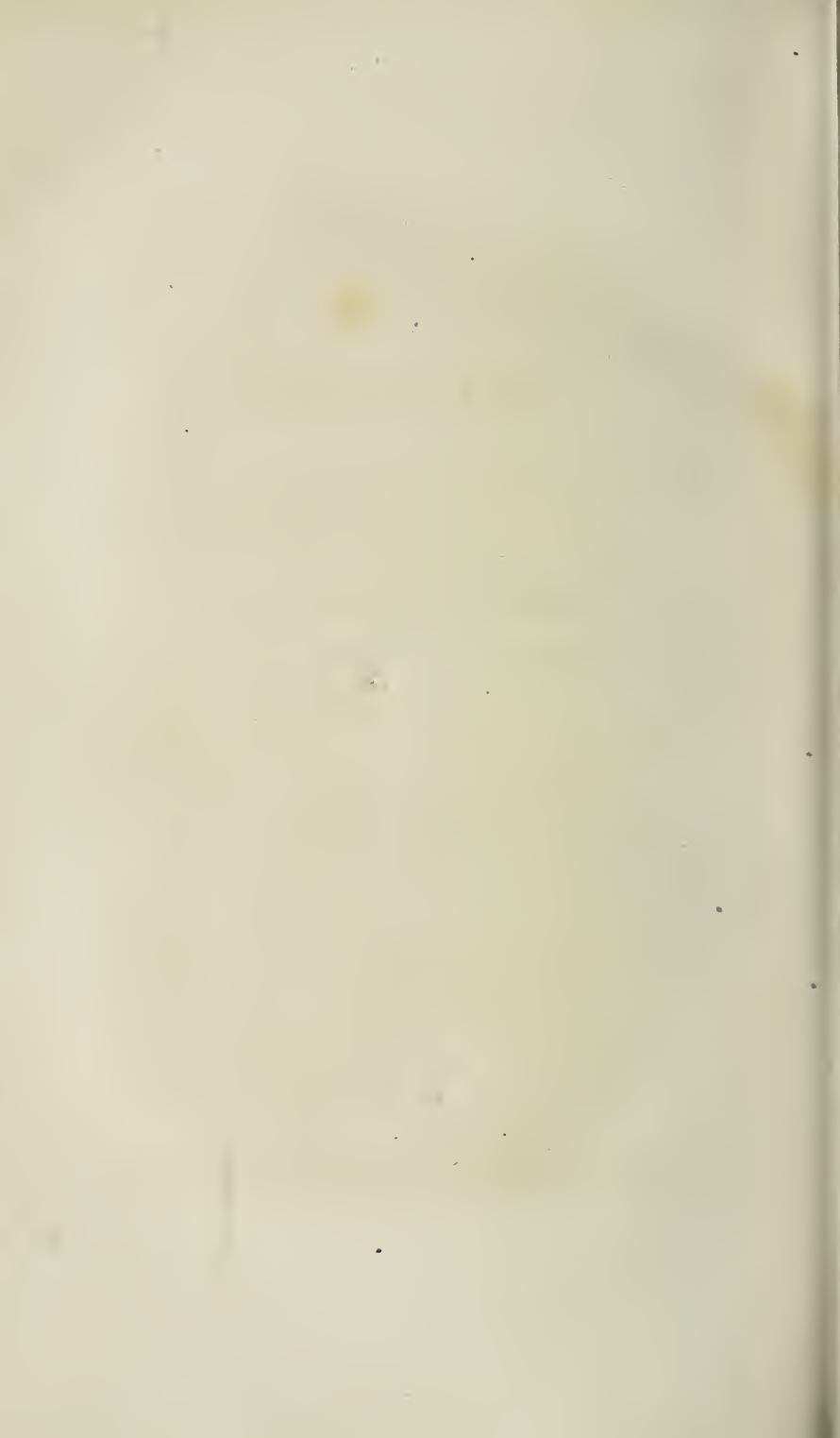


TABLE ANALYTIQUE

DE

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME¹

A

- Aborigènes, I, 69, 77 note, 110-114, 184 notes, 220 et suiv., 248.
- Acca Laurentia, nourrice de Romulus, I, 425; II, 57, 243, 570.
- Achéens (ligue des), III, 193-201.
- Achille (images d'), III, 456-459, 441-443, 446, 447, 480, 481, 482, 614.
- Acilius Glabrio, consul, III, 156; sa statue, 157.
- Acqua Bollicante*, I, 15.
- Acqua Acetosa*, I, 16.
- Acqua Santa*, I, 79.
- Actes de naissance et de décès, II, 157.
- Adonis (statues d'), III, 422, 425.
- Adrien (mausolée d'), IV, 141, 142, 595 note.
- Elii (les), III, 177 note.
- Elius Aristide (portrait du rhéteur), III, 562.
- Emilia (basilique), IV, 592-596.
- Émilien (pont), IV, 64-66.
- Emilii (les), III, 176 note; IV, 69, 74, 409 note. — Voy. Paul Émile.
- Emilius Lepidus, voy. Lepidus.
- Emilius Paulus Lepidus, voy. Lepidus.
- Emilius Regillus, voy. Regillus (Emilius).
- Emilius Scaurus, voy. Scaurus (Emilius).
- Éques, II, 574, 580, 581, 419, 449 et suiv., 466, 500 et suiv.
- Æquimelum*, maison de Marius, II, 495 note.
- Ærarium*, I, 89; II, 505, 553, 556 note, 557 note; IV, 481 note, 611.
- Agésander, sculpteur rhodien, III, 582.
- Agoracrite, sculpteur grec, III, 260.
- Agraires (lois), II, 409, 418, 454 et suiv.; IV, 279 et suiv.
- Agrippa, gendre d'Auguste, III, 617, 618.

¹ *L'Histoire romaine* de M. Ampère se compose, ainsi que nous l'avons dit dans l'*Avertissement*, de deux parties intitulées, l'une : *Histoire romaine à Rome*, l'autre : *Empire romain à Rome*. Cette première table est celle des quatre volumes de la première partie.

- Aius Locutius (autel d'), II, 556.
 Alatri, cité pélasgique. I, 128, 155-158.
 Albain (mont), I, 47, 277 II, 215, 214; IV, 416.
 Albani (villa), III, 61 note, 70 note, 120 note, 226-579 *passim*; IV, 19 note, 20 note, 59 note, 100-255 *passim*, 468 note.
 Albano (ville et lac d'), I, 9, 47, 456, II, 288; émissaire du lac d'Albano, 549-526.
 Albains (guerre des) contre Tullus Hostilius, I, 452-475.
 Albe, ville, I, 276-278, 469-471; sa destruction, 468, 471.
Albula, ancien nom du Tibre, I, 19, 20.
 Alcamène, sculpteur grec, III, 258, 259, 565, 564. — Voy. Lollius Alcamenès.
Alceste (l') d'Euripide, dans la sculpture grecque, III, 471-475.
 Alcibiade (portraits d'), II, 519; III, 585, 584, 615.
 Aldobrandini (villa), II, 450; IV, 256 note.
 Alexandre, comparé à César, III, 587-589; ses bustes, 585-587.
 Alexandre Sévère (nymphee d'), IV, 545, 400 note; son sarcophage, III, 456 note.
 Algide (mont), I, 49, 155 note; II, 449, 450.
 Alia (défaite de l'), II, 540, 541.
 Alopé (bas-relief d'), III, 505, 504.
 Alsium (Palo), I, 49; IV, 569.
 Amazones (type et attributs des), III, 245, 262, 265; leur histoire dans la sculpture, 445-447.
Ambarrales, II, 550.
 Ammon (le dieu) figuré sur les sarcophages, IV, 255.
 Amour et Psyché, représentés sur les tombeaux, IV, 199-201, 221, 249, 254.
 Amours (statues d'), III, 509-512, 556.
 Amphithéâtre, IV, 21-57. — Voy. Collisée.
 Anacréon (statue d'), III, 567, 568.
 Ancus Marcius, roi sabin, II, 1-40; sa maison, 7; ses guerres, 5-12; les travaux de son règne, 26-35; sa politique, 37.
 Andromède, III, 494, 495, 520, 556.
 Aneroestus, roi des Gésates, III, 208.
 Angerona (culte de), la Douleur, I, 425, 424.
 Anio, rivière, I, 21, 52.
 Anio ancien, aqueduc, IV, 49-52.
 Anna Perenna, déesse, I, 191; II, 582.
 Année (l') étrusque, II, 170.
 Annibal, III, 67-129; son passage des Alpes, 67, 68; bataille de Trazimène, 75-75; bataille de Cannes, 88, 90; son séjour à Capoue, 89, 95, 94; s'approche de Rome, 95-100; sa défaite à Zama, 129.
 Autemne, ville, I, 90.
 Antioche (symbole de la ville d'), IV, 105.
 Antiochus, roi de Syrie, III, 155, 159, 179, 180.
 Antiope, III, 500, 501.
 Antiphile, peintre grec, III, 522, 552, 556, 612, 615.
 Antipolis, forteresse pélasgique, I, 186, 221, 256.
 Antisthène (portrait du philosophe), III, 554.
 Antium, ville volsque, II, 221, 555; III, 16; IV, 529.
 Antoine (Marc), IV, 576, 605-607, 614.
 Antoine (fête de saint), II, 529.
 Antonine (colonne), IV, 109 note.
Antonini pons, IV, 66 note.
 Apennin (mont), I, 5.
 Aphrodite (culte d'), I, 141.
 Apelles, peintre grec, III, 525.
 Apollinaires (jeux), II, 588; III, 90.
 Apollon (culte d'), I, 140, IV, 252, 252, 585; ses statues, III, 292-295, 587-598; (statue d'Apollon Citharède, 292, 590; Apollon du Belvédère, 587-598; statue de Canachus, 252; Apollon Palatin, 589).
 Apollon *Medicus* (temple d') II, 505, 506.
 Apollon Palatin (temple d'), I, 119 et 120 note; III, 295.
 Appienne (voie), III, 22, 55-55, 78; IV, 49, 55-59, 159, 508.
 Appius Claudius, consul, chef et au-

- teur de la gens Claudia, II, 576-580.
- Appius Claudius, consul, fils du précédent, II, 457-459.
- Appius Claudius Cæcus, III, 53, 45, 46, 55, 78; son aqueduc, 55, IV, 48; sa voie, III, 54, 55, IV, 48-50, 52; voue un temple à Bellone; III, 55.
- Appius Claudius, décemvir, II, 458, 465-482.
- Aqua. — Voy. *Acqua Bolticante*, *Acqua Acelosa*, *Acqua Santa*, Appius Claudius Cæcus, Anio ancien, Argentine (source), *Marcia (aqua)*, *Tepula (aqua)*.
- Aqueducs, I, 29, 50; III, 53, 57; IV, 48-54. — Voy. Appius Claudius Cæcus, Anio ancien, *Marcia (aqua)*, *Tepula (aqua)*.
- Aquilii (famille des), II, 266 note.
- Arabesques de Raphaël, IV, 124, 125.
- Araceli, église, II, 59, 60, 224.
- Arbres et arbustes de Rome, I, 5, 41, 42, 202.
- Arcadiens (les) à Rome, I, 153, 175-207.
- Arcésilas, sculpteur grec, IV, 85, 84.
- Archigalle, chef des prêtres de Cybèle, III, 525.
- Archiloque (portrait du poète satyrique), III, 570.
- Archimède (prétendue tête d'), III, 561.
- Architectes grecs et romains, IV, 76-79.
- Architecture étrusque, II, 197-200.
- Architecture grecque et architecture romaine, IV, 42-46.
- Arco dei Pantani*, voy. *Pantani*.
- Arce de triomphe à Rome, IV, 57-59.
- Ardeatina (via)*, II, 249 note.
- Ardée, ville, I, 200; II, 248-249.
- Argéens (culte des), I, 44, 182, 185.
- Argentine (source), I, 56.
- Argiletum*, bois et quartier, I, 56, 41, 105.
- Argonautes (expédition des), III, 425.
- Argonautæ* (les) de Cydias, III, 617, 619.
- Ariane, statue du Vatican, III, 511, 553-556; représentée sur les tombeaux, IV, 241-246.
- Aristote (portrait d'), III, 547, 548.
- Armée romaine, II, 195.
- Arpinum (ville et villa d'), IV, 450, 529.
- Art (l') égyptien à Rome, II, 165, 166; III, 567, 568.
- Art (l') étrusque, I, 586-588; II, 164, 197-205; imité à Rome, IV, 2-7.
- Art (l') grec à Rome, III, 220-619 *passim*; IV, 1-258 *passim*.
- Arria et Pætus (prétendu groupe d'), de la villa Ludovisi, III, 207.
- Aruns, fils de Porsena, II, 288.
- Aruspices, I, 575 note; II, 187, 188, 566.
- Arvales (frères), I, 288-290, 411; II, 570.
- Arx Carventana*, II, 512, 515.
- Asclépiade (buste du philosophe ou médecin), III, 560.
- Asdrubal, frère d'Annibal, III, 412, 413, 416.
- Asile (bois de l'), I, 40, 208, 209, 280, 281.
- Aspasie (portrait d'), III, 582.
- Astura (villa d'), I, 50, 51, 100, 401; IV, 529.
- Athénodore, sculpteur rhodien, III, 582.
- Athlètes, IV, 54-57; statues d'athlètes, 574, 557, IV, 54-56.
- Atrium Vestæ*, I, 560.
- Attale, roi de Pergame, III, 141, 153, 169, 170, 171, 561; sa maison, I, 58, 599, 405.
- Atticus (Pomponius), I, 58, 59, 599, 405; IV, 512, 515, 525, 550, 561.
- Attilius Catalinus, III, 84.
- Attilius Regulus, voy. *Regulus* (Att.).
- Attius Nævius, augure, II, 64-67, 76, 77; sa statue, 518 note.
- Augures, I, 575; II, 188, 562, 564-566.
- Auguste, III, 594; sa maison, I, 119; ses constructions étrusques, 125 note; ses tragédies, III, 457; son mausolée, IV, 141; son portrait, 469; tête colossale du Vatican, II, 529 note.
- Aurelia (via)*, IV, 60.
- Aurelii (famille des), I, 404.

Aurelius (pous), IV, 66, note.

Auspices, II, 562.

Autels, III, 417.

Aventin (mont), I, 9, 13, 15, 27, 28, 33, 43, 163, 183-185, 221, 254, 255, 262, 423-428, 451; II, 15-23, 29, 119 note, 435, 456, 477, 550; III, 163-167; IV, 47, 48.

Aventin (faux), I, 27.

B

Bacchanales de l'Aventin, III, 163-167.

Bacchus (culte de), I, 140; son temple, 148; son type et ses statues, III, 288, 528-553, 556; ses mystères représentés sur les tombeaux, IV, 207 et suiv.

Barberini (palais), IV, 80 note, 90 note, 110 note, 255 note, 531 note.

Bas-reliefs et statues archaïques, III, 223-252.

Bas-reliefs, IV, 95-102; sur les tombeaux, 151, 154-258.

Basiliques, IV, 59-41; sens de ce mot, 59 note. — Voy. *Æmilia* (basilique), *Julia* (basilique), *Maxence*, *Porcia* (basilique), *Sempronia* (basilique).

Basques, I, 97 et suiv.

Bellérophon représenté dans les bas-reliefs, III, 496-498.

Bellone (temple de), I, 415; II, 523 note; III, 55; IV, 587 note, 445.

Belvédère, voy. Vatican (musée du).

Bias (portrait du philosophe), III, 545.

Bibulus (tombeau de l'édile), III, 78; IV, 42 note, 11 note.

Bibulus, tribun, IV, 493, 497, 499, 570.

Biges et quadriges, chars, III, 564, 565.

Birèmes et trirèmes, III, 60, 61 note.

Bocca della Verità, I, 162.

Bœuf (le) du Capitole, III, 276.

Bois sacrés de Rome, I, 40, 41.

Bon Pasteur rapportant la brebis (origine des représentations du), III, 256.

Ponne Déesse (temple de la), IV, 587.

Bonne Foi (culte de la), voy. Foi (culte de la).

Borghèse (villa et musée), III, 98, 200 notes, 224-567 *passim*; IV, 18 note, 52, 58 note, 95-252 *passim*.

Botteghe oscure (via delle), III, 76 note.

Boulangier (tombeau du), IV, 42 note, 162, 165.

Boutiques à Rome, IV, 160 et suiv.

Boutiques neuves (les) du Forum, II, 514, 475 note.

Boutiques vieilles (les) du Forum, II, 544, 518; III, 615.

Boville, I, 475 note.

Braccio nuovo, voy. Vatican (musée du).

Brique (emploi de la), IV, 6, 7.

Brutus (Decimus), IV, 449.

Brutus (Junius), II, 259-249, 266-272; III, 617; sa feinte stupidité, II, 240; son origine sabine, 246; fait juger ses fils, 266-268; son buste, 269, 270; sa mort, 271.

Brutus (Junius) le Gallicien, III, 217, l'ûcher politique au troisième siècle de Rome, II, 417, 418.

Bupalus, sculpteur grec, III, 521, 522.

Busta gallica, II, 552.

C

Cacus, I, 9, 157, 164-172, 184; sa caverne, 166, 172; escalier de Cacus, I, 119, 120.

Cadrams solaires, III, 58; IV, 75.

Cæcilia Metella (tombeau de), IV, 6, 42 note, 515 note.

Cæcilii (les), I, 90; II, 17 note, 49 note.

Cære (bois de), I, 48.

Cafarella (la), I, 569.

Caffarelli (jardin et palais), I, 417; II, 550 note.

Cagnacci, peintre, II, 246.

Calabra (curia), I, 425 note; II, 525, 548 note.

Calamis, sculpteur grec, III, 256, 564 note, 570 note, 588, 615.

Callimaque, sculpteur, III, 229, 305.

- Callisthène (portrait du philosophe), III, 616.
- Camènes (bois des), I, 56, 40, 567, 571.
- Camènes (temple des), II, 551; III, 194 note.
- Camille (Furius), dictateur, II, 517 et suiv., III, 54, 591; prend Veies, II, 528; son triomphe, 552; son exil, 554; son rappel, 547 et suiv.; son intervention prétendue dans le rachat de Rome, 555, 554; s'oppose au déplacement de Rome, 555, 556; cite Manlius à son tribunal, 562; voue un temple à la Concorde, 570-572.
- Camp d'Annibal, I, 9; III, 97.
- Campagne romaine, I, 7 et suiv., 43-55, 60; IV, 285.
- Campana (collection), II, 166, 196; IV, 20 note, 110 note.
- Campo dei Fiori*, II, 418, 557 note.
- Campo Santo*, à Pise, III, 476; IV, 468.
- Campo Vaccino*, II, 544 note, 545.
- Camps romains, I, 285; II, 187.
- Canachus, sculpteur, III, 252.
- Canal du Forum, II, 547.
- Candélabres, III, 416.
- Capanée, dans les bas-reliefs, III, 476, 477, 520.
- Capène (porte), I, 570, 450.
- Capitole (ancien), I, 537, 596; II, 53.
- Capitole (citadelle du), II, 542, 545-555.
- Capitole (mont du), I, 8, 11, 17, 54, 55, 59, 85, 86, 180, 181, 185, 185, 208-210, 257, 259-265, 509, 510, 514, 516, 527, 561, 582, 415-417; II, 55, 59, 525, 444-448, 560; III, 59, 108, 109 note, 578; IV, 47, 542-544. — Voy. Jupiter Capitolin (temple de).
- Capitole (musée du), I, 175; II, 519 note; III, 11, 58, 109, 120 note, 142, 144 note, 224-586 *passim*; IV, 8 note, 55 note, 89-256 *passim*, 469, 560.
- Capitole (place du), III, 569 note, 575 note; IV, 542.
- Capitole sabin de l'Aventin, I, 426; II, 551, 552.
- Capitole sabin du Quirinal, I, 557, 596; II, 55, 56, 550.
- Capitolin (temple), voy. Jupiter Capitolin (temple de).
- Capitolinus clivus*, III, 447, 448 note; IV, 455.
- Capoue, III, 95, 94, 102, 107, 108; IV, 475.
- Caprino (monte)*, I, 582.
- Carceres*, écuries, IV, 11.
- Carines (quartier des), I, 94 note, 105, 211, 405, 406; IV, 451.
- Carmentis, mère d'Évandre, II, 425; son temple, III, 42.
- Carmentale (porte), I, 457, 455; II, 545, 424, 425, 426, 441 note.
- Carna (culte et temple de la déesse), II, 270, 271.
- Carnéade (portraits du philosophe), III, 550, 551.
- Carthage, III, 59 et suiv., 201, 577, 595.
- Carthaginois (guerre contre les), III, 59-129.
- Casali (villa), IV, 224 note, 241 note.
- Cassia (via)*, IV, 60.
- Cassius (Spurius), consul, II, 407-416; sa mort, 411, 412; sa statue, 414; sa maison, 414, 415.
- Cassius (villa de), III, 544, 561, 564.
- Castel-Fusano (forêt de), I, 212.
- Castor et Pollux (temple de), I, 147; II, 505-507, 520 note, 545, 561, 562 note; IV, 8 note, 509; leurs statues, III, 255, 254.
- Catiline (Sergius), IV, 595, 458-458; sa maison, 459; sa conspiration, 459, 444-458.
- Caton le Censeur, IV, 261-272; ses attaques contre le luxe des femmes, 265-265; sa carrière militaire, 265, 266; sa censure, 266, 267; sa statue, 266; ses travaux d'utilité publique, 267-270; ses ouvrages, 270.
- Caton d'Utique, IV, 453, 459, 485, 484, 496, 497, 506, 556-540, 545, 608; sa vie et sa mort, 625-654.
- Catulus (Q. L.), consul, IV, 545; son portique et son trophée, 544, 545, 524, 525.
- Catulus (Q. L.), fils du précédent, IV, 447, 479, 480, 519.

- Caudium (désastre de), III, 28.
Cavallo (monte), voy. *Monte-Cavallo*.
Cavi (monte), voy. Albain (mont).
 Ceciliano, I, 90.
 Cecillii, voy. Cæcillii.
 Censeurs et censure, II, 528, 551-555.
 Centumvirs, II, 559.
 Céphissodote, sculpteur, fils de Praxitèle, III, 549, 550, 617.
Cereales, II, 559.
 Cérés (culte et temples de), I, 140, 148, 595 note, 429; II, 20, 586, 588, 416, 417, 480, 481; III, 158 note, 551; IV, 211-217, 519 note; ses fêtes, III, 89; ses statues, 545-547, 556.
 César, IV, 418, 454, 455, 461, 468-654; son portrait, 468-470; sa demeure, 471, 478; pontife, 471; démagogue, 472; grand pontife, 478; préteur, 480, 485; consul, 485; salographe, 495, 501; son forum, 596, 597; sa lutte contre Rome et Pompée, 604-654; pille le trésor public, 611; dictateur, 615; ses jardins, III, 616; son temple, II, 545, III, 607; sa tragédie, 457; comparé à Alexandre, 587-589.
 César (étymologie du nom), IV, 470 note.
 César-Jupiter, III, 256.
 Césars (palais des), I, 225.
 Cestius (pont), IV, 68, 69.
Chalcidicum, IV, 41, 42 note.
 Champ de Mars, I, 25, 93, 408, 411, 415; II, 125 et suiv., 264, 265, 524 et suiv., 485 note; III, 77, 109 note; IV, 598. — Voy. *Septa*.
 Champ de Mars du Cælius, I, 595 note.
 Champ scélérat, I, 516 note, 557.
 Champ Vatican, voy. *Vaticanus ager*.
 Chancellerie (palais de la), IV, 562.
 Charité romaine (la) et la Charité grecque, III, 157.
 Chasses, voy. *Venationes*.
 Cheval de bronze du Capitole, III, 566.
 Chevaliers (les), I, 481; II, 521 note, 560, 561.
 Chèvre (marais de la), I, 556, 557.
 Chiaramontii (musée), voy. Vatican (musée du).
 Chigi (palais), III, 516; IV, 105 note, 201 note.
 Chiffres étrusques et romains, II, 169.
 Chrysippe (portrait du philosophe), III, 554.
 Cicéron, IV, 428-625; ses portraits, 429; son origine, 450; sa maison, 451, 507, 508, 518-528; ses plaidoyers, pour Roscius, 453, contre Verrès, 454-457; consul, 442; ses Catilinaires, 444-457; ses discours contre Rullus, 474; contre Pison, 475; contre Rabirius, 476; fin de son consulat, 490; ses plaidoyers pour Archias, pour Sestius, contre Vatinius, 492-495; pour Flaccus, 500; son exil, 505; son retour, 516; sa fortune, 522, 525; sa lutte contre Clodius, 524 et suiv.; ses villas, 528-555; son discours sur les provinces consulaires et sa défense de Balbus, 554, 547; ses contradictions à l'égard de César, 547-550; son traité de l'*Orateur*, 554-556; son discours pour Milon, 585-589; proconsul en Cilicie, 591, 599; son traité de *Republica*, 600; son retour à Rome, 601; rejoint Pompée, 615; son retour, 620; son *Brutus*, 622.
 Cicéron (Quintus), IV, 527, 528.
 Cierges (usage des) I, 160, 218.
 Cimbres, IV, 540-546.
 Cinnus (mont), III, 52.
 Cincinnatus (Titus Quinctius), consul, II, 457-445, 448, 489-491, III, 594; sa fortune, II, 445 note; dictateur, 451-455; ses prés, 452.
 Cinéas à Rome, III, 55, 54.
 Cinna, consul, partisan de Marius, IV, 562-568, 575.
 Circé (grotte de), II, 224.
Circeii (monte), mont Circello, II, 221-225.
 Cirque (grand), II, 69-72, 226, 417; III, 90; IV, 9-15, 27.
 Cispus (mont), I, 92, 95, 472.
 Cistes, IV, 109, 110.
Città-Lavinia, I, 195.
 Classes (les) sous Servius Tullius, II, 125 et suiv.

- Claude, empereur, II, 569; son aqueduc, IV, 6; son portique et sa nymphée, 55 note.
- Claudia (autel de), III, 142, 145.
- Claudia (famille), I, 202, 404, 415; II, 296; son tombeau, III, 79 note.
- Claudia (via)*, I, 411 note.
- Claudius (Appius), voy. Appius Claudius.
- Claudius Nero, consul, III, 115-119.
- Clælia (gens)*, II, 287, 288.
- Clélie, II, 286, 287; sa statue sur la Velia, 287, 295, 404 note.
- Cléomène, sculpteur grec, III, 519, 617.
- Clepsydre du Forum, IV, 75, 74.
- Clients (les), II, 24, 25.
- Climat primitif de Rome, I, 5-72.
- Clivus*, voy. *Capitolinus clivus*, *Publius clivus*, *Victoriæ clivus*.
- Clœca maxima*, II, 69, 227-255.
- Cloches (origine de l'usage des), II, 170, 171 note.
- Clodius, tribun, IV, 427, 458-460, 500-589; sa maison, 565 note.
- Cluavius, architecte, IV, 79.
- Cluilienne (fosse), I, 452, 457.
- Cluilius, roi d'Albe, I, 452, 455.
- Codeta major* et *Codeta minor*, I, 25 note.
- Cœlius (mont), I, 56, 41, 185, 512, 515, 594, 595, 471-474; II, 25, 566 note.
- Colisée, I, 15.
- Collatie, ville sabine, II, 244, 245.
- Collatin, mari de Lucrece, II, 244, 268.
- Colline (porte), I, 556 note; II, 112.
- Collines de Rome, I, 1 note, 6 et suiv., 92; II, 2 note. — Voy. Aventin, Capitole, Cœlius, Esquilin, Janicule, Palatin, Quirinal, Viminal.
- Colombes (les) du Capitole, IV, 155.
- Columna (la)*, II, 500.
- Colonna (palais et jardin), III, 525 note, 580 note; IV, 162 note, 195 note, 215 note, 255 note.
- Colonne de la guerre, II, 10.
- Colonne de Duilius, *Columna lactaria*, colonne Trajane, voy. Duilius, *Lactaria columna*, Trajane (colonne).
- Colonnese (Vico dei)*, I, 405.
- Columbaria*, IV, 145.
- Comédie grecque (la) dans la sculpture, III, 504-506.
- Comices par centuries, II, 121-129, 522, 524 et suiv., 540, 548, 550, 560, 597, 420 note, 456, 559; III, 45 note, 48; IV, 555.
- Comices par curies, II, 522-524, 540, 420 note, 457 note, 548 note, 567; III, 48.
- Comices par tribus, II, 118-121, 540, 548-550, 597, 456, 457, 458 note, 462, 559, 570; III, 108 note; IV, 505, 556, 562, 598.
- Comitia Calata*, I, 425 note; II, 525.
- Comitium*, I, 529, 558, 417, 418, 478; II, 125, 515, 517-524, 554; III, 49, 90, 601, 615.
- Compitalia*, fête des carrefours, II, 104, 158.
- Concorde (temples de la), I, 551; II, 520 note, 545, 571, 572; III, 46, 47, 85, 607, 608; IV, 8 note, 521, 522, 558 note, 453, 504 note, 517 note.
- Congiurium*, II, 55.
- Consentes* (dieux), II, 181, 182.
- Conservateurs (palais des), I, 272 note, 521 note; II, 58 note, 225, 269; III, 242 note, 245 note, 558 note; IV, 5 note, 28 note, 81 note, 85 note, 105 note, 109 note, 252 note.
- Constantin, empereur, I, 404; son arc de triomphe, III, 526 note, IV, 109 note.
- Consualia*, I, 506.
- Consulat (institution du), II, 262.
- Consus (culte et temple de), I, 255-255, 506; IV, 112 note.
- Coponius, sculpteur, IV, 80.
- Cordonale*, I, 128.
- Cori (ville de) I, 125 note, 151, 152; IV, 42 note, 70.
- Corinthe (destruction de) III, 198-201.
- Coriolan, II, 591-407.
- Coriolan*, tragédie de Shakspeare, II, 406.
- Cornelia (curia)*, IV, 581.
- Cornélie, mère des Gracques, IV, 275, 277, 526-528; sa statue, 526, 527.

Cornelii (famille des), I, 402, 405.
Corneliorum vicus, I, 405.
Coronari (via dei), IV, 121 note.
Corso, III, 73.
 Cossutius, architecte, IV, 78.
 Coupes et vases, III, 417-420.
 Courses de chevaux et de chars, II, 172; IV, 11-14.
 Crassus (Lucius Licinius), l'orateur, IV, 520, 534.
 Crassus (Marcus Licinius), IV, 415-535 *passim*; sa victoire sur Spartacus et son triomphe, IV, 415-418; sa richesse, 440 et suiv.; ses jardins, 441; triumvir, 487; sa maison, 520; consul, 556-554.
 Cratères, III, 418 note, 419.
 Cremera, rivière, II, 427.
 Crésilas, sculpteur, III, 209, 265.
Cupidines, Amours, III, 291, 292, 520.
 Curiaces (combat des), I, 435-463; leur tombeau, 436, 437; II, 289; IV, 588.
 Curie, I, 476-479; II, 512. -- Voy. *Calabra (curia)*, *Cornelia (curia)*, *Hosilia (curia)*, *Innocentiana (curia)*.
 Curies (anciennes), I, 476; IV, 41.
 Curius, tribun, IV, 592, 605; son théâtre, IV, 22, 25, 392.
 Curius Dentatus (Manius), vainqueur de Pyrrhus, III, 56; son triomphe, 57; son aqueduc, IV, 50.
 Curtius (dévouement de), I, 520-521; III, 5, 6.
 Curtius (lac), I, 55 note, 521.
 Cybète (culte de), III, 159-147; type de ses statues, 140, 262.
 Cyclopéens (murs), voy. Pélasgiques (murs).
 Cydias, peintre, III, 423, 619.
Cyprius vicus, I, 404-406, 464.

D

Danaïdes, III, 551.
 Daphné, III, 555, 557.
 Dauphins du cirque, IV, 10, 12.
 Décemvirat et décemvirs, II, 437 et suiv.
 Décemvirs, prêtres, III, 115.

Decimo (colline du) I, 12 note.
 Decius (dévouement des), III, 5-5.
 Decius, sculpteur, IV, 81.
 Démosthène (portrait de), III, 563, 565.
 Dentatus (mort de), II, 467.
 Dévouement, acte religieux, III, 4.
Diadumenos (le) de Polyclète, III, 268.
 Diane (culte de), I, 140, 428; ses temples, I, 428, II, 105-109, 214, III, 215, 214 note, IV, 519; ses statues, III, 224, 559-541, 556.
 Dictature (la) à Rome, II, 494-497.
 Diogène (statuette et bas-relief de), III, 538, 539.
 Dioscures, voy. Castor et Pollux (temple de).
Diribitorium, II, 526.
Discobole (le) de Myron, III, 270-272.
 Divination (la), d'origine étrusque, II, 181 et suiv.
 Divinités assises et divinités debout, III, 295.
 Divinités égyptiennes, III, 570.
 Divinités étrusques, I, 576.
 Divinités pélasgiques, I, 140 et suiv.
 Divinités sabines, I, 226, 557; III, 84.
Doliola, au temple de Quirinus, II, 515 note, 552 note.
Domine quo vadis, église, II, 506.
Domitia (gens), II, 17 note.
Domitia (via), IV, 60.
 Doria (palais), II, 535 note; IV, 127.
 Doria (villa), IV, 587 note.
 Douze tables (lois des), II, 458-461.
 Drames satiriques, III, 506-509.
 Drusus (M. Liv.), tribun, IV, 551-555; sa maison, 551, 552.
 Duilius (M.), III, 61-64; sa colonne rostrale, 62, 65.
 Dyonisius, peintre grec, IV, 122.

E

Eaux de Rome, voy. *Aqua*.
 Écriture (introduction de l') à Rome, II, 155.
 Édiles, II, 20, 556 note, 584-591.
 Édiles curules, II, 588 note, 590.

Égérie, nymphe, I, 566-575.
 Egérie (fontaine d'), I, 56, 568-570.
 Égouts, IV, 46, 47. — Voy. *Cloaca maxima*.
Electre (l'), d'Euripide et de Sophocle, dans la sculpture grecque, III, 464, 465.
 Éléphant (quartier de l'), III, 459 note.
Emporium, lieu de débarquement des navires, III, 62 note, 65; IV, 74, 503, 507 note.
 Enceinte de Rome, voy. Murs.
 Endymion représenté sur les tombeaux, IV, 497-499, 245.
 Enée à Rome, I, 187-218.
 Ennius, poète, III, 456, 457.
 Épicure (portraits d'), III, 551-555.
 Épinémide (portrait d'), III, 544.
Equiria, courses de chevaux, I, 414.
 Eschine (portrait de l'orateur), III, 562, 564.
 Eschyle (portraits d'), III, 572; souvenirs de ses tragédies dans la sculpture grecque, III, 560-562, 488.
 Esculape (type, statues et attributs d'), III, 44, 215-247, 249-252, 576, 577; son temple, III, 45.
 Esope (portrait d'), III, 544, 542.
 Espérance (temples de l'), I, 452, 454, 455; II, 452; III, 71, 84.
 Esquilin (champ), I, 457 note, 406 note.
 Esquilin (mont), I, 10, 14, 56, 41, 65, 102, 185, 262, 275, 515; II, 19, note; III, 98; IV, 545, 544, 558.
 Esquiline (porte), en dehors de la porte Majeure, I, 406 note; II, 452.
 Étolie (guerre d'), III, 492, 495.
 Étrangers (camp des) sur le Cælius, I, 474.
 Étrurie (rapports de l') avec la Grèce, l'Orient et les populations germaniques, II, 164-168.
 Étru-que (langue), II, 161-165.
 Étrusque (rue), I, 25.
 Étrusques (les), I, 220, 254-265, 575-589, 471; II, 40, 41, 157-208. — Voy. Art étrusque, Divinités étrusques.
 Éumène, roi de Pergume, III, 459.

Euphranor, sculpteur et peintre, III, 500-502, 404, 521, 524, 525.
 Eurype, IV, 27.
 Euripide (portraits d'), III, 572, 575; souvenirs de ses tragédies dans la sculpture grecque, III, 464-480, 489-504.
 Europe (enlèvement d'), III, 551.
 Eurydice, voy. Orphée.
 Eutycrate, sculpteur grec, fils de Lysippe, III, 560.
 Evandre, roi d'Arcadie, sur le Palatin, I, 455-456, 205 et suiv.

F

Fabii (les), I, 274, 402; II, 19 note, 421 et suiv.; leur guerre contre les Véiens, leur défaite, et leur mort, 425-451, 546, III, 57, 40.
 Fabius (arc de), II, 545; IV, 559.
 Fabius Cunctator, III, 80-82, 92, 95, 97.
 Fabius Gurgus, III, 40, 41.
 Fabius (Kæso), II, 421, 425.
 Fabius Pictor, I, 402.
 Fabius (Q. Max.), maître de cavalerie, III, 25-28, 591, 595.
 Fabricius (pont), III, 65 note.
 Fagutal (mont), I, 55, 92.
Falcone (monte), II, 500.
Farnese (isola), II, 515.
 Farnèse (palais et jardins), I, 45; III, 44, 244 note, 494 note.
 Farnésine, IV, 428 note.
 Faune Barberini, III, 575, 576 note.
 Faunus (culte et temples de), I, 46, 78-80, 195, 456, 474; III, 207 note.
 Faustulus, père nourricier de Romulus, I, 28; sa cabane, 120, 224 note.
Felice (acqua), II, 525 note.
 Félicité (temple de la), IV, 427, 558.
Femme ivre (la) de Myron, III, 272.
 Ferentina (eau), II, 214.
 Fèces latines, II, 215.
 Fétiaux, prêtres de Fidès, II, 8-11, 570.
 Fiano, I, 90 note.
 Fidénates et Fidène, II, 505, 597-599.
 lièvre (culte de la), I, 68-70.

- Fiori (campo dei)*, voy. *Campo dei Fiori*.
Flaccus (Fulvius), voy. *Fulvius Flaccus*.
Flamines, II, 567, 568.
Flaminia (via), I, 411 note; II, 425; III, 75 note, 76-79; IV, 59, 60, 475 note.
Flaminiens (cirque), II, 40; III, 75, 76, 77; IV, 21.
Flaminiens (prés), I, 25; II, 540 note, 567, 506; III, 75 note.
Flaminius (Caius), consul, III, 71-79.
Flaminius (T. Quinctius), consul, III, 154, 155, 596.
Flavius (Caius), édile curule, III, 46.
Flaviens (famille des), I, 404. — Voy. *Fiano*.
Flore (jeux de), II, 589.
Flore (temple de), I, 596, 597; IV, 629, 650.
Flumentane (porte), I, 24; II, 566.
Foi (culte et temple de la), I, 564, 416; III, 84, 608.
Forêts de la campagne romaine, I, 45 et suiv.
Formies, IV, 529.
Fors fortuna, voy. *Hasard fortuné*.
Fortune (culte de la déesse de la), II, 92 et suiv.; ses attributs, III, 250; son image, III, 495; ses temples, I, 87 note, II, 4 note, 96-105. — Voy. les articles suivants.
Fortune de ce jour (temple de la), III, 609; IV, 546.
Fortune Équestre (temple de la), III, 214 note, 216, 217, 598.
Fortune Incertaine (temple de la), II, 101 note.
Fortune Muliebre (temple de la), II, 404, 405.
Fortune Primigenia (temple de la), III, 83, 207 note.
Fortune Vierge (temple de la), II, 100, 416 note.
Fortune Virile (temple de la), II, 101-105; IV, 42 note.
Forum, I, 9, 14, 55, 528, 560 note, 417, 448; II, 75, 76, 517, 519, 525, 541-561; III, 60 note, 107, 615; IV, 25, 71-75, 584, 597.
Forum boarium, marché aux bœufs, I, 162, 165; II, 99, 100 note; III, 48, 60, 89; IV, 4 note, 25, 467.
Forum Cupedinis, IV, 76.
Forum de César, II, 520 note; IV, 596, 597.
Forum de Nerva, II, 544 note.
Fossa Quiritium, II, 26, 27, 29.
Fossé des Sabins, voy. *Fossa Quiritium*.
Fourches Caudines, III, 28-31.
Fabricius (pont), IV, 66, 67-68.
Frascati, IV, 425, 426. — Voy. *Tusculum*.
Fratte (via delle), I, 27 note.
Frattina (via), I, 27 note.
Fucin (lac), I, 54.
Fulgurale (science), I, 579, 486-488.
Fulvia (basilique), IV, 269, 394.
Fulvii (les), III, 192 et 195 note.
Fulvius Flaccus (M.), neveu du précédent et ami des Gracques, IV, 112 note, 512-521, 546.
Fulvius Flaccus (Q.), III, 598.
Fulvius Nobilior, censeur, III, 192, 195, 195, 597, 599 note; IV, 71, 594.
Funari (via dei), III, 76 note.
Funérailles (pompe des), IV, 97.
Furies (images des), III, 461, 462.
Furina (bois de), I, 40.
Furina (culte de), I, 458.
Furius (statue équestre de), consul, III, 15.
Furius Purpureo, préteur, III, 204, 205.

G

- Gabies (lac de)*, I, 54.
Gabies, ville, II, 216-219.
Gabinus, consul, IV, 475, 476, 495, 501, 504, 509, 552, 546 note, 551, 552.
Ganyméde représenté sur les tombeaux, IV, 195, 196.
Ganyméde (le) de Léocharès, III, 550.
Gaulois mourant (le) du Capitole, III, 209, 210, 265 note.

Gaulois (les) en Italie, II, 538; victorieux près de Pallia, 540, 541; à Rome, 542-555; massacrent les vieux patriciens et incendient la ville, 545; assiègent le Capitole, 546-555; vaincus à Telamon, à Clastidium, à Crémone, III, 202-206.

Gemoniæ, II, 54.

Gentes, II, 17.

Germale (mont), I, 45, 92 note, 95.

Giordano (monte), I, 42.

Giustiniani (palais), III, 267 note.

Glabbrio, voy. Acilius Glabbrio.

Glaces en verre étamé, IV, 122.

Gladiateur mourant (le prétendu) du Capitole, III, 11, 207, 209, 210, 265 note.

Gladiateurs, II, 174-176; III, 60, 209; IV, 22-54.

Glycon l'Athénien, sculpteur, III, 559, 560.

Gorgone (tête de), III, 599, 400; IV, 177.

Gracchus (Caius), IV, 277-528; son caractère, 277-279; ses distributions de terres et de blé, 504, 505; ses efforts pour fonder une Italie, 505-507; ses travaux d'utilité publique, 508; se loge dans la Subura, 509; sa mort, 514-521.

Gracchus (Sempronius), IV, 274-277.

Gracchus (Tiberius), IV, 277; son caractère, 277, 278; ses luttes au sujet des lois agraires, 285-299; sa faute à l'égard d'Octavius, 288-291; sa mort, 294-299.

Gracques (les), IV, 272-528.

Grâces (les), III, 527; leur représentation sur les tombeaux, IV, 175, 176, 248.

Græcostasis, I, 551; II, 520 note, 555 note; III, 178, 179.

Gratidianus (Marius), IV, 592, 595.

Gravure (la) à Rome, IV, 118, 119.

Grèce (la) à Rome dans l'art, voy. Art (l') grec.

Grecs (les) de Tarente, III, 50.

Grégorien (musée), voy. Vatican (musée du).

Gryphons sur les tombeaux, IV, 177.

Guerre sociale, IV, 549 et suiv.

Guerres de Grèce et d'Orient, III, 158-219.

Guerres puniques, III, 59-157.

Guerres samnites, III, 1-58.

II

Hasard fortuné (temple du), II, 104; III, 58; IV, 49, 50.

Hécube, d'Euripide, dans la sculpture grecque, III, 466-468.

Héraclite, mosaïste, IV, 155.

Hercule au bord du Tibre, I, 152-175; son culte, 175-178; IV, 249; son autel et ses temples, I, 175-177, 199, III, 47, 97, 98 note, IV, 4 note, 400, 467, 569 (voy. les articles suivants); ses statues, I, 175, III, 59, 275 (Hercule de Myron), 274, 556-564 (Hercule de Lysippe, *Torse* du Vatican), 405-415; ses caricatures, 507-509.

Hercule *Custos* (temple d'), IV, 42 note, 400.

Hercule Musagète (temple d'), III, 192-195, 611.

Hercule Vainqueur (temple et statue d'), I, 174; III, 98 note, 201; IV, 599, 400.

Hérdonius, chef sabin, II, 215, 216.

Hérdonius (Appius), II, 444-448.

Hermaphrodites, III, 579, 580.

Hermès (statues d'), III, 268.

Hemodore de Salamine, architecte grec, III, 198; IV, 77.

Heroon, IV, 147.

Hiéron, roi de Syracuse, III, 87.

Hiéroglyphes, III, 567.

Hippocrate (portraits d'), III, 559, 560.

Hippodamie, III, 552.

Hippolyte (l') d'Euripide dans la sculpture grecque, III, 466, 469-471.

Homère (portraits d'), III, 559-541.

Honneur (temples de l') et de la Vertu, II, 560 note; III, 105-107, 109 note, 592; IV, 544, 545, 558.

Horace, tragédie de Corneille, I, 451, 455, 460.

Horace (combat des), I, 455-465; leur

demeure, 464; leur tombeau, 457, IV, 159, 145; leur famille, I, 459.
 Horatia, sœur des Horaces, I, 455, 461; sa sépulture, 457.
 Horatia-Valeria (loi), II, 480.
 Horatius Cocles, II, 280-282; sa statue, 281, 282, 295.
 Hortensia (loi), III, 48, 49.
 Hortensius, avocat, III, 617; IV, 456, 457, 445, 477, 504.
 Hostilia (curia), I, 476-479; II, 510-515, 554, 558 note; III, 171; IV, 41, 555 note, 579, 581, 606.
 Ilyacinthe (images d'), III, 422, 424.
 Hygie, déesse de la santé, III, 247-251, 576.

I

Ibères, I, 97 et suiv.; III, 211.
 Icilia (loi), II, 435.
 Icilius, tribun, II, 435, 438 note, 470-478.
 Iliade (l') dans la sculpture, III, 450-449.
 Illyrie (guerres d'), III, 183.
 Imperium, II, 494.
 Initiations (scènes d') sur les sarcophages, IV, 255-257.
 Innocentiana (curia), II, 545.
 Inscriptions étrusques, II, 169.
 Intermontium, II, 572 note.
 Iphigénie en Aulide (l'), d'Euripide, dans la sculpture grecque, III, 466, 467.
 Iphigénie en Tauride (l'), d'Euripide, dans la sculpture grecque, III, 466, 468, 469.
 Isis (culte d'), III, 147 note.
 Isocrate (buste d'), III, 565.

J

Jauiente (mont), I, 6, 15, 26, 185, 226-229, 256, 458; II, 2 note, 27, 28, 126, 206, 279, 452; III, 48.
 Junculum, tortresse sabine, I, 226, 256.
 Janus (arcs de), I, 165, 585; II, 514;

IV, 595 note. — *Janus quadrifrons* I, 165, 165, 585, 581.
 Janus (culte de), I, 228, 212-244, 581, 585; ses temples, I, 55 note, 242, 547, 565, 455, 456; III, 63 note, 64, 65.
 Janus (porte de), I, 517 et suiv.
 Jasons (statues de), III, 425, 426.
 Jeûne en l'honneur de Cérès, III, 161.
 Jeunesse (temples de la), voy. Juventas (temples de).
 Jeux (origine étrusque de divers), II, 172, 176. — Voy. Apollinaires (jeux), Flore (jeux de), Mègalésiens (jeux), Tarentins (jeux), et les art. suiv.
 Jeux plébéiens, II, 588, 479.
 Jeux scéniques, III, 5.
 Jeux séculaires, I, 252; II, 172.
 Jours d'osselets (les), III, 270.
 Jour du sang, III, 147.
 Jugurtha, roi de Numidie, IV, 554-559.
 Juifs (les) à Rome, I, 567; II, 28 note.
 Jules (famille des), I, 189, 190, 475, 475; IV, 470 note.
 Julia (basilique), II, 506 et 507 note, 519 note; IV, 40 note, 595 note, 595 note.
 Julia (curia), II, 519 note.
 Julie, fille de César et femme de Pompée, IV, 558, 546.
 Junii (famille des), II, 247.
 Junon (culte et temples de), I, 141; II, 527, 528, 550-552, 549; III, 71, 145, 198, 214, 607, 608 (voy. Junon Lucine, Junon Moneta, Junon Reine); ses statues, III, 250, 264-267 (Junon de Polyclète, Junon Ludovisi), 548, 549, 556, 591.
 Junon Lucine (culte et temple de), I, 407; II, 457; bois de Junon Lucine, I, 41.
 Junon Moneta (temple de), I, 417; II, 549, 550; III, 54, 55 note.
 Junon Reine (temple de), III, 198 note, 214.
 Junon Sospita (temple de), I, 591, III, 205; ses statues, 250.
 Jupiter (culte de), I, 142 note; ses statues, III, 59, 40, 251-256 (Jupi-

ter Olympien), 591; images satyriques, 507.

Jupiter (temple de), Junon et Minerve sur le Quirinal, I, 557, 596, II, 56; sur l'Aventin, I, 426; sur le Capitole, III, 204 note; voy. Jupiter Capitolin (temple de).

Jupiter (temple de) dans l'île Tibérine, III, 44, 204 note, 207 note.

Jupiter Boulanger, *Pistor* (temple de), II, 534.

Jupiter Capitolin (temple de), I, 42, 44; II, 54-61, 171 note, 224-226, 275, 448 note; III, 11, 167, 204 note, 607, 608; IV, 578, 579, 401, 475, 479-482; sa situation, II, 59, 60.

Jupiter *Elicius* (temple de), I, 580, 486.

Jupiter *Feretrius* (temple de), I, 340, 344; II, 4 note, 505.

Jupiter *Imperator* (statue de), III, 591.

Jupiter Inventeur (temple de), I, 172.

Jupiter Latin (temple de), I, 277, II, 215.

Jupiter *Stator* (temple de), I, 322, 525; III, 56, 198.

Jupiter Tonnant (temple de), II, 171 note.

Jupiter Vainqueur (temple de), III, 57.

Justitium, suspension du droit, II, 455.

Juturne (bassin ou fontaine de), I, 29, 54, 214, 515 note, 422, 424.

Juventas (temples de) I, 580 note, 416; II, 157; III, 53 note, 84, 85, 119.

K

Kæso, forme sabine du mot latin César, II, 422 note.

Kæso Quinctius, voy. Quinctius.

Kircherien (musée), III, 257 note, 285 note; IV, 82 note, 105 note, 410 note.

Kouirothrophos (déesse), III, 22 note.

II.

L

Labienus, tribun, IV, 476, 477.

Laes de la campagne romaine, I, 9, 47, 48, 54.

Lactaria Columna, III, 459; IV, 76 note.

Lælius Nepos (C.), IV, 600, 601.

Laia, femme peintre, IV, 422.

Lante (palais), III, 225 note.

Lamii (jardin des), III, 177 note.

Lancelotti (palais), III, 286 note.

Lanuvium, ville, I, 195.

Laocoon (groupe de), III, 580-587, 482-484.

Lapideum theatrum, IV, 15.

Lapideus pons, IV, 65 note.

Lares (culte des), I, 576, 577, 419; II, 104, 179, 180; III, 102 note.

Lares transmarins (temple des), III, 160.

Latine (voie), IV, 61 note.

Latins, I, 77 et suiv., 84, 196 et suiv., 596; II, 196; III, 42-45.

Latinus, roi, I, 79, 84, 194-197.

Latium, I, 52, 77 et suiv., 194 et suiv., 240, 249.

Latran (Saint-Jean de), voy. Saint-Jean de Latran.

Laurentum, Lauretum, Loreto (étymologie des noms), I, 27, 196.

Laurentum (villa des Scipions à), IV, 501.

Lautumies, II, 55, 54.

Lavinium, ville, I, 195, 215, 216, 218, 555.

Léda, III, 551.

Leocharès, sculpteur, III, 550.

Lepidus (M. Æmilius), censeur, IV, 64, 74.

Lepidus (M. Æmilius), consul, III, 215.

Lepidus (Marcus Æmilius), père du triumvir, IV, 409-411.

Lepidus (Marcus Æmilius), le triumvir, IV, 580, 598.

Lepidus (Paullus Æmilius), frère du triumvir, IV, 591-596.

Lesbia, femme sculpteur, IV, 81.

Leucothoé (prétendu bas-relief d.) à la villa Albani, III, 225.

28

Libations, IV, 147, 155.
 Liber et Libera (culte et temple de), II, 588; III, 158 note, 551.
 Libera (type de la déesse), III, 551.
 Liberté (atrium et temple de la), III, 105; IV, 114, 115 note, 268 note, 597.
 Libon (Putéal de), voy. Putéal.
 ibon (théâtre de), IV, 15 note, 561.
Licinia (gens), II, 17 note; IV, 417 note.
 Liciniennes (lois), II, 570.
 Liciniens (jardins), IV, 51, 126 note, 441.
 Figures, I, 91, 95-106, 205, 265; III, 211; leurs guerres contre Rome, 211-216.
 Ligurie, I, 97.
 Lions du Capitole et lions du Vatican, III, 568.
 Lippi, peintre, II, 269.
Livæ macellum, IV, 558 note.
 Livie (villa de), IV, 120 note.
 Livius Andronicus, poète, III, 115, 114 note.
 Livius Salinator, consul, III, 81, 115, 118, 119; IV, 558 note.
 Lollius (M.), consul, IV, 67.
 Lollius Alcamenes, sculpteur, IV, 79, 80.
 Loups (fête des), voy. Lupercales.
 Louve du palais des Conservateurs, I, 272; II, 201.
 Louvre (musée du), III, 259 note, 257 note, 271 note, 527 note, 545 note, 595 note, 457 note, 446 note, 485 note; IV, 128.
 Lucrèce, femme de Collatin, II, 245-248.
 Lucullus, III, 604, 615, 618; IV, 422, 424, 465, 467, 628; ses jardins, 424, 425; sa villa de Tusculum, 422, 425, 426; son tombeau, 426; son triomphe, 427.
 Ludius, peintre, IV, 125, 125.
 Ludovisi (villa), III, 207, 264, 265, 291-552 *passim*; IV, 19 note, 88 note, 90 note.
Ludus magnus, IV, 55 note.
 Lune (temple de la), I, 126; IV, 519.
Lupanaria, IV, 65 note.

Lupercal (antre), I, 51, 112, 275, 425; II, 425.
 Lupercale (roche), I, 45.
 Lupercales (tes), I, 145, 274.
 Luperques, I, 145.
 Lustrations, voy. Purification.
 Lycius, sculpteur, III, 425, 522.
 Lycurgue, au Vatican, III, 578.
 Lysippe, sculpteur grec, III, 531-560, 564, 566, 612; son *Athlète au strigyle*, 554; ses statues d'Hercule, 556, 559.

M

Macédoine (guerres de), III, 147-155, 168-191.
Macellum Livianum, IV, 558 note.
Macellum magnum, IV, 75.
 Mælius (Spurius), II, 487-491; sa maison, 492.
 Mænius (statue équestre du consul), III, 15.
 Mænius (C.), tribun, II, 556.
 Maison-Dorée (la) de Néron, IV, 120, 124.
Malaria (la) dans l'antiquité, I, 59-72; II, 551, 552.
 Mamertine (prison), II, 50-53.
 Marforio, voy. *Salita*.
 Mamilia (tour), II, 220 note.
 Mammolo (pont), IV, 70 note.
 Mamurius (rue et statue de), I, 401.
 Manalis (Pierre), I, 451.
 Manlius Capitolinus, II, 549; son jugement et sa mort, 560-570.
 Mantius Torquatus (Titus), vainqueur d'un Gaulois, III, 7-11.
 Manlius Torquatus (Titus), descendant du précédent, III, 91, 109, 111, 112.
 Manuscrits du Vatican, IV, 99, 108.
 Marais Pontins, I, 55, 60.
 Marcelli (les), III, 105 note.
 Mærcellus (M. Claudius), III, 105-110, 592; remporte les dépouilles opimes, 205, 204.
 Marcellus (théâtre de), IV, 8 note, 21, 57.
 Marchés de Rome, IV, 74, 74-76; marché, aux agneaux, II, 495; aux lé-

- guines, III, 65, 159 note, IV, 76; aux poissons, II, 346, IV, 76. — Voy. *Forum boarium*, *Forum cupidinis*.
- Marcia (aqua)*, IV, 52-54.
- Marcus (Q.) Rex, IV, 52, 55.
- Marcus Tremulus (statue équestre de), III, 58, 59.
- Marforio (statue de), II, 50 note; III, 441.
- Margana (place), II, 11 note.
- Mario (*monte*), I, 6 note, 15 note.
- Marius, IV, 529-572; sa patrie et son origine, 550, 551; ses portraits, 550; son essai de réforme électorale, 555; consul, 554; sa victoire sur les Cimbres et les Teutons, 559-542; ses trophées, 542, 544, 472; sa maison, 549; sa fuite, 559 et suiv.; son retour, 565; pillages et massacres, 568; sa mort, 570.
- Marius (le jeune), IV, 579-588.
- Mars (culte de), I, 408-415; ses temples, I, 450, 451, 483 note, II, 539, 560, III, 217, 218, 607 (voy. les art suiv.); ses statues, III, 290, 457.
- Mars *Callæus* (temple de), III, 198 note.
- Mars *Gradius* (temple de), I, 450.
- Mars Vengeur (temple de), II, 569; IV, 8 note, 41 note.
- Marsyas (statue de), II, 559; représenté dans les bas-reliefs, III, 527.
- Martial (Valerius), poète, I, 405.
- Massimi (palais), III, 58 note; IV, 121 note.
- Mastarna, voy. Servius Tullius.
- Mattei (palais), III, 525 note, 524 note; IV, 55 note, 104 note, 235 note, 244 note, 257 note.
- Matuta (temple de), I, 452; III, 64.
- Mausolées, IV, 141. — Voy. Adrien, Auguste.
- Maxence (basilique de), IV, 40 note.
- Maximus Carvilius, III, 58, 40.
- Mécène (maison de) à Tivoli, I, 199 note.
- Médée* (la) d'Euripide, dans la sculpture grecque, III, 474-476.
- Médicis (palais), IV, 106 note, 107 note.
- Méduse (têtes de), III, 399, 400, 520, 521.
- Méléagre (statues et bas-reliefs représentant), III, 491, 492, 515, 516.
- Mégalésiens (jeux), III, 145; IV, 475.
- Melpomène* (la) du Louvre, III, 297.
- Ménades (représentations de), III, 287, 288, 556-558.
- Ménandre (portrait de), III, 575, 576.
- Mendiants (les) à Rome, IV, 64.
- Ménechmuc, sculpteur, III, 252, 505.
- Ménélas (statues de), III, 459-441.
- Menenius, consul, II, 450, 451.
- Menenius Agrippa, II, 582.
- Mens* (temple de la déesse), III, 85.
- Mentor (coupes de), III, 418, 615.
- Méphitis (bois de), I, 41.
- Méphitis (lac de), I, 15.
- Mercur (culte et temples de), I, 140; II, 25, 24, 578, 579; bas-reliefs et statues le représentant, III, 256, 257 note (Mercur *Criophore*, porte-bélier), 267, 268 (Mercur du Belvédère), 551-556, IV, 92; image satyrique, III, 507.
- Mercur (source de), I, 56.
- Mææ* du cirque, IV, 15, 14.
- Metelli (les), III, 196 note; leur tombeau, 152 note.
- Metellus le Macédonique, III, 196, 197; son portique, 197, 596, 611, 612, IV, 45 note.
- Metellus Nepos, tribun, IV, 482, 485.
- Mettius Fufetius, général alban, I, 455, 467, 468.
- Milliarium aureum*, II, 546 note; IV, 58. — Voy. Pierres milliaires.
- Mills (villa), IV, 459 note.
- Milon, IV, 571-589; sa maison, I, 45 note, IV, 598 note, 572.
- Miltiade (portraits de), III, 579.
- Milvius ou Mulvius (pont), voy. *Ponte Mole*.
- Minerve (culte de), I, 427; II, 56, 185, 184; ses temples, III, 114 note, IV, 465-467; ses statues, III, 227 (Minerve de la villa Albani), 256-259 (Minerve de Phidias), IV, 446 (Minerve Giustiniani).
- Minerve Chalcidique (temple de), IV, 466 note.
- Minerve (église de la), I, 24; II, 525 note; IV, 466.
- Minucius Augurinus, préfet des sub-sistances, II, 488-494.

Mithridate (vase de) au Capitole, IV, 464, 465.
 Miroirs, IV, 122.
 Mœsia (forêt), I, 47.
 Monnaie (introduction de la) à Rome II, 155, 170.
 Mont Sacré, II, 580-582, 595, 478.
Monte-Cavallo, III, 255; IV, 86 note.
Monte-Citorio, I, 42.
Monti (i), I, 53 note.
 Mort (image de la), IV, 168-175.
 Morts (combustion des), I, 402, 418.
 Mosaïques, III, 475; IV, 128-157; représentant des combats de gladiateurs, III, 209, IV, 50-55.
 Moulins à bras (origine de l'usage des), II, 171.
 Mugonia (porte), I, 156, 291, 522.
 Mummius (L.), destructeur de Corinthe, III, 200, 201, 599, 600.
 Mundus étrusque, I, 286, 451 note.
 Mundus romain, I, 287, 288 note.
 Murs de Rome, I, 94 note, 282 et suiv.; II, 75-75, 110-115, 558 note, 560; II, 79, 80; IV, 6, 7.
 Muses (culte des), III, 194, 195; leurs statues et leurs attributs, 295-299.
 Mutinus (culte du dieu), III, 102 note.
 Mutius, architecte, IV, 77.
 Mutius, tribun, II, 417.
 Mutius Scævola, II, 282-286; ses prés, 284, 286.
 Myron, sculpteur grec, III, 270-276, 595.
 Myrrha, III, 528, 529.

N

Naples et Napolitains, III, 51 et suiv.
 Nar, rivière, I, 20.
 Narcisse (statues de), III, 425.
 Naucyde, sculpteur grec, III, 272.
Navalia, IV, 506.
 Nectanebo (lion-), II, 525 note.
 Nemesis (culte de), II, 552; ses attributs, III, 260-262; ses images, 475.
 Nemi, I, 9, 48; II, 288; IV, 599.
 Neptune (culte de), I, 504, 505; ses statues, III, 285-287; son temple, 607.

Neptune (grotte de), I, 51.
 Néréides et Tritons de Scopas, III, 285, 284.
 Nerio (culte de la déesse), III, 105.
Nero, surnom, I, 415.
 Nicias, peintre grec, III, 556; IV, 565.
 Nicomaque, peintre, III, 607.
 Nil (statues du), III, 572, 575.
 Niobé et Niobides, III, 278-282, 485-489, 511.
Nobiles, IV, 619.
 Nocæ aldobrandines (tableau des), IV, 126-128.
 Nœvia (forêt), I, 46.
 Nœvia (porte), I, 456.
 Noimentum, IV, 529.
 Noms d'origine grecque, I, 116-118.
 Noms d'origine ibérienne ou ligure, I, 97, 99-105.
Nona (ponte de), IV, 70.
 Norba, ville pélasgique, I, 123 note.
 Numa Pompilius, roi sabin, I, 555-590; son tombeau, 227, 589.
 Nera, rivière, I, 20 note, 51.
 Numicius (le), fleuve, I, 52, 215, 214, 249 note.
 Nymphes (temple des), II, 551; IV, 460.

O

O. laria (gens), II, 219 note.
 Octavie (portique d'), III, 197 note; IV, 8 note, 77 note. — Voy. *Schola*.
 Octavii (maison des), IV, 565, 519 note.
 Octavius (Cneius), consul, partisan de Sylla, IV, 562-568.
 Octavius (M.), tribun, IV, 287-292.
Odyssée (l') dans la sculpture, III, 449-456.
 Edipe représenté sur les urnes étrusques, III, 495.
Œil (le mauvais), I, 144-151.
Œnaphore (l') de Praxitèle, III, 558.
 Égoutriens (les), I, 144, 150.
 Enfants du cirque, IV, 15.
 Oies de Manlius, II, 550, 574.
 Olympias (thermes d'), III, 577.
 Opheion, sculpteur grec, IV, 82.
 Opimius, consul, IV, 511-525; son temple de la Concorde, 521, 522;

sa basilique, II, 520 note, IV, 522, 525.
 Oppius (mont), I, 92, 95, 472.
 Ops (culte et temple de la déesse), I, 78 note, 80; II, 556 note.
 Oracles sibyllins, II, 255, 256.
 Ordres d'architecture, IV, 42-46.
 Oreste, III, 460-469.
Ores'eide (l') d'Eschyle dans la sculpture grecque, III, 460-462.
 Orientation des basiliques, II, 186.
 Orphée représenté sur les bas-reliefs, III, 255, 256; IV, 220.
 Orsini (palais), III, 440 note; IV, 28, 29.
Oscillæ, I, 161.
 Ostie (ville et port d'), I, 195, 194; II, 15, 14.
 O tie (voie d'), IV, 60.
 Otacilius, neveu de Fabius Cunctator, III, 85, 92.
 Ouations, IV, 416.
Orilia, I, 280 note. — Voy. *Septa*.

P

Paganalia, II, 404, 458, 550.
 Paganica (place), II, 11 note.
 Paix (temple de la), III, 609.
 Palatin (mont), I, 28-51, 35, 40, 42, 45, 64, 69, 153, 147, 156, 178, 181, 185, 222, 225, 225, 262, 282 et suiv., 210-295, 295, 515, 522, 594, 425, 425; II, 41, 42, 48 note; IV, 157 note, 519.
Palatium, I, 50, 225; IV, 441 note.
 Palès (fêtes et temple de), I, 225 note; II, 529; III, 57 note.
Palilia (fête des), voy. Palès.
 Palestre (mosaïque de), IV, 151, 152. — Voy. Préneste.
 Palicanus (M. Lollius), tribun, II, 557; IV, 419.
Palladium, I, 147, 191; II, 545; III, 224, 289 note.
 Palo, voy. Alsium.
 Pan générateur, I, 156-158, 141, 142; IV, 95.
 Panæus, peintre grec, III, 517, 519.
 Pandana (porte), II, 444 note.
 Panfilii (villa), I, 6; III, 531 note, 517

note, 580 note, 469 note, 471 note, 505 note; IV, 15 note, 104 note, 195 note, 206 note, 220 note.
Pantani (arco dei), I, 553 et 557 note.
 Pantano (marais), II, 299.
 Panthéon, III, 595; IV, 45 note.
 Papirius Cursor, dictateur, III, 25-28, 57; son triomphe, 57.
 Pâris (images de), III, 500-502, 455 notes, 454, 445.
 Parques (statues des), II, 559.
 Parrhasius, peintre grec, III, 525-526, 608.
 Parricide (chant de la), II, 410-451.
 Pasiphaé (bas-reliefs représentant), III, 529.
 Pasiteles, peintre et sculpteur grec, IV, 84.
 Pasquin (statue de), II, 50 note; III, 459-441.
Patres, I, 478; II, 88 note, 441 note.
 Patriciens, I, 479, 481; II, 17, 20, 88 note, 129, 194, 252-257, 515 et suiv., 575 et suiv., 458 note, 462; III, 48; IV, 619.
Patricius vicus, I, 596 note; II, 129.
Publicius vicus, III, 114.
 Paul Émile, consul, III, 176-191, 609; son triomphe, 187-191.
 Pauline (fontaine), II, 452.
 Paullus Lepidus (Emilius), voy. Lepidus (P. Em.).
 Peintres grecs et romains, IV, 121-128.
 Peinture (la) à Rome, IV, 5, 6, 111-128.
 Pélasges (les), I, 96, 108-151, 220-263. — Voy. Divinités pélasgiques.
 Pélasgiques (murs), I, 124-159.
 Péliades, III, 502.
 Pénates (culte et temple des), I, 147, 191, 216-218.
Pénélope (la) du Vatican, III, 227, 452.
 Penthée, bas-relief, III 477.
 Pépérin, I, 8, 17; IV, 6 note, 8.
 Périandre (portrait de), III, 545.
 Périclès (buste de), III, 581, 582.
 Persée, fils de Danaë, représenté dans la sculpture et la peinture grecque, III, 494-496, 520.
 Persée, roi de Macédoine, III, 170-191.
 Pessinunte (pierre sacrée de), III, 140-145.

- Pétrole (source de), I, 15.
Petronia amnis, II, 526 note.
 Petronia Musa (tombeau de), IV, 166.
 Peur (culte de la) I, 431.
Phéniciennes (les) d'Euripide dans la sculpture grecque, III, 476, 477.
 Phidias, III, 140, 235-246, 261, 262, 536, 557, 615.
 Philiscus, sculpteur rhodien, III, 295, 299, 519, 544, 595-595, 522, 607, 612.
 Philippe, roi de Macédoine, III, 147-155, 168-170.
 Pia (porte), I, 556 note.
 Pio (palais), IV, 559, 560.
 Pio-Clementino (musée), voy. Vatican (musée du).
 Pierres milliaires, IV, 508. — Voy. *Milliarum aureum*.
 Piété (temple de la), III, 156-158.
Pila Horatia, I, 465.
 Pinacothèques, III, 614 note, 615.
 Pincio (mont), I, 10, 11, 58; II, 2 note.
 Pison (Caius Calpurnius), consul, IV, 477, 500, 628.
 Pison (Lucius Calpurnius), beau-père de César, IV, 460, 475, 476, 495, 546 note.
 Platon (portrait de), III, 546, 547.
 Plaute, IV, 21.
 Plantii (tombeau des), IV, 42, 44 notes.
 Plautius Cletas (M.), peintre grec, IV, 121.
 Plébéiens (jeux), II, 588, 479.
Plebs et plébéiens, II, 15 et suiv., 88 note, 89, 194, 252-257, 515 et suiv.; lutttes des plébéiens contre les patriciens, 574 et suiv.
Pleureuse (la prétendue) du Capitole, III, 467.
 Pollion (Asinius), ses jardins, ses monuments et sa bibliothèque, III, 616.
 Polyclète, sculpteur grec, III, 262-270, 505, 506, 556, 607.
 Polydore, sculpteur rhodien, III, 582.
 Polygnote, peintre grec, III, 270, 515-517, 527; IV, 562.
 Polyphème le Cyclope, III, 452, 455, 509.
Pomerium, I, 28, 105 note, 284 note, 287.
 Pompe royale et patricienne, et pompétriomphale, d'origine étrusque, II, 177-179.
 Pompée, III, 605, IV, 406-625; son origine, 407; son premier triomphe, 408, 409; attaque la constitution de Sylla, 419; ses maisons, 420, 421, 569; ses villas, 423, 587; sa guerre contre les pirates, 422-424; ses jardins, 461; son troisième triomphe, 465-465; temples qu'il élève, 465-467; s'unit à César et à Crassus, 486; son théâtre, 556-568; se retire à Alsium, 568; seul consul, 577; son camp et sa défaite à Pharsale, 617-619; sa sépulture, 625-625; sa statue, 540 note; son temple, 4 note.
 Pompeii (maisons de), II, 198 note; III, 521.
 Pompeia, femme de César, IV, 458, 459.
 Pompeius (Faustus), IV, 581.
 Pompeius Strabo, père de Pompée, IV, 565, 566, 407.
Ponte Mole, III, 79 note, 117 note; IV, 69. (Cf. *Emp. rom.*, I, 45 note.)
Ponte-Rotto, I, 162; IV, 65.
 Pontife (grand), II, 250 note, 562 note, 565.
 Pontifes, II, 562, 565.
 Ponts de Rome, IV, 62-71. — Voy. *Emilien* (pont), *Antonini* (pons), *Aurelius* (pons), *Cestius* (pont), *Pons lapideus*, *Mammolo* (pont), *Ponte Mole*, *Ponte Rotto*, *Probi* (pons), *Quatro Capi* (ponte dei), *Sisto* (ponte), *Sublicius* (pont), *Triumphatis* pons.
 Ponts des Comices, IV, 555.
Populus (définition du mot), II, 88 note, 456 note, 441 note.
 Porcia (basilique), II, 553 note, 546; IV, 268-270, 579, 594.
 Porsena, roi de Clusium, II, 277-296.
 Porte Romaine, I, 225, 282 note, 291, 292.
 Portes de Rome, II, 444 note. — Voy. *Carmentale* (porte), *Colline* (porte), *Flumentane* (porte), *Mugonia* (porte), *Nœvia* (porte), *Pia* (porte),

- Porte Romaine, Ratumena (porte), Salara (porte), Sanqualis (porte), Scélérats (porte), Stercoraria (porte).
- Portiques de Rome, III, 610-612; IV, 562-565, 568.—Voy. Octavie, Metellus le Macédonique.
- Posidonius (portrait du philosophe), III, 554.
- Posidippe (portrait du poète comique grec), III, 577.
- Posis, sculpteur grec, IV, 82.
- Portunus (temple de), I, 455.
- Postumius (Aulus), dictateur, II, 299, 500, 505, 506.
- Postumius (L.), consul, III, 57.
- Postumius (Sp.) consul, III, 29-51.
- Poutre (la) de la Sœur*, I, 464.
- Pouzzolane, I, 8, 17.
- Praxitèle, sculpteur, III, 279, 507-548, 556, 607; son Satyre, 507; ses deux Amours, 509; son Apollon au lézard, 512; sa Vénus de Gnide, 513.
- Prés, voy. Flaminien (prés), *Quinctia prata*.
- Préneste (Palestrine), I, 49, 154, 199; IV, 151, 579-581.
- Présages consultés par Romulus et Remus, I, 295-295.
- Préture et préteurs, siège du préteur, II, 510, 517 et 518 note, 519; IV, 592 note, 455 note.
- Priape (culte de), III, 86, 102 note; IV, 95.
- Priscilla (tombeau de), IV, 146, 147.
- Prisons, voy. Mamertine (prison).
- Privernates (guerre des), III, 16-18.
- Prix de diverses œuvres d'art, III, 617, 618; des maisons, IV, 526.
- Probi pons*, IV, 66 note.
- Prodiges, II, 189, 190; III, 70, 89, 112; IV, 578, 452.
- Properce, I, 405, 404, 420.
- Prométhée représenté sur les tombeaux, IV, 201-205, 221, 248.
- Prométhée* d'Eschyle, dans la sculpture grecque, III, 478, 478.
- Proserpine (mythe de) sur les tombeaux, IV, 197, 214-217.
- Protésilas et Laodamie, III, 489-491.
- Ptolémées (les), rois d'Égypte, III, 151, 152, 179, 180; leurs portraits, 574.
- Publica (villa)*, II, 525 note, 527, 528; IV, 268 note, 400.
- Publicius clavus*, I, 162 note, 166, 426, 551.
- Publilia (loi), II, 457, 458; III, 48.
- Publius Volero, tribun, II, 455-458.
- Pudicité patricienne (temple de la), III, 48.
- Pudicité plébéienne (chapelle de la), III, 48.
- Pugilistes, IV, 55, 56.
- Puissance paternelle (origine de la) à Rome, II, 415.
- Pupinien (champ), III, 63, 97.
- Purification des animaux, II, 529, 550.
- Purification des armes, fête sabine, I, 427.
- Purification des trompettes, fête étrusque, II, 185, 184.
- Putéal de Libon, II, 517 note; IV, 500, 509 note.
- Puticuli*, I, 557 note.
- Pyramide de Cestius, IV, 140, 141.
- Pyrrhus, roi d'Épire, III, 50-58.
- Pythagore (statues de), II, 519; III, 545, 615.

Q

- Quatre-Fontaines (place des), I, 598 et 599 notes.
- Quattro-Capi (ponte)*, III, 65 note; IV, 68 note.
- Querquetulanus mons*, ancien nom du Coelius, I, 56.
- Questeurs et questure, II, 505, 555-557.
- Quinctia (gens)*, II, 441. — Voy. Cincinnatus.
- Quinctia prata*, II, 452, 454 note.
- Quinctius Keso, fils de Cincinnatus, II, 445.
- Quintulii (les), I, 274; II, 49 note, 441 note.
- Quirinal (mont), I, 58-49, 41, 178, 181, 185, 258, 556, 557, 565, 595-404; II, 56, 515, 546, 547.

Quirinus (bois de), I, 41.
 Quirinus (mont de), voy. Quirinal.
 Quirinus (temple de), I, 358, 359, 357, 398; II, 513; III, 57, 58; IV, 45 note.
Quirites, I, 241, 441-444; III, 15.

R

Raphaël, III, 284, 285; IV, 109, 121 note, 124, 125, 128.
 Ratumena (porte), III, 75, 78.
 Recensement du peuple, II, 328 et suiv.
Rediculus deus, III, 101, 102 note; IV, 147.
Regia, I, 360 note, 361, 362, 364, 402; II, 230, 309; IV, 478.
 Régille (lac), I, 54; II, 297-302.
 Regillus (Emilius), préteur, III, 160.
 Regulus (Attilius), III, 36, 37 note, 64-66.
 Rémus, I, 28, 275-301; son tombeau, 301.
 Représentations théâtrales, II, 388.
 Retour (temple du dieu du), voy. *Rediculus deus*.
 Riario (palais), III, 297.
 Rienzi (Colà), II, 28 note.
Rio torto, voy. Numicius.
Robigalia (fête des), I, 410, 411 note.
Robigo, déesse, I, 410 note.
 Rocher sacré, I, 28.
Rochers-Rouges, II, 429.
 Roi des sacrifices, II, 250, 364.
Roma quadrata, I, 118-122.
 Rome (la) d'Évandre, I, 207-212.
 Rome (la) de Romulus, I, 281-292.
 Rome (la) des Pélasges, I, 121, 178-186.
 Rome étrusque (la), II, 157-208.
 Rome personnifiée, III, 242, 243; IV, 107.
 Rome sabine (la) au temps de Numa, I, 391-447.
 Romulus, I, 261-352; a-t-il existé? 265; murs qu'il construit, 282 et suiv.; tue Rémus, 297; ses guerres et son triomphe, 309, 310; sa mort, 334-337; son tombeau et ses reliques, 341-344; III, 150 note; sa

cabane, 342-344, 425; son figuier, voy. Ruminal.
 Romulus et Rémus (temple de), I, 359 note.
Romuria, forteresse pélasge, I, 222, 235, 262, 265 note, 295, 296.
 Rospigliosi (palais), III, 242 note, 369 note; IV, 217 note, 351.
 Rostres, II, 171, 355 notes, 354-359; III, 16.
 Rabirius, IV, 476, 477.
 Rues de Rome, IV, 61, 62, 444 note, 475.
 Rullus (Servilius), IV, 474, 475.
 Ruminal (figuier), I, 272, 425; II, 64, 318 note.

S

Sabelliques (peuples), I, 245 et suiv.
 Sabine (étendue de la), I, 240, 248-259.
 Sabine (voie de la), IV, 60.
 Sabines (enlèvement des), I, 305-309.
 Sabins, I, 202, 220-265, 305-309, 401-404; leur culte, I, 356 et suiv., 394-401.
Sacrani, I, 115, 221.
 Sacrifices humains à Rome, I, 160-165.
 Saint-Adrien, église, I, 281; III, 171; IV, 395.
 Saint-André, chapelle, III, 55.
 Saint-Apollinaire, chapelle, II, 306 note.
 Saint-Clément, basilique, I, 254.
 Saint-Côme et Saint-Damien, église, I, 217.
 Saint-Damase (eau de), I, 27.
 Saint-Étienne, basilique, I, 254.
 Saint-Étienne le Rond, église, I, 474 note.
 Saint-Georges en Vélobre, église, I, 52, 271; IV, 276 note.
 Saint-Grégoire (promenade de), I, 321.
 Saint-Jean *Calabita*, église, III, 44 note.
 Saint-Jean de Latran (musée de), I, 325 note; III, 209, 251 note, 257 note, 352 note, 454 note, 460 note,

- 469 note, 487 note, 488 note, 502 note, 511 note, 575 note; IV, 19 note, 51-55, 98-244 *passim*.
- Saint-Laurent hors des Murs, basilique, IV, 40 note, 77 note.
- Saint-Laurent in *Paneperna*, église, III, 577 note.
- Saint-Nicolas in *Carcere*, église, III, 158; IV, 8 note, 42 note.
- Saint-Paul, basilique, II, 529 note; IV, 595.
- Saint-Sylvestre in *Lacu*, église, I, 55 note.
- Saint-Théodore, église, III, 144 note.
- Saint-Vital, église, III, 48 note.
- Sainte-Agathe in *Subura*, église, I, 57, 94 note.
- Sainte-Agnès, basilique, IV, 40 note.
- Sainte-Françoise Romaine, église, II, 505.
- Sainte-Marie-Libératrice, église, I, 55 note, 147, 560.
- Sainte-Martine, église, I, 55 note; II, 50 note.
- Sainte-Saba, église, I, 27, 185.
- Sainte-Sabine, église, I, 27; II, 531, 552.
- Salara (porte), II, 14.
- Salarno ponte, III, 7. 8; IV, 69.
- Saluria (via), I, 259 note.
- Saliens, I, 289, 290, 565, 564, 566-570.
- Saluta di *Marforio*, I, 55; II, 50 note.
- Salus (temple de la déesse), I, 598, 402; III, 56.
- Salulaire (porte), I, 599; II, 425.
- Samnites (guerre des), III, 19-55.
- San *Giuseppe dei Falegnami*, église, II, 52.
- San *Juliano ai Trofei di Mario*, église, IV, 545 note.
- San *Nicolo dei Cesarini*, église, IV, 400 note.
- San *Pietro in Montorio*, église, I, 6; II, 452.
- San *Salvator in Lauro*, église, I, 28.
- San *Vitale (via di)*, I, 598 et 599 notes.
- Sancus (culte et temple de), I, 599, 400, 456, II, 212.
- Sanqualis (porte), I, 599; II, 425.
- Sant'Andrea della Valle, église, I, 25.
- Santa Lucia in Celse (via di), I, 94 note.
- Santa Maria de *Publicolis*, église, II, 272.
- Santa Maria in *Cosmedin*, église, I, 148 note, 206; II, 100, 416 note.
- Santa Maria in *Grotta Pinta*, église, IV, 569.
- Santa *Pudentiana (via di)*, I, 596 note.
- Sapho (bustes de), III, 569.
- Satriana (bois de), I, 40.
- Saturnales, I, 82.
- Saturne (culte de), I, 70, 80-89, 241; III, 572, IV, 92; son temple, I, 86-89, 281, 595 note, 475, II, 502, 505, 555, 556 note, 557, 545 IV, 585 note, 584.
- Saturne (mont de), ancien nom du Capitole, I, 85, 259.
- Saturnia (porte), II, 444 note.
- Saturnia (ville de), I, 85, 86.
- Saturninus, IV, 546-548, 476.
- Satyres (place des), IV, 560.
- Satyres (statues de), III, 507-509; IV, 560.
- Scaurus (Emilius), III, 596; IV, 69, 556, 557; son théâtre, 15, 16; sa maison, 565 note, 519.
- Scaurus, beau-fils de Sylla, III, 606 note.
- Scélérate (porte), II, 426.
- Scélérate (rue), II, 154.
- Schola d'Octavie, III, 612.
- Schola *Xantha*, II, 589.
- Sciarra (palais), IV, 194 note.
- Scipion Emilien, III, 151, 157, 201, 594, 595; IV, 66, 67, 275, 299-504, 551, 552, 600; sa villa à Laurentum, 591.
- Scipion l'Africain, III, 69, 70, 119-151; son mysticisme, 119-122; ses portraits, 120 note, 126 note; son mépris pour les lois, 122; son ascension au Capitole, 124; sa victoire sur Annibal, 129; sa maison et son tombeau, 150; son arc de triomphe, 160, 161; son buste, 568; ses relations avec les Gracques, IV, 274; sa maison, 276.
- Scipion (Lucius) l'Asiatique, III, 160;

- son triomphe, 161; sa condamnation, 162, 164; tableau représentant sa victoire sur Antiochus, IV, 111.
- Scipion le Barbu (sarcophage de), III, 152, 155.
- Scipion Nasica, III, 141-142, 162; IV, 296, 299; sa maison, II, 141; son portique, IV, 482 note.
- Scipions (les), I, 402; leur tombeau, III, 151-157, IV, 142, 502; leur villa près de la porte Capène, 502 note.
- Scopas, sculpteur grec, III, 247, 249, 278-291, 505, 526, 607.
- Scrofa (via della)*, I, 196.
- Sculpture (la) à Rome, IV, 85-109.
- Sculpteurs grecs et romains, IV, 79-85.
- Scyphax, III, 155.
- Sempronia (basilique), IV, 268, 275, 276.
- Sempronius, vainqueur des Sardes, IV, 115, 116.
- Sempronius Gracchus, voy. Gracchus.
- Sempronius Longus, IV, 115-115.
- Sempronius Sophus, III, 56, 83.
- Senaculum*, II, 512, 520 note, 554 note.
- Sénat, I, 481, 482; II, 67, 68; III, 45; lieux de ses réunions, II, 504, 510, 511, III, 90; sa personnification, IV, 103, 109.
- Septa* du Champ de Mars, I, 280 note; II, 125, 126, 525, 526, 479, 616; III, 614; IV, 598.
- Septa* du Forum, II, 549 note, 473 note.
- Septimontium*, I, 91-95, 102-104, 221; II, 2 note.
- Sérapien, peintre de paysages, IV, 122.
- Sérapis (culte et statues de), III, 570-572.
- Sertorius, IV, 411-415.
- Servilius, consul, II, 576-579.
- Servilius (jardins des), III, 289 note, 547 note, 588 note, 615, 616; IV, 154.
- Servilius (lac), IV, 590 note.
- Servius Sulpicius (statue de), II, 552 note; III, 158 note.
- Servius Tullius, roi, II, 56, 80-156; son mur, I, 284, 536 note, II, 26, 27 note, 29 note, 110-115; ses institutions, 116-154.
- Sextus, voy. Tarquin (Sextus).
- Sibylle (grotte de la) à Cumes, II, 256.
- Sibylle (temple de la) à Tivoli, I, 146 note; II, 257.
- Sibylles, II, 253-259; III, 615.
- Sibyllins (livres), II, 257.
- Sicules, I, 89-106, 112, 115, 221, 226, 262.
- Signia (Segni, ville), II, 221, 222.
- Siècle étrusque, II, 175.
- Sienna, ville, II, 558.
- Silène (statues de), III, 556, 557.
- Simon le magicien (erreur relative à), I, 456, 457.
- Sirènes (grotte des), I, 51.
- Sirènes (images des), III, 454, 455; IV, 177.
- Sisto (ponte)*, IV, 66 note.
- Socrate (portraits de), III, 545, 546.
- Sol romain (formation du), I, 1-18; son état primitif, 19-56; son exhaussement, 42 et suiv.
- Solon (portrait de), III, 545; sa constitution, comparée à celle de Servius Tullius, II, 150-155.
- Sophocle (portraits de), III, 575-575; ses tragédies dans la sculpture grecque, III, 462, 465, 480-488.
- Sopolis, peintre grec, IV, 122.
- Soracte (mont), I, 5; III, 100, 101 note.
- Sosos (mosaïques de), IV, 155, 154.
- Sources (art de découvrir les), d'origine étrusque, II, 171, 172.
- Spada (palais), III, 501 note, 584 note, 455 note, 481, 495 note, 494 note, 529 note, 547.
- Sphinx, IV, 177.
- Spartacus, IV, 415-416.
- Spina* du cirque, IV, 10.
- Statues coloriées, VI, 87, 88; dorées, III, 158 note, 160 note; équestres, 158 note; restaurées, IV, 89, 90.
- Stèles funèbres, IV, 148.
- Stercoraria* (porte), I, 559; II, 568.
- Stertnius (arcs de), III, 160 et 161 note, 216.

Stipendium, III, 59 note.
Strenia (bois de), I, 41.
Strenia (culte de), I, 421.
Strenæ, étrennes, I, 421.
 Strongylion, sculpteur grec, III, 262 note, 559, 617.
 Sublicius (pont), I, 161, 162 note; II, 28, 280, 527, 565; IV, 65-64.
Subura, quartier de Rome, I, 57, 92, 95-96, 105, 104.
 Summanus (culte et temple du dieu), I, 580; II, 185.
Sylla, III, 600, 601; IV, 151, 152, 350, 536-404; consul, 356; marche sur Rome, 557; ses proscriptions, 560; son origine, 572; ses portraits, 572, 575; son philhellénisme, 576; assiège Préneste, 580, 581; combat à la porte Colline, 583-585; sa dévotion à Vénus, 585; massacres et proscriptions, 586-595; temples qu'il répare ou élève, 594, 599, 400; dictateur, 595; son triomphe, 595; son œuvre politique, 596-597; sa maison, 598 note; son abdication, 598-400; sa mort, 400, 401.
 Sylvain (culte de), I, 58; IV, 95.
 Syracuse (ville de), III, 105, 106, 108, 109, 592.

T

Tabernaculum, II, 525.
Tabernæ veteres, II, 544, 548. — Voy. Boutiques neuves, Boutiques vieilles.
 Table iliaque, III, 450-453, 448, 518.
 Tableaux généalogiques, IV, 118.
 Tableaux reproduits dans la sculpture grecque, III, 512.
 Tablettes votives, III, 250-252.
Tabularium, II, 556 note, 537 note; IV, 6, 42 note, 480-482.
 Tanaquil, femme du premier Tarquin, II, 46, 49, 50.
 Tarente, ville, III, 50, 105, 594, 595.
 Tarquin (le premier), roi étrusque, II, 40-79; son origine, 44, 45; sa politique, 48, ses guerres,

51-54; travaux de son règne, 54, 69, 72-76; sa mort, 77-79.
 Tarquin le Superbe, roi, II, 159 et suiv., 209-237; sa politique, 210 et suiv.; ses guerres, 220; travaux de son règne, 224-252; son expulsion, 249; confiscation de ses biens privés, 265; ses tentatives contre la république, 268, 269, 296-502.
 Tarquin (Sextus), II, 245, 246, 501, 502.
 Tarpéienne (roche) I, 45, 257-259, 514-516; II, 59-61, 411, 412 note, 568, 569 note.
 Tatius, roi sabin, I, 505-558; sa lutte avec Romulus, 511-555; sa demeure, 417.
 Taureau Farnèse, III, 500, 617.
 Télèphe, représenté dans les bas-reliefs, III, 498-500.
 Tellus (temple de), II, 414-416; III, 56.
 Temple de Rome, III, 606-609.
Templum, II, 525 note, 549 note, 557; III, 214.
Tepula (aqua), IV, 54.
 TERENCE, IV, 21, 25, 501-505.
 Terentia, femme de Cicéron, IV, 507, 525.
 Téréntins (jeux), I, 250-252.
Terentum, I, 14, 25 note, 250 et suiv., 452.
 Terme (culte du dieu), I, 577-579.
Terminalia, I, 579.
 Terni (cascade de), I, 51.
Testaccio (monte), I, 42.
 Tetricus (maison de l'empereur), I, 41.
 Teutons, IV, 540-546.
 Théâtres à Rome, IV, 14-21, 561.
 Thèbes (guerre de), III, 428-450.
 Thémistocle (portrait de), III, 579, 580.
 Théodotos, peintre grec, IV, 121.
 Théon de Smyrne (portrait du philosophe), III, 539.
 Théophraste (portrait de), III, 549.
 Thermopyles (bataille des), III, 156.
 Thésée (images de), III, 420-422, 524-526.
 Tibère-Jupiter, III, 256.

Tibère (tête colossale et statue assise de) au Vatican, II, 529 note.
 Tibérine (île), I, 44, 180; II, 234; III, 45, 44.
 Tibre (le), I, 11, 12, 16, 19-25, 44, 52, 195.
 Tibulle, I, 105 note.
 Tibur, I, 90, 199.
 Tibur (voie de), IV, 60.
 Timante, sculpteur grec, III, 609.
 Timarchide, sculpteur grec, III, 295.
 Tirésias représenté dans la peinture et la sculpture grecques, III, 435.
 Tiron, affranchi de Cicéron, IV, 434 note, 554 note.
 Titus (arc de), I, 45; son palais, III, 585.
 Tivoli, I, 14. — Voy. Tibur.
 Tolumnius, roi de Véies, II, 505, 504; sa cuirasse de lin, 505.
 Tombeaux romains, IV, 158-258.
 Tombes étrusques, IV, 144, 145, 149-151.
 Tombes grecques, IV, 148, 150.
 Torlonia (palais), IV, 28 note.
Torre dei Conti, II, 415, 416.
Torse (le) du Vatican (Hercule), III, 560-564; IV, 561.
 Toux (prétendu temple de la), IV, 147.
 Tragédie grecque (la) sur les bas-reliefs de Rome, III, 456-504.
 Trajane (basilique), IV, 40 note.
 Trajane (colonne), III, 61 note.
Transtevere, I, 458; II, 28 note.
 Trasimène (bataille du lac), III, 75-75.
 Travertin, I, 15, 17, 457 note.
 Trebonius, tribun, IV, 558, 559.
 Trépieds, III, 414-416.
 Trésor public, voy. *Ærarium*.
 Triade d'Alcamène (la Lune, Diane, Hécate), III, 258, 259.
 Tribunal (le), II, 552.
 Tribunal du préteur, voy. Préteur.
 Tribunat et tribuns, II, 582-584.
 Tribune du Forum, II, 551 et suiv.
 Tribuns consulaires, II, 486.
 Tribus, I, 478; II, 62-64, 118-121, 191.

Trigemina (porte), I, 162 note; II, 249 note.
 Triomphale (voie), I, 47.
 Triomphes à Rome, II, 178; III, 57, 57, 188-192, 206, 605, 606; IV, 108, 416, 465.
Triumphalis pons, IV, 66 note.
 Troie (guerre de), voy. Iliade.
Troja, nom de lieu en Italie, I, 196, 215.
 Troyens (les) à Rome, I, 186-218.
 Trônes, III, 416.
 Trophées de Marius, IV, 542-544.
 Tuf du Capitole, I, 17.
 Tullia (miracle de la vestale), III, 145 note.
Tullianum, II, 51 note, 54.
 Tullie, fille de Servius Tullius et femme de Tarquin, II, 159-176.
 Tullus Hostilius, roi sabin, I, 448-489; sa mort, 448, 489.
 Tusculum et Tusculanum, villa de Cicéron, I, 127; IV, 18, 422, 423, 426, 528-555.
Tusculus vicus, I, 515 note, 472; II, 289-292, 545.
 Tutanus (culte du dieu), III, 161 note 102.
 Tyrtée (portrait de), III, 567.

U

Ulysse, voy. *Odyssée*.
 Urnes funéraires, IV, 142, 145, 149.

V

Vacca (Vitruvius), chef des Privernates, III, 17.
 Vacca (près de), III, 17.
Vaccino (campo), voy. *Campo Vaccino*.
Vache (la) de Myron, III, 274, 275.
 Valentia, nom sabin de Rome, 256 et suiv.
 Valeria, fille de Publicola, II, 287, 288.
 Valeria, sœur de Publicola, II, 401, 404, 405.
 Valeria (via), IV, 59.
 Valerii (famille des), II, 274.

Valerius, frère de Publicola, dictateur, II, 580.
 Valerius Corvus, dictateur, III, 22-24.
 Valerius d'Ostie, architecte, IV, 77.
 Valerius Publicola, I, 418; II, 247, 272-276, 505.
 Varii (villa des), III, 292 note.
 Varron (C. Terentius), consul, III, 82, 88, 92.
 Varron (villa de M. Terentius), IV, 46.
 Vatican (mont), I, 65, 254, 262.
 Vatican (musée du), I, 471 note; II, 163, 519 note, 525 note, 529 note; III, 61 note, 120 note, 152, 145 note, 155 note, 201 note, 225 note, 522-585 *passim*, 612; IV, 88-257 *passim*, 464, 469.
 Vaticanus ager, I, 26, 254; III, 150.
 Vénus, voy. Vées.
 Vées, I, 466, 467; II, 271, 428-452, 502-503; sa prise et sa destruction, 513-550; proposition de transporter Rome sur son emplacement, 550, 551.
 Vejovis (culte de), I, 281 note, 581, 582, 457; II, 185.
 Vélabre (le), I, 51-54, 117, 270 et suiv.
 Vélabre (Chant du), I, 546-552.
 Velia, colline, I, 55, 41 note, 45, 92, 95, 118, 418, 419, 451; II, 7, 51, 212, 250, 272-273, 288 note, 542, 564.
 Venationes, IV, 25-52.
 Vénus (culte de), III, 40, 41; statues et attributs, 250, 260, 289, 290, 513-526, 556, 579, 617, 612; IV, 90, 186 note. (Vénus accroupie, III, 521, 579; Anadyomène, 522-524, 579, 607, IV, 186 note; de Guide, de Praxitèle, III, 513; de Milo, 526; de Scopas, 289; du Capitole, 518; *Genitrix*, 522.) Voy. Vénus *Cloacina*, Vénus *Genitrix*, Vénus *Libitina*.
 Vénus Chauve (temple de), II, 531.
 Vénus *Cloacina* (temple et statue de), I, 418, 419; II, 546.
 Vénus de Rome (temple de), I, 41, note.
 Vénus *Erycina* (temples de), III, 85, 86.
 Vénus et Cupidon (prétendu temple de), III, 292 note.

Vénus *Genitrix*, I, 441 note; statue, IV, 85.
 Vénus *Libitina* (culte de), I, 406; ses temples, II, 157; III, 40 note.
 Vénus *Marteia* ou *Murtia* (temple de), I, 29 note; III, 40 note.
 Vénus *Obsequens* (temple de), III, 41.
 Vénus Purifiante, voy. Vénus *Cloacina*.
 Vénus *Verticordia* (temple de), III, 41.
 Vénus Victorieuse (temple de), IV, 27, 557, 560.
 Vercingétorix, II, 52.
 Verde (monte), I, 15 note.
 Vespasien (temple de), II, 545.
 Vergilius Eurysacés (tombeau de), IV, 162, 165.
 Verospi (palais), III, 246 note.
 Verrès (L. Licinius), préteur en Sicile, III, 602-604; IV, 454-457.
 Verrugo (colline), II, 509-515.
 Vertumne (culte de), I, 28, 582, 585; II, 290; IV, 95, 112 note; sa statue, II, 290, 291.
 Vespasien (temple de), I, 88 note.
 Vesta (culte de), I, 114-147, 276, 556-561, II, 565; ses temples, I, 143, 146 note, 147, 206, 539, 560 note, III, 47 note; ses statues et ses attributs, 289 note, IV, 42 et 45 note, 92.
 Vesta (bois de), I, 40, 559.
 Vestales, I, 556-560; II, 563; III, 89.
 Véturie, mère de Coriolan, II, 402.
 Via Appia, Ardeatina, Claudia, Salaria. voy. Appienne (voie), Ardeatina (via), etc.
 Via Nova, I, 225, 291, 559, 561; II, 548.
 Via Sacra, I, 525, 527, 528 note, 421; II, 545, 561, 565.
 Vico dei Colonnati, I, 405.
 Victoire (culte et temple de la), I, 44, 225, 224, 594; III, 57, 145; IV, 266; ses statues et attributs; III, 250.
 Victoire (statue de la), offerte par Hicron, III, 87.
 Victoire Vierge (chapelle de la), IV, 266.

- Victoria clivus*, I, 224.
Vicus Corneliorum, Cyprius, Jugurius, Patricius, Publicius, Tuscus;
Voy. Corneliorum vicus, Cyprius vicus, etc.
Villa, édifice où se faisait l'estimation des biens, II, 529.
Villes pélasgiques, I, 125 note, 127-159.
Viminal (mont), I, 57, 58, 185.
Virgile, I, 105, 164-169, 186, 192-218.
Virginie (histoire de), II, 467-473.
Virginus, père de Virginie, II, 469, 475 et suiv.
Viperari (les), I, 205.
Visconti (opinion de) sur l'art grec, III, 402.
Vitellii (famille des), II, 266 note.
Vitruve, IV, 124.
Voies romaines, IV, 54-61. — *Voy. Appienne (voie), Ardeatina (via), Aurelia (via), Cassia (via), Claudia (via), Domitia (via), Flaminia (via)*, Latine (voie), Ostie (voie d'), *Fœa Nova, Via Sacra, Salaria (via), Triomphale (voie)*.
Volones (affranchissement d'esclaves), IV, 115-116, 275.
Volsques, IV, 499 et suiv.
Volupia (sanctuaire de), la Volupté, I, 425.
Voûte (la), d'imitation étrusque, II, 227, IV, 65; son invention, IV, 62, 65.
Vulcain (image de), III, 259.
Vulcanal, I, 530, 551; II, 282, 510, 520, 538; III, 46, 47.

W

Wolskonska (villa), I, 6.

Z

Zénon (portrait de), III, 555-557.
Zeuxis, sculpteur grec, III, 505, 521, 527, 528, 610, 611.

TABLE ANALYTIQUE

DE

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

A

- Acilius Glabrio (statue d'), I, 156 note.
- Actium (monuments relatifs à la victoire d'), I, 192, 210.
- Acqua Felice*, II, 198 note.
- Acqua Vergine*, voy. *Virgo (aqua)*.
- Adonis du Capitole, II, 196.
- Adrien, empereur, II, 185-215; son caractère, 185 et suiv.; ses portraits, 186, 188, 190; ses constructions et réparations, 189-192; son mausolée, I, 204 note, II, 210-215, 598; sa villa à Tivoli, 205 et suiv.
- Emilia (basilique), I, 178; II, 125.
- Emilius Paullus, voy. Lepidus (Emilius Paullus).
- Atfranchis (les) sous Claude, II, 44, 45.
- Agrippa, gendre d'Auguste, I, 174 et suiv., 552-546; ses portraits, 555, 554, 541; son portique, 555, son aqueduc, 557; son tombeau, 545. — Voy. Panthéon.
- Agrippine, femme de Claude, II, 55-55; son buste, 54.
- Agrippine, femme de Germanicus, I, 425, 426.
- Alaric, II, 595, 594, 401, 405, 409.
- Albani (villa), I, 192 note; II, 42, 84, 196, 241, 587.
- Albano, II, 154, 155, 281.
- Alexandre Sévère, empereur, II, 295, 502, 505, 515-524; son caractère et ses portraits, 516, 517; ses réparations et ses constructions, 520, 521; sa mort et son tombeau, 525, 524.
- Alexandrine (eau), II, 520.
- Alexandrinum opus*, II, 522.
- Alsiétine (eau), I, 264.
- Altieri (villa), I, 14 note.
- Amour de Praxitèle, I, 179.
- Amour et Psyché, groupe du Capitole, II, 599 note.
- Amphithéâtre de bois, I, 58, 248. — Voy. Curion.
- † Amphithéâtre de pierre, II, 10, 220. — Voy. Colisée, Statilius.
- Amphithéâtres de Rome au sixième siècle, II, 408.
- Ancône, ville, II, 179.
- Ancyre (inscription d'), I, 245 et suiv.
- Anio, rivière, I, 415.

- Antinoüs, ses images, II, 193, 196.
 Antiphile, peintre, I, 179.
 Antium, ville, II, 45.
 Antoine (Marc), triumvir, I, 3-183 *passim*.
 Antonia, mère de Germanicus, I, 350; ses portraits, *ibid*.
 Antonin, nom pris par divers empereurs, II, 284, 297.
 Antonin et Faustine (temple d'), I, 204 note; II, 222, 223.
 Antonin le Pieux, II, 216-224; son caractère et ses portraits, 217, 218, 224.
 Antoniniens (thermes), voy. Thermes de Caracalla.
 Antonins (les), II, 216, 217.
 Apollinaires (jeux), I, 404.
 Apollodore, architecte grec, II, 171, 188-190.
 Apollon (culte d') à Rome, I, 195, 194; ses statues, 198 (Apollon de Scopas), 200 (Apollon de Pérouse), II, 45 (Apollon du Belvédère).
 Apollon (temple d'), hors de la porte Carmentale, I, 255 note.
 Apollon Palatin (temple d'), I, 192-201, 207, 268; II, 106 note.
 Appiades, I, 25.
 Appienne (voie), I, 25, 407; II, 123, 506, 582.
 Applaudisseurs à gages, II, 56.
Aqua Augusta, Julia, Marcia, voy. *Augusta (aqua), Julia (aqua), Marcia (aqua), Tepula (aqua)*.
 Aqueducs sous Auguste, I, 264, II, 177; sous Caligula, 9, 10; sous Claude, 14, 16, 17; sous Néron, 45; sous Théodoric, 406; coupés par les Barbares, 410. — Voy. Agrippa.
Araceli, église, II, 99.
 Arcésilas, statuaire, I, 26.
 Architecture sous la république et sous l'empire, I, 263-267; sous Auguste, 266, 267; sous Néron, II, 45; sous Domitien, I, 418; sous Septime Sévère, II, 278; sous Caracalla, 290, 291; sous Alexandre Sévère, 320, 321.
 Archigalle, II, 510.
 Arcs d'Auguste, I, 189, 190, 211; de Tibère, II, 14; de Claude, 18, 258 note; de Néron, 60; de Titus, 105; de Domitien, 258 note; de Septime Sévère, 273-279; du temps des Gordiens ou de Dioclétien, 258 note; de Constantin II, 554-557; de Gratien, Valentinien II et Théodose, 574; d'Honorius, 574; de Susi, I, 267 note. — Voy. Claudius.
 Argonautes (portique des), I, 172, 553.
 Arminius (portrait d'), I, 285, 425.
Art d'aimer (l') d'Horace, I, 590 et suiv.
 Art (l') égyptien à Rome, II, 193-205.
 Art (l') grec à Rome, II, 198 et suiv.
 Arts (les) sous Auguste, I, 267-271.
Athenaion, I, 245 note.
 Athènes, II, 192.
Asinaria (porta), II, 595.
Augusta (aqua), I, 558.
 Auguste (Octave), empereur, I, 97, 85-416; son retour à Rome après la mort de César, 112; sa lutte avec Antoine, 115 et suiv.; consul, 144; triumvir, 145; tribun à vie, 183; son triomphe après la bataille d'Actium, 187; sa maison, 202, 207, II, 106 note; sa dévotion, temples réparés par lui, I, 193 et suiv., 208, 214 et suiv.; prend le nom d'Auguste, 208; son courage, 209; son Forum, 227-255; ses autres monuments politiques, 254-261; ses monuments d'utilité publique, 261-265; les arts et les lettres sous son règne, 265-271; asservissement général sous son règne, 271; son humanité, 277, 278; conspirations, Cinna, 278-281; ses lois, 284-289; son administration, 290-292; son hypocrisie, 295-296; sa mort, 297; son mausolée, 298-301, 426; sa politique, 501-504; jugement sur Auguste, 503-524; ses portraits, 255 note, 520-525; statues d'Auguste, I, 190, 296, 529, 541; temples dédiés à Auguste, 296, 526, 419. — Voy. Apollon Palatin (temple d'), Jupiter Tonnant (temple de), Mars Vengeur (temple de).
 Aurélien, empereur, II, 556-559, 541

note; son portique, I, 16; son enceinte fortifiée, II, 538, 573.
Aurélienne (voie), I, 159.
Aurelius Victor, II, 554.
Aventin (mont), I, 44, 54, 216, 220.

B

Bacchus de Saint-Jean de Latran, II, 196.
Bacchus (temple de), I, 218.
Baies, I, 407.
Bains, II, 408. — Voy. Thermes.
Balbin, empereur, II, 526, 527.
Balbus (théâtre de Cornelius), I, 259-261.
Bandusie (fontaine de), I, 565 note.
Bas-reliefs du temple de Minerve et du forum de Nerva, II, 161; de la colonne Trajane, 165 et suiv.; de l'arc de triomphe de Constantin, 168-176, 354, 357; de la colonne Antonine, 255; de l'arc de Marc Aurèle, 258; de l'arc de Trajan, 554, 557.
Basiliques, voy. *Æmilia* (basilique), César, Constantin, Julia (basilique), Sempronia (basilique), Trajan.
Bélisaire, II, 595-598; sa légende, 596.
Bellone (temple de), I, 7.
Belvédère, voy. Vatican (musée du).
Bénévent, II, 179.
Bibliothèque d'Asinius Pollion, I, 44.
Bibliothèque d'Auguste sur le Palatin, I, 200, II, 101 note.
Bibliothèque du portique d'Octavie, voy. *Schola*.
Borghèse (villa), I, 26 note 522-note; II, 140, 254.
Borioni (villa), I, 14 note.
Boulangier (tombeau du), voy. Virgilius Eurysacès.
Boville, I, 297.
Braccio nuovo, voy. Vatican (musée du).
Brutus (Decimus), I, 51 et suiv., 121, 125, 157, 141.
Brutus (Marcus Junius), I, 51 et suiv., 121, 157; ses portraits, 51, 52, 269.

Byzance, siège de l'empire romain, II, 562 et suiv.

C

Cæcilia Metella (tombeau de), l'emme du triumvir Crassus, II, 560, 561.
Cæcilii (sépultures des), I, 75 note.
Cæcina (habitation de la famille), II, 585.
Cæpio (Fannius), I, 272, 279.
Caligula, empereur, I, 426; II, 1-12; ses portraits, 5; ses monuments et ses divertissements, 6 et suiv.; sa mort, 12; ses temples, 7, 14.
Camp des Prétoriens, I, 420 et suiv.; II, 15, 562.
Campagne de Rome, II, 152-154, 410.
Campana (collection), II, 121.
Campi-Santi, II, 409.
Capène (porte), II, 252.
Capitole, I, 7, 22, 54, 190, 215, 226, 231 note, 296; II, 85 et suiv., 526, 408.
Capitole de l'Aventin, I, 216.
Capitole du Quirinal, I, 216; II, 408.
Capitole (musée du), I, 55, 58 note, 67 note, 158, 178 note, 216 note, 217 note, 522, 426; II, 5, 52, 54, 85, 121, 196, 201 et 202 note, 219, 291, 296, 298, 510, 525, 524, 531, 542, 544, 575, 599.
Capitole (place du), I, 264 note; II, 521.
Capitolinus clivus, I, 127.
Caprée, I, 428.
Caracalla, empereur, II, 278, 279-293, 296; fait tuer Géta, 280; ses thermes, 285-289, 298.
Carin, empereur, II, 542, 545.
Carines (quartier des) II, 219.
Cassia (via), I, 159.
Cassius Longinus (Caius), I, 51, 55; ses jardins, 76.
Castor et Pollux (temple de), I, 155, 266, 416, 417, II, 8, 128; leurs statues, I, 210.
Caton d'Utique, I, 18.
Cécile (chambre sépulcrale, église et statue de sainte), II, 518.
Cenci (palais des), I, 260.

- Cérès (culte et temple de), 1, 217, 218, 419; ses fêtes, 401.
- César, 1, 1-84; sa dictature prolongée, 5; revient à Rome, 10; apaise une mutinerie dans le champ de Mars, 10, 11, 16, 17; son premier triomphe, 18-22; son second triomphe, 52; honneurs qu'on lui accorde, 55-56; monuments et travaux qu'il projette, 56-58, 42-45; change la tribune de place, 40; ses lois, 58-40; comédie qu'il joue dans le Forum, 46-50; sa mort, 63; sa maison, 54; ses jardins, 7, 14 note, 97, 98; son Forum, 25-27, 54 note, 57, 245; ses bustes et ses statues, 55, 54, 47, 109, 117, 541; ses temples, 54, 107-109, 189, 190, 207, 208; sa basilique, 255, 245.
- César (étymologie du nom), 1, 195 note.
- Césars (bois des), 1, 258.
- Césars (palais des), II, 6, 52, 127, 207.
- Cesi (villa), 1, 14 note.
- Cestius (pyramide de), 1, 177, 516, 547.
- Chalcidicum*, 1, 240 note, 245 et 244 note.
- Champ de Mars, 1, 29, 57, 58, 45, 86 note, 144, 502; II, 84, 156, 195, 571, 574, 410. — Voy. *Septa*.
- Chancellerie (palais de la), 1, 67 note.
- Chandelier (le) aux sept branches, II, 105.
- Chiaramonti (musée), voy. Vatican (musée du).
- Christianisme (le) sous Constantin, II, 554-577, 539.
- Cicéron, 1, 68-84, 125-159; perd sa fille Tullie; ses villas, 72, 75; ses derniers ouvrages, 68, 77-79, 125-125; causes qu'il plaide devant César, 69-72; sa joie à la mort de César, 85; sa confiance dans Octave, 125, 151; ses *Philippiques*, 125-131; sa mort, 154-158; son tombeau, 158. — Voy. *Tusculum*.
- Cinna, 1, 279-281.
- Cinthis, maîtresse de Properce, 1, 587, 588, 408 et suiv.
- Cirque (grand), sous César, 1, 28; sous Octave, 177; sous Auguste, 248, 249; sous Néron et Caligula, II, 40, 49, 50; sous Trajan, 177; sous Caracalla, 285; sous Héliogabale, 299; sous Probus, 540; sous Carin, 542; sous les empereurs chrétiens, 569, 584.
- Cirques de Rome, voy. Cirque (grand), Flaminien (cirque), Maxence, Saluste.
- Ci'orio* (Monte-), voy. Monte-Ci'orio.
- Città-Lavinia*, II, 218.
- Claude, empereur, II, 12-55; ses œuvres, 16 et suiv., son caractère et ses portraits, 21 et suiv.; son temple, 55, 54, 97; son aqueduc, 100, 107; son port, près d'Ostie, 177.
- Claude le Gothique, empereur, II, 556, 541 note.
- Claudien, poète, II, 565, 575, 576, 578-581, 585.
- Claudius (arc de), préfet de Rome, II, 576.
- Cleander, favori de Commode, II, 250, 251.
- Clémence de César (temple élevé à la), 1, 54.
- Cléopâtre à Rome, 1, 20, 98-100; sa statue dans le temple de *Venus Genitrix*, 26.
- Clouca maxima*, 1, 558.
- Clodia (jardins de), 1, 76.
- Clodius Albinus, II, 268, 239.
- Clautius, architecte, 1, 76.
- Cœlius (mont), 1, 6, 7; II, 55, 54, 41, 141.
- Coiffure des dames romaines, II, 120, 194.
- Colisée, 1, 58, 266; II, 97, 158, 150-154, 157, 250, 550, 512-544, 584.
- Colline (porte), 1, 14 et 15 notes, 97.
- Colonne des Jardins*, II, 67.
- Colonna* (palais et jardins), 1, 255 note; II, 558.
- Colonne Antonine, II, 219, 221, 222, 255-257.
- Colonne d'Antonin, II, 220.
- Colline sans nom*, II, 588.
- Colosse de Néron, II, 45, 55, 246.
- Columbaria*, 1, 551, 552.

Combats d'animaux, II, 583; de fau-
reaux, 140 note.
Comitium, I, 240 note.
Commode, empereur, II, 244-261;
son caractère et ses portraits, 243,
255; ses plaisirs, 247-250; conspi-
rations contre lui, 250; sa mort,
255; lieu de sa sépulture, 256.
Compitalia (fête des), I, 404.
Concorde (temples de la), I, 57, 47, 150
note, 154, 216, 217, 266, 526, 416-
418; II, 125, 124.
Congiaire, II, 167.
Conservateurs (palais des), I, 192
note; II, 141, 170, 258.
Consolazione (*via della*), I, 218 note.
Constance (tombeau de sainte), II,
549.
Constance Chlore, empereur, II, 548.
Constance, empereur, II, 569-574; son
chélisque, 569, 570.
Constantin I^{er}, empereur, II, 548-563;
son portrait, 550; son arc de triom-
phe, 168 et suiv., 554-558, 579 note;
sa basilique, 101, 559; sa victoire
sur Maxence, 555, 554; son christia-
nisme, 554-557; ses thermes, 562;
abandonne Rome, 566 et suiv.
Constantinople siège de l'empire ro-
main, II, 567 et suiv.
Cordonniers (Apollon, patron des),
I, 195, 194 note.
Corbulon (Domitius), II, 58.
Corgnaletto (*monte*), I, 565 note.
Corneille, sa tragédie de *Cinna*, I,
280.
Cornificius (L.), I, 220.
Cotta (jardins de), I, 76.
Courtisanes romaines, I, 407-414.
Curie, I, 206. Voy. *Hostilia* (*curia*),
Julia (*curia*), Pompée, *Pompilia* (*cu-
ria*), *Prisca* (*curia*), *Septa* (*curia*).
Curion (théâtre de), I, 58 note.
Cybèle (culte et temple de), I, 195,
note, 218; II, 510-512.
Cydias, peintre, I, 555 note.

D

Dactyliotheca, I, 199.
Damasippus (jardins de), I, 76.

Decius, empereur, II, 551, 552.
Devonshire (duchesse de), II, 588.
Diadumène, fils de Macrin, II, 294.
Diane (temple de), I, 220; ses statues,
I, 98 note, 199.
Didius Julianus, empereur, II, 266.
Dioclétien, empereur, II, 544-548; ses
thermes, 546-548.
Diogène, sculpteur, I, 269, 512 note.
Dioscures, voy. Castor et Pollux.
Dribitorium, I, 256, 257, 540; II, 406
note.
Divinités égyptiennes à Rome, II,
505-510.
Dolabella, I, 9, 72, 106, 107, 157.
Domitia, femme de Domitien, II,
119.
Domitien, empereur, II, 117-157;
son caractère, ses portraits et sa
famille, 117-122; ses statues, I,
246 note, II, 121-124; monuments
qu'il agrandit ou élève, 119, 124-
124; sa villa, 154; ses plaisirs, 156,
151-155; son arc de triomphe, 159;
son forum, I, 204 note, II, 119,
160, 161, 521, 522.
Domitius (jardins et tombeau de),
II, 67, 597.
Domitius Enobarbus, père de Néron,
II, 54, 55.
Doria (palais), II, 41, 74.
Douane (bâtiment de la), I, 175, 555.
Drusus, fils de Germanicus et d'Agrip-
pine, I, 426.
Drusus (César), fils de Tibère, I, 427.
Drusus (Nero Claudius), frère de Ti-
bère et père de Germanicus, I,
211-215, 250, 418, 427; son arc de
triomphe, 212, 427; ses bustes,
217.
Drusus (jardins de), I, 76.

E

Eaux de Rome, I, 555-557. — Voy.
Alexandrine (eau), Alsietine (eau),
Aquaducs, *Augusta* (*aqua*), *Felice*
(*aqua*), *Julia* (*aqua*), *Marcia* (*aqua*),
Tepula (*aqua*), *Virgo* (*aqua*).
Égouts, I, 558.

Égypte, voy. Art égyptien, Divinités égyptiennes.

Elia (geus), son habitation, I, 76 note.

Endæus, sculpteur, I, 251 note.

Épaphrodite (jardins d'), II, 44.

Espagne (place d'), II, 521.

Esquilin (château d'eau de l'), I, 264 note.

Esquilin (mont), I, 44; II, 553 note.

Euripe, I, 28.

Europe (portique d'), I, 559.

Étrusque (musée), au Vatican, II, 200.

F

Fastes d'Ovide, I, 597-404.

Fanne Barberini, II, 210, 598.

Faustine, femme d'Antonin le Pieux, II, 220, 222, 225.

Faustine la Jeune, femme de Marc Aurèle, II, 222, 225, 259-241, 245.

Felice (acqua), II, 498 note.

Félicité (temple de la), I, 20, 241 note.

Felix, gouverneur de Judée, II, 45.

Flaminia (via), voy. Flaminienne (voie).

Feralia, I, 598.

Fêtes de Rome, I, 597-404.

Flaminien (cirque), I, 249.

Flaminienne (voie), I, 128, 159, 262; II, 171, 257.

Flaviens (temple de), II, 128, 129.

Flore (fêtes de), I, 405.

Fordicidia (fête des), I, 401.

Formies (Mola di Gaeta), I, 158, 159 note.

Fors fortuna, voy. Hasard fortuné.

Fortuna fortis (temple de la), I, 416.

Fortunat, poète, II, 382.

Fortune *Mulière* (temple de la), II, 272.

Fortune Virile (temple de la), I, 7.

Fortune *qui revient* (temple de la), I, 275.

Forum, I, 27, 86 note, 417, 422. Voy. Auguste, César, Domitien, Minerve, Salluste, Trajan, et les art. suiv.

Forum boarium, II, 275, 278.

Forum cupedinis, I, 595.

Forum palladien, voy. Minerve.

Forum Sallustianum, I, 15.

Frascati, voy. Tusculum.

Fucin (émissaire du lac), I, 42, 265; II, 20.

G

Gabies, I, 166.

Galba, empereur, II, 71-89; son caractère et ses portraits, 73, 74; sa mort, 74-79; lieu de sa sépulture, ses jardins, 79.

Gallien, empereur, II, 552-557; son arc de triomphe, 555-555; ses crimes, 554; sa villa, 555 note.

Gémonies, I, 422.

Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, I, 425, 426; ses statues, 250, 424.

Géta, empereur, II, 274, 278, 279, 280-282.

Gladiateur (le) du Belvédère, II, 45.

Gladiateurs, I, 27; II, 140-142, 152, 154, 178, 385.

Gordiens (les trois), II, 525-529; leur villa, 528.

Goths (les) à Rome, II, 592 et suiv., 401, 402.

Græcostasis, II, 220.

Grano (monte del), II, 521.

Gratien, empereur, II, 576; son arc triomphal, 574.

Grégoire XIII (tombeau de) à Saint-Pierre, I, 40.

Grégorien (musée), voy. Vatican (musée du).

Guerre (la) sous l'empire romain, II, 166.

H

Harpocras, affranchi, II, 45.

Hasard fortuné (temple du), I, 97.

Hélène (église et tombeau de sainte), II, 549.

Honorius, empereur, II, 574-576; son arc triomphal, 574; sa restauration des murs de Rome, 575.

Honneur (temple de l') et de la Vertu, II, 98.

Héliogabale, empereur, II, 293-505, 522; ses portraits, 298; ses jardins, 549.

Hercule Musagète (temple d'), I, 219.

Horace, I, 204, 554-572, 589-592.

Hostilia (curia), I, 80, 240 note, 241 note.

I

Incendie de Rome sous Néron, II, 56.

Isis et Sérapis (culte et temples d'), I, 7, 594; II, 106 note, 128, 285, 289, 506-509.

J

Janicule (mont), II, 79.

Janus (arcs de), I, 111; II, 125, 275.

Janus quadrifrons, II, 275.

Janus (temple de), I, 208.

Jardins, voy. César, Cotta, Damasippus, Drusus, Épaphrodite, Héliogabale, Lamia, Liciniens (jardins), Lucullus, Néron, Pallas, Salluste, Servilius, Silius, Varius.

Jeter du pont, sens de cette expression, I, 56. (Cf. *Hist. rom.*, II, 526, 527.)

Jeux, voy. Apollinaires (jeux), Mégalésiens (jeux), Terentins (jeux), Troie (jeu de).

Journal du Sénat, I, 40.

Jugarius vicus, I, 218 note.

Juifs (les) à Rome, II, 104, 505.

Julia (aqua), I, 265.

Julia (basilique), I, 58, 245-247, II, 125.

Julia (curia), I, 58, 258-245 note.

Julix leges, I, 58-40.

Julia Domna ou Pia, femme de Septime Sévère, II, 295, 296.

Julia Mœsa, belle-sœur de Septime Sévère, II, 296, 297, 299.

Julia Soëmis, mère d'Héliogabale, II, 296, 297, 299.

Julie, fille d'Auguste, I, 529, 530; son buste, *ibid.*

Julie, fille de Titus, II, 120, 121.

Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère, II, 266, 516, 525, 524.

Julien, empereur, II, 572; ses portraits, 575.

Junon (temple de), I, 216.

Junon *Moneta* (temple de), I, 154.

Junon *Sospita* (temple de), I, 219.

Jupiter (temple), dans le portique de Metellus, I, 195 note.

Jupiter Capitolin (temple de), II, 106 note. — Voy. Capitole.

Jupiter de la Liberté (temple de), I, 216.

Jupiter *Feretrius* (temple de), I, 215, 226.

Jupiler Gardien (*Custos*) et Jupiter Conservateur (temples de), II, 127.

Jupiter Pluvieux, II, 256.

Jupiter *Stator* (temple de) I, 89 note, 90 note.

Jupiter Tonnant (temple de), I, 210; II, 124.

Juventas (temple de), I, 221.

L

Lamia (jardins de), I, 76.

Lanuvium, II, 218.

Laocoon (le), II, 45, 115.

Lares (culte des), I, 214.

Latone (statue de), I, 199.

Latran (Saint-Jean de), voy. Saint-Jean de Latran.

Lauriers placés devant les édifices, I, 206.

Laurium, ville, II, 219.

Lavicum, I, 94 note.

Légion fulminante, II, 256.

Léonine (cité), II, 147.

Lépidus, triumvir I, 61-175 *passim*.

Lepidus (*Æmilius Paulus*), I, 45; II, 178.

Liber et Libera (temple de), I, 419.

Laterani (jardins des Plautii), III, 280.

Liberté (temple de la), I, 55, 216.

Libon (putéal de), I, 557.

Libraires à Rome, II, 101-105.

Licinien (jardins), I, 283 note.
 Licinius, procureur de la Gaule, I, 282.
 Lions de l'*Acqua Felice*, II, 198; du Capitole, 201 et 202 note.
 Livie, femme d'Auguste, I, 325-328; son temple, 527 note; ses statues, 527, 528.
 Livie (portique de), I, 526 note, 595.
 Livius (portique de), I, 526, 595.
 Lombards (les) à Rome, II, 410.
 Loteries, I, 177.
 Loups (têtes des), voy. *Lupercæles*.
 Lucain, II, 41.
Lucano (ponte), II, 41.
 Lucille, femme de Lucius Verus, II, 243, 254, 255; ses bustes, 254.
 Lucius Antonius, I, 111, 155.
 Lucretile (le), mont de la Sabine, I, 565 note.
 Lucullus (jardins de), II, 28, 160.
 Lucullus (villa de), dans la Campanie, I, 297.
Ludi magni, I, 401.
 Ludius, peintre, I, 269.
 Ludovisi (villa), I, 15, 16.
 Lucius Verus, empereur, II, 242-244, ses portraits, 242.
 Lupercal (antre), I, 49, 214.
 Lupercæles, I, 49, 598.
 Lysippe, statuaire, I, 26 note.

M

Macellum Augusti, I, 270.
 Macrin, empereur, II, 292-294.
 Maderne, sculpteur, II, 518.
 Maison Dorée de Néron, II, 45, 44, 52 et suiv., 81, 84, 97, 115.
 Majeure (porte), II, 99.
Malaria (la), II, 411.
 Mamertine (prison), I, 419, 422.
 Mandosii (villa), I, 14 note.
 Manlia Scantilla, femme de Didius Julianus, II, 266-267.
 Marais Pontins, I, 42, 45, 265, 365 et suiv.; II, 176.
 Marc Aurèle, empereur, II, 222-241; ses portraits, 224-228; sa statue équestre, 225-228; son livre de morale, 250; colonne Antonine, 255-

257; son arc de triomphe, 257, 258; ses illusions, 240.
 Marcellus, neveu d'Auguste, I, 252-257, 348; son portrait, 255 note.
 Marcellus (théâtre de), I, 57, 255, 257; II, 520.
 Marché aux bœufs, voy. *Forum boarium*.
 Magnence, empereur, II, 575.
 Marcia, concubine de Commode, II, 256.
Marcia (aqua), I, 264, 557.
 Marius (trophées de), I, 76 note, 264 note; II, 521.
 Mars (temples de) antérieurs à Auguste, I, 221.
 Mars Vengeur (temple de), I, 57, 207, 221-223, 265, 266.
 Mars deux fois Vengeur (temple de), I, 226, 227 note.
 Marsyas (statue de), I, 529, 550 note.
 Martial (Val.), II, 150, 151.
 Martialis (villa de Jul.), II, 152.
 Massimi (villa), I, 14 note.
 Maurice, empereur, II, 590.
 Mausolée d'Auguste, I, 298-301, 345; d'Adrien, I, 204 note, II, 208-215, 292; d'Alexandre Sévère, 324.
 Maxence, empereur, II, 552-561; sa défaite et sa mort, 555, 554; sa basilique, 558-560; son cirque, 285, 560, 561.
 Maximin, empereur, II, 524-527.
 Mécène, I, 568-572; ses jardins, 568, 570-572.
 Mégalsiens (jeux), I, 401.
 Méléagre (statue de), I, 98; II, 45.
 Mellini (villa), II, 132.
 Mercure du Vatican, II, 195.
 Messaline, femme de Claude, II, 27-52; sa mort dans les jardins de Lucullus, 28-32.
 Metellus (portique de), I, 178, 195 et de.
Mithrae d'or, I, 262; II, 76.
Minerva Medica, I, 15; II, 44, 555 note.
 Minerve (culte et temples de), I, 245 note, 216, 599, II, 119, 160; statues de Minerve, I, 158, 179; voy. les art. suiv.
 Minerve Aléade, statue, I, 251.

Minerve *Capta* (temple de), I, 599 note.

Minerve Chalcidique (temple de), I, 245 et 244 note.

Minerve d'Olympie, statue du Louvre, II, 400.

Mills (villa), I, 205, 204.

Minucius (portiques de), I, 260 note.

Mithra (culte de), II, 512, 515.

Mole d'Adriano, II, 208-215.

Mole (ponte), voy. *Ponte-Mole*.

Monte-Citorio, I, 261; II, 220.

Monte-Testaccio, II, 586-588.

Mosaïques, II, 140, 522, 400.

Mulvius (pont), II, 535.

Murs de Rome, II, 3, 558, 573, 593-598.

Musa, médecin, I, 547, 548.

Muro-Torto, II, 597, 598.

Myron, sculpteur, I, 197; II, 09.

N

Naples et ses environs, II, 68, 69.

Narsès, II, 598.

Nasons (tombeau des), I, 572-575.

Naumachie de César, I, 29, 57 note; d'Auguste, 258, 502.

Neptune (portique de), I, 555.

Navone (place), II, 156, 157, 201.

Neptune (temple de), I, 26, 172, 175, II, 106 note.

Néron, empereur, II, 55-68; ses portraits, 55, 57; ses prétentions et ses goûts, 55-57, 48-50; sa villa à Antium, 45; ses jardins, 49; sa villa à Subiaco, 61; sa sépulture, 67, 597; son prétendu tombeau, 68.

Néron, fils de Germanicus, I, 426.

Nerva, empereur, II, 158-161; sa statue, 159; son forum, I, 204 note, II, 119, 160, 161, 521, 522; sa villa de Subiaco, 61; son temple, I, 176.

Nicias, sculpteur, son Hyacinthe et sa Némée, I, 269.

Nil (statue du), I, 189, 254 note.

Nîmes, II, 192.

Nomentane (porte), II, 65, 66.

Nymphée d'Alexandre Sévère, II, 521.

O

Obélisques de la place du Peuple, I, 249, 250, II, 569; de la place Navone, 156, 201; de la Trinité du Mont, I, 14, 16; du Pincio, II, 502; de Monte-Cavallo et de Sainte-Marie Majeure, I, 500 note; de Saint-Jean de Latran, II, 199, 569.

Octave, voy. Auguste.

Octavie, sœur d'Auguste, I, 254, 255, 257, 258.

Octavie (portique d'), I, 178-181, 257.

Octavie (*Schola d'*), I, 268.

Octavius (chapelle d'), I, 207, 208.

Octavius (statue d'), consul, I, 155.

Ombilic de Rome, I, 262, 265.

Ops (temples d'), I, 90, 218 note.

Ostie (port d'), I, 42, 76, 265; II, 19.

Ostiensis (*porta*), II, 595.

Œvide, I, 572-581.

Orsini (palais des), I, 256.

Othon, empereur, II, 75-85; ses portraits, 80.

Ovilina, voy. *Septa*.

P

Paganisme (le) sous Constantin, II, 554-557.

Paix (temple de la), I, 189, 254 note; II, 97, 100, 101.

Palais des Césars, voy. Césars (palais des).

Palatin (mont), I, 193 note, 201, 202 note, 205 note, 207, 218, 219; II, 5-7.

Palatium, voy. Césars (palais des) et Palatin.

Palilia (fête des), I, 402.

Pallas, affranchi, II, 44.

Panfilii (villa), II, 80.

Paris (thermes de), II, 572.

Panthéon, I, 266, 540-543; II, 106 note, 220, 272.

Pénates (culte des), I, 219.

Percennius Niger, II, 268.

Perse, poète, II, 42.

Persécutions des chrétiens, II, 251-255.

Pertinax, empereur, II, 257, 264-266.

Pétrone, II, 42, 44, 47.
 Phaon (villa de), II, 66.
 Phidias, I, 179.
 Philippe, empereur, II, 529, 530.
 Philippe, beau-père d'Auguste, I, 219.
Philippiques de Cicéron, I, 125-141.
 Philippus (M.), beau-père d'Auguste, I, 219, 220.
 Phocas, II, 588-590; sa colonne, 589.
Pia (porta), II, 63, 66, 74.
Pinciana (porta), II, 596.
 Pincio (mont), II, 67, 507.
 Pio Clementino (musée), voy. Vatican (musée du).
 Pison Licinianus (Calp.), II, 74, 77, 78.
 Plan de Rome du temps de Caracalla, II, 291.
 Plancus Munatius, I, 220; son tombeau, 221.
 Plantia (tombeau de la famille), II, 41, 42.
 Plantius Lateranus, II, 41, 42.
 Plotine, femme de Trajan, II, 187, 192.
 Polla, sœur d'Agrippa, I, 555 note.
 Pollio (bibliothèque d'Asinius), I, 44.
 Polybe, affranchi, II, 45.
 Polygnote, peintre, I, 64.
Pomarium (le) sous Auguste, I, 265; sous Claude, II, 17.
 Pompée, I, 5; ses statues, 10, 66, 68; son tombeau en Égypte, II, 192; sa maison, 219; ses jardins, I, 115; sa curie et son théâtre, 57, 58, 64 et 65 note, 66 et 67 note, 419, II, 105, 106 note, 406.
Pompilia (curia), I, 241 note.
Ponte-Mole, I, 45; II, 532.
Ponte-Rotto, II, 209.
 Ponts de Rome, I, 190; II, 208, 209.
 Voy. *Ponte-Mole*, *Ponte-Rotto*, *Sublicius* (pont de).
 Ponts de Caligula à Baïes, II, 8, 9.
 Poppée, femme de Néron, II, 58.
 Population de Rome, II, 143-149.
 Porcia, femme de Brutus, I, 55, 62.
 Portes de Rome, voyez *Asinaria* (porta), Majeure (porte), Nomentane (porte), *Pia* (porta), *Pin-*

ciana (porta), *Settimiana* (porta).
Porticus Julia, I, 258 note, 246.
Porticus Livia, I, 595 note.
 Portique de Philippe, I, 219.
 Portique frumentaire, I, 260 note.
 Portiques de Rome, I, 595.
 Porto d'Anzo (môles de), II, 45.
Poscidoneium, I, 175 note.
 Possidès, affranchi, II, 43.
 Poussin, II, 41.
 Praxitèle, I, 179, 199.
 Prétoriens, voy. Camp des Prétoriens.
Prisca curia, I, 241 note.
 Prisons au sixième siècle, II, 409.
 Probus, empereur, II, 556, 540, 541.
 Properce, I, 584-590, 408-415.
 Proscriptions sous le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, I, 145 et suiv.
 Proserpine (temple de), I, 218.
 Pupien, empereur, II, 526, 527.
 Putéal de Libon, voy. Libon.
Puticuli, I, 570.

Q

Quinquatries, I, 599.
 Quintitius (Maximus Condianus et Sextus), II, 252-254.
 Quintilius (villa des), II, 232.
 Quirinus (temple de), I, 54, 215.

R

Regia, I, 95, 104, 207.
 Rienzi (Cola); II, 227.
Robigalia (fête des), I, 405.
Rochers-Rouges, I, 128; II, 552, 554.
 Roland (tour de), I, 221.
Roma quadrata, II, 5.
Roma vecchia, II, 252.
 Romain (Jules), II, 554.
 Rome (temple de), II, 189, 191, 562.
 Rome au sixième siècle, II, 407-409.
 Romulus (cirque de), fils de Maxence, II, 560.
 Rostres, I, 40, 41, 189; II, 77.

S

Sabine, femme d'Adrien, II, 195 et suiv.
 Sabine (villa d'Horace dans la), I, 565-566.
 Sacrifices humains, I, 29, 50.
 Saint-Adrien, église, II, 125.
 Saint-Ange (château), II, 214.
 Saint-Bernard (église et couvent), I, 344; II, 347, 348.
 Saint-Étienne le Rond, église, I, 270.
 Saint-Jean de Latran, église, I, 345; palais et musée, 527 et 528 note, 424; II, 196, 199, 550.
 Saint-Lorédan, église, I, 64 note.
 Saint-Louis des Français, église, II, 59.
 Saint-Luc (Académie de), II, 167.
 Saint-Pierre (basilique de), I, 40; II, 212, 215.
 Sainte-Agnès, église, II, 157.
 Sainte-Croix de Jérusalem, église, II, 549.
 Sainte-Marie des Anges, église, II, 547.
 Sainte-Marie du Peuple, église, II, 68.
 Sainte-Martine, église, I, 242 note, 545.
 Sainte-Sabine (couvent de), II, 145, 583.
 Saints-Apôtres (église des), II, 168.
 Saisons (les) à Rome, I, 405, 406.
 Salara (porte), II, 395 et suiv.
 Salluste, I, 11-16; ses jardins, 15, 14, II, 95, 160; son forum, I, 15; son cirque, 15, 16.
 Sallustrio, I, 14 note.
 San Lorenzo in Lucina, église, I, 250 note.
 San Lorenzo in Miranda, église, II, 225.
 Sant'Andrea della Valle, église, 537 note; II, 61.
 San-Salvator in Thermis, église, II, 13.
 Santa-Maria in Cucaberbis, église, I, 261 note.
 Santa-Maria in Campitelli, église, I, 179.
 Santa-Maria in Cosmedin, église, I, 218, 419 note.

Santa-Maria in Trastevere, église, II, 104, 517, 518.
 Saturne (temple de), I, 90, 220; II, 577, 578.
 Savelli (palais des), I, 256.
 Scapula (jardins de), I, 76.
 Schola, voy. Octavie.
 Scopas, statuaire, I, 198.
 Sculpture (décadence de la), II, 277, 575, 574.
 Secretarium senatus, I, 242 note.
 Sèjan (statues de), I, 425.
 Sempronia (basilique), I, 246 note.
 Sénat (lieu des séances du), I, 241, 242.
 Sénèque (caractère et portraits de), II, 59.
 Septa du Champ-de-Mars, I, 175 note 256-258, 241 note, 559; II, 11, 106 note.
 Septa (curia), I, 241 note.
 Septime Sévère, empereur, II, 268-279; ses bustes, 268; son caractère, 270; monuments qu'il relève ou construit, 272-279; son arc triomphal, 275, 278, 279.
 Septizonium, II, 275, 274.
 Sérapis (culte de), II, 506, 508. Voy. Isis.
 Servilius, consul, I, 2, 6.
 Servilius (jardins de), I, 54.
 Servilius (Lacus), I, 246.
 Servilius Sulpicius (statue de), I, 156.
 Servius Tullius (mur de), II, 595.
 Settimiana (porta), II, 275.
 Severiana (via), II, 275.
 Sibylle (temple de la) à Tivoli, I, 361 note.
 Sidoine Apollinaire, II, 381, 582.
 Silius (jardins de), I, 76.
 Smaragdus, préfet de Rome, II, 589.
 Soleil (temple du), II, 557.
 Soloninus, empereur, II, 531.
 Spada (palais), I, 66, 67 note.
 Spoliaire, II, 257.
 Sporus, II, 65.
 Stace, II, 122, 150, 154.
 Stade, I, 248; II, 156.
 Statilius (amphithéâtre de), I, 248, 261.
 Stationes municipiorum, I, 24 note.

Statuaire (la) sous Néron, II, 45.
 Statues égyptiennes, I, 14, 254.
 Statues équestres, I, 156.
 Strongylion, sculpteur, I, 269 note.
 Subiaco, II, 61, 62.
 Sublucius (pont), I, 56; II, 221, 406.
 Susi (arc de), I, 267 note.
 Sylla (statues de), I, 10, 153.
 Syracuse d'Auguste, I, 205.

T

Tabernæ veteres, I, 41 note, 240 note.
Tabularium, I, 58 note, 417, 418; II, 98.
 Tacite, empereur, II, 556, 559.
 Télémaque (saint), II, 583.
 Tellus (temple de), I, 89, 90.
Tepula (aqua), I, 265 note.
 Téreutins (jeux), I, 598.
 Théâtres (les) à Rome, I, 27, 28, 251, 590-592; théâtres de Balbus, II, 106 note; de Marcellus, I, 57, II, 98; de Pompée, I, 251 note, 252, 11, 15, 106 note; de Trajan, 195.
 Théodoric, roi des Ostrogoths, II, 403-407.
 Théodose, empereur, II, 574.
 Thermes, I, 176, 556, II, 287, 408; thermes d'Agrippa, 106 note, 582; d'Alexandre Sévère, II, 529; de Caracalla, I, 544, II, 285-289; de Constantin, II, 562; de Dioclétien, I, 544, 546-548, 582; de Néron, 59, 582; de sainte Hélène, 549; de Salluste, I, 14 note; de Septime Sévère, II, 272; de Tacite, 559; de Titus, 115, 177.
 Tibère, empereur, I, 215, 217, 416-458; monuments qu'il élève ou qu'il achève, 416-422; sa villa à Tusculum, 419; arcs triomphaux érigés en son honneur, 425 et 424 note, 450.
 Tibre, I, 190, 239, 294, 597 note; II, 105, 177, 586, 404, 405.
 Tibulle, I, 581-584, 581.
 Tibur, I, 427, 415, 559-562.
 Timomaque, sculpteur, I, 26.
 Timothée, sculpteur, I, 199.
 Titus, empereur, II, 105-116; son caractère, 107-111; ses portraits, 111,

112; arc de triomphe élevé en son honneur, 105; ses thermes, 115-114.

Tivoli, II, 205. — Voy. Tibur.

Torre dei Schiavi, II, 529.

Totila, II, 595, 405.

Trajan, empereur, II, 162-185; la colonne de Trajan, 162-168, 172, 183; sa basilique, 170, 175, 174, 183, 581; son forum, 171, 174, 521; ses arcs de triomphe, 168-170, 176; ses bibliothèques, 172; son théâtre, 195.

Transtevere, I, 76.

Trebellius, I, 9.

Trevi (fontaine de), I, 557, 558.

Tribune du Forum, I, 40, 41, 155 note.

Triumphes, I, 18-22, 52, 55 note, 594, 595.

Trimalcion (festin de), II, 47, 55, 54.

Troie (jeu de), I, 28.

Tullianum, I, 152.

Triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, I, 143.

Tullie, fille de Cicéron, I, 72 et suiv.

Tusculum, I, 75, 125, 154, 419.

U

Ulpieime (basilique), voy. Trajan.

V

Valentinien II, empereur, II, 574.

Vandales (les) à Rome, II, 401; opinion de Louis XVI sur les Vandales, 402.

Varius, père d'Héliogabale (jardins de), II, 501, 502.

Vatican (musée du), I, 14, 53 note, 57 note, 98 note, 189, 192 note, 254 note, 255 note, 296 note, 299, 520 note, 521 note, 522 note, 525, 550 note, 547, 548; II, 4, 22, 54, 55, 45, 111, 112, 115, 120, 121, 159, 167, 195, 196, 198 note, 200, 202, 211, 226, 242, 246, 267, 294, 296, 297, 506, 507, 549.

Vatican (jardin du) II, 212, 220.
Vaticanum, II, 49.
Vaticanus ager, II, 147, note.
 Vejovis, I, 195.
 Vedius Pollion, I, 278; sa maison, 395 note.
 Véies, I, 281.
Velarium, I, 27.
Velia, I, 219; II, 105.
 Vénus (culte de), I, 117; ses statues, 98 (Vénus de Saint-Petersbourg); 109 (Vénus Anadyomène, d'Apelles), 179 (Vénus de Phidias, Vénus Médicis); II, 599 (Vénus du Capitole).
 Vénus Érycine ou Sallustienne (temple de), I, 15.
 Vénus et Rome (temple de), II, 189-191, 561.
 Vénus *Genitrix* (temple de), I, 25, 25, 26.
 Vercingétorix, I, 21.
 Verospî (villa), I, 14.
 Vespasien, empereur, II, 91-105; son caractère et sa physionomie, 94, 95; monuments qu'il élève, 97; son temple, I, 418, II, 91, 124, 128; son souvenir en Normandie, 96 note.
 Vesta (temple de), I, 9, 19, 207, 539 note.
Via Sacra, I, 27, 795; II, 97, 105.
 Vibius (tombeau de), II, 68.

Vici, I, 291.
 Victoire (culte de la), I, 242.
Vicus jugarius, I, 218 note.
 Vie élégante (la) à Rome, I, 406.
 Vigiles, I, 291.
Villa ad Gallinas, I, 529.
Vinalia (fête des), I, 405.
 Vipsanien (portique), voy. Agrippa (portique d').
 Virgile, I, 254, 255, 548-551.
Virgilio (*Scuola di*), I, 553.
 Virgilius Emrysacès (tombeau de), I, 551, 552.
Virgo (*aqua*), I, 261, 557; II, 10, 14.
 Vitellius, empereur, II, 85-91; ses portraits, 85, 84.
 Vitigès, II, 598, 405.
 Voies romaines, I, 27, 270, 595, 407.
 — Voy. Appienne (voie), Aurélienne (voie), *Cassia* (via), *Screiana* (via), *Via sacra*.
 Vulcanal, I, 24 et 25 note, 58 note, 47 note.

Z

Zacharia, auteur d'une statistique monumentale de Rome, II, 407.
 Zénobie, reine de Palmyre, II, 557.
 Zénou (statue de), II, 219.
 Zeuxis, I, 219.

ERRATA

- Tome I, p. 111, dernière ligne du texte, lisez : à *Lucius Antonius*.
 — p. 156, note 1, ligne 2, lisez : celle de *Glabrio*.
 — p. 406, ligne 21, lisez *c'est appelé mortel* (lethifer) *par Juvénal* (Sat. IV, 56, 57).
 — II, p. 80, ligne 5, lisez *Ulla Panfilii*.
 — p. 521, ligne 15, lisez *la Nymphée*.